

– 2° année (fin) – et 3° année

– réparation au n° 17 – [illegible] 1894-95

DIMANCHE, 22 JANVIER 1826.

IIe ANNÉE. N° 39.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE LIÈGE.

Comme ce numéro est en grande partie consacré à notre correspondance, mes jeunes amis, il faut que je choisisse, pour mon premier article, un sujet qui ne m'entraîne pas dans de longs développements. Peut-être un grand nombre d'entre vous n'ont-ils jamais songé à demander de quelle plante ou de quel arbre provient cette substance ligneuse, molle et légère, à laquelle on donne le nom de *liège*. Si ce que je viens de dire vous inspire l'envie de le savoir, je puis vous satisfaire en peu de mots. Quant à ceux qui le savent déjà, si je ne leur apprends rien de nouveau, du moins je ne les ennuierai pas long-temps.

Le liège provient d'une espèce de chêne, qui porte le nom de *chêne-liège*, en latin *quercus suber*. Cet arbre est de moyenne grandeur et très rameux; ses feuilles sont grandes à peu près comme celles du *chêne vert*, ovales, et un peu cotonneuses en dessous. Le chêne-liège croit en Italie, en Espagne et dans le midi de la France. Il porte des glands qui ressemblent à ceux du chêne commun. C'est l'écorce de cet arbre qui forme le liège. Cette écorce se fend et se détache d'elle-même, quand on n'a pas soin de l'ôter; mais on en dépouille le tronc tous les huit ou dix ans. Loin que cette opération l'endommage, elle lui est utile. Il est rare que les arbres qu'on n'écorce point demeurent en bon état plus de cinquante ou soixante ans, tandis que ceux dont l'écorce est enlevée à des époques régulières subsistent plus de cent cinquante ans. Le meilleur liège est celui qu'on prend sur les vieux arbres; celui que donnent les jeunes est poreux et ne vaut rien.

Lorsqu'on fait la récolte du liège, on le coupe par bandes ou en espèces de tables, après l'avoir redressé ou applati, et on le débite ainsi dans le commerce. On le découpe ensuite pour en faire des bouchons de bouteilles, des talons de souliers, des chapelets pour soutenir les filets de pêcheurs à la surface de l'eau, enfin pour l'employer aux divers usages auxquels sa mollesse et sa légéreté le rendent propre.

L'écorce du chêne-liège, brulée avec de certaines précautions, donne une poudre noire qui est connue, dans les arts, sous le nom de *noir d'Espagne*.

Je n'ai pas besoin sans doute de vous faire remarquer combien le liège est une substance précieuse, et qu'il serait fort difficile de suppléer par d'autres moyens aux services qu'il rend; mais il est une observation qui ne doit pas nous échapper : C'est qu'on retrouve encore ici, comme par-tout, cette prévoyance suprême qui n'est jamais en défaut, et qui a fait qu'un arbre dont l'écorce est si utile pût en être périodiquement dépouillé, sans souffrir de cette opération.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

En demandant à mes jeunes amis de me faire confidence des trois premiers souhaits et des trois principales résolutions qu'ils ont formés au renouvellement de l'année, j'avais exprimé la crainte de leur paraître curieux et indiscret, ce qui eût été assurément un bien mauvais exemple de ma part. Je ne saurais dire à quel point je suis touché de la manière aimable dont on s'est empressé de me rassurer à ce sujet, des choses gracieuses pour moi que j'ai trouvées dans toutes les lettres qui m'ont été adressées, enfin des vœux que mes chers correspondants ont la bonté de faire pour mon bonheur. Je les en remercie, et j'accepte ces vœux avec la plus douce satisfaction. Je me félicite chaque jour d'avoir acquis ces jeunes et intéressantes amitiés, et je desire vivement les conserver et les justifier.

J'aurais bien à faire et il me faudrait une feuille plus grande que celle-ci, si je voulais imprimer tout ce qui mérite d'être distingué dans les lettres charmantes que j'ai sous les yeux. Pour me réduire à ce que comportent les limites de ce journal, il me faut faire de nombreux et véritables sacrifices. On doit bien penser que la plupart de mes correspondants se sont rencontrés, dans les principaux souhaits et dans les principales résolutions qui leur ont été inspirés par l'amour filial et par le desir de satisfaire leurs parents et de mériter l'estime générale. Plusieurs d'entre eux, qui se disposent à faire leur première communion, ont formé à ce sujet des vœux très touchants et très édifiants. D'autres qui ont reconnu en eux-mêmes certains défauts ont souhaité de s'en corriger. Il en est aussi quelques uns qui ont exprimé des souhaits particuliers dictés par des motifs spéciaux et des circonstances de famille. Je dois considérer un peu ce qu'on m'a dit à cet égard comme de petites confidences qui ne sont que pour moi. Aussi je crois entrer dans l'intention de ceux et de celles qui m'ont écrit, en ne publiant pas ces petits détails. Je préviens donc mes lecteurs que, parmi les lettres qui ne seront que mentionnées cette fois, il en est qui n'ont pas à mes yeux moins de mérite que celles que je choisis pour les imprimer. Ces dernières ont obtenu la préférence par deux motifs, l'intérêt plus général qu'elles peuvent présenter, et la supériorité du style. Quant aux bons sentiments qui se manifestent également dans toutes les autres, ils ne m'auraient guère laissé la faculté de faire un choix sans injustice.

En recevant la confidence de vos vœux et de vos bonnes résolutions, mes amis, permettez-moi d'y répondre par un souhait bien sincère, c'est que le ciel accomplisse les premiers et vous accorde la grâce d'être fidèles aux dernières. Vous me dites que vous comptez sur moi pour vous y aider; croyez qu'il m'est doux de penser que vous me regardez comme un appui, et que je voudrais bien mériter cette touchante confiance.

Parmi les lettres de mes correspondants les plus avancés, j'en ai choisi deux pour les imprimer. Elles sont de M. *Eugène Delisle*, de Périgueux, et de mademoiselle *Marguerite L......* Les voici:

« Mon bon Génie, heureux de vous prouver ma confiance et mon amitié, je suis si loin de trouver votre question curieuse et indiscrète, que je suis tout joyeux qu'elle me permette de vous confier mes pensées et mes vœux. Ce sentiment sera sûrement partagé par tous vos abonnés; mais si plusieurs réussissent mieux que moi à rendre leurs idées, j'en suis tout consolé d'avance, car pas un, j'en suis bien sûr, n'aura plus de plaisir que moi à vous prendre pour confident.

« Le premier de mes souhaits est de conserver mes bons parents, et de pouvoir récompenser leurs soins et leur tendresse pour moi, par mon application et ma bonne conduite dans ce moment, et un jour par les talents et les vertus que je m'efforcerai d'acquérir.

« Le second est de mériter, pendant toute mon enfance, l'approbation de mon bon Génie, afin d'obtenir, quand je serai grand, son amitié et son estime, prix bien doux et pour lequel je ferai bien des efforts.

« Le troisième de mes souhaits se compose presque des deux premiers, mon bon Génie, mais peut-être renferme-t-il un peu trop d'orgueil. N'importe, je vous dois une franchise entière; si j'ai tort, vous me le direz, et je tâcherai de me corriger. Je voudrais donc, lorsque je serai un homme, me faire honorer et estimer de tout le monde par des talents remarquables et une conduite exemplaire. Je sais que c'est bien difficile; mais lorsqu'il s'agit de souhaiter, cela est si aisé, si joli! D'ailleurs Papa et Maman seraient si heureux si ce souhait-là s'accomplissait!

« Maintenant, mon bon Génie, les trois résolutions qu'il faut former pour l'exécution de ces souhaits, je crois les avoir trouvées; et quoiqu'un peu difficiles à tenir, je les prends de bonne foi, et compte sur votre amitié pour me les rappeler, si je les oublie.

« La première est de travailler avec zèle, et de ne jamais me laisser rebuter par les difficultés et la peine.

« La seconde, de toujours penser, quand je sentirai quelques atteintes de paresse et de négligence, à mon père et à ma mère, dont je puis faire le bonheur par ma conduite et mon travail.

« La troisième enfin, celle pour laquelle j'ai besoin de vous, c'est l'engagement que je prends de vous avertir moi-même des fautes un peu graves que je

pourrais commettre, sûr que la peur d'être obligé de perdre de votre amitié m'arrêtera presque toujours.

« Adieu, mon bon Génie, cette année comme les autres je vous aime de tout mon cœur.

« Eugène Delisle. »

« Mon bon Génie, je ne saurais vous peindre l'embarras dans lequel me jette votre dernière question. Faire trois souhaits quand on a tant à souhaiter n'est pas une chose facile; et choisir au milieu de tous les desirs qui se pressent en foule dans mon esprit, exige plus de sang-froid et de réflexion que je ne m'en sens capable. D'ailleurs, lorsque je songe que Salomon lui-même se trouva embarrassé de répondre au Seigneur qui lui offrait de choisir une chose, il n'est pas étonnant que moi, qui suis si peu de chose auprès du roi sage, je recule devant trois souhaits. Cependant, l'exemple du fils de David me sera du moins de quelque utilité, et comme lui, je choisirai d'abord la sagesse. Appuyée sur une autorité aussi respectable, je ne crains pas que vous désapprouviez mon choix. Je tâcherai seulement d'être plus constante que le roi des Hébreux; car on m'a appris que, plus tard, il devint sourd aux conseils de cette même sagesse qui avait présidé aux actions de ses jeunes années.

« Quant aux deux derniers souhaits, souvenez-vous, mon bon Génie, que je n'ai, pour les former, que les lumières de ma faible raison. Croiriez-vous, par exemple, que j'aurais tort de choisir en second lieu la modestie? On dit qu'elle convient à mon âge et sur-tout à mon sexe. La modestie double le prix de la sagesse, ou plutôt, sans elle il n'est point de véritable sage. Celui qui va au-devant des éloges a cessé de les mériter; et par cela seul qu'il se croit au-dessus de tous les autres, il se place souvent au-dessous.

« Pour mon troisième souhait, je n'ai besoin que de me rappeler la dernière question que nous a proposée notre bon Génie. La leçon est trop frappante pour que je ne choisisse pas la discrétion. J'aurais pu en développer tous les avantages, si je n'avais traité de cette question dans ma dernière lettre, et si je ne m'étais suffisamment éclairée par les ouvrages de celles qui ont eu le bonheur de mieux réussir que moi.

« Si je me trouvais indécise pour former des souhaits, j'avoue que je ne le suis pas moins pour les accomplir. Les trois choses que je demande sont fort rares: leur réunion ne l'est pas moins. Aussi, je désespérerais d'y atteindre toute seule. Voici donc comment je m'y prendrai: Pour parvenir à la sagesse, je prierai mon bon Génie de m'aider de ses conseils; pour ne pas m'écarter de la modestie, je songerai que, si je fais quelque chose de bien, je le dois aux avis des autres; pour acquérir la discrétion, je me défierai de moi-même. « Marguerite L...... »

Parmi les lettres de mes plus jeunes abonnés, il en est un bon nombre qu'on lirait sûrement avec intérêt, entre autres, celles de MM. *Gabriel*, *Ernest* et *Pol d'Erceville*, trois frères qui me paraissent bien déterminés à donner beaucoup de satisfaction à leurs parents. Je choisirai celle du plus jeune, M. *Pol d'Erceville.*

« Mon bon Génie, je suis un de vos plus jeunes abonnés, puisque je n'ai que sept ans. Il y a long-temps que je desire vous écrire; mais jusqu'à présent vos questions ont été trop difficiles pour que j'y pusse répondre.

« Mon bon Génie, je souhaite une bonne santé à mes parents et à vous. Mon bon Génie, je souhaite de vous voir et de voir le duc de Bordeaux. Je desire beaucoup devenir grand et raisonnable, pour pouvoir être page du Roi, aller à la guerre à côté de lui, et tuer tous ses ennemis. Je prends la résolution de remplir tous mes devoirs envers Dieu, envers mes parents et envers mes maîtres, et d'être bien complaisant envers mes frères; enfin de jouer tout mon saoul aux heures de récréation. Adieu, mon bon Génie, j'ai etc. « Pol d'Erceville. »

Voici maintenant différents souhaits, et différentes résolutions, exprimés par plusieurs de mes jeunes correspondants:

« Je souhaite que tous ceux que j'aime soient parfaitement heureux, et que, s'ils ont des peines, ils en voient promptement le terme.....

« Je veux chercher à acquérir cette bonté, cette douceur qui nous méritent l'indulgence et l'amitié de ceux qui nous entourent. » (Mlle *Blanche R.....*)

« Puissent mes parents couler des jours heureux, et faire long-temps fructifier eux-mêmes dans mon cœur les semences de vertu qu'ils y ont jetées. » (Mlle *Laure D...*, à Beaune.)

« Je voudrais que Maman et Papa n'eussent rien à me reprocher pendant toute l'année, ou pour mieux dire, jamais. » (Mlle *Louise D......*, à Saint-Brieux.)

« Je souhaite avoir toujours un cœur compatissant aux malheur des autres. » (Mlle *Alexandrine de L.....*, au château de Dobert.)

« Ma première résolution est de ne donner en tout temps, dans le courant de cette année, que le bon exemple et l'édification. » (Mlle *Léonie C...*, maison royale des Loges.)

« Si l'année prochaine vous nous faites la question: *Quelles bonnes résolutions de l'année dernière avez-vous suivies?* Je souhaite de pouvoir vous répondre: *Toutes, mon bon Génie.* » (Mlle *Ariane S. de C....*, à Genève.)

« Je veux tâcher d'être obéissante envers mes parents et ma gouvernante, car vous sentez que cette vertu m'en donnera beaucoup d'autres; mes parents ne voulant que ce qui est bien, je le ferai par leur volonté. » (Mlle *Augusta S. de C....*, à Genève.)

« Mon troisième souhait sera pour tant d'êtres qui sont si maltraités de la fortune, et qui ont tant de droits à notre pitié. Je prierai le ciel d'adoucir la rigueur de leur sort, et de leur faire trouver, dans les âmes compatissantes, les secours dont ils ont besoin. » (Mlle *Élise L........*)

« Ma seconde résolution est d'imiter les vertus de mes parents, et je sens bien que, pour y parvenir, il faut leur être soumise; aussi leur obéirai-je avec beaucoup de plaisir. » (Mlle *Cécile de V....*)

« Je prendrai pour devise, dans celles que vous nous envoyez,

Docilité dans le jeune âge
Tient lieu de raison et rend sage. »

(Mlle *Élisa A.....*, à Limoges. — La même idée se retrouve dans la lettre de Mlle *Zénobie D.....*, à Maëstricht.)

« Mon premier souhait est que je puisse dire l'année prochaine : J'ai rempli tous mes devoirs, je suis contente de moi. » (Mlle *Sophie S.....*)

« Les trois principales résolutions que je prends sont : 1°, de veiller sur moi-même; 2°, de tâcher de me corriger de mes défauts et mauvaises habitudes; 3°, de bien profiter des instructions que mes parents me donnent. » (M. *Louis Herman*, à Mézières.)

« Après Vive le Roi! Vive mon bon Génie! c'est mon troisième souhait, et pour tous ceux qui prennent comme vous la peine de m'instruire. » (M. *Fortuné Boucault*, à Privas.)

Entre les autres lettres qui sont encore sous mes yeux, je mentionnerai, comme méritant d'être particulièrement distinguées, celles de

Mlle *Caliste B.....*; Mlle *Clémence de F....*, à Villebadin; Mlle *Jenny M.....*, à Bordeaux. (Je dois ajouter que je remarque des progrès très sensibles dans la correspondance de Mlle Jenny M., et je l'en félicite avec beaucoup de plaisir.) Mlle *Delphine F....*, à Vienne; M. *Jules Guérin*; Mlle *Louise F....*, à Grenoble; Mlle *Alexandrine P.....*, à Rouen; Mlle *Cécile de P...*; Mlle *Sophie M... G...*, à Nuits; Mlle *Adèle D......*; Mlle *Idaline S...*, à Maësiricht; Mlle *Léontine de G....*, château d'Agy; M. *Ferdinand de Mézy*.

VARIÉTÉS.

Je viens de lire, dans un volume de Mémoires, l'anecdote suivante :

« Le fils du comte d'H..... était élevé dans une pension d'Orléans; cet enfant n'avait que six ans, lorsque, dans le temps de la terreur, il apprit que son père venait d'être arrêté. Aussitôt l'enfant ne songe qu'à s'évader; il se lève pendant la nuit, il parvient à franchir les murs du jardin, se trouve sur la grande route, et, sans autre guide que l'instinct de la piété filiale, il arrive à Paris, après avoir fait à pied trente lieues en deux jours et demi. Quels furent la surprise et le saisissement du comte d'H..... lorsqu'il vit introduire dans sa prison son enfant, dont les larmes et les prières avaient triomphé de la férocité du geolier!

« L'un des gardiens de la prison s'intéressa si vivement au sort de cet enfant sublime et de son père, que celui-ci échappa à la mort et fut mis en liberté. »

— Dans une des lettres qui m'ont été écrites en réponse à mes dernières questions, on m'a demandé d'expliquer ce que c'est qu'une *Cataracte*.

On donne ce nom aux chutes que font brusquement les grandes rivières, d'un lieu élevé dans un lieu plus bas. Les plus fameuses *cataractes* sont celles du Nil, dans les montagnes de l'Abyssinie, où il tombe, dit-on, de 200 pieds de haut; et la cataracte, ou *saut* du Niagara, entre le lac Érié et le lac Ontario, en Canada. Cette rivière de Niagara, qui est regardée comme la partie supérieure du fleuve Saint-Laurent, fait là une chute subite de 140 à 150 pieds perpendiculaires. Lorsque les rivières ne tombent pas brusquement, mais qu'elles ont seulement un cours très accéléré sur une pente rapide, on donne à ces sortes d'accidents le simple nom de *chute*. Telle est la *chute du Rhin* à travers les rochers qui se trouvent au-dessous du château de Laufen, à une lieue environ de Schaffouse, et qui empêche toute espèce de bateau de remonter jusqu'à cette ville. Quand les rivières sont peu considérables, quelle que soit la forme de leur chute, on lui donne le nom de *cascade*. Les cascades sont toujours plus belles qu'effrayantes; elles offrent sur-tout un aspect ravissant, lorsqu'éclairées par un beau soleil, elles réfléchissent de brillants arcs-en-ciel et d'autres superbes accidents de lumière. Une des cascades les plus intéressantes est celle que le Teverone fait à Tivoli, et qui a été célébrée par plusieurs poëtes.

— On me dit qu'un de mes très jeunes lecteurs a demandé si j'avais des ailes. Hélas! non, je n'en ai pas. Si j'en avais, mon plaisir serait d'aller voltiger autour de vous, mes amis, et je vous soufflerais de temps en temps des *mots à l'oreille* plus à propos que je ne puis le faire.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 29 JANVIER 1826.

IIe ANNÉE. N° 40.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA GLACE

LITHOGRAPHIE.

Quoique je vous aie déja entretenus de l'eau et de ses différents états, mes bons amis, je me trouve conduit aujourd'hui, par deux motifs, à vous parler de nouveau de la *glace*, avec plus de détails.

D'abord, je vous envoie un dessin qui représente une troupe de patineurs et un groupe de petits savoyards glissant et se culbutant sur la glace. Le lieu de la scène est au bas du quai Conti, sur le bord gelé de la rivière. Je pourrais, à cette occasion, faire un article sur l'exercice du patin, exercice aussi sain qu'agréable, qui a par-tout l'avantage de développer la force et l'adresse, de donner au corps de la souplesse et de la grâce, et qui offre de plus une utilité directe dans quelques pays, tels que la Hollande, où l'on parcourt rapidement de longues routes en patinant sur les canaux. Mais la plupart de mes lecteurs sont encore trop jeunes pour qu'on leur permette de s'exposer aux petits accidents qui attendent le patineur à son début, et ce sujet serait moins intéressant encore pour mes jeunes lectrices.

Quand à mon second motif, le voici:

Par un des jours les plus froids de ce mois de janvier, je passais sur le pont des Arts, de compagnie avec le fils de mon ami, M. Ph...., dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois. L'air était extrêmement vif, et je m'étonnais de voir mon jeune compagnon braver la rigueur du froid pour s'arrêter à chaque instant près du garde-fou, et regarder les glaçons qui flottaient sur la rivière. « A quoi vous amusez-vous donc, Ludovic? lui demandai-je; savez-vous qu'il ne fait pas chaud ici, et que vous me faites geler avec vos contemplations? — Mon bon Génie, me dit-il, c'est que je pense à une chose qui me paraît bien étrange. — Voyons, repris-je, expliquez-moi cela en marchant. — Vous nous avez dit, continua-t-il, que lorsqu'un corps passe de l'état liquide à l'état solide, ses particules se rapprochent, de manière que son volume devient moindre dans ce nouvel état que dans le premier. La même quantité d'eau doit donc avoir moins de volume à l'état de glace qu'à l'état liquide, et un morceau de glace doit contenir plus de particules et être plus pesant qu'un volume égal d'eau liquide. La glace devrait donc tomber au fond de l'eau, et cependant je vois que les glaçons flottent à la surface de la rivière. Je vous avoue, mon bon Génie, que je ne comprends pas cela. — Voilà, dis-je, mon cher enfant, une observation très judicieuse et qui me fait grand plaisir. Vous trouverez bon toutefois

que je ne m'arrête pas ici pour vous donner l'explication de ce phénomène singulier; mais je vous promets que j'en ferai le sujet d'un de mes plus prochains articles, dans notre petit journal. » Je vais tenir aujourd'hui ma promesse.

L'observation de mon jeune ami était parfaitement raisonnée, et c'est en effet une chose qui paraît, au premier aspect, contraire aux lois de la physique, que de voir la glace surnager l'eau. Pour donner de ce phénomène une explication satisfaisante, il faut d'abord observer deux choses: la première, que l'eau contient habituellement plus ou moins d'air qui se trouve dissout dans ce liquide; la seconde, que dans l'acte de la congélation, l'eau abandonne l'air qu'elle tenait en dissolution, et qui repasse alors à l'état gazeux. Or, dans ce dernier état, l'air occupe un espace huit cents fois plus grand que pendant sa dissolution dans l'eau. Il tend alors à écarter les différentes couches d'eau à mesure qu'elles se congèlent, et il y occupe même de petits espaces visibles qui forment ce qu'on appelle des *bulles* dans la glace. On conçoit aisément qu'il augmente ainsi le volume total de la masse où il est emprisonné. Il en résulte que l'eau, en se congelant, acquiert un volume plus considérable que celui qu'elle avait à l'état liquide, et que, par conséquent, la même quantité d'eau ayant plus de volume à l'état solide qu'à l'état liquide, un morceau de glace pèse moins qu'un volume égal d'eau. Voilà pourquoi les glaçons se soutiennent à la surface de la rivière, au lieu de tomber au fond, comme cela semblerait d'abord naturel.

Je ne sais si mon cher Ludovic et mes autres lecteurs seront satisfaits de cette explication. Je suppose, en la leur donnant, qu'ils n'ont pas oublié ce que j'ai eu l'occasion de leur dire précédemment quand on m'a demandé pourquoi les bateaux se tenaient sur l'eau.

Puisque j'ai entrepris de parler aujourd'hui de la glace, je dois vous dire un mot des *glaciers*. On appelle ainsi des amas énormes de glace qui occupent les hautes vallées dans les montagnes. Les Alpes en présentent plusieurs qui sont un objet de grande et juste curiosité pour les voyageurs. Celui *des bois*, dans la vallée de Chamouni, a près de cinq lieues de longueur, sur une largeur variable, mais qui vers le haut est de plus d'une lieue; celui du Grindelwald qu'on regarde comme le grand réservoir des eaux du Rhône et du Rhin, a près de quinze lieues de longueur. L'épaisseur ou la profondeur de ces amas de glace est différente en différents lieux: Dans le *glacier des bois*, elle est communément de 80 à 100 pieds, et quelquefois bien plus considérable.

Les glaciers présentent, dans certains endroits, de grands et beaux accidents, des formes bizarres, des pyramides, des tours, de grandes crêtes percées a jour. Lorsque la surface est plane, elle n'est point glissante, mais rude et grenue; on y marche en sûreté et l'on peut y passer même à cheval.

On attribue l'origine de ces immenses amas de glace à l'accumulation des neiges qui tombent pendant neuf mois de l'année dans les hautes vallées, et auxquelles viennent se joindre les avalanches qui roulent du sommet des montagnes. Ces neiges ne peuvent jamais fondre entièrement. La chaleur du soleil et les vents chauds n'en résolvent jamais en eau qu'une faible partie, qui bientôt après retourne à l'état de glace, lorsqu'elle n'a pas pu s'écouler.

La glace acquiert quelquefois une solidité telle, qu'elle résiste aux efforts les plus violents. Je terminerai en racontant ce fait, que rapporte un célèbre physicien nommé Meiran, dans un de ses ouvrages.

« Pendant l'hiver de 1740, dit-il, On construisit à Pétersbourg, suivant les règles de la plus élégante architecture, un palais de glace de cinquante-deux pieds et demi de longueur sur seize pieds et demi de largeur et vingt pieds de hauteur, sans que le poids des parties supérieures et du comble, qui étaient aussi de glace, parût endommager le moins du monde le pied de l'édifice. La Néva, rivière voisine, où la glace avait environ deux ou trois pieds d'épaisseur, en avait fourni les matériaux. Pour augmenter la merveille, on plaça au-devant du bâtiment six canons de glace avec leurs affuts de la même matière, et deux mortiers à bombe dans les mêmes proportions que ceux de fonte. Ces pièces étaient du calibre de celles qui portent ordinairement trois livres de poudre: on ne leur en donna cependant qu'un quarteron, et on les tira: le boulet d'une de ces pièces perça, à soixante pas, une planche de deux pouces d'épaisseur. Le canon, dont l'épaisseur était tout au plus de quatre pouces, n'éclata point par cette explosion. »

L'ORPHELIN.

A peine entré dans la vie, le jeune Léopold avait eu le malheur de perdre ceux qui la lui avaient donnée. Son père et sa mère lui avaient été enlevés, avant qu'il pût comprendre leurs caresses, en sentir la douceur et les leur rendre. Le pauvre enfant frappé par un si grand malheur, dans un âge où il ne lui était pas possible d'en concevoir l'étendue, ne tarda pas cependant à y réfléchir à mesure que sa jeune raison se développa. Le jour où il comprit qu'il était orphelin fut un jour affreux pour lui. Il pleura beaucoup, et de ce moment il tomba dans une habitude de mélancolie fort extraordinaire chez un enfant. Cette disposition, toutefois, n'altéra point la douceur

et la bonté qui étaient le fond de son caractère. Il ne se montra que plus reconnaissant envers les personnes qui prenaient soin de lui, et ne leur fit jamais supporter un moment d'humeur. Quand on cherchait à le distraire et à l'égayer, il souriait doucement; mais son sourire avait quelque chose de triste et de touchant qui serrait le cœur et faisait venir les larmes aux yeux.

Parvenu à l'âge où il devait commencer ses études, Léopold avait été mis dans une très bonne pension, où il était fort aimé, parce qu'il était doué en effet des qualités les plus attachantes. Mais chaque fois que Léopold voyait venir des pères et mères pour visiter leurs fils, il éprouvait des émotions difficiles à décrire. Il regardait de loin l'enfant qui se jetait dans les bras de ses parents; sa tête se penchait, deux grosses larmes mouillaient ses joues; puis quand les parents étaient partis, il s'approchait de son camarade et lui serrait la main en disant : « Tu es bien heureux! puisses-tu les conserver long-temps et ne leur donner jamais que de la satisfaction. » Le camarade alors, ne manquait jamais de l'embrasser et de lui dire : « Mon pauvre Léopold, tu es un bon garçon, et si tu es orphelin, tu auras du moins des amis. »

Cet intéressant enfant avait reçu de la nature les plus heureuses dispositions, et comme il trouvait d'ailleurs dans l'étude les seules distractions qui convinsent à l'état habituel de son âme, il avait fait de singuliers progrès dans ses classes élémentaires, il était presque constamment le premier, et lorsqu'il fut au moment d'aller pour la première fois au concours général des collèges, ses maîtres fondaient sur lui la plus juste espérance d'obtenir un prix.

Léopold se rendit au concours avec ses camarades. En revenant de cette importante séance, son professeur desira voir le brouillon de la composition qu'il avait faite. Léopold lui remit son cahier : « Très bien, dit le professeur après avoir lu; il me paraît difficile, mon cher enfant, que vous n'ayez pas le prix. — Ah! bon, s'écria involontairement Léopold, j'ai donc bien fait de ne pas donner ma copie. — Quoi! reprit le professeur, vous n'avez pas remis votre copie? — Non, Monsieur, répondit le pauvre Léopold embarrassé. » On pense bien que là-dessus, il fut accablé de questions sur les motifs de cette bizarre conduite. Le maître vint se joindre au professeur; et Léopold, après avoir éludé long-temps de répondre, fut enfin obligé de dire la vérité, pour laquelle son respect était extrême. « Hélas! Monsieur, dit-il, pourquoi aurais-je cherché à avoir un prix? Je n'ai ni père, ni mère, à qui je puisse offrir ma couronne, si j'en obtenais une. Je n'ai pas voulu m'exposer au regret de l'ôter à un camarade plus heureux, et de priver ses parents d'une si grande joie. »

A ces simples paroles, le maître et le professeur se regardèrent d'un air étonné. Puis le premier prenant Léopold dans ses bras : « Aimable et cher enfant, lui dit-il, ceux qui t'ont donné le jour te regardent de là-haut et te sourient sans doute en ce moment. «

On ne tarda pas à savoir dans la pension ce qui s'était passé, et c'est depuis ce jour sur-tout que l'amitié s'est efforcée de remplir, dans le cœur de Léopold, une partie du vide formé par le besoin de l'amour filial.

LA LAMPE ET LA PENDULE.

FABLE.

Sur une cheminée, un jour, à la pendule
Une lampe parlait ainsi :
Ne vous semble-t-il pas tant soit peu ridicule
Que l'on prenne de vous, ma chère, un tel souci?
Tandis que d'un valet la main dure et grossière
Me nettoye et m'apprête, hélas! tant bien que mal,
Que mes cercles dorés, mon globe de cristal
Sont exposés à la poussière,
On vous couvre avec soin d'un transparent bocal,
Et notre maître prend la peine
De vous monter lui-même après chaque quinzaine.
Qu'en pensez-vous? n'est-il pas singulier
Que l'on mette entre nous si grande différence?
Certes, s'il en est une entre notre importance,
Je crois que mon emploi doit passer le premier :
Sitôt que le soleil a quitté l'hémisphère,
C'est moi qui le remplace, et ma lueur éclaire
Les travaux, les plaisirs de nos maîtres ingrats;
Durant une moitié de leur courte carrière,
Sans mon secours ils n'existeraient pas,
Et ma bienfaisante lumière
Double le temps qu'ils ont à passer ici bas.
— Oui, dit, en agitant son balancier mobile,
La pendule froide et tranquille,
Vos services sont importants.
Moi, je n'en rends qu'un seul, mais qui seul en vaut mille,
Et je fais aux humains gagner bien plus de temps,
En les avertissant que le Temps est agile.

L. P. J.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Au moment où j'étais occupé à chercher les questions que j'adresserais aujourd'hui à mes jeunes correspondants, j'ai reçu la lettre suivante, qui est venue fort à propos pour me tirer d'embarras.

« Votre extrême bonté m'est trop bien connue, mon

bon Génie, pour que je craigne de vous paraître importune en vous demandant un conseil. On vient de me faire les questions suivantes :

« *Quelles sont les qualités que je rechercherais de préférence dans une amie?*

« *Quelles sont celles que je crois le plus propres à rendre l'amitié durable?*

« Ces questions me semblent bien intéressantes, car le choix d'une amie peut avoir une grande influence sur le bonheur de toute notre vie. Je serais bien contente, mon bon Génie, si vous vouliez m'aider de vos avis; cependant ces questions sont moins importantes pour moi que pour tout autre, car lorsque, comme moi, l'on a le bonheur de posséder une bonne et tendre mère, on doit la regarder comme sa meilleure amie, et l'on n'éprouve pas le besoin d'en chercher une autre.

« Addio, mio caro buon Genio; vi amo di tutto il mio cuore, e sono la vostra affezionata, « B. R. »

Cette aimable petite lettre, dont la signature ne sera pas nouvelle pour mes lecteurs, me dispense de leur adresser d'autres questions que celles qu'elle renferme. Au lieu d'y répondre moi-même, comme me le demande Mademoiselle B. R., je les propose à mon tour à mes zélés correspondants. Elles n'intéresseront pas moins les jeunes gens que les jeunes personnes, car le choix d'un ami n'est pas moins important pour les uns, que le choix d'une amie ne l'est pour les autres. Je les prie donc de répondre à ces deux questions, et j'espère que Mademoiselle B. R., malgré l'embarras qu'elle me dit avoir éprouvé, voudra bien aussi me faire connaître ses idées à ce sujet. Tout est profit pour moi dans cette petite circonstance : Mademoiselle B. R. m'a dispensé de la recherche d'une question, et je compte bien que ma correspondance me dispensera de la recherche de la solution.

J'attendrai les réponses jusqu'au dimanche 19 février prochain; et j'invite de nouveau mes jeunes amis à ne pas dépasser cette date, car j'ai encore reçu la dernière fois quelques lettres tardives.

VARIÉTÉS.

La petite Léocadie a la mauvaise habitude de ricaner à tout propos. Elle ne sait aborder personne sans rire, et ne dit jamais trois mots de suite sans interrompre son discours par des *hi! hi! hi!* qui sont la chose du monde la plus fatigante, et qui lui donnent un ridicule extrême. Le besoin qu'elle a de rire est si fort, qu'elle accueillerait en ricanant même la plus triste nouvelle. C'est au point que l'autre jour, une sœur de sa mère qu'on attendait de province étant arrivée à Paris, Léocadie, en lui souhaitant le bonjour, partit de trois ou quatre *hi! hi! hi!* qui parurent fort singuliers à sa tante. Un moment après, comme on s'informait de la santé de cette dame, elle répondit que les chagrins qu'elle venait d'éprouver l'avaient fort altérée, et Léocadie ne put s'empêcher, en disant « Pauvre tante! », d'ajouter encore son *hi! hi! hi!* La tante, pour le coup, jeta sur Léocadie un regard qui voulait dire: La sotte nièce que j'ai là! Quelle impression croit-on que ce regard fit sur Léocadie? Il lui inspira encore un *hi! hi! hi!*

— Le jeune Prosper avait un défaut à peu près du même genre, et qui aurait pu quelquefois donner une très fausse idée de son cœur. Prosper était très rieur, et quoiqu'il fût vraiment bon, son premier mouvement était toujours de rire lorsqu'il lui arrivait d'être témoin d'un accident. En passant, un jour d'hiver, dans une rue du faubourg Saint-Germain, avec son gouverneur, il vit un pauvre petit garçon qui portait un vase d'albâtre, glisser sur le verglas, tomber et briser le vase en mille pièces. A cette vue, Prosper fit d'abord un grand éclat de rire. « Vous êtes bien méchant! lui dit le petit garçon qui se relevait en pleurant. — Méchant! s'écria Prosper que ce mot venait de faire rentrer en lui-même; oh! non, je suis étourdi, mais non pas méchant. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à son gouverneur, voilà un petit malheureux qui sera peut-être maltraité par son maître, pour avoir brisé ce vase. Permettez que nous l'accompagnions, afin d'attester qu'il n'y a pas de sa faute. Je m'engagerai à payer le prix du vase, et je ferai des économies pour acquitter bien vite cet engagement. » Le petit garçon sauta de joie, et Prosper se promit bien de ne plus rire du malheur d'autrui.

— Mme de C... venait de faire faire son portrait. Le peintre lui avait fort maladroitement donné un air très sérieux et même un peu sévère. Comme on demandait à la petite Eugénie de C..., âgée de six ans, si elle connaissait la personne que représentait ce portrait, « Eh! mon Dieu oui, dit-elle; c'est Maman quand je ne suis pas sage. »

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er février 1825 pour un an, ou du 1er août 1825 pour six mois, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 5 février prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 5 FÉVRIER 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. N° 41.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE MICA.

Je me suis acquitté, dans les premiers jours de la semaine dernière, de plusieurs visites de nouvel an que j'avais été forcé d'ajourner jusqu'à la fin du mois de janvier. L'une de ces visites m'a offert l'occasion de parler d'une substance minérale assez intéressante, dont mes lecteurs ne me sauront peut-être pas mauvais gré de les entretenir à leur tour.

En entrant chez Mme de V....., je fus accueilli avec un empressement fort gracieux par la jeune Jenny, sa fille. Mme de V..... était sortie, mais je n'en voulus pas moins faire ma visite à l'aimable Jenny; et m'étant assis près du feu, sur un fauteuil qu'elle s'était hâtée d'avancer, je commençai avec elle la conversation, à propos des étrennes qu'elle avait reçues au jour de l'an. De tous les présents dont elle avait été comblée, celui qui paraissait l'avoir flattée davantage était une fort belle écritoire en acajou, garnie de tous les objets nécessaires pour écrire, et entre autres, d'une jolie boîte en cristal remplie de poudre brillante. « Mon bon Génie, me dit-elle, on appelle cela de la *poudre d'or;* je voudrais bien savoir si toutes ces petites paillettes éclatantes sont en effet de l'or? — Non, mon enfant, lui répondis-je, ce ne sont que de petits fragments d'une pierre à laquelle on donne le nom de *Mica.* — Comment! cela vient d'une pierre? Elle est bien singulière cette pierre, et je n'avais jamais entendu prononcer son nom. Voudriez-vous me dire où on la trouve? — Très volontiers : On la trouve, ma chère Jenny, dans beaucoup d'endroits. Le Mica, en effet, est une substance minérale fort abondamment répandue dans la Nature. Il entre dans la composition de certaines roches qui forment des montagnes tout entières. On le voit dans ces roches, sous la forme de petites lames brillantes et flexibles. Ces lames ont rarement une figure régulière; mais cependant on les observe quelquefois empilées les unes sur les autres, et formant des prismes à six côtés, qui sont des cristaux de Mica. Je pense que vous vous rappelez ce que j'ai dit dans notre journal, en parlant des cristaux? — Oh! oui, reprit Jenny; vous nous avez dit que les minéraux, en cristallisant, prennent des formes régulières, et que ces formes sont toujours les mêmes dans la même espèce de minéral. — C'est cela. Eh bien, la forme dont je viens de parler est celle sous laquelle se présentent les cristaux de Mica. Ce minéral est tendre, flexible, élastique, et il se divise facilement en lames très minces et parfaitement transparentes, dont la couleur varie du gris de cendre au gris jaunâtre. Quelquefois, il est aussi d'un blanc d'argent, ce qui lui a fait donner le nom d'*argent de*

chat, ou d'un jaune d'or, ce qui l'a fait aussi nommer *or de chat*. C'est ce dernier qui, lorsqu'il se trouve disséminé dans le sable, en toutes petites lames, compose ce qu'on appelle la *poudre d'or* que voici, dont on se sert pour sécher l'écriture. Mais ce n'est pas là l'usage le plus important auquel on emploie le Mica. Dans les contrées septentrionales, on trouve ce minéral en grandes et larges feuilles appliquées les unes sur les autres comme les feuillets d'un livre. Au moyen d'un instrument tranchant très délié, on parvient, avec un peu d'adresse, à les diviser en lames aussi minces qu'on le juge à propos. Ces grandes lames sont d'une utilité que vous ne soupçonneriez peut-être pas. Dans toute la Sibérie et dans d'autres contrées du nord, on s'en sert presque exclusivement, comme d'un verre naturel, pour les carreaux des fenêtres. On en fait aussi des lanternes, et pour que les lames aient assez de solidité, on leur laisse à peu près l'épaisseur d'une carte à jouer. Mais c'est principalement pour les fenêtres des vaisseaux de guerre que le Mica est précieux, et c'est aussi à cet usage qu'on l'emploie principalement. Des vitres seraient promptement brisées par les explosions de l'artillerie, au lieu que le Mica, étant élastique, résiste à tous les ébranlements causés par ces explosions.

« Vous voyez, ma chère Jenny, ajoutai-je, que si cette matière qui brille dans votre poudre n'est pas de l'or, il ne faut point la dédaigner pour cela, car elle appartient à une espèce minérale qui rend quelques services importants. Le Mica toutefois, ne saurait avoir la prétention ridicule d'égaler en valeur le plus inaltérable et le plus pur des métaux; mais il semble, en imitant son éclat, vouloir nous donner une petite leçon, nous avertir de ne pas trop nous fier aux apparences, et nous offrir enfin l'application matérielle de ce proverbe bien connu: *Tout ce qui reluit n'est pas or.* »

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

❦ Plaignez celui qui se plaint de s'ennuyer toujours, car il est impossible qu'il ne soit pas lui-même fort ennuyeux.

❦ Plaignez aussi celui qui ne trouve jamais personne aimable, car il est certain qu'il n'a pas le don de se faire aimer.

❦ Plaignez enfin celui qui se montre empressé de faire remarquer les défauts d'autrui, car il y a lieu de croire qu'il en est abondamment pourvu lui-même.

LES QUATRE SOEURS.

Mme d'Allemond, veuve très riche et sans enfants, se décida à faire à Paris un voyage, dont le but était intéressant pour elle. Il y avait plusieurs années qu'une sœur qui lui était fort chère était morte en laissant quatre filles. Elles avaient été confiées à une institutrice estimable et à la surveillance d'un parent de leur père que celui-ci, qui survécut peu de mois à sa femme, avait nommé leur tuteur. Ce tuteur, dont le nom était Duval, prenait un vif intérêt à ses jeunes pupilles. Il consentit donc sans peine que Mme d'Allemond, leur tante, emmenât dans sa province une d'entre elles et se chargeât de son sort. Mais il s'agissait de faire un choix; Mme d'Allemond ne voulut s'en rapporter qu'à elle et accepta, chez l'institutrice des jeunes personnes, un appartement pour une quinzaine de jours. La connaissance fut bientôt faite, et la première semaine n'était pas écoulée, que la conversation suivante eut lieu entre les jeunes filles, au sujet de Mme d'Allemond.

« Ma tante est, je crois, une fort bonne personne, dit Céline qui était l'aînée; mais je ne répondrais pas qu'elle eût reçu une éducation fort distinguée. — Et qui te fait croire cela? — Par exemple, elle n'a, en peinture et en musique, que des idées tout-à-fait bornées. Ne prétendait-elle pas hier que les talents ne doivent être, pour une femme, qu'un moyen de plus de passer agréablement le temps, d'amuser des parents et des amis intimes, et non point de briller et de se faire remarquer? Et ne vous rappelez-vous pas que l'autre jour elle me demanda, pour lui montrer ce dont j'étais capable, de chanter une vieille ariette de *Rose et Colas?* — Je conçois qu'il y avait là de quoi choquer une *virtuose* telle que toi, interrompit Coralie (la plus jolie des quatre sœurs) en arrangeant les boucles de ses cheveux; moi, je n'ai pas été frappée de cela, mais bien de la mise négligée de ma chère tante. Quel petit chapeau! quelle taille courte! c'est une horreur! Et ce qui me confirme dans l'idée qu'elle a bien peu de goût, c'est qu'elle voulait que j'allasse l'autre jour au bal, chez M. D...., quoique je n'eusse à mettre qu'une petite robe de percale, et pas une pauvre fleur pour me coiffer. Qu'est-ce que cela fait? disait-elle; est-ce qu'à son âge on refuse une occasion de sauter? — Elle te connaissait bien, répondit Céline; toi qui passes une heure à te coiffer, seulement pour rester à la maison! Aussi, tu peux te vanter d'avoir la chevelure la mieux frisée..... Mais ne pourrait-on pas dire, comme le lion de La Fontaine dans l'atelier du statuaire: *Belle tête! mais de cervelle, point.* » Coralie se défendit de ce reproche de frivolité, en faisant à sa sœur celui d'un amour-propre désordonné dans connaissances en musique, et toutes deux avaient

raison. Mais comme toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, les deux sœurs peut-être allaient se quereller, si en se retournant elles n'eussent été frappées en même temps de l'air boudeur et de la mine allongée de leur sœur Victorine. « Eh bien, qu'as-tu donc? s'écrièrent-elles à-la-fois; je croyais que ma tante t'avait fait appeler pour lui tenir compagnie au bain? — En effet, répondit la triste Victorine, j'ai d'abord cherché à la divertir en lui contant mille petites histoires qui ont toujours fait rire tout le monde, et j'ai fini par contrefaire cette anglaise qu'on dit que j'imite si parfaitement..... Mais, le croiriez-vous? ma tante qui avait déjà baillé plusieurs fois, s'est enfin endormie. Blessée d'une telle impolitesse, je me levais pour m'en aller, lorsqu'elle m'a entendue et m'a rappelée. Puis, elle a voulu me faire déjeuner avec elle; mais je me suis excusée, et je l'ai quittée, me retirant le cœur bien gros. — Et tu pleures encore, s'écrièrent les deux sœurs en riant. — Il n'est pas étonnant qu'on soit sensible à une pareille preuve de *mépris*, reprit l'orgueilleuse petite personne; et si j'ennuie ma tante, elle n'a qu'à chercher quelqu'un de plus amusant »

On a pu voir, par cet échantillon, que ces trois pupilles de M. Duval ne manquaient ni de prétentions, ni d'amour-propre. Amicie, la quatrième, était la seule qui n'eût rien dit, et dont aussi on ne pût rien dire. Née la dernière et tandis que sa mère était déjà atteinte d'une maladie mortelle, on s'était occupé d'elle moins que des autres. Sa figure, son esprit n'avaient rien que de fort ordinaire, et une parfaite bonté était la seule chose remarquable dans son caractère et dans toute sa manière d'être. Cette bonté, sa timidité, sa modestie auraient dû la rendre intéressante; mais ce qui n'eût pas échappé au tact d'une mère n'avait pas été remarqué par des yeux plus indifférents, et la pauvre Amicie, ne possédant pas de talents brillants, passait ses journées à travailler silencieusement dans un coin, négligée et inaperçue.

Amicie se trouvait présente à la conversation que je viens de rapporter. Elle se glissa doucement hors de l'appartement, et comme elle passait devant la porte entrouverte de Mme d'Allemond, « Est-ce toi, ma nièce? lui dit cette dernière, croyant reconnaître la marche de Coralie. — Non ma tante, répondit humblement la petite fille, ce n'est qu'Amicie. » Touchée de cette réponse, Mme d'Allemond vint à elle et la fit entrer dans sa chambre. « N'es-tu donc pas aussi l'enfant de ma sœur chérie? » lui dit-elle avec tendresse. Ce seul mot pénétra jusqu'au cœur de la tendre Amicie. Elle fondit en larmes et se jeta dans les bras de sa tante. Jamais elle n'avait entendu rien de semblable; jamais on ne lui avait permis une pareille effusion, et ce moment parut développer en elle mille facultés nouvelles. Sa tante lui reprocha affectueusement de n'être pas encore venue la voir, et promit de lui accorder tout ce qui pourrait lui faire plaisir. « Quoi! s'écria Amicie, ce que je demanderais, vous y consentiriez tout de suite? ce soir même? — Ce soir même, répéta la tante qui croyait s'engager au don de quelques friandises ou de quelques objets de parure. — Eh bien, reprit l'aimable enfant, en rougissant beaucoup, je voudrais bien trois choses: d'abord, que ce soir, lorsqu'il y aura le plus de monde au salon, vous eussiez la bonté de demander à Céline son grand air du *Troubadour*, parce que j'ai remarqué que, quoiqu'elle dise toujours qu'elle est enrhumée, elle est fort contente qu'on insiste pour l'entendre. Ensuite, lorsque l'heure viendra où l'on choisit parmi nous un modèle d'après lequel les autres dessinent à la lampe, soyez assez bonne, ma chère tante, pour désigner Coralie, comme la plus jolie. Je suis sûre que cela l'enchantera. Enfin, vous savez que mon tuteur est un peu malade. Ce pauvre homme! il s'ennuie beaucoup; permettez que j'aille le voir afin de lui donner quelques soins. Mais comme je n'ai pas assez d'esprit pour l'amuser, permettez aussi que j'emmène Victorine qui saura le distraire mieux que personne. Mes trois sœurs seront charmées, et j'aime tant à les voir de bonne humeur! »

Amicie fut de nouveau embrassée par sa tante, et dès cet instant, le choix de cette dernière fut fixé. Cependant, le moment de son départ approchant, elle crut devoir à M. Duval toute la vérité. « La vanité, lui dit-elle, est un défaut bien fâcheux dans les femmes, et mes trois nièces sont menacées d'en être les victimes. Céline ne sait pas jouir en silence de la ressource si agréable que lui offrent ses talents. Des témoins pour les vanter, voilà ce qu'il lui faut, et ce que je ne pourrais lui promettre dans la retraite où je vis. L'amour-propre compose au moins aussi complètement l'existence de Coralie. Les soins qu'elle prend de sa personne lui font négliger toute occupation utile; et si une maladie, ou seulement le temps lui enlevait sa beauté, que deviendrait-elle alors, et quelle consolation pourrais-je lui donner? Quant à Victorine, je conviens que son esprit est vif et piquant, et qu'elle est souvent amusante; mais il faut toujours l'écouter, et si je suis quelquefois souffrante, si je cesse un moment de m'occuper d'elle, qui me défendra de son humeur, de ses susceptibilités? Je cherche, je l'avoue, une compagne qui ne mette pas ainsi mon repos en danger, et qui me permette quelquefois de songer à autre chose qu'à elle. — Auriez-vous pensé, interrompit M. Duval, à emmener Amicie? — Elle ne sera point telle qu'on la juge, pour qui saura l'apprécier et l'aimer. Une éducation négligée a pu la priver de quelques agréments, que la culture doit lui rendre; mais les qualités de son cœur ne peuvent rien acqué-

rir, et ne seront jamais obscurcies par la vanité. Dans une vie simple et uniforme, la moindre distraction sera pour elle un plaisir vif, et chacune de mes attentions lui paraîtra un bienfait. Toujours occupée des autres, si l'on s'occupe d'elle, elle sera reconnaissante et, remplissant la destinée des femmes, pour être heureuse, elle donnera beaucoup et n'exigera rien. »

Mme d'Allemond choisit bien. Amicie acquit ce qui lui manquait, et conserva cette simplicité de cœur qui fait chercher le bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs, et non dans de vains applaudissements.

**.

VARIÉTÉS.

Il existe, sous le titre d'*OEuvre de saint André*, une association pieuse, dont le principal établissement est à Issy, et qui a pour objet l'entretien et l'instruction de jeunes orphelines, au moyen des économies, des aumônes et des quêtes que les enfants de l'un et de l'autre sexe consacrent à cette destination charitable. S. A. R. MADEMOISELLE, protectrice de cette association, a présidé le 26 janvier dernier, avec l'assistance de MADAME, duchesse de Berri, une réunion de ces jeunes bienfaiteurs du pauvre. Chaque assistant y a apporté un tribut dont la masse doit contribuer à prévenir bien des besoins, à adoucir bien des misères. C'est un spectacle touchant et doux que celui de cet apprentissage de bonnes œuvres, fait par une jeune princesse, sous les yeux et la direction de son auguste mère.

— Le célèbre voyageur Mungo Park raconte, dans une de ses relations, que se trouvant dans un village en Afrique, il y fut témoin d'une attaque faite par une bande de Maures armés pour s'emparer des troupeaux des habitants. Un jeune enfant fut blessé mortellement dans le combat. Les naturels le placèrent sur un cheval pour le transporter dans la cabane de sa mère. Celle-ci marchait devant le triste cortège, frappant des mains, se déchirant le sein, faisant retentir l'air de ses cris douloureux, et proclamant hautement les bonnes qualités du fils qu'elle se voyait enlever. Celle de ces qualités sur laquelle elle insistait particulièrement compose une si noble épitaphe, qu'on n'en pourrait souhaiter une plus honorable dans le pays le mieux civilisé: « Jamais, s'écriait avec une pathétique énergie cette malheureuse mère, jamais mon pauvre enfant n'avait dit un mot contraire à la vérité. »

— Je me rappelle avoir lu dans les récits d'un autre voyageur, que chez les Indiens de l'Amérique, les premières leçons qu'on donne aux enfants ont pour but de leur apprendre à remplir leurs devoirs envers leurs parents et à respecter la vieillesse. Il n'est pas de peuple civilisé chez lequel les devoirs de cette nature soient plus strictement observés, et l'obéissance filiale pratiquée avec plus de scrupule. Un père n'a qu'à dire à ses enfants : « Je desire que telle chose se fasse; je desire qu'un de mes enfants s'acquitte de telle tâche; voyons quel est le *bon enfant* qui fera ce que je desire? » ce mot *bon enfant* agit comme un enchantement, et tous s'empressent à qui remplira le premier le vœu de leur père. Si celui-ci voit passer un vieillard, ou une vieille femme décrépite soutenue par un enfant, il ne manque pas d'attirer sur ce spectacle l'attention de sa propre famille, en disant: « Quel *bon enfant* ce doit être que celui-là, qui a tant d'égards et de soins pour la vieillesse! Cet enfant sera vieux un jour, et il en trouvera d'autres alors qui le respecteront et qui prendront soin de lui. Puisse le Grand Esprit accorder à ce *bon enfant* de longs jours! »

— Pendant le tremblement de terre qui causa d'horrible désastres à Saint-Domingue, en l'année 1770, une négresse de Port-au-Prince se trouva seule dans la maison de ses maîtres avec le plus jeune de leurs enfants qu'elle allaitait. La maison fut ébranlée jusques dans ses fondements. Tout le monde avait pris la fuite; la négresse seule n'aurait pu se sauver sans abandonner l'enfant qui lui était confié. Elle courut à la chambre où ce dernier était plongé dans un profond sommeil. En ce moment les murs s'écroulèrent; la négresse, ne songeant qu'à la sûreté de son jeune nourrisson, se plaça sur lui en formant avec son corps une espèce de voûte, pour le préserver de la destruction. L'enfant fut en effet sauvé; mais la malheureuse négresse expira peu d'instants après, en se félicitant du succès de son dévouement.

CHARADE.

Qui s'en rapporte à l'apparence
Est trompé par l'éclat que jette mon premier;
La ville quelquefois dédaigne mon dernier,
Qui pourtant est le nom d'une ville de France;
Depuis long-temps le bronze et la vaillance
Font respecter les murs de mon entier.

(J'invite ceux de mes jeunes correspondants qui devineront le mot de cette charade à m'en transmettre l'explication, en même temps que leurs réponses aux questions contenues dans mon précédent numéro.)

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 12 février 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. No 42.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départemeots.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'AUTRUCHE.

Je vous ai parlé, mes amis, de différents animaux qui sont des géants parmi ceux de leur classe, tels que l'éléphant parmi les quadrupèdes, le boa parmi les reptiles, la baleine parmi les habitants des eaux. Je veux vous parler aujourd'hui de l'*Autruche* qui est aussi un géant parmi..... j'allais dire les habitants des airs, mais je m'e serais trompé, car l'autruche ne vole pas, et il sera plus exact de dire seulement parmi les oiseaux. L'autruche, en effet, est bien un oiseau, qui a des ailes, des plumes et un bec; mais ses ailes, hors de proportion avec sa stature et le poids de son corps, n'ont pas même le mécanisme nécesssaire pour voler; ses plumes, molles, flexibles, dont les barbes sont détachées, sans consistance ni adhérence, ne sauraient lui servir à s'élever dans les airs. Cet oiseau est donc complètement un animal terrestre, et il a d'ailleurs avec ceux-ci des rapports qui pourraient en quelque sorte le faire regarder comme une espèce de transition, de passage, des animaux ailés aux quadrupèdes. Ainsi, par exemple, une grande partie de son corps est couverte de poil au lieu de duvet; sa tête applatie et fort petite est presque nue, ainsi que la plus grande partie de son cou, qui est mince et a trois pieds de longueur; ses yeux, garnis de cils, ressemblent plus aux yeux humains qu'à ceux des oiseaux, et ils sont disposés de manière à regarder tous deux ensemble le même objet, ce qui n'existe dans aucune autre espèce d'oiseau; ses jambes sont grosses et musculeuses, et ses gros pieds charnus ont beaucoup de ressemblance avec ceux du chameau. Il faut bien que l'autruche ait, avec ce dernier animal, quelques points de similitude, dans la conformation de certaines parties de son corps, dans son port et dans son allure, puisque tous les peuples de l'Orient qui la connaissent, la nomment, chacun dans leur langue, *oiseau chameau.*

La taille de l'autruche est gigantesque; elle atteint jusqu'à sept ou huit pieds de hauteur, et a environ quatre-vingt livres de poids. Son plumage est noir, avec quelques plumes grises et blanches sur le corps. Cet oiseau, s'il ne vole point, court avec une extrême rapidité. Les lieux les plus arides de la terre, mais en même temps les moins limités, les plus déserts et par conséquent les plus libres, sont ceux que l'autruche habite. On la trouve dans les sables et les solitudes de l'Afrique, depuis l'Égypte et la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-Espérance, dans une partie du continent de l'Asie, et sur-tout en Arabie. On voit souvent, dans ces contrées, les autruches réunies en grandes troupes. Malgré leur amour pour la liberté,

elles supportent assez bien l'esclavage. En quelques lieux de l'Afrique, on en élève des troupeaux et on parvient à les apprivoiser et même à les dresser, jusqu'à s'en servir comme de montures, à la vérité, fort indociles. Quoique douées d'une grande force, elles n'ont que des mœurs fort paisibles; elles n'attaquent point les animaux plus faibles, et même se défendent rarement contre ceux qui les attaquent. La rapidité d'une prompte fuite est le seul moyen qu'elles emploient pour se soustraire aux plus pressants dangers. Dans les pays cultivés, ces animaux dévastent les moissons; ils viennent par bandes dévorer les épis, et ne laissent que la tige. Leur corps étant à-peu-près de niveau avec l'épi, ils baissent le cou pour manger, en sorte qu'on ne les aperçoit pas; mais au moindre bruit, ils lèvent la tête, et prennent la fuite avant que le chasseur soit à portée de les tirer. Les Arabes disent que les autruches ne boivent point. ce fait n'est pas entièrement exact, puisque celles qu'on a eues à la Ménagerie du jardin du Roi, à Paris, buvaient fort bien; mais il y a lieu de croire qu'elles boivent au moins très rarement, car elles vivent pour la plupart dans des pays brûlants et arides, où il ne pleut point, ou que très peu, et dans lesquels les amas d'eau sont fort éloignés les uns des autres.

L'autruche forme un trou dans le sable pour y déposer ses œufs; c'est là son nid. Il a quelques pouces d'élévation, et environ trois pieds de diamètre. L'oiseau ménage à l'entour une rigole, dans laquelle se rassemble l'eau de la pluie, quand il en tombe. Par une singulière prévoyance, la mère ne couve qu'un certain nombre d'œufs, et place les autres à la portée de son nid. Ces derniers n'étant pas couvés, se conservent frais long-temps, et l'instinct de la mère les destine à la première nourriture des petits qui doivent éclore.

Ces œufs sont très durs, très pesants et très gros; un seul peut suffire au repas d'un homme, et la meilleure manière est de les brouiller en les faisant cuire avec beaucoup de beurre. On fait, avec la coque de ces œufs, des espèces de coupes qui durcissent avec le temps, et ressemblent, en quelque sorte, à de l'ivoire légèrement jaunâtre; on s'en sert, comme de vases de porcelaine. Les œufs entiers, suspendus aux voûtes, sont une des décorations les plus ordinaires dans les mosquées des Musulmans, comme dans les églises des chrétiens d'Orient. Ils servent de parure aux Hottentots, qui travaillent des fragments de la coque en anneaux, dont ils font des colliers.

Aussitôt que les petites autruches sont écloses, elles peuvent chercher leur nourriture, pour laquelle elles sont fort peu difficiles. Ces animaux avalent à-peu-près tout ce qu'ils trouvent, jusqu'à ce que leurs grands estomacs soient entièrement pleins; et leurs digestion se fait avec une extrême facilité. C'est pour cela qu'en parlant d'une personne qu'aucun aliment n'incommode, on dit qu'elle a un *estomac d'autruche*.

Plusieurs peuples mangent la chair de l'autruche, mais il ne parait pas que ce soit un met fort agréable. Lorsqu'on fait la chasse à ces animaux, c'est moins pour se procurer un aliment que pour leur ravir d'autres dépouilles, et particulièrement ces plumes magnifiques des ailes et de la queue, qui leur sont inutiles pour voler, mais qui par leur mollesse et leur jeu deviennent un ornement que le luxe recherche. Il s'en fait une grande consommation en Europe; on les voit ombrager la tête des guerriers, flotter mollement sur la chevelure des femmes, et former des touffes aussi riches qu'élégantes au-dessus des plus beaux ameublements, des dais et des catafalques. Les nègres du Congo les mêlent avec les plumes du paon, pour en faire des enseignes militaires. Il est peu de pays enfin où elles ne soient devenues un objet d'ornement, et il faut convenir qu'elles forment une des plus nobles et des plus élégantes parures que le luxe et la mode aient inventées.

LE DÉGUISEMENT.

Les mascarades du carnaval dernier m'ont rappelé l'anecdote suivante, que l'on peut regarder comme véritablement *historique* et qui m'a été racontée par un de mes amis autrefois fort lié avec les personnages dont je vais parler.

Le comte de V....., très riche seigneur étranger (il n'est besoin de dire de quelle nation), était venu passer quelques années à Paris pour y faire une partie de l'éducation de son fils, alors âgé de douze ans. Le comte de V..... avait des idées particulières pour cette éducation et, entre autres procédés peu ordinaires, il voulait laisser à son fils l'usage d'une entière liberté; prenant toutefois, sans que le jeune homme s'en doutât, des mesures pour être exactement informé des démarches et des actions de ce dernier. Ainsi le jeune Alexandre était libre d'aller où bon lui semblait, de sortir seul et de disposer à son gré d'une somme d'argent assez forte, qui lui était payée régulièrement chaque mois. A son insu, une personne qu'il ne connaissait point, qu'il n'avait jamais vue chez son père, le suivait partout, l'observait, et rendait un compte exact à M. de V..... de tout ce qu'avait fait son fils dans la journée.

Le comte de V..... n'avait jamais eu qu'à s'applaudir d'avoir ainsi laissé à son fils le libre exercice de ses volontés. Je n'oserais affirmer qu'il en fût de même de tous les pères qui essayeraient d'user d'un semblable moyen. J'en connais qui ont des enfants trop étour-

dis, ou trop dissipés, ou trop peu amis du travail, pour que je conseillasse à leur égard un pareil essai. Le jeune de V....., fort heureusement, n'avait aucune de ces dispositions qui pouvaient rendre dangereuse pour lui une liberté prématurée. Studieux et raisonnable, il ne négligeait aucun de ses devoirs au profit du plaisir, ou pour mieux dire, il trouvait un de ses plus grands plaisirs à s'acquitter exactement de tous ses devoirs. Non seulement, il accomplissait scrupuleusement chaque jour la tâche que lui avait donnée chacun de ses maîtres, mais encore il se plaisait à suivre différents cours publics de diverses sciences, et particulièrement ceux qui se font au Collège de France. Le reste de son temps était employé à monter à cheval, à faire des armes, et à rendre quelques visites aux amis de son père. Quant à son argent, il en dépensait une partie en livres, une partie pour quelques petites fantaisies de son âge, et le reste en bonnes œuvres, dont il ne parlait jamais.

Dans un des cours que suivait le jeune de V..... au Collège de France, il avait fait la connaissance d'un étudiant plus âgé que lui de trois ans, et vers lequel il s'était senti attiré par l'application extrême et surtout par l'air de tristesse habituelle qu'il remarquait en lui. Plus d'une fois la compassion d'Alexandre avait cherché à pénétrer le secret de cette tristesse; son condisciple avait toujours résisté aux avances de l'amitié, lorsqu'un jour enfin, plus triste et plus agité que de coutume, et peut-être aussi plus vivement pressé, Édouard (c'était le nom de l'étudiant) avoua à son ami que la cause de son chagrin venait de la position malheureuse où sa famille se trouvait réduite, depuis un an, par la perte d'une place importante qu'avait occupée son père. « Mon père, ajouta-t-il, est trop fier pour recevoir et sur-tout pour demander des secours; et moi, je travaille tant que je peux, mais Dieu sait quand il me sera possible de gagner de quoi soutenir ma famille. En attendant, nous avons passé d'un brillant appartement dans un logement plus que simple et modeste, et encore n'est-il pas sûr que nous puissions y rester long-temps.... — Je vous comprends, dit Alexandre.....; et votre père ne voudrait absolument pas que des amis..... — Oh! prenez garde d'abuser de ce que je vous ai dit. — Soyez tranquille, je serai discret; mais laissez-moi du moins prendre part à votre peine et m'affliger avec vous. »

Cette conversation avait eu lieu vers la fin du carnaval. Le dernier jour de ce temps de folie étant arrivé, le mardi gras, le comte de V..... fit appeler son fils vers les deux heures, pour lui proposer de sortir avec lui et d'aller voir, comme étrangers, le spectacle des mascarades dans les rues de Paris. Mais le jeune de V..... était déjà sorti. Il ne rentra même que fort tard pour dîner, et son père commençait à concevoir quelque inquiétude, lorsqu'il le vit arriver, l'air radieux et le visage empreint de la plus vive expression de contentement. « Il me paraît, dit le comte, que tu t'es bien amusé aujourd'hui? — Oui, mon père, répondit le jeune homme; c'est un spectacle très divertissant que toutes ces figures grotesques qu'on voit dans les rues. » M. de V..... ne fut pas fort enchanté de cette réponse; mais il ne fit pas de questions à son fils, attendant que, suivant l'usage, celui-ci lui racontât lui-même comment il avait passé son temps. Pour cette fois le jeune homme n'en dit pas davantage et parla gaiement et légèrement de choses indifférentes.

Lorsque le jeune de V..... fut retiré le soir dans sa chambre, son surveillant arriva chez le comte. « Dites-moi bien vite, demanda M. de V....., ce que mon fils a fait aujourd'hui? — Je l'ignore, M. le comte. — Quoi! vous l'ignorez? l'avez-vous donc perdu de vue? — En sortant d'ici, il s'est rendu chez un costumier. Un quart-d'heure après, j'ai vu sortir du même lieu un jeune homme déguisé en *Gilles* et masqué, qu'à sa taille et à sa démarche, j'ai cru reconnaître pour M. votre fils. Dans la conviction que c'était lui, j'ai suivi ce masque qui bientôt est monté dans un fiacre. Le fiacre l'a conduit dans le haut de la rue Saint-Jacques. Le masque est descendu, a fait quelques pas à pieds et est entré chez le portier d'une vieille maison près de la porte Saint-Jacques. Il y est resté quelque temps, et je voyais qu'il parlait assez vivement. Étant sorti de là, il est remonté dans le fiacre qui l'attendait, et qui a pris le chemin du faubourg Saint-Antoine, où il s'est arrêté tout près de la place de la Bastille. Le petit masque est encore descendu, et est entré dans la maison devant laquelle il se trouvait. Il est resté là près de deux heures et demie; après quoi je l'ai vu reparaître, remonter en voiture, et se faire ramener chez le costumier. Un quart-d'heure après j'ai vu sortir M. votre fils avec ses habits, et je suis demeuré convaincu que c'était lui que j'avais suivi tout ce temps. Il paraissait enchanté de sa journée, il marchait vite, et j'ai eu peine à le suivre jusqu'à l'hôtel. »

Le comte était pensif. L'idée de son fils déguisé en *Gilles*, le mortifiait à l'excès, et pour la première fois, il se reprochait de lui avoir laissé tant de liberté. Il ne put fermer l'œil de la nuit, et le lendemain ayant appelé le jeune homme de très grand matin: « Alexandre, lui dit-il, vous ne m'avez pas dit ce que vous avez fait hier. On m'a assuré qu'on vous avait vu parcourir Paris dans un fiacre, vêtu en *Gilles*. J'espère que vous pourrez démentir ce bruit honteux et me donner l'assurance que mon fils ne s'est pas dégradé jusques-là. » Alexandre demeura d'abord interdit; puis, relevant la tête avec fierté: « Mon père, s'écria-t-il, soyez assuré que si j'eusse fait quelque chose de

mal, mon premier besoin aurait été de vous l'avouer. Mais ce que j'ai fait, je voulais le taire, et je n'en parlerais pas, si le besoin de me justifier à vos yeux ne me commandait de vous révéler ma conduite. » Alors le jeune de V..... rappela à son père ce qu'il lui avait déjà conté de la situation de la famille d'Édouard. « J'ai voulu, les sauver d'un nouveau malheur, ajouta-t-il; et il fallait me cacher d'eux soigneusement. J'ai profité du jour où les déguisements sont une chose reçue. J'ai été chez eux, rue Saint-Jacques, on m'y a donné l'adresse du propriétaire de la maison qu'ils habitent. J'ai été chez ce propriétaire, que j'ai attendu fort long-temps; je lui ai payé 300 francs, pour deux termes de loyer que devait le père d'Édouard. Jugez de mon bonheur, on allait poursuivre cette honnête famille et la forcer de quitter la maison. Maintenant le propriétaire dira qu'il est payé, mais on ne pourra savoir par qui, car, pour sûr, Édouard ne soupçonnera pas que votre fils se soit habillé en *Gilles.* »

Le comte de V..... embrassa son fils avec tendresse. « Cher enfant, lui dit-il, je suis heureux de n'avoir pas de reproches à te faire, et c'est aussi un bonheur pour moi de pouvoir complèter ta bonne action. Tu sais que le Ministre est mon ami; je n'avais pas oublié ce que tu m'avais dit de la famille d'Édouard et de l'injustice dont elle était victime. Tiens, voilà la réintégration de son père dans l'emploi qu'il avait perdu. Cours chez Édouard, porte-lui ce papier que j'ai reçu hier, et dis-lui de ma part que j'estime les jeunes gens sages et laborieux. » — Alexandre saisit le papier, sauta de joie, s'élança hors de l'hôtel et..... Je n'ai pas besoin de raconter le reste.

VARIÉTÉS.

Mardi dernier, Mme de R..... voulant procurer à ses deux enfants, qui en avaient fort envie, le plaisir de voir les mascarades, monta avec eux en calèche, et donna au cocher l'ordre de prendre la file des voitures sur les boulevards. Déjà Justin et Pauline avaient remarqué plusieurs compagnies de masques, plusieurs chars portant des groupes de polichinelles, de bergères, d'arlequins, de poissardes, et s'en étaient beaucoup divertis, lorsque la voiture, obéissant au mouvement de la file, s'arrêta quelques instants. « Pauline, Pauline, s'écria tout-à-coup Justin; regarde donc, Pauline, voilà un char bien plus drôle encore que tous les autres. » Pauline ne regarda pas, elle n'avait pas entendu son frère, et ses regards se portaient du côté opposé. « Eh bien, reprit Justin, à quoi penses-tu donc? es-tu devenue sourde? Eh mon Dieu, on dirait que tu vas pleurer. — Mon frère, répondit Pauline, c'est que je viens d'apercevoir quelque chose de bien triste. Vois-tu, au pied de cet arbre, cette pauvre femme couverte de haillons, entourée de trois petits enfants, et qui demande en vain l'aumône à des gens qui ont l'air de ne l'entendre ni la voir? — Oh! oui, s'écria Justin; quelle différence de sa position à celle de tout ce monde qui passe sous ses yeux! — N'est-ce pas qu'elle doit être bien malheureuse? » Justin oublia aussi les masques. « Ma sœur, dit-il, ne passons pas sans faire l'aumône à cette pauvre mère; tiens, voilà ce que j'ai. — Et moi, voilà ma bourse. Joseph, portez cet argent à la pauvre femme. » Joseph porta l'argent, et la pauvre femme et l'aîné de ses enfants firent de loin un salut à Justin et à Pauline. Ceux-ci ne songèrent plus aux mascarades, et demandèrent à quitter la file pour retourner à l'hôtel. Leur mère était émue; elle donna à chacun un tendre baiser, en disant: « Je vous félicite, mes enfants de ce que le malheur n'a pas échappé à votre vue au milieu de ce tourbillon de la folie. »

— Il vient de paraître, deux jolis ouvrages traduits de l'allemand par M. Derome, et dont chacun forme un petit volume in-12. L'un est intitulé : *La Corbeille de Fleurs, conte moral*, et l'autre : *Rose de Tannenbourg, histoire du vieux temps.* Tous deux sont du même auteur, M. Christophe Schmid, auquel on devait déjà l'ouvrage intéressant connu sous le titre de *Comment le jeune Henri apprit à connaître Dieu.* Dans l'un et l'autre, l'héroïne est une jeune fille, au sort de laquelle on ne peut se défendre de prendre le plus vif intérêt. Je ne donnerai pas ici l'analyse de leur histoire, afin de ne point affaiblir cet intérêt chez ceux de mes jeunes amis qui la liront dans l'ouvrage même. Je me bornerai à dire que toutes deux éprouvent de grands malheurs et se résignent à de grands sacrifices, l'une par amour pour la vérité, l'autre par dévouement pour son père, et que toutes deux aussi finissent par offrir un heureux exemple du triomphe de l'innocence et de la vertu. On saura gré à M. Derome d'avoir mis *la Corbeille de Fleurs* et *Rose de Tannenbourg* à la portée des lecteurs français. Ces deux ouvrages se trouvent chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n° 17, et au bureau du *Bon Genie.*

AVIS. — Je prie ceux de mes jeunes correspondants qui m'ont adressé des questions auxquelles je n'ai pas encore répondu, de ne point perdre patience. Ne pouvant les satisfaire tous à-la-fois, tandis qu'ils peuvent m'écrire tous en même temps, je dois être en arrière; mais je n'oublie rien, et chacun aura son tour.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 19 FÉVRIER 1826.

IIe ANNÉE. N° 43.



Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE SEL.

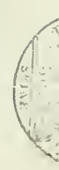
Il est une multitude de choses utiles, indispensables aux besoins de la vie, dont on fait usage chaque jour sans songer à s'informer de ce que sont ces choses, ni des moyens qu'on a de se les procurer, ni de tout ce qu'il en coûte de peines, de fatigues aux hommes qui font métier d'en alimenter la consommation. Cette indifférence m'a toujours paru fort étonnante et même un peu blâmable; aussi sais-je bon gré à ceux de mes lecteurs qui m'adressent des questions telles que celles-ci : *Qu'est-ce que le sel que nous mangeons dans nos aliments? D'où vient-il, et comment se le procure-t-on?*

Le *sel*, en effet, est une des substances dont l'usage est le plus généralement répandu; il est devenu un besoin réel pour toute l'espèce humaine. Non seulement il communique à nos aliments une saveur agréable, mais il a de plus la propriété d'en faciliter la digestion. Le sel ne peut donc point être considéré comme un objet de sensualité ou de luxe, il est de première nécessité; les habitants, même les plus pauvres, des campagnes ne s'en privent point; s'il venait à manquer, ce serait une calamité véritable; la cherté seule de cette denrée est un fléau pour les classes peu aisées de la société, et l'on assure qu'une des plus grandes privations qui accablèrent les armées françaises, dans la funeste campagne de Moscou, fut la privation totale de sel.

Ce n'est pas à l'assaisonnement de nos mets que se borne l'emploi du sel. Il a la propriété, comme on sait, de conserver les viandes et le poisson, de les préserver de la corruption; et pour sentir à quel point cette propriété est précieuse, il suffit de réfléchir à l'avantage qu'on en retire pour le service de la marine, pour les provisions nécessaires dans les voyages de long cours, enfin pour les besoins même des villes dans certaines saisons de l'année.

Nous trouvons encore ici une nouvelle occasion d'admirer la sage et bienfaisante prévoyance de l'auteur de la Nature, qui a proportionné l'abondance de cette substance à son utilité. Le sel se trouve dans presque toutes les contrées du globe : D'abord, il est dissout dans les eaux de toutes les mers, qui en contiennent depuis six jusqu'à dix-huit pour cent de leur poids, et auxquelles il donne une saveur amère. Un grand nombre de fontaines et certains lacs en tiennent aussi en dissolution. Il existe enfin, en grandes couches ou masses solides, dans le sein de quelques montagnes.

Avant de vous dire, mes amis, comment on le retire des lieux où il s'est formé, il faut que je m'explique sur un point que j'allais peut-être omettre et



qui est pourtant essentiel. Il est, dans la Nature, un assez grand nombre de substances qui portent en général le nom de *sels*, et qui sont distinguées les unes des autres par des noms particuliers. Ce n'est pas ici le lieu de vous entretenir de leur composition, ce qui m'entraînerait beaucoup trop loin. Je dois vous dire seulement que je n'entends parler aujourd'hui que du sel que vous connaissez tous, que vous mangez tous les jours, et qu'on appelle vulgairement *sel marin*, *sel gemme*, *sel de cuisine*.

Une grande partie du sel qui se consomme est retirée des eaux de la mer, qu'on amène à cet effet dans de petits bassins convenablement construits, où ces eaux s'évaporent et déposent le sel qu'elles contiennent. C'est ce qu'on appelle *salines* et *marais salans*.

Lorsque le sel est bien cristallisé, il présente la forme de petits cubes, qui s'arrangent quelquefois, en se réunissant, de manière à former des petits entonnoirs carrés qu'on nomme *trémies*.

Le sel qui existe à l'état solide dans le sein de la terre en est retiré immédiatement, et c'est une chose très curieuse à observer que les mines où on l'exploite. Il en est plusieurs dans le nord de l'Europe. Les plus célèbres sont celles de Wielitska et de Bochnia près de Cracovie, en Pologne. A Wielitska, les travaux sont distribués sur trois étages, qui correspondent chacun à une couche ou amas de sel. Le premier atelier existe à deux cents pieds de la surface du sol, et le plus profond à sept cent quarante pieds; quelques voyageurs ont même rapporté que cette profondeur allait jusqu'à mille pieds. C'est ce dernier amas qui fournit le sel le plus pur et le seul, dit-on, qui soit exploité présentement. Les travaux s'étendent sur près d'une demi-lieue en longueur, et environ un quart de lieue en largeur. Ils consistent en galeries et en chambres d'une hauteur énorme, entièrement taillées dans le sel, et soutenues, lorsque la sûreté l'a exigé, par des pilliers de sel réservés dans la masse. On cite de ces excavations qui ont cent quatre-vingts et trois cents pieds de hauteur. On en extrait le sel à l'aide de coins, de leviers, ou par des explosions de poudre à canon, et l'on en détache des blocs dont les parties les plus pures sont taillées sur place en cylindres de trois pieds de haut, sur deux pieds ou deux pieds et demi de diamètre. On nomme *balwanes* ces cylindres, qui sont exportés au loin, tandis que les débris sont employés dans le pays même. Douze puits sont destinés au service de cette grande exploitation, soit pour l'extraction du sel, soit pour l'entrée et la sortie des mineurs. On communique, du premier atelier aux étages inférieurs, par des escaliers en bois, doux et commodes, dont l'un est réservé pour les visites des personnages de haute distinction.

Ces mines occupent aujourd'hui douze à quatorze cents ouvriers, et quarante chevaux attachés au service intérieur, qui y séjournent six à sept ans, sans y éprouver d'autre incommodité que celle de perdre totalement la vue. L'air qui circule librement dans ces vastes souterrains est pur et sec; les mineurs y jouissent d'une santé robuste. Ces mines sont exploitées depuis le commencement du seizième siècle, et produisent annuellement sept cent cinquante mille quintaux de sel.

L'on a beaucoup exagéré les merveilles de ces vastes exploitations, et l'on a même été jusqu'à raconter qu'il y existait un village souterrain tout entier, que les mineurs y demeuraient avec leurs femmes et leurs enfants, qu'ils y passaient toute leur vie, et qu'ils renonçaient ainsi au bonheur de voir le jour. Il n'y a rien de vrai dans tout cela. Le fait est qu'on trouve au premier étage une chapelle sculptée dans la masse du sel, dédiée à saint Antoine. Cette chapelle a trente pieds sur vingt-quatre et dix-huit de hauteur. L'autel, ses degrés, les candelabres, les colonnes torses qui soutiennent la voûte, la chaire à prêcher, le crucifix et les statues de la Vierge et de saint Antoine sont sculptés en sel, ainsi que la figure en pied de Sigismond, roi de Pologne. Il existe encore, dans ces mêmes mines, deux autres chapelles analogues à celle dont je viens de parler, et dans lesquelles on célèbre la messe, au bruit des trompettes et des timbales, à certains jours de l'année, en mémoire de quelques phénomènes arrivés anciennement dans les mines. On y a pratiqué aussi des écuries pour les chevaux, et des loges fermées, où les ouvriers déposent leurs outils quand ils sortent, ce qu'ils font tous les jours. On y voit enfin plusieurs lacs sur lesquels on peut se promener en nacelle. En général, l'aspect de ces mines, au rapport des voyageurs les plus véridiques, a quelque chose de magique et d'imposant, qui tient à la grandeur des espaces et au brillant des parois, des voûtes et des pilliers qui les supportent.

MOTS A L'OREILLE.

La reconnaissance est un devoir, parce qu'elle est un sentiment de justice.

La reconnaissance est un plaisir, parce qu'il est doux de sentir que quelqu'un nous veut du bien.

La reconnaissance que l'on sent pour le bien qu'on a reçu est une preuve qu'on porte soi-même un cœur généreux.

Avoir senti de la reconnaissance est ce qui peut le plus faire desirer d'en inspirer.

LE BAL MALENCONTREUX.

« Par quel hasard, Maman, ayant deux filles, les billets d'invitation que vous recevez sont-ils toujours pour Madame et *Mademoiselle* de Vertpré? » Telle était la question qu'adressait à sa mère la petite Valérie, âgée de neuf ans, dont le seul défaut était de se croire déjà un personnage de quelque importance, et de se priver des grâces de l'enfance, pour vouloir atteindre trop tôt aux agréments de la jeunesse. « Cette remarque tombe mal à propos, répondit Mme de Vertpré, qui depuis long-temps cherchait l'occasion de donner à sa fille une leçon salutaire; car, bien qu'il soit facile de concevoir qu'une jeune personne de l'âge de ta sœur soit mieux placée dans un bal qu'un enfant de neuf ans, voici cependant un billet d'invitation où il est fait mention de toi. Il est vrai qu'il y est dit qu'avant que la soirée ne commence, il y aura un bal d'enfants, et je crains bien..... — Assurément, interrompit Valérie en rougissant, si je dois me retirer lorsque les grandes demoiselles arriveront, j'aime mieux n'y pas aller. — Eh bien, répliqua sa mère, tu seras satisfaite, car pour cette partie de plaisir, je te laisse liberté pleine et entière, et je ne veux même pas me mêler de ta toilette; tu l'ordonneras toi-même.»

En conséquence de cet arrangement, dont Valérie fut transportée, elle se fit faire une robe de crêpe, relevée par deux bouquets de fleurs, et tout-à-fait semblable à celle de sa sœur qui avait dix-huit ans. Quoique cette dernière lui conseillât de s'en tenir à l'habillement le plus simple, et de conserver ses cheveux bouclés *à l'enfant,* Valérie eut encore la satisfaction de se faire friser par un coiffeur, et de porter une guirlande de fleurs très élevée sur sa tête, ainsi qu'un gros bouquet à son côté. Tous ces préparatifs avaient pris du temps, et la pauvre enfant était déjà très fatiguée lorsqu'elle partit, parce qu'elle avait passé toute la matinée à répéter des pas que le maître à danser de sa sœur lui avait appris. Mme de Vertpré et ses filles arrivèrent des premières dans la maison où elles étaient invitées. Valérie, fort mal à son aise dans sa parure, passa fièrement et sans s'arrêter dans la salle où les enfants dansaient gaiement *la Boulangère;* et elle se crut au comble du bonheur lorsqu'elle se vit placée sur les banquettes garnies de demoiselles, et peu éloignée de Mme de Vertpré, qui la surveillait sans en avoir l'air. Un petit garçon mal avisé vint la poursuivre jusque-là, pour l'inviter au souper qui terminait la fête et qu'elle refusa avec beaucoup de dignité. Ce ne fut pas toutefois sans regret qu'elle aperçut les crêmes et les tartes aux confitures que les enfants se partageaient avec de grands éclats de rire. Mais se tenant parfaitement droite, elle se rengorgea sur sa banquette, où elle était serrée entre deux compagnes qui, en causant, se rapprochaient et compromettaient fortement la fraicheur de sa toilette.

Enfin onze heures sonnèrent; les enfants allèrent se coucher et le bal commença. Hélas! deux, trois, quatre contre-danses se succédèrent, et la pauvre Valérie n'était point invitée. Restée presque seule sur sa banquette, elle ne put causer avec sa mère qui paraissait engagée dans une conversation très suivie avec ses voisines, et elle eut le temps de remarquer qu'elle semblait être, pour quelque jeunes personnes (apparemment assez mal élevées), un objet de curiosité. « Regardez donc cette petite fille, disait l'une; elle a l'air d'une de ces poupées qu'on envoie dans les départements pour échantillons de modes! — Elle ne serait pas mal, disait l'autre, si elle n'avait pas les yeux si rouges et si battus par l'envie de dormir. — La pauvre enfant devrait être dans son lit depuis long-temps, ajoutait une troisième; je ne sais à quoi pense sa mère. » Tous ces propos, dont Valérie saisissait une partie, n'étaient pas, il faut l'avouer, fort encourageants. Sur ces entrefaites des glaces passèrent devant elle. Valérie n'en avait jamais encore mangé; elle en prit une, mordit dedans, et la sensation qu'elle éprouva fut si vive et si pénible, que ses yeux se remplirent de larmes, et qu'elle eût jeté un grand cri, si sa sœur, ayant fini sa contre-danse, ne fût venue s'asseoir auprès d'elle et la débarrasser de sa glace, qu'elle tenait d'une main tremblante et le cœur gros de soupirs. Pour comble de malheur, Mme de Vertpré n'avait pas l'air de remarquer ce qui se passait et n'avait jamais paru s'amuser autant à causer avec les personnes qui l'environnaient.

Valérie avait à-peu-près perdu l'espoir d'être invitée à danser, et commençait à réfléchir qu'un bal n'est pas toujours aussi gai qu'elle se l'était figuré, lorsque la maîtresse de la maison passa devant elle, la baisa au front en l'appelant *ma belle enfant,* et l'assura qu'elle allait lui envoyer un danseur. En effet, Valérie put juger de quelques efforts infructueux qu'elle fit dans cette intention; mais plusieurs danseurs, après avoir jeté les yeux sur elle répondirent qu'ils étaient engagés, et ajoutèrent, assez haut pour qu'elle pût les entendre, qu'on ne faisait jamais danser les petites filles que par complaisance pour les parents, et qu'ils n'avaient point l'honneur d'être connus de ceux de Valérie. Enfin la maîtresse de la maison, saisissant son propre fils par la basque de son habit, au moment où il passait près d'elle, lui indiqua Valérie qu'il vint inviter avec beaucoup de contrariété et d'humeur, ce dont assurément je ne le louerai pas. La pauvre enfant, qui figurait pour la première fois de sa vie dans une grande contre-danse, se mourait d'embarras. Elle manqua la mesure, brouilla quelques figures, perdit la tête, et lorsque

vint un *solo*, pour lequel elle avait étudié des pas charmants, elle fondit en larmes et s'enfuit vers sa mère. Celle-ci souffrait, comme on peut le croire, de cette scène; mais elle voulait donner à Valérie une utile leçon. Sa sœur prit aussitôt sa place; la contredanse s'acheva, on oublia la petite fille; mais elle n'oublia pas cette soirée.

« Oh! Maman, disait-elle quelques jours après, en faisant tourner son cerceau dans le jardin et sautant sur la corde avec ses deux jeunes frères, quelle différence de la contrainte et de l'embarras que j'éprouvais l'autre soir au plaisir et à la liberté que je trouve ici! Jamais, non jamais je ne veux retourner au bal.....— Il ne faut pas dire *jamais*, répondit Mme de Vertpré; mais il faut t'en rapporter à ta mère qui a voulu t'apprendre que chaque chose doit avoir son temps, et qu'un enfant, qui veut vieillir avant l'âge, se rend aussi ridicule que le serait une jeune personne qui s'obstinerait à rester enfant.

* *.

LA MOUCHE.

FABLE.

Un professeur était pérorant dans sa chaire;
Soixante et dix jeunes lutins,
Assis en rang sur des gradins,
Formaient son auditoire et ne l'écoutaient guère.
Au beau milieu de la leçon,
Voilà qu'une insolente mouche
Vient piquer, sans nulle façon,
Tantôt le nez, tantôt la bouche,
Les yeux, l'oreille, le menton
Du pauvre professeur. Sans que rien l'effarouche,
Elle va, vient, voltige; en vain il s'interrompt,
En vain il se frappe le front,
Il se gratte l'oreille, ou bien il fait la moue;
La mouche légère se joue
De ses gestes, de ses fureurs,
Et ne quitte l'œil ou la joue
Que pour aller piquer ailleurs.
Quant à nos écoliers, on devine sans peine
Que l'embarras du professeur
Était pour eux fort bonne aubaine,
Et qu'ils riaient de tout leur cœur.
Enfin pourtant, notre importune,
Après s'être soustraite à maint coup de bonnet,
A cent tapes, en reçoit une
Qui du front doctoral la fait tomber tout net.

Malheur à qui, dans toute chose,
Sur son adresse ou son bonheur
Avec trop de foi se repose;
A qui s'obstine avec ardeur
A satisfaire un goût trompeur,
Et ne voit pas, dans son erreur,
Le péril auquel il s'expose!

L. P. J.

NOUVELLE INDISCRÉTION DU BON GÉNIE.

On se rappelle qu'il y a quelque temps, je parvins à obtenir que plusieurs cahiers d'une de mes jeunes lectrices me fussent confiés, et que je commis même une petite indiscrétion en imprimant dans mon journal un joli dialogue entre trois jeunes personnes, extrait de ces cahiers. Voyez ce que c'est qu'un premier pas! pour avoir cédé à cette tentation, je me sens entraîné à être indiscret une seconde fois, et voilà que je cède encore au desir d'extraire de ces mêmes cahiers la petite idylle qu'on va lire.

LA PERTE DE MÉDOR.

CORYDON.

D'où vient cette tristesse, Alexis? pourquoi, depuis quelque temps, négliges-tu tes troupeaux et délaisses-tu nos jeux? On ne te voit plus te mêler à nos danses; toutes nos bergères te regrettent et se plaignent de toi. As-tu perdu un agneau? choisis parmi les miens celui qui te plaira le plus, et confie tes peines à ton ami.

ALEXIS.

Je suis touché de tant de bonté, cher Corydon; mais toute ton amitié ne saurait me rendre ce que j'ai perdu. Médor, ce bon Médor n'est plus. Tu sais que c'était le dernier souvenir de mon père, dont il avait été le compagnon fidèle. Rappelle-toi comme il combattait les loups, comme il gardait les troupeaux. Hélas! c'est en les défendant qu'il est mort. L'autre jour, écarté dans le bois, je m'occupais à dénicher des oiseaux pour ma bonne petite sœur Chloé; j'avais confié le soin de mon troupeau au fidèle Médor, lorsque tout-à-coup j'entends des hurlements affreux, j'accours, et juge de ma douleur, en voyant, d'un côté, deux loups furieux qui s'enfuirent à mon approche, et de l'autre, Médor expirant qui se traîna jusqu'à moi, me lècha les mains, et mourut.

CORYDON.

Je partage bien ta peine, mon ami; mais il ne faut pas t'abandonner ainsi à ta douleur. Reviens parmi nous; n'attriste pas plus long-temps Chloé, et ne te refuse plus à nos consolations. Tiens, prends aussi mon chien; je sens qu'il ne remplacera pas Médor, mais il te rappellera un véritable ami.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 26 FÉVRIER 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. No 44.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Mes bons amis et aimables jeunes amies, je dois commencer par vous dire que je suis enchanté, et que la lecture de vos réponses vient de me faire passer quelques heures bien douces. Vous ne pouvez vous figurer avec quel plaisir j'observe et j'étudie le développement de vos bons sentiments et les progrès de votre esprit. En vous adressant en général des félicitations à ce sujet, je ne me crois pas quitte d'en faire de particulières à mesdemoiselles *Caroline* et *Marguerite L......*, de qui les progrès, depuis le commencement de notre correspondance, m'ont sur-tout frappé, et qui sont arrivées graduellement jusqu'au premier rang où elles se placent aujourd'hui.

Je remercie Mlle B. R. de m'avoir fourni des questions qui m'ont valu tant et de si jolies réponses. Selon l'usage que j'ai adopté, je viens de choisir, pour les imprimer en entier, deux de ces lettres intéressantes parmi celles des plus avancés, et une parmi celles des plus jeunes de mes correspondants. Les deux premières sont de Mesdemoiselles *Caroline L......*, et *Blanche R....*, qui a répondu elle-même à ses propres questions; l'autre est de M. *Gabriel d'Erceville.*

On se rappelle que les questions étaient celles-ci :

Quelles sont les qualités qu'on doit rechercher de préférence dans une amie (ou un ami)?

Quelles sont celles que vous croyez le plus propres à rendre l'amitié durable?

Voici les réponses :

Mon bon Génie, quoique j'ai toujours un grand plaisir à vous répondre, aucune question ne m'a inspiré plus d'intérêt que cette dernière. Quoi de plus doux que de parler de l'amitié? ce charme de la vie, l'ornement de la jeunesse, la consolation de la vieillesse, le soutien de tous les âges! Au pauvre elle tient lieu de richesse, à l'orphelin elle tient lieu de parents, à l'exilé elle tient lieu de patrie, à l'infortune elle tient lieu de tout.

« Comment vous dire, mon bon Génie, les qualités que je préférerais dans une amie, quand les yeux de l'amitié semblent les voir toutes réunies dans celle qui vous est attachée? Sa conversation adoucit le chagrin; sa gaieté dissipe la tristesse; sa prudence donne de bons conseils; sa vue même réjouit. Mais la plus belle qualité qu'on puisse desirer dans une amie, c'est la confiance, ou plutôt, sans la confiance il ne peut exister de véritable amitié. Dès qu'une action, une parole, une pensée reste un secret pour une amie, vous avez rompu les liens qui vous unissaient à elle. Que rien de ce que vous faites ne lui soit caché; que rien de ce que vous pensez ne lui soit inconnu, qu'elle pense par vous, comme vous pensez par elle. Quoi de plus agréable que ces épanchements de deux cœurs qui se comprennent mutuellement? Quoi de plus doux que de voir une amie se réjouir de votre bonheur ou pleurer sur votre infortune? Les chagrins partagés s'affaiblissent, et les plaisirs sont doublés.

« Si la confiance est indispensable dans l'amitié, la douceur et l'indulgence ne le sont pas moins pour la

rendre durable. Souvent, lorsqu'une liaison date de plusieurs années, on finit par découvrir des défauts qui auparavant vous échappaient. La véritable amie saura excuser ces imperfections qui tiennent à notre nature; elle pardonnera, afin qu'il lui soit pardonné; et si quelques nuages viennent obscurcir la douceur de cette union, une aimable cordialité les dissipera bientôt.

« Je ne manquerais pas d'exemples pour peindre les douceurs et les sacrifices de l'amitié; mais l'histoire ne cite que des hommes. Comment douter cependant que notre sexe n'ait eu ses Pylades? A quoi donc attribuer ce singulier oubli? N'est-ce point que l'homme, écrivant l'histoire, rapporte tout à l'homme, tandis que la femme, modeste et retirée, se contente d'être vertueuse sans se proclamer telle, et fait de belles actions sans se donner pour exemple? Mais qu'elle se console; la vertu cultivée dans le silence est bien préférable à celle qui se montre au grand jour, car du moins, on ne peut la soupçonner d'ostentation.

« Caroline L...... »

« Je ne sais trop si je dois vous remercier, mon bon Génie, de la manière dont vous me renvoyez mes questions. Loin de m'aider, vous me jetez dans un embarras plus grand encore, car, si déjà je craignais de mal répondre, combien ne le craindrai-je pas davantage aujourd'hui que c'est à vous que je m'adresse et que vous me donnez des concurrents si redoutables? Je ne puis pas dire comme vous que tout est profit pour moi dans cette petite circonstance, mon bon Génie; mais il suffit que vous le desiriez pour que je tâche de vous répondre. Je vais donc essayer de le faire le moins mal possible.

« Une amie doit être pour nous comme une seconde conscience que nous puissions consulter en toute occasion, et dont nous puissions sans crainte suivre tous les avis. Il faut que nous trouvions dans sa raison de salutaires conseils, et dans son cœur une douce indulgence; il faut qu'elle soit notre consolation dans les peines, notre appui dans le malheur, enfin, dans toutes les circonstances de la vie, un guide sûr et éclairé, en un mot un *bon Génie*.

« Pour remplir des devoirs si importants, il faut donc qu'une amie possède des qualités bien essentielles. Il me semble que voici les principales: Je lui voudrais d'abord de la raison, du jugement, afin de pouvoir la consulter avec confiance et sécurité; de la sincérité, pour qu'elle m'avertît des torts que je pourrais avoir, et qu'elle m'éclairât sur mes défauts. Mais il faudrait aussi qu'elle fût bonne et indulgente, car ces deux qualités font le charme de l'intimité.

« La discrétion me semble aussi une qualité bien nécessaire, car sans discrétion il ne peut exister de confiance, et sans confiance je ne comprends pas l'amitié.

« Voilà, mon bon Génie, les qualités que je crois indispensables dans une amie. Il me semble que ce sont celles-là aussi qui sont le plus propres à inspirer des sentiments durables; car, si la bonté, la douceur, l'indulgence font naître l'amitié, ce sont elles aussi qui, jointes à la raison, à la sincérité et à la discrétion, l'entretiennent et la rendent chaque jour plus vive et plus tendre.

« Vous trouverez peut-être, mon bon Génie, que je suis bien exigeante; mais je sais bien que toutes les qualités que je demande dans une amie seraient sans aucun résultat, si elles n'étaient pas réciproques, et que je dois commencer par les acquérir moi-même, si je veux un jour obtenir et justifier ce titre si doux. C'est à quoi tendront tous mes efforts, et j'y travaillerai avec d'autant plus d'ardeur que ce sera le meilleur moyen aussi de reconnaître et de mériter l'amitié du bon Génie. « Blanche R..... »

« Mon bon Génie, si je choisissais un ami, j'en choisirais un qui fût bon, sage, aimable, religieux, sincère, franc, loyal, complaisant, poli, instruit, sobre, et qui ne fût ni raisonneur, ni menteur, ni lambin, ni mutin, ni orgueilleux, ni avare, ni envieux, ni paresseux, ni sujet à la colère. Alors, je pourrais l'aimer comme je vous aime, mon bon Génie, c'est-à-dire, de tout mon cœur.

« Mon bon Génie, pour faire durer l'amitié je crois qu'il faut être bon, aimable, complaisant; en outre, il ne faut être ni raisonneur, ni menteur, ni mutin, ni orgueilleux, ni envieux, ni uniquement occupé de soi. Voilà, mon bon Génie, ce que je pense de ces deux questions. Adieu, mon bon Génie, recevez, etc.

« Gabriel d'Erceville. »

Je donnerai aujourd'hui un peu plus de place que de coutume aux extraits de plusieurs lettres, qui renferment de si jolies choses que je ne puis me décider à les sacrifier. Voici ces extraits:

« Je crois devoir des remerciements à l'aimable rivale qui nous donne occasion de retracer les douceurs de l'amitié..... Si jamais il fut permis de rêver la perfection, c'est sans doute lorsqu'il s'agit de souhaiter des qualités à une amie. Quoi de plus doux que de voir citer comme un modèle celle qui nous est attachée par les liens si purs de l'amitié! Aussi ferais-je des vœux pour que chacun trouvât en elle réuni tout ce que mon cœur y verrait. Douceur, bonté, modestie, toutes les vertus qu'il est possible d'atteindre seraient son partage. Fière des éloges qu'on lui prodiguerait, il me semblerait les partager; heureuse de son bonheur, je n'oublierais pas qu'elle le devrait à la vertu..... Fortune, richesses, honneurs, tout pourra vous fuir, mais l'amitié vous sera fidèle. Car ce n'est pas la véritable amitié, celle dont parle Goldsmith dans ces vers:

« And what is friendship but a name,
« A charm that lulls to sleep,
« A shade that follows wealth and fame
« But leaves the wretch to weep!

« Je me suis permis d'essayer la traduction de ce passage, dans l'espoir que, placée sous les auspices du bon Génie, ma témérité se trouverait excusée.

« L'amitié n'est qu'un songe heureux,
« Un charme vain qui nous caresse,
« Une ombre qui suit la richesse
« Et s'éloigne du malheureux. »

(Mlle *Marguerite L......*)

« Lorsque l'âge ne nous a pas encore donné assez d'expérience, il faut toujours consulter les personnes qui en ont, et sur ce qu'elles nous disent nous pouvons faire choix d'une amie. » (Mlle *Callisie B.....*)

« Il ne faut pas chercher des amis dans un rang trop au-dessus ni trop au-dessous de celui qu'on occupe. » (Mlle *Pauline de R.....*)

« La délicatesse fait éviter les petites offenses qui pourraient à la fin nuire à l'amitié. Cette qualité produit aussi mille attentions nécessaires à sa conservation, telles que de ne jamais donner à garder à son

amie un secret qu'elle ne pourrait confier à ceux à qui elle doit une confiance illimitée. » (Mlle *Ariane de C......*, à Montfleury.)

« Les qualités que je recherche dans une amie sont la douceur, la franchise, la bonté, l'indulgence, la sensibilité et l'amabilité..... J'ai, mon bon Génie, de jeunes amies qui possèdent toutes ces qualités. Tout le temps de ma maladie, elles m'écrivaient tous les jours, tantôt l'une, tantôt l'autre, des lettres si touchantes et si aimables, que nous en avions souvent, Maman et moi, les larmes aux yeux. Toutes ces jolies lettres étaient toujours sur mon lit, à côté de votre journal qui ne m'a jamais quittée. » (Mlle *Sophie Ch.....*)

« Je desirerais que mon amie fût plus raisonnable que moi, afin qu'elle pût m'aider de ses conseils et m'empêcher de commettre des fautes. » (Mlle *Delphine F.....*, à Vienne.)

« Celle qui ne nous avertirait pas de nos défauts, qui ne chercherait pas à nous en corriger, ne serait pas une véritable amie. » (Mlle *Laure D....*, à Beaune.)

« Je souhaiterais pour ami un petit garçon de mon âge, qui fût doux, et qui aimât beaucoup à travailler et beaucoup à jouer. » (M. *Pol d'Erceville.*)

« Quand on a des parents aussi bons que les miens, et un bon Génie qui ne nous donne que de bons conseils, il me semble qu'on n'a pas besoin d'avoir d'autres amis. » (Mlle *Alexandrine de L....*, au château de Dobert.)

« Qu'ai-je besoin d'une amie? j'en ai une que le ciel m'a donnée. En elle se trouvent réunies toutes les qualités que je rechercherais dans une amie; c'est ma mère! C'est celle qui toute ma vie me conduira; elle marche devant moi, m'aplanit les chemins et me montre la route qui conduit vers le bien. Quelle est l'amie qui partagerait mieux qu'elle ma joie et mon affliction? et qui pourrait sentir mieux qu'elle tout ce que j'éprouve? » (Mlle *Adelaide de B....*)

« On doit chercher un modèle dans son amie, et lui trouver les qualités que l'on voudrait avoir soi-même. » (Mlle *Clémence de F....*, à Villebadin.)

Forcé à regret de mettre un terme à ces extraits, je me bornerai à mentionner, comme méritant d'être particulièrement distinguées, les réponses de mes correspondants et correspondantes dont les noms suivent:

M. *Jules Guérin*; Mlle *Adèle Desb....*; Mlle *Louise D....*; Mlle *Constance L.......*, à Moulins; Mlle *Syda de K....*; M. *Raoul de la Barre*, à Lyon; Mlle *Athénaïs de S. A.*, à Rouen; Mlle *Augustine*, au Lude; M. *Charles Daru*; M. *Ernest d'Erceville*; Mlle *Louise F....*, à Grenoble; M. *Fortuné Boucault*, à Privas; Mlle *Molly de K....*, à Quimper; Mlle *Cécile de P.....*; Mlle *Victorine P....*, à Rouen; Mlle *Adèle Ch. de C...*, à Fontenelle; Mlle *Ernestine P....*, à Montataire; Mlle *Antoinette R. de la M....*, à Marseille; Mlles *E.* et *Amélie G....*; Mlle *Léonie D....*, à Lyon; M. *Charles Moysen*, à Mussy; M. *Albert Patersi*; M. *Ernest Adam*, à Fontenelle.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est Strasbourg, dans lequel on trouve *stras* et *bourg*. On se plaignait de ce que mes charades étaient trop faciles, mais il paraît qu'on n'a pas jugé celle-ci telle, puisqu'il n'y a qu'un petit nombre de mes correspondants qui l'aient devinée, et que plusieurs se sont trompés en devinant *Lunebourg*, *Cherbourg*, *faubourg*, etc. Parmi les explications peu nombreuses qu'on m'a adressées à ce sujet, la meilleure et la plus complète est de mademoiselle *Caroline L......* Je serai dispensé d'y rien ajouter. La voici:

« Mon bon Génie, ce n'est pas sans peine que j'ai deviné le mot de votre charade, et je n'eusse jamais pu découvrir que c'était *Strasbourg*, si un hasard ne m'avait fait connaître, il y a quelque temps, ce que c'est que le *stras*.

« Le *stras* est une composition imitant le diamant. Si on n'y prenait garde, on pourrait se laisser éblouir par l'éclat trompeur que jette ce faux brillant. C'est ainsi qu'on voit des personnes dont l'extérieur paraît annoncer quelque talent; dont les discours apprêtés et le ton tranchant peuvent en imposer; mais si on les approfondit, on verra bientôt que tout leur mérite se réduit à un bavardage ridicule et à d'inutiles paroles.

« *Bourg*, chef-lieu du département de l'Ain, ne nous offrirait rien de remarquable, s'il n'avait donné naissance à Vaugelas. Dans le même département se trouve la petite ville de Nantua, qui nous rappelle avec plaisir le bon Simon, dont la morale pure et simple a mérité une couronne (1).

« *Strasbourg*, capitale de l'ancienne Alsace, est située sur la rivière d'Ill, près le Rhin. Cette ville, remarquable par plusieurs beaux édifices, mérite surtout d'attirer la curiosité des étrangers par l'église cathédrale dédiée à Notre-Dame. Sa tour, commencée en 1229, n'a été finie qu'en 1449. C'est une pyramide de 574 pieds de haut, et on y monte par un escalier qui a 635 marches. L'ancien nom de cette ville est *Argentoratus*. Elle ne fut considérable que vers la fin du quatrième siècle. Elle était gouvernée par un comte, et était la seconde ville des Gaules, où l'on fabriquait toutes sortes d'armes. A Mâcon, l'on faisait des flèches; à Autun, des cuirasses; à Trèves, des boucliers et des balistes: Strasbourg était un arsenal complet et universel.

« Argentoratus servait d'entrepôt à la Gaule et à la Germanie. Les Allemands la ruinèrent au cinquième siècle, et à la place de ses ruines, ils ne bâtirent que des cabanes. Louis XIV la réunit à la France, et depuis ce temps, elle compte parmi nos villes les plus considérables. « Caroline L...... »

Parmi ceux de mes correspondants qui m'ont envoyé aussi l'explication exacte de la charade, je mentionnerai:

M. *Félix Mennechet*, à Saint-Quentin; Mlle *Élisa M.....*; Mlle *Cécile de V....*; Mlle *Adèle Ch. de C...*, à Fontenelle; Mlle *Sophie Ch....*; Mlle *Victorine P....*, à Rouen.

LITHOGRAPHIE.

LE BLESSÉ.

Le sujet du dessin lithographié que je vous adresse aujourd'hui, mes chers lecteurs, est tiré d'une anec-

(1) Ce n'est pas sans quelque scrupule que j'imprime dans ce journal ce compliment gracieux que m'adresse ma jeune correspondante; mais je me serais reproché plus encore de retrancher de sa lettre une phrase si aimable et si bien tournée.

dote fort simple, mais touchante, que je vais vous conter.

Dans la campagne d'Espagne, en 1823, le colonel V..... commandait un des régiments français qui marchaient en Catalogne. Le colonel avait laissé sa famille, composée de sa femme et de trois enfants, dans un château qu'il possédait à quelques lieues de Toulouse. Pendant le commencement de la campagne, il avait donné très exactement de ses nouvelles; puis tout-à-coup on cessa d'en recevoir, et déjà cinq semaines s'étaient écoulées, sans que Mme V..... fût informée en aucune manière du sort de son mari. Elle était dans une grande inquiétude, car les journaux avaient parlé de plusieurs affaires, dans lesquelles il paraissait que le régiment de M. V..... devait s'être trouvé; mais ils ne disaient pas un mot du colonel. Ses enfants, la sensible Amélie, le bon Paul et la petite Fanny, quoique bien jeune encore, partageaient et sentaient vivement toutes les craintes de leur mère. Sans cesse préoccupés de ces pensées, elles les suivaient jusque dans leurs promenades, dans leurs jeux, et, par je ne sais quel instinct, quel mouvement involontaire, ils dirigeaient continuellement leurs pas vers la grande grille du parc, comme s'ils eussent toujours espéré de voir arriver leur père.

Un jour qu'ils s'en allaient tous trois de ce côté, selon leur coutume, Amélie pensive marchait la première, tandis que Paul et la petite Fanny couraient çà et là, s'amusant à cueillir des fleurs des champs. Tout-à-coup, Amélie s'arrête et pousse un grand cri, qui attire aussitôt son frere et sa sœur. Amélie venait d'apercevoir, au pied d'un gros arbre, un militaire étendu, pâle et sans connaissance. Son havre-sac était posé à côté de lui, son uniforme n'annonçait aucun grade; c'était un grenadier, un simple soldat, mais la croix d'honneur brillait sur sa poitrine. Au cri qui fit Amélie, il entr'ouvrit la paupière; puis un moment après, il fit un signe avec la main, comme pour demander à boire. Paul courût au château, et ne tarda pas à revenir apportant une bouteille et un verre. Le soldat fit un effort pour se soulever, et y parvint aidé de Paul qui le soutenait par derrière, tandis qu'Amélie, à genoux près de lui, versa un peu de vin dans le verre que le militaire saisit d'une main défaillante, et vida avec avidité.

Ranimé par cette liqueur généreuse, il put enfin prononcer quelques mots. « Mes bons et aimables enfants, dit-il, combien je vous remercie! vous venez de me rendre la vie. Ce n'est pas que je craigne la mort; je l'ai vue souvent de près et je connais bien sa mine; mais c'est que j'ai une commission à remplir avant de mourir. Dites-moi, je vous prie; suis-je encore bien loin du château du colonel V.....? — Du colonel V.....! Vous y êtes. Il est notre père. Seriez-vous de son régiment? auriez-vous de ses nouvelles? — Oui, je vous en apporte. Dieu soit loué! Maintenant, je suis sûr d'arriver. » Comme il achevait ces mots, on vit paraître Mme V....., suivie d'un domestique qui portait dans un panier un vase rempli de bouillon chaud et quelques aliments. Le peu de mots que Paul avait dits, au château, sur sa rencontre, avait suffi pour éveiller l'attention et la compassion de Mme V..... qui s'était empressée de faire préparer pour le militaire des secours plus efficaces qu'un simple verre de vin.

« Maman! s'écrièrent les enfants; voilà un soldat du régiment de Papa! — Se peut-il?... — Oui, Madame, soyez sans crainte; mon brave colonel se porte bien maintenant. J'ai là une lettre que je vous apporte, et je suis bien heureux d'avoir pu arriver jusqu'ici. Tenez, jeune homme, ajouta-t-il en s'adressant à Paul; ouvrez mon sac, et vous la trouverez tout au fond, avec quelques autres papiers. » Paul eut bientôt trouvé la lettre, et Mme V..... s'empressa de la lire avec Amélie, pendant que le militaire se restaurait en buvant lentement le bouillon qu'on lui avait présenté.

Le colonel mandait à sa femme qu'il avait été légèrement blessé dans une affaire où son régiment s'était distingué. « J'aurais perdu la vie, ajoutait-il, sans le courage d'un de mes grenadiers, qui a failli lui-même être victime de son dévouement. Ce brave homme, heureusement n'a pas succombé, mais les blessures qu'il a reçues ne lui permettront plus de supporter les fatigues de la guerre. Je viens de lui faire donner son congé; il retourne en France, et je le charge de te remettre cette lettre lui-même, afin que tu acquittes envers lui notre dette de reconnaissance, si tu en trouves l'occasion..... » Le reste de la lettre était rempli d'expressions de tendresse que le colonel adressait à sa femme et à ses enfants. Il finissait en leur donnant l'espoir de le voir bientôt revenir en France et voler dans leurs bras.

« Mes enfants! dit Mme V....., après cette lecture et les larmes aux yeux; mes enfants, voilà un homme à qui nous devons la vie de votre père! — Madame, dit le militaire, je n'ai fait que mon devoir. D'ailleurs ces bons enfants viennent de me rendre la pareille, car sans eux, je crois bien que je ne me serais pas relevé de là. — Vous n'êtes donc pas entièrement remis de vos blessures? reprit Mme V..... — Oh! il s'en faut, Madame; j'en ai reçu une fameuse à la poitrine, et je pense bien que je m'en ressentirai long-temps. La marche m'est très pénible; c'est de fatigue et d'épuisement que je suis tombé là au pied de cet arbre. »

Amélie et Paul, très émus et les yeux humides, vinrent dire quelques mots tout bas à leur mère, puis celle-ci reprit: « Pourriez-vous maintenant marcher jusqu'au château, mon brave? — Oh! oui, Madame, grâce à vos bons soins. » On se mit en route; Paul porta le sac et Amélie prêta son épaule au grenadier pour s'appuyer. En arrivant près du château, Mme V.... montra au soldat la maison du concierge et lui dit: « Comment trouvez-vous cette petite maison? — Ça a l'air d'un petit paradis. — Voudriez vous l'habiter? — Madame.... — Il ne tient qu'à vous. — Madame.... — Notre concierge est parti, il y a huit jours. Voulez-vous être le concierge de votre colonel? — Madame.... — Oh! oui, oui, oui, s'écrièrent les enfants. — Allons, brave homme, reprit Mme V..... ce sera votre hôtel d'invalide. — Madame.... »

Le grenadier, dans son émotion et sa joie, ne trouva pas autre chose à dire. Mais en revenant d'Espagne le colonel V.... trouva son brave installé comme concierge du château.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 5 MARS 1826

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. N° 45.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE VERRE.

Il y a bien long-temps qu'on me demande un article sur la fabrication du *verre;* et dans les dernières lettres que j'ai reçues, j'ai trouvé encore au moins huit ou dix *post-scriptum*, par lesquels on me priait de ne pas oublier cet intéressant sujet, dans le choix de ceux que je traiterais incessamment. Cette curiosité est fort raisonnable, et il est bien naturel en effet de desirer savoir comment on se procure cette belle et précieuse matière, employée à tant d'usages, si nécessaire à une multitude de besoins, si favorable à tant d'ornements inventés par le luxe. Depuis les glaces magnifiques qui multiplient l'éclat des salons dorés et des ameublements les plus pompeux, jusqu'au débris de miroir suspendu dans le réduit de l'artisan; depuis les coupes étincelantes des festins royaux, jusqu'au simple gobelet dans lequel se désaltère le ménage du pauvre; depuis les brillantes girandoles des lustres qui éclairent les fêtes de l'opulence, jusqu'au petit carreau de vitre qui arrête la bise et laisse pénétrer le jour dans la chambre la plus modeste, c'est le verre, et toujours le verre qui se présente, ou comme un objet de grande nécessité, ou comme un objet d'extrême agrément. Et voyez ce que c'est que l'habitude, qui fait qu'on ne songe pas quelquefois aux choses qui nous sont le plus utiles! Moi qui n'ai pas une très bonne vue, et qui suis obligé de me servir souvent de lunettes, j'allais oublier de rendre grâce au verre, de cette faculté que le génie a découverte en lui, de suppléer à l'imperfection d'un de nos sens.

Toutes ces considérations justifient trop bien la curiosité de mes jeunes lecteurs, pour que je tarde davantage à la satisfaire. Mon plus grand desir est toujours de leur être agréable, sur-tout lorsque que je sens que je puis en même temps leur donner quelques notions utiles.

L'art de fabriquer le verre remonte à la plus haute antiquité. On en attribue la découverte aux Phéniciens ou aux Égyptiens; mais ce qui est plus certain, c'est que cette belle industrie fut introduite en Europe au temps des croisades; que Venise éleva la première fabrique de verre, inventa les glaces, perfectionna les émaux et les verres de couleur; qu'elle en conserva long-temps l'espèce de privilége; et qu'enfin ce ne fut qu'au dix-septième siècle que Colbert, ce grand foudateur de l'industrie française, jeta les fondements de nos premières verreries.

Le verre noir, le verre à vitre et le cristal sont composés d'un mélange de sable commun ou de sable blanc, et d'une ou plusieurs autres substances qui ont la propriété de faire fondre ce sable à l'aide d'un grand feu.

On peut dire, en général, que les différentes sortes de verre ne sont autre chose que des sables fondus; mais on pense bien que le verre noir de nos bouteilles n'exige pas d'aussi grands soins, ni des ingrédients aussi purs que le verre blanc, et sur-tout que le cristal de nos flacons gravés et taillés, ou les girandoles de nos lustres. En effet, l'on se contente ordinairement du sable de rivière pour la fabrication des bouteilles, tandis que le verre blanc et le cristal exigent les sablons les plus purs et les plus fins, tels que celui de la forêt de Fontainebleau, par exemple. Quant à la grande différence qui existe d'ailleurs entre le verre blanc et le cristal, elle tient à ce que, pour le premier, on se sert de sable et d'une substance minérale nommée *soude*, et que le second se compose de sable et de *minium*, substance rouge faite avec le plomb, et qui, comme la *soude*, force le sable à se fondre et à se vitrifier. C'est à ce même *minium* que le cristal doit sa pesanteur, bien plus grande que celle du verre.

Les *verreries* sont ordinairement de grands bâtiments élevés, des espèces de halles, sous lesquelles on bâtit un ou plusieurs fours qui renferment chacun six ou huit grands pots de terre. On verse dans ces pots le mélange de sable et de soude, et c'est là que s'opère la fusion et la confection proprement dite de la matière du verre.

Ces fours sont chauffés avec du bois ou du charbon de terre, et il faut y produire un tel degré de chaleur, que l'une des grandes difficultés de l'art consiste à préserver les pots et les fours eux-mêmes de l'action vitrifiante de cette haute température. C'est pour cette raison que l'on choisit avec tant de soin la terre avec laquelle on établit les fours et les pots. Chacun de ces pots est assez grand pour contenir le verre propre à la fabrication de quatre à cinq cents bouteilles ordinaires.

Douze ou quinze heures de cette épouvantable fournaise sont nécessaires à la fusion et à l'épuration du verre. C'est alors seulement que le maître verrier tire des échantillons de la matière fondue, au moyen d'une tige de fer qu'il plonge dans les pots; et il juge, d'après ces échantillons, s'il est temps d'appeler les ouvriers qui doivent confectionner cette matière, soit en bouteilles, soit en gobelets, soit en feuilles. L'art du verrier, en effet, art que les gentilshommes pouvaient autrefois cultiver sans déroger, se divise en deux parties bien distinctes:

1°, La fabrication de la matière du verre;

2°, La fabrication des vases faits avec le verre.

Je viens de vous donner une idée de la première partie; mais la seconde exige un peu plus de détails, et je crois devoir la réserver pour en faire le sujet d'un autre article.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

La bonté donne une si charmante expression à la physionomie, qu'elle fait trouver agréables les traits les moins réguliers.

Une simplicité parfaite dans les manières peut seule leur donner du charme, de l'élégance et de la dignité.

La modestie unie à la supériorité a une grâce qui ressemble à celle de la douceur unie à la force.

Heureux celui qui ne s'aperçoit pas qu'on le remarque, mais qui sent qu'on l'aime.

LE PÉLERIN.

« Où vas-tu, pélerin? — Je vais visiter les saints lieux. — Ta marche est chancelante, ton front chauve et ta main mutilée; la souffrance parle en toi; en moi parle la compassion. — Mon front porta le casque, et cette main l'épée; mais l'âge et les blessures n'ont laissé pour refuge au guerrier que la robe du pélerin. J'ai combattu; maintenant je prie. Soldat de mon Roi, je donnais à nos drapeaux la victoire; soldat de mon Dieu, j'appelle sa bénédiction sur ces mêmes drapeaux. — Ton langage me touche, car il est noble et fier. Viens t'asseoir à nos foyers; je n'ai pas fait de bonne action depuis quelques jours, et ma mère est triste. La nuit va te cacher la route: tes pas s'égareraient dans ces forêts si vastes, où notre château semble, au milieu d'une mer de feuillage, une île offerte au voyageur. — Je te suis, jeune fille; en marchant d'un pas égal, nous allons unir pour un moment les deux extrémités de la vie. Tu commences, et je finis. Mets ta fraîche main dans la mienne flétrie. La vieillesse aime l'enfance qui lui rappelle tout le chemin qu'elle a parcouru; et l'enfance aime la vieillesse qui lui montre tout le chemin à faire encore. »

Après avoir traversé de longues galeries, tous deux arrivent dans une salle où la famille rassemblée était assise en demi-cercle auprès du feu. « Voici du bonheur pour toute la soirée, » dit Blanche; et tout aussitôt ses trois frères et sa petite sœur ont entouré l'hôte qu'elle amène.

Pour le faire asseoir, l'un apporte une escabelle; l'autre lui ôte son bâton; celui-ci demande au brâsier, en l'attisant, une flamme plus vive; celle-ci passe sur les pieds poudreux du vieillard, qui vainement s'y oppose, un linge blanc déployé tout exprès.

La mère, qu'à son air, à son âge, on aurait pu prendre pour une sœur de plus, préside aux soins empressés de ses enfants, comme dans un autre moment elle présiderait à leurs jeux. Elle ne commande rien, n'indique rien; pas un mot, pas un geste; tout autour d'elle se fait par un élan commun. Le bien, pour tout ce monde, est une habitude, une façon d'être de tous les jours, de toutes les heures. Le vieillard, l'œil humide et la voix reconnaissante, regardait une image du Christ, attachée aux vieux murs de la salle : « O mon Dieu, dit-il enfin, que ta place est bien là! Tant de vertus sont l'encens le plus digne de toi. »

Sur une table bientôt sont apportés et le vin vieilli dans les celliers et les fruits fraîchement détachés de la branche. C'est à qui servira l'hôte au front ridé, à l'air grave et tendre à-la-fois. On eût dit un de ces patriarches venant s'asseoir parmi les filles d'un chef de tribu, et dont la Bible nous a tracé le délicieux tableau. La présence d'un étranger à la table des familles était considérée alors comme une bénédiction envoyée par Dieu même.

Tandis que ce vieillard, ces enfants et leur mère mettent en quelque sorte leur âme en commun; tandis que le bienfait trouve en échange la reconnaissance et que le plaisir de ceux qui donnent le dispute au bonheur de celui qui reçoit; tandis que les heures en fuyant ont amené la nuit, deux hommes, si l'on peut se servir de ce nom pour les désigner, deux valets, admis depuis peu au château, s'exhortent au crime près des ruines d'une chapelle où ils s'étaient donné rendez-vous. Égorger et la mère et les enfants, s'emparer de leur or et des bijoux, trésor héréditaire soigneusement conservé dans la famille, moins comme une parure qu'en témoignage d'une ancienne illustration ; tel est tout à-la-fois le crime et le fruit que ces monstres s'en promettent. Ils le méditaient depuis leur arrivée; il est mûr dans leur esprit : toute cette famille, privée de son chef mort dans les combats, leur paraît une proie sans défense. De plus, ce pélerin leur offre une occasion facile de détourner sur un autre le soupçon du forfait. Dans leur calcul abominable, l'homme de Dieu paiera le repos des assassins. L'un des deux hésite pourtant : il se trouble à l'idée qu'il n'a point encore versé de sang; son complice, à qui le sang est connu, l'enhardit. Après s'être engagés par un serment mutuel, et après avoir aiguisé la pointe de leurs poignards sur l'une des pierres détachées de l'autel où Dieu lui-même respira, ils se séparent. Onze heures sonnaient à la tour : ils n'eurent que le temps de passer sur le pont-levis qui se leva derrière eux.

Les lumières ne tardèrent pas à s'éteindre de tous côtés. Chacun était rentré dans sa chambre; le pélerin fut le dernier à se mettre au lit; il avait été longtemps à prier. Tout était silencieux, et ce silence profond avait quelque chose de si triste, de si solennel, que le pélerin, au lieu de livrer ses esprits au sommeil, croyait mieux les employer en les consacrant à une pieuse méditation. Un bruit sourd, qui se prolonge dans la galerie sur laquelle la porte de sa chambre était placée, fait battre son cœur et l'émeut : ce n'est point de frayeur; le pélerin fut un guerrier : c'est donc un avertissement du ciel; il écoute, il entend que l'on marche : un soupçon jaillit à sa pensée comme un éclair; il se lève, il prête l'oreille : « Sois ferme, dit une voix sombre et funeste; le crime est plus effrayant de loin que de près ; » et au même instant une clef, que ces malheureux sans doute avaient su dérober ou contrefaire, se glisse dans la serrure de l'appartement qui renferme toute la famille. Le pélerin jette un cri, ouvre sa porte, s'élance, et déjà quand il arrive près des assassins, ils tenaient le fer levé sur la poitrine de la mère, endormie sans crainte au milieu de ses enfants. Désarmer l'un, l'étendre à ses pieds, se débattre avec l'autre qui résiste et se défend, crier pour qu'autour de lui on se réveille, tout cela, pour le vieillard, fut plus rapide que la plume ne peut le décrire. Blanche, épouvantée, a saisi la corde d'une grosse cloche; elle s'y pend; la cloche ébranlée annonce un danger au château; on accourt; il était temps; le pélerin avait reçu dans la poitrine un coup de poignard et ses forces s'en allaient avec son sang. L'un de ces scélérats, étroitement lié et fortement retenu, insulte encore les victimes qu'il n'a pu frapper. « Gens de bien, dit-il, le hasard vous a mieux servis que la prière. Votre Dieu n'avait pas empêché les loups d'entrer dans la bergerie. — Insensé, répond le pélerin, notre Dieu qui sait tout et conduit tout, a fait entrer aussi un chien fidèle, recueilli sur la route, pour sauver la bergerie et perdre les loups méchants. » ***.

LE CHARLATAN, LE SINGE ET LE PERROQUET.

FABLE.

Un grand démonstrateur de la place publique
Avait dressé deux jeunes animaux,
Dont le talent aidé d'une longue pratique
Vint à le suppléer dans ses nobles travaux.
Du charlatan tenant au mieux la place,
Le perroquet
Par son caquet
Amadouait la populace,
Tandis qu'un singe, son agent,
Dans son bonnet prenait l'argent
Des amateurs que charmait sa grimace.

« Entrez, Messieurs, entrez, disait l'oiseau;
« C'est aujourd'hui que vous verrez du beau,
« Que vous rirez, et de la belle sorte.
« Entrez, Messieurs; si l'on n'est point content,
« Chacun pourra reprendre, en nous quittant,
« Sa finance à la porte. »
Dès qu'on était entré, Bertrand par mille sauts
Divertissait ce peuple de badauds,
Qui, le voyant si bien jouer son rôle,
Disaient en trépignant: « Vivat! Ah! qu'il est drôle! »
Et, le rideau tombé, tous ils s'en retournaient,
Sans s'informer de l'homme auquel appartenaient
L'oiseau, le singe et le spectacle.
Mais c'est ici qu'il faut crier miracle!
Ce singe, de la caisse habile régisseur,
De son patron encore était le fournisseur:
Son bonnet sur le chef et muni d'un vieux linge,
Il visitait boulanger et boucher
Qui le servaient, sans même le tricher;
Car il payait, non en argent de singe,
Comme on dit, mais en bons écus
Qu'au théâtre il avait reçus.
D'abord, en le voyant, on crut que ce manège
Tenait un peu du sortilège;
Mais on s'accoutuma bientôt dans la cité
A cette étrange nouveauté,
Et notre singe à son passage,
Recevant par-tout bon visage,
Par-tout connu, par-tout fêté,
N'était plus un objet de curiosité.
Le possesseur de Bertrand, l'économe,
Et de Jacquot, le pérorenr,
Vécut dès-lors en galant homme
Du seul produit de leur labeur.
A l'abri du besoin il prolongeait sa vie,
Sans être cependant à l'abri de la mort;
Un accident vint terminer son sort,
Au moment qu'il était le plus digne d'envie;
Cela se voit assez souvent:
Enfin il trépassa; dire comme, il n'importe;
Mais après lui, rien n'alla d'autre sorte
Qu'il n'en allait de son vivant.
Toujours l'oiseau parleur, aux dépends de la foule,
Sut engraisser la poule,
Et toujours notre singe, à son petit bureau,
Palpa des fonds, et fit au moulin venir l'eau.

Qui sait bien son métier se tire bien d'affaire.
C'est fortune qu'un bon état.
Bête bien éduquée est capable de faire
Plus que tel bel-esprit, fier, ignorant et fat

H. T.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

C'est aujourd'hui que vous attendez des questions, mes bons amis, et il faut que je les tire de mon propre fonds, car personne n'est venu, comme la drenière fois, m'éviter l'embarras de la recherche et du choix. Je crois néanmoins en avoir trouvé qui vous offriront matière à m'écrire de jolies choses. Les voici:

Qu'est-ce que la PATIENCE?

Y a-t-il plusieurs sortes de PATIENCE? *Quelles sont-elles?*

Quels sont les avantages qui résultent de la PATIENCE, *pour soi-même et pour autrui?*

Ce sont là des questions qui intéressent tout le monde, grands et petits. J'invite donc tous mes lecteurs à me répondre, et j'attendrai leurs réponses *jusqu'au dimanche* 26 *mars courant.* Quelque nombreuses que soient les lettres qui me parviendront, on peut être sûr que je ne manquerai point de *patience* pour les lire et les examiner.

Je dois une réparation à une de mes bien intéressantes correspondantes. Mon numéro de dimanche dernier était tellement rempli, que le compositeur, après avoir serré le plus possible, avait encore cinq lignes de trop. Ne pouvant les retrancher d'un long article, il prit sur lui de retirer de la correspondance un extrait. J'ai eu le tort de ne pas m'en apercevoir à l'épreuve, et le compositeur ne me l'a dit que cette semaine. Quoique la chose ne soit pas d'une bien grande importance, la justice veut que je rétablisse ici cet extrait. Le voici:

« Comme une amie doit rechercher en moi les mêmes qualités que je desirerais qu'elle eût, il me semble que la réunion de ces qualités chez l'une et chez l'autre est ce qu'il y a de plus propre à rendre l'amitié durable. » (Mlle *Virginie G.......*)

CHARADE.

Fortuit ou prévu, commun ou singulier,
Heureux ou malheureux peut être mon premier;
L'écrivain et le cuisinier
Ont grand besoin de mon dernier;
Dans un cercle allemand on trouve mon entier.

(Ceux de mes jeunes lecteurs qui auront deviné le mot de cette charade et qui voudront bien m'en donner l'explication, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses aux questions contenues dans ce numéro).

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 12 mars 1826.

IIe année. N° 46.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE VERRE.

(Deuxième article.)

Lorsque le verre est bien fondu, bien chaud, bien épuré et qu'il est enfin arrivé au point où l'on peut le travailler, il se présente sous l'aspect et avec la consistance d'une substance flexible, molle et pâteuse; il cède à la moindre pression; il reçoit et conserve toutes les empreintes qu'on lui donne; il se laisse couper avec des ciseaux ordinaires; il se tire en fils déliés d'une longueur extrême et d'une telle souplesse, que l'on peut en faire des aigrettes et des panaches.

Toutes ces propriétés disparaissent à mesure que le verre se refroidit, et c'est alors qu'il devient fragile, dur et coupant; aussi c'est pour cette raison qu'il faut que les ouvriers verriers travaillent avec une dextérité extrême, que chacun soit toujours à son poste, qu'il n'y ait pas un mouvement et pas un temps perdu. Ce travail est une sorte d'exercice où tout est calculé.

Les outils du verrier sont peu nombreux: le principal est un tube de fer de la longueur et de la grosseur d'un canon de fusil; il se nomme *la canne*, et c'est à l'aide de cet instrument bien simple que l'on parvient à souffler et à tourner toutes les pièces creuses et même les feuilles de verre à vitre, ainsi que nous le verrons bientôt.

Voici, par exemple, comment s'opère la confection d'une bouteille commune, et quelles sont les fonctions de chacun des trois ouvriers qui travaillent à sa fabrication.

Ces trois ouvriers se nomment *le Gamin*, *le Grand-Garçon* et *le Maître*.

Le Gamin, armé de sa canne, en plonge l'extrémité dans le pot qui contient le verre fondu: il la tourne entre ses doigts de manière à ce qu'il s'y attache une pelotte de verre de la grosseur d'une orange. Aussitôt, il commence à souffler dans la canne: le verre se gonfle, prend la forme d'une grosse poire; le *Gamin* donne la canne au *Grand-Garçon* qui est à côté de lui et qui continue de souffler, en tenant la canne de manière à ce que le verre soit à ses pieds; dans cet état, la matière du verre prend la forme d'une gourde à long col; le *Grand-Garçon* la balance, la roule sur une tablette en fer qui est devant lui, sans jamais cesser de souffler, et quand il l'a conduite au point où le col de la bouteille est à-peu-près formé, il passe la canne au *Maître* qui plonge la gourde dans un moule placé à ses pieds. C'est là le moment où le ventre de la bouteille prend la forme qu'on desire lui donner, car le maître continue de souffler comme

deux autres, tout en tournant la bouteille dans son moule. Parvenus à ce point, le col et le ventre de la bouteille sont formés et déjà durcis; il n'y a plus que le fond qui soit encore assez chaud pour conserver un état de molesse et se prêter à former le cône plus ou moins alongé qui rentre dans le corps de la bouteille. Cette opération est très simple, et se fait au moyen d'un fer coudé semblable à un gond de porte, en plaçant la canne de maniere à ce que la bouteille soit en l'air et droite.

Il ne reste plus qu'à placer le petit cordon qui termine le gouleau. Eh bien, pour cette seule opération, il faut de toute nécessité détacher la bouteille de la canne, à laquelle elle a tenu jusqu'à présent par le bout du col, la retourner, la recoller de nouveau à la canne par le côté opposé, et la représenter une seconde fois au feu, avant d'y verser ce petit cordon de verre qui renforce le gouleau et qui permet d'y chasser un bouchon avec force. C'est aussi l'instant où le *Maître* polit l'entrée de la bouteille, au moyen d'un petit instrument qui a la forme d'une pincette.

La bouteille est finie; un jeune ouvrier la porte au bout de la canne, jusque dans un petit four chauffé modérément, où elle se refroidit lentement. Sans cette précaution, toutes les bouteilles se briseraient, en se refroidissant beaucoup trop vite à l'air.

Ce que je viens de dire pour les bouteilles communes, s'applique de point en point à tous les autres vases, sauf quelques légères modifications de détail et de tour de main, dans lesquels je ne puis entrer. J'ajouterai seulement que le verre chaud est susceptible de se mouler comme la cire molle; que toutes les pièces carrées ou ovales d'une certaine épaisseur se fond dans des moules; enfin que les anses se collent pendant que le verre est chaud.

Jusqu'ici vous ne voyez point encore comment on parvient à faire le verre à vitre, en le soufflant comme une bouteille; et cependant je vous ai déjà dit que ces feuilles plates se fabriquent ainsi. Voici donc comment on y procède:

On prend du verre au bout de la canne, on le souffle, on le roule et on le balance, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à lui faire prendre la figure d'un tuyau de poêle. Mais cette espèce de tuyau tient à la canne par un bout, et se termine de l'autre par une calotte ronde. Il faut le déboucher en coupant ses deux extrémités, et ensuite il ne s'agit plus, pour l'amener à l'état d'une feuille plate, que de le fendre d'un bout à l'autre, ce à quoi on parvient très aisément à l'aide d'un fer chaud. Il ne reste alors qu'à développer ce rouleau, à-peu-près de la même manière qu'une feuille de papier se redresse d'elle-même quand, après en avoir rapproché les deux bords, on vient à les lâcher; c'est ce qui arrive aussi au tuyau de verre fondu, quand on le place sur un four assez échauffé pour le ramollir, mais non pas assez pour le fondre: la feuille s'ouvre, s'étend d'elle-même, et on la perfectionne en passant légèrement un rabot de bois à sa surface.

Quant aux grandes glaces qui ne sont que des tables en verre, on les coule et on les polit, avant d'y fixer la feuille d'étain qui leur donne la faculté de répéter tous les objets placés devant elles.

Je voudrais bien pouvoir vous parler des verres de couleur, des cristaux laiteux, des incrustations, de la peinture et de la dorure sur verre, de l'art de tailler et de graver le cristal; mais tous ces objets nous jetteraient dans des détails infinis, que vous ne sauriez comprendre au moyen d'une simple description. Qu'il vous suffise donc de savoir, mes amis, que l'art de tailler les girandoles de nos lustres fait vivre un grand nombre de pauvres familles allemandes, et qu'il existe, en France, une vallée toute entière, la vallée de Sémoncel, dans le département des Vosges, dont les pauvres habitants ne sont occupés qu'à tailler de la verroterie de couleur avec laquelle on trafique chez les nègres de l'intérieur de l'Afrique.

ÉGÉRIE.

La petite Émilie était bien jeune encore, Lorsque Mme de Léval, sa mère, lui donna un frère qui reçut le nom de Jules. Émilie fut très étonnée de voir un enfant si petit, qui paraissait ne rien entendre, ne rien distinguer, qui ne pouvait ni articuler une syllabe, ni se soutenir sur ses jambes; elle comprit pourtant que cet enfant grandirait, marcherait, courrait et pourrait jouer avec elle. Le jour où il vint au monde, M. de Léval, en le présentant à sa fille, lui dit: « Voilà, mon Émilie, un frère dont tu es la sœur aînée, et dont tu devras être comme la seconde mère; c'est à toi de lui donner, à mesure qu'il grandira, de bons exemples, afin que nous n'ayons que de la satisfaction de nos deux enfants. Si tu n'étais pas sage et raisonnable, il ne manquerait pas probablement de t'imiter, et vous nous causeriez tous deux du chagrin. Tu seras témoin des peines, des fatigues qu'il va faire éprouver à ta mère; tu ne lui en as pas donné moins; tu pourras juger par là de toute la reconnaissance que tu lui dois. Songe donc, mon enfant, à l'en dédommager, par ta docilité, par ton affection, par ta sagesse, et en offrant à ton frère l'exemple d'une bonne conduite. Tu as un bon cœur, mon Émilie, et je te préviens que nous comptons beaucoup sur toi pour servir de modèle à ce cher petit enfant. »

Émilie écouta ces paroles avec un grand recueillement. Quoique dans un âge bien tendre, elle parut

les comprendre et prit, à dater de ce jour, un petit air raisonnable qu'on ne lui avait pas encore vu. Vous eussiez été charmés de ses attentions pour sa mère, de ses précautions délicates pour ne point réveiller Jules lorsqu'il dormait, de ses inventions ingénieuses pour l'occuper et l'amuser, aussitôt qu'il commença à regarder et à distinguer les objets. Le premier sourire du petit Jules fut pour sa mère, mais Émilie obtint le second, et quelque temps après elle parvint à faire rire Jules aux éclats. Émilie continuellement occupée de son frère était la plus heureuse petite fille du monde; elle ne se plaignait que d'une seule chose, de ce que Jules ne grandissait pas assez vite. Ce fut un bien beau jour pour elle que celui où elle le vit faire ses premiers pas tout seul. Quoique Émilie n'eût pas encore cinq ans, elle aimait tant son cher Jules qu'on pouvait se fier parfaitement à ses soins et à sa prudence, en tout ce qui concernait ce joli petit enfant. Aussi, c'était elle qui lui apprenait à marcher, qui l'exerçait à s'asseoir, à se lever, à grimper, à courir. Après *Maman* et *Papa*, le premier nom qu'articula Jules fut *Lilie*, car c'est ainsi qu'il abrégea d'abord le nom de sa sœur. Quelle joie pour celle-ci de s'entendre appeler cent fois dans la journée par la petite voix douce et enfantine de son frère! Quand il était content, il criait *Lilie!* cela voulait dire: *Viens me faire jouer;* quand il avait du chagrin, il criait encore *Lilie!* cela voulait dire: *Viens me consoler.* Peu-à-peu, Jules articula des mots, puis forma des phrases. Émilie l'aidait, lui expliquait les termes qu'il n'entendait pas, et l'exerçait à les bien prononcer. Le moment vint d'apprendre à lire; ce fut Mme de Léval qui se chargea de ce soin, mais Émilie servit de répétiteur à son élève. Il en fut de même pour l'écriture, ensuite pour la grammaire, la géographie. Émilie marchait en avant et préparait la route à son frère. Les difficultés qu'elle avait rencontrées, elle prenait soin de les aplanir pour Jules. Je ne sais quel instinct, quel sentiment naturel avertissait celui-ci de ce qu'il devait à sa sœur; mais sa tendresse pour elle avait une couleur intéressante de reconnaissance, comme celle d'Émilie pour lui avait quelque chose de maternel dont elle ne se doutait pas elle-même. Le fait est que la crainte de donner un mauvais exemple à son frère était pour Émilie un frein puissant qui la retenait toutes les fois qu'elle eût été tentée de manquer au moindre de ses devoirs; et de même, Jules eût été au désespoir de causer du chagrin à sa sœur en ne se conduisant pas aussi bien qu'elle. Je n'ai pas besoin de dire que cette bonne harmonie qui règnait entre les deux enfants faisait la joie de leurs parents. Telles étaient les dispositions dans lesquelles tous deux grandissaient et développaient leur intelligence et leur caractère. A mesure que les années arrivaient, la nature de l'influence d'Émilie sur son frère se modifiait. Elle ne s'exerçait plus seulement par de bons exemples, mais sur-tout par de bons conseils; et la confiance de Jules en sa sœur était telle, qu'il ne faisait pas une action de tant soit peu d'importance, sans s'être assuré d'abord de l'approbation d'Émilie.

Le caractère de Jules était bon, mais un peu altier et disposé à la vengeance. Vingt fois Émilie avait su prévenir ou arrêter les effets de ces dispositions qu'elle s'efforçait de combattre. Elle devinait son frère, elle lisait dans ses yeux; attentive à ce qui agitait sa jeune âme, toujours occupée de ce qui devait le rendre meilleur ou l'empêcher de faillir, on eût dit qu'elle avait placé son honneur, sa gloire, son bonheur dans la perfection à laquelle il pourrait arriver; on eût dit un de ces Anges que le ciel commet pour veiller, sans être aperçus, sur la conduite de ceux qu'il aime et qu'il protège

Jules avait dix ans; Émilie en avait près de quatorze. On était au mois de mai. A cette époque, chaque année, M. de Léval avait coutume d'envoyer son fils, accompagné de son gouverneur, passer deux jours chez un oncle très âgé, que M. de Léval avait cessé de voir, par des circonstances inutiles à rapporter, mais qui tenait à avoir près de lui son jeune neveu, lorsqu'on célébrait son anniversaire. Ce vieux parent habitait une terre à dix lieues de celle de M. de Léval, et près de cette terre était la petite ville où vivait la famille du gouverneur de Jules. Ce voyage était donc pour le gouverneur une occasion de se retrouver un moment au milieu de personnes qu'il aimait, et cette occasion était précieuse pour lui, puisqu'elle ne se présentait qu'une fois l'an.

Depuis quelque jours, Jules croyait avoir à se plaindre de son gouverneur pour divers actes de sévérité, probablement justes, mais que son humeur altière le portait à juger autrement. Il conçut le projet de se venger, et lorsqu'il fut question de partir pour la terre de l'oncle, il déclara, dès la veille, qu'il était malade et hors d'état de voyager. Il se priva même de dîner et se coucha à sept heures du soir. Émilie avait observé attentivement ses regards, pendant toute la journée, et prêté finement l'oreille aux divers accents de sa voix, lorsqu'il s'était plaint de mal de tête et de mal d'estomac. Elle avait cru démêler de l'embarras dans ses yeux, de l'affectation dans le ton dont il s'exprimait. « Pour la première fois, avait-elle pensé, mon frère me cache quelque chose. Ce n'est pas bien à lui; mais il en aura plus de chagrin encore que moi. Pauvre Jules! il ne sait pas à quel point je le connais. » Le lendemain Émilie était levée de bonne heure. Elle se rendit dans la chambre de son frère. « Jules, lui dit-elle, tu partiras

aujourd'hui, n'est-ce pas? — Tu ne crois donc pas que je sois malade? répondit-il. — Non, mon ami, je ne le crois pas, et j'ai bien du chagrin. — Du chagrin! tu as du chagrin, ma sœur, et c'est moi qui te l'ai fait!..... — Je te le pardonne, mon frère, mais ne trompe pas ton Émilie. Tu ne saurais y réussir, et pourquoi l'essaierais-tu? Tu partiras, n'est-ce pas? ne fût-ce que pour ne pas priver ton gouverneur, qui te sacrifie toute sa liberté, du seul plaisir qu'il puisse avoir dans l'année. — Mais il m'a tant grondé..... — Grondé! examine-toi bien; ne l'as-tu pas un peu mérité? Et moi, ne t'ai-je jamais grondé? Tu m'en veux donc aussi? — Oh! toi.... — Jules, tu partiras. — Ma bonne sœur, tu as lu dans mon âme. Je sentais bien que c'était mal. Oui, j'aurais fait là une vilaine action. C'est toujours toi qui me sauves. »

Émilie embrassa son frère, et courut, enchantée, annoncer qu'il se portait bien. Des ordres furent aussitôt donnés pour le départ après le déjeuner, et lorsque la cloche eut annoncé l'heure de ce repas, Jules parut tout radieux. « Bonjour, mon bon père, bonjour, ma bonne mère, » dit-il d'un ton dans lequel il y avait tout à-la-fois du repentir et de la satisfaction. « Bonjour, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à son gouverneur, j'ai des excuses à vous faire. Pour expier ma faute, il faut que je vous l'avoue..... » Jules alors raconta humblement la pensée coupable qu'il avait eue; il mit dans ce récit tant de candeur et de simplicité que chacun en fut touché. « Je n'ajouterai pas aux reproches que tu te fais, mon fils, dit M. de Léval; mais qui avait pu t'inspirer une semblable pensée? — Un vilain et coupable sentiment de vengeance. — Et qui t'y a fait renoncer? — Égérie. — Égérie? — Oui, j'ai lu qu'un roi législateur de Rome, Numa Pompilius, ne dut tout le bien qu'il fit qu'aux bons conseils d'une nymphe qui portait ce nom. Moi aussi j'ai mon Égérie; la voici, c'est ma sœur, ma sœur qui me connaît, qui me devine, qui m'empêche de mal faire et qui m'inspire le bien. Oui, c'est mon Égérie, mon conseil, ma conscience parlante. Je ne l'appellerai plus autrement. »

Depuis ce temps en effet, le nom d'Égérie est resté à la sœur de Jules. Jules est devenu un homme; il a eu de grands devoirs à remplir, et malgré son mérite et sa capacité, il s'est écrié souvent, dans des circonstances graves et embarrassantes: « Où est le temps où j'étais sûr de mes actions quand j'avais eu l'approbation de mon Égérie? »

VARIÉTÉS.

Mes amis, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, c'est que la verdure commence à reparaître et que les petites feuilles de lilas qui déjà se développent nous avertissent que, dans peu de jours, l'hiver va faire place au printemps. Cette perspective est charmante, n'est-ce pas, mes enfants? Les promenades, les courses, les jeux vont recommencer; le moment sera bientôt venu de fouler l'herbe des champs et de cueillir les simples fleurs dont elle est prête à s'émailler. Voici tout-à-l'heure le temps d'aller retrouver les plaisirs et la liberté de la campagne. Mais tout le monde n'a pas un château, tout le monde n'a pas même une petite maison rustique. N'importe; les champs, les prés, les bois, offriront leur verdure, leur parfum, leur calme, leur ombrage à tous ceux qui les iront visiter. L'arbre touffu ne refuse à personne l'hospitalité; les chemins sont à tout le monde; la fontaine coule pour désaltérer quiconque a soif, et le beau Soleil de mars, qui vient ranimer la Nature, verse sur tous, sans distinction, sa réjouissante lumière et sa chaleur salutaire. C'est une belle époque que celle où cet astre bienfaisant remonte sur notre horizon, y prolonge la durée des jours, et rend à la terre sa riante parure. Cette époque doit avoir surtout un grand charme pour vous, car à votre âge, il n'y a rien de triste à compter un printemps de plus. Il n'en est pas tout-à-fait de même dans la vieillesse, aussi n'est-ce plus alors par printemps que l'on compte, mais par hivers. Cela n'est pas tout-à-fait aussi gai; mais ceux qui en sont là ne songent guère à eux-même, et il dépend de leurs enfants de leur faire oublier les hivers pour ne penser qu'aux printemps.

— J'ai lu récemment l'anecdote suivante dont j'ai pris note pour la raconter:

Léopold, duc de Lorraine, avait un ours nommé Marco, qui était un animal plein d'intelligence. Pendant l'hiver de 1709, un petit Savoyard sans asyle et prêt à périr de froid, imagina de pénétrer le soir dans la loge de Marco, sans réfléchir au danger auquel il s'exposait en se livrant à la merci d'un ours. Marco, cependant, loin de faire aucun mal à cet enfant, le prit entre ses pattes, et le réchauffa en le tenant pressé contre son ventre, jusqu'au lendemain matin; puis, il le laissa se retirer librement pour aller courir dans la ville. Le petit Savoyard revint le soir chez Marco, et fut reçu avec la même affection. Pendant plusieurs nuits, il n'eut pas d'autre retraite, et il s'aperçut même, avec beaucoup de plaisir, que Marco avait soin de réserver pour son hôte une portion de la nourriture qu'on lui apportait. Quelques jours s'écoulèrent, sans que personne s'aperçût de ce qui se passait. Enfin un soir, le gardien ayant apporté le souper de Marco plus tard que de coutume, ne fut pas peu surpris de voir un petit garçon paisiblement endormi dans les pattes de l'ours, et l'animal roulant ses yeux d'un air furieux, comme pour ordonner à son gardien de ne pas faire de bruit afin de ne pas réveiller son petit compagnon. Quoique Marco dût avoir faim, il ne parut pas faire attention à la nourriture qu'on lui apportait, et ne se dérangea point, tant que dura le sommeil de l'enfant. Averti de cette étrange circonstance, le duc Léopold et plusieurs personnes de sa cour, voulurent en être témoins. Le petit Savoyard, en se réveillant au point du jour, fut tout honteux d'avoir été découvert et s'empressa de demander pardon de sa hardiesse. L'ours le caressa, et s'efforça de le déterminer à manger sa part de ce qu'on lui avait apporté la veille, ce qu'il fit à la demande des spectateurs. Léopold ne voulut pas être moins généreux que son ours, et se chargea de la fortune du petit Savoyard.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 19 mars 1826.

IIe année. N° 47.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départemens, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE CYGNE.

Le beau temps que nous avons depuis le commencement de ce mois m'a engagé à reprendre mes promenades, et déjà, comme beaucoup d'autres, j'ai été plusieurs fois profiter aux Tuileries des premiers rayons du soleil de cette année. Je me plais singulièrement à voir la population de Paris sortir de ses demeures, comme les marmottes de leurs trous, et reparaître dans les promenades. Ce spectacle a quelque chose de gai qui me charme; j'aime sur-tout à voir la jeunesse prendre ses ébats, et jouir si franchement, sans songer au cours du temps, de ce bienfait de l'auteur de la Nature qui a voulu que chaque saison ramenât des plaisirs nouveaux, pour empêcher de regretter ceux de la saison qui finit

J'étais donc l'autre jour aux Tuileries; il y avait beaucoup de monde, et sur-tout, grand nombre d'enfants du côté qu'on appelle *la petite Provence*. Je vis un groupe de jeunes garçons et de jeunes filles près du bassin. Ils regardaient un cygne navigant sur la surface de l'eau, et l'un d'eux disait aux autres: « Vous ne me croyez pas, et vous avez l'air de vous moquer de moi; mais je vous assure qu'il chante et chante très bien; je l'ai lu dans plusieurs livres. — L'as-tu entendu? demandait un autre. — Non, mais cela n'empêche pas que ce que je dis ne soit vrai. — Joliment vrai! Je l'ai entendu, moi; il fait un vilain cri bien aigu, à-peu-près comme celui d'un paon. — Il est possible qu'il fasse un vilain cri quand il voit des mines qui lui déplaisent; mais..... tiens, demandons plutôt à ce Monsieur, ajouta le jeune garçon en se tournant vers moi; il sourit en nous écoutant, et je pense qu'il en sait plus que toi et moi à ce sujet. » Le jeune garçon, en disant ces derniers mots, me regardait avec un petit air malin qui me parut un peu suspect. Les autres se joignirent à lui pour me prier de juger le différend, et je vous avouerai que, non seulement je ne me fis pas prier long-temps, mais que j'allai même au-delà de leur desir, en leur faisant, à propos du cygne, une espèce de dissertation en ces termes:

« Puisque vous vous adressez à moi, mes amis, leur dis-je, je vous ferai remarquer d'abord que le cygne est un si bel animal, qu'on a pu naturellement lui supposer un ensemble de qualités agréables qu'il ne réunit peut-être pas toutes. C'est ainsi qu'on est naturellement disposé à attribuer tous les dons les plus charmants aux personnes qui en possèdent quelques uns dont nous sommes d'abord frappés. Le cygne est le plus beau et un des plus grands entre les oiseaux aquatiques. Aucun autre ne possède autant de grâce

et d'éclat, aucun ne se distingue par autant d'élégance dans les formes et de noblesse dans le port, dans les mouvements et les attitudes. Buffon l'a comparé à un navire vivant et l'a dépeint, avec raison, comme le plus beau modèle que la Nature nous ait offert pour l'art de la navigation. « Son col élevé, a dit ce grand écri- « vain naturaliste, et sa poitrine relevée et arrondie, « semblent en effet figurer la proue du navire fendant « l'onde; son large estomac en représente la carène; « son corps penché en avant pour cingler, se redresse « à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un « vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames, et « ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et douce- « ment enflées sont les voiles, qui poussent le vais- « seau vivant, navire et pilote à-la-fois. »

« Mélange de qualités presque admirables, le cygne joint aux dons de la beauté, de la douceur et de la tranquillité de caractère, le courage et la force qui donnent la puissance. Il ne redoute aucun ennemi; on l'a vu même souvent braver les attaques de l'aigle, triompher de ce tyran des airs et le forcer à la fuite, en le frappant des coups redoublés de son large bec et de ses ailes vigoureuses. Aussi paraît-il, non seulement fier, mais encore jaloux de ses nombreux avantages. Il aime qu'on le regarde, qu'on l'admire, qu'on l'applaudisse. Comment serait-il exempt de vanité? En lui prodiguant tous les dons que je viens de décrire, le Créateur ne lui a pas donné la raison. La vanité est le propre d'un bel et puissant animal, comme d'un homme beau, riche, élevé par son rang, mais ignorant ou sot. Le cygne ne se borne pas à aimer les louanges, il souffre impatiemment l'approche de tout être vivant dont la blancheur pourrait le disputer à la sienne; quel que soit ce rival, il le combat avec fureur et n'a point de repos qu'il ne soit parvenu à s'en débarrasser. On raconte qu'un cygne, ayant vu un cheval paître aux environs de l'étang qu'il habitait, s'élança sur lui et lui donna de si violents coups d'ailes aux jambes, que le malheureux quadrupède en resta boiteux pendant plusieurs jours. Il n'avait eu d'autre tort, cependant, que celui d'être blanc comme le cygne. Les cygnes se battent aussi quelquefois entre eux, et dans ce cas ils cherchent sur-tout à se saisir par le col et à tenir de force la tête de leur adversaire dans l'eau, pour l'étouffer.

« Cet oiseau a une si grande vigueur dans les ailes que, malgré son poids, il vole avec légèreté et peut entreprendre de longs voyages. C'est ce qui arrive aux cygnes sauvages, qui voyagent par bandes. Ils sont communs aux deux continents, dont ils préfèrent les régions septentrionales. On les voit quelquefois paraître, pendant l'hiver, dans plusieurs cantons de l'Angleterre et de la France. Ceux-ci font leurs nids sur le rivage des eaux, dans des roseaux abattus ou même flottans. Le cygne domestique a ordinairement une petite habitation qu'on lui prépare et où se fait la couvée. Les uns et les autres sont fort attachés à leurs petits; le mâle partage avec la femelle les soins donnés à la famille, et il la protège au besoin, de toute sa force et de tout son courage. Ces animaux trouvent leur nourriture dans les eaux. Elle se compose principalement d'herbes des marécages et de plantes aquatiques, que la longueur de leur col leur donne la facilité d'atteindre. Ils mangent aussi les sangsues, les grenouilles, les reptiles et les petits animaux qu'ils trouvent dans l'eau. Quelques personnes pensent qu'ils sont de grands destructeurs de poissons; d'autres croient au contraire qu'ils les protègent, en éloignant des étangs les hérons qu'ils ne peuvent souffrir.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, ce dont vous trouvez ici la preuve, que le cygne est un bel ornement des jardins où on l'élève. On en voyait autrefois en France beaucoup plus qu'aujourd'hui; la Seine même en était couverte au-dessous de Paris, et une petite île voisine des Champs-Élisées en avait reçu le nom d'*île des Cygnes*. On aime à voir ces beaux animaux voguer paisiblement sur les eaux, faire chaque jour une toilette assidue, arranger leur plumage éclatant, le nettoyer, le lustrer, prendre de l'eau dans leur bec et la répandre sur le dos, sur les ailes, avec une grâce élégante et un soin extrême.

Mais ce noble oiseau n'est pas destiné seulement à embellir les demeures somptueuses; deux fois l'année ses petites plumes fournissent un duvet dont on fait des coussins et des lits. Ce duvet forme encore une fourrure douce et soyeuse, dont la blancheur éblouissante n'est égalée par celle d'aucun autre corps..... — Tout cela est fort intéressant, Monsieur, interrompit le jeune garçon; mais vous ne nous dites pas si le cygne chante, ou non. — M'y voici : La réunion de tant d'avantages dont le cygne est doué, à fait supposer, comme je vous le disais, qu'il devait les réunir tous, et les cygnes ont passé chez les anciens pour avoir un ramage très mélodieux dont les accents devenaient plus tendres quand ces oiseaux touchaient à leurs derniers soupirs. Mais il paraît que ce n'était là qu'une des spirituelles allégories de la mythologie; car tous ceux qui ont cherché à vérifier ce fait n'ont jamais pu entendre, de la part du cygne, qu'un cri rauque et perçant qui n'a rien de mélodieux. Cette fiction de l'antiquité était au reste aimable et gracieuse, et quoiqu'elle n'ait rien de réel, on ne cessera point, comme dit Buffon, en parlant du dernier effort d'un beau génie prêt à s'éteindre, de rappeler cette expression touchante : *C'est le chant du cygne!* — Ainsi, dit le jeune garçon, il est décidé que j'avais tort; et cela, ajouta-t-il avec malice, sera sûrement constaté

dans le journal de dimanche prochain. — Quel journal? — Le vôtre; mais je n'en serai point fâché, mon bon Génie. — Vous me connaissez donc? — Eh sans doute. J'étais de ceux qui ont eu déjà avec vous, l'an passé, une conversation à cette même place. »

LE MÉDECIN.

Lorsque, dans mes lectures, je trouve quelque chose qui me paraît digne de votre intérêt, mes chers amis, je ne manque point de le recueillir pour vous. Cela m'est arrivé encore hier, et je vais dès aujourd'hui vous raconter en peu de mots ce que j'ai lu dans une longue histoire.

Sous le règne de l'Empereur Joseph II, vivait, dans une ville d'Allemagne, la veuve d'un officier mort à l'armée, et dont les services oubliés avaient laissé sa femme et son fils plongés dans une grande misère. Cette pauvre mère adorait son enfant; elle souffrait tellement de le voir, dans l'âge de la croissance, restreint à la plus chétive nourriture, qu'afin de ne pas prendre sur sa part, elle feignit une maladie qui lui ôtait presque entièrement l'appétit, et se contenta d'un peu de pain. L'enfant en fut la dupe; mais en considérant la maigre et pâle figure de sa mère, s'il était abusé sur la cause de son changement, il n'en était pas moins effrayé du résultat, et il conçut le plus ardent désir de lui procurer la visite d'un médecin. La difficulté était d'y parvenir.

Paul (c'était le nom de ce jeune garçon) avait reçu de ses dignes parents les meilleurs principes, et quoiqu'il n'eût que dix ans, il avait déjà des idées justes sur ce qui est bien et sur ce qui est mal. Mendier lui paraissait une chose affreuse, et après l'action de dérober, nulle ne répugnait davantage à sa délicatesse. « Si j'étais plus grand, disait-il, je pourrais travailler et j'aurais bientôt gagné de quoi payer la visite d'un médecin; mais je suis petit, je suis faible, et personne ne voudra m'employer..... Et cependant ma mère dépérit!..... Et j'ignore de quel mal elle est attaquée!..... Allons, voilà qui est décidé; je demanderai l'aumône.... O mon père! si tu me vois du haut du ciel, tu béniras le motif qui me guide, et tu me pardonneras! »

Notre petit garçon attendit que le soleil fût couché, et moins honteux lorsque la clarté du jour fut diminuée, il quitta sa mère, sous le prétexte d'une commission à faire chez une voisine, et alla se poster à l'entrée d'une rue qui conduisait à la promenade publique. Là, *au nom de Dieu*, il demande *la charité*, mais d'une voix si faible, si timide, que la plupart de ceux auxquels il s'adresse ne l'entendent même pas. D'autres lui reprochent le métier honteux qu'il fait, et lui jettent dédaigneusement quelques pièces de monnaie. Que d'humiliations le pauvre enfant est forcé de supporter! Mais rien ne le rebute: il est prêt à tout souffrir afin d'arriver à son but, et la pensée de soulager sa mère malade fortifie son cœur et double son courage.

Un soir qu'il revenait lentement, en calculant avec tristesse combien il lui faudrait de temps pour amasser assez de petites pièces et pouvoir payer les soins d'un médecin, un homme vêtu d'un habit de couleur foncée et ayant une tournure distinguée, passa près de lui. L'enfant lui adresse sa requête accoutumée. L'inconnu tire de sa poche une petite pièce d'argent qu'il met dans la main de Paul, mais en lui disant, avec un accent assez sevère, qu'il est rare qu'un mendiant de son âge ne devienne pas par la suite un filou. A ce mot, Paul sent palpiter son cœur, et cédant au mouvement d'une juste fierté, « Reprenez votre argent, dit-il à l'inconnu, mais ne m'insultez pas. » Celui-ci, surpris d'entendre de pareilles expressions sortir de la bouche d'un enfant de cette classe, l'interroge et lui parle avec bonté. Paul ne sait pas résister à ce ton qui pénètre son cœur; ses larmes coulent; il avoue l'inquiétude que lui cause l'état de sa mère, et le desir qu'il ressent d'y apporter quelque remède. Touché de ce récit, l'étranger presse vivement l'enfant de le conduire à sa demeure, et tout persuade à Paul que c'est à un médecin que la Providence a permis qu'il s'adressât. Avec quel transport il saisit sa main et l'entraîne vers la rue étroite et sombre où ordinairement, à l'étage le plus élevé, se réfugient la souffrance et la pauvreté! A peine sont-ils arrivés qu'une femme adresse de tendres reproches au petit Paul; elle l'attendait; elle était inquiète..... « Moi, je suis heureux, répond l'enfant; vous allez être guérie, ma mère; je vous amène un médecin. » L'homme aux vêtements bruns explique sa rencontre avec Paul; puis, il questionne son intéressante mère; il entrevoit facilement le généreux motif qui la porte à se priver de nourriture, et il reconnaît en elle la veuve d'un des meilleurs officiers de l'armée. Il paraît extrêmement ému, et demande une plume et du papier. « Paul a raison, dit-il, c'est à moi, Madame, à guérir vos souffrances. Ayez soin seulement que ce papier soit porté demain de grand matin à son adresse. » Après avoir dit ces mots, ils les quitta en promettant *qu'ils se reverraient*.

Aussitôt qu'il fut parti, la mère et l'enfant s'empressèrent de lire ce qu'ils croyaient être une ordonnance de médecin..... C'était l'ordre de l'Empereur à son trésorier de payer sur-le-champ, à la veuve du major B....., une année d'avance de la pension de cinq cents florins qu'il lui accordait. Vous devinez facilement, mes amis, que ce prétendu médecin n'était autre que l'Empereur Joseph II, qui se promenait

souvent ainsi déguisé, cherchant des occasions de connaître la vérité et de réparer des injustices. On peut se figurer la surprise et la joie de la veuve et de son fils..... L'Empereur se chargea de l'éducation et de l'avancement de ce dernier, qui devint par la suite un militaire aussi distingué que son père. **.

CORRESPONDANCE.

Une de mes jeunes correspondantes m'a écrit pour me demander s'il était permis de chercher dans les livres et de se servir de leur secours pour répondre à mes questions. Elle m'a fait remarquer, en même temps, qu'une phrase de la lettre imprimée la première dans la feuille où j'ai rendu compte des réponses aux questions sur le choix d'une amie ou d'un ami, était la traduction littérale d'un passage de Sénèque qu'elle m'a cité en latin.

Comme je ne suppose pas que ma jeune correspondante ait lu Sénèque, sur-tout dans le texte original, je dois présumer que cette petite découverte a été faite par quelque autre personne à laquelle elle a servi de secrétaire. Je répondrai donc à cette personne, que je n'avais point aperçu ce qu'elle me fait remarquer, parce qu'apparemment je n'avais pas le texte de Sénèque aussi présent à la mémoire; mais que lors même que je m'en serais aperçu, je n'en aurais pas moins donné à la lettre dont il s'agit la première place, attendu qu'elle m'aurait encore paru la mériter par ses autres parties et par son ensemble. J'aurais seulement fait à mademoiselle Caroline L....., cette observation, qu'elle n'eût pas dû copier une phrase trouvée sans doute dans quelque recueil où était la traduction du passage de Sénèque; je lui aurais dit, en note et bien amicalement, qu'il ne convient dans aucun cas de copier servilement, et encore moins quand on a en soi de quoi se passer si bien d'une pareille ressource.

Maintenant, je dirai, en m'adressant directement à ma jeune correspondante, que les questions que je propose à mes lecteurs n'ont pas seulement pour but de leur faire appliquer ce qu'ils savent, mais aussi de les engager à apprendre; que par conséquent, ils sont très libres d'avoir recours à leurs livres pour me répondre; qu'il y a du mérite à savoir bien chercher dans les livres, à y choisir judicieusement, et à appliquer avec justesse les idées qu'on y trouve. C'est le talent de bien apprendre, c'est le moyen de bien retenir; et je crois être sûr que mes jeunes amis n'oublieront pas facilement ce qu'ils auront ainsi cherché, et dont ils auront fait une juste application en répondant à mes questions.

ANECDOTE.

Mme de S..... était une excellente mère et s'empressait de satisfaire à tous les desirs raisonnables qu'exprimaient ses deux enfants, Hortense et Valentin. Souvent même elle les prévenait avec une bonté tendre et touchante. Un jour, par exemple, elle prit la peine de faire, avec beaucoup de soin, une bourse de filet, en soie bleu-céleste mêlée de grains d'acier, parce que sa fille aimait beaucoup le bleu et qu'elle avait fort envié une bourse semblable. On pense que ce joli présent fut reçu avec transport. Mais Hortense avait le malheur d'être extrêmement négligente : bientôt après avoir montré à ses amies sa belle bourse, elle cessa de la serrer, ne songea plus à ce qu'elle était devenue, et un jour, le croirait-on? elle la retrouva entre les pattes de son chat favori qui jouait avec les glands et la traînait dans les cendres. Vous pouvez vous figurer quelle destinée attendait une bourse de soie bleu-céleste entre les griffes de Minon!... Lorsque Hortense l'en eut arrachée, non sans peine, son cœur se gonfla de honte et de chagrin, en examinant les traces de ces griffes et en comptant les trous et les taches qu'elles y avaient laissées. Mais les larmes d'Hortense ne racommodaient pas la bourse. Son frère la surprit en cet état; il partait le lendemain pour un collège éloigné; il souhaitait ardemment d'emporter un souvenir de la maison paternelle, et il supplia sa sœur de lui céder la bourse pour le prix qu'elle voudrait y mettre. Livres, couteau, canif, jolie collection de papier à lettre doré, boite de pains à cacheter en camées, cachet gravé, en argent et à manche de nacre, il offrit tout ce qu'il possédait de plus attrayant, tout ce qu'il avait pu se procurer d'objets de fantaisie avec ses petites économies; enfin, il allait toujours augmentant ses offres, à mesure que sa sœur, pressant contre son sein la petite bourse sale et déchirée, refusait toute espèce de marché dont elle fût l'objet. « J'ai été bien peu soigneuse, il est vrai, disait-elle à son frère en recommençant à pleurer, et j'ai mérité que tu voulusses m'acheter cette aimable attention de Maman. Cependant, Dieu sait que j'en connaissais bien tout le prix! » Valentin la plaisanta sur la singulière manière dont elle l'avait prouvé, et chercha de nouveau à la tenter. Cette espèce d'enchère se passait près d'une fenêtre basse, sous laquelle Mme de S....., assise dans le jardin, entendait toute leur conversation. « Calmez-vous mes enfants, dit une douce voix qu'ils reconnurent pour être celle de leur mère; puisque vous y tenez tant, je consens à exercer encore pour vous mes talents en filet; mais les deux bourses que je vous ferai seront *vertes*. On prétend que c'est la couleur de l'*espérance :* Comme naturellement ce présent vous fera penser à moi, vous en conclurez que j'*espère* revoir mon fils avant peu le plus studieux et le plus sage entre ses camarades, et que j'*espère* aussi qu'il retrouvera sa sœur corrigée de l'insupportable désordre, qui fait tomber dans les pattes de Minon les objets auxquels elle attache le plus de prix. **.

AVIS — J'ai reçu jusqu'ici bien peu de réponses à mes questions. Je crains qu'on ne compte un peu trop sur le dernier moment.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 26 mars 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. N° 48.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA PROCESSION DU JUBILÉ.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de donner à mes jeunes lecteurs des instructions sur cette grande et générale concession des grâces de l'Église, qui se renouvelle, après une période de vingt-cinq années, sous le nom de *Jubilé*. Ce sujet est trop grave, trop imposant pour pouvoir être traité convenablement, dans une feuille dont la composition légère et le ton familier ne permettent pas d'aborder une aussi sérieuse matière. Je dois me borner, mes enfants, comme je l'ai fait dans d'autres circonstances analogues, à vous inviter à mettre à profit les instructions que recevront ceux d'entre vous qui sont en âge de participer aux actes de piété et aux grâces de cette époque de sanctification. C'est pendant la semaine Sainte que j'écris ces lignes, et elles vous seront adressées dans un jour où l'Église célèbre une des plus grandes fêtes instituées par elle, la fête de Pâques. Tout se réunit en ce moment pour exciter dans vos jeunes âmes des sentiments pieux et les élever vers l'auteur de tous les biens. Quelle que soit ma réserve à vous entretenir de ces choses pour lesquelles je n'ai point mission, il m'est impossible de ne pas vous parler du spectacle religieux qu'a offert, le 17 de ce mois, aux fidèles de la capitale, la procession du Jubilé. La foule qui s'y est portée, le recueillement qui y règnait; l'appareil majestueux de ce nombreux clergé, de ces prélats revêtus de leurs ornements épiscopaux; les chants dans lesquels s'unissaient des milliers de voix, tout cela était propre sans doute à exciter de profondes émotions, et pourtant ce n'était pas ce qui devait frapper le plus vivement les esprits. Certes, il y avait quelque chose de bien grand et de bien imposant, dans cet exemple de foi et d'humilité chrétienne donné par le Roi de France et par les princes de son auguste famille, traversant à pied les rues de cette grande ville, allant d'église en église se prosterner devant le Roi des Rois et invoquer sa miséricorde et son appui pour le monarque et pour son peuple. Au milieu de cette royale famille, paraissait une jeune princesse, le front couvert d'un voile blanc, image de l'innocence et de la candeur de son âme. Aimable et auguste enfant! Déjà vous avez appris à prier pour la France. Ah! si douce et si pure, votre voix doit être entendue là-haut, comme l'invocation d'un Ange. Les vœux de la France pour ses princes y seront entendus aussi, car Dieu récompense la piété filiale dans les peuples. Croissez, jeune fille de France, avec cet autre enfant appelé à de si hautes destinées; croissez ensemble. et commencez votre noble carrière en offrant à vos jeunes contemporains l'exemple de vos vertus héréditaires.

LITHOGRAPHIE.

LES GIBOULÉES. LES PLUIES D'ORAGE.

J'ai déjà parlé de la pluie, de la neige et de la grêle; voici le temps de parler des *giboulées* qui offrent la réunion de ces trois accidents, et des *pluies d'orage*, qui sont ordinairement mêlées de grêle.

On appelle *giboulée* une pluie subite et instantanée, de peu de durée. Vers l'époque des équinoxes, c'est-à-dire, l'époque où les jours sont égaux aux nuits, il s'opère un mouvement dans l'atmosphère; les vents soufflent avec violence; de grands nuages se promènent; ils crèvent par intervalles, subitement, et forment une pluie abondante, à laquelle souvent succède bientôt un rayon de soleil. Il arrive communément que ces pluies sont mêlées de neige et de grêle, parce que des vents froids soufflent dans la région où sont suspendus les nuages. Quelquefois même elles sont accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre; alors la grêle est plus abondante et ce sont de véritables *pluies d'orage*, telles qu'on en voit plus tard pendant les ardeurs de l'été. Je reviendrai dans quelque temps sur ce sujet, pour vous parler du tonnerre et de l'électricité. Rien n'est perfide comme ces pluies subites. Un soleil brillant vous invite à la promenade; vous vous mettez en route avec confiance; un nuage arrive, crève soudain et vous inonde, avant que vous ayez eu le temps de chercher un abri. Témoins cette mère et ces trois enfants du dessin que je vous envoie aujourd'hui : le vent a emporté leurs chapeaux, l'eau les enveloppe de toute part, et l'on peut se figurer dans quel état ils vont rentrer au logis.

Les *pluies d'orage*, dont on se plaint lorsqu'on a été ainsi surpris par elle, ont cependant des effets très salutaires. Elles rafraîchissent l'air, purifient l'atmosphère, tempèrent l'activité d'une chaleur incommode, humectent la terre desséchée et aride, et rendent aux plantes languissantes la fraîcheur et la vie. Si quelqu'un de mes lecteurs reçoit un jour une averse, je l'invite à s'en consoler en faisant ces réflexions.

LA PETITE PARESSEUSE.

Après avoir passé quelques années en Languedoc pour sa santé, Mme de Saint-Vincent revint à Paris, avec le projet d'y mettre en pension sa fille unique, Valérie, dont cette bonne mère avait vainement entrepris l'éducation. Valérie avait quitté Paris à l'âge de sept ans, sachant à peine épeler; elle y revenait à onze ans, à-peu-près aussi ignorante. Caresses, menaces, encouragements, punitions, avaient été tour-à-tour et infructueusement employés pour vaincre la paresse de cette enfant, qui d'ailleurs possédait une aimable figure, un caractère doux et un bon cœur.

Valérie retrouva avec joie la compagne des jeux de sa première enfance, sa petite cousine Aurélie; et cette dernière, pour célébrer le retour de Valérie et la présenter à ses jeunes amies, obtint de sa mère la permission de leur donner une soirée.

La petite provinciale fut donc présentée et examinée avec une curiosité enfantine. Ensuite on agita la grande question : A quoi nous amuserons-nous? « Mes amies, dit Aurélie, nous sommes justement neuf; si vous voulez, nous danserons. Comme maîtresse de maison, j'occuperai le piano la première, et ensuite nous tirerons au sort pour qu'une de vous me remplace. » Cette idée approuvée, on prend ses places; mais Valérie avoue qu'elle ne sait pas danser. « Ni nous non plus; nous sautons pour nous amuser et nous vous montrerons les figures. » La première contredanse terminée, on tire au sort pour remplacer Aurélie au piano, et la plus courte paille désigne Valérie. « Je ne sais point jouer du piano, dit-elle en rougissant un peu. » Aurélie s'offrit à jouer encore à sa place, et l'on continua de danser, jusqu'à ce que les jeunes personnes, qui sautaient de bon cœur, se sentissent assez fatiguées pour desirer, pendant quelques instants, un amusement plus tranquille. On proposa quelques tours de loto, et Valérie dit encore qu'elle ne connaissait pas ce jeu. « Nous te le montrerons, rien n'est plus facile, » lui répondit sa cousine; mais bientôt elle s'aperçut qu'il était impossible de montrer le jeu à Valérie, car celle-ci ne connaissait pas même les chiffres. Aurélie rougit à son tour, et desirant faire cesser le plus tôt possible la honte de sa cousine: « Eh bien, Mesdemoiselles, dit-elle, je vais vous faire une autre proposition; laissons là le loto, et travaillons. Vous avez sans doute vos ouvrages dans vos sacs et sans doute, ainsi que moi, vous êtes pressées pour vos présents du jour de l'an; cela nous délassera, nous amusera et avancera notre besogne. » En disant ces mots, elle dispose une petite table, autour de laquelle chacune se rangeant, déroule une jolie broderie, une bourse en perle ou quelque autre ouvrage convenable à leur sexe et à leur âge. Valérie seule n'a pas d'ouvrage; Aurélie s'en aperçoit et s'apprête à lui en donner, lorsqu'Eudoxie demande que, puisque Valérie ne travaille pas, elle ait la complaisance de faire une lecture à haute voix. « Je ne connais rien de plus agréable, ajoute-t-elle, que d'entendre lire en travaillant. — Cela est d'autant mieux pensé, reprend Aurélie, que je viens de recevoir un recueil de charmantes histoires, que peut-être vous ne connaissez point. Tiens, Valérie, veux-tu avoir la complaisance de nous en lire une? » Valérie prit le livre; mais Aurélie ne fut pas long-temps à se repentir de le lui avoir confié. Valérie annona, balbutia, d'une

manière si inintelligible, que sa bonne cousine fut forcée de l'interrompre en disant à ses compagnes: « Mes bonnes amies, Valérie ne vous connaît point assez; elle est intimidée, et je crois que nous ferons bien de renoncer à la lecture. Tiens, ma chère Valérie, voilà de l'ouvrage, et causons. » Cet essai ne fut pas plus heureux, et Aurélie, remarquant les regards étonnés et même un peu moqueurs de ses compagnes, leur dit enfin: « Il ne faut pas vous étonner si ma bonne Valérie est peu instruite; ma tante n'avait, dans son vieux château, ni maîtres, ni institutrice, et sans doute sa mauvaise santé ne lui a pas permis de donner elle-même à l'éducation de sa fille tout le soin qu'elle aurait voulu..... — Non, non, ma cousine, s'écria Valérie en sanglottant, ce n'est pas la faute de Maman: jamais ses souffrances ne l'ont empêchée de s'occuper de moi; c'est moi seule qui n'ai pas voulu profiter de ses leçons, et qui ai augmenté ses maux par mon indocilité et par ma paresse. » A ces mots, elle cacha sa honte dans le sein d'Aurélie. Celle-ci l'embrassa tendrement et, secondée par ses compagnes qui n'avaient plus envie de se moquer de la petite ignorante, elle fit tous ses efforts pour la consoler. Valérie néanmoins fut triste et pensive le reste de la soirée; et lorsqu'elle rentra, Mme de Saint-Vincent, remarquant sa tristesse, lui en demanda la cause. « Oh! Maman! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de sa mère; j'ai été cruellement humiliée ce soir; mais je ne m'en plains pas, je l'ai mérité. Ce qui m'afflige, c'est le chagrin que je vous ai causé, ce sont les peines inutiles que vous avez prises pour moi. Chère Maman, je veux tout réparer. Ne m'éloignez pas de vous; votre présence peut seule me donner le courage de persister dans mes résolutions. » Mme de Saint-Vincent, touchée du repentir de sa fille, la pressa sur son cœur et lui promit de ne pas se séparer d'elle. Depuis ce temps Valérie travaille avec ardeur et persévérance. Elle a eu d'abord beaucoup de peine, car l'habitude de l'oisiveté est difficile à vaincre; mais soutenue par les encouragements de sa bonne mère et par la douce amitié d'Aurelie, elle s'est accoutumée au travail, et ne conçoit plus comment elle a pu perdre tant de temps. On a aussi remarqué en elle un autre changement très heureux: Valérie était ennuyée, capricieuse, maussade; on attribuait ces défauts à une faiblesse de santé; mais ils ont tous disparu depuis qu'elle sait s'occuper.

UN PRIX DE VERTU.

L'Académie française dispose chaque année d'une somme assez considérable provenant d'un legs fait par M. de Montyon et destinée a être distribuée en récompenses à des actes de vertu. On a eu l'idée de rassembler, dans un petit recueil en forme d'almanach, le récit des actions qui ont obtenu ces prix de vertu, depuis 1820 jusqu'à 1826. Le hasard m'a fait connaître tout récemment cet almanach qui est publié par M. Renouard, libraire, et j'y ai trouvé le récit suivant, fait par M. le Curé de Saint-Jean-Saint-François. Il m'a inspiré un intérêt que mes lecteurs partageront sans doute.

« La femme du nommé Jacquemin, porteur d'eau, demeurant n° 17, rue des Quatre-Fils, au Marais, père de trois enfants, dont un de cinq ans muet et impotent, ne gagnant que 35 à 40 sols par jour, vint solliciter des secours pour une femme indigente, infirme, privée de deux doigts, et hors d'état de gagner sa vie.

« Où demeure cette femme? lui dis-je. — *Mme Jacquemin.* Chez nous. — *Le Curé.* Depuis quand? — *Mme J.* Dix mois; le onzième commence. — *Le C.* Que vous paie-t-elle par mois ou par jour? — *Mme J.* Rien. — *Le C.* Comment rien? — *Mme J.* Pas de quoi mettre dans l'œil. — *Le C.* Elle est au comité? — *Mme J.* Oui, et moi j'y suis aussi, et j'ai le pain de mes enfants. Depuis qu'elle est avec nous, j'alonge la soupe, et nous la mangeons ensemble. — *Le C.* Vous n'avez pas le moyen de faire ce sacrifice; au moins elle vous a promis qu'un jour ou l'autre elle vous dédommagerait? — *Mme J.* Elle ne m'a promis et ne me promet que ses prières. — *Le C.* Votre mari ne murmure-t-il pas? — *Mme J.* Mon mari parle peu; mais il ne dit rien; il est si bon! — *Le C.* Ne va-t-il pas au cabaret? — *Mme J.* Jamais, il travaille et se tue pour ses enfants. — *Le C.* Il est porteur d'eau au tonneau? — *Mme J.* Non, Monsieur, à la brasse. — *Le C.* Depuis dix mois! c'est bien long. — *Mme J.* Elle était dans la rue, m'avait demandé asyle pour deux ou trois jours, et Jacquemin et moi, nous n'aurions pas le cœur de la mettre à la porte. Il dit d'ailleurs qu'il faut faire aux autres comme à nous. — *Le C.* Mais, ma bonne femme, de quoi est composé votre logement? — *Mme J.* De deux chambres. — *Le C.* Combien les payez-vous? — *Mme J.* Je les payais 120 francs; on m'a augmenté de 20 francs, ce qui me fait huit sols par jour. — *Le C.* Mais il me semble que c'est pour vous que vous devriez demander des secours. — *Mme J.* Je vous ai déjà dit, M. le Curé, que j'ai le pain de mes enfants; je ne demande rien; grâce à Dieu, aussi long-temps que mon mari et moi pourrons travailler, je rougirais d'importuner personne pour nous. — *Le C.* Eh bien! ma bonne femme, voici dix francs pour..... — *Mme J.* Que la pauvre madame Pétrel va être heureuse!.....

« Des larmes de joie coulent des yeux de cette femme charitable: c'était à elle que je voulais donner ces dix francs: je la laissai dans l'erreur: elle était si honorable pour elle! — Allez, ajoutai-je, dire à la veuve

Pétrel, qui vous est si redevable, de me présenter deux pétitions, l'une pour M. le Grand-Aumonier; et l'autre, pour demander une place dans un hospice, à M. le Préfet; je les apostillerai. »

La veuve Pétrel a en effet été placée dans un hospice; et l'Académie a décerné à la généreuse madame Jacquemin une médaille de la valeur de mille francs.

LA PRIÈRE.

HYMNE

Heureux celui qui sait prier!
Heureux celui dont la jeune âme,
Brûlant d'une céleste flamme,
S'élève vers son Dieu pour le glorifier!

Quand l'astre du matin ramène la lumière,
J'admire son éclat, je bénis son retour,
Et le front incliné, j'adresse ma prière
Au créateur du jour.

Lorsque l'ombre descend du sommet des montagnes,
Quand le doux astre qui la suit
D'un bleuâtre reflet colore nos campagnes,
J'adore l'auteur de la nuit.

Qu'il est grand, qu'il est bon, le Dieu qui fit le monde,
Le Dieu qui fut mon créateur,
Qui daigne parler à mon cœur
Et permet que je lui réponde!

De quels maux puis-je être accablé,
Lorsque je sens qu'il entend ma prière?
Est-il quelque douleur amère
Dont, en priant, je ne sois consolé?

Quels plaisirs pourraient me séduire
S'ils offensaient ce Dieu si bon?
Avec un cœur rebelle à son divin empire,
Oserais-je invoquer son nom?

Oh! oui, je l'oserais encore!
Ses bras sont ceux d'un père, ouverts au repentir,
Et le coupable qui l'implore
Est un fils égaré qui veut lui revenir.

Et quand ce fils se prosterne et supplie,
Le chœur des chérubins se met à l'unisson :
« Voyez! dit-il, le pécheur prie;
« Entonnons l'hymne du pardon.»

Don sublime! Douce prière!
Toi qui te fais entendre à toute heure, en tous lieux:
Lien du ciel avec la terre,
Quelle âme ne connaît ton charme précieux?

Qu'es-tu, sinon la voix de l'innocence,
Le regard du pécheur élevé vers les cieux,
Le cri de la reconnaissance,
Ou le soupir du malheureux?

VARIÉTÉS.

Une de mes jeunes lectrices, élève de la maison royale des Loges, et dont le nom a figuré plusieurs fois dans ma correspondance, vient de donner un exemple de résignation et de fermeté, que je suis empressé d'offrir à mes autres jeunes amis et amies. Après avoir souffert depuis plusieurs mois d'un mal de gorge qui avait résisté à tous les remèdes ordinaires, il a été décidé qu'une opération était indispensable. Cette jeune personne n'a point hésité à s'y soumettre; son courage n'a pas été ébranlé par les préparatifs un peu effrayants d'une opération dans l'intérieur de la gorge; elle s'est présentée avec fermeté au fer du chirurgien, et elle a conservé même assez de sang-froid pour éviter toute démonstration de crainte ou de douleur qui eût ajouté aux inquiétudes et aux angoises de son père, présent à cette pénible cérémonie. Je me fais un plaisir de féliciter mademoiselle Léonie de cette honorable conduite, et je me réjouis sincèrement de ce que les suites de l'opération ont été aussi heureuses qu'on pouvait le desirer.

— Une de mes abonnées qui, à en juger par sa correspondance, doit être une fort intéressante enfant, m'annonce qu'elle va faire un voyage, et me demande la permission de me faire part de ce qu'elle observera. Je la prie de croire que je recevrai avec beaucoup de plaisir ses communications; et je profite de cette circonstance pour rappeler, à tous mes lecteurs, l'invitation que je leur ai déjà faite, de me mettre dans la confidence de leurs impressions, lorsqu'ils auront vu ou appris quelque chose qui les aura particulièrement intéressés.

— Un autre de mes correspondants me prie de lui faire connaître quelques livres convenables à son âge. C'est une chose que je fais de temps en temps, et à laquelle je ne manquerai point, chaque fois que je rencontrerai un ouvrage qui me paraîtra mériter tout-à-fait cette recommandation. Si cela n'arrive pas aussi souvent que mes jeunes amis pourraient le desirer, je les prie de ne point m'accuser de négligence à cet égard, et de voir seulement, dans la réserve que je mets à faire de semblables annonces, une preuve des scrupules que j'apporte dans tout ce qui a quelque importance pour eux.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er avril 1825 pour un an, ou du 1er octobre 1825 pour six mois, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 2 avril prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 2 avril 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an et 13 francs pour six mois.



IIe année. No 49.

Bureau de l'abonnement chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE

J'avais craint un moment que mes questions n'eussent paru cette fois un peu difficiles à mes lecteurs, ou qu'un certain nombre d'entre eux ne se fussent pas sentis suffisamment inspirés pour me parler de la patience; mais j'ai été bien détrompé par la masse de lettres qui me sont arrivées cette semaine, et si j'ai à me plaindre de quelque chose, c'est seulement de ne pouvoir faire participer tout le monde au plaisir que j'ai éprouvé en dépouillant cette jolie correspondance. Je voudrais que mon journal fût aujourd'hui aussi grand que le *Moniteur*, afin d'y faire entrer toutes celles de ces lettres auxquelles je regrette de ne pouvoir donner place dans ma petite feuille. Je dois prévenir du moins que la plupart de celles dont je donnerai des extraits, et plusieurs de celles qui seront mentionnées auraient été lues en entier avec plaisir, s'il m'eût été possible de les imprimer. Je n'ai pu cette fois faire la distinction que j'ai coutume d'établir entre les plus avancés et les plus jeunes de mes correspondants, parce que les réponses de ces derniers, quoique fort intéressantes dans quelques parties, ne sont cependant pas assez complètes, et présentent en général trop de lacunes. Ils se dédommageront sur d'autres questions, et je prendrai soin de leur en offrir le moyen.

Parmi toutes les lettres que j'aurais voulu imprimer, j'ai dû me borner à en choisir trois qui m'ont paru remarquables particulièrement, l'une par l'exactitude des définitions, l'autre par le style, et la troisième par l'originalité de la pensée. La première est de mademoiselle *Blanche R...*, la seconde, de mademoiselle *Marguerite L.....*, et la dernière de mademoiselle *Ariane de C...*

On se rappelle que les questions étaient celles-ci: *Qu'est-ce que la patience? Y a-t-il plusieurs sortes de patience? Quelles sont-elles? Quels sont les avantages qui résultent de la patience pour soi-même et pour autrui?*

Voici les réponses:

« Je crois, mon bon Génie, que la qualité dont vous nous demandez la définition cette fois-ci est une de celles que nous nous trouvons le plus souvent à même d'exercer, et qu'elle est, si je puis m'exprimer ainsi, une vertu quotidienne, je veux dire de tous les jours, de tous les instants.

« La patience consiste en général à supporter avec calme, sans humeur, sans se plaindre, les contrariétés et les peines auxquelles l'on est exposé; mais elle se modifie et pourrait même changer de nom, suivant

les circonstances dans lesquelles on l'emploie. Ainsi, par exemple, la patience qu'il nous faut pour persister dans un travail long et difficile, dans une étude pénible, celle qui nous est nécessaire pour surmonter des obstacles, pour parvenir à les vaincre, pourrait être appelée de la *persévérance.*

« Celle dont nous avons besoin pour vivre avec des personnes d'un caractère difficile ou désagréable, pour supporter patiemment les caprices, l'humeur, les reproches, est réellement de la *bonté*, de la *douceur.*

« Celle enfin qui nous porte à nous soumettre sans murmures aux malheurs que la Providence nous envoie, celle qui nous apprend à les supporter avec fermeté, avec courage, devient une véritable vertu sous le nom de *résignation.*

« Les avantages qui résultent, pour nous et pour les autres, de cette qualité sont faciles à reconnaître. Chaque fois que nous portons dans nos études de la patience, et par conséquent de l'attention, nous en profitons davantage, nous y réussissons mieux, et les difficultés s'applanissent. Ceux qui nous enseignent éprouvent aussi moins de peine et de fatigue à nous instruire.

« Lorsque la patience nous inspire une bonté constante et soutenue, lorsqu'elle nous donne un caractère égal et doux, elle rend nos relations plus faciles, elle entretient l'union et la paix dans la société, et nous obtient l'amitié de ceux qui nous entourent.

« En nous laissant la force et le courage dans le malheur, la patience en diminue souvent l'amertume et nous donne le sang-froid et les moyens nécessaires pour y remédier.

« L'histoire de France nous offre un véritable modèle de patience dans Robert, fils de Hugues Capet, roi de France. Il supporta avec une résignation parfaite les tracasseries continuelles de sa femme Constance, et c'est en partie par l'exercice de cette vertu qu'il mérita d'être sanctifié. Il la poussa si loin, qu'on dit encore aujourd'hui, pour désigner un mari patient: *C'est un vrai Robert.*

« Quoi que vous en disiez, mon bon Génie, je crains vraiment d'avoir, par une si longue lettre, abusé de votre patience; veuillez m'excuser et me permettre de vous réitérer l'expression de mon bien sincère attachement. « BLANCHE R..... »

« Mon bon Génie, la patience est une vertu qui nous aide à supporter d'un esprit tranquille les maux qui nous surviennent. Cette vertu, d'autant plus belle qu'elle est plus rare, d'autant plus louable qu'elle est plus difficile à atteindre, semble être la qualité la plus précieuse de l'homme sage.

« Ainsi nous voyons Job, assailli par tous les maux à-la-fois, passant de l'extrême opulence à l'extrême pauvreté, frappé dans ce qu'il a de plus cher, poursuivi enfin par des malheurs dont une simple partie suffirait pour accabler un homme ordinaire; nous le voyons, dis-je, tranquille et inaltérable, se résigner au sort qui le poursuit, bénir le Seigneur dont la main s'appesantit sur lui. Ainsi, dans l'histoire profane, Socrate oppose le calme de la résignation aux injures de ses accusateurs, et sa douce tranquillité arrache des larmes à l'esclave qui lui apporte le poison. [illegible] s'il est permis de citer un nom plus sacré, Jésus-Christ buvant jusqu'à la lie le calice d'amertume, a voulu montrer aux hommes, pour les encourager et les consoler, qu'un des caractères de la Divinité est la patience.

« Il me semble que l'on peut définir les différentes sortes de patience de la manière suivante. 1°, celle qui consiste à souffrir sans se plaindre les revers de la fortune; 2°, celle qui consiste à ne pas se laisser vaincre par les difficultés; 3°, enfin, celle qui consiste à savoir supporter la douleur, les contradictions et les autres désagréments, compagnons ordinaires de la vie et de la société.

« Si je voulais énumérer tous les avantages qui résultent de cette vertu, il me faudrait trop d'espace, et à vous, mon bon Génie, trop de patience et de temps à perdre pour me lire. Que sont les adversités pour celui qui les envisage d'un œil tranquille? La privation de quelques douceurs dont il saura se passer, en songeant que tant d'autres partagent son sort. L'homme patient maîtrise la fortune; l'homme faible est dominé par elle. Il faut choisir: le malheur triomphera de vous, si vous ne triomphez de lui. Celui qui gémit sans cesse des maux qu'il ne peut réparer devient à charge aux autres comme à lui-même. Celui qui ne se plaint pas sera plaint; on le consolera parce qu'on l'admirera; et lorsqu'on le verra s'avancer avec fermeté au milieu des malheurs qui fondent sur lui, chacun se dira qu'il ne les a pas mérités.

« Recevez, mon bon Génie, l'assurance de mon sincère attachement. « MARGUERITE L...... »

« Mon bon Génie, la patience est une vertu qui fait supporter les malheurs de cette vie. J'étendrai un peu plus cette définition en parlant de ses différentes sortes.

« Je crois pouvoir la diviser en deux espèces bien distinctes, quoiqu'il y en ait beaucoup d'autres: la patience *stoïque* et la patience *chrétienne.*

« La patience stoïque était celle des anciens; ils supportaient leurs afflictions ou leurs maladies sans laisser échapper un mot de plainte; souvent ils se créaient des afflictions et des douleurs inutiles. Cette espèce de patience ne me semble pas la plus louable, puisqu'elle n'est pas la plus utile.

« La patience chrétienne supporte tout, animée par l'idée que Dieu ne nous envoie des chagrins que pour nous éprouver ou nous punir, et que, dans ces deux cas, c'est toujours pour notre bien. Celui qui possède cette précieuse vertu ne se donne pas à lui-même des épreuves, car il se défie de ses propres forces.

« La patience adoucit beaucoup nos souffrances en nous portant à chercher leur utilité, et lorsqu'on s'irrite, lorsqu'on se révolte contre le malheur, il nous paraît toujours plus grand qu'il ne l'est en effet. Lorsque les autres nous voient souffrir avec patience, ils s'intéressent doublement à notre sort. Notre patience leur évite bien des ennuis, c'est pourquoi ils nous soignent ou nous consolent avec plus de plaisir.

« Voilà ce que je pense, mon bon Génie, de cette vertu qui n'est pas moins utile aux enfants dans leurs rapports entre eux, qu'aux hommes dans la grande société.

« Adieu, mon bon Génie, etc.

« Ariane de C... » (à Genève.)

Je vais consacrer le plus d'espace possible aux extraits de différentes lettres que je regrette de ne pouvoir donner en entier :

« On aime, on plaint, on approuve l'homme qui sait souffrir les maux et les contrariétés de la vie avec patience et sans se plaindre, parce qu'il n'est à charge à personne. On est sur-tout aimé de ses inférieurs, lorsqu'on est patient et doux à leur égard, et on y trouve le double avantage d'être servi par eux avec plus de zèle et de les rendre plus heureux. » (M. *Eugène Delisle;* à Périgueux.)

« Cette vertu embellit notre cœur, parce qu'elle nous fait supporter avec bonté et indulgence les défauts et les torts d'autrui, et respecter leurs infirmités. Cet avantage de la patience doit en être également un pour celui envers qui elle s'exerce, parce que tout le monde a besoin d'indulgence, et je sais par expérience combien il est heureux d'en rencontrer. » (Mlle *Cateau C....;* à Maëstricht.)

« La patience est une amie qui ne se montre jamais dans la prospérité, mais qui ne manque pas d'offrir son secours dans l'infortune. » (Mlle *Pauline de R....;* à Metz.)

« Les gens patients sont pour les autres la société la plus douce et la plus aimable, puisqu'ils n'exigent rien et savent tout supporter. » (Mlle ***; à Versailles.)

« C'est un grand avantage d'avoir auprès de nous une personne patiente qui sache modérer notre caractère. » (Mlle *Sophie Ch.....*)

« Quand je vois une personne qui supporte avec patience ses souffrances ou le caractère désagréable de ceux avec qui elle vit, je ne peux me défendre d'éprouver pour elle un sentiment d'intérêt et d'affection. » (*Ariane S. de C....;* à Genève.)

« C'est par la patience que Fabius triompha d'Annibal qui avait détruit tant de légions romaines; en sachant attendre, ce sage général obtint des victoires que n'avait pu remporter la valeur. Souvent aussi la patience nous élève jusqu'au courage le plus héroïque : ainsi Guatimozin, empereur du Mexique, étendu sur des charbons ardents, insultait à ses bourreaux qui ajoutaient à la soif du sang l'insatiable soif de l'or. » (Mlle *Caroline L....*)

« Avec la patience on parvient presque toujours à réussir dans tout ce qu'on entreprend; sans elle on ne vient à bout de rien; et comme l'a dit notre bon ami La Fontaine,

« Patience et longueur de temps
« Font plus que force ni que rage. »

(Mlle *Augusta de V....;* à Rennes.)

« La patience nous empêche de nous venger, et souvent même cette vertu va jusqu'à nous concilier l'estime et l'affection de ceux qui naguère étaient nos ennemis. » (M. *Adolphe Bertot;* à Haguenau.)

« Je regarde la patience comme la compagnie inséparable de la bonté; il me semble qu'on ne peut pas être patient et méchant. » (Mlle *Adèle D......*)

« La patience est douce et indulgente pour autrui; elle ne voit les fautes des autres que pour les corriger. » Mlle *Louise F....;* à Grenoble.)

« Je crois qu'il n'y a qu'une sorte de patience, mais qui s'applique à plusieurs choses. Ainsi plusieurs personnes peuvent ne pas avoir la patience d'achever un ouvrage qu'elles auraient commencé, et cependant souffrir avec patience les défauts des autres. » (Mlle *Ernestine P.....;* à Montataire.)

« Deux sortes de patience me paraissent assez distinctes : il en est une qui naît de l'élévation des sentiments et de la fermeté de l'âme. C'est celle-là qui me fera supporter avec résignation les plus grands revers plutôt que de m'avilir. L'autre sorte de patience vient de la religion; elle est préférable, parce qu'elle sort d'une source plus pure et qu'elle n'a pas, comme la première, la fierté pour soutien; au contraire, elle doit être humble. Cependant elle est soutenue, animée par la religion qui lui présente une couronne. » (Mlle *Eugénie H.....;* à Châtillon-sur-Seine.)

Je suis obligé de me borner à mentionner honorablement les lettres de ceux de mes correspondants dont les noms suivent :

Mlle *Caliste B ...;* Mlle *Augustine,* au Lude; Mlle *Del-*

phine F...., à Vienne; Mlle *Aline L.....*, à Baugé; Mlle *Léonie D...*, à Lyon; Mlles *E.* et *Amélie G..*, à Nancy; Mlle *Clémence de F...;* Mlles *Victorine* et *Alexandrine P....*, à Rouen; MM. *Gabriel, Ernest* et *Pol Erceville;* Mlle *Louise D....*, à Saint-Brieux; M. *A. Pater;* M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche; M. *Fortuné Boucault*, à Privas; Mlles *Cécile* et *Lucie de P....;* Mlle *Sophie A.G....;* M. *Jules Guérin.*

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est CASSEL, dans lequel on trouve *cas* et *sel*. Il a été deviné par un grand nombre de mes lecteurs. En voici l'explication que j'emprunte à trois des lettres que j'ai reçues à ce sujet.

« La première syllabe est *cas*, qui marque une circonstance heureuse ou malheureuse. Par exemple, mon bon Génie, c'est un cas fort heureux pour moi que d'être assez grande pour pouvoir profiter de vos bons conseils, et d'avoir le plaisir de répondre à vos intéressantes questions. » (Mlle *Alexandrine de L.....;* au château de Dobert.)

« Le *sel* est une substance minérale qui sert à assaisonner nos mets. Pris au figuré, il signifie ce qu'il y a de piquant et d'original dans la conversation et dans les écrits.

« Je ne répèterai pas, mon bon Génie, les explications que vous avez eu la bonté de nous donner sur le sel. Permettez-moi seulement d'ajouter que, près de Cardona, en Catalogne, on remarque un rocher de sel massif, de quatre à cinq cents pieds d'élévation et d'une lieue de circuit. On y taille des statues, des croix, des vases et des bijoux transparents comme du cristal. On m'a donné dernièrement un coquetier et une boîte qui proviennent de cette mine. » (Mlle *Blanche R....*)

« *Cassel,* ville capitale de la Hesse électorale, en Allemagne, est située au confluent du Diemel et de la Fulde. Elle se divise en trois parties: ville vieille, ville neuve haute et ville neuve basse. La vieille ville et la ville neuve basse sont anciennes et mal bâties; la ville neuve haute est maintenant appelée *ville française;* ce furent les Français émigrés qui la bâtirent. Ainsi les malheurs d'un peuple tournent souvent au profit d'un autre; ainsi les Grecs, chassés des rives du Bosphore, apportèrent dans l'Europe barbare leurs connaissances et leurs lumières. Cette ville neuve a de belles places, de beaux édifices, des rues magnifiques et d'une très grande propreté. Cassel est située sur le penchant d'une montagne assez haute, couverte de bois; l'air y est très sain, et ses environs sont charmants. Il y a, dans cette ville, une église et un hôpital fondés par des Français.

« Il y a encore deux villes de ce même nom; l'une, en France, est une jolie ville dans le département du Nord; et l'autre, encore en Allemagne, sur le Rhin, dans le cercle de Mayence, qui fait partie du grand duché de Hesse. » (Mlle *Marguerite L......*)

Des explications fort satisfaisantes de cette charade m'ont été données aussi par ceux de mes correspondants que je vais mentionner:

Mlle *Sophie Ch....;* Mlle *Augusta de V.....*, à Rennes; Mlle *Aline L.....*, à Baugé; Mlles *E...* et *Amélie G....*, à Nancy; Mlle *Victorine P....*, à Rouen; Mlle *Clémence de F.....;* M. *Fortuné Boucault*, à Privas; Mlle *Augustine*, au Lude; Mlle *Élise L.....*, à Châtillon; M. *Adolphe Bertot*, à Haguenau; Mlle ***, à Versailles.

Je n'ai pu placer nulle part la mention d'une lettre en prose et en vers sur la question relative à la patience et sur le mot de la charade. J'aurais mieux aimé que mon jeune correspondant m'eût écrit tout simplement en prose, car je ne doute pas qu'alors il ne m'eût procuré le plaisir de pouvoir donner au moins un extrait de sa lettre.

PENSÉES

EXTRAITES D'UN MORALISTE INDIEN.

Le sage ne travaille pas avec précipitation; il ne parle pas avec volubilité; il garde plutôt le silence, dans la crainte de se tromper.

Ce n'est point par le seul secours du maître que l'on apprend, mais par l'intelligence, car malgré la lumière l'aveugle ne voit pas.

Le sage marche dans la vie comme dans un pré uni; l'imprudent se précipite comme sur un funeste et dangereux écueil.

Exercez-vous au travail et aux peines lorsque vous n'y êtes pas forcés, afin de pouvoir les supporter, si vous y étiez contraints.

Celui qui n'a pas d'argent, n'est pas toujours indigent et malheureux; mais celui qui est privé d'instructions est indigent et malheureux dans tous les temps.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 9 avril 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. No 50.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA PORCELAINE.

Il n'y a pas encore très long-temps que l'on sait fabriquer de la porcelaine en Europe; ce sont les Chinois et les Japonais qui nous fournirent les premières porcelaines, et c'est chez eux que nous avons été chercher les principales données de cette belle branche d'industrie manufacturière.

La porcelaine se fait avec une terre blanche à laquelle nous avons conservé le nom chinois de *kaolin;* et le vernis brillant qui la couvre est dû à une pierre particulière que l'on appelle *pétunzé*, en Asie, et que nous nommons *feldspath*, en Europe.

Le *kaolin* est une argile blanche, excessivement fine, qui se met facilement en pâte avec de l'eau, et qui, dans cet état, est susceptible de se mouler, de se tourner et de s'étendre sous la main des ouvriers qui sont chargés de cette partie de la fabrication de la porcelaine. Les moyens employés pour tourner les vases de porcelaine sont absolument les mêmes que ceux dont on fait usage pour la fabrication de la faïence; on se sert à cet effet d'un tour horizontal sur la tête duquel on place un morceau de pâte proportionné à la grandeur de la pièce que l'on veut exécuter, et l'ouvrier parvient, à l'aide de ses doigts et de quelques petits instruments bien simples, à former le corps de tous les beaux vases dont nous admirons l'élégance et la richesse.

Lorsque les pièces ont acquis, en séchant, un certain degré de consistance, on les replace sur le tour, et à l'aide d'un petit instrument tranchant nommé *tournasin*, on en diminue l'épaisseur. Si l'on eût voulu les réduire ainsi du premier jet, elles se seraient affaissées.

C'est après avoir fait cette opération que l'on colle, avec de la pâte claire, les anses, les becs, et tous les ornements saillants ou carrés qui se moulent et qui ne pouvaient se tourner avec le corps du vase.

Quand les pièces de porcelaine sont parfaitement sèches, on se dispose à les cuire, et pour cela, on commence par les enfermer dans une espèce d'étui ou autre vase en terre grossière, que l'on nomme *gazette*, ensuite on les porte au four.

Ce four ressemble à une petite tour surmontée d'un dôme, et on le chauffe au moyen de trois foyers qui sont disposés à sa base, et que l'on alimente avec du bois bien sec. Lorsque l'on a rempli le four de manière à ce qu'il contienne le plus grand nombre possible de pièces, on y met le feu que l'on continue jusqu'à ce que l'on juge, par l'examen d'une pièce d'essai, que toute la fournée doit être cuite.

On laisse refroidir, on défourne, et l'on n'a point

encore de porcelaine proprement dite, car les pièces ne sont point vernies; elles sont ternes et portent le nom de *biscuit*. Les bustes, les groupes, les fleurs et les camés qui doivent rester mates sont en biscuit, tandis que les vases de ménage ou d'ornements exigent au moins le vernis.

Nous avons dit que le vernis se fait avec une pierre; or pour pouvoir l'appliquer sur le biscuit, il faut la broyer, la réduire en poudre impalpable sous les meules d'un moulin, et délayer cette poudre avec de l'eau, de manière à en former une bouillie claire; c'est cette bouillie que l'on verse sur toute la surface interne et externe de toutes les pièces, et comme le biscuit est parfaitement sec, il absorbe l'eau avec une telle avidité que le vernis se fixe très promptement dessus.

On remet de nouveau les pièces dans les *gazettes*, on les reporte au four, on redonne le feu, et pour cette fois l'on obtient de la porcelaine, mais c'est de la porcelaine blanche qu'il faudra repasser à un troisième feu, si l'on veut la dorer ou la peindre.

Supposons donc qu'il s'agisse de décorer l'un de ces grands et beaux vases qui figurent chaque année à l'exposition des manufactures royales; lorsque les artistes auront terminé la peinture des deux médaillons et que le doreur aura décoré les anses et toutes les parties qui doivent recevoir ce genre d'ornement, on reportera ce vase au four à couleur, et là il recevra son troisième et dernier coup de feu. Si cette opération réussit, le vase est sauvé, car il ne doit plus passer qu'entre les mains de la *brunisseuse*, qui est chargée d'aviver la dorure et de ménager les dessins qui doivent rester en or mat.

On pense bien que les couleurs avec lesquelles on peint sur la porcelaine ne sont pas toujours les mêmes que celles dont on se sert pour peindre sur la toile ou sur le bois, puisqu'elles doivent passer au feu; en effet, toutes ces brillantes couleurs sont tirées du règne minéral; ce sont les métaux qui les fournissent. Ainsi, par exemple, le bleu provient du cobalt, le pourpre est dû à l'or, les bruns le sont au fer, etc.

Comme je suis bien certain, mes chers enfants, que vous aimez la France, et que vous vous intéressez à tout ce qui peut contribuer à sa splendeur et à son bonheur, vous apprendrez sans doute avec satisfaction, que notre sol est abondamment pourvu de ce *kaolin* sans lequel on ne pourrait point faire de porcelaine, qu'il en existe un vaste amas à Saint-Yriex, près Limoges, un autre à Bayonne et plusieurs en Normandie; que nos manufactures de porcelaine se multiplient tous les jours, que nous l'emportons sur tous nos voisins par nos porcelaines de luxe, de Sèvres; que celles qui sont destinées aux usages domestiques deviennent de plus en plus à la portée des petites fortunes, et que l'on s'occupe dans ce moment-ci de chercher les moyens de fabriquer une porcelaine économique, propre à remplacer la poterie des artisans et des habitants de la campagne, qui est sale et malsaine.

LE NAUFRAGE.

M. de Méréville s'était marié fort jeune. Un an après il perdit sa femme qui venait de donner le jour à une fille, qu'on nomma Octavie, comme sa mère.

Dans l'âge où beaucoup d'hommes songent seulement à jouir des agréments de la société, M. de Méréville s'occupa de sa fille, et soigna son enfance avec autant de persévérance et de sagacité que l'eût fait la femme la plus expérimentée et la plus tendre mère. Quoiqu'il fût indispensable de laisser la petite Octavie entre les mains d'une gouvernante, cette dernière fut du moins choisie avec tant de discernement et surveillée de si près, que la petite fille sortit triomphante de toutes les maladies de l'enfance, et aussi avancée au moral qu'au physique.

Plusieurs années s'écoulèrent et les soins de M. de Méréville ne se démentirent pas. Il en reçut la récompense; non seulement sa fille avait pour lui autant de respect que de tendresse, mais son orgueil paternel put être souvent flatté d'entendre citer Octavie pour son instruction et son esprit, autant que pour ses grâces et sa bonté. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de 15 ans, son père exécuta courageusement un projet que lui suggéra la raison. Ce fut de faire un voyage à l'île de Bourbon, où il possédait une habitation jusque là fort négligée, mais qu'il jugeait susceptible d'être vendue avantageusement.

De tous les adages souvent répétés, nul n'est d'une vérité plus reconnue que celui-ci: *l'homme propose et Dieu dispose*. M. de Méréville qui comptait revenir promptement en France, près de sa fille (qu'il avait confiée à une institutrice d'un mérite distingué), ne trouva point d'acquéreurs pour son habitation. Il fallut se résoudre à la faire valoir soi-même, ou à la voir se détériorer. Ces premiers travaux en nécessitèrent d'autres; le temps s'écoula. Ennuyé de sa solitude, fatigué de son isolement, M. de Méréville épousa une jeune veuve, qui en six années de mariage le rendit père de trois garçons et de deux filles. Mais ces nouveaux liens ne refroidirent pas sa tendresse pour Octavie; et réunir un jour tant d'objets si chers, était le projet le plus doux pour son cœur. Cependant M. de Méréville, était loin d'avoir épuisé toutes les épreuves que lui réservait la Providence. Une maladie épidémique qui régnait alors dans nos colonies indiennes, lui enleva l'épouse qui le consolait de l'absence de sa chère Octavie. Veuf pour la seconde fois,

il n'aspira plus qu'à retourner en France avec sa famille. Il vendit à la hâte son bien et celui de sa femme; et, ayant reçu en paiement des marchandises coloniales, il en chargea un bâtiment, sur lequel il s'embarqua, avec ses cinq enfants et Christine, la femme qui les avait élevés. Mais lorsqu'ils furent à la hauteur de la côte d'Afrique, une tempête affreuse s'éleva. Le capitaine qui commandait le bâtiment avait malheureusement peu d'instruction; il se trompa dans ses calculs, et poussé par le vent sur des rochers, que peut-être il aurait pu éviter, et qui bordaient la côte en cet endroit, il fut reconnu qu'il ne restait plus d'espoir et qu'avant peu un naufrage était inévitable. Cependant le cap de Bonne-Espérance ne devait pas être très éloigné: en mettant le canot à la mer, quelques passagers pourraient peut-être l'atteindre et se sauver. Mais les prendre tous était impossible, et comment choisir? M. de Méréville n'hésita pas. S'oubliant lui-même, il fit embarquer ses enfants et leur bonne, avec le nombre suffisant d'hommes pour diriger le canot, et ayant remis à Christine une bourse remplie d'or et une lettre tracée à la hâte: « L'une servira, lui dit-il, à vous conduire en France, si le ciel daigne protéger ces innocents enfants! Tu remettras l'autre à ma fille Octavie, à qui je legue mes pauvres orphelins, et tu lui diras qu'au moment où s'approchait ma dernière heure, j'appelais sur elle toutes les bénédictions célestes! »

Ne pensez-vous pas, mes chers enfants, qu'il est peu de situations dans le monde plus dignes d'intérêt, que celle de M. de Méréville au moment dont nous parlons? Vous représentez-vous ce malheureux père, voyant s'éloigner la frêle barque qui porte tout ce qu'il a de plus cher, et le bruit du vent couvrant les touchants adieux des jeunes créatures, que les flots vont engloutir, si la main puissante qui commande aux éléments ne vient à leur secours?.... Vous figurez-vous ce tendre père, la tête nue, exposé aux fureurs de l'ouragan et déjà baigné par les vagues qui doivent dans peu devenir son tombeau? A genoux sur le pont du bâtiment qui va s'entr'ouvrir, il oublie son imminent danger, et cherche à distinguer, aussi long-temps qu'il lui est possible, ce petit canot où flottent les seules espérances qui maintenant l'attachent encore au monde. Oh! qu'elles sont ardentes les prières qu'il élève au ciel! Avec quelle ferveur l'homme abandonné de tout secours humain s'écrie: « Dieu de bonté, qui peux tout, je me confie à toi! »

Il fit bien, M. de Méréville, de croire à la bonté divine: ce fut elle qui protégea la petite barque et qui, à travers l'abyme des mers et le fracas des tempêtes, la conduisit saine et sauve au cap de Bonne-Espérance. A peine en sûreté, Christine sollicita des secours pour le malheureux navire echoué sur une si dangereuse plage, que les matelots désignèrent; mais hélas! ce fut en vain; on n'en retrouva nulle trace, et il parut trop certain que les passagers, l'équipage et le navire, avec tout ce qu'il portait, avaient été submergés.

Après vous être arrêtés quelques instants sur ce déplorable tableau, si la jeune famille de M. de Méréville, vous inspire quelqu'intérêt, suivez-la, mes chers enfants, dans l'heureux trajet qu'elle fit du cap de Bonne-Espérance en France, et venez assister à Paris, à la réunion de ces pauvres enfants sans parents avec le seul appui qui leur restât, leur sœur Octavie. Cette dernière, instruite du départ de M. de Méréville, attendait chaque jour la nouvelle de son arrivée. Quel coup de foudre pour cette tendre fille, que la présence de Christine, lui remettant la lettre de son père, par laquelle il lui léguait ses trois frères et ses deux sœurs, au moment solennel où il allait quitter la vie. Qu'ils furent touchants les embrassements de ces pauvres enfants, s'écriant tous à-la-fois: « Nous n'avons plus de père! »

Quelques jours furent consacrés à la plus vive douleur. Mais il n'était point dans le caractère d'Octavie, alors âgée de 22 ans, de se laisser dominer par la sensibilité, et de ne pas accomplir avec énergie, ce qu'elle regardait comme un devoir. Son parti fut donc bientôt pris, et il fut irrévocable. Ses frères et sœurs, par le naufrage du navire qui portait leur fortune, ne possédaient plus rien au monde. Octavie n'avait hérité de sa mère qu'une petite terre, dont le revenu formait, avec une rente de peu de valeur, toute sa fortune. Elle en jouissait, puisqu'elle était majeure. Elle emmena dans cette terre ses cinq *enfants*, car, dès ce moment, elle voulut qu'ils l'appelassent *Maman*. Aidée seulement de Christine et d'une servante pour les soins de la maison, elle se chargea seule de leur éducation. Enfermée avec eux le jour, souvent se privant de sommeil la nuit, afin de se mettre en état de leur montrer ce qu'elle ne savait pas, Octavie reconnut alors l'avantage de l'excellente éducation qu'elle avait reçue. Aidée par de bons livres, animée par un zèle qui surmontait toutes les difficultés, elle sut préserver sa famille de l'ignorance qui la menaçait, et remplacer pour elle tous les maîtres dont l'eût privée sa médiocre fortune.

Qui aurait pu refuser son admiration à cette jeune personne douée de tous les agréments, et qui, volontairement séquestrée de toute société, consacrait sa vie entière à remplir des devoirs, quelquefois fatigants, et pénibles, car ses jeunes disciples n'étaient pas toujours également dociles et zélés. Mais dans ces moments de découragement, Octavie songeait à son père: « Il a consacré à mon enfance de si tendres soins, disait-elle, que je dois à ses enfants bien plus encore que je ne fais, et du haut du ciel, il me bénira! »

Quelques années s'écoulèrent, sans que le dévouement d'Octavie se démentit un seul instant. La régularité la plus parfaite régnait dans les études, la plus stricte économie réglait les dépenses. Levée de grand matin, tandis que les enfants s'occupaient aux travaux distribués le soir, Octavie surveillait son ménage, passait en revue leur linge et leurs habits, et préparait les études de la matinée. Après le déjeuner, tour-à-tour elle donnait des leçons d'histoire, de grammaire, de géographie. Elle commença même à leur montrer le latin, qu'elle savait passablement. Pendant le temps de cette dernière leçon, ses deux jeunes sœurs travaillaient à l'aiguille auprès d'elle. Avant et après les repas, il y avait une promenade ou une récréation. Le soir, on s'occupait de musique; ensuite, celui des enfants qui avait le mieux travaillé dans la journée, faisait tout haut une lecture amusante: elle précédait la prière en commun, prononcée par Octavie. Ensuite on s'embrassait et un sommeil paisible terminait, pour cette intéressante famille, une utile et laborieuse journée.

Un plein succès vint payer les soins de l'aimable institutrice. Nulle famille ne prospérait mieux que la sienne, avec un médiocre revenu; ses enfants toujours propres et bien tenus, étaient encore remarquables par leur politesse, par l'affabilité de leurs manières, autant que par leur pieté, leur modestie, et toutes les vertus qui préparent dans l'enfance l'honnête homme et la femme de bien. La réputation d'Octavie et de sa petite famille s'étendit au loin. Par-tout où elle paraissait, et ce n'était guère qu'à l'église et à la fête du village, on entendait retentir son éloge. Malgré son peu de fortune, plusieurs propositions de mariage lui furent faites. Mais elle les refusa toutes. « Que deviendraient mes enfants, disait-elle, si d'autres soins, d'autres devoirs venaient partager mon existence? »

Cependant, bien que l'attachement de ses élèves et l'estime publique, qui suit par-tout le mérite modeste, fussent déjà la douce récompense d'Octavie, le ciel, qui avait béni cette aimable fille, lui en réservait une autre. Un jour, c'était le 17 de mai, anniversaire du naufrage de M. de Méréville, que sa famille célébrait avec autant de tristesse que de recueillement, on vint avertir Octavie qu'un étranger d'un âge mûr et d'une tournure distinguée, demandait à lui parler. Il voulait, disait-il, lui donner quelques détails relatifs à son père. Comme elle se préparait à le recevoir, il se présenta dans le salon où la famille était rassemblée: la plus vive émotion semblait l'agiter. Mlle de Méréville, surprise qu'un inconnu pénétrât ainsi dans son appartement, s'avança vers lui avec dignité, et lui dit que l'objet de sa visite pouvait seul la déterminer à le recevoir dans un jour consacré à pleurer le sort de son malheureux père. « Ah! dites plutôt, répondit l'étranger, d'une voix que l'attendrissement rendait tremblante, dites qu'il est le plus heureux des hommes et des pères! et priez le ciel qu'après avoir échappé à tous les dangers, il ne succombe pas à la joie qui enivre son cœur...! » En achevant ces mots, la pâleur couvre le front de l'étranger, il est prêt à s'évanouir... Tous les bras s'ouvrent pour le recevoir. On a reconnu son accent, on retrouve ses traits, un cri s'échappe: « C'est notre père! »

Christine accourt et partage les transports de la famille. Lorsqu'ils permirent à M. de Méréville de prendre la parole, il raconta à ses enfants, qu'au moment où le craquement du vaisseau annonçait sa perte prochaine, il s'était élancé à la nage, et que poussé par le vent et les flots, il avait gagné une petite île où les naturels de cette côte de l'Afrique venaient pêcher. Ils le firent prisonnier et l'emmenèrent dans l'intérieur des terres, où pendant plusieurs années, il éprouva le sort le plus malheureux. Ayant enfin réussi à s'échapper, il avait gagné un établissement Européen, et après de longues souffrances il avait revu sa patrie. « Je ne possède rien, dit-il à sa fille, mais grâce à toi, je supporterai ma pauvreté sans honte; car je me glorifie de ma famille, et mon nom sera toujours honoré. »

Je suis bien aise d'apprendre à ceux qui ont conçu quelque affection pour la bonne Octavie, qu'un vieux parent éloigné de M. de Méréville, ayant entendu parler de la conduite de cette jeune personne, lui laissa toute sa fortune, qui était considérable. Elle plaça ses frères, et les soutint dans la carrière qu'ils choisirent. Ses deux sœurs furent mariées et dotées par elle. Son père acheva près d'elle des jours heureux et paisibles, et jamais, dans sa famille, on n'appelait Octavie autrement que l'*Ange tutélaire.*

QUESTIONS.

J'ai encore une fois à proposer des questions, avant de décerner le prix de semestre. Je prie, en conséquence, mes jeunes correspondants de vouloir bien répondre à celles-ci:

Qu'est-ce que la RECONNAISSANCE?

A qui les enfants doivent-ils particulièrement de la RECONNAISSANCE?

La RECONNAISSANCE *est-elle seulement un devoir?*

J'attendrai les réponses à ces questions jusqu'au dimanche 30 avril courant. Je réitère à mes jeunes amis l'invitation de ne pas dépasser ce terme; car j'ai encore eu la dernière fois le regret de recevoir trop tard plusieurs lettres qui auraient pu figurer honorablement dans mes extraits, si elles fussent arrivées à temps.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 16 avril 1826.

IIe année. N° 51.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES ÉPINGLES.

Les épingles sont de petits instruments si simples, si commodes et d'un usage si répandu parmi nous, que j'ai pensé qu'il vous serait agréable, mes amis, d'avoir quelques idées justes sur les moyens que l'on emploie pour les fabriquer et pour pouvoir les livrer à si bas prix.

Il faut trois métaux pour faire cette épingle, que nous dédaignons de ramasser: il faut du cuivre, du zinc et de l'étain (1). Le cuivre et le zinc, fondus ensemble, donnent du *laiton*. Ce laiton est jaune, très flexible et susceptible de se réduire, et passant à la filière, en fils assez fins. Les cordes blanches des pianos sont en fil de fer, mais les jaunes sont en laiton; or, c'est avec ce fil que l'on fait les épingles; le corps avec du fil droit, et la tête avec du fil plus fin et tourné à la manière de l'élastique des bretelles et des jarretières qui sont aussi en fil de laiton.

Je ne puis vous dire par combien de mains différentes le métal a dû passer, depuis l'instant où le mineur l'a fait sortir du sein de la terre jusqu'à celui où les fondeurs l'ont épuré et amené au point de pouvoir être versé dans le commerce; nous le prendrons seulement à l'état de fil déjà préparé pour la fabrication, et nous le conduirons jusqu'à l'instant où il sera changé en épingles parfaites et piquées dans les papiers par rangs de vingt-cinq, que l'on nomme *quarterons*.

On a soin d'assortir la grosseur du fil à l'espèce d'épingle que l'on veut fabriquer, et par la même raison l'on en détermine aussi la longueur; car vous savez fort bien qu'il y a des épingles fortes pour le service des lingères et des marchands de draps, de longues et minces pour piquer les papillons dont on fait des collections, de moyennes pour la toilette des dames, et de très petites qui s'appellent *camions* et qui ne servent qu'aux raccommodeuses de dentelles.

L'ouvrier qui est chargé de couper les fils de longueur, en prend une poignée à-la-fois et il les coupe avec de gros ciseaux nommés *forces*.

Un autre ouvrier prend tous ces bouts de fil de laiton et les aiguise, par l'une de leurs extrémités, sur une meule de grès analogue à celle dont les couteliers se servent pour repasser les couteaux et les canifs. Il en aiguise plusieurs douzaines à-la-fois en les faisant rouler entre ses pouces et ses index, et il parvient, avec beaucoup d'adresse et d'habitude, à faire toutes ces pointes à-la-fois bien droites et bien effilées. La

(1) Voyez l'article *Métaux* dans le n° 46 de la première année de ce Journal.

meule tourne avec tant de rapidité, qu'il s'échappe, de ces épingles ébauchées, une poussière de cuivre si fine, que l'ouvrier ne peut se défendre de l'avaler qu'en plaçant un carreau de vitre devant sa figure; et malgré cette précaution, les cheveux de ces hommes sont ordinairement du plus beau vert d'herbe; les chiens et les chats de l'atelier sont souvent aussi de cette couleur.

Plusieurs ouvriers sont chargés de confectionner les têtes de ces mêmes épingles, qui sont faites, ainsi que vous pouvez vous en assurer, avec du fil fin et tordu, dont on coupe un petit tronçon composé d'un demi-tour, d'un tour entier et d'un demi-tour; cette opération se fait encore sur un très grand nombre à-la-fois, et à l'aide de très gros ciseaux.

Il ne s'agit plus maintenant que d'assujettir ces têtes et de les assurer à l'extrémité de l'épingle, de manière à ce qu'elles ne puissent pas s'en détacher. Jusqu'ici ce sont les hommes qui ont travaillé, mais à cet instant les épingles passent entre les mains des femmes, car ce sont elles qui sont chargées d'assujettir cet têtes, et cette opération s'appelle *frapper*. Elle se fait au moyen d'un poids que l'ouvrière soulève à l'aide d'une marche sur laquelle elle pose le pied; le poids, en retombant, serre la tête de l'épingle entre deux fers et lui donne la forme ronde que vous connaissez. On ne frappe qu'une seule épingle à-la-fois; mais cette opération se fait avec tant d'adresse, que les femmes qui en sont chargées ne semblent y apporter aucune attention et qu'elle se fait néanmoins très vite, au bruit des chansons et des métiers qui en marquent la mesure d'une manière toute particulière.

Nous n'avons encore que des épingles jaunes, mais il suffit, pour les blanchir, de les faire bouillir dans une liqueur qui contient du tartre et de l'étain; on les fait égouter en sortant de la chaudière, et on les sèche en les agitant avec du son.

Reste maintenant à les piquer dans les papiers, et c'est ici que les enfants de l'âge le plus tendre commencent à prendre l'habitude du travail, car c'est à leurs petites mains que l'on confie cette dernière manœuvre. Les papiers d'épingles sont plissés et percés d'avance, en sorte que ces petits ouvriers qui sont nommés *bouteurs*, parviennent, au bout d'un certain temps, à bouter vingt-cinq épingles à-la-fois. A cinq ou six ans un enfant gagne son pain; plus tard il gagne toute sa nourriture.

Plus de vingt ouvriers, de professions différentes, concourent à la confection d'une simple épingle qui, dans son chétif volume, peut réunir le tribut des mines de cuivre Japon, des mines de zinc de la Belgique et des mines d'étain de l'Inde ou du Cornwal.

C'est dans la petite ville de l'Aigle, département de l'Orne, que se font presque toutes les épingles que nous employons; le commerce en est immense; la population de toute la ville et des environs en est occupée, tout le monde travaille et personne n'est dans la misère.

Je ne saurais terminer cette petite histoire industrielle sans vous recommander, mes chers enfants, de ne jamais porter d'épingles à votre bouche. Cette habitude est sale et dangereuse; elle est dégoûtante, parce que vous ignorez à quel usage peut avoir servi l'épingle que vous avez à la main; elle est dangereuse, parce que rien n'est aussi facile que d'avaler un corps si mince; et si vous pouviez imaginer quelles sont les suites affreuses de cet accident, vous frémiriez à la simple idée de placer une épingle sur le bord de vos lèvres.

MOTS A L'OREILLE.

❦ La maladie du babillard, a dit Plutarque, est de ne pouvoir ni écouter, ni se taire. Il est sourd par choix. Je crois même qu'il accuse la Nature de lui avoir prodigué deux oreilles, et de ne lui avoir accordé qu'une langue.

❦ On peut dire au babillard : Ce que tu me rapportes, ce n'est pas par amitié, par bienveillance; mais tu es malade, et ta maladie est l'envie de parler.

❦ Le babillard veut se faire aimer, et il se fait haïr; il veut obliger, et il importune; il veut se faire admirer, et il se rend ridicule; il offense ses amis, sert ses ennemis, et travaille à se perdre lui-même.

LA PETITE CAPRICIEUSE (1).

Caroline, fille unique de M. et de Mme de Gercourt avait été long-temps desirée par ses parents, aussi sa naissance les avait-elle comblés de joie. Malheureusement cette enfant n'était pas d'une santé très robuste, et la crainte continuelle qu'ils avaient de la perdre, jointe à l'extrême tendresse qu'ils lui por-

(1) Ma santé ne m'ayant pas permis de me livrer beaucoup au travail depuis près de trois semaines, plusieurs personnes ont eu l'obligeance de m'aider à composer mon Journal. Cette petite historiette est l'ouvrage d'une de mes jeunes lectrices, âgée de moins de treize ans, qui, me sachant indisposé, a voulu contribuer à me soulager, non seulement par ses aimables visites, mais encore par son joli travail.

taient, leur avait inspiré pour elle une indulgence qui allait jusqu'à la faiblesse. Ils craignaient pour leur fille la plus légère contrariété; l'ordre était donné d'obéir à ses moindres desirs, de satisfaire tous ses caprices; c'était à qui lui apporterait les plus jolis joujoux, les bagatelles les plus brillantes; l'on se disputait les moyens de la distraire et de l'amuser.

On augmenta ainsi un défaut auquel Caroline n'était déjà que trop portée; elle devint capricieuse à l'excès. Chaque instant amenait pour elle un nouveau goût, une nouvelle volonté. Elle n'avait pas plutôt obtenu ce qu'elle desirait, qu'elle en était dégoûtée et mécontente. Vainement sa mère et tous les gens de la maison s'empressaient-ils de prévenir ses moindres fantaisies, elles étaient passées plutôt que satisfaites, et rien ne pouvait la fixer.

L'ennui, la satiété s'en suivirent, et à cette époque où le plus simple jouet comble tous les vœux d'un enfant, Caroline, entourée de bijoux précieux, de mille jeux nouveaux, demeurait triste et silencieuse.

A mesure qu'elle grandit ce défaut devint plus pénible pour ceux qui l'entouraient, et plus malheureux pour elle. Arrivée à cet âge où il devient indispensable de travailler et de s'instruire, elle porta dans ses études la même légèreté, les mêmes caprices. Celle qui lui plaisait aujourd'hui l'ennuyait le lendemain. Jamais elle ne put garder le même maître plus de huit jours; elle voulait tout faire, tout apprendre, et à douze ans elle ne savait rien encore. Il en fut de même pour le choix de ses compagnes, elle put se faire aucune amie, et victime la première de son malheureux défaut, elle finit par être délaissée de tout le monde.

Caroline, cependant, n'avait pas un mauvais cœur; au contraire, elle était bonne et sensible; bien des fois elle avait senti ses torts et elle avait cherché à se corriger, mais habituée dès sa plus tendre enfance à se livrer à toutes ses volontés, à voir chacun y céder, y obéir, elle n'avait plus la force de suivre ses bonnes résolutions, qui s'évanouissaient aussitôt qu'elles étaient formées.

M[me] de Gercourt reconnaissant enfin tout le mal qu'un excès d'affection avait causé, sentit qu'une juste sévérité était devenue nécessaire et que de simples conseils ne suffisaient plus; mais elle n'avait ni la force d'affliger Caroline, ni celle de résister à ses larmes; il fallait donc l'éloigner. Elle pensa d'ailleurs que cette séparation même deviendrait une punition pour sa fille, et elle se décida à la confier à une de ses amies qui dirigeait une maison d'éducation et qui portait à Caroline un véritable intérêt.

Le moment où celle-ci apprit cet arrangement fut affreux; elle se livra au plus violent désespoir, mais M. de Gercourt s'empressa de l'arracher des bras de sa mère, et de l'emmener chez sa nouvelle institutrice. La pauvre enfant fut bien des jours à se remettre; soins, carresses, consolations, elle repoussait tout; elle ne pouvait croire que sa mère eût réellement l'intention de l'éloigner; elle s'attendait à chaque instant à la voir ou à être rappelée. Enfin elle reçut une lettre de M[me] de Gercourt, qui l'exhortait au courage, à la raison, qui lui apprenait son départ et lui annonçait que son absence durerait au moins six mois.

Rester six mois sans voir sa mère, c'était pour Caroline, qui ne l'avait jamais quittée, une bien cruelle punition! A cette idée, ses larmes recommencèrent à couler avec plus de violence. Mais déjà le chagrin avait fait naître en elle d'autres réflexions: elle sentit que c'était elle seule qu'elle devait accuser de l'abandon dont elle souffrait; elle se rappela avec d'amers regrets les avis qu'elle avait négligés, les conseils si affectueux de sa mère, qu'elle avait si mal suivis; elle sentit aussi que sa bonne conduite pouvait seule lui rendre l'amitié de ses parents, et abréger une séparation si pénible. Elle résolut alors, et bien sérieusement, de se corriger. Mais la chose n'était pas facile. A l'âge de Caroline les défauts ont de profondes racines et il devient difficile de les arracher.

Aussi n'y serait-elle peut-être pas parvenue, malgré ses bonnes résolutions et la douleur qu'elle éprouvait d'être éloignée de sa mère, si de pénibles mortifications et les railleries, parfois un peu amères, de ses nouvelles compagnes, ne lui eussent fait sentir combien ses caprices la rendaient ridicule et malheureuse. Les premiers moments que la pauvre Caroline passa en pension furent réellement bien pénibles: elle ne pouvait comprendre, elle à qui tout avait obéi jusqu'à ce jour, que dans la société rien ne s'accorde à l'exigence, que tout au contraire y est réciproque et que pour obtenir il faut mériter. Bien des fois elle fut raillée, delaissée, repoussée même; mais ces dures leçons lui furent utiles, en lui faisant sentir fortement la nécessité de se corriger. Elle y travailla de bonne foi et avec courage; son repentir, la candeur avec laquelle elle reconnut ses torts, ramenèrent bientôt vers elle ses jeunes amies. Elles tinrent compte de ses efforts, et au bout de quelque temps, Caroline, bien plus raisonnable et beaucoup plus heureuse, pût écrire à sa mère que l'on était satisfait de sa conduite.

Ce premier pas fut le plus difficile. Encouragée par le succès, Caroline parvint plus facilement chaque jour à dompter son caractère; mais elle voulut aussi réparer par une application suivie tout le temps qu'elle avait perdu. Elle travaillait sans relâche, et elle se faisait une joie bien grande de surprendre ses parents par les progrès qu'elle avait faits dans ses différentes études.

Enfin arriva le jour si ardemment desiré où elle se

retrouva dans les bras de sa mère. Mme de Gercourt reconnut au premier coup-d'œil le changement heureux qui s'était opéré dans Caroline. Sa figure, que l'impatience et l'humeur n'altéraient plus, était devenue aimable et bienveillante; une douce joie, qui est toujours le résultat du contentement de soi-même, se peignait dans tous ses traits. Les éloges que lui donnèrent ses différentes maîtresses, l'amitié que lui témoignaient toutes ses compagnes, achevèrent de convaincre Mme de Gercourt, pour qui ce moment fut un des plus heureux qu'elle eût éprouvés depuis long-temps.

Caroline resta quelques mois encore auprès de la sage institutrice, à l'amitié et aux bons conseils de laquelle elle devait tant de reconnaissance. Enfin, entièrement corrigée, elle retourna auprès de ses parents; elle leur fit oublier par sa tendresse et sa docilité, toutes les peines qu'elle leur avait causées, et ne fut plus désormais pour eux qu'une source de consolations et de joie.

L'ENFANCE DE NEWTON.

Depuis que je suis en grande relation avec mes lecteurs, depuis que leurs aimables lettres me révèlent en eux une intelligence si précoce, un desir si vif de s'instruire, je pense à eux continuellement. Je m'occupe des succès qu'ils pourront obtenir, du bonheur qui leur est réservé. Je suis déjà bien sûr qu'ils se feront tous remarquer par ces qualités du cœur qui inspirent tout à-la-fois l'estime et l'attachement; et c'est un grand pas de fait pour être heureux. Mais j'aime à me figurer aussi que quelques uns d'entre eux se distingueront un jour par de grands talents, et par la considération qui suit toujours les travaux utiles à la société. Ce desir bien naturel m'a rendu curieux de savoir comment s'était passée l'enfance de quelques personnages célèbres, et je crois que mes lecteurs partageront facilement ma curiosité à cet égard. Je vais donc vous montrer, dès aujourd'hui, ce qu'était à votre âge un de ces hommes extraordinaires qui, par l'étendue de leurs connaissances et la force de leur esprit obtiennent l'admiration du monde entier.

Vous avez sans doute entendu parler de Newton, un des savants les plus illustres qui aient existé. Il naquit le jour de noël, en 1642, à Woolstrop, dans le comté de Lincoln, en Écosse, la même année où mourut un autre savant, très célèbre aussi, et qu'on appelait Galilée. Newton reçut sa première éducation dans de petites écoles de village. Mais à l'âge de douze ans on le mit dans une plus grande école, à Grantham, ville voisine du lieu de sa naissance. C'est là qu'il commença à se faire remarquer par un goût singulier pour toutes les inventions physiques ou mécaniques. Entouré de scies, de marteaux, d'outils de tout espèce, qu'il avait su se procurer, il consacrait les moments de loisir que lui laissaient ses études à la construction d'une foule de machines qu'il exécutait avec une adresse merveilleuse. On cite entre autres une horloge qu'il fabriqua lui-même et qui recevait son mouvement par l'écoulement de l'eau; cette horloge marquait l'heure avec une grande justesse. Il devinait facilement, à la seule inspection d'une machine, comment elle était construite. Voici ce qu'on raconte à ce sujet: Un moulin à vent, d'une invention nouvelle, avait été établi près de Grantham. Le jeune Newton n'eut pas de cesse qu'il n'eût connu le secret de cette mécanique. Il allait si souvent voir les ouvriers qui y travaillaient, qu'il le devina, et qu'il construisit un modèle pareil, lequel tournait aussi avec le vent, et opérait aussi bien que le grand moulin même; avec cette seule différence qu'il y avait ajouté, de son invention, une souris qu'il appelait *le Meunier*, parce qu'elle servait à diriger le moulin, en allant manger la farine. Les murs de sa petite chambre étaient couverts de dessins de toute espèce, les uns copiés, les autres faits d'après nature, et dans cet art, pour lequel il montrait de grandes dispositions, il était son seul maître. Ces goûts divers, qui avaient chez lui une grande vivacité, faisaient tort quelquefois à ses études de langues, et il n'occupait pas toujours au milieu de ses camarades le rang auquel il pouvait prétendre. Il s'en aperçut, se livra avec ardeur au travail, et bientôt fut à la tête de tous ses condisciples.

La mère du jeune Newton ne voulait pas faire de lui un érudit. Elle desirait que son fils, après avoir reçu l'éducation nécessaire à tous les hommes, revînt faire valoir avec elle le domaine de ses pères. Elle le rappela donc quand elle le jugea assez instruit, et voulut qu'il s'appliquât aux choses du ménage et à l'administration de sa ferme. Elle l'envoyait le samedi au marché avec un vieux serviteur de confiance; mais Newton laissait son vieux compagnon faire sa besogne, et se mettait à lire jusqu'au moment du retour. Sa passion pour l'étude était extrême; et il négligeait toujours malgré lui les travaux de la campagne, pour aller reprendre quelque lecture, où la construction de quelque machine. On voit encore aujourd'hui, à Woolstrop, sur sa propre maison, un petit cadran solaire qu'il a placé lui-même; il est à la hauteur qu'un enfant peut atteindre. On conserve avec soin ce petit monument, et c'est avec un sentiment de vénération pour la mémoire d'un si grand homme, que les voyageurs vont le visiter.

C'est ce goût si vif de Newton pour l'étude, qui lui valut la protection d'un de ses parents, et par suite la gloire qu'il acquit. Un de ses oncles l'ayant trouvé un jour au pied d'une haie, plongé dans une lecture qui paraissait occuper fortement son attention, lui prit le livre des mains; c'était un ouvrage de mathématiques. Cet oncle, homme éclairé, pensa avec raison qu'un penchant si décidé pour l'étude, annonçait de grandes dispositions, et décida la mère de Newton à lui faire achever son éducation dans les plus célèbres universités. Newton marcha alors de succès en succès, et bientôt il fit faire des progrès rapides aux sciences physiques et mathématiques. Son nom est aujourd'hui aussi grand que ses travaux, et l'Angleterre le cite avec un juste orgueil.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 23 AVRIL 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. No 52.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE FER.

Il y a déjà bien long-temps qu'on m'a demandé des explications sur la manière dont on retire le fer du sein de la terre et dont on emploie cet utile métal. J'ai hésité jusqu'à présent à satisfaire à cette demande, parce que, pour y répondre complètement, il me faudrait entrer dans des détails qui m'entraîneraient beaucoup au-delà de mes limites ordinaires. Cependant, afin de prouver au moins que je n'oublie pas les questions qui me sont adressées, je vais donner aujourd'hui quelques notions fort succinctes, mais exactes, sur ce sujet.

Si vous vous rappelez l'article dans lequel je vous ai parlé des métaux, vous devez savoir qu'on appelle *minerais* les corps formés par le mélange ou la combinaison d'un ou plusieurs métaux avec une ou plusieurs autres substances minérales. Un grand nombre de métaux se trouvent dans le sein de la terre combinés avec l'oxygène, et forment, dans cet état, des minerais qu'on appelle *oxydes métalliques*. Le fer est dans ce cas, et les minerais dont on le retire sont ordinairement des oxydes dont la couleur est jaune, noire ou rouge. Ils se présentent sous la forme de masses irrégulières, pleines, creuses, massives, ou en grains de diverses grosseurs. Les oxydes jaunes de fer sont les plus communs; les rouges sont plus rares, mais ils contiennent une plus grande quantité de fer. Il y a une espèce de ces derniers qui cristallise quelquefois en très beaux cristaux, d'un rouge vif mordoré, ayant un éclat qui indique la présence du métal. Ces cristaux, fort recherchés par les minéralogistes, se trouvent dans les mines de l'île d'Elbe. Les oxydes noirs sont ceux qui contiennent le plus de fer, dont la présence se manifeste dans ces corps par l'action qu'ils exercent sur l'aiguille aimantée.

Le fer se rencontre dans la Nature allié ou mélangé à beaucoup d'autres substances, mais il n'y a que les oxydes dont je viens de parler qui soient exploités comme minerais de fer.

La *fonte* est le premier produit de ces minerais; c'est la substance métallique qui s'amasse dans le creuset des hauts fourneaux, où le minerai est exposé à l'action du feu pour dégager le métal de sa combinaison. On fait avec la fonte une infinité d'objets d'arts et de ménage. Pour cela, il suffit de la recevoir, pendant qu'elle est encore rouge et liquide, dans des moules de sable préparés d'avance. Les marmites, les chenets, les plaques de cheminée, les fers à repasser, les chaudières dans lesquelles on fait le sucre, les bombes, les boulets, les canons de rempart, et une foule d'autres objets, s'exécutent journellement avec la fonte.

Depuis quelques années, on a encore étendu l'usage de cette substance, en l'appliquant à la décoration, et à l'exécution de grandes constructions. Vous avez sans doute entendu parler des machines à vapeur, des ponts, des charpentes et des chemins de fer : eh bien, c'est avec la fonte qu'on exécute tous ces grands travaux; en sorte que l'emploi de cette substance va toujours en croissant. Mais malgré cette énorme consommation de fonte en nature, vous saurez que l'opération qui en absorbe toujours le plus, est la fabrication du fer.

Le fer se fait avec la fonte, que l'on épure en la refondant. Je n'entreprends pas de vous décrire ces opérations, parce qu'il serait difficile de vous en donner une idée exacte, au moyen d'une simple description. Je vous dirai seulement qu'on obtient ainsi, de l'épuration de la fonte, deux sortes de fer, l'un dur et cassant, l'autre doux et liant. On réserve le premier pour la fabrication des instruments auxquels l'autre ne serait pas propre, tels que ceux de culture, pics, pioches, socs, etc.; et l'on conserve le fer doux pour la clouterie et la fabrication des tôles et des fils de fer.

Vous connaissez la couleur, la dureté et les autres propriétés du fer; vous savez combien sa faculté de se laisser forger au feu le rend précieux pour l'industrie. Si d'autres métaux l'emportent sur lui par un éclat plus vif et plus inaltérable, par des qualités plus brillantes, il n'en est pas moins le premier et véritablement le plus précieux de tous, à cause des services immenses qu'il rend aux hommes. De toutes ses qualités, une des plus importantes sans doute, est celle de pouvoir s'aimanter; propriété au moyen de laquelle il a fourni à la navigation cette boussole, dont je vous ai déjà parlé dans le temps, qui dirige la marche du pilote au milieu de l'Océan, et permet au navigateur d'aller retrouver un point déterminé d'avance sur l'immensité des mers. La pierre d'aimant elle-même est un minerai de fer très riche en métal, qui se trouve dans l'Inde, en Suède et en Corse. L'Angleterre, la France, la Russie, la Suède, l'Autriche, sont les pays qui fournissent à-peu-près tout le fer qui se consomme dans le monde entier, et dont la valeur annuelle est estimée à 350 millions de francs.

En unissant au fer une certaine dose de charbon, tellement combinée, tellement alliée avec lui que l'œil ne peut l'y apercevoir, on obtient l'*acier*, corps beaucoup plus dur, plus brillant que le fer, et qui est susceptible de recevoir un poli très éclatant. Pour opérer cet alliage, on enferme des barres de fer dans des caisses de briques, remplies d'une poussière de charbon de bois, et que l'on fait chauffer au rouge pendant plusieurs jours. La caisse étant bien fermée, le charbon ne peut pas brûler et se consumer, parce qu'il n'a pas d'air; il rougit seulement et pénètre le fer. Ce premier résultat donne ce qu'on appelle l'*acier de cémentation*. Ce même acier, fondu dans des creusets et moulé en lingots, acquiert un degré de finesse qui le rend propre à la confection des instruments les plus soignés, ainsi que des bijoux et des parures d'acier. Il porte, dans le commerce, le nom d'*acier fondu*.

On a apporté de l'Inde une espèce d'acier nommé *wootz*, qui est infiniment plus dur que tous ceux d'Europe. Des ciseaux de *wootz* coupent la tôle d'acier avec autant de facilité que nos ciseaux ordinaires coupent le papier. On a déjà fait, à Paris et en Angleterre, des essais pour imiter cet alliage.

Le *damas* est aussi un acier très dur qui nous est venu du Levant. Il présente, lorsqu'il est poli, des veines contournées et repliées en tous sens. On est parvenu a l'imiter en France, tant pour l'arrangement de ses dessins que pour sa grande dureté.

C'est au moyen de la *trempe* qu'on parvient à donner à l'acier cette excessive dureté. La trempe consiste en un refroidissement subit, qu'on opère en faisant chauffer fortement l'acier et en le plongeant ensuite brusquement dans de l'eau très froide. Il y a un degré à observer dans cette opération, selon le résultat qu'on veut obtenir, et elle exige une certaine habileté.

Ainsi, mes amis, vous voyez, dans ce que je viens de vous dire, la filiation de trois produits d'un seul et même minerai : La *fonte* se fait avec le minerai de fer; le *fer* se fait avec la fonte; l'*acier* se fait avec le fer.

Je ne terminerai pas sans ajouter quelques mots sur un autre produit de ce même minerai, dont les arts et l'industrie tirent aussi un très grand parti. Je veux parler du *fer-blanc*, qui est employé à la confection de tant d'instruments utiles et d'ustensiles de ménage. Le *fer-blanc* n'est autre chose que du fer ordinaire laminé ou de la tôle, que l'on a plongée dans un bain composé d'étain et d'un autre métal nommé antimoine. Cet alliage s'attache au fer et le recouvre d'une couche brillante qui le défend de la rouille. Ce même fer-blanc, dont les services sont innombrables, arrosé avec diverses liqueurs acides, prend un aspect nacré des plus agréables et porte le nom de *moiré métallique*. Les vernis colorés dont on le recouvre permettent de l'appliquer à une foule d'objets d'utilité ou d'agrément. Cette découverte date de peu d'années.

Voilà, mes amis, des notions sans doute bien incomplètes, mais qui vous prouveront au moins le desir que j'ai de vous satisfaire.

L'HÉRITAGE.

« La réputation d'un homme de bien, est le plus « précieux héritage qu'un père puisse laisser à sa fa-

« mille, et vaut, à elle seule, toutes les richesses...... »

Le Jeune Édouard Vilmain lisait tout haut devant son père un livre où se trouvait cette phrase. Il s'arrêta comme s'il réfléchissait à sa signification. « A quoi penses-tu mon fils? lui demanda M. Vilmain, est-ce que par hasard tu préférerais, au trésor dont on te parle, une brillante fortune et un mauvais renom? — Non assurément, mon Papa, répondit le jeune garçon; mais je faisais la réflexion qu'il ne fallait jamais prendre à la lettre ce qui est dans les livres, car, par exemple, la bonne réputation d'un père ne suffirait pas pour nourrir sa famille et lui faire trouver de l'argent, si elle en manquait entièrement. — Tu crois?... Eh bien, pose-là ton livre. Il me revient en cet instant dans la pensée l'histoire d'une famille que j'ai beaucoup connue; elle te fera peut-être changer d'opinion.

« A l'époque où la révolution française exerçait tous ses ravages, M. Pierre Vincent, riche et heureux négociant, devint une de ses premières victimes: La guerre rendit tout commerce impossible; plusieurs entreprises très considérables restèrent suspendues avant qu'il lui fût possible de recouvrer ses fonds; ses plus belles manufactures furent incendiées par des brigands, et pour comble de malheur, il apprit de tous côtés les banqueroutes des maisons avec lesquelles il faisait le plus d'affaires. Jusque-là M. Vincent n'avait connu que la prospérité et l'avait méritée. Esclave de sa parole, la plus sévère probité avait présidé à tous ses travaux; utile à une grande quantité de pauvres familles qu'il faisait travailler, on citait sa justice, son humanité, et l'affection individuelle se joignait à l'estime publique pour lui offrir la plus douce des récompenses. Peu préparé aux coups de la fortune, M. Vincent qui était âgé, puisqu'il avait un fils déjà père de plusieurs enfants, tomba malade, et en peu de semaines, termina son utile et laborieuse carrière. Paul Vincent, son fils, loin de recueillir une brillante succession, comme il avait dû s'y attendre, ne put retirer de ses débris qu'une modeste somme, à peine suffisante pour le conduire hors de France. Là, établi avec sa famille, il espérait trouver, dans une honnête médiocrité, la tranquillité que ne pouvait lui offrir sa patrie avant de longues années. Il se décida pour Francfort, ville d'Allemagne, avec laquelle son père avait fait des affaires immenses, et qui d'ailleurs n'était pas très éloignée de Strasbourg, résidence habituelle de MM. Vincent, père et fils.

Muni d'un passe-port bien en règle, et emportant, attachée autour de lui, sous ses habits, une bourse remplie d'or, qui contenait toute sa fortune, M. Paul Vincent arriva, avec sa petite famille, aux portes de la ville, qui le séparaient du pays étranger. Aussitôt qu'il aurait traversé le Rhin, il se regardait comme sauvé. Mais le pont était gardé par une troupe de gens ivres, qui ne demandaient que le désordre et le pillage: ils arrêtèrent la voiture de M. Vincent, se saisirent de sa personne, et allaient l'entraîner en prison. Dieu sait combien de temps il y serait resté, et quel eût été le résultat de cette arrestation, si le commandant de cette garde nationale ne l'eût reconnu. « C'est le fils « de M. Vincent, s'écria-t-il; je me fais sa caution, et « je voudrais voir qu'on lui ôtât un cheveux de la tête! « Ne me remerciez pas, ajouta-t-il; n'ai-je pas dû à « votre père toute mon existence? Je n'étais qu'un « pauvre ouvrier chez lui: Je fus blessé; il me fit soi- « gner comme son enfant; puis il me conseilla d'en- « treprendre un petit commerce. J'empruntai des « fonds avec sa signature, car elle valait de l'or. Éta- « bli dans cette ville, j'ai prospéré; je lui dois tout, « et je ne protégerais pas sa famille!... Allons, vous « autres, qu'on ouvre les portes et que personne ne « s'avise de mettre la main sur le fils de Pierre Vin- « cent! Puisqu'il vous dit qu'il ne quitte pas la France « avec l'intention de prendre du service contre elle « dans l'étranger, c'est que c'est vrai; pardi! on sait « bien qu'un Vincent n'a jamais menti! » Cette harangue, dans la bouche d'un des chefs, et accompagnée d'une baïonnette qui pressait les rangs de s'ouvrir, persuada les auditeurs, et M. Vincent passa. Mais on ne quitte point le sol natal sans regrets, et il ne pouvait se délivrer d'une profonde mélancolie; il aurait pu la regarder comme un trop juste pressentiment, car à peu de distance de Francfort, il fut attaqué par des voleurs qui s'emparèrent de tous ses effets et le dévalisèrent entièrement. Le portefeuille qui contenait tous ses papiers et quelques pièces d'or, ce fut tout ce qu'il conserva; il s'efforça de ranimer le courage de sa famille; il gagna avec elle Francfort à pied, et alla cacher sa détresse et son chagrin dans la plus médiocre auberge de la ville. Là, surmontant un inutile abattement, le malheureux père se décida à prendre un parti que sa position rendait indispensable. Il se fit conduire chez le plus riche banquier de la ville. « Monsieur, lui dit-il, je suis accablé par le sort, mais « il me reste du zèle et du courage; je viens vous de- « mander du travail: le plus assidu, le plus difficile « ne pourra me rebuter. » Le banquier était un brave homme; mais guidé par la prudence, il répugnait à confier l'entrée de ses bureaux à un inconnu. « Quels « sont vos répondants? dit-il avec bonté; vous pa- « raissez fait pour avoir des amis, et sans doute « vous pourrez m'en nommer quelques-uns. — C'est « la première fois que je viens en cette ville. Néan- « moins, mon nom ne doit pas y être inconnu.... « Veuillez parcourir ce portefeuille; les papiers qu'il « contient vous prouveront que je me nomme Paul « Vincent. — Quoi! vous seriez le fils de Pierre Vin- « cent, l'un des plus riches négociants français, et

« certainement l'un des plus estimés.... Ah! Monsieur, « je ne veux point d'autre garant de la confiance que « vous méritez. Vous ne pouvez vous nommer Vin- « cent et chercher à tromper; l'honneur, la probité, « se transmettent dans votre famille, avec le sang qui « coule dans vos veines; permettez-moi donc d'offrir « ma maison et mon amitié au fils de celui qui, pen- « dant le cours de longues années, a joui ici d'un tel « crédit, que sur sa signature, ou sa simple parole, « toutes les bourses se fussent ouvertes: je me trouve « heureux d'honorer ainsi sa mémoire. »

« Paul Vincent et sa famille acceptèrent une hospitalité offerte avec tant de cordialité. Peu de temps après, le caissier de la maison de banque vint à mourir, et sa place fut offerte à M. Vincent, tant on était satisfait de son travail et certain de sa probité. Peu d'années s'étaient écoulées, lorsqu'il obtint d'avoir un intérêt dans la banque. Il refit enfin peu à peu sa fortune, n'ayant apporté pour premiers fonds que le souvenir de la bonne foi et de l'intégrité de son père.

« N'oublie jamais, disait Paul Vincent à son fils, « qui travaillait sous lui à la tenue des livres, n'oublie « jamais que c'est là l'héritage le plus précieux que je « te laisse; il est à l'abri de tous les revers de la for- « tune, et il peut les réparer tous. Conserve, mon « enfant, ce dépôt bien intact, et transmets-le à tes « fils : malheur au premier qui y porterait atteinte! « Celui-là seul, aurait fait une perte irréparable. »

LA MODESTIE.

FABLE.

Lorsque Jupiter prit le soin
D'assigner aux vertus leur rang auprès de l'homme,
Celle qui méritait la pomme,
La Modestie, était demeurée en un coin :
Elle fut oubliée; on ne la voyait point.
« O vous que la grâce accompagne,
Lui dit le Dieu, les rangs sont déjà pris;
Mais des autres vertus vous serez la compagne;
Vous en rehausserez le prix. »

(GRÉNUS.)

VARIÉTÉS.

Je sais que plusieurs de mes lecteurs doivent aux méthodes ingénieuses de l'abbé Gaultier, une grande partie de l'agrément et de la facilité qu'ils ont trouvés jusqu'ici dans leurs études. Il apprendront sans doute avec plaisir qu'un portrait de cet excellent ami de l'enfance et de la jeunesse vient d'être reproduit et multiplié par le moyen de la lithographie. Ce portrait est d'une ressemblance frappante. Il m'a retracé, après huit années, les traits de cet homme vénérable, de manière à produire en moi l'émotion qu'on éprouve en revoyant une personne chère et respectée, dont on a été long-temps séparé. Je juge, par le plaisir qu'il m'a causé, de celui qu'il procurera à ceux qui ont connu comme moi le bon abbé Gaultier; et je suis convaincu que ceux là aussi qui ont recueilli, sans le connaître, le fruit de ses utiles travaux, seront également charmés de pouvoir contempler les traits d'un homme qui a applani pour eux la route de l'étude. — Ce portrait se vend chez Villedieu, marchand d'estampes, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 11. Prix 1 fr., et sur papier de Chine, 1 fr. 25 centimes.

— En parlant de l'abbé Gaultier je me rappelle une pensée de Plutarque, qu'il avait coutume de répéter souvent aux jeunes gens et qui peut trouver ici sa place :

« Le laboureur aime à voir les épis se pencher en se balançant vers la terre; ceux qui, par légéreté, portent la tête haute, il juge qu'ils sont vides et qu'ils n'ont qu'un orgueil stérile. Il en est ainsi des jeunes gens qui ont quelque teinture des sciences; ils annoncent d'autant plus de vanité dans leur maintien, dans leur démarche, ils affectent d'autant plus de mépriser tout le monde qu'ils sont plus vides en effet. Mais quand ils parviennent à cueillir les fruits de la sagesse, quand ils commencent à se remplir, ils se dépouillent de leur insolence et de leur vanité. »

— Plusieurs fautes se sont glissées dans mon dernier numéro, dont je n'ai pas pu surveiller l'impression avec autant de soin que de coutume. Je prie mes lecteurs, et sur-tout l'aimable correspondante qui m'a donné l'histoire de *la Petite Capricieuse*, de vouloir bien m'excuser. Voici comment ces fautes doivent être corrigées: Page 102, 1re colonne, ligne 51, au lieu de *cuivre Japon*, lisez: *cuivre* DU *Japon*. Page 103, 1re col., ligne 30, au lieu de *elle put*, lisez : *elle* NE *put*. Page 103, 2e col., ligne 14, au lieu de *autres réflexions*, lisez: UTILES *réflexions*. Même page, même colonne, ligne 42, au lieu de *elles tinrent compte*, lisez: *elles* LUI *tinrent compte*.

— On m'a adressé plusieurs questions auxquelles je regrette de ne pouvoir plus répondre, parce que j'ai déjà traité les sujets dont il s'agit. Ainsi, par exemple, on m'a demandé un article sur le diamant; je ne puis que renvoyer mon correspondant au numéro 7 de cette seconde année du Journal, où j'ai parlé de ce brillant et intéressant minéral.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er mai 1825 pour un an, ou du 1er novembre 1825 pour six mois, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 5 mai prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

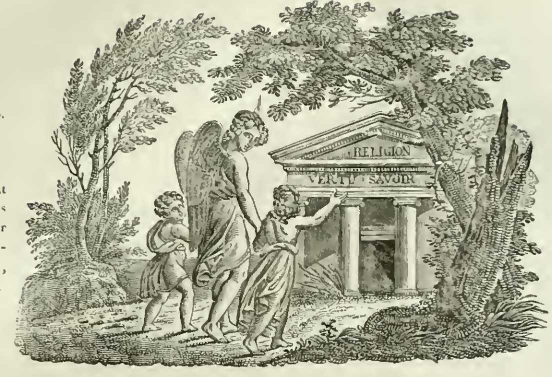
IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6

DIMANCHE, 30 AVRIL 1826.

IIe ANNÉE. No 53.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'OR.

Après vous avoir parlé, mes jeunes amis, du plus utile des métaux, de ce fer qui rend à l'homme tant et de si importants services, je veux aujourd'hui vous entretenir de celui auquel on a attaché le plus de prix, auquel on est convenu d'attribuer le plus de valeur, en un mot, de l'or, qui partage avec l'argent le privilége de représenter le fruit de nos travaux.

Ce serait une erreur de croire que cette sorte de primauté accordée à l'or sur tous les autres métaux fût l'effet du hasard, d'un caprice des hommes, ou qu'elle ne fût fondée que sur la rareté de ce métal. Elle a véritablement des bases plus solides; l'or n'est pas précieux seulement parce qu'il est rare et brillant, et vous reconnaîtrez dans un moment que l'estime dont il jouit est justifiée par d'autres qualités qui lui sont propres.

Vous connaissez tous la belle couleur jaune de l'or; elle l'emporte sans contredit, par son éclat tout à-la-fois vif, doux et agréable, sur celle de tous les autres métaux; mais ce qui lui donne sur-tout un avantage incontestable, c'est de n'être point altérée par l'action de l'air et de l'humidite, comme cela arrive à presque tous les autres corps métalliques.

L'or est le plus pesant des métaux, à l'exception d'un seul, le platine; il l'emporte sur tous, sans exception, par sa ténacité et sa ductilité.

Pour vous donner une idée de sa ténacité, il me suffira de vous dire qu'un fil d'or d'un peu plus d'une ligne de diamètre peut soutenir, sans se rompre, un poids de cinq cents livres.

La facilité avec laquelle il s'étend sous le marteau n'est pas une de ses moindres qualités, car elle supplée à sa rareté en lui permettant de recouvrir d'autres corps de la couche la plus mince qu'on puisse imaginer. Ainsi, par exemple, une parcelle d'or du poids d'un grain peut s'étendre sous le marteau en une feuille de cinquante pouces carrés: une statue équestre de grandeur naturelle peut se dorer en plein avec une pièce d'or de 20 francs; un cylindre d'argent sur lequel on aurait étendu une once d'or, peut fournir, par suite de son passage à la filière, un fil doré long de 97 lieues de poste, et si l'on passe ce fil sous un laminoir, il se changera en un petit ruban de 111 lieues de longueur, doré en plein sur les deux faces. Il n'est aucun métal, après l'or, dont la ductilité puisse donner des résultats qui approchent de ceux-ci.

L'or pur est le plus mou des métaux, après le plomb. Cette propriété est cause qu'on ne l'emploie point à l'état de pureté parfaite. On est obligé, soit pour la

monnaie, soit pour le travail de l'orfèvrerie, d'augmenter sa dureté, en y alliant un peu de cuivre ou d'argent. Les proportions de ces alliages sont fixés par la loi et garanties par le poinçon ou contrôle, dont vous pouvez voir la marque sur tous les bijoux en or que vous serez à même d'examiner.

Lorsqu'on veut s'assurer qu'un bijou est en or, et non point de cuivre ou de quelque composition métallique imitant la couleur de l'or, on se sert d'une pierre, appelée *pierre de touche*, sur laquelle on passe et repasse le bijou qui y laisse une trace jaune métallique. On fait ensuite tomber sur cette trace jaune une goutte d'*acide nitrique*, appelé vulgairement *eau forte*. Si le bijou est en or, comme ce métal n'est point altérable par l'acide, la trace jaune reste intacte; s'il est de cuivre ou de quelque composition imitant la couleur de l'or, ces métaux sont dissous par l'acide et la trace disparaît. Les gens habiles reconnaissent assez bien, au moyen de la pierre de touche, le degré d'alliage que l'or peut contenir, parce que, lorsqu'il en contient beaucoup, l'or seul reste sur la pierre, l'alliage se dissout, et par conséquent la trace jaune s'efface en partie.

Il résulte de cette disposition de l'or à conserver sa pureté, que c'est toujours à l'état de métal, et non point de minerai, qu'on le trouve dans la nature. Souvent il suffit de le rassembler et de le fondre, tel qu'on le recueille ainsi, pour qu'il soit susceptible d'être versé dans le commerce avec une valeur de plus de 1,500 francs la livre. Cet or natif s'applatit sous le marteau; le plus petit grain se change en une paillette, et ce seul caractère suffit pour le faire distinguer des autres subtances, telles que le mica et certains minerais de fer et de cuivre, qui ont un faux éclat doré, mais qui s'égrainent toutes sans exception, quand on veut les applatir entre l'enclume et le marteau.

L'or natif se trouve dans les sables, ou dans des filons qui traversent les montagnes. Le minéral qui le contient ordinairement est un cristal de roche grossier, dans lequel le métal se présente en lames, en paillettes, en grains irréguliers, en filaments contournés ou en petits rameaux. Celui qui se trouve dans les sables de certaines rivières, s'offre en paillettes plus ou moins fines, ou en petites masses arrondies que l'on nomme *pépites*. On rencontre quelquefois de ces pépites qui sont d'un assez gros volume. Il en existe une, dans le cabinet du Jardin du Roi, qui vaudrait au poids environ 1,200 francs.

Les principales mines d'or exploitées de nos jours sont celles d'Amérique, qui consistent en mines souterraines et en lavages des sables qui contiennent de l'or. Le Brésil en produit annuellement pour près de 24 millions de francs; le Mexique, le Pérou, et Buenos-Ayres, pour 10 millions. En Afrique, le sable d'or forme une branche essentielle du commerce des Nègres qui le vendent à l'état de sable, ou à l'état d'anneaux grossièrement travaillés. On porte le produit de ces sables à 5 millions. L'Europe renferme peu de mines d'or actuellement exploitées, si ce n'est en Hongrie. Quant à l'Asie, ses richesses nous sont à-peu-près inconnues, mais on sait qu'elle renferme aussi des mines et des lavages importants.

Je ne terminerai point cet article sans vous dire quelques mots des procédés qu'on emploie pour dorer les métaux. Cet art est fondé sur la double propriété qu'a le mercure, dont je vous ai parlé ailleurs, de s'amalgamer avec l'or, et de s'évaporer ensuite au feu, en abandonnant l'or qui s'attache alors fortement au métal sur lequel on a étendu l'amalgame. C'est ainsi que l'on dore le fer, le bronze, et l'argent qui dans cet état prend le nom de *vermeil*.

Lorsque les pièces sortent du feu, elles sont recouvertes d'une couche d'or terne qui porte le nom d'or *moulu;* on polit sa surface avec un instrument appelé *brunissoir*, ou bien on la conserve à l'état mat dans certaines parties du même ouvrage.

Quant aux corps qui ne peuvent point soutenir l'action du feu, l'art de les dorer consiste à fixer à leur surface, au moyen de certains vernis, des feuilles d'or extrêmement minces. C'est ainsi qu'on dore le bois, le plâtre, le papier, le plomb, le cuir, etc.

Comme je crois vous faire plaisir en vous offrant l'occasion de remarquer la supériorité de notre industrie, je conclurai en vous disant, mes amis, que la bijouterie et l'orfèvrerie françaises ont sur celles des autres nations deux avantages : l'un d'employer la matière à un titre élevé, c'est-à-dire avec le moins d'alliage possible; l'autre, de joindre la perfection du travail à l'élégance des formes, et de faire admirer ainsi par-tout les ouvrages exécutés dans les ateliers de Paris.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Heureux celui qui craint les reproches de sa conscience avant de redouter ceux des autres!

Un Sage a dit : Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

De quelque manière qu'on distribue son temps, il y en aura pour le mal, s'il n'y en a pas pour le travail.

L'ÉCOLIER GÉNÉREUX.

Dans un collège de Paris, se trouvaient ensemble deux jeunes garçons de caractères bien différents. L'un était aussi doux, aussi complaisant, aussi docile que l'autre était désobéissant, fier et arrogant. Le premier, qui se nommait Charles, appartenait à des parents honnêtes et peu fortunés; ses qualités aimables lui avaient attiré l'estime de ses maîtres, l'amitié de ses camarades, et le faisaient rechercher de tout le monde. Leon, au contraire, fils unique de parents très riches, et se figurant que les avantages de la fortune lui donnaient des droits au respect et à la soumission de tous les autres, n'avait réussi, par ses airs hautains et ses manières désagréables, qu'à se faire généralement détester de ceux qui l'entouraient. Vivement piqué de cette différence, il ne laissait échapper aucune occasion de s'en venger sur le pauvre Charles, en lui faisant éprouver tous les mauvais traitements imaginables. Charles les supportait avec patience, sans jamais songer à se plaindre et à faire punir son méchant camarade. Un jour même que plusieurs de ses jeunes amis l'invitaient à employer ce moyen pour mettre fin aux injures de Léon, « à quoi me servira, répondit le bon Charles, la correction qui lui sera infligée! Elle ne réparera pas le mal qu'il m'a fait, et moi, j'aurai le regret d'être la cause du mal qui lui arrivera. »

Cependant, enhardie par l'impunité, la conduite de Léon devenait de plus en plus mauvaise. Ce n'était pas seulement Charles et quelques autres écoliers qui avaient à en souffrir; les maîtres eux-mêmes ne savaient plus à quels moyens recourir pour dompter ce caractère altier et rebelle. Plusieurs rapports furent faits au proviseur, et les plaintes qu'ils contenaient étaient d'une nature si grave, que ce chef de l'établissement crut devoir prendre la résolution de renvoyer honteusement Léon du collège. Lorsque cette nouvelle se répandit, tous les élèves, dont il s'était fait detester, en furent ravis. Un seul ne prit aucune part à leur joie: c'etait Charles, lui qui avait eu le plus à se plaindre de Léon. Oubliant en ce moment les injures qu'il avait reçues de lui, il ne vit plus que le malheur de son camarade, et les fâcheuses consequences que pouvait avoir pour lui dans l'avenir, son renvoi du collège. A peine a-t-il appris la nouvelle, qu'il sort précipitamment de la cour, traverse rapidement les corridors, arrive au cabinet du proviseur et se jette à ses genoux: « Ah! Monsieur, dit-il d'une voix émue, je vous en conjure; si vous avez été jusqu'à présent content de ma conduite et de mon travail, accordez m'en aujourd'hui la récompense, accordez moi la grâce de Léon. Je vous en supplie, procurez-moi le bonheur d'acquérir un ami pour moi, et pour vous un élève qui se conduira désormais comme vous pouvez le desirer. Oui, j'ose prendre sur moi d'en répondre, Léon sera touché de votre bonté, il travaillera à réformer son caractère, il deviendra peut-être l'honneur de la maison. Monsieur, ne soyez pas inflexible..... — Aimable et bon enfant, répondit le proviseur vivement touché de la démarche et de l'accent de Charles, tu mérites en effet une récompense, et je sens bien qu'aucune autre ne pourrait remplacer celle que tu demandes. Viens m'embrasser et reçois, avec la grâce de ton camarade, l'assurance de mon estime et de ma tendresse. »

Ayant ainsi parlé, le proviseur ordonna qu'on fit venir Léon. Celui-ci parut bientôt dans l'attitude d'un suppliant. « Tenez, lui dit le proviseur, en montrant Charles, voilà celui à qui vous devez votre grâce; c'est en sa faveur, c'est par ses prières qu'elle vous est accordée. Je vous expliquerai dans un autre moment les conditions que j'ai à y mettre de votre part; je me borne à vous dire aujourd'hui que je vous regarderais comme le dernier des hommes, si par votre conduite, vous ne vous efforciez pas de réparer vos fautes et de vous rendre digne d'un ami tel que l'honnête et généreux Charles. »

Léon etait demeuré immobile, et la surprise le rendait muet. Tout-à-coup, versant un torrent de larmes, il voulut se jeter aux pieds de Charles; mais celui-ci le retint et s'élança dans ses bras en disant: « N'est-ce pas que tu veux bien être mon ami? »

LE PRINTEMPS

DU PAUVRE ENFANT.

Oh! comme l'hiver était dur!
Combien j'ai vu souffrir ma courageuse mère!
Combien j'ai déploré, dans notre asyle obscur,
Mon impuissance et sa misère!

Cependant nous avons vécu,
Nous avons traversé cette saison terrible;
Une providence visible
A nos pressants besoins chaque jour a pourvu.

Et voici, maintenant qu'a cessé la froidure,
Voici revenir le printemps,
Et la douce chaleur, et la fraîche verdure;
Nouveaux bienfaits de Dieu pour les pauvres enfants.

Soleil, dont la chaleur doucement me pénètre,
Que tu me fais plaisir, que tu me fais de bien!
Près de sa petite fenêtre,
Maman va se chauffer sans qu'il en coûte rien.

Tes rayons sont pour tout le monde,
Tu n'exiges nul prix pour tes nombreux bienfaits,
Et tu verses les feux de ta clarté féconde
Sur la cabane et le palais.

La commune fontaine ouverte à l'indigence,
Ne présentera plus ses arides glaçons;
Librement nous y puiserons
Cette eau, premier besoin qu'ignore l'opulence.

Que ce printemps nouveau nous promet de douceurs!
Que j'aime ce naissant feuillage!
Le pauvre se console en dormant sous l'ombrage,
Bercé par le zéphir que parfument les fleurs.

Et voici, près de ma croisée,
Les bons petits oiseaux qui vont faire leurs nids.
Ils ne me fuiront pas, car, la saison passée,
Alors qu'ils avaient faim, mon pain les a nourris.

Il faut si peu pour satisfaire
Aux modestes besoins du petit passereau!
Tout pauvre que je suis, hélas! dans ma misère,
J'avais encor de quoi secourir un oiseau.

Que grâce en soit rendue au Dieu de la nature,
Qui veille sur tous ses enfants;
Au Dieu qui donne la pâture
A l'insecte, au lion, aux faibles, aux puissants!

Dieu, qui m'as conservé ma mère,
Dieu, qui m'as exaucé lorsque je t'ai prié;
Quand tu rends le printemps aux pauvres de la terre,
Que ton nom soit glorifié!

L. P. J.

LITHOGRAPHIE.

Il n'est personne qui ne connaisse le petit montagnard et ses marionnettes, que représente le dessin lithographié joint aujourd'hui à ce Journal. Je n'ai pas besoin par conséquent d'y ajouter aucune explication; mais il me fournit un petit fait à vous conter.

Le jeune George était à la promenade avec sa sœur Zoé. George avait avec lui son polichinelle, et Zoé sa poupée. Ils rencontrèrent le petit montagnard et ses marionnettes, qu'ils regardèrent quelque temps, après quoi ils lui donnèrent quatre sous, que leur mère avait mis dans la poche de George pour faire l'aumône à des pauvres, s'ils en trouvaient sur leur chemin. Comme ils retournaient à la maison, un petit garçon vint en effet leur demander la charité; ils n'avaient plus rien; ils en étaient tout attristés. « Zoé! s'écrie tout-à-coup George, il me vient une idée; donnons lui mon polichinelle et ta poupée; cela lui fera deux marionnettes, et il pourra gagner sa vie, comme le petit montagnard. — Oh! tu as raison, répond vivement Zoé; tiens, explique-lui cela. » George aussitôt fait la leçon au petit garçon qui l'écoute attentivement, et qui promet de suivre son conseil. Jugez de la joie de nos deux enfants, lorsque huit jours après, ils rencontrent aux Champs-Élysées le polichinelle et la poupée dansant sur une planche, et qu'ils voient le petit garçon recevoir dans son bonnet les sous des spectateurs! « Vous m'avez donné un gagne-pain, leur dit-il. Je vous en remercie, mes beaux enfants. — Oh! nous en sommes plus heureux que vous, dit George; mais il vous manque un petit tambourin; j'en ai un, je vous l'apporterai demain. Je n'aurais pas cru que mes joujoux eussent tant de valeur et pussent me procurer tant de plaisir. »

VARIÉTÉS.

Jeudi et vendredi derniers, il y a eu, dans le palais du petit Luxembourg, chez Monsieur le Chancelier, une exposition de divers ouvrages faits par des personnes bienfaisantes, et destinés à être vendus pour que le produit en soit employé à des œuvres de charité. Au nombre de ces ouvrages, il en est qui sont sortis des mains les plus augustes, des mains de deux princesses qu'on est sûr de reconnaître par-tout où il s'agit de donner l'exemple de la bienfaisance et de la vertu. A côté de ces objets, auxquels leur origine faisait attacher un si haut prix, on en voyait de beaucoup plus simples, mais qui offraient un autre genre d'intérêt; c'était le modeste tribut du premier travail de l'enfance, instruite aux bonnes œuvres sous la direction maternelle. Parmi ces petits ouvrages, figurait une poupée vêtue avec grâce et couchée sur un lit disposé avec beaucoup de goût. Dans la visite que S. A. R. Madame, duchesse de Berri, a faite jeudi à l'exposition, ce joujou a attiré son attention; et ayant appris qu'il était l'ouvrage d'une petite fille de cinq ans et demi, la princesse s'est empressée de l'acheter, en disant: « Je veux montrer à ma fille qu'on lui élève de jeunes aides pour faire le bien. »

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er mai 1825 pour un an, ou du 1er novembre 1825 pour six mois, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 7 mai prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 7 mai 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. No Ier.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

TROISIÈME ANNÉE DU BON GÉNIE.

Voilà, mes bons amis, que vous comptez deux années de plus, depuis que j'ai commencé ce petit Journal. Pendant ce laps de temps, j'ai pu remarquer les progrès de ceux d'entre vous qui correspondent avec moi depuis que nos relations sont établies. Je les ai vus, je les ai suivis avec un sensible plaisir; je m'en suis réjoui sincèrement, comme de tout ce qui peut contribuer à votre bonheur futur. Je ne doute point que ceux qui n'ont pas été dans le cas de prendre part à notre correspondance, n'aient également réussi dans leurs travaux et donné pleine satisfaction à leurs parents, par une bonne et sage conduite, par de bons et honorables sentiments. En commençant cette nouvelle année de mon Journal, j'éprouve le besoin de vous féliciter, avant tout, de ce que vous avez pu faire de bien, et de vous inviter à persévérer dans vos bonnes résolutions. S'il en était parmi vous quelques uns qui, en regardant en arrière, pussent regretter de n'avoir pas aussi parfaitement rempli tous leurs devoirs et répondu au vœu de leur famille, je les engagerais à ne se point décourager, et à faire de nouveaux efforts pour suivre, avec plus de constance et de succès, la route de la sagesse qui est aussi celle du bonheur. Soyez bien assurés, tous tant que vous êtes, mes jeunes amis, que les vœux du bon Génie vous accompagneront dans votre carrière, et que rien ne pourrait lui causer tant de joie que l'idée d'avoir contribué à l'applanir pour vous, à vous aider à la parcourir. Nous allons continuer nos petits entretiens, nos petites instructions, nos petits récits, nos relations enfin qui ont tant de charme pour moi. Puissent-elles en avoir aussi toujours pour vous. Rendez-moi un peu de l'affection que je vous porte; c'est le moyen de satisfaire ma plus chère ambition.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE

J'éprouve quelque embarras pour rendre compte aujourd'hui de ma correspondance, à cause des choses personnelles qu'elle renferme pour moi. Cela m'a presque fait regretter de m'être mis dans ce cas, en proposant des questions sur la *reconnaissance*. Cependant, en réfléchissant que c'est à mes jeunes amis que j'adresse ces extraits, je pense qu'il ne pourra pas leur sembler étrange d'y retrouver ce qu'ils m'ont écrit eux-mêmes, et cela me rassure un peu. Je les prie, au reste, de croire que je suis vivement touché des aimables expressions de leur reconnaissance, qu'il

m'est bien doux d'obtenir et que je voudrais mieux mériter.

Parmi les lettres qui me sont parvenues, j'en ai choisi, pour les imprimer, deux de celles des plus avancés de mes correspondants, et deux des plus jeunes. Les premières sont de Mesdemoiselles *Cateau P.....*, et *Blanche R.....*; les deux autres sont de Mesdemoiselles *Léonie D.....*, et *Virginie de V.....* Voici ces lettres :

« Mon bon Génie, la reconnaissance est un devoir, ou plutôt un instinct qui, en nous rappelant des bienfaits reçus, nous inspire le desir d'y répondre. *C'est la mémoire du cœur*, a dit un sourd-muet, à qui on faisait la même question que vous venez de nous proposer, et il me semble que cette définition est très juste, car comme tout ce que nous avons appris est gravé dans notre mémoire, c'est-à-dire dans notre tête, ainsi le souvenir des bienfaits est gravé dans notre cœur, d'ou il doit s'effacer moins facilement que les choses apprises ne s'effacent de notre mémoire.

« Les enfants doivent, comme tout le monde, être reconnaissants envers ceux qui leur font du bien : d'abord envers Dieu, de qui ils tiennent tout, même la faculté de sentir et de reconnaître des bienfaits; envers leurs parents, les auteurs de leurs jours, pour eux les distributeurs des bienfaits de Dieu, qui guident leur enfance, président à leur éducation et sacrifient souvent leur repos pour rendre leurs enfants heureux et dignes de l'être. Les enfants doivent encore de la reconnaissance à leurs maîtres et à tous ceux qui, d'accord avec leurs parents, cherchent à former leur cœur, à cultiver leur esprit et à leur procurer des talents utiles et agréables. Un certain nombre d'enfants doivent enfin de la reconnaissance à vous, mon bon Génie, qui paraissez prendre tant d'intérêt à leur véritable bonheur, en leur désignant chaque semaine de nouveaux moyens d'y parvenir.

« Quand on sait à qui l'on doit de la reconnaissance, on sent que ce n'est pas seulement un devoir, mais un véritable plaisir, parce qu'il est doux de sentir qu'on nous veut du bien. La reconnaissance est une chose si naturelle, si simple, qu'il faut avoir un bien mauvais cœur pour n'être pas pénétré des bienfaits dont on jouit; c'est pourquoi je pense que l'ingratitude est l'injustice la plus noire, et qu'il y a peu d'hommes qui en soient capables. J'espère que nous ne tomberons jamais dans ce vilain défaut, et que nous tâcherons toujours de nous montrer reconnaissants envers Dieu, par la piété; envers nos parents, par l'obéissance, le respect, la confiance et l'amour filial; envers nos maîtres, par nos efforts pour seconder les leurs; et envers notre bon Génie, en règlant notre conduite d'après ses leçons et ses conseils.

« Cateau P....., à Maestricht. »

« En nous donnant à définir la reconnaissance, c'est nous offrir, mon bon Génie, l'occasion de vous exprimer tous les sentiments que vos bontés pour nous et l'intérêt que vous nous portez nous inspirent. J'ose parler ici au nom de toutes vos abonnées, car mon cœur m'est garant qu'il n'en est pas une qui ne vous ait voué la plus tendre reconnaissance.

« La reconnaissance est ce sentiment qui nous porte à apprécier et à reconnaître, autant qu'il dépend de nous, les services qu'on nous rend, l'intérêt qu'on nous porte, l'amitié qu'on nous témoigne..... elle est le souvenir et le sentiment des bienfaits.

« Nous la devons à nos parents, à nos maîtres, à tous ceux qui veulent bien s'occuper de nous. Elle n'est pas seulement un devoir que la justice et la morale nous prescrivent, mais encore une dette contractée par le cœur et qu'il peut seul acquitter.

« Pardonnez-moi, mon bon Génie, d'oser vous envoyer une explication si imparfaite; croyez au moins que j'éprouve la reconnaissance mieux que je ne sais la définir. « Blanche R..... »

« Mon bon Génie, j'ai entendu dire qu'on avait demandé à un sourd-muet ce que c'était que la reconnaissance et qu'il la définit ainsi : *La reconnaissance est la mémoire du cœur.* Je crois que cette pensée est juste; car, en effet, être reconnaissant c'est se souvenir des bienfaits qu'on a reçus, aimer ceux de qui on les tient et tâcher de pouvoir les rendre.

« Il me semble que nous devons de la reconnaissance à Dieu qui nous a créés et qui nous comble de biens tous les jours; puis, à notre mère qui a bien souffert pour nous mettre au monde, pour nous nourrir; à notre père qui se donne tant de peine pour nous assurer un avenir heureux; aux personnes qui veulent bien prendre soin de notre éducation. N'en devons-nous pas aussi à notre bon Génie qui a la bonté de nous instruire et de nous amuser? Nous en devons enfin aux bonnes qui nous ont soignées et nous rendent beaucoup de services.

« La reconnaissance n'est pas seulement un devoir, mais un besoin du cœur, et devient un bonheur quand on peut la témoigner.

« Adieu, mon bon Génie, agréez les sentiments de reconnaissance de votre petite abonnée,

« Léonie D....., âgée de 9 ans
et 8 mois, à Lyon. »

« Mon bon Génie, je suis bien jeune pour définir la reconnaissance. Je sens cependant que ce sentiment est le premier que nous éprouvons. La tendresse que

nous ressentons pour nos parents est de la reconnaissance. Un enfant qui n'a jamais eu le bonheur de connaître sa mère éprouve, pour ceux qui la remplacent, une amitié, un attachement qui est de la reconnaissance. Cette amitié prend naissance des peines et des soins que l'on se donne pour notre éducation; cela est de la reconnaissance. La reconnaissance serait un devoir, si elle n'était dans notre cœur dès l'enfance. L'ingratitude ne peut y entrer puisqu'elle est un crime. J'éprouve mieux ce que je voudrais dire que je ne puis l'exprimer.

« Croyez, mon bon Génie, que les enfants sont très reconnaissants de toutes vos bontés,

« Valérie de V....., âgée de 9 ans et demi, à Rennes. »

Je vais consacrer le plus d'espace possible aux extraits de plusieurs des lettres que j'ai sous les yeux. Parmi ces lettres, il en est quelques unes qui auraient disputé l'avantage d'être insérées ici en entier, si toutes leurs parties eussent été aussi bien que ce que j'en citerai, et si elles n'eussent pas renfermé certains développements hors de propos. Voici ces extraits :

« La reconnaissance est le souvenir d'un bienfait reçu, uni à une volonté ferme de rendre la pareille autant qu'il sera en nous........ Cette vertu est la source féconde d'une foule d'autres vertus. Qu'est-ce que la piété filiale, si ce n'est la reconnaissance envers ses parents? car c'est à eux sur-tout que les enfants doivent tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils possèdent. Nous avons tant reçu d'eux, qu'il semble que jamais nous ne pourrons nous acquitter. C'est d'eux que nous tenons les premiers biens; n'est-ce pas eux qui les premiers ont droit à notre reconnaissance? Si je puis même répondre en ce jour à l'intéressante question qui nous est proposée, n'est-ce pas aux soins d'une bonne mère que je le dois? Puisse-t-elle recevoir aujourd'hui ce premier tribut de ma reconnaissance, dans le plaisir que j'éprouve à la lui témoigner! Et vous, mon bon Génie, ne craignez pas d'en recevoir aussi une part, pour les excellentes leçons de vertu que vous nous donnez tous les jours; vous n'avez pas dédaigné de converser avec des enfants; vous pouvez croire à leur reconnaissance, car les enfants ne trompent pas.

« Je ne sais où j'ai lu qu'on trouve, dans la reconnaissance, une si grande satisfaction, que seule elle peut servir de récompense..... » (Mlle *Marguerite L.....*)

« La reconnaissance n'est pas seulement un devoir, elle est aussi une vertu, puisqu'elle rend ca[illegible]e de toute sorte de sacrifices. Mais, différente de quelques autres qui coûtent à acquérir, c'est une vertu aussi facile que douce, et qui nous vient tout n[illegible]turellement. Quoique j'aie souvent entendu dire qu'il y avait peu de personnes véritablement reconnaissantes, j'ai de la peine à le croire, et je les plains plus que je ne les conçois; car, après le bonheur d'obliger les autres, il ne peut y en avoir de plus doux que celui de se voir soi-même l'objet de leur obligeance, et de sentir dans son cœur qu'on est capable de leur rendre tout ce qu'ils font pour nous, au moins en tendresse et en affection, si on ne le peut autrement. Sénèque a dit que les vœux du cœur reconnaissant qui ne peut s'acquitter transfèrent sa dette aux Dieux. Ce sentiment qui honore la Divinité, me plaît et me fait jouir plus vivement du plaisir que je trouve à être reconnaissant. » (M. *Eugène Delisle*, à Périgueux.)

« Nous devons particulièrement de la reconnaissance à nos parents, dont la tendresse pourvoit à tous nos besoins, protège nos premières années, et veille sur nous avec une si vive sollicitude. Mais n'éprouve-t-il que de la reconnaissance, l'enfant qui, attaché au cou de sa mère, rend caresses pour caresses à celle dont les paroles douces et consolantes, dont les avis salutaires ont si souvent séché ses larmes? Non : le sentiment qui fait battre son cœur a quelque chose de plus pur que celui qu'on éprouve pour tout autre bienfaiteur; sa reconnaissance se confond avec l'amour et la piété filiale. » (Mlle *Laure D....*, à Beaune.)

« La reconnaissance est une vertu qui nous fait sentir, apprécier et reconnaître, autant qu'il est en notre pouvoir, ce que l'on fait pour nous. Cette vertu est aussi agréable à celui qui en reçoit l'expression qu'à celui qui la témoigne; elle est pour l'un le gage certain que ses bienfaits ne sont pas perdus, et pour l'autre, le plaisir bien doux de sentir qu'il peut rendre en quelque sorte le bien qu'on lui a fait en en témoignant sa reconnaissance. » (Mlle *Ariane S. de C....*)

« Je regarde la reconnaissance comme une des plus douces jouissances du cœur. On est bien heureux, quand on peut dire à ceux qu'on aime et qui nous prodiguent soins, tendresse, sages conseils : *Combien je vous suis reconnaissant!* » (Mlle *Adèle D........*)

« Quoi de plus doux que de pouvoir obliger celui qui nous a rendu service, de retirer du précipice celui qui nous a empêché d'y tomber? Deux sentiments semblent se mêler et se confondre dans le cœur : on fait du bien à son semblable, et on rend service à un bienfaiteur. » (Mlle *Caroline L......*)

« Les premiers objets de reconnaissance d'un enfant sont ses père et mère, et particulièrement sa mère qui a souffert pour lui, qui l'a nourri et qui lui a sacrifié son repos et sa santé. » (M. *Albert Patersi.*)

« La reconnaissance est une vertu qui grave au fond du cœur le souvenir du bien que l'on a reçu ; on aime à se le rappeler, on sent le besoin de le publier, et le cœur n'est satisfait que lorsqu'il peut obliger à son tour. » (Mlle *Clémence de F...*, à Villebadin.)

« La reconnaissance est un mouvement de notre âme qui nous porte à aimer ceux qui nous ont fait du bien ; c'est un sentiment naturel à une âme honnête, mais qu'il ne dépend pas précisément de nous de ressentir. Ce qui est en notre pouvoir, c'est d'agir comme si nous l'éprouvions, et de rendre à ceux qui nous ont obligés tous les services qu'ils peuvent attendre de nous. La reconnaissance, alors, sans cesser d'être un sentiment, devient une vertu. » (Mlle *Célinie de B.....*, à Caen.)

« Un ingrat n'est pas heureux, car celui qui ne sait pas reconnaître un bienfait doit avoir un bien mauvais cœur. Il est si doux d'être reconnaissant ! » (Mlle *Sophie Ch....*)

« C'est la reconnaissance qui produit cette tendre émotion que nous éprouvons à la vue d'une personne qui nous est chère par ses bienfaits, et qui lui donne ce doux pouvoir qu'elle a sur nous. » (Mlle *Léonie C.....*, élève de la maison royale des Loges.)

« Pour les âmes communes, la reconnaissance peut ne paraître qu'un devoir que, trop souvent même, elles trouvent pénible à remplir ; mais elle est un sentiment naturel et même un besoin pour les âmes élevées. » (Mlle *Aline L.....*, à Baugé.)

« La reconnaissance est une douce obligation pour les personnes qui ont un bon cœur. Il y a pourtant une circonstance qui pourrait la rendre pénible, c'est l'obligation de recevoir des bienfaits de quelqu'un qu'on mépriserait. Dans ce cas, la reconnaissance n'est plus qu'un devoir, et on doit en acquitter la dette le plutôt possible. » (Mlle *Louise D......*, à Saint-Brieux.)

« Je pense souvent avec plaisir que je peux, par ma bonne conduite, dédommager mon père et ma mère des peines que je leur ai causées. » (Mlle *Delphine F....*, à Vienne.)

« Nous devons de la reconnaissance aux personnes qui nous découvrent nos défauts et nous aident à nous en corriger. » (Mlle *Caroline de V......*)

« La reconnaissance n'est pas seulement un devoir, mais un besoin que nous éprouvons de rendre le bien qu'on nous a fait. » (Mlle *Sophie M. G.....*)

« Ce n'est pas seulement par devoir qu'on est reconnaissant, car un devoir c'est quelque chose à laquelle on est forcé, et on n'est pas reconnaissant par force, mais par amitié pour la personne qui nous a rendu quelque service. » (M. *Gabriel d'Erceville.*)

« Nous avons dans l'âme un sentiment qui nous porte comme malgré nous vers nos bienfaiteurs. » (Mlle *Pélagie H.....*, à la pension du Sacré-Cœur, à Séez.)

« A Athènes, il y avait un tribunal où l'on punissait les ingrats ; mais il y en avait si peu, que les juges étaient presque toujours à rien faire. Ennuyés d'aller à leur tribunal et de n'y trouver personne, ils attachèrent une corde à une grosse cloche, et quand on avait besoin d'eux on la sonnait. Mais comme cela arrivait si peu souvent, que l'herbe eut le temps de pousser contre le mur, elle s'entortilla à la corde. Un homme avait un cheval qui avait vieilli à son service ; le pauvre animal ne pouvant plus le servir, il le renvoya en disant : Puisque tu ne peux pas me servir, ce n'est pas la peine de te nourrir. Le cheval marcha quelque temps et se trouva dans la rue où demeuraient les juges du tribunal contre les ingrats. Ayant faim et voyant de l'herbe, il s'approcha pour la manger. Mais elle était tellement entortillée avec la corde, qu'à chaque fois qu'il la tirait la cloche sonnait. Les juges vinrent et furent fort surpris de ne voir personne, mais le cheval qui tirait la corde. Ils demandèrent à qui il appartenait. On leur répondit qu'il n'appartenait à personne, et que son maître l'avait mis à la porte parce qu'il ne pouvait plus le servir. Voilà une grande ingratitude ! s'écrièrent les juges. Ils firent venir l'homme à qui appartenait le cheval, et le condamnèrent à payer tous les ans la nourriture de l'animal. C'est ainsi que cet homme fut puni de son mauvais cœur. » (Mlle *Victorine P.....*, à Rouen.)

Je terminerai ce compte rendu de ma correspondance en mentionnant, comme méritant d'être distinguées, les lettres de ceux de mes correspondants et correspondantes dont les noms suivent :

Mlle *Ernestine P.......*, à Montataire ; Mlle *Julie D....*, à Maestricht ; Mlle *Augusta de V.....*, à Rennes ; Mlle *Henriette B......* ; Mlle *Louise F.....*, à Grenoble ; MM. *Jules* et *Gustave R.....*, à Bressuire ; Mlle *C. A.*, à St.-M. Lebeau ; Mlle *Cécile de P....* ; Mlle *Alexandrine de L.....*, au château de Dobert ; Mlle *Augustine*, au Lude ; Mlles *Euphrasie P....*, *Adèle J....*, *Virginie F....*, *Bénédicte L.....*, *Sophie B.....*, *Quitterie L....*, *Clémentine S.....*, élèves de la pension du Sacré-Cœur, à Séez ; M. *Ernest d'Erceville* ; Mlle *Lucie de P.....* ; M. *Jules Guérin* ; Mlle *Amélie W...*, à Corbeil ; M. *Fortuné Boucault*, à Privas.

Le prix de semestre sera décerné dans le prochain numéro.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 14 mai 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 2.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

PRIX DE SEMESTRE,

DÉCERNÉ PAR LE BON GÉNIE.

Vous attendez sans doute avec impatience ce numéro de votre Journal, mes bons amis; vous êtes tous curieux de savoir à qui d'entre vous sera décerné cette fois le prix de semestre. Je vous ai fait languir pour cela huit jours de plus que je n'aurais voulu; mais il m'a fallu ce temps pour achever de relire et d'examiner de nouveau votre correspondance des six mois qui viennent de s'écouler. Ne me sachez pas trop de gré de ce petit travail, car il n'a rien eu de pénible pour moi et ne m'a procuré qu'une agréable et douce distraction. On relit volontiers plusieurs fois les lettres de ses amis; et je suis si touché de l'affection que vous me témoignez, que je ne saurais me lasser d'en retrouver les aimables expressions. Je n'ai donc pas eu beaucoup de mérite à mettre un grand soin dans ce nouvel examen de votre correspondance. Il ne m'a laissé qu'un seul regret, celui de ne pouvoir multiplier le nombre des récompenses et des encouragements que j'ai tant de plaisir à vous offrir.

Selon l'usage que j'ai cru devoir adopter, comme le plus équitable, pour décerner le prix de semestre, j'ai tenu compte de l'exactitude et de l'assiduité à répondre à mes questions; j'ai tenu compte pareillement des explications qui m'ont été données de mes charades; je n'ai pas dû oublier enfin les lettres qu'on m'a adressées, par suite de l'invitation faite à mes correspondants de m'informer de ce qu'ils pourraient voir ou apprendre d'intéressant. Le prix et les accessit ont dû, en conséquence, être décernés à ceux et celles d'entre vous qui, durant ces six mois, m'ont écrit le plus grand nombre de lettres satisfaisantes sur ces différents sujets. Dans cette distribution, j'ai pris en considération l'âge et la force des concurrents, de manière que les plus jeunes ont pu, sans désavantage, lutter avec les plus avancés.

Quoique le nombre de mes correspondants soit fort augmenté, depuis la première fois que j'ai donné des prix, je n'ai pas cru devoir porter au-delà de six le nombre des accessit, et au delà de neuf celui des mentions honorables. J'ai déjà expliqué dans une autre occasion les motifs de ma réserve à cet égard.

D'après le résultat de l'examen que j'ai fait, le prix de semestre devrait être décerné à Mademoiselle Blanche Regnault; mais attendu qu'elle l'a obtenu déjà deux fois, attendu qu'il est juste de répartir les encouragements que j'ai à donner, j'ai cru pouvoir prendre sur moi de la mettre hors de concours; et comme j'ai maintenant le plaisir de la connaitre,

j'espère qu'elle voudra bien se contenter du témoignage particulier que je pourrai lui offrir de mon estime et de mon amitié.

Tel est, mes amis, le compte que je vous devais de mes procédés dans cette circonstance. Je crois en avoir dit assez pour l'acquit de ma conscience, et je m'arrête, afin de ne pas vous causer de l'impatience par un trop long préambule.

DISTRIBUTION

DES PRIX, ACCESSIT, ET MENTIONS.

PRIX : — Mademoiselle MARGUERITE LAWLESS ; (à Paris).

Ier ACCESSIT : — M. EUGÈNE DELISLE ; (à Périgueux, département de la Dordogne).

IIe ACCESSIT : — Partagé entre Mademoiselle LAURE DARIER ; (à Beaune, département de la Côte-d'Or) ;

Et Mademoiselle CAROLINE LAWLESS ; (à Paris).

IIIe ACCESSIT : — Partagé entre Mademoiselle CATEAU P... ; (à Maestricht, Pays-Bas) ;

Et M. GABRIEL D'ERCEVILLE ; (à Paris).

IVe ACCESSIT : — Partagé entre Mademoiselle CLÉMENCE DE FLERS ; (à Villebadin, département de l'Orne) ;

Et Mademoiselle SOPHIE CHANAL ; (à Paris).

Ve ACCESSIT : — Mademoiselle ARIANE DE COURVAL ; (à Montfleury, département de l'Ain.)

VIe ACCESSIT : — Mademoiselle ARIANE S. DE CRANS ; (à Gex, département de l'Ain).

MENTIONS HONORABLES : — Mademoiselle *Augusta de Vendeuvre*, (à Rennes, département d'Ille-et-Vilaine) ; Mademoiselle *Delphine F....*, (à Vienne, département de l'Isère) ; Mademoiselle *Caliste Bouchard*, (à Paris) ; M. *Fortuné Boucault*, (à Privas, département de l'Ardèche) ; Mademoiselle *Victorine Pretrel*, (à Rouen, Seine-Inférieure) ; Mademoiselle *Léonie Duguay*, (à Lyon, Rhône) ; Mademoiselle *Zénobie D....*, (à Maestricht, Pays-Bas) ; M. *Charles Moysen*, (à Mussy-sur-Seine) ; Mademoiselle *Adèle Desbrières*, (à Paris).

LE CHARDONNERET.

De tous les oiseaux qui font entendre leur ramage au retour de la belle saison, il n'en est peut-être pas de plus intéressant que le Chardonneret, et sans contredit, il n'en est pas de plus joli parmi tous ceux qui vivent dans nos climats. A une taille svelte et bien prise, à un plumage paré du velouté et de l'éclat des plus belles teintes, le chardonneret joint l'adresse, la docilité et une voix agréable. La réunion de tant d'avantages fait qu'il ne cesse de plaire à tous les yeux, quoiqu'il soit très commun, et quant à moi, javoue que c'est mon oiseau de prédilection. Vous ne vous étonnerez donc pas, mes amis, s'il me vient à l'idée de vous entretenir aujourd'hui de cette jolie créature.

Je ne vous ferai pas la description de sa forme et de son plumage, car vous le connaissez tous ; mais je vous parlerai de ses mœurs douces et aimables qui sont si bien en harmonie avec ses agréments extérieurs.

Dès les premiers jours du printemps, le chardonneret fait entendre sa jolie voix ; mais c'est au mois de mai qu'il tire de son gosier les sons les plus doux. Perché alors sur la cîme d'un arbre de moyenne taille, sur-tout d'un arbre fruitier, sur lequel ces oiseaux se plaisent le plus, il en fait retentir nos vergers dès le point du jour, et son chant ne finit qu'au coucher du soleil. Il le continue jusqu'au mois d'août ; mais il l'interrompt lorsqu'il a des petits. Comme son attachement pour eux est extrême, les soins paternels remplissent alors tous ses moments. Il les nourrit avec des graines tendres, telles que sont à cette époque celles du seneçon, du mouron, de la laitue et autres plantes. A mesure que les petits avancent en âge, il y joint des graines d'une digestion plus difficile, mais il a toujours soin de les faire ramollir dans son jabot, pour les regorger, comme font les canaris. Lorsqu'il a le malheur d'être pris et mis en cage avec ses petits, il ne cesse point d'en avoir soin ; mais pour qu'il les amène à bien, il faut lui donner en abondance le seneçon, le mouron, et sur-tout la graine de *chardon* qui est sa nourriture favorite, et d'où lui vient son nom.

Lorsque la mère couve, le mâle se tient et chante sur un arbre voisin ; il s'en éloigne rarement, à moins qu'il ne soit inquiété ; alors il s'écarte, mais pour peu de temps ; c'est de sa part une petite feinte, afin de ne pas déceler son nid. Quant à la mère, rien ne peut la distraire du soin de sa couvée ; sa constance est vraiment admirable ; elle brave tout, vents impétueux, pluies d'orage, grêle épaisse, pour garantir ses œufs, sur-tout au moment où ils sont prêts à éclore.

Le mâle ne couve point et ne partage pas non plus le travail de la construction du nid ; mais il ne quitte jamais sa compagne pendant qu'elle est livrée à ces occupations ; il la suit dans toutes ses courses ; il veille à sa sûreté lorsqu'elle est à terre, soit pour chercher sa nourriture, soit pour choisir les matériaux nécessaires au berceau de ses enfants, et il se perche toujours sur la branche la plus voisine.

C'est un petit chef-d'œuvre d'élégance, de solidité et de délicatesse que le nid du chardonneret. La mère le pose ordinairement sur les arbres fruitiers, et choisit les branches les plus faibles. Elle emploie, pour

le dehors, de petites racines, de la mousse fine et le duvet de certaines plantes; l'intérieur est composé d'herbes sèches, de crin, de laine et de plumes les plus duveteuses. C'est sur cette couche molle et chaude qu'elle dépose ses œufs, vers le milieu du printemps.

Les petits ne peuvent se suffire à eux-mêmes que long-temps après leur sortie du nid; aussi faut-il beaucoup de patience pour les élever en captivité. S'il vous arrivait, mes amis, d'en sauver quelques uns des mains de ceux qui auraient eu la cruauté de les arracher de leur nid, voici comment vous pourriez les nourrir: Il faudrait piler ensemble des échaudés, des amandes mondées et du massepain, faire avec la pâte résultant de ce mélange, de très petites boulettes que vous donneriez une à une, avec la brochette, jusqu'à trois ou quatre de suite, à chaque jeune oiseau. Vous auriez soin de présenter à chacun, après ce repas, l'autre bout de la brochette garni d'un peu de coton trempé dans l'eau. Lorsqu'ils commencent à manger seuls, on les nourrit de chenevis broyé avec de la graine de melon et de panis; et quand ils sont forts, on leur donne du chenevis.

Cet oiseau se ploie facilement à l'esclavage; il est même susceptible d'éducation et il se prête avec docilité à apprendre de petits tours, tels que faire le mort, mettre le feu à un pétard, tirer de petits sceaux qui contiennent son boire et son manger, et autres manœuvres plus ou moins compliquées.

A l'automne, les chardonnerets se rassemblent; ils vivent pendant l'hiver en bandes très nombreuses, et fréquentent les endroits où croissent les chardons et la chicorée sauvage. Pendant les grands froids, ils se cachent dans les buissons fourrés, mais ne s'écartent guère des lieux où ils trouvent leur pâture. Le besoin de la société de ses pareils paraît être, chez ce charmant oiseau, de première nécessité; aussi est-ce une cruauté de l'isoler dans la captivité. Si on met alors une glace à sa portée, il se plaît à s'y regarder; on le voit souvent prendre son chenevis grain à grain et l'aller manger devant elle, croyant sans doute ainsi le manger en compagnie. Pauvres petits chardonnerets! que j'aime bien mieux vous voir voltiger librement et entendre votre joli ramage, que de vous voir tristement enfermés dans une prison, où il est impossible de vous rendre les biens dont on vous a privés!

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Se prévaloir de son propre mérite est un moyen assuré d'en diminuer la valeur aux yeux d'autrui.

Les éloges qu'on se donne soi-même sont à déduire de ceux qu'on pourrait attendre des autres.

Applaudir franchement à un succès mérité, c'est se montrer digne d'en obtenir.

Le mécontentement que causent les succès des autres est une marque de médiocrité.

LES MÉPRISES.

Qu'il est laid, ce Monsieur qui vient de sortir du cabinet de Papa! disait Gabrielle d'Aiguefeuille à son frère Lucien; je suis sûre qu'il est méchant, car il a de gros sourcils noirs et le nez pointu. — Ma sœur, ma sœur, reprit Lucien d'un ton grave, ne te hâte pas de juger sur de simples apparences, car elles sont bien souvent trompeuses. — Grand merci de la leçon, Monsieur le docteur, poursuivit la maligne petite fille, en faisant à son frère une révérence comique; je la reçois avec toute la soumission que je dois à mon respectable frère aîné. — Tu peux te moquer de moi, Gabrielle, mais toutes tes plaisanteries n'empêcheront pas qu'il ne soit vrai qu'une personne dont l'abord nous déplaît et nous choque, ne puisse être un homme d'un mérite supérieur ou rempli de qualités aimables qui, si elles nous étaient connues, feraient bientôt succéder l'affection et le respect à nos premières impressions. Je te conterai, pour t'en convaincre, une petite aventure qui m'est arrivée dans le cours des deux années que j'ai passées au collège, à Rouen; mais ce ne sera pas en ce moment, car il est temps d'aller dîner.

Mes enfants, dit M. d'Aiguefeuille pendant le repas, j'ai à vous apprendre une nouvelle qui sans doute vous fera plaisir: vous êtes invités à passer, la semaine prochaine, une journée chez M. de Valville. — Quoi, mon Papa! chez notre voisin de campagne, cet homme respectable dont vous nous avez si souvent parlé? dit Gabrielle. — Ce bon père, poursuivit Lucien, qui resté veuf à trente-quatre ans, avec une nombreuse famille et une fortune considérable, s'est retiré dans une terre à vingt lieues de Paris, sans autre société qu'une vieille gouvernante pour ses filles et un précepteur pour ses fils? — Et qui, depuis huit ans, ajouta M. d'Aiguefeuille, occupé uniquement de l'éducation de ses six enfants et du bonheur de ceux qui l'entourent, est adoré dans tous les villages des environs, d'où il a fait disparaître la misère. — Mais, mon Papa, vous ne connaissez M. de Valville que de réputation; vous n'alliez pas chez lui. — Cela est vrai, reprit M. d'Aiguefeuille; mais quelques affaires qui l'ont appelé à Paris cet hiver, nous ont rapprochés. Il sait que nous partons dans trois jours; il doit,

quelques jours après, donner une petite fête pour célébrer l'anniversaire de la naissance de sa fille aînée; et il a saisi cette occasion pour établir, entre sa famille et la mienne, une liaison qu'il m'a dit desirer depuis long-temps. — Quel bonheur! une fête! s'écria Gabrielle. Et puis, j'aurai tant de plaisir à me lier avec mesdemoiselles de Valville qu'on dit être si aimables, si bien élevées! — On dit aussi, continua Lucien, que les fils de M. de Valville possèdent un bel herbier, des collections de papillons, de minéraux, et beaucoup d'autres belles choses que je les prierai de me montrer. — J'irai visiter, avec ces demoiselles, les écoles de charité qu'elles et leurs frères sont chargés de diriger, sous l'inspection de la gouvernante et du précepteur. — Et ces ateliers, ces filatures qui occupent tant de bras et donnent du pain à tant de familles. — Et cette infirmerie, où l'on reçoit les pauvres malades qui ne peuvent être soignés chez eux. — Et cette pharmacie dont les fils de M. de Valville sont spécialement chargés, et qu'on dit être un modèle d'ordre et de propreté. — Oh! que je serai contente de voir cet homme admirable! Je suis sûre qu'il a la figure la plus agréable, de grands yeux bleus remplis d'esprit et de sensibilité, des cheveux déjà gris, mais des traits nobles et doux, un sourire..... — Gabrielle s'entend parfaitement à faire des portraits, interrompit en souriant M. d'Aiguefeuille; c'est dommage que celui qu'elle vient de tracer ne soit pas plus ressemblant. — Quoi! Papa, M. de Valville.... — Est très laid, ma fille. — Mais du moins l'expression de sa physionomie.... — Est froide et même un peu dure. — Oh! cela serait trop plaisant, s'écria Lucien en éclatant de rire; mon Papa, M. de Valville ne sort-il pas de chez vous? — Oui, mon fils. — Ainsi donc, ma chère sœur, cet homme qui nécessairement devait être méchant..... Je pourrais ce me semble, prendre ma revanche et me moquer de ta prétendue pénétration; mais je suis trop généreux pour cela, et je ne t'en conterai pas moins quelque jour ce qui ma appris à ne pas juger les gens sans les connaître.

VARIÉTÉS.

Les lois de l'hospitalité ont leur source dans un sentiment si naturel, qu'on a vu les animaux, même les plus féroces, donner l'exemple du respect qu'elles doivent inspirer. Voici un fait que j'ai recueilli dans la relation d'un voyage à Maroc.

Un chasseur s'étant égaré dans une forêt, rencontra deux jeunes lionceaux qui, en le voyant, s'approchèrent de lui pour le caresser. Le chasseur s'arrêta et leur donna une partie des provisions qu'il avait apportées pour son déjeuner. Pendant ce temps, la lionne survint et se trouva auprès du chasseur, avant qu'il eût eu le temps ou le courage de saisir son fusil. Elle regarda, pendant quelques instants, cet homme qui faisait des caresses à ses petits; puis elle s'éloigna, et revint bientôt après, apportant un mouton qu'elle jeta aux pieds du chasseur. Celui-ci, se voyant si bien accueilli dans la famille, se sentit parfaitement rassuré et songea à profiter de l'occasion qui s'offrait de faire un bon repas; il alluma du feu, dépouilla le mouton, en donna une part aux petits lionceaux, et en fit rotir un morceau pour lui. Le lion arriva sur ces entrefaites; mais comme s'il eût connu les droits de l'hospitalité, il ne montra aucun signe de férocité. Le lendemain, le chasseur, ayant achevé ses provisions, prit congé de ses hôtes en caressant les jeunes lionceaux; le lion et la lionne l'accompagnèrent, jusqu'à ce qu'il fût sorti sain et sauf de la forêt, et il se retira emportant la résolution de ne plus jamais tuer aucun de ces animaux dont il venait d'éprouver la générosité.

— Il est plus d'une vertu dont les animaux nous offrent l'exemple. Un jeune homme, voulant noyer son chien, l'emmena sur un petit bateau au milieu de la Seine, et le jeta à l'eau. Le pauvre chien s'efforçait en vain de remonter dans le bateau; son maître le repoussait avec l'aviron, et rendait ses efforts inutiles. Dans un de ces mouvements, le jeune homme glissa et tomba lui-même dans l'eau. Il ne savait point nager, et il eût infailliblement péri, si le chien fidèle et généreux ne l'eût saisi par les cheveux et ne l'eût soutenu, la tête hors de l'eau, jusqu'à ce qu'il arrivât du secours. Le pauvre chien se sauva ainsi lui-même, mais il n'avait songé qu'à son maître. Il y a là de quoi réfléchir.

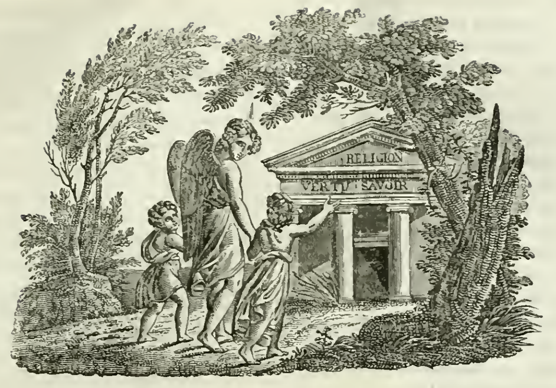
— J'ai reçu encore, en réponse à mes dernières questions, plusieurs lettres tardives, entre autres une de M[lle] *Mathilde Q....*, de Marseille, que je regrette de n'avoir pas pu mentionner. Il y en a dont la date est ancienne et qui ne sont pas timbrées de la poste; elles ont été probablement confiées à des voyageurs, et je dois prévenir mes correspondants que leurs commissionnaires ne sont pas exacts.

— Je dois des excuses à quelques uns de mes jeunes amis, pour n'avoir pas encore répondu à diverses lettres qu'ils m'ont adressées et qui auraient exigé des réponses particulières. Ils concevront sans peine que cette partie de ma correspondance peut difficilement être tenue au courant; et en attendant que je puisse l'y mettre, je les prie de se rappeler les jolies choses qu'ils m'ont écrites sur *la patience*.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi. n° 6.

Dimanche, 21 mai 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 3.

Bureau de l'abonnement chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES PIERRES A FUSIL.

Je me rappelle, mes chers amis, qu'en vous parlant, il y a plusieurs mois, du briquet, je promis de vous donner plus tard quelques notions sur les pierres à fusil. Je vais payer aujourd'hui cette petite dette.

Vous avez tous vu sans doute des pierres à fusil, et vous connaissez la forme qu'on leur donne pour les faire servir à l'usage auquel elles sont destinées. Cette forme est assez compliquée; les différentes faces sont nettement et régulièrement taillées, et cependant ces pierres se vendent à fort bas prix. Il faut donc qu'on ait des moyens très simples et très expéditifs pour les fabriquer.

Les pierres à fusil sont faites avec le *silex*, espèce de pierre de la même nature que les agates, mais moins transparente et d'une pâte plus grossière. Le silex qu'on exploite pour cette fabrication, se trouve en petites masses isolées, placées les unes à côté des autres, dans le sein de certaines montagnes. On voit de ces masses de silex ainsi disposées, dans des mines de craie aux environs de Paris.

Cette espèce de pierre a la faculté de se briser, sous le choc du marteau, en éclats qui présentent une cassure lisse, nette et concave. C'est cette propriété qui rend facile et prompte l'opération au moyen de laquelle on taille le silex pour en faire des pierres à fusil. Voici en quoi consiste cette opération:

On rompt d'abord le bloc de silex, avec une masse de fer, en morceaux du poids d'une livre et demie environ; on écaille ensuite ces morceaux, de manière à faire naître à leur surface des espèces de cannelures concaves; puis, au moyen de coups de marteau donnés avec une certaine dextérité, on en enlève des écailles longues, plates sur un côté et présentant une arête sur l'autre.

Ce sont ces écailles que l'on débite en autant de morceaux que leur longueur le permet, et chacun de ces morceaux devient une pierre à fusil. On les obtient, en plaçant l'écaille, par son côté plat, sur le tranchant d'un ciseau fixé dans un bloc de bois, et en frappant à faux avec le marteau.

Il ne reste plus alors qu'à reprendre un à un ces petits morceaux et à finir les diverses parties de la pierre, au moyen de petits coups de marteau adroitement donnés. Ces parties sont: La *mèche*, ou la partie qui frappe sur la platine et qui fait feu; les *flancs*, ou bords latéraux; le *talon*, ou la partie qui touche au fond des mâchoires du chien et qui est opposée à la *mèche;* l'*assis*, ou la face supérieure située entre le *talon* et la *mèche;* enfin le *dessous* de la pierre, qui est un peu concave et opposé à l'*assis*.

Quoique ces parties soient assez nombreuses, et que chacune soit toujours bien nette et bien distincte dans chaque pierre, on estime à une minute au plus le temps nécessaire pour faire une pierre complète, et, en général, un bon ouvrier peut fendre et terminer à lui seul mille pierres en trois jours. C'est pourquoi il est possible de les livrer toutes fabriquées au prix de neuf à dix francs le mille; ce qui semblerait inconcevable, si l'on ne savait pas avec quelle promptitude s'opère cette fabrication.

La propriété qu'a le silex de se débiter ainsi sous le marteau, de manière à prendre des formes aigues et tranchantes, n'avait pas échappé aux anciens habitants des Gaules. Cette pierre qui est aujourd'hui l'âme de la guerre et de la chasse, arma aussi la main de nos pères, mais d'une tout autre manière. Ils l'arrachèrent du sein de la terre, et la taillèrent péniblement, pour lui donner la forme de haches, de couteaux, de dards, et de masses à demi tranchantes qu'ils appelaient *casse-têtes*. C'étaient là les armes dont ils se servaient dans les combats et pour la chasse. On trouve encore en France les traces et les déblais de quelques ateliers où l'on façonnait ces divers instruments. Ceux qu'on a retrouvés et que l'on conserve dans les cabinets d'antiquités, sont vraiment étonnants par la perfection du travail; leurs tranchants sont vifs, leurs arêtes bien nettes; les dards de flèches ont une forme qui approche beaucoup de celle des dards en fer; ils ont non seulement la pointe et les barbes, mais une petite queue qui servait à les assujetir au bois. Cette forme compliquée devait présenter des difficultés sans nombre, et cependant il suffit de voir ces dards, pour se convaincre qu'ils ont été taillés seulement par le choc, et par des procédés analogues à ceux que l'on met en usage aujourd'hui pour la taille des pierres à fusil. On ignore complètement, au reste, quels étaient ces procédés et les instruments qui y étaient employés.

Une chose fort remarquable, c'est que ces armes des anciens Gaulois ont une ressemblance parfaite avec celles des peuples de la mer du Sud, et de tous ceux qui ont fait usage de pierres dures pour leurs armes de guerre et de chasse. Dans les Gaules, ces armes furent remplacées, aux temps héroïques, par celles de fer et d'airain; et voilà que plus tard, on arrache de nouveau le silex du sein de la terre, pour le faire reparaître au milieu du carnage et des combats, et compléter la funeste découverte de la poudre à canon.

Je m'arrête et j'abrège cet article, car en l'écrivant, je m'aperçois qu'il pourra bien n'être pas d'un grand intérêt pour mes jeunes lectrices, qui ne sont probablement impatientes ni de commander un régiment, ni de poursuivre aux champs un pauvre lièvre.

LES MÉPRISES.

(SUITE.)

Quelques jours après la fête donnée par M. de Valville, Gabrielle et Lucien riaient encore ensemble du double faux jugement que Gabrielle avait porté sur cet homme, dont elle ne pouvait se lasser d'admirer la bonté depuis qu'elle le connaissait. Ce sujet rappela à Gabrielle la promesse de son frère. « Mon cher Lucien, lui dit-elle, quoique je sois parfaitement guérie de la manie de juger les gens sur la mine, je ne te tiens pas quitte pour cela de l'histoire que tu dois me conter; et comme nous n'avons rien de mieux à faire dans ce moment, si tu veux en profiter, je te prête toute l'attention dont je suis capable. — Je le veux bien, répondit Lucien; asseyons-nous sur ce banc, et écoute:

« Il y avait à-peu-près six mois que j'étais au collège; j'avais déjà vu entrer plusieurs élèves, lorsqu'on nous annonça encore un nouveau camarade. Le bruit circula bientôt dans les quartiers, que celui que nous attendions était un Orphelin, à l'éducation duquel il avait été pourvu jusqu'à ce jour par un vieil oncle, qui venait de mourir en pays étranger en lui laissant toute sa fortune. Mais on ajoutait que, si cet oncle ne fût pas mort si promptement, il était sur le point de déshériter un neveu qui n'avait jamais voulu travailler et n'avait répondu en rien aux soins qu'on prenait de lui. D'après ces renseignements, nous nous figurâmes voir arriver un étourdi, bien paresseux, bien ignorant, mais gai, bon camarade, n'aimant que le jeu, et déjà nous en faisions l'âme de tous nos plaisirs. Juge quel fut notre mécompte, en voyant un petit garçon pâle, maigre, d'une contenance gauche et timide. Sa tête était penchée sur sa poitrine; ses yeux constamment baissés ne s'ouvraient tout juste que pour lui laisser voir les objets; on lui parlait, il répondait par monosyllabes; nous l'invitions à venir prendre part à nos jeux, et nous n'en pouvions tirer qu'un *Je vous remercie*, après quoi il allait se cacher dans un coin. En classe, au réfectoire, toujours le même air craintif, toujours la même taciturnité. Après avoir renouvelé plusieurs fois nos tentatives pour l'engager à se mêler à nos amusements, nous jugeâmes enfin que nous avions affaire à un petit idiot qui ne valait pas la peine qu'on s'occupât de lui, et nous n'y pensâmes plus.

« Cependant notre curiosité fut réveillée, au bout de quelque temps, en nous apercevant qu'il passait toutes les heures de récréation, dans le coin qu'il avait adopté, occupé à faire de petits ouvrages en paille, auxquels il travaillait avec une grande activité. Nous nous approchâmes pour le voir travailler; il ne leva pas la tête; notre présence paraissait le gêner, et

nous le laissâmes de nouveau, supposant qu'il n'avait de goût que pour ce genre d'occupation. Mais quel fut notre étonnement, lorsque le hasard nous fit découvrir qu'il était d'accord avec le portier, et que celui-ci se chargeait de vendre ses ouvrages, dont ils partageaient ensuite le profit. Indignés de ce que nous considérions comme une avarice sordide dans un jeune homme aussi riche, Alexis devint pour nous un être si méprisable, que nous étions honteux seulement de nous trouver auprès de lui.

« Le bruit de ce petit commerce clandestin parvint bientôt aux oreilles du proviseur qui fit sur-le-champ appeler Alexis. Par un hasard heureux pour moi, j'étais occupé dans le cabinet de M. R...., lorsque le pauvre enfant y entra, avec un redoublement de gaucherie et de timidité. « Mon enfant, lui dit M. R...., « avec douceur, j'ai appris que vous vous occupez à « faire des boîtes et des étuis en paille, et que vous les « faites vendre. Vous devez savoir que tout ce qui se « fait ici en cachette est repréhensible; et d'ailleurs, « un semblable trafic est honteux, lorsqu'il n'est pas « commandé par le besoin. Vous devez avoir ici peu « de besoin d'argent, et vous savez que votre tuteur « m'a autorisé à vous fournir tout ce que vous pourrez « raisonnablement desirer. — Je l'ignorais, Monsieur, « interrompit Alexis en balbutiant. — Vous saviez au « moins que vous êtes possesseur d'une fortune qui « vous met à même de demander à votre tuteur ce qui « peut vous être nécessaire. Mais enfin pourquoi avez-« vous besoin d'argent? » Alexis baissa un peu plus la tête, rougit, et ne repondit pas. « Mon enfant, re-« prit affectueusement le proviseur, ne craignez rien, « donnez-moi votre confiance; je ne veux que vous « éclairer, vous conseiller si vous êtes dans l'erreur, « vous encourager si vous faites bien. — Oh! Mon-« sieur, s'écria le pauvre Alexis en sanglottant et se « jetant dans les bras de son maître, pardonnez-moi, « mais des paroles si douces me mettent hors de moi-« même. Hélas! depuis dix ans, je n'en avais pas en-« tendu de semblables. — Que dites-vous, mon ami? « reprit M. R.... avec émotion. — Oh! non, jamais, « depuis la mort de mes parents (et j'avais trois ans), « jamais une parole de douceur et d'affection n'est « parvenue jusqu'à mon cœur. Toujours rebuté, tou-« jours traité avec dureté et injustice, le chagrin m'a « rendu craintif et sauvage. Si mon oncle l'avait su, « sans doute il ne l'aurait pas souffert; mais sans cesse « éloigné de la France, je l'ai à peine entrevu dans le « cours de ces dix années. J'ai senti que je l'aurais « aimé beaucoup, et je crois que, si j'eussse vécu au-« près de lui, il aurait eu aussi de la tendresse pour « moi. Au lieu de cela, je ne puis concevoir quels rap-« ports lui faisaient sur mon compte les personnes « entre les mains desquelles il m'avait laissé dans son « vieux château; mais ses lettres contenaient toujours « des reproches, dont je n'osais même pas me justifier « en lui repondant. Il est vrai que j'en méritais quel-« ques uns, car j'étais trop malheureux pour tra-« vailler. Jamais on ne me donnait d'argent; je n'en « desirais pas pour moi, mais j'avais une nourrice qui « demeurait à deux lieues du château de mon oncle; « elle était veuve, infirme et chargée de trois enfants; « elle m'écrivait souvent, me parlait de sa détresse, « et c'était un grand surcroît à mes peines, de ne pou-« voir la soulager. Enfin un jour, je vis le fils du jar-« dinier faire de petits ouvrages en paille; je lui de-« mandai à quoi cela lui servait; il me répondit qu'il « les vendait, et l'idée me vint aussitôt de faire comme « lui, et de donner à ma pauvre nourrice le fruit de « mon travail. Je devins bientôt aussi habile que mon « maître, et les seuls moments heureux de ma vie « étaient ceux où je faisais passer à ma nourrice le « produit de mes petits ouvrages. Depuis que je suis « ici, je savais bien que j'étais héritier de la fortune « de mon oncle; mais je connaissais à peine mon nou-« veau tuteur, et j'étais trop timide pour oser lui rien « demander; je n'avais donc d'autre moyen d'être « utile à ma nourrice que de continuer mon travail. « — Cher enfant! dit M. R...., en serrant Alexis dans « ses bras; je veux finir vos chagrins, je veux vous « servir de père; j'en aurai la tendresse et l'indulgence; « voulez-vous avoir pour moi la confiance et l'affec-« tion d'un fils? » Alexis ne put répondre qu'en se jetant aux genoux de M. R...., et en baignant sa main de larmes. « Mon enfant, continua le proviseur, dès « aujourd'hui je vous autorise à faire à votre nourrice « une pension de vingt-cinq louis, et je vous comp-« terai tous les mois une petite somme pour votre « usage; lorsqu'elle ne suffira pas vous me le direz; je « ne crains pas d'être désavoué par votre tuteur..... « Mais je ne suis pas le seul ici qui prenne intérêt à « vous..... Alexis, regardez votre camarade..... » J'étais baigné de larmes; il me regarda..... O ma sœur! jamais je n'oublierai ce regard; il pénétra jusqu'à mon âme. Je me précipitai dans les bras d'Alexis, en m'écriant: « Veux-tu être mon ami? — Pour la vie, » répondit-il, en me rendant mes embrassements.

« Depuis ce jour, Alexis ramené à la vie par les douces affections du cœur, devint tout autre, ou plutôt redevint lui-même; doux, complaisant, laborieux et d'une gaieté charmante. Ses beaux yeux se levèrent, et nous montrèrent le regard le plus expressif que j'aie jamais vu. Il gagna le cœur de tous nos camarades par son amabilité, et celui de nos maîtres par son application et sa docilité. Il est et sera toujours le plus cher de mes amis. Depuis que j'ai quitté le collège, nous nous écrivons souvent, et j'attends avec une grande impatience l'instant où il doit venir

à Paris pour achever ses études. Alors je le présenterai a mes parents, et toi, Gabrielle, tu auras un frère de plus. »

LE PETIT LINOT.

FABLE.

Une linotte gentille
Avait posé son nid au sommet d'un ormeau,
Et couvait sa jeune famille
Que le vent balançait sur un léger rameau.
Des petits le naissant plumage
Offrait chaque matin quelque progrès nouveau;
Tandis que, par son doux ramage,
La mère charmant le bocage,
Les amusait dans leur berceau.
Soins et tendresse maternelle
Remplissaient tout son temps, occupaient tout son cœur;
Et rien n'égalait son bonheur,
Quand ses jeunes linots vers elle
Tendaient leurs petits becs en lui battant de l'aile.
Advint l'âge bien doux, qui n'est pas sans danger,
Où l'oiseau s'aperçoit que sa plume légère
Doit lui servir à voltiger.
Alors vous eussiez vu la mère
Promener tour-à-tour chaque petit linot,
Guider son premier vol de l'ormeau jusqu'au chêne,
L'aider, le soutenir, revenir aussitôt
Chercher un autre élève, et sans compter sa peine,
Recommencer cette leçon
Mainte fois pour chaque oisillon.
Puis elle leur disait: Enfants, quand viendra l'heure
De m'absenter un peu, pour aller recueillir
Ce grain que Dieu fait croître exprès pour vous nourrir,
Gardez-vous bien tout seuls de quitter la demeure;
Vous pourriez vous en repentir.
Dans cette commode retraite,
Vous ne craignez chat, ni belette;
Ils n'y peuvent grimper, car ce frêle rameau
Est à peine assez fort pour porter un oiseau;
Mais si vous tombiez sur la terre,
Gare à la griffe meurtrière!
Cela dit, un jour elle sort.
Voilà qu'un linot sans cervelle,
Se croyant grand garçon, bien raisonnable et fort,
Veut essayer tout seul la vigueur de son aile.
Il s'élance du nid, vole à l'arbre voisin,
Puis va de feuillage en feuillage,
Et sans rien calculer, comme on fait à son âge,
Il avance, et se trouve enfin
Fort éloigné de son bocage.
Il en était tout fier, lorsqu'un affreux tapage
Près de lui retentit soudain.
Alors, épouvanté, pour gagner sa demeure
Il veut voler d'un trait, mais il le veut en vain,
Il bat de l'aile, il tombe, où?... sur un chat malin
Qui le guettait depuis une heure.
La mère arrive; il n'est plus temps.
Hélas! dit-elle à ses autres enfants,
Il n'a pas écouté mes craintes maternelles!
Qu'il vous apprenne au moins comme un petit linot
Peut se perdre, en voulant trop tôt
Voleter de ses propres ailes!

L. P. J.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Nous allons, mes amis, si vous le voulez bien, continuer notre correspondance pendant cette nouvelle année; et pour commencer, je vous prierai de répondre aux questions suivantes:

Quel est le sens moral qu'on peut tirer de la fable que vous venez de lire? (développer vos idées à ce sujet).

Que pensez-vous de la conduite du jeune linot?

J'attendrai vos réponses jusqu'au dimanche 11 juin prochain; mais je vous renouvelle la prière de ne pas dépasser ce délai, afin de ne point m'exposer, comme cela est arrivé encore la dernière fois, au regret de recevoir trop tard des lettres dont j'aurais eu du plaisir à faire mention.

J'espère que ma correspondance continuera de se multiplier, et que plusieurs de mes lecteurs qui ne m'ont pas encore écrit se décideront à le faire. Ils peuvent être sûrs qu'en m'écrivant, ils s'adresseront à un ami sincère et dévoué.

CHARADE.

Dans le règne de Flore et l'écusson de France,
Avec un noble éclat figure mon premier;
Chacun de nous, dans son enfance,
Reçut les soins de mon dernier;
Le nom illustre de Bragance
Est respecté dans mon entier.

(Ceux de mes lecteurs qui devineront cette charade et voudront bien m'en donner l'explication, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses au sujet de la fable du *Petit Linot*).

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 28 mai 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 4.

Bureau de l'abonnement chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES AÉROLITHES.

Je vais vous rapporter, mes chers lecteurs, une conversation qui a eu lieu récemment, au Jardin du Roi, devant une armoire des galeries de minéralogie, entre moi et mes deux jeunes amis Ludovic et Émilie. Je trouverais difficilement un sujet plus intéressant pour vous entretenir aujourd'hui.

Ludovic : — Eh! mon bon Génie, mon bon Génie, qu'est-ce donc, je vous prie, qu'une étiquette comme celle-ci : *Aérolithes tombées à l'Aigle, département de l'Orne?* que signifient ces mots, et d'où ces pierres peuvent-elles être *tombées*?

Moi : — De l'atmosphère.

Ludovic et Émilie : — De l'atmosphère! c'est une plaisanterie?

Moi : — Point du tout. Ces pierres que vous voyez, et qui portent le nom d'*aérolithes,* c'est-à-dire *pierres venant de l'air*, sont véritablement tombées de l'atmosphère sur la terre.

Émilie : — Quoi! même celle-ci qui pèse, selon l'étiquette, dix kilogrammes, et qui a été détachée d'une masse de 127 kilogrammes?

Moi : — Même celle-ci.

Émilie : — En vérité, mon bon Génie, si un autre que vous me disait pareille chose, j'en rirais de tout mon cœur.

Moi : — Vous feriez tout juste comme ont fait les savants. Ils ont aussi commencé par en rire, par se moquer de la crédulité des gens simples qui rapportaient naïvement le fait, et qui pourraient à leur tour se moquer des savants, puisque ceux-ci, après avoir traité leurs récits de contes absurdes, sont aujourd'hui forcés d'en reconnaître la vérité.

Ludovic : — Mais, mon bon Génie, qu'est-ce donc que ces pierres? de quoi sont-elles composées? d'où viennent-elles? où et comment se forment-elles?

Moi : — Voilà bien des questions à-la-fois, et vous ne prétendez sûrement pas que je réponde à toutes en même temps. Vous savez que j'aime à procéder toujours méthodiquement, parce que c'est le moyen de mieux apprendre. Il tombe, vous ai-je dit, des pierres de l'atmosphère. Commençons par constater ce fait; puis, nous examinerons la nature de ces pierres, et nous chercherons s'il y a quelque moyen de leur attribuer une origine probable.

La connaissance du phénomène de la chute des pierres n'est pas récente. Les anciens l'avaient observé et y avaient ajouté foi. On en trouve la description dans le naturaliste Pline, qui vivait sous Vespasien et Titus. Mais les savants modernes avaient rangé au

nombre des erreurs que renferme le livre de Pline, ce que cet écrivain rapporte des pluies de pierres.

Cependant, l'attention des physiciens fut attirée à plusieurs reprises sur cet étonnant phénomène, par des récits de personnes qui prétendaient en avoir été les témoins à des époques récentes; mais on regarda ces relations comme des contes sans fondement, et l'on refusa de croire à ce qu'on ne pouvait pas expliquer. Un savant célèbre, nommé Pictet, eut le courage, en l'année 1803, de braver le ridicule jeté sur ce sujet, et de publier un mémoire dans lequel il citait plusieurs faits à sa connaissance. Un témoignage si respectable commença à ébranler l'incrédulité d'un grand nombre de personnes. Enfin, un fait bien public arrivé à l'Aigle, dans le département de l'Orne, le 26 avril de la même année, est venu lever tous les doutes.

Ludovic : — Quoi! mon bon Génie, il n'y a pas plus long-temps que cela?

Moi : — Non, mon ami, et vous verrez encore, tout-à-l'heure, qu'il est tombé des pierres plusieurs fois depuis cette époque, même dans notre pays, et que c'est un phénomène qui n'est pas très rare. Mais poursuivons :

L'Académie des sciences, ayant appris qu'il était tombé des pierres à l'Aigle, chargea un de ses membres, le célèbre physicien M. Biot, de se rendre sur les lieux pour recueillir les renseignements des témoins oculaires et constater la réalité du phénomène. M. Biot ne put se refuser à l'évidence. On lui montra les pierres recueillies au moment de la chute, pierres en tout différentes de toutes celles qu'on trouve dans le pays, mais parfaitement semblables à celles tombées avant et depuis, et qui n'ont pas d'autres analogues sur toute la terre. Quelles furent les personnes qui lui attestèrent avoir vu tomber ces corps? Des magistrats respectables, des prêtres incapables de lui en imposer, des hommes éclairés et versés dans l'étude des sciences; enfin, de simples paysans qui ne pouvaient ni ne voulaient tromper. On lui décrivit toutes les circonstances dont le phénomène était accompagné; et lui, à son tour, en offrit aux savants ses collègues, un témoignage que ses lumières et son nom rendaient irrécusable et qui entraina la conviction de tous. Il n'est donc plus possible de ranger la chute des pierres parmi les préjugés populaires et de la révoquer en doute.

Ludovic : — Voilà, certes, la chose la plus étonnante que j'aie jamais entendu dire.

Émilie : — Mais, mon bon Génie, quand ces pierres tombent, qu'est-ce qui se passe? que voit-on?

Moi : — Il est probable que les circonstances qui accompagnent la chute des pierres, doivent varier un peu; cependant il y a une grande analogie entre toutes celles qui ont eu lieu récemment et qui nous sont connues d'une manière plus positive et plus certaine. M. Biot, comme je vous le disais, a décrit ce qui s'était passé à l'Aigle. Depuis, il est tombé des pierres dans le midi de la France, et les mêmes choses ont été observées; enfin, j'ai vu une lettre qui accompagnait des pierres envoyées d'Espagne par le général d'Orsenne, et dont la chute avait eu lieu en présence d'officiers et de soldats français, auxquels la peur assurément n'avait pas grossi les objets. Tout s'accorde parfaitement.

Il paraît que la chute a lieu ordinairement par un temps serein. « Le ciel était pur, dit la lettre dont je viens de parler; nous entendîmes un bruit semblable à celui du tonnerre ou du roulement de plusieurs tambours, et nous vîmes paraître dans les airs un globe qui s'enflamma et qui éclata au bout de peu d'instants; alors les pierres tombèrent en assez grande quantité, et plusieurs étaient d'un poids remarquable. »

Ludovic : — Je ne sais ce que je ne donnerais point pour être témoin d'une chose aussi extraordinaire.

Moi : — Eh bien, croyez-vous maintenant à la chute des pierres?

Émilie : — Assurément, mon bon Génie, nous ne doutons point de ce que vous nous affirmez; mais cela ne nous paraît pas moins surprenant.

Ludovic : — Et ces pluies de pierres, dites-vous ne sont pas très rares?

Moi : — On a recueilli les faits connus de ce genre, et on en a fait un Catalogue qui offre la date de 86 chutes de pierres, depuis 462 ans avant notre ère, jusqu'à l'année 1812. Ajoutez à cela toutes celles qui ont probablement eu lieu sans pouvoir être observées, soit dans les pays inhabités, soit sur la mer, et vous concevrez qu'en effet, il est surprenant qu'un phénomène qui s'est répété si souvent, ait été si long-temps regardé comme chimérique. En l'année 1812, ce phénomène a eu lieu deux fois à cinq jours de distance : le 10 avril, il tomba des pierres dans deux communes du département de Tarn-et-Garonne; et le 15 du même mois, après une explosion qui se fit entendre dans plusieurs villes du pays de Bade, il tomba une pierre grosse comme la tête d'un enfant.

Émilie : — Il serait agréable de se trouver là-dessous quand cela tombe.

Moi : — Parmi la collection d'aérolithes que vous avez ici sous les yeux, il en est de celles qui sont tombées le 10 avril dans le département de Tarn-et-Garonne. En voici une qui tomba sur le toit d'un bâtiment de la commune de Perméjean, et qui conserve encore des brins de chaume qui s'y sont attachés au moment de sa chute.

Ludovic : — C'est vrai. Mais enfin, mon bon Génie

de quoi sont formées ces pierres et d'où viennent-elles?.....

Permettez-moi, mes chers lecteurs, vû la longueur de cette conversation, de l'interrompre ici, et d'en renvoyer la suite au numéro prochain.

MOTS A L'OREILLE.

Il est facile, a dit Plutarque, de reconnaître les défauts des autres; mais cette facilité nous est inutile, si nous ne nous en servons pas pour corriger en nous des défauts semblables, ou pour nous tenir en garde contre eux.

Quand on voit quelqu'un faire des fautes, il faut toujours se demander à soi-même, comme Platon: Ne lui ressemblé-je pas?

LE RESPECT POUR LA VÉRITÉ.

Le comte de P.... avait inspiré dès l'enfance, à son fils Alphonse, la franchise et la loyauté de son propre caractère. Il s'était efforcé sur-tout d'imprimer à sa jeune âme un respect austère pour la vérité, et cette élévation de sentiments qui donne la force de lui rendre hommage en présence de tous les dangers.

On était au plus fort de la révolution française, au moment où les échafauds étaient dressés et où toutes les familles qui avaient servi la monarchie cherchaient un asyle chez l'étranger, pour échapper aux furieux qui désolaient notre pays. Alphonse avait alors treize ans. Le comte de P.... était proscrit; mais retenu par des motifs impérieux, il n'avait pu quitter la France et se tenait caché. On le savait, mais on ne pouvait réussir à découvrir sa retraite. Pour y parvenir, ses ennemis imaginèrent un moyen atroce. Des agents, porteurs d'un ordre du tribunal révolutionnaire, se présentent un jour dans la maison du comte de P...., non point avec l'espoir de l'y trouver, mais afin de s'emparer de son fils. On saisit le jeune Alphonse, et on le conduit en prison, pour le faire comparaître le lendemain à la barre du tribunal. Alphonse ne fit aucune résistance, ne montra aucune terreur, rassura par de douces paroles toutes les personnes de la maison qui pleuraient en le voyant partir, et suivit avec une noble fermeté les gardes qui l'entraînaient.

Lorsqu'il se vit en prison, son premier soin fut de se jeter à genoux pour demander à Dieu la force dont il pensait qu'il allait avoir besoin. « O mon Dieu, dit-il, je suis résigné, pour ce qui me concerne, à subir tout ce qui sera votre volonté; mais, je vous en conjure, ne me mettez pas à des épreuves qui puissent compromettre la sûreté de mon père; ou du moins, inspirez-moi pour en sortir victorieusement, sans trahir la vérité et sans être victime de la ruse. » Après avoir fait cette prière, il se sentit parfaitement calme; puis, jetant les yeux autour de sa prison, il se rappela que le jeune Dauphin était captif comme lui dans un donjon affreux. « De quoi me plaindrais-je? dit-il en soupirant; un prince plus jeune que moi a éprouvé de bien autres malheurs, et il souffre avec courage. »

Alphonse s'endormit tard; mais il reposa assez paisiblement, et fut réveillé le lendemain pour être conduit au tribunal révolutionnaire. Il y parut avec un air noble et assuré. Tous les regards étaient fixés sur lui. « Jeune homme, lui dit le président, comment te nommes-tu? — Alphonse de P..... — Quel est ton âge? — Treize ans. » A ces mots il se fit un petit murmure d'intérêt dans toute l'assemblée. Le président reprit: « Es-tu le fils du comte de P....? — Je suis son fils. — Cela n'est pas, interrompit un des juges qui, touché de la jeunesse et de la fermeté d'Alphonse, songeait à le sauver; cela n'est pas, jeune homme: pourquoi nous trompes-tu? tu ne sais pas à quoi tu t'exposes. — Je le sais, répondit Alphonse, et je vous remercie de votre intérêt; mais je suis le fils du comte de P....; il m'a appris à avoir en horreur le mensonge et la lâcheté: je lui dois trop pour ne pas déclarer hautement, même en présence de ce tribunal, que je me glorifie d'être son fils. — En ce cas, dit le président, tu dois savoir où il se tient caché, et ton devoir est de nous le déclarer. — Mon devoir! s'écria Alphonse avec dignité; mon devoir était de dire la vérité au péril de ma vie; je l'ai fait. Maintenant mon devoir est de ne point trahir mon père, et vous ne m'arracherez pas un mot sur ce qui le concerne. — Mais sais-tu bien, jeune imprudent, que nous pouvons te condamner à périr à sa place? — Vous pouvez, répondit Alphonse d'un ton calme, vous pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaira. Je ne crains rien de là-haut, puisque je n'ai pas menti. »

Depuis le commencement de cet interrogatoire, un intérêt croissant se manifestait dans l'assemblée en faveur d'Alphonse. Il était déjà à son comble, lorsqu'on vit tout-à-coup un homme couvert de vêtements grossiers, fendre la foule jusqu'à la barre et se précipiter dans les bras du jeune homme. C'était le comte de P...., c'était son père. Informé pendant la nuit de ce qui s'était passé, il n'avait pu se résoudre à laisser son fils exposé aux dangers qu'il prévoyait pour lui; et ayant quitté sa retraite sous un déguisement, il

était venu se mêler au peuple qui entrait dans la salle du tribunal. Il avait entendu tout l'interrogatoire, et malgré l'horreur de sa position, il n'avait peut-être jamais éprouvé un aussi vif sentiment de bonheur. « Que Dieu soit loué! s'écria-t-il en embrassant Alphonse; que Dieu soit loué de m'avoir donné un tel fils! Je viens me livrer à mes ennemis, mais je regrette moins la vie, en voyant que mon Alphonse a des vertus qui lui suffiront sans moi, pour le guider au milieu des écueils et des malheurs de cette terre. » La fermeté d'Alphonse, qui avait résisté à toutes les autres émotions, était vaincue par la présence de son père, et par la pensée du péril auquel il venait se livrer, Alphonse pleurait, la tête penchée sur le sein paternel. Ce tableau excita des transports. Un cri général se fit entendre dans toute la salle: *Sauvez-les! Sauvez-les!* Plusieurs des juges eux-mêmes étaient émus; ils entraînèrent les autres, et le comte de P.... fut mis en liberté avec son intéressant Alphonse. Ils ne tardèrent pas toutefois à quitter la France, où ils ne sont rentrés qu'avec nos princes. Alphonse est aujourd'hui....... Mais il ne m'est pas permis d'en dire davantage.

LITHOGRAPHIE.

J'ai fort peu de chose à dire au sujet du dessin lithographié joint à ma feuille de ce jour. Tous ceux de mes lecteurs qui ont une jeune sœur ou un jeune frère, ont sans doute pris plaisir souvent à les amuser, à les faire jouer et sur-tout à les traîner dans un chariot. C'est un spectacle toujours intéressant que celui des jeux de l'enfance et de la jeunesse. On aime à voir les plus grands se prêter avec complaisance aux plaisirs des plus petits. C'est ainsi qu'ils s'accoutument à ce qui deviendra pour eux une obligation dans le monde, où celui qui est fort et puissant doit protection aux faibles, et ne peut s'en faire aimer qu'en leur cédant quelquefois.

VARIÉTÉS.

Celui qui fait de sang froid souffrir un animal peut être soupçonné avec raison d'insensibilité pour les maux de ses semblables. C'est pourquoi, il est des pays où les lois punissent sévèrement la cruauté envers les animaux.

A Abo, dans la province de Finlande, un chien écrasé par une voiture s'était traîné jusqu'à la porte d'un tanneur. Le fils de cet homme, jeune garçon de quinze ans, accueillit d'abord le pauvre animal à coups de pierres, et poussa la barbarie jusqu'à verser sur lui un pot d'eau bouillante. Un magistrat, témoin de cette abominable action, en informa aussitôt ses confrères qui s'assemblèrent sur-le-champ, pour juger le méchant jeune homme. On le tint en prison jusqu'au prochain jour de marché, et ce jour-là, il fut conduit au lieu de l'exécution, par un officier de justice qui, en présence du peuple, lui lut la sentence suivante: « Jeune homme inhumain! attendu que vous n'avez pas assisté l'animal qui implorait votre secours par ses cris, et qui tenait l'existence du même Dieu qui vous a donné la vie; attendu que vous avez ajouté à ses souffrances avec une horrible cruauté, le conseil de la ville vous a condamné à porter écrit sur votre poitrine le nom que vous méritez, et à recevoir cinquante coups de fouet. Jeune homme inhumain! puisse ce châtiment vous apprendre à avoir compassion de toute créature souffrante.» Après cette lecture, on exécuta la sentence, et l'on suspendit au col du condamné un écriteau portant cette inscription : *Jeune homme sauvage et inhumain!*

— Il n'existe, pour aucun homme, un pays préférable à celui où il est né. De tous les habitants de la Perse, il n'en est pas qui vivent plus frugalement que les tribus arabes de ce royaume, qui ne se nourrissent que de dattes. Une femme appartenant à l'une de ces tribus fut conduite, il y a quelques années, en Angleterre, avec les enfants de l'agent britannique résidant à Abusheker. A son retour, elle eut à répondre à une foule de questions des gens de sa tribu; elle leur fit une description magnifique de tout ce qu'elle avait vu, des routes, des voitures, des chevaux, de la splendeur des villes, de la culture des champs. Son auditoire enviait le bonheur des Anglais, lorsque cette femme s'avisa d'ajouter: « Enfin, il ne manque qu'une seule chose dans ce pays, pour en faire un séjour délicieux. — Qu'est-ce donc? lui demanda-t-on. — Il n'y croît pas de dattiers; j'ai eu beau chercher je n'ai pu y en apercevoir un seul. » A ces mots, le sentiment des Arabes fut entièrement changé; ils cessèrent d'envier le sort des Anglais, et ne sentirent plus que de la pitié pour des hommes condamnés à vivre dans un pays où l'on ne mange pas de dattes.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er juin 1825 pour un an, ou du 1er décembre 1825 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de mai courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 4 juin prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 4 JUIN 1826.

IIIe ANNÉE. No 5.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES AÉROLITHES.

(SUITE.)

Je vais, mes chers lecteurs, reprendre ma conversation avec Ludovic et Émilie. Vous vous rappelez la dernière question de Ludovic; voici ma réponse:

MOI : — Les pierres tombées de l'atmosphère ont généralement des formes arrondies irrégulièrement; elles sont recouvertes d'une croûte noirâtre qui paraît avoir subi l'action du feu. Lorsqu'on les casse, l'intérieur est gris, d'un aspect un peu terreux et semblable à un grès grossier, comme vous le voyez sur ces divers échantillons; elles s'égrainent facilement, excepté la croûte. Sur la surface de la cassure, on voit une grande quantité de petits grains de fer, qui deviennent brillants lorsqu'on polit la pierre. Tel est l'aspect extérieur de ces corps qui ne ressemblent à aucun des minéraux qu'on trouve dans le sein de la terre. Quant à leur composition, elle a été examinée par les chimistes les plus habiles. Ils ont reconnu que toutes ces pierres, dans quelque pays qu'elles fussent tombées, renfermaient les mêmes éléments, et à très peu de chose près, dans les mêmes proportions. Or, quoique tous les éléments qui s'y trouvent nous soient connus, on ne rencontre dans le sein de la terre aucun autre minéral qui les réunisse de la même manière et dans la même proportion. Elles ont donc une origine qui leur est tout-à-fait particulière.

LUDOVIC : — Mais enfin, mon bon Génie, quelle peut donc être cette origine?

MOI : — Nous voici arrivés à la grande difficulté. Quand nous cherchons à expliquer les phénomènes de la Nature, il est des cas, et cela n'est pas rare, où notre raison et nos faibles lumières sont en défaut: alors nous devons avoir la sagesse d'avouer notre insuffisance, de reconnaître que notre vue est trop bornée pour pénétrer dans tous les mystères dont l'auteur de l'univers a voulu envelopper ses œuvres admirables. Lorsqu'un fait est évident pour nous, et que nous ne pouvons en découvrir la cause, nous devons dire avec candeur: Telle chose est, mais nous ne savons pas comment elle est. Nous nous trouvons précisément dans ce cas, à l'égard de la chute des aérolithes. On ignore d'où ces corps proviennent et comment ils ont pu être formés. Plusieurs physiciens ont fait sur ce sujet des suppositions plus ou moins vraisemblables, mais il est impossible d'affirmer qu'aucune soit la vérité; seulement le résultat de ces recherches diverses a été de prouver que cet étonnant phénomène n'avait rien qui dût confondre la raison, puisqu'il pouvait être attribué à des causes très natu-



relles. Voici, en peu de mots, les idées qui ont été mises en avant sur la formation des aérolithes.

Des physiciens ont pensé que ces corps pouvaient avoir été lancés à de grandes distances et avec une force puissante, par des volcans terrestres. Mais il est difficile d'admettre cette supposition, attendu qu'on n'a aucun exemple qui autorise à croire que nos volcans puissent lancer des masses à de si grandes distances, et que d'ailleurs on ne trouve, dans les produits de ces mêmes volcans, rien qui ressemble aux aérolithes.

D'autres ont cru que ces pierres pouvaient se former spontanément dans l'air où leurs éléments se trouvaient disséminés et suspendus. Quoique la chose ne soit pas rigoureusement impossible, il est toutefois bien difficile de croire à cette réunion si rapide d'éléments divers, en une masse solide d'un si gros volume.

Quelques-uns ont imaginé que les aérolithes étaient des débris de quelque planète brisée, qui, lancés dans l'espace, rencontraient la sphère d'attraction de la terre, et se précipitaient alors sur ce globe. Toutes ces explications, il faut l'avouer, sont bien peu satisfaisantes.

Enfin, un des plus illustres physiciens de nos jours, M. de Laplace, a présenté l'hypothèse la plus séduisante et qui, peut-être, vous paraîtra la plus étrange. Il a démontré mathématiquement la possibilité que ces pierres vinssent de la lune.

Ludovic et Émilie : — De la lune!

Moi : — Oui, mes amis, de la lune. En supposant que les aérolithes fussent lancés par des volcans de cette planète, avec une vitesse égale à quatre fois et demie celle d'un boulet de canon de 24, chassé de la pièce par 12 livres de poudre, cette force leur ferait parcourir 2,314 mètres par seconde, et serait suffisante pour vaincre l'attraction de la lune, et les amener à se trouver sous l'influence de l'attraction de la terre. Il faudrait alors deux jours et demi pour que le corps arrivât jusqu'à nous; et son inflammation serait expliquée par le frottement rapide qu'il éprouverait dans l'air.

Ludovic : — Il y a donc des volcans dans la lune?

Moi : — Les astronomes avaient cru en apercevoir dans ce corps céleste: mais il a été reconnu depuis, que ce qu'on avait pris pour des feux volcaniques, n'était qu'un effet de lumière dû à une tout autre cause. Ceci ne prouve pas qu'il n'y en ait point, mais seulement qu'on ne les a pas aperçus. Dans tous les cas, ce que je viens de vous dire n'est qu'une supposition, et il serait bien téméraire d'avancer que les aérolithes viennent de la lune; il est seulement démontré que la chose n'est pas impossible.

Émilie : — Ainsi voilà des pierres qui ont peut-être été formées dans la lune; c'est le cas de dire qu'elles viennent de loin. Mais, mon bon Génie, pourquoi a-t-on mêlé, parmi ces pierres, ces morceaux qui ne leur ressemblent pas du tout, et qui portent pour étiquette: *Fer météorique?*

Moi : — C'est qu'ils proviennent de certaines masses de fer pur, auxquelles on donne ce nom, et que l'on considère comme ayant la même origine que les aérolithes. Ces masses sont toutes percées de petites cavités, remplies en partie par une pierre transparente d'un jaune verdâtre, nommée *péridot*, et que l'on retrouve dans les produits rejetés par nos volcans. La plus considérable de ces masses de *fer météorique*, est celle qui a été observée en Sibérie, par le naturaliste Pallas; elle est isolée comme un rocher.

Émilie : — Comment, mon bon Génie, comme un rocher?

Moi : — Oui, et d'un volume énorme.

Émilie : — Et cela est tombé de l'atmosphère?

Moi : — La tradition en existe parmi les Tartares, et il est permis de le croire par analogie. Il n'y a au reste rien de plus étonnant à voir tomber de l'atmosphère un gros rocher, qu'à en voir tomber une pierre de quatre à cinq cents livres pesant, et l'on connaît des aérolithes de ce poids, et au-delà.

Ludovic : — Il faut bien que je vous croie, mon bon Génie, mais je ne reviens pas de mon étonnement.

Moi : — Mon ami, l'on marche de surprise en surprise dans l'observation des merveilles de la Nature. Il est deux choses qui sont dignes de l'homme dans cette noble étude: La première, de chercher à se rendre compte de ce qui excite notre étonnement, après l'avoir examiné avec sagesse et perspicacité; la seconde, de savoir s'arrêter dans la recherche des causes, et ne point avoir l'orgueil de rejeter ce que notre raison ne peut expliquer, ce que nos sens ne peuvent atteindre; mais de se prosterner avec admiration et reconnaissance devant l'Intelligence puissante qui a conçu et ordonné les merveilles dont nous sommes environnés.

LE BONHEUR EST PAR-TOUT

ET LE MALHEUR AUSSI.

« J'ai bientôt treize ans; quelle joie! j'ai déjà quitté mes cheveux en bandeau et les pantalons sous les robes courtes. Plus de cerceaux, plus de sauts à la corde. Je suis maintenant *une demoiselle*. L'hiver prochain, j'irai de temps en temps au bal; je porterai des fleurs artificielles et du crêpe. En attendant, ce printemps, je vais commencer à me promener, en personne raisonnable, au bois de Boulogne ou aux Tuileries, avec une capote de Mme Corot, au lieu de ce chapeau de paille tout rond qui tient de si près à l'enfance. Puis enfin, je resterai dans le salon de Papa, lorsqu'il y viendra du monde. A Paris, il y a tant de politesse et

de bon goût, qu'une demoiselle de treize ans est comptée pour quelque chose....... »

Nous ne suivrons pas plus long-temps la jeune Sidonie de Versac, dans l'énumération de toutes les jouissances qui l'attendaient à Paris, au printemps de l'année 1825. Prête à paraître dans un monde où elle espérait faire valoir ses treize ans, un peu d'affectation et de bonne opinion d'elle-même trahissait son impatience de prouver qu'elle avait entièrement quitté l'enfance et qu'elle appréciait tous les charmes de la capitale. Mais hélas! le peu de stabilité des choses humaines ne permit pas que Sidonie vît se réaliser le songe riant dont elle aimait à se bercer. Des affaires très importantes appelèrent soudainement M. de Versac dans une fort belle terre qu'il possédait sur le bord de la mer, en Normandie; et comme il était d'une santé très délicate, sa femme ne voulut jamais consentir à le laisser partir seul. Voilà donc tous les succès de Sidonie évanouis, ou du moins ajournés; et le premier soleil de mars, au lieu d'éclairer son triomphe et sa jolie capote aux Tuileries, la vit arriver avec ses parents dans le château de M. de Versac.

On ne peut se dissimuler que le chagrin qu'en éprouva la pauvre enfant n'existait que dans son imagination; car en réalité, réunie à des parents qui l'adoraient, entourée de tous les agréments que donne l'abondance, la terre qu'elle habitait lui offrait à-la-fois les charmes de la campagne et toutes les distractions de l'étude, puisque ses livres, ses crayons et son piano l'avaient suivie. Mais lorsqu'on laisse prendre à l'imagination un certain empire, lorsque la raison et le devoir ne sont plus consultés dans la distribution du temps, il arrive que cette même imagination nous gouverne en tyran, et qu'il n'est aucune jouissance qu'elle n'empoisonne. Sidonie se persuada donc qu'elle était la plus infortunée des créatures: elle se récria sur l'impossibilité de vivre heureux à la campagne, sur la pitié que méritaient les gens qui n'avaient pas vu Paris, et qu'une étoile maligne avait fait naître en province; elle affecta de soupirer souvent, et de tomber dans une mélancolie qui, disait-elle, lui ôtait l'appétit. Mme de Versac eut le courage de ne pas paraître s'en apercevoir, et attendit pour sa fille les leçons de l'expérience. Heureusement que rien n'est stable à treize ans, sur-tout en fait de chagrin. Peu-à-peu, la bonne mère eut la satisfaction d'observer, (toujours sans en avoir l'air), que la démarche languissante qu'avait affectée d'abord Sidonie, se changeait en une course rapide et légère, beaucoup plus naturelle à son âge, et qui souvent la conduisait à la ferme, où de bons morceaux de galette et de grandes jattes de crême lui faisaient oublier qu'elle avait perdu l'appétit. Bientôt les joues de la jeune fille, aussi fraîches que les fleurs de pommiers qui couronnaient tous les vergers, donnèrent un démenti formel à sa mélancolie; et le printemps dans tout son éclat lui amena mille plaisirs qu'elle cessa de dédaigner. Tantôt, elle descendait avec ses parents sur le bord de la mer, et y ramassait des coquillages variés, dont elle trouvait la description et l'histoire dans la bibliothèque de son père. Tantôt, folâtrant dans les gras pâturages émaillés de milliers de fleurs, elle y portait du pain aux jeunes poulains qui la connaissaient et accouraient en bondissant à sa voix. Lorsque l'été fut venu, elle prit, avec Mme de Versac, des bains de mer, et ses éclats de rire, lorsqu'une vague un peu forte passait sur sa tête, prouvaient le plaisir qu'elle trouvait à cet exercice. A la maison, les soins du jardinage ou ceux de la basse-cour la réclamaient, et c'était avec peine que Mme de Versac obtenait d'elle qu'elle consacrât quelques heures à l'étude et quelques instants à sa toilette. Sidonie, par ce régime, était grandie de deux pouces, et fortifiée en proportion; le mot d'*ennui* n'avait pas été une fois prononcé. Au milieu de tant de jouissances, le temps passait; il amena la fin des affaires de M. de Versac et l'époque de son retour à Paris. On était aux derniers jours d'octobre. Sidonie, plus enchantée que jamais de la vie des champs, venait d'apprendre à filer, et cette occupation l'amusait infiniment. De plus, on devait, dans peu de jours, *gauler* les pommes à cidre, et l'on sait qu'en Normandie, ce moment est une vraie fête. On peut donc se figurer la contrariété que Sidonie éprouva lorsqu'elle apprit que le jour du départ était fixé. La même tristesse s'empara d'elle que lorsqu'elle avait quitté Paris. « Que vais-je faire, disait-elle à ses parents, dans ces salons étouffés où personne ne m'adressera la parole, car je ne suis encore qu'un enfant; et dans ces promenades où je n'aurai pas la place de courir, et où il me sera défendu de rire et de chanter? Ah! comment peut-on vivre autre part qu'en Normandie?.. .. Certainement j'en tomberai malade. »

M. et Mme de Versac ne répondirent point à leur fille, et jugèrent plus salutaire de la laisser livrée à elle-même. Elle ne tarda pas, en effet, à retrouver son joli sourire, avec de jeunes compagnes, près desquelles elle trouva l'émulation nécessaire aux talents et la gaieté qui délasse de l'étude. On fit des fleurs artificielles, on chanta des rondes, on joua des charades. « Je vois, dit Mme de Versac à Sidonie, le lendemain d'une soirée où elle avait dansé douze contredanses au piano, je vois avec plaisir que ta mélancolie, à la ville, n'aura pas de suite plus graves qu'à la campagne. Abjure donc, chère enfant, des idées dont la fausseté t'est bien démontrée. Rappelle-toi, pour la suite de ta vie, que tous les lieux et toutes les circonstances offrent toujours ce mélange de bien et de mal qui compose la vie humaine, et que le premier l'emporte sur l'autre pour tous ceux qui, ne donnant jamais carrière à d'inutiles regrets, possèdent le talent de tirer parti de tout. » **.

CORRESPONDANCE.

Un de mes zélés lecteurs, qui habite la campagne et qui paraît avoir du goût pour l'étude de la botanique, m'a demandé quelques conseils relativement aux précautions à prendre pour dessécher les plantes

dont il compose un petit herbier. Comme je suppose que ce sujet pourra intéresser plusieurs de mes jeunes lecteurs, je n'hésite pas à répondre à cette demande par la voie de mon journal.

Lorsqu'on veut dessécher une plante, on la place en développant autant que possible toutes ses parties, dans une feuille de papier pliée en deux. On a préparé d'avance de petits matelas composés de plusieurs feuilles de papier cousues ensemble par les bords, et l'on met, entre deux de ces matelas, la feuille qui renferme la plante; on place ensuite le tout sous un livre ou une planche qui presse légèrement; on change enfin de temps en temps les matelas, sans toucher à la plante, et lorsqu'elle n'imprègne plus le papier d'humidité, on cesse d'en remettre de nouveaux. Cependant, il faut encore attendre quelque temps avant de la placer dans l'herbier, parce qu'elle pourrait renfermer de petites larves qui, se developpant plus tard, attaqueraient impitoyablement toutes les plantes d'un même paquet. L'herbier doit être déposé dans un lieu très sec. Il est bon de fixer chaque plante sur la feuille qui la contient, au moyen de petites bandes de papiers attachées avec des camions. Enfin chaque paquet doit être pressé entre deux feuilles de carton réunies avec des cordons, ou placé dans une boite fermant exactement.

Lorsqu'on recueille des plantes pour les dessécher, il faut, autant que possible, choisir des échantillons complets, c'est-à-dire munis de racines, de feuilles et de fruits. Cela n'est pas toujours facile, et on est obligé de dessécher quelquefois plusieurs échantillons, afin d'avoir toutes les parties de la même plante. Enfin, je n'ai pas besoin de dire qu'un herbier offrirait bien peu d'intérêt, si chaque échantillon n'y était pas accompagné d'une étiquette exacte, indiquant le nom de la plante et le lieu dans lequel on l'a recueillie.

Ceux de mes lecteurs qui consacrent leurs moments de loisir à étudier la botanique et à former des herbiers, se préparent, je n'en doute pas, de très douces jouissances; ne fût-ce que le plaisir qu'on trouve dans l'exercice salutaire des herborisations. Les agréments qu'elles procurent ont été décrits par Delille, en vers charmants que je ne résiste pas au desir de rappeler, en terminant cet article.

On part: l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice.
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté.
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale;
Étamine, pistil et corolle et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux,
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux:
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
. . . .
. . . .
Mais le besoin commande: un champêtre repas,
Pour ranimer leur force a suspendu leurs pas;
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades.
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des Nayades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon!
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois, que leurs mains ont conquise,
Voilà leurs simples mets. . . . .
. . . .
On fête, on chante Flore et l'antique Cybèle,
Éternellement jeune, éternellement belle.
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par le monde introduits, par le monde emportés;
Mais la grandeur de Dieu, mais sa bonté féconde,
La Nature immortelle, et les secrets du monde.
La troupe enfin se lève; on vole de nouveau
Des bois à la prairie, et des champs au coteau;
Et le soir, dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.

VARIÉTÉS.

Je puis aujourd'hui procurer à mes lecteurs un double plaisir, celui de lire un très bon petit livre, et celui de faire une bonne action. Ce petit livre, dont l'auteur est M. Abel Dufresne, et qui a été couronné par une société qui s'occupe de l'instruction des enfants pauvres, n'est pas cher; il ne coûte que cinq sous. Son titre est fort simple: *Leçons de Morale pratique* (1). Son volume est peu considérable; il n'a que trente-six pages. Mais il est difficile de rassembler plus de bonnes choses dans un si petit espace. Ceux d'entre vous qui pourront en procurer la lecture à quelques pauvres enfants auront fait une œuvre utile; et je suis sûr que vous-mêmes, qui avez le bonheur de recevoir une éducation complète et qui ne manquez pas de livres pour former votre esprit et votre cœur, vous ne le lirez cependant pas sans fruit et sans intérêt. Peut-être pourrez-vous en juger par les pensées suivantes, que j'en extraits à peu près au hazard.

« Il faut gémir sur la faute, plutôt que sur la réprimande.

« La compassion pour les grandes douleurs des autres doit nous faire rougir de manquer de courage dans nos petits chagrins.

« La charité est ingénieuse: le pauvre même peut faire du bien au riche.

« L'amour du prochain fait jouir du bonheur des autres et multiplie les jouissances, par le plaisir qu'on goûte à les propager.

« Les consolations, la bonne volonté, la prévenance, les soins, un sourire bienveillant, un zèle sincère, un accueil agréable, sont des actes de charité à la portée de tous.

« La sobriété, l'exercice et la propreté sont les premiers médecins du monde.

« Celui qui dit: J'ai des bras et je sais mon métier, ne manque jamais de cœur, d'ouvrage ni de pain.

« Celui-là doit rougir, qui ne trouve point de réponse à cette question: Si j'étais ruiné, comment vivrais-je? »

(1) Au bureau du *Bon Génie*.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 11 JUIN 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 6.

Bureau de l'abonnement chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA GOMME ÉLASTIQUE.

En entrant l'autre jour chez Mme de T...., à qui j'allais faire une visite, je trouvai dans le salon la jeune Laure qui grondait bien fort son frère Octave. « Qu'est-ce donc, mes enfants? leur dis-je; vous que j'ai vu toujours vivre en si bonne intelligence, comment se fait-il aujourd'hui que vous vous querelliez? — C'est la faute de monsieur Octave, que voilà, répondit Laure. Je me suis mise à dessiner tout-à-l'heure, j'ai eu besoin d'effacer un trait, j'ai cherché ma gomme élastique; impossible de la trouver. Pendant ce temps-là, j'aperçois monsieur Octave jouant à la balle dans le jardin; je lui demande s'il n'a pas vu mon morceau de gomme élastique; il se met à rire en me montrant sa balle, et en la faisant rebondir à la hauteur du second étage. Je l'ai appelé, il est venu, et vous pensez bien, mon bon Génie, que je ne pouvais pas le remercier de m'avoir découpé ma gomme élastique pour en faire une balle. — Sans doute, repris-je, il aurait mieux fait de ne pas en disposer sans votre agrément; mais il ne me semble pas qu'il y ait dans tout cela de quoi altérer la bonne harmonie entre un frère et une sœur. Si vous voulez me promettre de ne plus vous quereller, nous causerons un moment ensemble, en attendant le retour de Mme de T.... qu'on m'a dit être sortie. » A ces mots, Octave et Laure s'embrassèrent; puis cette dernière reprit: « De quoi allons-nous parler, mon bon Génie? — De ce que vous voudrez. Puisqu'il s'agissait tout-à-l'heure de gomme élastique, voulez-vous que je vous apprenne ce que c'est que cette substance? — Est-ce que cela nous amusera? — Je n'en sais rien; nous allons voir.

« La gomme élastique, continuai-je, est une sorte de résine fort singulière qui provient d'un arbre nommé *hévé*. Cet arbre croît à la Guiane et dans plusieurs parties de l'Amérique; il pousse très haut, très droit, et n'a de branches qu'au sommet de sa tige. Son fruit renferme des amandes dont on retire une huile épaisse, avec laquelle les Indiens préparent, dit-on, leurs aliments, comme avec du beurre. Lorsqu'on fait une incision à l'écorce de cet arbre, il en découle un suc blanc et laiteux qui se durcit peu-à-peu à l'air et forme un corps solide, membraneux, susceptible d'une grande extension et éminemment élastique. On donne à cette substance le nom de *caoutchouc*, et on l'appelle vulgairement *résine* ou *gomme élastique*. J'ai lu, je ne sais plus où, que les habitants de certaines contrées de l'Amérique faisaient, avec ce suc laiteux, des flambeaux ou espèces de torches, qui brûlaient fort bien sans mèches, en répandant une clarté assez

belle et une odeur qui n'était point désagréable.

« Lorsqu'on veut employer ce suc, on l'applique sur des moules de terre friables, et on le laisse sécher à l'air ou en l'exposant à la fumée. Dès que le nombre des couches a donné au caoutchouc une épaisseur suffisante, on brise le moule, et on vide, par une ouverture de l'enveloppe, la terre réduite en fragments. Ces moules ont communément la forme de petites bouteilles, et c'est ainsi qu'on nous apporte le caoutchouc. Dans cet état, il offre à-peu-près l'apparence et la couleur du cuir. Des voyageurs ont raconté que les Indiens des bords du fleuve des Amazones en faisaient des bottes d'une seule pièce, qui ne prenaient point l'eau et qui devaient être une chaussure fort agréable et fort souple, en raison de l'élasticité du caoutchouc. On a rapporté aussi que certains peuples en faisaient des bagues qui offraient l'avantage de pouvoir être transformées, quand on le voulait, en bracelets, en colliers et même en ceintures; ce qui paraît difficile à croire, à moins que les dames de ces contrées n'eussent la taille d'une finesse extrême.

« Un usage bien plus singulier est celui que fait, ou du moins que faisait, de cette résine, la nation des Omaguas, située au milieu du continent de l'Amérique. Ils en construisaient des bouteilles en forme de poire, au goulot desquelles ils attachaient une canule de bois; en les pressant on en faisait sortir par la canule la liqueur dont on les avait remplies, et par ce moyen ces bouteilles devenaient de véritables seringues. On a même affirmé que c'était chez eux une espèce d'impolitesse de manquer à présenter avant le repas, à chacun de ceux qu'on avait priés à manger, un pareil instrument rempli d'eau, dont on ne manquait pas de faire usage avant de se mettre à table, dans le dessein d'avoir plus d'appétit. — Oh! la drôle de chose! s'écrièrent en riant Laure et Octave; voilà un peuple bien gourmand! — Je n'oserais, repris-je, vous garantir ce dernier fait, mais le premier du moins paraît constant. J'ai vu moi-même une de ces seringues garnie de sa canule; et les Portugais de la colonie du Para avaient, à cause de ce singulier emploi du caoutchouc, donné à l'arbre qui le produit le nom de *pao de xiringa*, c'est-à-dire *bois de seringue*.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que, chez nous, la gomme élastique est employée pour effacer les traces de crayon faites mal-à-propos sur le papier, et qu'on en fait d'excellentes balles de paume; mais je ne vous laisserai pas ignorer qu'elle se prête à des usages plus importants. On l'emploie à la confection de beaucoup d'instruments de chirurgie et de physique qui sont d'une grande utilité, et l'on en fait une vaisselle de voyage qui a l'avantage de ne pouvoir pas se briser.

« — Je ne croyais pas, dit Laure, quand j'eus cessé de parler, que la gomme élastique fût une substance si intéressante. — Tu vois bien, reprit Octave, que j'ai bien fait de te prendre la tienne, car sans moi nous n'aurions pas appris tout cela. — Tu trouveras bon cependant, mon frère, que ce ne soit pas toi que j'en remercie. »

LE BONHEUR DE FAIRE LE BIEN.

Amédée de Sancerres, élevé dans la maison paternelle, au milieu de toutes les douceurs que procure l'abondance, accoutumé à se voir servir avec empressement par de nombreux domestiques, n'ayant jamais formé un vœu qui n'eût été aussitôt accompli, était parvenu à l'âge de douze ans sans savoir ce que c'est qu'une privation. Il n'avait jamais manqué de rien, et ne s'était point avisé de penser qu'il y a des gens qui manquent de tout; comme chacun dans la maison était à ses ordres, rien n'avait pu lui apprendre qu'il est quelquefois pénible d'avoir besoin des autres et de se trouver dans leur dépendance. Il résultait de tout cela qu'Amédée, sans avoir pourtant un mauvais cœur, était, par pure ignorance, d'une indifférence complète pour la misère ou les souffrances d'autrui. S'il faisait quelquefois l'aumône à un malheureux, c'était machinalement, sans réflexion, sans compassion, et uniquement parce qu'il l'avait vu faire par ses parents. Il était donc également étranger aux peines du besoin comme au plaisir de les soulager, au désagrément de recevoir comme au bonheur de donner, à la reconnaissance enfin comme à la bienfaisance. Sans doute l'âme d'Amédée, dans une pareille situation, devait être peu accessible au chagrin; mais je le demande à tous mes lecteurs, en est-il un seul parmi eux qui voulût être exempt de peines, à la condition de ne jamais compâtir à celles de ses semblables? J'entends votre réponse, mes amis; vous plaignez déjà l'indifférent Amédée. Ne vous hâtez pas, cependant, de le juger trop sévèrement; vous allez voir qu'il ne fallait qu'une circonstance, pour développer en lui des sentiments dont le germe existait à son insu dans son cœur.

Amédée faisait une collection d'insectes qui l'occupait beaucoup. Dans une de ses chasses, il aperçut un jour un papillon très brillant qu'il cherchait depuis long-temps. Charmé de l'avoir enfin découvert, il le poursuit avec chaleur; le papillon léger lui échappe constamment et l'entraîne assez avant dans le bois. Amédée ne réfléchit point qu'il a déjà dépassé les limites assignées par M. de Sancerres à ses excursions autour du château; il continue, avance toujours, et lorsqu'il a perdu l'espoir de s'emparer du papillon, il s'aperçoit un peu tard que son ardeur l'a conduit dans un lieu tout-à-fait inconnu. Amédée cherche alors à s'orienter pour retrouver son chemin; mais

la chose n'était pas facile, car il avait fait tant de circuits pour suivre sa volage proie, qu'il ne savait plus de quel côté devait être la maison. Pour comble de malheur, le soleil ne pouvait l'aider à se diriger; de gros nuages noirs venaient de s'étendre sur le ciel et menaçaient d'éclater avant peu. Amédée regarde sa montre; l'heure du diner était passée. « Bon Dieu! dit-il; je n'ai pas entendu la cloche, je suis donc égaré bien loin! Que faire? à qui m'adresser au milieu de cette forêt? » Amédée était si peu accoutumé à s'occuper de la peine des autres qu'il ne songeait pas même, dans cette circonstance, à celle que son absence devait causer à ses parents. A tout hasard, le voilà qui marche au travers du bois; mais hélas! c'est pour s'éloigner encore. Cependant, le jour baissait; un coup de tonnerre annonce l'orage, et bientôt la pluie tombe par torrents. Figurez-vous le pauvre Amédée marchant à la lueur des éclairs, mouillé, transi de froid, accablé de fatigue et de faim, et perdant tout espoir de trouver ni abri, ni feu, ni repas. Sans trop se rendre compte de ses pensées, il commença à sentir que l'on souffre et qu'on est à plaindre lorsqu'on manque de toutes ces choses. N'en pouvant plus et tout-à-fait découragé, il se laisse enfin tomber au pied d'un arbre sur la terre humide, et se met à pousser des cris lamentables. Il se trouvait alors sur la lisière du bois; ses cris furent entendus par un petit berger qui gardait un troupeau parqué dans le champ voisin, et qui n'hésita pas à quitter sa cabane roulante dans laquelle il s'était réfugié, pour venir au secours du malheureux dont les gémissements étaient parvenus jusqu'à lui. Sa vue ranima le triste Amédée. « Ah! qui que vous soyez, lui dit-il, ayez pitié de moi; voyez dans quel état je me trouve; je suis un enfant perdu. — Eh! mon jeune Monsieur, dit le petit berger, comment donc vous trouvez-vous ici à l'heure qu'il est et par le temps qu'il fait? Mais ne pleurez pas, ce ne sera rien que cela. J'ai souvent été plus fatigué et plus mouillé que vous n'êtes; cela n'empêche pas de se bien porter. — Oh! si je reste long-temps dans cet état, j'en mourrai certainement; je suis transi; voyez, je puis à peine me soutenir. — Attendez, attendez, voilà l'orage passé; nous allons faire un bon feu, et vous serez bientôt séché. Tenez, pendant que je l'allumerai, et tandis qu'il tombe encore quelques gouttes, venez vous mettre à l'abri dans ma cabane. » Amédée suivit le jeune pâtre qui le fit étendre dans sa hutte, et se mit ensuite en devoir d'allumer du feu. Aussitôt qu'Amédée vit briller la flamme, il sortit de son abri pour venir se chauffer et sécher ses vêtements. « Vous me rendez bien service, dit-il à son hôte; mais si je ne trouve rien à manger, je vais tomber mort de faim. — Eh mon Dieu, répondit le berger, je n'osais pas vous l'offrir, mais si vous avez bien faim, vous le mangerez tout de même; j'ai là un morceau de pain pour mon souper, c'est de bon cœur que je vous en offre la moitié. » Amédée ne se fit pas prier et dévora le pain bis du petit paysan avec un appétit qu'il n'avait jamais connu. « Maintenant, dit ce dernier, lorsqu'Amédée fut bien réchauffé, bien séché, bien restauré, il s'agit de vous remettre dans votre chemin. Je vais vous conduire. »

Amédée suivit son guide et, chemin faisant, il lui dit: « Mon ami, je n'ai pas d'argent sur moi, mais je voudrais savoir où je pourrai vous retrouver pour payer vos bons offices. — Vous plaisantez, mon jeune Monsieur, répondit le petit berger. Je suis payé par le plaisir de vous avoir obligé. Vous qui êtes riche, vous jouissez si aisément du bonheur de faire le bien, que vous n'y attachez pas d'importance; mais pour un pauvre petit orphelin comme moi, c'est une bonne fortune qu'une bonne action. Je rends grâce au ciel de m'avoir encore accordé assez de bien pour pouvoir partager mon pain avec un jeune Monsieur dans la détresse, et lui donner l'hospitalité dans ma petite cabane..... » Amédée s'arrêta, regarda son jeune guide et sentit en lui-même comme une sorte de révolution. « Ah! laisse-moi t'embrasser, lui dit-il; tu ne sais pas quelle leçon tu viens de me donner et quel bien tu me fais. J'ignorais la souffrance et le bonheur de la soulager. Oh! comme je vais être heureux! Et c'est à toi que je le devrai. » Le berger ne comprenait guère ce discours. « Tenez, dit-il, voilà le château de Sancerres; » et il disparut sans attendre de nouveaux remercîments..... Ce petit berger est aujourd'hui propriétaire du troupeau qu'il gardait alors.

LA BREBIS.

ANECDOTE.

Je passais récemment dans un obscur canton,
Où l'on m'a conté, pour notoire,
Ce petit fait touchant qui rappelle l'histoire
De la vache de Fénélon.

Un prélat, homme simple et bon,
Respecté, mais sur-tout chéri dans son domaine,
En se rendant un jour à la ville prochaine,
Rencontra sur sa route un beau petit garçon
Qui lui parut en grande peine.
Il allait tristement du coteau vers la plaine,
Guidant son modeste troupeau,
Et caressait en pleurant un agneau.
« Pauvre agneau! disait-il; tu n'auras plus de mère;
« Elle est perdue au fond du bois.
« Hélas! ma brebis la plus chère
« Aujourd'hui n'entend plus ma voix.
« Oh! quand je vais rentrer, quel chagrin pour mon père! »

Le prélat s'était arrêté,
Et tandis qu'à sa plainte amère
L'enfant s'abandonnait, il l'avait écouté.
« Pauvre petit! dit-il avec bonté;
« Tu retournes à ta chaumière :
« Si tu n'y trouvais plus ta mère,
« Dis-moi, que ferais-tu? — Je pousserais des cris.
« — Et tes cris, mon enfant, pourraient-ils te la rendre?
« — Si ma mère pouvait m'entendre,
« Elle accourrait près de son fils.
« — Tu le crois; eh bien donc, cela devrait t'apprendre
« Par quel moyen tu peux ramener ta brebis. »

Sur le prélat, le petit pâtre
D'abord jette un regard surpris;
Puis tout-à-coup il a compris;
Il saisit son agneau folâtre,
Contre son sein le presse doucement
Et le force à pousser un triste bêlement.
Deux ou trois fois il renouvelle
Cette épreuve, quoiqu'à regret,
Et voilà que, dans la forêt,
On entend la brebis qui bêle.
Le petit de nouveau l'appelle,
Et la pauvre brebis, aux cris de son agneau,
Comme une tendre mère inquiète et fidèle,
Accourt rejoindre le troupeau.

L. P. J.

VARIÉTÉS.

L'*acanthe* est une plante qui croît dans les contrées chaudes du globe et qui est remarquable par la beauté de ses feuilles élégamment sinueuses. Vitruve raconte qu'une jeune fille de Corinthe étant morte, sa nourrice alla déposer sur sa tombe les joyaux qu'elle avait le plus aimés. Ils étaient renfermés dans un panier recouvert d'une tuile, et qui se trouva placé sur une racine d'acanthe. Cette racine venant à pousser, les feuilles d'acanthe furent obligées de suivre, en se développant, les contours du panier qu'elles entourèrent, et de se recourber sous les bords de la tuile. Elles formèrent ainsi un ornement qui fournit, au sculpteur Callimaque, le modèle du chapiteau de colonnes qu'il construisait à Corinthe, et qui ont donné le nom d'*ordre Corinthien* au plus riche et au plus élégant de tous les ordres d'architecture.

— Ceux de mes lecteurs qui habitent Paris, vont souvent se promener aux Tuileries et n'ont peut-être jamais songé à demander qui a planté ce beau jardin et bâti ce vaste palais. Aujourd'hui que je les y fais songer, ils ne seront peut-être pas fâchés de le savoir. Le château des Tuileries est construit sur un terrain où l'on a, pendant long-temps, fabriqué de la *tuile*, et c'est de là qu'il tire son nom. Il fut commencé au mois de mai de l'an 1564, par Catherine de Médicis, qui fit bâtir le pavillon du milieu, de ce palais; Philbert de Lorme en fut l'architecte. Les deux corps de logis, qui le joignent de part et d'autre, furent exécutés sur les dessins de Jean Bullan qui était alors architecte du connétable de Montmorency. Tout le reste de ce palais a été fait, sous le règne de Louis XIV, d'après les dessins de l'architecte Le Vau. Quant au Jardin, il a été commencé en 1600, par les soins de Henri IV, et perfectionné depuis par le fameux André Le Nostre, qui a tracé le parterre. La triple allée qui borde la rivière le long des champs Élysées, et qu'on appelle *le Cours la reine*, fut plantée en l'année 1616, par Marie de Médicis.

— Je prévois d'ici que l'article précédent va m'attirer une question de la part des habitants du quartier du Luxembourg. Afin de leur éviter la peine de me l'adresser, je leur dirai tout de suite que ce palais a été bâti en 1615, par Marie de Médicis, et que Jacques de Brosse en fut l'architecte. Je ne sais pourquoi les habitants de l'autre côté de la rivière affectent de le dédaigner. Ils ignorent sans doute qu'on respire au Luxembourg l'air le meilleur et le plus salutaire qu'on puisse trouver dans l'enceinte de Paris.

ERRATUM.

J'étais à la campagne pendant qu'on imprimait mon dernier numéro, dont je n'ai pas pu voir l'épreuve. J'espère que mes lecteurs me pardonneront ce petit délassement, et ne m'en voudront pas de ce que quelques fautes se sont glissées dans ce numéro. Ils ont assez de sagacité pour rectifier eux-mêmes celles qui ne sont que des fautes typographiques; mais le respect qu'inspire la mémoire de Delille me fait un devoir de rétablir moi-même un des vers de ce poëte que j'ai cités, et dont le sens a été dénaturé par la substitution d'un mot à un autre. Peut-être en suis-je la première cause, pour n'avoir pas écrit assez lisiblement; et je desire que ce petit accident serve au moins de leçon à ceux de mes jeunes amis qui ne mettraient pas, en général, assez de soin à former leur écriture et à la rendre nette et facile à lire.

Un des vers dont il s'agit a été imprimé ainsi :

Par *le monde* introduits, par *le monde* emportés...

Le vers de Delille est :

Par LA MODE introduits, par LA MODE emportés...

J'ajouterai qu'à la fin de ce vers :

De plusieurs végétaux compose un tout factice;

Il faut un point et virgule et non pas un point.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 18 juin 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 7.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE

Ma correspondance est très nombreuse aujourd'hui, mais elle est peut-être un peu moins piquante que de coutume, et je dois avouer qu'il pourrait bien y avoir de ma faute. J'ai remarqué, en effet, que plusieurs de mes correspondants ont éprouvé, en répondant à mes questions sur la fable du *Jeune Linot*, quelque embarras pour ne pas retomber dans des idées qu'ils avaient eu déja l'occasion de développer, au sujet d'une autre fable insérée dans un des premiers numéros de la précédente année de ce Journal, et intitulée *l'Écureuil et le Rat*. Quelques uns de mes lecteurs, toutefois, ont parfaitement senti la différence qu'il y avait entre ces deux apologues, dans l'un desquels un pauvre petit animal est perdu pour avoir prété l'oreille à un mauvais conseil, tandis que, dans l'autre, le jeune linot se perd en ne tenant point compte des avis de sa mère et en se fiant trop tôt sur ses propres forces. Le fait est pourtant qu'il y a eu de part et d'autre désobéissance, et que ceux qui, en me répondant, ont insisté particulièrement sur ce côté moral de la fable, et qui l'avaient déja traité à propos de mon petit écureuil, ont dû être embarrassés pour ne pas se répéter. C'est donc, comme je le disais, un peu ma faute si ma correspondance n'est pas aujourd'hui tout-à-fait aussi intéressante qu'elle l'est ordinairement. L'obéissance, au reste, est un devoir si important pour vous, mes amis, que je ne dois pas regretter d'avoir provoqué une seconde fois vos réflexions sur un sujet auquel l'intérêt du présent et de l'avenir se lie pour vous si fortement.

Dans le nombre des lettres que j'ai reçues, il en est quelques unes qui portent plusieurs signatures et répondent collectivement par le mot *nous*. Comme je ne sais auquel des signataires je dois en attribuer la rédaction, je suis obligé de les mettre de côté, quoiqu'elles soient en général fort satisfaisantes. J'invite ceux de mes correspondants qui ont adopté cette marche à y renoncer et à m'écrire de préférence individuellement.

Parmi les réponses qui pourraient figurer ici en entier, mais que je ne puis imprimer toutes, j'en ai choisi trois qui m'ont paru mériter la préférence. La première est de Mlle *Blanche R....*; la seconde de M. *Eugène Delisle;* et la troisième de Mlle *Laure D....* Voici ces lettres :

« Je n'ai pu qu'être flattée, mon bon Génie, de la disposition particulière que vous avez prise à mon égard, et bien reconnaissante des nouveaux témoi-

gnages de contentement et d'amitié dont vous m'avez jugée digne. Je ne sais pas si cette disposition continuera à m'empêcher de concourir, mais elle ne me privera pas, je l'espère, du plaisir de répondre à vos questions, heureuse et satisfaite de trouver dans votre seule approbation la plus douce récompense que je puisse ambitionner. Je me permets donc de continuer une correspondance que votre bonté et votre indulgence rendent si précieuse.

« Voici, mon bon Génie, le sens moral qu'on peut tirer, je crois, de la fable du petit linot. Son malheur nous apprend qu'il faut toujours obéir à ses parents, et qu'on ne peut négliger de suivre leurs avis sans les conséquences les plus funestes. D'ailleurs l'amour qu'ils nous portent, et que nous retrouvons dans les soins si tendres et si continuels dont ils entourent notre enfance, nous font également de cette obéissance un de nos premiers devoirs. Nous ne pouvons donc y manquer sans devenir à-la-fois imprudents et ingrats. La désobéissance du petit linot me paraît plus coupable encore que celle de l'écureuil qui avait été séduit par le rat. L'un fut entraîné par de mauvais conseils, au lieu que l'autre n'en avait eu que de bons. N'oublions pas comme lui les sages avis que l'on nous donne, et profitons de son exemple pour ne pas chercher trop tôt à *voleter de nos propres ailes*. La jeunesse et l'inexpérience nous exposent à mille dangers que nous ne pouvons éviter qu'en recourant aux conseils de nos parents, et en les suivant avec exactitude et docilité, car, comme nous l'a dit le bon Génie,

« Docilité dans le jeune âge
« Tient lieu de raison et rend sage.

« Permettez-moi, mon bon Génie, de me dire encore votre toute affectionnée

« Blanche R..... »

« Mon bon Génie,

« Votre charmante fable nous apprend que nous ne devons pas trop tôt nous fier à nos propres forces, que nos parents ne voulant que notre bonheur, nous devons leur obéir aveuglément, et que le présomptueux enfant qui se croit en état de se guider lui-même court inévitablement à sa perte. En effet la désobéissance à ses parents ne peut être suivie que de conséquences funestes, car le but de leur vie n'est-il pas, par leur surveillance, leurs conseils et leur expérience, de nous détourner des dangers de tous les genres qui pourraient faire notre malheur ou compromettre notre sûreté? Aussi, toujours céder à leurs tendres avis, quand bien même on se croirait capable de faire plus ou autrement qu'ils ne veulent, est le chemin du bonheur autant que de la sagesse.

« Le petit linot est un étourdi bien condamnable, puisque, contre l'ordre de sa mère, il sort de son nid, et, se croyant assez fort, erre çà et là sans songer à la difficulté du retour. Cette espèce de folie est malheureusement bien commune à notre âge. Aussi l'enfant qui sent l'utilité de bons conseils, qui les desire et les suit, se méfiant de ses propres forces, est un être rare et heureux qu'il faut tâcher d'imiter. Si pourtant un jeune homme sait mettre à la place d'une futile vanité la noble ambition de bien faire, il ne s'aperçoit pas de l'autorité de ses parents, et il ne cherche pas à la combattre, parce qu'il sent qu'il a besoin de guides expérimentés pour le conduire dans le sentier étroit de la vertu, et que son cœur lui dit chaque jour qu'un bon père, une mère tendre sont les plus sûrs qu'il puisse trouver.

« Le charmant tableau que vous faites de votre linote est frappant assurément pour plusieurs d'entre-nous : oui, cet être infatigable dans son amour maternel, dans ses tendres soins, c'est ma mère, mon bon Génie. Cette idée, qui sera venue à tous vos abonnés, je l'espère pour eux, doit vous garantir que nul de nous n'aura le sort du petit linot.

« Votre reconnaissant et dévoué petit ami,

« Eugène Delisle. » (à Périgueux.)

« Avec quel plaisir, mon bon Génie, j'ai lu votre fable du jeune linot. Que j'aime à voir cette tendre mère mettre tout son bonheur à amuser et à instruire sa jeune famille! elle m'a rappelé ces premières années de mon enfance, où ma mère, souriant a mes caresses, se plaisait à guider mes premiers pas. Lorsque nos membres, trop faibles encore, refusent de nous soutenir, nous n'osons quitter la main tutélaire qui nous guide: conservons long-temps cette crainte salutaire, et gardons-nous *d'essayer toutes seules la vigueur de nos ailes*. La jeunesse a besoin que l'on guide son inexpérience, et quel plus sûr guide pour elle que le cœur d'une mère? Suivons donc toujours les avis que nous donne la tendresse maternelle, et n'imitons pas ce petit linot écervelé, son étourderie le conduit à l'ingratitude, à une ingratitude bien condamnable, puisqu'il remplit d'amertume et de douleur le cœur d'une mère qui l'aimait, qui se plaisait à l'instruire, et qui attendait de lui tout son bonheur.

« Daignez, mon bon Génie, recevoir les sincères témoignages de ma reconnaissance,

« Laure D...... » (à Beaune.)

Je vais donner place maintenant à quelques extraits de plusieurs autres lettres.

« Ce qui doit principalement corriger les enfants de leurs défauts, c'est l'amour qu'ils ressentent pour

leurs parents. Quand on aime bien sa mère, on ne veut pas l'affliger, et alors on a bientôt surmonté toutes ses mauvaises inclinations. » (Mlle *Célinie de B......*, à Caen.)

« Malheur à celui qui, confiant dans ses forces, croit pouvoir dédaigner les conseils, et s'imagine qu'ils sont plutôt le fruit de la pusillanimité que de la prudence! Ses premiers essais peuvent être heureux; mais bientôt sa faiblesse le trahit, et victime de sa présomption, il reconnaît trop tard ses torts et ses erreurs. » (Mlle *Marguerite L.....*)

« Qui n'est touché de voir cette bonne mère *promener tour-à-tour chaque petit linot*, leur donner à l'un après l'autre les leçons de l'expérience, leur apprendre lentement à traverser les airs, et encourager leur jeune audace, en même temps que par ses conseils elle réprime leur témérité! C'est ainsi que, parmi nous, de bons parents préparent la jeunesse à son entrée dans le monde et lui indiquent tous les écueils qu'elle peut y redouter. Heureux ceux qui ont ainsi de bons Mentors pour les diriger! plus heureux ceux qui savent profiter de leurs conseils! » (Mlle *Caroline L.....*)

« J'ai trouvé dans cette fable l'histoire de notre vie : j'y ai vu l'image d'une bonne mère qui nourrit et amuse ses enfants, qui les soigne, leur donne de l'éducation et des conseils pleins de sagesse et de tendresse pour leur conduite dans le monde. J'y ai vu aussi l'image d'un enfant cruellement puni pour n'avoir pas écouté les avis de ses parents, et une famille au désespoir par la faute d'un étourdi. » (Mlle *Sophie Ch....*, à qui je fais mon compliment pour cette analyse courte, juste et complète.)

« Tout ceci me persuade que je ne dois penser et agir que d'après les conseils de celle qui m'a donné le jour, que je ne dois point avoir de secrets pour elle, et que je dois payer sa tendresse et son amour pour moi par une confiance sans borne et par le sacrifice de toutes mes volontés. Vos bons conseils, mon bon Génie, me soutiendront dans cette résolution, et si j'y réussis, je vous devrai une partie de mon bonheur. » (Mlle *Augustine*, au Lude.)

« Ne jamais s'écarter des principes que l'on a reçus et réfléchir avant d'agir, doit être la base de notre conduite. » (Mlle *Caliste B.*, à Mortefontaine.)

« Ce ne sont pas les chats que nous avons à craindre comme le petit linot, mais les mauvais conseils et les mauvaises compagnies. » (Mlle *Alexandrine de L.....*, au château de Dobert.)

Après ces extraits je dois mentionner, comme méritant d'être distinguées, les lettres signées des noms suivants :

Mlle *Albertine B.*, à Moulins; Mlle *Eugénie H.;* Mlle *Ariane S.. de C..;* Mlle *Lucie de P.;* Mlle *Cécile de P.*, au Vivier; Mlle *Delphine F.*, à Vienne; Mlle *Augusta S.. de C..;* Mlle *Adèle C.*, à Fontenelle; Mlle *Louisa S.*, à Fontenelle; Mlle *Alexandrine* ***; Mlle *Sophie M. G.;* Mlle *Mathilde P.;* Mlle *Mathilde de R.*, à Villeneuve-les-Avignons (Gard); Mlle *Amélie D.*, à Saverne; Mlle *Eugénie*, à Saverne; Mlle *E. G.*, à Nancy; Mlle *Quitterie L.*, Mlle *Émerance F.*, Mlle *Euphrasie P.*, Mlle *Sophie B.*, élèves de la pension des Dames du Sacré-Cœur, à Séez; Mlle *Pélagie H;* Mlle *C.H.*, à Saint-Martin-le-Beau; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche; M. *Jules Guérin;* M. *Albert Patersi;* MM. *Octave* et *Sosthènes Du-Cros.*

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de la charade proposée dans le numéro 2 de cette troisième année est LISBONNE, dans lequel on trouve *lis* et *bonne*.

La plupart de mes correspondants l'ont deviné, et m'ont adressé, à ce sujet, des explications très détaillées et parfaitement satisfaisantes. Je ne pourrai en multiplier ici les extraits qui entraîneraient trop de répétitions; mais je crois devoir rendre à mes jeunes amis ce témoignage, qu'ils ennoblissent la charade en sachant tirer ainsi parti de ce petit jeu d'esprit pour leur instruction. On en pourra juger par la lecture de la lettre ci-après, que je choisis entre beaucoup d'autres à peu de chose près aussi intéressantes; elle est de Mlle *Antoinette R. de la M.....*, de Marseille.

« Le lis nous vient de Syrie, mais il s'est depuis si bien acclimaté dans nos jardins qu'il y croît presque sans culture.

« On compte quinze espèces de lis, et trente et une variétés. Un des plus intéressants est le lis commun originaire de Palestine; c'est un des plus beaux ornements des jardins; ses fleurs qui paraissent en juin sont disposées en épis, grandes, très odorantes et d'un blanc de neige.

« Il paraît que c'est depuis le sacre de Clovis que les fleurs de lis, sur un champ d'azur, sont devenues les armes de la France.

« Louis IX avait une bague représentant en émail et en relief une couronne de lis et de marguerites, par allusion au nom de la reine sa femme. Sur un saphir, qui formait le chaton de la bague, était gravé un crucifix avec ces mots : « *Hors cet annuel ne pourrions trouver amour.* » Parce qu'en effet cet emblème lui rappelait ce qu'il avait de plus cher, la religion, la France et son épouse.

« Le lis était en grande vénération chez les peuples

de l'antiquité : Moïse en ornait le tabernacle, Salomon en faisait le principal ornement de sa couronne.

« On attribuait jadis aux oignons et à la tige du lis les vertus les plus extraordinaires, comme par exemple, de chasser les lions, les tigres, les léopards et de guérir de la piqûre des animaux venimeux.

Les bonnes sont des personnes chargées du soin de notre enfance; elles partagent les peines et les soins maternels, et méritent à ce titre nos égards, notre amour et notre reconnaissance.

« Lisbonne, grande ville, bâtie sur sept collines, près de l'embouchure du Tage, contenant environ 200,000 habitants, est la capitale du Portugal depuis 1540, époque à laquelle Jean, duc de Bragance, se fit proclamer roi de cette partie de l'ancienne Espagne, par un complot si bien ménagé que le gouvernement espagnol n'en fut instruit que quand le duc de Bragance eut été spontanément reconnu par l'universalité des habitants. Cette révolution a été unique dans son genre, puisqu'elle ne fut suivie d'aucun trouble et d'aucun désordre. On a toujours admiré la manière originale dont le premier ministre, Olivarès, apprit au roi cette fâcheuse nouvelle. « J'ai « le bonheur d'annoncer (lui dit-il en fin courtisan) « une bonne nouvelle à votre majesté : les biens du « duc de Bragance vous sont acquis, puisqu'il vient « de se rendre coupable du crime de félonie en se « faisant proclamer roi dans une partie de vos états. »

« Lisbonne fut ravagée par un affreux tremblement de terre en 1755; la plus grande partie de cette ville fut détruite; elle a été depuis entièrement rétablie. On rapporte que la violente secousse que ce tremblement de terre fit ressentir jusque dans la mer, transporta un bâtiment de guerre au milieu d'une place où il est encore, et sur laquelle on a construit l'hôtel de ville. »

Je terminerai en citant une pensée bien sentie et fort bien exprimée de Mlle *Noémie de L.*

« Le souvenir des soins de celle à qui je fus confiée dès mon enfance m'a facilement fait deviner la seconde partie de la charade. »

L'EMPLOI DE L'ARGENT.

Monsieur Dubois se retira à la campagne avec ses trois enfants pour y passer la belle saison. Il donna dix écus à chacun d'eux, en les exhortant à les bien employer. Avant de retourner à la ville, il leur en demanda compte. Philippe, l'aîné des trois, dit à son père : « Ah! j'aurai sûrement votre approbation, mon Papa; vous allez voir que j'ai bien conservé mon argent. » Il court à son bureau, d'où il tire une petite bourse qui renfermait dix écus, car il n'avait pas dépensé un sou. « Eh bien! ne suis-je pas un bon économe, dit-il, en étalant son trésor sur la table? — Tout-à-l'heure, répondit le père, je te dirai ce que j'en pense. Et toi, Louis, qu'as-tu fait de ton argent? — Moi, mon Papa, il m'a procuré un plaisir qui m'a bien amusé. J'avais fait changer la somme en sous et en liards : un dimanche que tous les enfants du voisinage étaient rassemblés, je m'avisai de leur jeter toute cette monnaie; ah! il fallait voir comme ils se culbutaient, comme ils se prenaient par la tête : il y avait de quoi mourir de rire. Ce n'est pas tout encore, les parents survinrent; ils se mirent en colère de ce que les enfants avaient gâté leurs beaux habits de dimanche, en se roulant dans la boue; et les petits garçons s'en retournèrent à la maison, bien grondés et bien battus. » M. Dubois secoua la tête et appela Caroline. « Et toi, ma fille, quel usage as-tu fait de ton argent? » Caroline rougit et paraissait embarrassée. « Puisque vous l'ordonnez, je vais vous le dire, mon Papa. Vous savez qu'un pauvre charpentier tomba dernièrement d'une échelle et se cassa la jambe. J'ai fait payer son chirurgien. Un jour que je regardais battre le blé dans la grange, deux petites paysannes, à peu-près de mon âge, ouvrirent un livre que j'avais posé sur un banc de la cour, à côté de mon ouvrage : elles l'examinaient avec curiosité. Je leur demandai si elles pouvaient le lire. — Non, répondirent-elles. — N'allez-vous point à l'école, demandai-je? — Nous serions bien aises d'y aller, répondirent les deux sœurs, mais nos parents ne sont pas en état de faire cette dépense. Après avoir parlé à leur père, je dis aux petites filles, que si elles avaient envie d'aller à l'école, je paierais tout ce qui serait nécessaire. Ces bons enfants se mirent à sauter de joie. J'ai payé trois mois d'avance et je leur ai donné quelques livres. J'ai fait diverses petites aumônes; j'ai donné au pauvre Jean de quoi remplacer une assiette de porcelaine qu'il avait cassée, afin qu'il ne fût pas grondé..... — C'est assez, dit le père, en la pressant tendrement contre son sein; tu es une bonne, une excellente fille; toi seule as bien employé ton argent, et à l'avenir je n'exigerai plus que tu m'en rendes compte. Toi, Philippe, remets ton trésor à Caroline, car il ne te sert à rien : des cailloux ou des jetons occuperont tout aussi bien la place de tes dix écus. Quant à toi, Louis, je suis désolé que la manière dont tu as dépensé ton argent ait pu t'amuser un moment; tu m'apprends que je dois bien me garder de t'en donner à l'avenir. » **.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 25 juin 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 8.

Bureau de l'abonnement chez Louis Colas, libraire rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'ANE.

LITHOGRAPHIE.

La lithographie jointe à cette feuille, et qui représente une course d'ânes à Montmorency, me fournit aujourd'hui l'occasion d'entretenir mes lecteurs d'un pauvre bon animal envers lequel on est communément bien injuste, et dont le mérite, pour n'être pas brillant, n'en est pas moins estimable; je veux parler de l'âne. Vous le connaissez trop bien pour que je m'occupe de vous décrire sa forme, sa figure et ses longues oreilles qui ont fait faire tant de plaisanteries humiliantes pour les jeunes gens paresseux ou ignorants. C'est de son caractère que je préfère vous parler, et si vous avez partagé quelqu'une des préventions fâcheuses dont cet utile animal est l'objet, j'espère le réhabiliter dans votre opinion.

« L'âne, a dit Buffon, est de son naturel aussi « humble, aussi patient, aussi tranquille, que le che- « val est fier, ardent, impétueux; il souffre avec « constance, et peut-être avec courage, les châtiments « et les coups; il est sobre, et sur la quantité, et sur « la qualité de la nourriture; il se contente des herbes « les plus dures et les plus désagréables, que le cheval « et les autres animaux lui laissent et dédaignent.....»

Aux yeux de quiconque n'est point ébloui par le brillant des formes, l'âne, avec de si précieuses qualités, paraîtra toujours un animal intéressant; mais il a le malheur d'être moins beau que le cheval, on l'a jugé par comparaison, on le condamne sur son extérieur simple et un peu rustre, on oublie enfin les services nombreux qu'il rend avec une constance qui en fait le modèle des serviteurs. Quoi que l'on en dise, il a son genre d'esprit, il est susceptible d'une certaine éducation, il ne manque pas d'intelligence; et si l'on prenait de lui plus de soin, cette faculté lui ferait perdre sans doute certaines manières dures et grossières qu'on lui reproche et qui, comme cela arrive chez les hommes, ne sont peut-être que le résultat d'une mauvaise éducation. Dans quelques parties de la France, la charrue est traînée par des ânes, et l'on a vu ce patient et laborieux compagnon de l'indigence partager avec ses maîtres le travail pénible de déchirer un sol ingrat, pour en arracher une subsistance dont il ne lui était accordé à lui-même qu'une bien faible part. Dans plusieurs cantons les ânes labourent les vignes; mais l'usage auquel on les emploie plus communément est à porter des fardeaux; ils sont peut-être de tous les animaux ceux qui, relativement à leur volume, peuvent porter le plus grand poids, et dans les pays de montagnes, dans les chemins étroits, pierreux et difficiles, ils conviennent mieux



que tout autre, parce qu'ils ont le pas très sûr. Les moulins, les carrières de plâtre, les marchés, sont servis par des ânes; ils vont chercher dans les forêts la mince provision de bois du pauvre, et la misère n'a point d'agent plus actif.

Et pourtant c'est cet animal que l'on accable quelquefois de mauvais traitements et presque toujours d'un injuste mépris. Son nom même paraît ignoble; il est devenu celui de la stupidité et de la bêtise. Cet injuste dédain, cette ingrate insouciance, pour un domestique dont les services sont si utiles et l'entretien si peu dispendieux, datent de la plus haute antiquité : les Égyptiens avaient ces animaux en horreur; ils étaient à leurs yeux l'emblème exécré du mauvais génie, de Typhon, géant, fils du Tartare et de la Terre, monstre à cent têtes et à cent bouches vomissant des flammes, qui avait osé déclarer la guerre aux Dieux et couper en pièces Osiris, l'une des divinités de l'Égypte. Certains peuples de ces mêmes contrées poussaient la superstition jusqu'à s'abstenir de sonner de la trompette, parce qu'ils trouvaient que le son de cet instrument avait du rapport avec le cri de l'âne.

Dans l'Inde, ce pauvre animal n'est pas plus heureux; un individu appartenant à une tribu noble n'oserait avoir un âne chez lui, encore moins le monter; c'est un animal immonde pour la plupart des Indiens, et l'un des moyens usités pour noter quelqu'un d'infamie, est de répandre sur lui de l'urine d'âne. Les Perses, au contraire, en ont toujours fait un très grand cas. Cette différence d'opinion est la même en Amérique ou l'on a transporté les ânes. Au Paraguay, par exemple, ils sont traités avec une dureté excessive, tandis qu'au Pérou, où l'on sait mieux les aprécier, on les traite avec plus de ménagement.

Une qualité précieuse qui devrait contribuer puissamment à effacer le mépris si injustement voué à l'âne, c'est l'attachement qu'il a pour son maître, quoiqu'il en soit ordinairement si maltraité; il le sent de loin, le distingue de tous les autres hommes; et ce sentiment qui tient à la reconnaissance est une des consolations de l'indigence, pour laquelle il en est si peu.

L'âne reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter et les chemins qu'il a fréquentés. On a vu un âne qui, après être resté six ans dans un village à quelques lieues de Paris, où il venait deux fois la semaine, fut vendu et transporté dans un village opposé; ramené par hasard à Paris au bout de quatre ans, il s'échappa, reprit le chemin de son ancien domicile, entra dans la maison où il avait vécu si longtemps, et alla s'arrêter à la porte de l'écurie où il était habituellement logé.

Les ânes paraissent être venus originairement d'Arabie en Égypte, d'Égypte en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, et ensuite en Allemagne, en Angleterre, en Suède, et jusqu'en Tartarie. Il paraît que les Arabes de l'Yémen les emploient encore dans la cavalerie, c'est-à-dire qu'ils font leurs patrouilles et tout le service qui n'est pas de parade, montés sur des ânes. Ces animaux ne sont point en effet d'aussi mauvaises montures qu'on pourrait le croire. D'ailleurs n'avons-nous pas, dans plusieurs endroits, chez nous, la poste aux ânes? Il semble même aujourd'hui qu'ils aient repris une sorte de petite faveur, qu'ils deviennent presqu'à la mode. Tous les plus jolis endroits des environs de Paris, Montmorency, Saint-Germain, Romainville, le bois de Boulogne même, en sont abondamment pourvus. De jeunes et jolies femmes, d'aimables enfants bien élevés, se font un plaisir de les monter pour parcourir les bois, et ces pauvres ânes, tout étonnés d'être si bien montés, et de se voir traiter avec douceur par leurs cavaliers, finiront peut-être par perdre eux-mêmes ces habitudes d'indocilité et d'obstination qu'ils ont contractées dans un dur esclavage.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Un des plus sûrs moyens de plaire à quelqu'un c'est de commencer par l'aimer : la bienveillance donne de la grâce aux manières, du charme au son de la voix, et de l'éloquence aux discours.

Le penchant à la bienveillance est une des causes qui rendent la jeunesse aimable.

Savoir écouter est un talent rare, surtout en France. Beaucoup de gens, quand on leur adresse la parole, préparent la réponse avant d'avoir rien entendu. Parler n'apprend rien, c'est un exercice qui tout au plus rend familiers les mots de la langue; écouter apprend quelque chose. Parler, c'est dépenser; écouter, c'est acquérir.

LA CURIOSITÉ.

C'est un grand défaut que la curiosité, et il y aurait bien à faire pour compter tous les inconvénients qu'il entraîne avec lui. Il est rare que la curiosité ne soit pas accompagnée de l'indiscrétion, et que la langue ne se montre pas aussi empressée de divulguer les secrets d'autrui, que les yeux et les oreilles le sont de

les surprendre. La réunion de ces deux dispositions forme un ensemble non seulement importun, incommode, mais redoutable, haïssable; on craint, on évite le curieux, on repousse, on déteste l'indiscret. C'est un véritable malheur de mériter ces deux épithètes, et je vous invite fort, mes amis, à vous bien tenir en garde contre le desir dangereux de surprendre, par adresse ou par importunité, les pensées ou les actions des autres. J'ai eu déjà l'occasion de vous donner quelques avis à ce sujet; voici comment j'y suis ramené aujourd'hui.

Une jeune dame de ma connaissance, qui avait la réputation d'être curieuse, fut chargée, il n'y a pas long-temps, de remettre une lettre à un de ses parents, en revenant de la campagne à Paris. Cette lettre était mal cachetée, et en arrivant le cachet se trouva détaché. La jeune dame n'avait point ouvert la lettre, car, malgré sa réputation de curiosité, elle était incapable d'une pareille action; mais cette réputation la fit soupçonner d'avoir elle-même rompu le cachet, et lui attira mille plaisanteries piquantes à cette occasion. Le parent, homme d'esprit et de fort bon ton, lui adressa la petite fable suivante, en forme d'épitre. Elle a bien voulu me la communiquer, en me permettant de l'insérer dans mon Journal, comme un avertissement à mes jeunes lecteurs et lectrices, pour le présent et pour l'avenir.

FABLE.

A MADAME ****.

Il était un oiseau qui, par son doux ramage,
Arrêtait dans les champs les pas des promeneurs:
Et s'ils l'apercevaient à travers le feuillage,
Ils admiraient aussi les brillantes couleurs
Et le poli de son plumage.
Jeune oiseau, tout pour ton bonheur
Semblait s'unir dans la Nature:
L'air libre, le printemps, son soleil, sa verdure;
La terre mûrissant ta facile pâture;
Ajoutez, (et c'est le meilleur)
Un nid fait par l'amour, où couvés sous ton aile
Des petits agitaient leur plume encor nouvelle.
Mais hélas! le parfait bonheur
N'a pas d'asile sur la terre;
Ni le palais des rois qu'admire le vulgaire,
Ni le toit trop vanté de l'obscur laboureur,
Ni le nid des oiseaux. Il fallut que le nôtre
Ne fût pas plus exempt qu'un autre
De ce commun et lourd impôt
Que chacun paie au sort ou plus tard ou plutôt.
Son malheur vint de l'imprudence,
Son imprudence, d'un défaut:
Inévitable conséquence;
Car la divine Providence,
Couplant dans ses desseins la peine avec l'erreur,
Voulut à tout défaut attacher un malheur.

Cet oiseau, dont ici je vous dis l'aveuture,
Était curieux sans mesure,
Et par suite fort indiscret:
Regardant tout ce qu'on faisait,
Écoutant tout ce qu'on disait,
Et se glissant dans le feuillage
Pour surprendre chaque secret
Des autres nids du voisinage.

Il en advint maint accident fâcheux:
C'est ainsi qu'un soir, loin d'un creux
Où demeurait une chouette,
Cet animal mystérieux
Qui n'aime pas les curieux,
A coups de bec chassa notre indiscrete
Et pensa lui crever les yeux.
Un matin, tandis qu'en cachette
Elle se tenait à l'aguet,
La curieuse trop distraite
Ne vit pas planer sur sa tête
Son mortel ennemi, le terrible émouchet.
Qui soudain fondit comme un trait.
Elle échappa cette fois à sa rage,
Mais à grand peine, et son joli plumage
S'en ressentit long-temps, dit-on.
Un jour, voulant de près épier un mouton
Qui paissait dans un pâturage,
Elle s'embarrassa les pieds dans sa toison.
Un mouton, passe encor; mais la jeune imprudente
Vint se poser, pour le voir à loisir,
Près d'un chat qui semblait dormir
Et sur elle allongea sa griffe menaçante:
Elle s'enfuit toute tremblante.

Après chaque nouveau danger
Elle jura toujours de se bien corriger,
Et n'en fit jamais rien. C'est être bien peu sage:
Mais nous voyons en pareil cas
Des peuples et des potentats
Qui ne le sont pas davantage.

Un jour (jour désastreux!) qu'elle allait par les champs.
Loin du nid où bientôt elle était attendue,
Du sein d'une moisson touffue
Elle entendit sortir des chants.
Chants de mai, chants d'amour; quelle épreuve pour elle!
Je sais plus d'une autre femelle...
(Du peuple des oiseaux, j'ai soin de l'ajouter,
De crainte sans dessein d'offenser quelque belle).
Je sais plus d'une autre femelle
Qui ne peut alors résister
Au desir brûlant d'écouter.
Pour écouter elle s'élance,
Entre les blés avance, avance,
Aperçoit l'oiseau qui chantait,
Avance encor, et sent un lourd filet
Qui tout-à-coup tombe sur elle.
Vainement elle bat de l'aile,
Le pipeur était à l'aguet;

Il accourt, la saisit, l'encage;
Elle mourut dans l'esclavage;
Et le soir ses pauvres petits,
Qui chaque nuit dormaient sous l'aile tutélaire,
Étonnés d'être seuls, affamés, refroidis,
Attendirent en vain leur mère
Et l'appelèrent par leurs cris.

ENVOI.

Vous le voyez, tout bonnement
J'ai mis ma lettre à votre adresse.
Je desire bien vivement
Que sa teneur vous intéresse.
Pour y réussir sûrement
J'avais compté même un moment
L'envoyer chez vous à quelqu'autre,
Pensant qu'avec plus d'intérêt
Votre main furtive ouvrirait
Une lettre qui porterait
Une autre adresse que la vôtre.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Je prie mes jeunes correspondants de vouloir bien répondre aux questions suivantes:

Qu'est-ce que la PRUDENCE?
Qu'est-ce que la POLTRONNERIE?
Quelle différence y a-t-il entre l'une et l'autre?

J'attendrai les réponses dans le délai d'ici au dimanche 16 juillet prochain.

VARIÉTÉS.

Miss Juliette a sept ans; ses grands yeux noirs sont à-la-fois doux et spirituels; ses traits, qui conservent encore les formes rondes de l'enfance, respirent la plus aimable ingénuité. A l'air timide, à la curiosité naïve de son âge, se mêle je ne sais quoi de sérieux et d'attentif, qui décèle une intelligence précoce et les plus heureuses dispositions.

A la voir avec sa poupée, ou parmi ses jeunes compagnes, on la croirait peu capable d'application, tant la vivacité de son babil et son ardeur pour le jeu excluent l'idée d'attention et de travail. Mais si vous arrivez, tandis qu'elle est à lire, vous changez d'avis aussitôt, et vous ne doutez pas que Juliette ne soit un enfant studieux. Vos jugements, dans l'un et dans l'autre cas, ne seraient pas mieux fondés.

Miss Juliette est très capable d'apprendre; elle est même avide de connaissances; mais elle est paresseuse et n'aime pas l'étude. Elle voudrait toujours commencer par la fin; c'est-à-dire savoir tout, sans rien apprendre; car c'est seulement l'apprentissage qui l'effraie. Elle ne demanderait pas mieux que de faire des dessins et des tableaux charmants; elle ne serait pas fâchée de chanter à ravir, de danser comme un ange et de toucher du piano dans la perfection. Mais les yeux, les nez, les bouches et les oreilles sont ennuyeux à périr; le solfège est haïssable; les ployés et les assemblés sont fatigants; les gammes et les exercices n'en finissent point. Miss Juliette aimerait beaucoup mieux sauter à pieds joints les principes et les commencements, pour tomber tout d'un coup à la perfection.

La lecture l'amuse, par exemple, mais pourvu qu'elle lise des contes ou des comédies: la géographie, l'histoire, la grammaire sont encore de ces choses que miss Juliette aimerait savoir, sauf la peine et l'ennui de les apprendre.

Cependant pensez-y bien, miss Juliette, pour être en état de lire des contes et des comédies, il a fallu commencer par l'alphabet. Dire ses lettres et épeler n'ont rien de fort amusant; vous l'avez fait et vous savez lire; ayez donc le courage de faire des yeux, des gammes et des conjugaisons: vous enrichirez un jour votre album de charmantes aquarelles, vous chanterez avec goût les romances de Romagnesi et vous écrirez purement votre langue. C'est un malheur sans doute, mais les yeux, les gammes et les conjugaisons sont les alphabets de la peinture, de la musique et des langues; il faut en passer par là, miss Juliette, sous peine de ne rien savoir.

Profitez des heureuses dispositions que vous avez reçues de la nature; surmontez avec courage l'ennui des commencements: l'étude amènera le succès et les difficultés disparaitront.

Les fleurs et les fruits sont d'excellentes choses, mais il a fallu défricher la terre avant de les obtenir. Les talents font le charme de la vie, mais fruits du temps et de l'étude, ils ne s'obtiennent que par la patience et le travail.

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er juillet 1825 pour un an, ou du 1er janvier 1826 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de juin courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 2 juillet prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 2 juillet 1826

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 9.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES CHAMPIGNONS.

Je me promenais, il y a quelques jours, sur la lisière d'un bois touffu bordé par un joli chemin vert, de l'autre côté duquel s'étendait une belle prairie. Plusieurs jeunes personnes faisaient partie de la société avec laquelle je me trouvais. L'une d'elles s'étant écartée du chemin, découvrit, à quelques pas dans la prairie, une grande quantité de champignons. Aussitôt elle en cueillit un et me l'apporta, en disant: « Mon bon Génie, est-ce là un bon champignon? — Oui, ma chère enfant, lui répondis-je. — Et à quoi le reconnaissez-vous? reprit-elle. — C'est ce que je ne veux point vous dire, répliquai-je. — Pourquoi donc? mon bon Génie. — Parce que rien n'est si facile que de se méprendre sur la nature des champignons, lorsqu'on n'a pas une grande habitude de les distinguer; et comme il en est qui sont très dangereux et qui pourtant ressemblent beaucoup aux bons, je ne veux pas que vous puissiez vous imaginer les bien connaitre, d'après ce que j'aurais pu vous dire, et que vous vous exposiez plus tard à quelque funeste méprise, en faisant l'application d'une connaissance imparfaite que je vous aurais donnée. — Vous êtes bien prévoyant, mon bon Génie. — A votre âge, n'avez vous pas besoin qu'on le soit un peu pour vous? — Cela se peut bien, et je vous en remercie. Mais au moins, ne pourriez-vous pas nous dire ce que sont en général les champignons? — Oh! pour cela, très volontiers, et vous n'avez qu'à m'écouter.

« Les *champignons*, continuai-je, forment une famille de plantes fort singulières, qui diffèrent de toutes les autres en ce qu'elles n'ont ni feuilles ni fleurs. Il paraît que la graine qui sert à les reproduire se trouve répandue et agglutinée dans la partie charnue qu'on appelle vulgairement *blanc de champignon*. Les champignons croissent sur la terre, ou bien sur d'autres plantes aux dépends desquelles ils se nourrissent. Les premiers sortent de la terre, tantôt nuds, tantôt renfermés dans une espèce de coiffe qui ne tarde pas à se déchirer, et qu'on appelle le *volva*. La substance des uns est ligneuse, c'est-à-dire semblable à celle du bois; celle des autres est molle, charnue, quelquefois mucilagineuse. La plupart des champignons sont couverts d'une sorte de chapeau, tantôt parfaitement rond, tantôt ne formant qu'un demi-cercle et attaché au pied par le côté. Il en est dont la saveur est acre et corrosive, d'autres qui l'ont douce et sucrée; dans la plupart elle est insipide. Quelques uns laissent couler une liqueur blanche lorsqu'on les entame, d'autres changent de couleur dans le même cas. Plusieurs répandent une odeur suave; d'autres



sont nauséabondes, sur-tout lorsqu'ils commencent à se décomposer; le plus grand nombre est sans odeur comme sans saveur.

« Il n'est que peu d'espèces de champignons qui soient bonnes à manger. De ce nombre sont la *truffe;* l'*oronge* qui croît dans le Midi de la France, mais qu'on ne trouve point dans les environs de Paris; le *mousseron;* l'*agaric esculent,* qui est le plus connu et le plus généralement employé. C'est ce dernier que l'on cultive sur des couches, dans les caves pendant l'hiver, en plein air pendant l'été, et que l'on vend dans les marchés de Paris. C'est le même que vous venez de me présenter et qui paraît croître en abondance dans cette prairie.

« Parmi les autres champignons, il en est qui sont des poisons très violents, et la ressemblance que quelques uns ont avec les bons, a donné lieu à des accidents terribles, qui se renouvellent encore tous les ans, malgré les leçons de l'expérience. Il est à ma connaissance qu'une famille entière périt, il y a quelques années, dans un département du Midi, pour avoir mangé des champignons que leur ressemblance avec l'*oronge* a fait nommer *fausses oronges.* On ne saurait donc être trop circonspect à cet égard, et se trop défier de ses propres connaissances, lorsqu'il s'agit de recueillir des champignons pour les manger. Et en général, il est sage et prudent de se défier des plantes qu'on ne connaît pas bien, de ne point les mâcher, ni même les porter à la bouche. C'est un avis que je m'empresse toujours de donner aux jeunes personnes que je vois cueillir indistinctement dans les champs toutes sortes d'herbes, et les porter machinalement à leurs lèvres. Quant aux champignons, j'ajouterai que, même ceux dont on est parfaitement sûr, ne doivent être mangés qu'avec beaucoup de modération, parce qu'ils sont un aliment beaucoup plus agréable que sain, et dont la digestion est extrêmement difficile.

« Indépendamment de ceux que l'on mange, il est une espèce de champignon dont on tire un parti fort utile, c'est celui qui porte le nom d'*agaric amadouvier,* et qui croît sur le tronc de certains arbres. Ce champignon étant desséché, forme l'amadou qu'on emploie pour se procurer du feu en battant le briquet, et qui a aussi la propriété d'arrêter le sang lorsqu'on l'applique sur une saignée ou sur des piqûres de sangsues. Du reste les autres espèces de champignons ne sont utiles à rien à l'homme; mais presque toutes recèlent des légions de larves d'insectes qui vivent à leurs dépends.

« Je me rappelle, en parlant de champignons, une petite superstition fort poétique et fort gràcieuse, de la mythologie écossaise. Il y a une espèce de champignons légers et délicats qui croissent autour des fontaines et sont ordinairement disposés en cercles sur l'herbe. Les montagnards Écossais croyaient jadis que ces champignons étaient les sièges où venaient s'asseoir en rond, pour tenir conseil, de petits génies qu'ils appelaient *Elves.* Les anciens poëtes de ce pays ont tiré parti de cette fable; mais on n'y croit plus depuis que l'instruction a dissipé, chez ce peuple estimable, les erreurs de l'imagination. »

LA CHAUMIÈRE.

Le baron de G.... et son jeune fils Anatole étaient sortis ensemble un matin, pour faire une promenade dans les champs, avant l'heure du déjeuner. En passant dans un chemin sur le bord duquel s'élevait une petite chaumière d'apparence très modeste, Anatole devint pensif et tellement préoccupé, qu'il n'entendit pas une question que lui adressa son père, et n'y répondit point. — Eh bien Anatole, lui dit le baron, tu parais absorbé dans une profonde rêverie; à quoi donc penses-tu?

Anatole. Je pense, mon Papa, que nous sommes bien heureux de n'être pas à la place des pauvres gens qui habitent cette chaumière, près de laquelle nous venons de passer.

Le baron. Tu as raison, mon ami, d'être sensible aux avantages que la Providence a bien voulu nous accorder, et je ne puis que t'approuver d'y penser avec reconnaissance; mais dis-moi, je te prie, quelle différence te frappe le plus entre notre condition et celle de ces pauvres gens?

Anatole. Quelle différence, mon Papa! Elle me semble immense en tout point. Je crois d'abord qu'il me serait impossible de vivre dans cette misérable habitation, faite de bois et de terre, où l'on ne doit être garanti ni du froid, ni de l'humidité; et certes je me trouverais bien malheureux, si j'étais aussi pauvrement habillé que ce petit garçon qui est assis sur la porte, couvert de guenilles et les pieds nuds.

Le baron. Assurément tout cela serait triste et pénible pour toi, parce que tu as été élevé de manière à contracter des habitudes très différentes; mais si cette famille est contente de son lot, je ne vois pas que notre sort soit de beaucoup préférable au sien. Autant que j'en puis juger à l'extérieur, cette cabane doit être habitée par un tisserand, et il me paraît qu'il est en état de procurer une nourriture saine à ses enfants. As-tu remarqué le teint, l'air de force et de santé de celui qui est sur la porte? Il est plus petit que toi, mais je doute que tu fusses le plus vigoureux à la lutte, et il est probable que, malgré notre promenade, tu ne déjeuneras pas avec autant d'appétit et de plaisir qu'il paraît en avoir à manger son petit

morceau de fromage et son gros morceau de pain bis.

Anatole. Mais, mon Papa, vous m'avez dit souvent que l'esprit est la plus noble partie de l'homme. Sous ce rapport du moins, ces pauvres créatures sont bien à plaindre, car elles n'ont aucun moyen de développer leur intelligence, ni d'acquérir des connaissances agréables et utiles, et elles doivent être ignorantes et grossières comme des brutes.

Le baron. Eh pourquoi cela, mon ami? Ce bon tisserand, il est vrai, ne peut être ni un docteur, ni un artiste; mais qui t'a dit qu'il fût privé des premières connaissances nécessaires à tous les hommes? Et s'il y joint celles de sa profession, s'il est habile ouvrier, n'est-ce pas une satisfaction pour lui de pouvoir se dire: « J'exerce un métier utile que je connais bien, je ne dois rien qu'à mon travail, et il me procure, grâces à Dieu, les moyens d'élever mes enfants, d'en faire de bons chrétiens et d'honnêtes gens. J'ai le nécessaire, je suis content, et j'en remercie la Providence. » Penses-tu qu'un homme qui peut parler ainsi soit un être abruti, digne d'inspirer la pitié ou le mépris? Et crois-tu que beaucoup de gens dans notre classe en puissent dire autant? Mais au reste, pour mieux en juger, allons faire une visite à la chaumière.

Le baron de G.... et Anatole entrèrent, à ces mots, chez le tisserand. Il était à son métier, sa femme filait, et plusieurs enfants d'âges différents étaient occupés autour d'eux à divers travaux.

Bonjour, mon ami, dit le baron; voulez-vous bien nous permettre de vous voir travailler un moment?

Le tisserand. Très volontiers, Monsieur; mais je n'ai pas grand' chose à vous montrer. Ce jeune Monsieur n'a peut-être jamais vu faire la toile?

Anatole. Je ne l'ai jamais vu de près.

Le tisserand. Tenez, regardez ici; ces longs fils forment ce qu'on appelle la *chaîne;* ils sont divisés en deux rangs entre lesquels je passe ma navette qui porte avec elle le fil qui traverse et qui fait la *trame* ou le *tissu*.

Anatole. Mon Dieu, comme vous allez vite! Cela est fort curieux. Est-ce que toutes les étoffes sont faites de même, mon Papa?

Le baron. Oui, mon ami; sauf quelques modifications et des dispositions un peu plus compliquées, selon les différentes espèces d'étoffes. Dis-moi, combien crois-tu qu'il te faudrait de temps pour apprendre à faire de la toile auprès de ce brave homme?

Anatole. Il me semble que je n'y parviendrais jamais. Mais ces enfants, que font-ils donc là?

Le tisserand. Ceux-ci font des paniers en osier; les autres tressent de la paille pour faire des chapeaux. C'est ce petit là qui a fait le chapeau que sa mère a sur la tête. Ce sont de pauvres travaux, mais le plus pauvre travail vaut mieux que l'oisiveté.

Anatole. Et cela ne les ennuie-t-il point?

Le tisserand. Il n'y paraît pas, du moins, et si ce n'était le respect qui les retient, vous les entendriez chanter de bon cœur, tout en travaillant. La première leçon que je leur donne, c'est que leurs mains sont faites pour gagner leur pain.

Anatole. Voyez donc, mon Papa, comme tout cela est fait proprement?

Le baron. Oui, en vérité; il y a, comme tu le vois, dans cette maison, divers travaux auxquels toi et moi nous serions bien gauches. Mais j'aperçois qu'il y a aussi des livres.

Anatole. Voici un Nouveau Testament, une Imitation de Jésus-Christ, le manuel du Jardinier, et Simon de Nantua.

Le baron. Il y a donc, mon brave homme, quelques personnes de votre famille qui savent lire?

Le tisserand. Tous mes enfants, excepté les deux plus jeunes, Monsieur; et Claudine, qui est l'aînée, nous lit tous les matins un chapitre de l'Imitation, et tous les soirs quelques pages d'un autre livre.

Le baron. Cela est très bien. Et puis, je vois que vous avez aussi un jardin.

Le tisserand. Il est bien petit, mais c'est assez pour nous fournir des légumes, des fruits, et quelques fleurs pour notre agrément.

Anatole. Oh! les superbes œillets! nous n'en avons pas de si beaux dans notre parterre. Voyez donc, Papa, comme toutes ces plantes sont bien cultivées.

Le tisserand. Nous ne manquons pas de bras pour cela, et c'est notre récréation. J'espère même que je pourrai bientôt acheter un petit morceau de terre pour m'agrandir, et quand je serai parvenu à pouvoir nourrir une vache, je serai dans une aisance complète.

Le baron. Mais, malgré votre industrie, n'avez-vous pas quelquefois un peu de peine à vivre.

Le tisserand. Quelquefois, quand l'hiver est bien dur. Mais j'ai de l'ouvrage, mes enfants nous aident, nous nous contentons de peu, et tout va.

Le baron. Que Dieu vous protège, brave homme, et s'il vous arrivait maladie ou accident, rappelez-vous que vous avez un ami dans votre voisin.

Le tisserand. Grand merci, Monsieur; je m'en souviendrai.

Anatole. Adieu, Monsieur, je vous suis obligé de votre complaisance.

Eh bien, dit en sortant le baron à son fils, que penses-tu de notre visite, mon cher Anatole?

Anatole. Je suis ravi, mon Papa, de voir que ces braves gens ne sont pas malheureux et qu'ils méritent beaucoup d'estime.

Le baron. Assurément; et tu vois que si nous nous

comparons avec le pauvre tisserand, tout l'avantage n'est pas de notre côté. Il possède un art qui lui assure sa subsistance, quelque révolution qui puisse arriver; sa famille est industrieuse; elle ne manque pas d'instruction, et sur-tout de la meilleure de toutes, de la connaissance de ses devoirs. Ces braves gens entendent un peu la culture, ils sont capables de sentir les beautés de la Nature, ils jouissent des plaisirs domestiques, ils sont enfin contents de leur lot. Si de malheureux accidents peuvent les rendre quelquefois l'objet de notre compassion, ils ne doivent jamais l'être de notre mépris.

LE PETIT CHEVREAU.

Albertine était née avec d'heureuses dispositions, mais elle avait aussi quelques petits travers dont il importait de la guérir, afin qu'ils ne devinssent pas en grandissant de graves défauts. Cependant Albertine ne pouvait supporter sans désespoir une réprimande, et encore moins une punition; elle se persuadait alors qu'on ne l'aimait pas, et elle ne pouvait concevoir que ses parents ne poussassent point l'indulgence jusqu'à tolérer tous ses caprices et se prêter à toutes ses volontés déraisonnables. La pauvre enfant ne se doutait pas qu'une semblable faiblesse de leur part eût été bien moins une preuve de tendresse que d'insouciance et d'indifférence sur son avenir. Un petit évènement, fort simple et tout-à-fait imprévu, vint enfin éclairer sur ce point l'esprit d'Albertine.

Le fermier de son père, qui avait vu naître cette jeune fille et qui l'aimait beaucoup, avait coutume de lui offrir chaque année un petit présent le jour de sa fête. Ayant remarqué qu'Albertine caressait toujours avec plaisir les petits chevreaux de la ferme, quand elle les rencontrait, il pensa qu'elle serait charmée d'en posséder un, et ce fut le présent qu'il lui apporta cette fois, en venant lui souhaiter un heureux anniversaire. Albertine fut au comble de la joie; le petit chevreau était tout blanc, il avait au col un ruban bleu, qui était la couleur favorite d'Albertine. Elle le prit, le caressa, l'embrassa, et lui donna le nom de *Cabriole*, qui ne tarda pas à être justifié par les sauts et les bonds que fit bientôt le petit animal, à la grande satisfaction de sa jeune maîtresse. « Oh! disait-elle, comme il va être heureux! comme j'en aurai soin! Il pourra faire tout ce qu'il voudra; je ne le gronderai jamais, je ne le mettrai jamais en pénitence, car tout cela rend trop malheureux. » Albertine tint parole, et Cabriole fut libre en effet de courir et gambader tout à son aise, dans la maison et dans le jardin. Il cassait bien de temps en temps quelque porcelaine, il détruisait bien de temps en temps quelques fleurs rares et précieuses; mais Albertine ne voulait ni l'attacher, ni le renfermer pour l'en punir, ni faire aucun effort pour le rendre docile et obéissant. A table, il venait importuner tout le monde pour avoir des friandises, et quand on le repoussait, cela faisait pleurer Albertine qui se chargeait aussitôt de satisfaire toutes les fantaisies de Cabriole.

Cependant le petit chevreau grandit et les cornes lui poussèrent. Alors, il devint positivement insupportable et même dangereux. Il n'y avait plus dans le jardin fleurs ni fruits qui ne fussent broutés et dévastés; les meubles étaient déchirés jusque dans le salon; une fois, en voulant sauter sur la cheminée, Cabriole renversa un beau vase de porcelaine peinte, et brisa le bocal de la pendule qui courut elle-même un grand danger; et lorsqu'on voulait chasser Cabriole, il venait droit à vous, les cornes en avant, et vous donnait un grand coup dans le ventre. Albertine sentit enfin qu'il fallait réprimer de semblables manières; mais il n'était plus temps; les mauvaises habitudes de Cabriole étaient trop enracinées. Un jour qu'il avait fait quelque grosse sottise, sa jeune maîtresse s'avisa de le menacer d'une petite baguette; Cabriole répondit par un coup de corne qui renversa la pauvre Albertine presque évanouie. En revenant à elle, elle n'aperçut plus son chevreau; elle courut bien vite pour le chercher dans le jardin; il n'y était pas. Cabriole avait franchi la haie et s'était enfui dans les montagnes, abandonnant celle qui avait eu pour lui tant de soins, tant de bonté, tant de faiblesse. Albertine ne revit plus Cabriole. Elle vint en pleurant raconter son malheur à sa mère. « Ma chère enfant, lui dit cette bonne mère, j'avais prévu ce qui t'arrive. Tu n'as point voulu corriger ton petit chevreau de son étourderie, tu l'as laissé libre de satisfaire toutes ses fantaisies, tous ses caprices; en devenant grand, il est devenu méchant et ingrat. Que cela t'apprenne, mon enfant, quel serait le résultat funeste de l'indulgence excessive que des parents auraient pour les défauts de leurs enfants. Tu comprendras maintenant, je l'espère, que lorsque nous résistons à celles de tes volontés qui ne nous paraissent pas raisonnables, nous n'avons en vue que ton bonheur futur, nous ne songeons qu'à t'empêcher de contracter des défauts dont il deviendrait peut-être impossible de te corriger plus tard, nous ne voulons enfin que te rendre bonne et sage, afin que tu obtiennes l'estime et l'affection des autres. » Albertine embrassa sa mère, et l'assura qu'aucune réprimande ne pourrait désormais la faire douter de sa tendresse, mais qu'elle s'efforcerait de n'en pas mériter.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 9 juillet 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 10.

Bureau de l'abonnement chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LES CRAYONS.

Celles de mes jeunes abonnées qui cultivent l'art du dessin et qui habitent la campagne pendant cette saison, ont soin de porter avec elles, dans leurs promenades, un petit album et un crayon, pour dessiner d'après nature les jolis points de vue qu'elles rencontrent. J'ai eu le plaisir de voir récemment à Mortefontaine, les dessins d'une de mes bien intéressantes lectrices qui a, dans sa sœur aînée, un guide et un modèle excellents pour cet art charmant, comme pour tout ce qui peut rendre une jeune personne parfaitement aimable.

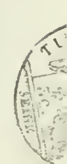
En retrouvant, dans les albums et les cartons des deux sœurs, les magnifiques et riants tableaux que je venais d'admirer en réalité dans le parc si beau de Mortefontaine, beaucoup de pensées se sont présentées à mon esprit. Il m'a paru d'abord que ce devait être une chose bien douce que de posséder le talent de reproduire ainsi les tableaux qui nous enchantent, et de pouvoir recueillir des souvenirs visibles de tous les lieux qui nous ont charmés. J'ai pensé ensuite qu'un album et un crayon sont des meubles bien précieux pour qui sait en faire un si agréable usage. Enfin je me suis rappelé que je n'avais point encore parlé, dans mon Journal, de ces crayons avec lesquels on peut faire de si jolies choses, et je me suis promis de réparer promptement un aussi injuste oubli. C'est ce que je vais faire aujourd'hui, et pendant que je serai sur ce sujet, je ne me bornerai pas à parler des crayons dits de *mine de plomb;* je parlerai de tous les crayons en général.

On appelle *crayon* une substance, naturelle ou composée, employée dans l'art d'écrire, de dessiner ou de tracer des caractères, des lignes, ou des figures sur le papier, la pierre, le bois, etc.

Il y a cinq sortes de crayons naturels, savoir : les crayons de *mine de plomb* ou *plombagine;* les crayons *noirs;* les crayons *gris;* les crayons *rouges*, et les crayons *blancs.*

Les premiers sont fabriqués avec un minéral connu sous le nom de *plombagine*, et nommé *graphite* par les minéralogistes. Son aspect est assez semblable à celui du plomb; mais il n'a que cela de commun avec ce métal et avec les minerais qui le contiennent. C'est donc fort mal-à-propos qu'il a reçu le nom vulgaire de *mine de plomb*, puisqu'il n'en renferme pas même un atôme.

Le *graphite* est doux au toucher, il se laisse tailler avec facilité, et possède la faculté de tracer sur le papier des traits déliés, d'un gris de plomb, qui s'effacent par le frottement de la mie de pain ou de la gomme élastique.



Les meilleurs crayons de plombagine se font en Angleterre, avec le graphite de la mine de Borrowdole dans le Cumberland, où ce minéral se rencontre en rognons volumineux d'une qualité variable. On assure que, pour maintenir le prix et la juste réputation de ces crayons, on a soin de rejeter dans les puits tout le graphite de qualité inférieure, et de fermer la mine quand il en est sorti une certaine quantité, qui est toujours la même pour chaque année.

Pour fabriquer ces crayons, on débite le graphite avec de petites scies excessivement minces, et l'on en fait des baguettes carrées d'une demi-ligne d'épaisseur, que l'on introduit dans la rainure d'un demi-cylindre de bois de cèdre ou de genevrier sur lequel on colle le reste du cylindre, en sorte que le graphite ainsi taillé se trouve enfermé au centre de cette monture de bois tendre. L'on fait aussi, en Angleterre, des crayons qui sont entièrement de graphite; mais ils se vendent fort cher, et sont réellement moins commodes que les premiers.

Le bon graphite est si rare que l'on réserve la poudre qui résulte du sciage des masses pour en composer des crayons inférieurs, en la mêlant avec du souffre, de la gomme, ou de la colle de poisson.

Les crayons français sont tout aussi bien exécutés que ceux d'Angleterre, et s'ils ne sont pas aussi généralement bons, cela ne tient nullement à la manière de les fabriquer, mais bien à la qualité du graphite que nous sommes forcés d'employer, et qu'il ne nous est pas permis de choisir, comme le font nos voisins.

Le graphite ne sert pas uniquement à faire des crayons, et puisque je parle de cette substance, il est bon de dire un mot, en passant, de ses autres usages. Le graphite de basse qualité est employé à donner aux fourneaux de terre cuite l'apparence de la fonte, à garantir certains ouvrages de fer de l'action de la rouille, à atténuer le frottement des machines à engrenage; il entre enfin pour deux tiers dans la matière de creusets noirs fabriqués à Passau, en Bavière, pour la fonte de métaux, et il donne à ces creusets la propriété de résister à l'action du feu le plus violent.

Les *crayons noirs* proviennent d'une pierre appelée *schiste argileux*, qui se trouve ordinairement dans le voisinage des couches de charbon de terre. Il y en a aussi de différentes qualités. Celui qu'on emploie de préférence pour le dessin est connu sous le nom de *pierre d'Italie*. On le taille en baguettes minces, tel qu'il est retiré de la mine, et il ne subit pas d'autre préparation. Les crayons noirs grossiers sont employés par les charpentiers et par les maçons, pour tracer des lignes sur le bois et sur la pierre.

Les *crayons gris* sont exclusivement destinés à écrire ou dessiner sur des tablettes d'ardoise, et souvent ils ne sont que des éclats de cette pierre, taillés en baguettes minces. On en fabrique aussi avec des *schistes argileux* gris. L'usage en est devenu très général, depuis que, dans presque tous les pays, les enfants écrivent et calculent sur des ardoises dans les écoles.

Le *crayon rouge*, vulgairement appelé *sanguine*, n'est autre chose qu'un minerai de fer dont la couleur est le rouge brun foncé, et qui tache fortement les doigts et le papier en rouge de brique. Il fut un temps où ce crayon était presque le seul qui fût en usage parmi les dessinateurs; mais il est aujourd'hui presque totalement abandonné, et ne sert plus guere qu'aux charpentiers, aux tourneurs et aux ouvriers, pour tracer des lignes ou des mesures. Le peu de crayons rouges dont on fait encore usage sont composés de sanguine pulvérisée, lavée et agglutinée ensuite avec de la gomme et du savon.

Le *crayon blanc* est une craie, assez tendre pour se laisser scier et tailler et pour tracer sur presque tous les corps solides. Les peintres l'emploient pour esquisser sur la toile, et pour éclairer les dessins faits sur papier gris. On s'en sert aussi dans les cours publics, où l'on trace avec ce crayon, sur une planche noircie, soit des figures, soit des chiffres.

Telles sont les seules substances naturelles employées comme crayons. Quant aux pastels et aux crayons noirs moulés, appelés *crayons de Conté*, du nom de leur inventeur, ils sont des produits artificiels. L'invention de ces derniers a rendu un très grand service à l'art du dessin, en ce qu'on leur donne, en les composant, différents degrés de dureté et des teintes diverses, que chacun peut approprier au genre de dessin qu'il veut exécuter.

LES ARMES A FEU.

Parmi les jeux favoris des jeunes gens qui commencent à sortir de l'enfance, il en est un qui devient presque toujours le goût dominant, c'est celui des armes à feu. Chasser, tirer dans une carte, ou seulement faire partir sans but un fusil, un pistolet, sont des plaisirs que plusieurs de mes jeunes lecteurs ont déjà goûtés sans doute, et dont ceux qui ne les connaissent point encore desirent ardemment faire l'essai. Cependant, cet amusement dangereux cause les plus vives inquiétudes aux parents prudents, devient souvent une source de désobéissances, et occasionne trop souvent aussi les accidents les plus funestes. Si je ne craignais de vous affliger, mes bons amis, je ne manquerais pas d'événements sinistres à vous retracer à ce sujet; mais je me contenterai de vous raconter une petite anecdote dont je connais les personnages; elle vous prouvera, sans trop attrister votre imagination, combien le maniement des armes à feu exige de prudence et de circonspection.

Charles était en vacances, et son père, forcé de faire un voyage, avait soigneusement caché son fusil, sa poire à poudre, et avait en même temps défendu expressément à son fils de faire acheter, comme l'année précédente, de la poudre à tirer, et de se procurer des armes.

Charles tout triste des défenses et des précautions de son père, ne sachant que faire de son temps, parce qu'il n'avait en tête que l'amusement favori dont il était privé, allait furetant dans toute la maison. Sa sœur Pauline l'aperçut enfin un jour, courant au bout du parc d'un air joyeux et empressé, et tenant à la main un énorme pistolet. Pauline le suit, et arrivant près de lui : « Charles, dit-elle, que vas-tu faire? — M'amuser avec ce pistolet que je viens de trouver dans le garde-meuble. — As-tu donc oublié ce que Papa t'a recommandé en partant? — Non; mais il n'y a pas de danger, il n'est point chargé. — Qu'en sais-tu? — Bah! il était peut-être là depuis cinquante ans; vois comme il est rouillé. J'y vais mettre une amorce. — Tu as donc de la poudre? — Oui, répond Charles en hésitant et rougissant un peu, car il se reprochait sa désobéissance. Tiens, Pauline, ajouta-t-il en se rassurant, pour mon coup d'essai je vais tuer Bibi. » Le pistolet était chargé, le coup part, un cri de Pauline le suit..... La malheureuse Bibi, la douce tourterelle qui faisait les délices de Pauline, vient de tomber au pied de l'arbuste sur lequel elle se reposait. Pauline la ramasse, elle la couvre de baisers et de larmes; elle se retourne pour adresser des reproches à Charles, mais elle aperçoit le pauvre coupable pâle, immobile et qui semble prêt à s'évanouir. La bonne sœur alors ne voit plus que son frère; elle pose à terre sa tourterelle et se précipite dans les bras de Charles. Un déluge de larmes vient enfin soulager celui-ci. « O ma sœur, dit-il, qu'ai-je fait? J'ai désobéi à mes parents, j'en suis puni, cela est juste; mais toi, pourquoi faut-il que tu portes la peine de ma faute? Je t'ai privée de ton plus cher amusement..... — Ne parlons pas de cela, Charles; mais tu es coupable, il faut aller sur-le-champ t'accuser à Maman et solliciter ton pardon. » A ces mots, la généreuse Pauline entraîne son frère. Un soupir lui échappe encore en passant auprès du corps de la pauvre Bibi, qu'elle tâche de cacher à l'étourdi qui lui a donné la mort. « Chère Maman, dit-elle en joignant les mains d'un air suppliant, aussitôt qu'elle aperçut sa mère; Charles a désobéi à Papa, à vous, mais voyez combien il en est fâché; ne voulez-vous pas lui pardonner? » La bonne mère, en voyant son fils repentant et sa fille sollicitant pour lui d'une manière si touchante, leur ouvrit ses bras à tous deux. Charles s'y jeta en sanglottant, et fit ensuite le récit de ce qui s'était passé. Pendant ce temps, Pauline s'esquiva pour aller dérober aux regards de son frère et le corps de la malheureuse Bibi, et le funeste pistolet.

Quelques jours après cet événement, Charles conduisit sa sœur dans un petit bosquet qu'elle aimait beaucoup, et où elle avait enterré sa chère tourterelle au pied d'un bouleau. Pauline fut bien étonnée de trouver, près de cet arbre, une petite pierre carrée sur laquelle étaient gravés ces mots : *Le chagrin de Pauline est une leçon que son frère ne peut oublier jamais.* La bonne Pauline jeta sur Charles un regard plein de tendresse, et ses yeux se mouillaient déjà, lorsqu'elle fut distraite par le son d'un petit grelot. Elle se retourna et vit entrer dans le bosquet un agneau charmant, blanc comme la neige, qui portait à son col un joli collier en maroquin rouge, sur lequel on lisait, en lettres d'or : *J'appartiens à Pauline.*

LE MATIN.

L'ombre commence à replier ses voiles,
L'air est frais et le ciel est pur;
On voit encor briller quelques étoiles
Qui vont s'effacer dans l'azur.

Tandis que par degrés l'Orient se colore,
Tout se réveille sous les cieux;
Et les petits oiseaux ont, par leurs chants joyeux,
Salué la nouvelle Aurore.

Que j'aime sa douce clarté!
Que j'aime à voir le jour renaître,
Et le soleil se lever et paraître,
Dans sa gloire et sa majesté!

Salut, ô féconde lumière,
Astre éclatant, noble flambeau!
Combien le Dieu qui traça ta carrière
Doit être grand, majestueux et beau!

Car tu n'es que sa créature;
Tu sembles, ô soleil, te promener en roi
Et commander à la Nature;
Mais celui qui t'a fait est plus brillant que toi.

Gloire, amour et reconnaissance
A ce Dieu de bonté qui, dans mon cœur pieux,
Mit un flambeau divin pour guider mon enfance,
Comme il fit le soleil pour éclairer les cieux.

C'est ce flambeau sacré qui, chaque matinée,
Vient luire sur mon âme et, marquant mon devoir,
Règle l'emploi de ma journée,
Pour que je sois content le soir.

Puisse jamais aucun nuage
N'obscurcir dans mon sein sa féconde clarté!
Et puisse-t-il mûrir ma sagesse avec l'âge,
Comme l'autre soleil mûrit les fruits d'été!.....

Mais voilà que, dans la vallée,
J'entends les chants du laboureur;
Une heure à méditer déjà s'est écoulée.....
Allons par le travail honorer le Seigneur.

L. P. J.

VARIÉTÉS.

J'ai fait connaître, il y a quelque temps, à mes lecteurs, un petit livre, au moyen duquel ceux d'entre eux qui peuvent consacrer quelque argent à de bonnes œuvres, auraient l'occasion d'en faire une fort utile, en le répandant parmi les pauvres enfants qui n'ont pas de quoi acheter eux-mêmes des livres pour leur instruction. Voici qu'il vient de paraître un autre petit ouvrage du même genre, intitulé: *Explication morale des Proverbes populaires français*, par M. Basset, officier émérite de l'Université (1). Je vous signale celui-ci, mes amis, moins comme lecture pour vous-mêmes, que pour en faire l'usage dont je viens de parler, attendu qu'il est beaucoup plus spécialement destiné à ceux qui ont besoin de vos secours, qu'à vous qui êtes assez heureux pour recevoir une éducation soignée. Cependant, vous serez peut-être bien aises que je vous en donne une idée, par ce petit récit que je vais en extraire, et dans lequel deux ou trois proverbes sont mis en action.

« Deux voyageurs se rencontrent sur une des routes qui bordent la Garonne. L'un *était du pays*, et à cheval; l'autre étranger et à pied. — Bonjour, camarade, dit le cavalier; où allez-vous comme çà? — A la ville, où je me reposerai quelques heures, pour aller ensuite plus loin..... Et vous? — A la ville aussi..... J'y resterai. — Vous allez bien vite; vous êtes pressé sans doute? — Oui, car sans cela, je vous dirais de monter à votre tour sur ma petite bête. Je vais recueillir la succession d'un comte, mon parent, qui passe dans l'autre monde tout exprès pour me mettre un peu à mon aise dans celui-ci. — Vous êtes bien heureux de pouvoir faire votre voyage commodément. — Pas plus que vous..... Je n'ai pris un cheval aujourd'hui que parce que la circonstance le commande; car par goût, je préfère voyager à pied. — Par goût? oh! ma foi! voici une belle occasion de le satisfaire: donnez-moi votre place, et prenez la mienne. Pour moi, si je suis piéton, c'est contre mon goût. — Hé! cadédis, mon ami, vous n'en êtes que mieux portant; vous n'avez de soucis que pour vous, vous ne craignez point les chutes et vous dépensez moins d'argent. — Vous avez beau dire, je sens que je dois être plus fatigué que vous. — Avançons; chemin faisant, je vous ramènerai à mon opinion. — Je le veux bien. — Par exemple, nous allons arriver à l'auberge; mes premiers soins seront pour ma monture, les seconds pour mes affaires, ensuite..... — Je vous dispense du reste. Dites-moi seulement qui de nous sera plus leste ce soir? qui de nous deux sera le mieux disposé à recommencer demain la même route? qui de nous deux échapperait plus facilement aux attaques d'un malfaiteur? — Bagatelles! comptez-vous pour rien un exercice salutaire qui aiguise votre appétit et entretient votre santé? — Descendez de cheval, et vous jouirez de tous ces avantages. C'est maladroit à un prédicateur à table de prêcher l'abstinence à un homme à jeun; et *il est aisé d'aller à pied, quand on tient son cheval par la bride.* — Encore un mot, l'ami, et je vous laisse à vos préjugés: Pourquoi le ciel nous a-t-il donné l'attitude droite et deux pieds très flexibles, sinon pour nous soutenir et nous porter par-tout à votre volonté? Avez-vous lu quelque part que les chevaux aient été créés spécialement pour nous dispenser de marcher? Nos premiers pères sans doute n'étaient point cavaliers, ils suivaient la bonne nature, ils se promenaient un bâton à la main, et vivaient des siècles entiers. Foi de Gascon, si..... — Foi de Gascon, dites-vous? si je l'avais su plus tôt, nous serions d'accord depuis long-temps. — N'importe, tout en causant nous voici arrivés ensemble. Je vais donner des ordres pour notre dîner, et courir à mes affaires. En attendant, puisque vous aimez les chevaux, faites moi le plaisir de voir à l'écurie si le mien a ce qu'il lui faut. — Volontiers.....

« On se sépare. Le piéton enfourche le palefroi, pique des deux, et disparaît. Le cavalier, après ses courses, vient faire visite à son cher bidet..... mais, quoi! il ne trouve au râtelier qu'un bâton, auquel était attaché le billet suivant:

« Pour que nous connaissions bien, vous et moi, « Monsieur, les deux manières de voyager; pour faire « plus facilement le reste de ma route, après que votre « cheval et moi avons été rafraîchis, je l'ai monté pour « me rendre à la ville voisine. Je descendrai à l'au- « berge du *Soleil d'Or*. Quand vous en aurez fait assez « à pied, mon bâton à la main, comme les patriar- « ches, vous me le rapporterez, et je vous rendrai « votre monture. Bon voyage et bon appétit. Adieu. »

« Sandis! s'écria l'homme de la Garonne, tous les Gascons ne sont pas de notre pays, et celui-ci mérite bien d'en être. *Plus fin que lui n'est pas bête. — Fin contre fin n'est pas bon pour doublure. — Il ne faut pas se fier à plus fin que soi.* »

(1) In-18, prix 40 centimes et 30 francs le cent. Au bureau du *Bon Génie*.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 16 juillet 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 11.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'ÉLECTRICITÉ.

INTRODUCTION.

Mercredi de la semaine dernière, je me trouvais, avec quelques amis, dans la forêt de Saint-Germain, où nous fûmes surpris par un violent orage. Des nuages noirs amoncelés s'avançaient gravement et semblaient toucher la cîme des arbres. Nous avions hâté le pas pour chercher un abri. Un éclair brillant sillonna la nue, et l'éclat du tonnerre fut suivi d'une averse qui nous laissa à peine le temps de gagner la maison d'un garde, avant que nos vêtements ne fussent traversés. Nous n'étions pas les seuls qui nous fussions réfugiés dans ce lieu; la maison était pleine, c'est-à-dire la chambre, car il n'y en avait qu'une qui fût consacrée à cette hospitalité. Là, chacun était diversement préoccupé et paraissait éprouver des impressions différentes. Plusieurs femmes étaient effrayées; les unes s'efforçaient de cacher l'émotion pénible qu'elles éprouvaient, les autres la manifestaient sans respect humain. Mes enfants, que j'avais avec moi, jouaient devant une petite fenêtre grillée, et contemplaient avec admiration les longs éclairs qui traversaient le ciel. Plusieurs individus dont le simple costume annonçait une profession laborieuse, étaient assis à une table, autour de deux ou trois bouteilles de bière. La figure intelligente de l'un de ces ouvriers avait déjà attiré mon attention, lorsque je le vis s'approcher de la fenêtre, et appeler une pauvre femme qui n'avait pas osé entrer dans la maison et s'était réfugiée avec son enfant sous un grand orme. « Ne restez pas là, ma bonne femme, lui dit-il; l'orage est en plein sur notre tête, et ce grand arbre pourrait facilement attirer la foudre. » La bonne femme entra; son petit enfant pleurait, et je vis avec plaisir les miens s'empresser de le consoler, en lui donnant un petit panier de cerises qu'ils avaient apporté.

Lorsque l'homme qui avait parlé eut repris sa place auprès de ses compagnons, ceux-ci lui firent, comme au plus savant d'entre eux, quelques questions sur le tonnerre. Je ne fus pas médiocrement surpris de l'entendre alors leur donner une explication fort claire et fort juste des effets de l'électricité. Il ne se servait pas toujours du mot consacré par la science, mais il y substituait des expressions plus simples qui n'en exprimaient pas moins très exactement la vérité. Il parlait d'ailleurs avec beaucoup de bonhomie, et ne paraissait nullement vouloir se donner de l'importance par son petit mérite. Les autres le regardaient et l'écoutaient cependant avec une sorte de respect et de déférence, qu'inspire toujours la supério-

rité de l'intelligence et du savoir. Quant à moi, j'avoue que j'éprouvai un véritable plaisir à rencontrer autant d'instruction dans un homme de cette classe. Combien, me dis-je, portent de plus beaux habits, mènent une vie moins laborieuse, ont eu plus de temps à consacrer à l'étude, qui pourtant ne seraient pas en état de raisonner comme ce simple artisan sur une des théories les plus intéressantes de la physique! à mesure que les connaissances humaines se répandent et se propagent, lorsque tant de moyens sont offerts de les acquérir, il est des choses dont il devient presque honteux de n'avoir pas au moins une idée. Tandis que je faisais ces réflexions, l'orage s'éloigna; le ciel s'était nettoyé au-dessus de la forêt, et le tonnerre ne grondait plus qu'au loin sur la plaine. Nous jugeâmes à propos de nous remettre en route, et moi, voulant donner une marque de considération à cet homme qui avait excité mon intérêt, je le saluai particulièrement en sortant.

Comme il y a toujours, mes bons amis, dans tout ce qui m'arrive, une pensée pour vous, cette petite aventure m'a rappelé que je ne vous avais point encore parlé de l'électricité, dans mon journal; et cela m'a fait prendre la résolution de ne pas ajourner davantage cet intéressant sujet. Il me faudra, pour le traiter d'une manière convenable et utile pour vous, y consacrer plusieurs articles, dont celui-ci ne sera que l'introduction. Je réclamerai, dans ce cas, toute votre attention; car malgré mes efforts pour être simple, clair et bien intelligible, j'aurai besoin que vous m'y aidiez, en faisant vous-mêmes quelques efforts pour bien comprendre. Je vais me borner aujourd'hui à vous dire ce qu'on entend par *électricité*.

On appelle *Électricité* l'action d'un corps que l'on a mis en état d'attirer à lui, et de repousser des corps légers qu'on lui présente à une certaine distance; de faire sur la peau d'un être animé une impression légèrement sensible au toucher, et assez semblable à celle d'une toile d'araignée qu'on rencontrerait flottante en l'air; de faire sentir, vis-à-vis de ses parties anguleuses, un petit vent frais; de répandre une odeur analogue à celle du phosphore; de lancer des aigrettes d'une matière lumineuse; de produire des étincelles brillantes; de faire sentir des piqûres assez vives aux corps animés qu'on en approche; de leur causer des commotions violentes, capables quelquefois de donner la mort; d'enflammer des liqueurs ou vapeurs spiritueuses, et même d'autres corps moins inflammables; enfin de communiquer à d'autres corps la faculté de produire les mêmes effets pendant un certain temps.

D'après l'analogie qui existe entre les effets de l'électricité et ceux du tonnerre, il paraît bien démontré que le tonnerre n'est lui-même qu'une grande électricité qui s'excite naturellement dans l'atmosphère. Ces effets ne peuvent être dus qu'à une matière en mouvement, soit au-dedans, soit autour du corps électrisé, car il n'y a que la matière qui puisse produire sur nos sens les impressions dont je viens de parler. On a donné à cette matière le nom de *fluide électrique*. Je vous dirai, dans mon prochain article, comment on considère ce fluide, comment il se manifeste, et de quelle manière il agit.

Vous pouvez dès aujourd'hui vous assurer de son existence, au moyen d'une petite expérience bien simple. Ayez un morceau de cire à cacheter, ou un morceau de souffre, ou un morceau d'ambre jaune; frottez-le sur un morceau de drap bien sec, cela suffira pour l'électriser. Si vous le présentez alors à de petits brins de paille, ou de papier, ou de fil, vous verrez ces petits corps s'élancer vers lui et s'y attacher; si vous le passez devant vos yeux et votre visage, à une petite distance, vous sentirez une impression semblable à celle du frottement d'une toile d'araignée.

Cet effet avait été remarqué par les anciens sur l'ambre jaune (1), qu'ils nommaient *electrum;* et comme ce corps est le premier dans lequel on ait observé la vertu électrique, c'est son nom que l'on a choisi pour en former le mot *électricité*.

Je m'arrête, mes amis, et je vous laisse pour aujourd'hui méditer sur le peu que je viens de dire, attendu que je serais entraîné hors des bornes d'un article, si je voulais entrer de suite dans quelques développements.

---

(1) *L'ambre jaune*, auquel les naturalistes donnent le nom de *succin*, est une substance dont l'aspect est parfaitement résineux, et qui paraît, en effet, n'être autre chose qu'une résine qui a découlé d'un arbre que nous ne connaissons plus aujourd'hui. On le trouve particulièrement en Prusse, sur les bords de la mer Baltique. Sa couleur est le jaune de miel plus ou moins foncé; il est ordinairement transparent, et quelquefois seulement translucide, ou même presque opaque. Il exhale une odeur douce, naturelle, et brûle facilement en répandant une flamme blanche. Sa dureté est assez grande pour qu'il puisse recevoir un beau poli. Les anciens en faisaient grand cas, et il était fort recherché par les dames romaines pour leur parure. On en fait encore aujourd'hui des bijoux, et principalement des colliers qui sont fort agréables à cause du parfum délicat qu'ils exhalent. On trouve, dans certains morceaux de succin, des insectes ou d'autres petits corps, qui paraissent y avoir été engagés au moment où la résine était molle et coulante. Lorsque ces insectes sont bien intacts, bien conservés, et que la transparence parfaite du succin permet de les bien distinguer, ils lui donnent une assez grande valeur, soit pour le monter en épingle ou en agraffe, soit pour le conserver dans les cabinets d'histoire naturelle.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Le travail et l'ennui ne passent jamais par la même porte.

Quand on est mécontent de soi, on n'est content de personne.

Le souvenir des bonnes actions embellit et parfume la vie comme un bouquet de roses.

BUCÉPHALE ET BALAAM.

Le lendemain du jour de l'an, le jeune Edgar de Montbel, de qui la famille habitait pendant toute l'année un vieux château situé en Lorraine, rencontra devant la grille de la cour le fils du fermier de son père. « Eh bien, Jacques, lui dit-il, as-tu reçu hier de belles étrennes? — Oh! oui, Monsieur Edgar, répondit le petit paysan; je crois que je n'ai jamais été si content, depuis que je suis au monde. Mon père m'a fait le présent que je pouvais le plus desirer: il m'a donné un âne. — Un âne! répéta Edgar, en riant de tout son cœur; eh bon Dieu, mon pauvre garçon, que veux-tu faire d'un âne? — Comment, Monsieur, ce que j'en veux faire! Ah! vous verrez, vous verrez si je ne saurai pas en tirer bon parti. D'abord, il faut vous avouer, quoique j'en sois un peu honteux, que déjà grand comme je suis, je sais à peine lire et pas du tout écrire. — Et sans doute tu veux prendre ton âne pour précepteur? — Non, Monsieur; mais si je suis encore si ignorant, c'est que l'école est à deux lieues d'ici, et que je ne pouvais pas y aller souvent, sur-tout par les mauvais temps de cette saison. Avec mon âne, je ne serai plus empêché de m'y rendre, et j'espère bien réparer promptement le temps perdu. Mais ce n'est pas tout; vous savez que, dans mes moments de loisir, je m'amuse à faire des petits ouvrages en paille et en osier; j'étais quelquefois fort embarrassé pour les porter à la ville; maintenant rien ne me sera plus facile, et c'est encore à mon bon âne que je vais devoir les petits profits que j'en pourrai tirer. — Allons, mon pauvre Jacques, je vois que tu penses au solide, et je t'en fais mon compliment. Quant à moi, je suis aussi très satisfait du présent que j'ai reçu de mon père: c'est un joli petit cheval, dont j'avais envie depuis long-temps et qui va faire mes délices. — Eh bien, Monsieur, nous sommes traités chacun comme il nous convient; au fils du château le cheval, l'âne au fils de la ferme; tout cela est dans l'ordre, et je souhaite seulement que votre cheval vous fasse autant de plaisir et de profit que j'en attends de mon âne. » Nous allons voir si Jacques avait raison de former ce souhait.

Du moment où le petit cheval fut entré dans les écuries du château, Edgar n'eut plus d'autre pensée. Comme il en était à expliquer Quinte-Curce lorsque ce présent lui fut fait, il donna à son coursier le nom pompeux de *Bucéphale*, dont il venait de lire l'histoire dans cet auteur. Mais si le jour de l'an était arrivé un peu plus tôt, il n'aurait pu faire usage de cette petite érudition, car à dater de ce jour, le pauvre Quinte-Curce fut complètement mis de côté, aussi bien que toutes les autres études. Edgar passait sa vie à cheval ou dans l'écurie; il ne parlait plus que courses, barrières, saut de mouton, etc.; il ne voulait plus lire que des livres d'équitation; sa tournure, ses manières, son esprit même finissaient par se ressentir de ces nouvelles habitudes et de la passion cavalière qui s'était emparée de lui. Il rentrait tous les jours abimé de fatigue, dont le pauvre Bucéphale avait bien aussi sa part. Dans cet état, il eût été aussi incapable de s'occuper utilement, que le serait un jokey anglais en revenant des courses de Newmarket. L'année s'écoula ainsi, et fut entièrement perdue pour l'instruction d'Edgar.

Jacques, de son côté, avait conçu un grand attachement pour son âne; mais il en faisait un tout autre usage. Comme ses connaissances historiques se bornaient à quelques notions de l'histoire sainte, il lui avait donné le nom de *Balaam*. Dès le matin, on le voyait partir sur cette modeste monture pour se rendre à l'école; et quand il était de retour, il baisait la pauvre bête sur le nez, en la remerciant du service qu'elle venait de lui rendre, la mettait paître en liberté sous de grands arbres qui entouraient la ferme, et se hâtait d'aller reprendre gaiement ses travaux. Tous les quinze jours, il faisait un petit voyage à la ville, avec son âne chargé de jolis paniers et autres objets de vannerie, fruits de son industrie; cela lui procurait un peu d'argent, dont il consacrait quelquefois une partie à acheter ou un bon livre, ou un peu de linge, ou quelque petit présent utile qu'il avait le plaisir de rapporter à ses sœurs. Au bout de l'année, Jacques savait parfaitement lire, écrire et compter; il avait amassé une petite bourse, et il s'était formé une bibliothèque de quinze à vingt volumes bien choisis, dont il faisait lui-même des lectures tous les dimanches à ses parents et à ses sœurs.

Ce fut pendant une de ces lectures que, le jour anniversaire de sa première rencontre avec Edgar, Jacques vit entrer dans la ferme M. de Montbel et son fils. Ce dernier paraissait consterné, et on voyait à ses yeux qu'il avait pleuré. « Mon ami, dit M. de Montbel en s'adressant à Jacques, je viens te prier de me rendre un service: j'avais fait à mon fils un présent brillant

qu'il a trouvé le moyen de rendre funeste pour lui; tu en as reçu un modeste que tu as su rendre très utile pour toi. Tandis que tu as bien employé ton année avec un âne, mon fils a perdu la sienne avec un cheval. Non seulement il n'a rien acquis pendant ce temps, mais il a oublié le peu qu'il savait. Il s'agit maintenant de réparer le temps perdu, et je veux qu'il suive entièrement ton exemple. Edgar ira au collège comme tu as été à l'école, et je te prie de lui céder ton âne, pour qu'il lui rende le même service qu'à toi. Je ne t'offre pas le cheval en échange, il te porterait peut-être aussi malheur; mais je te paierai l'âne ce que tu voudras. » A ces mots Edgar se remit à pleurer de manière à faire compassion à Jacques. « Monsieur, dit celui-ci, dans toute autre circonstance, je ne pourrais avoir rien à vous refuser, pas même mon pauvre Balaam que j'aime tant; mais permettez que j'use, dans ce cas, de mon droit de propriété, afin d'éviter un grand chagrin à M. Edgar. Je suis sûr qu'il n'aura pas besoin d'aller au collège sur un âne, et que le seul desir de vous satisfaire suffira pour lui faire regagner le temps qu'il a malheureusement perdu. — Oh! oui, mon Papa, s'écria Edgar; essayez au moins pendant un mois, je vous en conjure. — Je le veux bien, dit M. de Montbel, si Jacques promet de me céder son âne après ce terme. — Vous pouvez promettre, Jacques, » dit Edgar. Jacques promit, et un mois après, Edgar vint le remercier d'un air joyeux, et lui annoncer qu'il pouvait garder Balaam.

LE CHIEN ÉCOSSAIS.

Voici une anecdote que j'ai trouvée dans un recueil anglais, et qui m'a paru fort intéressante. Il ne faut pas dédaigner les exemples de dévouement et de fidélité qui nous sont donnés même par les animaux.

Un berger qui vivait dans une des vallées par lesquelles sont entrecoupées les hautes montagnes de l'Écosse, allant faire une excursion pour visiter son troupeau, emmena avec lui un de ses enfants âgé de trois ans. Cet usage est assez commun parmi les montagnards, qui accoutument ainsi de bonne heure leurs enfants à endurer les rigueurs du climat. Après avoir traversé plusieurs pâturages, accompagné de son chien, le berger voulut gravir un point escarpé, d'où ses regards pourraient embrasser une plus grande étendue; mais comme son enfant n'aurait pu le suivre, il le laissa au bas des rochers sur un petit plateau, en lui défendant expressément de s'éloigner de ce lieu avant son retour. A peine, cependant, avait-il atteint la cîme du roc, que l'horizon fut obscurci par un de ces brouillards épais qui descendent quelquefois rapidement entre les montagnes, et font en peu de minutes succéder les ténèbres à la lumière. Le père alors se hâta de revenir sur ses pas pour retrouver son enfant; mais égaré, soit par l'obscurité, soit par son trouble, il se trompa de chemin en redescendant. Après une recherche infructueuse de plusieurs heures, il s'aperçut enfin qu'il était arrivé à l'entrée de la vallée et tout près de sa cabane. Il eût été aussi inutile que dangereux de renouveler ses recherches pendant la nuit; il retourna donc à sa demeure, le cœur navré d'avoir perdu son enfant, et ne s'apercevant pas, dans son désespoir, qu'il avait aussi perdu son chien fidèle. Le lendemain au point du jour, ce malheureux berger se remit en quête, assisté de plusieurs voisins; mais le jour s'écoula en vaines fatigues, et la nuit revint les forcer à redescendre des montagnes sans avoir rien découvert. Cependant, en rentrant dans sa cabane, le montagnard apprit que son chien avait reparu, mais qu'il s'était enfui bientôt, emportant un morceau de gâteau qu'on lui avait donné. Pendant plusieurs jours, le berger continua les mêmes recherches, mais toujours en vain; et chaque soir, il trouvait, en rentrant, que le chien était revenu et avait disparu de nouveau avec la nourriture qu'on lui donnait. Frappé de la singularité de cette circonstance, il resta un jour à la maison, et au moment où le chien, selon sa coutume, s'enfuyait avec son morceau de gâteau, il résolut de le suivre, afin de découvrir la cause de cette étrange conduite. Le chien se dirigea vers une cataracte qui tombait à quelque distance de l'endroit où le berger avait laissé son enfant. Les bords de la cataracte, quoique très rapprochés au lieu de la chute, étaient cependant séparés par un abyme d'une profondeur immense, et présentaient un de ces tableaux qui étonnent si souvent les voyageurs dans les montagnes de l'Écosse. Le chien n'hésita pas à descendre au bas des rochers, par une route à peu près perpendiculaire, et bientôt il disparut, en entrant dans une caverne dont l'ouverture était presque au niveau du torrent. Le berger le suivit avec beaucoup de difficulté; mais qu'on juge de ses émotions, lorsqu'en arrivant à l'entrée de la caverne, il aperçut son pauvre enfant mangeant avec avidité le gâteau que le chien venait de lui apporter, tandis que ce fidèle animal fixait sur son jeune protégé un regard de satisfaction et de complaisance!

Il parut évident que l'enfant s'étant approché du bord du précipice, était tombé et avait roulé, heureusement sans accident grave, jusqu'à la caverne. Le chien l'avait suivi à la trace, et l'avait ensuite empêché de mourir de faim, en lui apportant chaque jour une part de sa propre nourriture. Pendant tout ce temps, il ne l'avait quitté, ni le jour, ni la nuit, si ce n'est pour aller chercher leur subsistance, ce qu'il faisait le plus rapidement possible, car on le voyait alors passer et repasser dans la plus grande hâte.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 23 JUILLET 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 12.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'ÉLECTRICITÉ.

(SUITE.)

On appelle *fluide électrique* la matière qui produit les phénomènes de l'électricité. Comme il est impossible de connaître d'une manière positive et absolue la nature de ce fluide, on a été obligé de faire différentes suppositions pour expliquer les effets par lesquels il se manifeste, et l'on a imaginé plusieurs théories, dont la plus satisfaisante est celle qu'a donnée un physicien nommé Coulomb; c'est la seule dont je me bornerai à vous parler, et je vous prie de bien retenir ce que je vais vous dire à ce sujet.

Coulomb suppose que le fluide électrique est composé de deux fluides, dont l'un porte le nom de *fluide vitré*, parce qu'il se dégage par le frottement du verre, et l'autre est nommé *fluide résineux*, parce qu'il se dégage par le frottement de la résine.

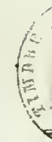
Lorsque ces deux fluides sont réunis, ils composent le fluide *électrique naturel*, qui paraît être répandu généralement dans les corps, mais qui, dans cet état, ne manifeste sa présence par aucun effet sensible.

Chacun des deux fluides, pris séparément, se manifeste par quelques uns des effets dont j'ai parlé dans mon précédent article, et qui proviennent de l'action de chacun de ces deux fluides sur l'autre et sur lui-même. Voici quelle est cette action.

Ces deux fluides s'attirent réciproquement, et tendent toujours à se réunir pour composer du fluide électrique naturel; mais le fluide vitré repousse le fluide vitré, et le fluide résineux repousse le fluide résineux. Il en résulte, 1°, que lorsque deux corps sont électrisés chacun par un fluide différent, c'est-à-dire lorsqu'on a accumulé, dans l'un de ces corps, du fluide vitré, et dans l'autre du fluide résineux, ces deux corps sont attirés l'un vers l'autre; 2°, que lorsque deux corps sont électrisés par le même fluide, soit vitré, soit résineux, ces deux corps se repoussent.

Il résulte encore, de cette double propriété, qu'un corps électrisé, n'importe par lequel des deux fluides, doit attirer à lui les corps qui ne sont pas électrisés, c'est-à-dire qui ne contiennent que du fluide naturel. Voici comment :

Supposez que vous approchiez d'un corps non électrisé et ne contenant que du fluide électrique naturel, un corps électrisé par du fluide vitré; à l'instant le fluide vitré du corps électrisé agit sur les deux fluides dont est composé le fluide naturel du corps non électrisé; il attire le fluide résineux et repousse le fluide vitré, de manière que le premier s'accumule dans la partie voisine du corps électrisé, et l'autre est



repoussé à distance. Le corps qui n'était pas électrisé se trouve alors réellement électrisé par du fluide résineux, et doit par conséquent être attiré vers le corps électrisé par du fluide vitré.

Vous concevez, mes amis, qu'il est aisé de faire le même raisonnement dans le cas où ce serait un corps électrisé par du fluide résineux que vous approcheriez d'un corps non électrisé.

Relisez, je vous prie, avec attention ce que je viens d'écrire, et tâchez de bien retenir ces trois propositions :

1°. Le fluide électrique naturel est composé de deux fluides, le fluide vitré et le fluide résineux;

2°. Chacun de ces deux fluides repousse le fluide de même nom et attire le fluide de nom différent; car ils tendent toujours à se réunir pour recomposer du fluide naturel.

3°. On dit qu'un corps est électrisé, quand il se trouve surchargé de l'un des deux fluides; un corps qui ne contient que du fluide naturel n'est point électrisé.

Si vous avez bien retenu ce qui précède, cela vous mettra à même de comprendre tous les phénomènes électriques que vous pourrez observer. Ainsi, vous comprendrez comment ont lieu les attractions et répulsions des corps électrisés; vous comprendrez que les aigrettes lumineuses, les étincelles qui s'échappent des corps électrisés sont produites par l'un des deux fluides qui s'élance pour se réunir à l'autre; vous comprendrez enfin que, lorsque cette réunion violente et brusque a lieu dans un corps animé, elle peut y produire une forte commotion.

Mais avant de vous parler de ces phénomènes, je dois vous dire quels sont les moyens de faire naître la vertu électrique dans les corps, c'est-à-dire de les électriser. Ces moyens sont au nombre de trois: le *frottement*, la *chaleur* et la *communication*.

Il y a des corps qui s'électrisent par le frottement, ce sont le verre et toutes les matières vitrifiées, les résines, la soie, les gommes, les poils des animaux.

Quelques substances minérales sont particulièrement susceptibles d'être électrisées par la simple action de la chaleur.

Les corps qui s'électrisent le mieux par communication, c'est-à-dire en recevant d'un autre corps le fluide électrique qu'on y a accumulé, sont les métaux, le corps de l'homme et des animaux, l'eau et les matières humides.

Ces derniers corps ont la propriété de transmettre très facilement leur électricité, c'est pourquoi on dit qu'ils sont *conducteurs*. Pour les électriser et pour qu'ils conservent la vertu électrique, il est nécessaire de les *isoler*, c'est-à-dire de les soutenir sur des supports qui soient de nature à ne partager que très peu ou même point leur électricité, et qui ne puissent pas la transmettre aux autres corps placés dans le voisinage. Les corps qui sont le plus propres à isoler les *conducteurs* sont ceux qui s'électrisent par frottement, attendu qu'ils ne sont pas susceptibles d'être électrisés par communication.

Cet article, mes bons amis, ne vous paraîtra peut-être pas trop amusant; mais il était indispensable de vous dire tout cela, et de vous le dire même un peu sèchement, de manière à ne point partager votre attention. Si je suis assez heureux pour m'être exprimé clairement, et si vous prenez la peine nécessaire pour bien saisir ce que j'ai dit, vous en serez dédommagés, je l'espère, et vous trouverez plus d'intérêt dans les articles qui suivront. Il faut tout acheter dans ce monde, et la réflexion et l'attention sont la monnaie dont on paie le plaisir de savoir.

Je vous parlerai, dimanche prochain, de la machine électrique et de quelques-uns des effets qu'on en obtient.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE

Ma correspondance est un peu moins nombreuse aujourd'hui que la dernière fois; mais il semble que ceux de mes correspondants qui ont répondu à mes questions aient pris soin de me dédommager, autant que possible, du silence des autres. Parmi les lettres que j'ai sous les yeux, il en est peu qui ne renferment quelque chose de remarquable, et c'est aujourd'hui plus que jamais que je regretterai de ne pouvoir les mentionner toutes.

On se rappelle que mes questions étaient relatives à la *prudence* et à la *poltronnerie*. Les quatre réponses que j'ai cru devoir choisir pour les imprimer en entier sont de M. *Eugène Delisle*, Mlle *Blanche R*..., Mlle *C. A.*, et M. *Louis de Saint-Auvant*. Les voici :

« Mon bon Génie, la prudence est une vertu qui fait connaître et pratiquer ce qu'il convient de faire dans les différentes positions de la vie; elle apprend à discerner les biens et les maux, ce qu'il faut rechercher et ce qu'il faut éviter. Comparée à la poltronnerie, c'est une prévoyance raisonnée, c'est-à-dire que l'homme prudent ne s'expose point au danger avant de l'examiner, et ne court pas au-devant sans mesure et sans réflexion, comme le téméraire qui, guidé souvent par la seule vanité, se lance en aveugle dans les périls, et fait ainsi plutôt preuve de folie que de véritable courage. Loin donc que ce dernier soit incompatible avec la prudence, il me semble au contraire devoir s'allier très bien avec elle; car celui qui réfléchit dans le danger, l'envisage de sang-froid, en

calcule toutes les chances, peut le braver quand il le faut, et sans le rechercher, ne le fuira pas, si la patrie, l'amitié ou l'honneur le lui demandent.

« La poltronnerie est un défaut qui doit inspirer, s'il est possible, plus de pitié encore que de mépris. Le poltron tremble à la moindre apparence de danger; sa frayeur dénature tout, lui grossit tous les objets, et lui ferait tout sacrifier à la méprisable crainte d'un péril même imaginaire. En butte aux humiliations, il n'a pas la force de s'y soustraire. Enfin, c'est un manque total d'énergie qui, inné, dit-on, dans quelques personnes, pourrait cependant, ce me semble, toujours se corriger, en ne s'abandonnant pas à son premier mouvement, et en examinant posément ce qui cause notre frayeur.

« Quant à la différence qui existe entre ces deux choses, elle est sûrement immense, puisque, comme je l'ai dit, l'une est une vertu digne d'estime, et l'autre un défaut méprisable. Mais comme tout, même le bien, doit avoir des bornes, une prudence portée trop loin pourrait toucher de bien près à la poltronnerie, et c'est ce qui fait qu'on dit souvent par dérision, en parlant d'un poltron, qu'il est *extrêmement prudent*. Cependant ce jeu de mots me paraît en être un abus, car beaucoup de prudence n'exclut pas beaucoup de courage. L'histoire nous en offre plusieurs exemples dans ses grands hommes, et sur-tout dans Fabius Maximus, cet habile général qui, nommé dictateur pour s'opposer à Annibal qui avait déjà battu les meilleurs capitaines romains, et traité de lâche et de poltron parce qu'il agissait avec lenteur, n'en persista pas moins dans sa prudence et sa circonspection, et sauva la République par cette même prudence. Enfin cette qualité fait qu'on évite un danger dont un intérêt plus ou moins puissant nous fait un devoir de ne pas courir les risques, pendant que la poltronnerie porte toujours à fuir ce danger, quelque avantage ou quelque obligation qu'il y ait à le braver.

« Toujours votre dévoué et reconnaissant petit ami,

« Eugène Delisle. » (à Périgueux.)

« Mon bon Génie, la prudence est une qualité qui fait que nous portons dans notre conduite du discernement, du calme et de la sagesse. La poltronnerie, au contraire, trouble notre jugement, et nous fait agir avec inconséquence et pusillanimité.

« L'homme prudent évite le danger, sans le craindre. Le poltron le fuit, sans oser ni l'envisager, ni le combattre.

« Le vrai courage accompagne toujours la prudence. La poltronnerie s'effraie de tout et ne raisonne rien.

« On se confie à l'homme prudent et on l'estime. On se moque du poltron et on le méprise.

« Votre toute affectionnée, « Blanche R..... »

« La prudence, mon bon Génie, me paraît être une vertu de tous les instants, de tous les jours, de toutes les circonstances de la vie; c'est elle qui doit nous servir à règler notre conduite, nos mœurs, nos discours et nos actions, suivant la droite raison. En la prenant toujours pour guide, je suis sûre de ne rien dire, de ne rien faire qui puisse diminuer la tendre affection de mes parents, de mes amis. C'est elle qui m'oblige à bien examiner les choses, à prendre conseil. Elle me défend contre la précipitation et l'étourderie si funestes à la jeunesse. Elle est reconnue pour la première des vertus cardinales, je crois, parce qu'elle est la plus nécessaire à notre bonheur.

« La poltronnerie me paraît être une faiblesse d'esprit, un manque de caractère et de confiance, même en la bonté de Dieu. Elle fut, dans tous les temps, regardée comme un vice honteux qui dégrade l'homme; mais elle devient presque un crime, quand elle nous porte à négliger, à abandonner nos devoirs. Je ne lui trouve aucun rapport avec la prudence, cette noble vertu qui s'allie si bien avec la bravoure, la vaillance et tous les sentiments généreux auxquels on oppose généralement la poltronnerie, que l'on ne devrait, suivant moi, opposer qu'à la témérité, parce que les vices seuls peuvent avoir des rapports entre eux.

« J'ai l'honneur, etc.,

« C.... A.... » (à Saint-Martin-le-Beau.)

« Mon bon Génie, la prudence, fille de la sagesse, est une vertu qui nous donne les moyens de nous conduire convenablement dans toutes les situations de la vie.

« Un de ses préceptes les plus salutaires, dans les occasions importantes, est de ne pas nous en rapporter uniquement à nos propres lumières, mais de nous entourer des conseils de l'expérience et de l'amitié, comme par exemple des vôtres, mon bon Génie.

« La poltronnerie est un manque de courage, qui nous porte à fuir toute espèce de danger, et nous rend incapables d'aucune action généreuse. Ce mot, en général, est si peu compris de notre nation, qu'un français ne peut en donner, ce me semble, une juste définition.

« La prudence, compagne inséparable du vrai courage, ne court pas sans réflexion, comme la témérité, à des dangers inutiles; mais elle les affronte, et trouve moyen de les surmonter, quand son devoir l'exige, ou que l'humanité la réclame.

« La poltronnerie, au contraire, toujours insensible aux nobles inspirations, toujours lâche et craintive, ne suit jamais que l'instinct de la peur, et ne sait même point agir pour sa propre conservation.

« Il y a donc entre elles une si grande différence,

qu'il serait injuste de la méconnaître. Témoin Fabius dont on accusait la prudence, et qui finit cependant par mériter une gloire immortelle en sauvant sa patrie. « LOUIS DE SAINT-AUVANT. »

J'extrais les passages et les pensées qui vont suivre, de plusieurs lettres que l'espace ne me permet pas d'insérer ici en entier.

« Le défaut opposé à la prudence est la témérité, son excès est la poltronnerie. Ainsi, toujours les vertus se trouvent placées entre les deux extrêmes; voilà pourquoi il est si difficile à l'homme de marcher dans la bonne voie qui est le juste milieu..... Heureux celui qui sait découvrir le vrai point de départ et ne jamais s'en écarter! Rappelons-nous ce Fabius qu'on ne peut s'empêcher de citer lorsqu'on parle de prudence: long-temps, aux yeux du vulgaire, sa conduite sage et prudente fut traitée de poltronnerie; mais l'embarras d'Annibal le vengeait des clameurs du peuple; et faisant triompher les armes romaines, depuis longtemps accoutumées aux défaites, il arracha un cri de reconnaissance à sa patrie, au moment où elle allait l'accuser de son deshonneur. » (Mlle *Caroline L.....*)

« L'homme prudent calcule les dangers et combine les moyens de les éviter. Le poltron, égaré par la peur, ne voit que les périls et n'a pas le courage de chercher les moyens de les éviter; il fuit et renonce au but qu'il aurait été ou de son devoir ou de son honneur d'atteindre. » (Mlle *Antoinette R. de la M....*, à Marseille.)

« La prudence consiste à éviter tout danger inutile, sans être moins ferme en présence de ceux qui ne peuvent être écartés. » (Mlle *Annette de M.....*, à Vienne.)

« La prudence, en assurant le succès, élève le courage; *la poltronnerie rend perclus*, dit Simon de Nantua. » (Mlle *Laure D....*, à Beaune.)

« La veille d'un jour où l'on devait livrer un combat, un soldat qui craignait d'y perdre la vie, prit le prétexte que son père atteint d'une grave maladie desirait le voir, et demanda un congé. Le général, se doutant de sa ruse, lui dit: « Très bien, mon ami,

« Tes père et mère honoreras,
« afin que tu vives longuement. »

(Mlle *Caliste B....*, à Mortefontaine.)

« J'ai lu dans Berquin l'histoire de deux enfants dont l'un fut bien imprudent. Il s'enveloppa le soir d'un grand drap, monta sur des échasses, et se mit sur le seuil de la porte. Son frère rentrant dans l'obscurité, vit cette espèce de grand fantôme, et s'effraya tellement qu'il tomba dans une faiblesse, puis resta toute sa vie muet et imbécille. Son frère, qui le connaissait craintif, aurait dû avoir la prudence de ne pas l'effrayer. Je n'ose dire tout-à-fait que l'autre était un poltron; il devait bien savoir qu'il n'y a pas de fantômes; mais je le sais bien aussi, et pourtant j'aurais eu peur. » (Mlle *E... G...*, à Nancy.)

« L'histoire intitulée: *la Veille de Noël*, que vous nous avez contée cet hiver, offre un exemple de poltronnerie et de prudence. Thomas, au moment où l'on frappe à la porte, s'enfuit sans réflexion et laisse sa sœur toute seule. Claudine, au contraire, reste courageusement; mais elle a la prudence, avant d'ouvrir, de demander qui frappe. Alors, rassurée sur le danger qu'elle pouvait craindre, et reconnaissant la voix d'un malheureux, elle le fait entrer et lui donne tous les secours qui sont en son pouvoir. » (Mlle *Ernestine P.....*, à Montataire.)

« Les enfants doivent avoir confiance en la prudence de leurs parents, parce qu'elle supplée à la leur...

« J'ai cherché le mot *poltronnerie* dans mon dictionnaire, et j'ai trouvé que *poltron* dérivait de deux mots latins, *pollice truncus* (*qui s'est coupé le pouce*), parce que, chez les Romains, celui qui ne voulait pas aller à la guerre se coupait le pouce, et alors il était noté d'infamie et quelquefois réduit à l'esclavage. » (Mlle *Louise F....*, à Grenoble.)

Parmi les autres lettres que j'ai sous les yeux, j'ai distingué particulièrement celles qui portent les signatures suivantes:

Mlle *Clémence de F.*, à Villebadin, département de l'Orne; Mlle *Sophie Ch....*; M. *Albert Patersi*; Mlle *Caroline de V.......*; M. *François Ch...*; Mlle *Annette de B....*, à Passy-sur-Seine; Mlle *Albertine B....*, à Moulins; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche; Mlle *Augustine*, au Lude; M. *Jules Guérin*; M. *Ernest Froidure*.

VARIÉTÉS.

— Je viens de lire dans Plutarque ce bon conseil: « Les haies et les chardons nous accrochent; nous les écartons, nous les foulons aux pieds avec mépris; mais nous cherchons avec empressement les plants de vigne et d'olivier: de même il ne faut pas toujours nous lier avec ceux qui s'attachent trop aisément à nous; mais il faut nous unir étroitement à des gens éprouvés qui méritent notre tendresse, et dont l'attachement ne peut manquer de nous être utile.

— On m'a demandé de donner une table des matières contenues dans le *Bon Génie*. Je me ferai un plaisir d'avoir égard à cette demande, et je donnerai, à la fin de cette année, une table générale des trois volumes que formera alors le Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 30 JUILLET 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 13.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA MACHINE ÉLECTRIQUE.

LITHOGRAPHIE.

Desirant vous donner, mes amis, la description d'une machine électrique, il m'a semblé que je ne pouvais mieux faire, pour rendre cette description bien claire et bien intelligible, que de consacrer la lithographie de ce mois à vous offrir la représentation de l'objet même dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui. Le dessin que je vous adresse, avec ce numéro du Journal, représente donc une machine électrique, et je vous invite à l'avoir sous les yeux en lisant ce qui va suivre.

La principale pièce de cette machine est un plateau de verre de forme circulaire, placé verticalement entre deux montants en bois garnis de quatre coussinets de cuir rembourés avec du crin. Ce plateau se meut et tourne, au moyen d'une manivelle, de manière à recevoir, dans ce mouvement, le frottement continuel des coussinets. En avant du plateau, se trouve un conducteur en laiton, qui a la forme d'un cylindre terminé à ses extrémités par deux boules. A la boule voisine du plateau est adapté un conducteur plus petit, également en laiton, mais recourbé en demi cercle et terminé par deux pointes qu'il présente au plateau, à une très petite distance de ce dernier. Cet appareil conducteur est porté sur deux colonnes de verre, et se trouve par conséquent *isolé*, conformément à ce que je vous disais dans mon précédent article. Le tout est fixé sur une table basse, ainsi que vous l'indique le dessin.

Avant d'aller plus loin et de vous parler des effets de cette machine, il faut que je vous fasse connaître une propriété, très remarquable et fort importante, des corps terminés en pointe. Les pointes attirent le fluide électrique graduellement et sans explosion, et ce fluide s'échappe par elles de la même manière; tandis que, sur les corps arrondis, il se précipite en masse, avec explosion, et s'en échappe de même. Ainsi, lorsque vous présentez, à un corps électrisé, un corps de forme arrondie, vous voyez une étincelle s'élancer avec bruit du premier sur l'autre; et lorque vous présentez une pointe à un corps électrisé, vous n'obtenez pas d'étincelles, mais vous voyez, dans l'obscurité, une aigrette lumineuse se former à l'extrémité de la pointe, jusqu'à ce que celle-ci ait soutiré tout le fluide électrique accumulé dans le corps électrisé.

Supposons maintenant qu'on fasse tourner le plateau de verre de la machine, que doit-il arriver? Vous le comprendrez facilement, si vous avez bien saisi ce

que j'ai dit jusqu'ici. Le plateau, en tournant, s'électrise par le frottement qu'il éprouve de la part des coussinets, et sa surface se trouve alors chargée de fluide vitré; ce fluide est attiré par les deux pointes du petit conducteur recourbé, vers lesquelles, si l'on opère dans l'obscurité, on voit se former l'aigrette lumineuse dont j'ai parlé. Tout l'appareil conducteur se trouve bientôt chargé de fluide vitré, qui ne peut s'en échapper, puisque cet appareil est isolé sur deux supports en verre qui ne s'électrisent point par communication. Si vous présentez alors une boule de métal au conducteur, vous voyez des étincelles s'échapper de ce dernier, en sillonnant comme de petits éclairs dont elles ont aussi la couleur. Si vous présentez la main, vous y recevez ces étincelles qui vous font éprouver la sensation d'une piqûre plus ou moins forte, selon qu'il y a plus ou moins de fluide accumulé dans le conducteur. Quand la machine est très puissante et le conducteur d'un très gros volume, ces étincelles peuvent être assez fortes pour vous faire ressentir une commotion et une douleur très vive. Enfin, vous pouvez vous mêmes jouer le rôle du conducteur, et ceci est une expérience fort amusante; voici comment elle se fait :

On appelle *tabouret électrique*, un tabouret formé d'une planche de chêne supportée sur quatre pieds en verre. Vous concevez qu'en se plaçant sur ce tabouret, on doit se trouver isolé. Si l'on tient alors dans la main un crochet ou une chaîne de métal attachée, par l'autre extrémité, au conducteur de la machine, il est aisé de concevoir qu'on fait partie de ce conducteur. Supposez-vous dans cet état: quand on tournera le plateau de verre, vous serez électrisé en même temps que le reste du conducteur, et l'on pourra tirer des étincelles de toutes les parties de votre corps. En même temps, on verra vos cheveux se hérisser, parce que le fluide électrique dont vous serez surchargé tendra à s'échapper par les pointes qu'ils forment. J'ai vu quelquefois des jeunes gens se divertir beaucoup à tirer des étincelles au bout du nez ou aux oreilles de celui d'entre eux qui se trouvait placé sur cette espèce de sellette.

Les étincelles que l'on obtient ainsi du conducteur même de la machine électrique, ne sont jamais assez fortes pour produire des effets dangereux; mais on a imaginé des appareils, dont je ne saurais vous faire comprendre la théorie par de simples descriptions, et au moyen desquels on produit des décharges électriques capables de tuer un bœuf et de fondre des fils de métal. En modérant l'effet de ces appareils, on le borne à faire sentir des commotions plus ou moins vives; et cet effet est si rapide, que cent personnes, se tenant par la main, le ressentent toutes ensemble, à l'instant même de la décharge.

Aussitôt qu'on a mis en mouvement le plateau d'une machine électrique, il se répand, dans l'air qui l'environne, une odeur à-peu-près semblable à celle qu'exhale le phosphore. Lorsqu'on agit dans les ténèbres, le plateau paraît tout en feu, et l'on voit parfaitement les aigrettes lumineuses qui se forment aux pointes du conducteur. Pour que tous ces effets aient lieu, il est nécessaire que le temps soit sec; car s'il y avait de l'humidité dans l'air, l'eau étant un corps conducteur de l'électricité, le fluide ne demeurerait pas dans le conducteur de la machine, et se perdrait en se répandant dans l'atmosphère humide.

Il existe une autre espèce de machine électrique fort simple, qui consiste en un gâteau de résine qu'on électrise en le frottant avec une peau de chat. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est du fluide résineux qui se dégage alors à la surface de ce gâteau. Lorsqu'on l'a ainsi frotté, on pose dessus un plateau métallique surmonté d'un manche de verre qui sert à l'isoler et par lequel on le tient. Le gâteau communique à ce plateau une partie de son fluide résineux, de manière que, quand on le retire, le plateau se trouve électrisé et l'on en peut tirer une étincelle. Cet appareil se nomme *électrophore*.

Il n'est peut-être pas, mes amis, d'étude plus amusante que celle des phénomènes de l'électricité. Je regrette de ne pouvoir vous parler d'une multitude de jolies expériences, qu'il faudrait voir pour s'en faire une juste idée et pour en comprendre l'explication; je regrette sur-tout de ne pouvoir vous les montrer et jouir du plaisir que vous auriez à les faire avec moi. Cette satisfaction est sans doute réservée à quelque autre, et je suis peut-être excusable de l'envier un peu. J'aurai du moins celle d'avoir donné à la plupart d'entre vous les premières notions sur cet intéressant sujet. Je vous en ai dit assez maintenant pour pouvoir vous parler, dimanche prochain, de la foudre et du paratonnerre.

LE MAUVAIS EXEMPLE.

Maman, dit un jour la jeune Olivia, en entrant tout émue dans la chambre de madame de Verceil; Maman, savez-vous ce qui vient d'arriver à la pauvre Suzanne, la fille de votre jardinier? — Non, ma bonne amie. — Ah! Maman, son père vient de la chasser de chez lui, et la petite malheureuse ne sait plus que devenir. — Eh bon Dieu! qu'a-t-elle pu faire pour mériter un pareil châtiment? son père est un homme honnête et bon; il faut donc qu'elle se soit rendue bien coupable, pour l'avoir poussé à cette extrémité. — Oh! vraiment oui, Maman, elle a commis une grande faute : je ne sais ce que sa mère lui avait commandé; mais elle a refusé d'obéir, elle s'est emportée,

et elle a fini par dire à cette bonne femme des injures que je n'oserais pas répéter. — Des injures à sa mère! es-tu bien sûre de cela, Olivia? — Hélas! oui, Maman, et pourtant j'ai peine à le croire. Oh! quel malheur de n'avoir pas reçu de l'éducation et de bons principes! — Hélas! ma chère enfant, il ne devrait pas être nécessaire de recevoir beaucoup d'éducation pour respecter sa mère; il semble que ce sentiment devrait être assez naturel pour qu'il ne fût pas besoin de l'enseigner. Mais il y a, dans le manque d'éducation, une chose bien fâcheuse, c'est qu'il nous rend beaucoup plus susceptibles d'être entraînés par les mauvais exemples que par les bons, et lorsqu'on suit alors les premiers, on ne manque pas d'aller bien au-delà. — Que voulez-vous dire? Maman, demanda Olivia en rougissant, comme si une réflexion soudaine lui faisait faire un petit retour sur elle-même. — Je veux dire, ma fille, que la faute de Suzanne pourrait bien n'être que la suite d'un mauvais exemple. Suzanne se trouvait ici l'autre jour, lorsqu'à propos d'une leçon d'histoire que tu avais fort mal apprise, tu me répondis avec une vivacité et un ton si peu convenables que je fus obligée de t'imposer silence. Sans doute il y avait loin de là à des injures; mais pour une enfant qui n'a pas été élevée comme toi, qui ne connaît pas la valeur des mots, des injures ne sont pas beaucoup plus, et je ne serais pas fort étonnée que Suzanne, témoin de ton petit emportement, s'en fût autorisée pour manquer de respect à sa mère. — Bon Dieu! Maman, que me dites-vous? Je me suis tant repentie de la manière dont je vous avais parlé! Mais ce n'était pas assez de mes regrets pour m'en punir, et voilà que je suis la cause de la faute et du malheur de Suzanne! — Je crains au moins que tu n'y aies contribué. Rappelle-toi, ma chère Olivia, que notre exemple est d'un grand poids auprès de ceux qui se trouvent nos inférieurs par le rang et sur-tout par l'éducation. C'est donc un devoir pour nous de ne jamais leur en donner que de bons; et quand nous manquons à ce devoir, nous nous rendons indignes des avantages que la Providence a daigné nous accorder. — Chère Maman, reprit Olivia, je n'oublierai pas cette double leçon; mais permettez-moi de courir implorer la grâce de Suzanne; je m'accuserai moi-même auprès de son père, je lui demanderai pardon, il ne me refusera pas. Oh! Maman, je n'ai plus de repos que je n'aie réparé le mal que j'ai pu faire à cette pauvre enfant.

QUESTION PROPOSÉE PAR LE BON GÉNIE.

Je vais faire aujourd'hui à mes jeunes lecteurs une question qui leur laissera une latitude complète. Je les prie de vouloir bien me dire :

Quel est le personnage de l'antiquité qu'ils estiment le plus, et pour quelles raisons?

J'attendrai les réponses dans le délai d'ici au dimanche 20 août prochain, et je réitère l'invitation de ne pas dépasser ce terme, car la dernière fois encore, j'ai reçu des lettres tardives qui n'ont pas pu concourir avec les autres.

A ce sujet, je dois prévenir ceux de mes correspondants qui ne m'écrivent pas par la poste, que leurs commissionnaires ne sont point exacts, car il m'est parvenu, cette semaine, une lettre en réponse aux questions sur la fable du petit Linot, et datée du 7 juin.

CORRESPONDANCE.

En répondant à mes dernières questions on m'en a adressé deux, auxquelles, à mon tour, je puis répondre aujourd'hui dans un même article. On m'a demandé ce que c'est qu'un métal qui porte le nom de *nickel*, et ce qu'on entend par *encre sympathique*.

Le *nickel* est un métal d'une couleur blanche un peu rougeâtre, qui se laisse couper sans se briser et qui est doué d'un certain degré de ductilité. Quand on le rompt, il présente un tissu grenu comme celui de l'acier. Ce métal ne se trouve point à l'état de pureté dans la nature; il est toujours ou combiné avec l'oxigène, ou mélangé avec d'autres métaux, et ce n'est que par des procédés chimiques qu'on peut l'en séparer. Il accompagne ordinairement les minerais d'un métal nommé *cobalt*, et quelquefois aussi les minerais d'argent. Nous en avons en France, dans les mines des Vosges et dans celles du Dauphiné.

Le nickel, au reste, ne joue pas un grand rôle dans le règne minéral, car jusqu'à présent on n'en a point tiré parti pour les arts. Cependant deux circonstances le rendent assez intéressant : la première, c'est qu'on a reconnu sa présence, en quantité notable, dans les masses de fer météorique et dans les pierres tombées de l'atmosphère, dont je vous ai entretenus il n'y a pas long-temps. La seconde, c'est que le nickel est un des deux métaux qui partagent exclusivement avec le fer la propriété magnétique. Ceux d'entre vous qui n'ont pas oublié mon article sur l'aimant, savent ce que c'est que cette propriété. Le nickel est donc, comme le fer, susceptible d'être aimanté, et l'on pourrait en faire des aiguilles de boussole.

L'autre métal qui jouit, ainsi que le nickel, de cette propriété, est le cobalt auquel le premier est communément associé dans les mines. Celui-ci est d'une bien plus grande importance, à cause des services qu'il rend. Il ne se trouve pas non plus naturellement à l'état de pureté, et les minerais dont on le retire sont un mélange de cobalt et d'*arsenic*, autre métal dont

le nom redoutable vous est sans doute connu, et dont je vous entretiendrai quelque jour. Dégagé de ce mélange, le cobalt est dur, fragile; sa couleur est grise, à-peu-près comme celle de l'étain. Dans cet état, il n'est d'aucune utilité; mais combiné avec certaines autres substances, il donne une belle couleur bleue qui est d'un usage très précieux. Tous les verres, les émaux et les cristaux bleus sont colorés par le cobalt; les beaux fonds bleu-célestes de la porcelaine, sur lesquels on place ordinairement des figures ou des ornements saillants exécutés en pâte blanche, sont également dus au cobalt; c'est encore le cobalt qui produit le bleu dont on se sert pour l'apprêt des toiles, des batistes, des linons, des mousselines, et celui qu'on emploie dans les papeteries, pour colorer certaines espèces de papier; enfin le célèbre chimiste, M. Thénard, est parvenu à obtenir, avec ce même cobalt, un bleu propre à être employé dans la peinture, et qui rivalise en beauté et en solidité avec le bleu d'outremer dont on s'était exclusivement servi jusqu'alors et dont le prix était excessif.

Comme c'est avec une dissolution de cobalt que l'on prépare une des plus jolies *encres sympathiques*, je me trouve naturellement conduit à vous parler de cette encre. On appelle ainsi une préparation avec laquelle on trace sur le papier des cacactères ou des figures qui disparaissent en séchant, et qui reparaissent quand on vient à chauffer légèrement le papier, en le présentant de loin au feu. Lorsque les traits de l'encre sympathique de cobalt reparaissent ainsi par l'action de la chaleur, ils sont colorés en vert tendre; l'expérience peut se répéter nombre de fois, et à chaque épreuve les traits s'effacent complètement pour se remontrer ensuite. J'ai vu un écran fort ingénieux, sur lequel l'effet de cette encre causait une surprise agréable aux personnes qui n'étaient pas prévenues. D'un côté de cet écran était écrite, en encre ordinaire, une jolie pièce de vers; de l'autre côté, était dessiné un paysage d'hiver où les arbres se trouvaient dépouillés de feuilles; cependant le feuillage y était aussi dessiné, mais avec la dissolution de cobalt, et par conséquent ne paraissait point. Ce paysage sans verdure avait peu d'attraits pour la personne à qui on présentait l'écran, en sorte qu'elle préférait lire la jolie pièce de vers. Pendant cette lecture, l'autre côté de l'écran tourné vers le foyer s'échauffait, et le feuillage dessiné en encre sympathique reparaissait avec son vert tendre. Lorsqu'ensuite la personne qui tenait l'écran s'avisait de le retourner, elle avait peine à concevoir comment, en si peu d'instants, le printemps avait pu succéder à l'hiver.

VARIÉTÉS.

La politesse a des formes qui sont toutes de convention, et qui varient par conséquent d'un pays à un autre. Il ne faut donc pas s'étonner de la bizarrerie de certains usages qui ne nous paraissent singuliers, chez les étrangers, que parce qu'ils diffèrent des nôtres. Voici, par exemple, quelles sont les formes de la politesse en Islande, selon ce que rapporte le voyageur Henderson.

Quand vous recevez l'hospitalité chez un habitant, c'est la maîtresse de la maison, ou sa fille aînée, qui vous ôte vos bottes et vos bas, et l'on a soin de placer auprès de votre lit une grande jatte de lait.

Lorsque vous entrez dans une maison et quand vous en sortez, vous devez embrasser tout le monde, sans exception d'âge, de rang, ni de sexe. En entrant, vous commencez par la personne la plus considérable, et vous descendez graduellement de rang en rang jusqu'aux serviteurs, selon ce que vous indique votre propre jugement. En sortant, vous faites l'inverse, c'est-à-dire que vous commencez par les valets, puis les enfants, et vous finissez par la maîtresse et le chef de la famille.

CHARADE.

Un mot latin est mon premier,
Et c'est le mot qui, dans un livre,
Se trouve toujours le dernier;
Quand nous avons cessé de vivre,
Notre corps gît dans mon dernier
D'où notre âme aussitôt s'élance;
Un département de la France
Porte le nom de mon entier.

(Ceux de mes lecteurs qui auront deviné le mot de cette charade et qui voudront bien m'en donner l'explication, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses à la question proposée dans ce numéro du Journal.)

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er août 1825 pour un an, ou du 1er février 1826 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de juillet courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 6 août prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

Imprimerie de Jules Didot aîné, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 6 aout 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 14.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LE TONNERRE.

Il faut avant tout, aujourd'hui, que je rétablisse une partie de phrase dont l'omission, dans mon précédent article sur les phénomenes électriques, pourrait vous laisser, mes amis, une idée inexacte. Dans le paragraphe où j'ai parlé du tabouret électrique, on a imprimé ceci: « En même temps, on verra vos cheveux se hérisser, parce que le fluide électrique dont vous serez surchargés tendra à s'échapper par les pointes qu'ils forment. » Cette phrase est tronquée; la voici telle qu'elle devait être imprimée: « On verra vos cheveux se hérisser, parce que, *se trouvant électrisés par le même fluide, ils seront repoussés les uns par les autres*, et le fluide électrique dont vous serez surchargés tendra à s'échapper par les pointes qu'ils forment. » Cette rectification était importante, car la suppression, comme vous le voyez, portait précisément sur l'explication de la cause pour laquelle les cheveux se hérissent. Je passe maintenant au sujet que j'ai promis de traiter aujourd'hui.

Il est actuellement bien reconnu que la cause qui produit les effets du tonnerre est la même que celle qui produit les effets électriques, et que le tonnerre est lui-même une grande électricité qui s'excite naturellement dans l'atmosphère de la terre. On ne saurait en douter, lorsqu'on observe la ressemblance parfaite qui se montre entre les effets du feu électrique et de celui de la foudre; on ne saurait en douter sur-tout, lorsqu'on s'est assuré que, dans les temps orageux, on peut tirer de l'électricité de l'air et des nuages, pour en charger des corps conducteurs convenablement isolés.

Nous devons donc regarder la nuée qui porte le tonnerre, comme un grand corps électrisé. Mais comment cette nuée acquiert-elle la vertu électrique? Je vous ai dit que cette vertu s'excite dans certains corps par frottement, et dans certains autres par communication; que les premiers, lorsqu'ils sont une fois électrisés par frottement, communiquent leur vertu aux autres qui, étant isolés, se trouvent à une distance convenable. Eh bien, l'air est un de ces corps susceptibles d'être électrisés par frottement, de communiquer son électricité aux corps conducteurs, et en même temps de les isoler; les nuages étant composés de particules d'eau, ainsi que je vous l'ai expliqué dans le temps, sont des corps conducteurs de l'électricité et susceptibles d'être électrisés par communication. D'après cela, on peut supposer que l'air s'électrise par le frottement qu'il éprouve, soit contre lui-même, soit contre des objets terrestres, dans le mouvement des vents; on peut supposer qu'ainsi

électrisé, il communique son électricité aux nuages qui sont de grands conducteurs, dans lesquels peut s'accumuler une quantité de fluide électrique capable de produire des effets dont nous n'obtenons la ressemblance qu'en miniature, avec les petits conducteurs de nos machines. Cette ressemblance toutefois est frappante. Ainsi, si vous vous rappelez ce que j'ai dit précédemment, vous allez voir qu'il n'y a, entre les effets d'une nuée orageuse et ceux d'un conducteur électrisé artificiellement, d'autre différence que celle du grand au petit.

Lorsqu'un nuage chargé de l'un des deux fluides électriques rencontre un autre nuage électrisé par le fluide différent, les deux fluides, tendant à se réunir, s'échappent d'un nuage à l'autre, sous la forme d'un éclair qui n'est autre chose qu'une forte étincelle électrique.

Si un nuage électrisé en rencontre un qui ne le soit pas, le premier agit aussitôt sur le fluide naturel du second pour le décomposer, en attirant, dans la partie la plus voisine, l'un des deux fluides dont ce fluide naturel est formé, et en repoussant l'autre dans la partie la plus éloignée. Cela est conforme à la théorie que je vous ai expliquée dans mon avant dernier article. Le second nuage se trouve donc alors véritablement électrisé par un fluide différent de celui dont le premier est chargé, et les deux fluides de l'un et de l'autre nuage, tendant à se réunir, s'élancent sous la forme d'un éclair, comme dans le premier cas.

Lorsqu'un nuage électrique est assez près de terre pour exercer cette même action sur quelque objet terrestre, l'éclair part entre le nuage et cet objet, et cet éclair est la foudre. On dit alors que le tonnerre est tombé.

Les étincelles électriques ne partent jamais sans bruit, et produisent même quelquefois un éclat assez fort. De même, les éclairs sont accompagnés d'un bruit violent qui, répété par les échos que forment les nuages, produit le roulement du tonnerre, quand il est éloigné, et les éclats de la foudre, lorsqu'elle est voisine.

Les étincelles électriques enflamment des corps combustibles, fondent des fils métalliques, causent des commotions aux corps animés, et peuvent même leur donner la mort. De même et avec des effets plus grands et plus terribles, la foudre incendie les arbres et les bâtiments qu'elle frappe, fond les métaux, et tue les êtres vivants qui en sont atteints. Heureusement ces effets destructeurs n'ont lieu que rarement. Aussi, quelque redoutables qu'ils paraissent, y aurait-il de la faiblesse et de la pusillanimité à se laisser frapper de terreur toutes les fois qu'on entend le tonnerre. D'abord, on l'entend, pour le plus souvent, à une distance de laquelle il ne peut vous atteindre; ensuite, lors même que l'orage serait au-dessus de vous, il faudrait un nombreux concours de circonstances pour que la foudre tombât sur la terre; enfin, en supposant toutes ces circonstances réunies, la multiplicité des points qu'elle pourrait frapper en tombant, vous donnerait des milliers de chances pour que ce ne fût pas sur vous. Sans doute il arrive quelquefois que des hommes sont tués par la foudre; mais il arrive aussi que des hommes sont écrasés par des maisons qui s'écroulent, et cependant il serait bien ridicule de n'oser dormir dans son lit ni marcher dans les rues, sans craindre d'être tué par la chute d'une maison. Il en est de même de la terreur que le tonnerre inspire à certaines personnes, et sur-tout à quelques enfants qui, n'ayant aucune connaissance de la nature de ce phénomène, sont effrayés, sans savoir pourquoi, par le bruit et par la lueur des éclairs, et s'imaginent qu'ils seront bien plus en sûreté en se réfugiant dans un lieu obscur et en se bouchant les oreilles. Ceux, au contraire, qui ont quelques notions des effets de l'électricité, et dont le caractère est doué d'un peu d'énergie, contemplent sans effroi, et même avec un certain plaisir, l'imposant spectacle que présentent les orages, les éclairs et la foudre. Seulement ils sauront, dans certains cas, faire usage de leurs connaissances pour éviter prudemment les circonstances qui pourraient offrir un danger réel. Ainsi, s'ils se trouvent surpris par un orage, ils n'iront pas se réfugier sous un arbre isolé ou au pied d'une tour, parce qu'ils calculeront avec raison que ces points élevés, se trouvant plus rapprochés du nuage électrique, doivent naturellement être plus exposés à en recevoir la décharge. Ainsi, par la même raison, s'ils font construire un édifice isolé et d'une grande hauteur, ils jugeront prudent d'y placer un paratonnerre.

Je comptais vous parler aujourd'hui, mes amis, de cette admirable invention, au moyen de laquelle, l'homme est parvenu à ravir la foudre aux nuages; mais je vois que cela m'entrainerait beaucoup trop loin, et je suis obligé d'ajourner ce sujet jusqu'à mon prochain numéro.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Honorez la richesse, quand elle est vertueuse et bienfaisante.

Respectez la pauvreté, quand elle est honnête et résignée.

Rappelez-vous que la vertu a plus de mérite dans le malheur que dans la prospérité.

LA COURONNE D'ÉPIS.

M. de Monval se promenait dans les champs avec son fils. Celui-ci ne se bornait pas à marcher tranquillement, mais courait en avant, à droite, à gauche, comme font ordinairement les jeunes gens de son âge, quand ils sont à la promenade. Préoccupé par une pensée qui venait de se présenter à son esprit, M. de Monval, pendant quelques instants, n'avait pas remarqué ce que faisait Aristide, lorsqu'il le vit se rapprocher de lui, tenant à la main une petite gerbe d'épis de blé, dont il essayait de former une couronne semblable à celle qu'on place sur le front de la figure de Cérès. « Que fais-tu donc là, Aristide? demanda M. de Monval. — Je fais une couronne d'épis, mon Papa, et je la donnerai à ma sœur qui sera très jolie avec cette coiffure. — Mais, mon ami, tu n'as pas songé, en cueillant ces épis, qu'ils ne t'appartenaient pas, et que tu faisais tort au propriétaire du champ où tu les as trouvés. Il faut respecter la propriété d'autrui, même dans les plus petites choses; et nous n'avons pas plus le droit de cueillir un épi dans le champ qui n'est pas à nous, que de moissonner ce champ. — C'est vrai, mon Papa, et je me rappelle fort bien que vous m'avez déjà fait cette observation, un jour que j'avais étourdiment coupé une grappe de raisin dans la vigne de notre voisin, M. B....; mais je croyais avoir entendu dire que, lorsqu'une récolte est faite, tout le monde a le droit d'aller glaner, c'est-à-dire ramasser les épis oubliés sur la terre. C'est comme cela que j'ai eu ceux-ci, et je les ai trouvés dans ce champ moissonné. — Il est certain, mon enfant, reprit M. de Monval, que dans ce cas, tu n'as fait aucun tort au propriétaire. Mais le droit dont tu parles est le droit des pauvres; c'est en leur faveur qu'il a été établi; c'est donc leur dérober ce qui leur appartient que d'aller enlever, sans en avoir besoin, les épis ou les fruits abandonnés par la main du riche. Si j'en juge par l'aspect de ce champ et d'après la quantité de blé qu'on y a laissé, celui qui le possède est un homme bienfaisant, qui se plait à faire une bonne part aux malheureux, et ne veut pas qu'ils perdent leur temps et leurs sueurs en venant glaner sur sa terre. Juge donc combien il serait mal de leur ravir même la plus petite partie de ce bienfait! — Oh! certes, mon Papa, cela serait affreux; mais aucune de ces réflexions ne s'était présentée à moi, et je vous remercie bien de me les avoir fait faire. Elles me suggèrent maintenant un moyen de réparer la faute involontaire que je viens de commettre; permettez-moi seulement d'achever ma couronne..... »

M. de Monval laissa faire Aristide, et celui-ci, tirant de sa poche deux pièces de vingt sous toutes neuves qu'il avait conservées précieusement, les assujétit entre les épis qu'il arrangeait. Puis, ayant terminé la couronne qui contenait ce petit trésor, il la lança de toute sa force au milieu du champ. « Là, dit-il, les pauvres glaneurs qui trouveront cette couronne, auront une surprise agréable en la défaisant. » M. de Monval avait observé avec un doux sourire tous les mouvements de son fils, et quand ce dernier eut ainsi parlé, il lui tendit la main, en disant : « très bien, Aristide. »

LE SONGE D'ÉLISE.

CONTE.

Élise commençait son douzième printemps;
Les Jeux, les Ris et la Folie
Avaient seuls jusqu'alors rempli tous ses instants.
Et le plaisir était, dès ses plus jeunes ans,
L'unique affaire de sa vie.
Un jour, sous un ombrage épais,
Assise sur l'herbe fleurie,
Au souffle léger d'un vent frais
Élise s'était endormie.
Tandis que le Dieu du repos
Sur sa paupière appesantie
Agitait doucement ses tranquilles pavots,
Il lui sembla voir un nuage
Descendre lentement des cieux,
Puis se glisser à travers le feuillage,
Et tout-à-coup s'entr'ouvrir à ses yeux.
Cet aérien équipage
De l'Olympe avait apporté
Deux jeunes femmes de même âge;
L'une brillante de beauté,
D'atours et de vivacité;
L'autre portant empreints sur son noble visage
Le calme et la sérénité.
De leur char nébuleux la première s'élance
D'un pas leste et précipité;
L'autre descend, marche, s'avance
Avec grâce, avec dignité.
« Aimable enfant, dit la belle étrangère,
« A vos desirs j'offre un destin charmant :
« Voyez l'éclat de ma robe légère;
« Dans mes cheveux, l'or et le diamant
« Se disputent l'honneur d'éblouir et de plaire.
« Desirez-vous un pareil vêtement?
« Dans mon palais il vous attend.
« Votre enfance me fut bien chère.
« Sur vos plaisirs j'ai veillé constamment;
« Vous voilà grande maintenant,
« Bientôt vous allez être belle;
« Il est temps de songer à briller dans ma cour,
« Où vous trouverez chaque jour

« Nouveau plaisir, fête nouvelle.
« Là, jamais de travail, de devoirs sérieux,
« Jamais d'ennui, de pénitence;
« Vous n'y verrez que bals, festins et chants joyeux;
« Et tout s'empressera d'embellir en ces lieux
« Votre riante adolescence.
« Si vous voulez enfin savoir quel est mon nom,
« Je suis la *Dissipation.* »

Élise charmée, attentive,
En silence écoutait ce discours séducteur,
Et vers le fantôme imposteur
Déjà tendait sa main naïve,
Quand soudain un bras protecteur
Arrêta la jeune imprudente,
Et d'une voix douce et touchante,
L'autre fée en ces mots vint parler à son cœur :

« Ma chère Élise, lui dit-elle,
« Garde-toi d'écouter un langage trompeur;
« Ces promesses ne sont qu'une embûche mortelle,
« Un piège affreux qui cache le malheur.
« Crois-en mon amitié fidèle
« Et mes prudents avis qui ne trompent jamais.
« Viens, suis-moi : j'ai quelques attraits;
« Je suis simple, mais je suis belle,
« Et du moins mes charmes sont vrais.
« La *Sagesse* est mon nom; je serai ton amie :
« Que tous ces attributs d'ordre et d'économie,
« De travail et de modestie
« Ne t'effarouchent pas en moi;
« Seuls ils donnent ce bien suprême,
« Ce contentement de soi-même
« Qu'on n'obtient qu'en suivant ma loi. »

A ces mots, la légère Élise,
Tremblante, agitée, indécise,
Parut balancer un moment.
Enfin on l'entendit murmurer doucement :
« Oui... Maman... heureuse... vieillesse... »
Et puis, elle tendit la main à la Sagesse.

En cet instant, d'un songe vain
Disparut la double chimère;
Élise s'éveilla soudain...
Et sa main se trouvait dans la main de sa mère.

L. P. J.

VARIÉTÉS.

Je gagerais bien que la plupart de ceux de mes lecteurs qui marchent tous les jours sur le pavé de Paris, n'ont jamais réfléchi à l'utilité de ce pavé, et à ce qu'il en coûte de peine et d'argent pour l'établir et l'entretenir. Sans ce pavé pourtant, il est bien certain que Paris serait inhabitable; que les eaux boueuses ne pourraient s'écouler, séjourneraient dans les rues et infecteraient l'air; que le nettoyage journalier de la ville serait impossible, et qu'on ne pourrait, par conséquent, y circuler avec facilité. Ce pavé n'est donc pas sans intérêt, et il mérite en vérité que vous lisiez le peu de lignes que je vais écrire en son honneur.

De toutes les pierres dont on fait usage dans différents pays pour le pavage des villes, aucune ne se prête aussi bien à cet emploi que les grès blancs qu'on exploite aux environs de Paris; car ils réunissent à une dûreté qui les rend capables de résister long-temps au frottement des roues, la propriété de se laisser débiter aisément en masses cubiques, à l'aide d'un très lourd marteau d'acier, dont les ouvriers se servent pour fêler le bloc qu'ils achèvent de diviser par un simple coup du manche.

La cassure de ces grès présente un grain égal et fin. Ils set rouvent en bancs ou en grosses masses isolées, au milieu d'un sablon fin et mobile. Les principales carrières qui les fournissent sont celles de Palaiseau, de Fontainebleau et de Pontoise. Les ouvriers qui travaillent au pavé, dans la forêt de Fontainebleau, ont adopté, dans leur langage, pour désigner les diverses qualités du grès qu'ils taillent journellement, les noms de *grès pif*, de *grès paf*, et de *grès pouf*. Le premier est trop dur pour servir au pavé; le second est celui qu'on exploite pour cet usage, et le troisième se réduit en sablon quand on le frappe. La condition de ces ouvriers est fort triste : il s'échappe du grès qu'on taille une poussière extrêmement fine, qui s'élève comme une fumée blanche et pénètre dans la bouche de ces malheureux, auxquels elle cause une maladie particulière qu'ils appellent *mal de saint Roch* et dont ils meurent presque tous. C'est à ce prix qu'ils fournissent le pavé de Paris, de Versaille, d'Orléans, de Fontainebleau, de Saint-Denis, de Pontoise, de Saint-Germain et de toutes les grandes routes qui unissent ces villes.

On a calculé que, pour l'entretien du pavé de Paris seulement, il faut annuellement 1,500,000 pavés; et que cet entretien coute en argent environ 150,000 fr.

— J'ai ouï raconter récemment un mot remarquable d'un petit garçon qui est devenu aujourd'hui un grand personnage. Il vivait dans un village où l'on ne voyait pas souvent des carosses. Ayant aperçu un jour un brillant équipage qui roulait rapidement sur la route, *allez, petites roues, allez*, dit-il, *les grandes ne peuvent vous atteindre*. Ce jeune garçon semblait alors tirer son horoscope, car il a été la petite roue qui a fait son chemin aussi vite et aussi loin qu'une grande.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 13 août 1826

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 15.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE PARATONNERRE.

Les personnes qui n'ont aucune idée des sciences physiques, demandent quelquefois à quoi elles sont utiles, à quoi bon se donner la peine de les étudier et de chercher à étendre leurs progrès. Pour faire une semblable question, il faut avoir bien peu réfléchi sur ce qui importe le plus à l'homme. Que peut-il y avoir en effet de plus intéressant pour lui, que de connaître les objets dont il est entouré, leurs rapports entre eux et avec lui-même, leurs propriétés, la nature et la cause des phénomènes qui s'offrent à lui chaque jour, qui agissent sur son bien être, qui exercent enfin une influence plus ou moins puissante, sur ses biens, sur ses maux, sur sa santé, sur sa vie? Sans doute il ne saurait prétendre à pénétrer tous les mystères dont il a plu au Créateur d'envelopper ses œuvres sublimes; mais est-ce là une raison pour qu'il dédaigne de faire usage de l'intelligence que ce même Créateur a daigné lui accorder, et de chercher à connaître au moins les vérités qu'il lui est permis de saisir et de comprendre? Il y aurait à cela de l'orgueil ou de l'ingratitude; car ce dédain ne saurait provenir, ou que du dépit de ne pouvoir tout apprendre, ou que de l'idée que notre intelligence nous est inutile. Et cependant il est vrai que la sagesse divine a mesuré cette intelligence à nos besoins. Ce qu'elle a mis hors de notre portée, non seulement il ne nous serait pas avantageux de le connaître, mais on doit penser que la connaissance en serait funeste à notre repos et à notre bonheur dans cette vie. Ce qu'elle nous a permis de comprendre, c'est précisement ce dont nous pouvons tirer quelque parti utile pour notre bien, pour notre commodité, pour notre agrément. Ne soyons donc ni orgueilleux ni ingrats, et ne dédaignons pas le don qui nous a été fait, pour ambitionner follement ce que nous n'avons pas dû recevoir. Il y a de quoi être reconnaissant envers l'éternelle et prévoyante sagesse, quand on songe à tous les avantages que notre intelligence nous donne, même dans ce monde, sur le reste de la création. De toutes les sciences que la raison humaine peut acquérir, il n'en est pas une qui n'ait rendu des services plus ou moins importants aux sociétés d'hommes. Les pays les mieux civilisés, et où par conséquent la vie est plus douce et plus commode, sont ceux dans lesquels ces sciences ont été le plus cultivées, et le plus généralement répandues. Ce sont elles qui nous ont donné les moyens de communiquer d'un monde à un autre; ce sont elles qui ont embelli nos habitations et les ont rendues agréables et saines; ce sont elles qui nous ont appris à tirer des avantages si nombreux et si variés

des métaux, des plantes, des minéraux, des animaux et de toutes les productions de la nature; ce sont elles qui nous ont enseigné à combattre les maladies auxquelles nous sommes exposés; ce sont elles enfin qui nous ont fourni les moyens de résister à des phénomènes que, souvent par ignorance et avec ingratitude, nous nommons destructeurs.

Ainsi, dans le tonnerre par exemple, nous ne voyons au premier abord qu'un agent terrible, propre seulement à détruire, incendier et ravager. Cependant, d'une part, les orages sont communément un véritable bienfait : lorsqu'après d'excessives chaleurs nécessaires pour mûrir les fruits de la terre, l'air est devenu lourd, rare, privé d'oxygène et par conséquent difficile à respirer, lorsqu'on voit les plantes incliner leurs tiges fatiguées, les animaux haletants, les hommes abattus, quelle puissance vient rendre à l'air sa vertu vivifiante? ce sont les décharges électriques d'un violent orage. Alors la terre reprend sa fraîcheur, les plantes se relèvent et reverdissent, les animaux retrouvent leur vigueur, l'homme respire librement et se sent ranimer. D'un autre côté, si quelques accidents peuvent être causés par ce phénomène salutaire, il dépend de l'homme de les prévenir, car son intelligence lui a permis de connaître les effets du tonnerre, et de découvrir le moyen d'y mettre obstacle en ce qui pourrait être nuisible.

Je vous ai parlé, mes amis, de la propriété qu'ont les pointes de soutirer, graduellement et sans explosion, le fluide électrique des corps électrisés. Cette propriété a été découverte, dans le siècle dernier, par l'illustre Franklin, l'un des plus grands hommes qu'ait produits l'Amérique, savant profond, politique habile et sur-tout homme honnête et vertueux. Franklin ayant reconnu cet effet des pointes, imagina qu'on pourrait le faire servir à soutirer le fluide des nuages électriques et à prevenir ainsi les décharges violentes de ces nuages. Les expériences qu'il fit à ce sujet confirmèrent ce que son génie avait deviné, et le paratonnerre fut inventé. Vous allez comprendre facilement en quoi consiste cet appareil.

Sur un édifice qu'on veut mettre à l'abri de la foudre, on élève une longue barre de fer terminée par une pointe très fine; au pied de cette barre est attaché un conducteur, également en fer, qui court sur le toit et descend le long du mur, jusque dans la terre ou dans l'eau, s'il se trouve un puits à portée. C'est là ce qu'on appelle un *paratonnerre*.

D'après ce que je vous ai dit précédemment, vous comprenez que, lorsqu'un nuage orageux vient à passer sur le bâtiment, la pointe soutire le fluide électrique dont ce nuage est chargé. Comme le fer est un conducteur beaucoup meilleur que les tuiles, les ardoises, le bois et la pierre dont l'édifice est composé, ces divers objets ne détournent point le fluide, qui suit naturellement le conducteur en fer, et se trouve conduit par lui jusque dans la terre humide où il se perd. Le nuage se décharge ainsi en grande partie sans explosion, et l'édifice, quelque élevé qu'il soit, ne court aucun risque.

Cependant il peut arriver que le nuage se trouvant chargé excessivement et approchant avec une grande rapidité, la pointe ne puisse pas soutirer assez promptement le fluide pour éviter une décharge violente. Dans ce cas, qui est fort rare, il peut y avoir explosion sur le paratonnerre; mais l'édifice n'en est pas moins préservé, parce que le fluide électrique suit toujours le conducteur métallique. Le seul accident possible, c'est qu'une portion de la pointe soit fondue.

Pour que cette pointe conserve toujours une vertu efficace, il est essentiel qu'elle demeure à l'état de métal pur, c'est-à-dire qu'elle ne se rouille point. La rouille aurait le double inconvénient de l'émousser et de la rendre moins bon conducteur. C'est pour cela que, lorsqu'on établit un paratonnerre, on a soin d'adapter à la flèche de fer une pointe fine en or ou en platine (1), parce que ni l'un ni l'autre de ces deux métaux n'est susceptible de se laisser altérer par l'action de l'air ou de l'eau.

Si jamais vous observez, pendant la nuit et par un temps orageux, la pointe d'un paratonnerre, vous y verrez briller une belle aigrette lumineuse qui ne vous permettra pas de douter de l'action qu'exerce cette pointe sur le nuage électrique.

Voilà, mes amis, à-peu-près tout ce que j'avais à vous dire sur l'électricité et sur le tonnerre. Les bornes de ces articles, et la difficulté d'expliquer des phénomènes sans vous montrer les expériences, ne m'a pas permis d'entrer dans plus de détails. Je desire avoir été clair et intelligible dans le peu que j'ai dit; je desire vous avoir donné des notions, sinon complètes, au moins nettes et précises; je desire sur-tout vous avoir intéressés. Si j'ai à vous parler dans la suite de quelques phénomènes physiques qui s'expliquent par le moyen de l'électricité, je ne craindrai plus maintenant que vous ne me compreniez pas; et vous me permettrez de supposer que vous avez retenu les choses dont je vous entretiens depuis quelques semaines.

LE DÉSORDRE.

« Maman, vous allez ce soir au nouveau Tivoli; pourquoi donc ne voulez-vous pas m'y mener? disait l'autre jour la jeune Lydie; cela me ferait tant de plaisir! — Je le voudrais de tout mon cœur, ma chère

---

(1) Le *platine* est un métal particulier fort intéressant, dont je vous entretiendrai dans mon prochain numéro.

enfant, mais en vérité je ne le puis pas, répondit Mme M...; tu n'as pas une collerette à mettre; tu as si peu de soin de tes affaires, qu'elles sont toutes déchirées; et grâce à ton désordre, ta journée est toujours si mal distribuée, que tu ne trouves pas le temps de faire une reprise à un fichu. Je ne veux pas cependant que d'autres s'en chargent, car tu es assez grande maintenant pour le faire toi-même. — Oh! si ce n'est que cela, Maman, nous ne dînons pas avant trois heures d'ici, et c'est assez pour faire un fichu neuf. Si vous étiez assez bonne seulement pour me donner de la gaze et du tulle?..... — Je le veux bien, et si le fichu est fait..... — Vous me mènerez avec vous? — Je te le promets. »

Mme M... donna à sa fille de la gaze et du tulle; elle eut même la complaisance de tailler le fichu, parce que Lydie n'aurait pas été assez habile pour cela. Lydie aussitôt chercha dans sa boîte à ouvrage un peloton de fil de coton; il n'y en avait point de dévidé; il fallut prendre un écheveau neuf. Mais les écheveaux étaient si bien entortillés dans un coin, que la pauvre Lydie perdit au moins une demi-heure avant de pouvoir se procurer un bout de fil long comme la moitié du bras. « Oh! c'est égal, dit-elle après s'être fort impatientée; j'ai encore deux heures et demie; voyons, vite une aiguille. » Lydie ne se rappelait pas que la veille elle avait renversé son étui, et ne s'était donné la peine de ramasser que les plus grosses aiguilles. « Eh mon Dieu, dit-elle, ces aiguilles-là sont bonnes à ourler des torchons. N'est-ce pas désolant de courir ainsi après une aiguille? Voyons donc si j'en retrouverai une dans les fentes du parquet. » Après une seconde demi-heure, Lydie enfin en trouva une, tant soit peu émoussée. Ce n'était pas tout; il fallait retrouver aussi le dé qu'on avait laissé rouler le matin sous un fauteuil. Hélas! le dé n'y était plus: le balai du frotteur l'avait emporté. Où le trouver? dans les ordures apparemment. Voilà les petits doigts de Lydie qui s'en vont chercher dans un tas d'ordures. Le dé est enfin retrouvé, mais il faut encore se laver les mains, et tout cela a pris trois quarts d'heure. Il ne restait plus qu'une heure et un quart, et le fichu n'était pas même commencé. Lydie se met à l'ouvrage; l'aiguille émoussée n'allait pas bien; Lydie frappe du pied, mais cela ne fait pas avancer la besogne. L'heure sonne; il n'y a plus que trente minutes; Lydie est au comble de l'impatience. Dans un des mouvements un peu vifs que cette impatience lui fait faire, elle laisse tomber ses ciseaux. Comme elle en avait besoin, elle les ramasse brusquement; mais hélas! en les ramassant avec trop de vivacité elle accroche la gaze, et voilà un grand trou au fichu. Pour le coup la pauvre Lydie reste atterée; ses bras tombent le long de son corps, et elle se met à pleurer.

Ce fut dans cet état que Mme M... la trouva en venant voir si le fichu était fini. « Eh bien, ma fille? lui dit-elle. — Eh bien, Maman, vous voyez..... — Oui, je vois, mon enfant, que le désordre est un défaut qui rend de bien mauvais services, et auquel on ne remédie pas par l'impatience. Puisse-t-il ne pas te causer dans l'avenir de plus grands chagrins que celui de ne pas aller à Tivoli; et puisse cette petite contrariété te faire faire d'utiles réflexions. »

On assure qu'en revenant de Tivoli, Mme M... a trouvé la chambre de Lydie dans un ordre parfait, sa commode bien arrangée ainsi que son bureau, plusieurs écheveaux dévidés, et deux grandes reprises faites à un fichu.

L'ENFANCE DE FRANKLIN.

Au moment où je viens de vous parler du paratonnerre, peut-être ne lirez-vous pas sans intérêt, mes jeunes amis, quelques détails sur l'enfance et la jeunesse de celui qui fut l'auteur de cette belle invention. La vie entière de ce grand homme offre un modèle de sagesse, de vertu, de travail, de dévouement au bien de ses semblables; mais ses premières années sont peut-être celles dans lesquelles on trouve les leçons les plus utiles, au moins pour vous qui n'avez à songer encore qu'aux devoirs de votre âge, afin de vous préparer à pouvoir remplir les obligations qui vous seront imposées plus tard dans la société.

Benjamin Franklin, l'un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la civilisation en Amérique, naquit à Boston dans la Nouvelle-Angleterre, en l'année 1706. Sa famille était pauvre et nombreuse, mais industrieuse et honnête. Simple fabricant de chandelles, son père n'avait pas songé à faire de cet enfant, aussi bien que de ses frères, autre chose qu'un modeste artisan; mais l'ardeur qu'il vit bientôt se manifester chez le jeune Benjamin pour la lecture et l'étude, lui suggéra l'idée de le vouer à l'état ecclésiastique. Dans cette pensée, il l'envoya, à l'âge de huit ans, suivre une école; mais bientôt trouvant cette éducation trop chère en proportion de ses moyens, et réfléchissant d'ailleurs que son fils aurait plus d'avantages à en recevoir une moins brillante et à devenir un bon ouvrier, il le retira de cette école pour le placer dans une autre où l'on apprenait seulement à lire et à compter. Ce fut là, dans son éducation, tout ce qu'il dut à des maîtres; le reste fut entièrement son propre ouvrage. Revenu de l'école, il essaya vainement d'apprendre le métier de son père et ensuite celui de coutelier; détourné par son goût pour la lecture, il ne put réussir ni à l'un ni à l'autre. Tout le temps dont il lui était possible de disposer sans

manquer rigoureusement à ses devoirs, il l'employait à lire; et déjà il avait dévoré la petite bibliothèque paternelle, et quelques livres à l'achat desquels il employait le peu d'argent qu'il pouvait gagner. Son père, homme de bon sens, ne voulant pas contraindre trop fortement son inclination, et desirant toutefois lui procurer un état qui assurât son existence, résolut enfin de lui faire apprendre celui d'imprimeur. Comme il avait déjà un fils qui exerçait cette profession, il lui fut facile de mettre en apprentissage, chez ce dernier, le jeune Franklin, alors âgé de 12 ans. Celui-ci devint en peu de temps très habile dans sa nouvelle besogne. Il lui fut alors aisé de se procurer des livres, qu'il empruntait aux commis de librairies avec lesquels son état le mettait en relation. Il avait soin de lire ces livres avec beaucoup de précaution, et de les rendre très ponctuellement sans être gâtés. Ceux qu'il préférait, étaient de trois sortes : les relations de voyages, car le desir de voyager était une de ses grandes préoccupations; les livres d'histoire; enfin ceux qui traitaient de quelques projets d'utilité générale.

Cependant, parmi les ouvrages qui lui furent prêtés, il se trouva quelques œuvres poétiques, dont la lecture inspira à notre petit imprimeur un desir auquel échappent peu de jeunes gens, celui de faire aussi des vers. Il composa deux chansons, qu'il a jugées plus tard être de véritables *chansons d'aveugles*. Son frère imprima ces deux belles œuvres, dont l'une eut, à ce qu'il paraît, assez de succès. Le jeune Franklin en fut d'abord très vivement flatté, et peut-être n'en eût-il pas fallu davantage pour lui faire perdre son temps à rimer encore tant bien que mal, si son père ne lui eût sagement fait sentir tout le ridicule de cette pièce, et ne l'eût sauvé ainsi du malheur d'être toute sa vie un mauvais poète, c'est-à-dire la plus inutile créature qui soit au monde. Ce bon père lui rendit encore un peu plus tard un autre service : Franklin avait un ami nommé Collins, avec lequel il s'amusait à soutenir, pour s'exercer, de petites discussions par écrit. Le jeune imprimeur l'emportait par la raison et l'orthographe; son adversaire par l'élégance des tournures et le choix des expressions. Le père de Franklin lui fit remarquer ses défauts et les avantages de son rival. Le fils sentit la justesse de ces remarques, et se promit de faire tous ses efforts pour acquérir ce qui lui manquait. Cette docilité à la critique était en lui la preuve de deux dispositions aussi heureuses qu'estimables; d'un sentiment de respect pour la sagesse et l'expérience de son père; et d'une raison qui l'emportait sur les mouvements de la vanité.

La sobriété de Franklin pour la nourriture et pour toute espèce de plaisirs, lui donnait le moyen de faire des économies suffisantes pour se procurer, en les achetant, les livres qu'il ne pouvait pas emprunter, et qui étaient ses seuls moyens d'instruction. La sagesse avec laquelle il savait distribuer l'emploi de son temps lui permettait de faire marcher de front ses études qui étaient sa passion, et les travaux de l'imprimerie qui étaient son devoir. C'est ainsi qu'il parvint lui-même, seul et sans autre secours que la lecture et son intelligence, à acquérir des connaissances dont il était appelé à reculer plus tard les limites.

Telles furent les premières années de cet homme illustre qu'on a vu depuis s'élever au premier rang parmi les savants, occuper les premiers emplois dans son pays, après avoir été choisi pour en aller défendre les intérêts auprès des autres nations. Telle fut l'éducation de ce Franklin qui, devenu l'un des chefs politiques d'un état, ne dédaignait pas d'écrire, pour l'instruction du peuple, un Almanach qui est encore admiré aujourd'hui comme un chef-d'œuvre. Vous lirez ailleurs, mes amis, l'autre partie de sa vie, et vous y trouverez des exemples nombreux et soutenus de cette force d'esprit, de cette noblesse de caractère qui triomphent des obstacles et commandent le respect des hommes.

CORRESPONDANCE.

Un de mes jeunes lecteurs vient de m'écrire, pour me demander de parler du *magnétisme*, quand j'aurai terminé ce qui a rapport à *l'électricité*. Je suis bien fâché de ne pouvoir le satisfaire; mais les phénomènes magnétiques et l'explication de la boussole sont des sujets que j'ai déjà traités dans le numéro 42 de la première année de ce Journal. Je ne saurais donc y revenir sans me répéter. Au reste, que mes nouveaux lecteurs n'en aient pas de regrets; ce ne sont pas les sujets d'instruction qui me manqueront pour les entretenir, et ce qui me reste à leur dire en ce genre ne sera pas moins intéressant que ce que j'ai pu dire jusqu'à ce jour.

— Encore une fois, j'ai le chagrin d'être privé de plusieurs lettres qui sont arrivées dernièrement au bureau du Journal, où j'apprends qu'elles ont été refusées faute d'être affranchies. Vous concevez, mes amis, que cette correspondance est trop nombreuse pour que la règle ne soit pas rigoureuse à cet égard. Je voudrais de tout mon cœur qu'il me fût possible de ne pas faire cette observation.

Imprimerie de Jules Didot aîné, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 20 août 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 16.

Bureau de l'abonnement chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE PLATINE.

Il me semble que j'ai promis de parler aujourd'hui du platine; et comme je ne dois pas donner à mes lecteurs l'exemple de manquer à une promesse faite, je vais m'acquitter de celle-ci.

Le *platine* est un métal particulier, dont la couleur tient le milieu entre le blanc d'argent et le gris d'acier. Il est très pesant, très dur, et susceptible par conséquent de recevoir un beau poli. Ce métal a en même temps assez de ductilité pour se laisser réduire en lames et tirer à la filière. Mais sa propriété la plus importante est de résister au feu de forge, à l'action de l'air, de l'eau et de tous les agents qui fondent, qui ternissent ou qui rouillent les autres métaux.

Le platine se trouve sous la forme de grains disséminés dans des sables qui contiennent ausssi de l'or, de l'argent, divers autres métaux et quelquefois de petites pierres précieuses. La grosseur de ces grains varie depuis celle de la poudre de chasse jusqu'à celle de la graine de chanvre. Quand ils dépassent ce volume, ce qui est assez rare, ils prennent le nom de *pépites*. C'est toujours ainsi que se rencontre le platine, à l'état de métal pur, et sans être combiné avec aucune autre substance.

Le lieu où il existe en plus grande quantité est une profonde et vaste plaine du Choco, qui fait partie de la Nouvelle Grenade, à quelques degrés au nord de l'équateur, dans la chaîne des Andes. C'est là qu'il fut découvert, en l'année 1735, par un géomètre espagnol nommé don Antonio de Ulloa, qui avait accompagné des astronomes français envoyés au Pérou. On en a retrouvé depuis à Matto-Grosso, dans le Brésil, et à Saint-Domingue; mais tout celui qu'on emploie dans les arts provient de la première localité.

Pendant long-temps ce métal fut rejeté avec dédain sous le nom d'*or blanc*. Plus tard, les Espagnols commencèrent à en faire quelques objets de curiosité, tels que des gardes d'épées, des tabatières; et ils lui donnèrent le nom de *platina*, diminutif du mot espagnol *plata* qui signifie argent.

Les qualités précieuses qu'on a reconnues dans le platine, en l'examinant avec plus de soin et d'attention, lui ont fait prendre un rang important parmi les métaux. Inaltérable et dur à-la-fois, susceptible de recevoir un poli brillant et durable, de braver l'action du plus violent incendie, de rester long-temps enfoui dans la terre sans être corrodé, il ne pouvait manquer de devenir le métal favori des sciences et des arts; aussi se trouve-t-il aujourd'hui dans tous les laboratoires de chimie, dans tous les



cabinets de physique, et dans l'atelier d'un grand nombre d'artistes.

Les creusets, les capsules et autres instruments dont se servent les chimistes et qui doivent être exposés à un feu très actif, sont aujourd'hui faits en platine; la pointe des paratonnerres, le bassinet et la lumière des armes à feu soignées ne s'exécutent plus qu'avec ce métal; c'est avec le platine encore qu'on est parvenu à se procurer des miroirs métalliques d'un poli inaltérable, soit pour la construction des télescopes, soit pour d'autres instruments de physique. Enfin les braves que le sort de la guerre a defigurés trouvent, dans ce même métal, un moyen de dissimuler leurs infirmités; ce que l'argent ne faisait qu'imparfaitement, puisqu'il s'altère à la longue et contracte une odeur infecte, tandis que les nez et les lèvres de platine n'ont point cet inconvénient. Un grand nombre d'instruments et d'ustensiles ne s'admettent plus aujourd'hui, s'ils ne sont fabriqués en platine; et si jamais on parvenait à s'en procurer avec plus d'abondance, la consommation en deviendrait probablement énorme; l'économie domestique l'admettrait sous mille formes; l'histoire lui confierait ses annales, et l'image des grands hommes serait à jamais empreinte et gravée sur lui.

A l'exposition des produits de l'industrie française qui eut lieu en 1819, on a vu différents objets très remarquables fabriqués en platine : de la vaisselle et des bijoux; plusieurs ustensiles de ménage; des feuilles de platine aussi minces que celles qu'on obtient avec l'or; enfin un vase d'une seule pièce, pouvant contenir deux cents litres de liquide. De justes encouragements ont été accordés par le gouvernement aux artistes qui ont présenté ces importants produits de leur industrie.

Le platine, combiné avec l'oxigène, s'applique sur la porcelaine et lui communique une couleur verte, brillante comme l'acier, qui est inaltérable et qui lui donne l'apparence parfaitement métallique. Ce procédé a été employé non seulement sur la porcelaine, mais sur la poterie rouge; et je suppose que la plupart d'entre vous ont vu de ces tasses, théyères ou cuvettes que l'on croirait être de métal, si leur poids ne détruisait pas l'illusion que fait naître leur aspect.

Je ne terminerai pas ce que j'ai a vous dire sur le platine, sans parler d'une petite découverte qui a donné naissance à une nouvelle manière de conserver du feu à peu de frais. C'est une espèce de veilleuse qui consiste en un flacon rempli d'esprit-de-vin, où l'on place une mèche de coton, comme dans une lampe ordinaire. On entoure cette mèche d'un fil de platine tourné en spirale, de manière à ce qu'il déborde en dehors. Aussitôt qu'on allume la mèche, ce fil rougit; quand on l'étouffe avec un éteignoir, le platine conserve sa chaleur et reste rouge; voici pourquoi : l'esprit-de-vin est une liqueur qui s'évapore continuellement avec beaucoup de facilité; cette vapeur est combustible comme la liqueur même; ainsi, lorsque la mèche de la veilleuse ne brûle plus, l'esprit-de-vin qui s'évapore vient brûler contre le fil rouge, et en brûlant il entretient la chaleur et l'incandescence de ce fil, de manière qu'on peut y allumer une mèche phosphorique; et cela dure aussi long-temps qu'il y a de l'esprit de vin dans le flacon. Lorsqu'on veut éteindre cette singulière mèche métallique, il suffit de souffler dessus fortement. Je crois me rappeler qu'on avait donné à ce petit appareil, lorsqu'il fut inventé, le nom poétique de *vestale*.

Mais me voilà quitte de ma promesse, et il ne faut pas que le platine remplisse aujourd'hui toute ma feuille.

LE GRAND ENFANT.

CONTE.

Rodolphe avait une envie démesurée d'être grand. Cette envie était si forte qu'elle le faisait maigrir, ce qui diminuait le volume de sa petite personne de dix ans, sans ajouter une ligne à sa taille. C'était un désespoir pour lui d'être obligé de lever la tête pour apercevoir le visage de ceux qui lui parlaient, et il ne savait point se consoler en voyant que des enfants plus petits que lui étaient obligés de la lever aussi quand ils voulaient le regarder. On avait beau lui dire qu'il fallait prendre patience, qu'avec le temps il deviendrait un homme, et que, pour le présent, ce qu'il avait de mieux à faire était d'étudier et de s'instruire, afin de ne pas être un ignorant quand il aurait grandi en acquérant des années; tout cela ne servait à rien, ne diminuait point son impatience, ne calmait point son chagrin. Au lieu de travailler et d'apprendre, il ne songeait qu'à bien manger, espérant que cela le ferait grandir plus vite; et il se donnait ainsi de temps en temps de bonnes indigestions qui, loin de favoriser le développement de son corps, ne servaient qu'à délabrer son estomac. Enfin, il savait encore si peu de chose, qu'il était presque déjà trop grand en proportion de son intelligence.

Un jour qu'il se promenait dans une belle prairie tout émaillée de fleurs, rêvant à son idée favorite, il vit sauter devant lui une belle sauterelle verte qui s'efforçait d'échapper à la poursuite d'un oiseau. Rodolphe fit du bruit, effaroucha l'oiseau; et la sauterelle se blottit sous une touffe d'herbe. Mais quel fut l'étonnement de notre jeune garçon, en entendant sortir de dessous cette touffe d'herbe une petite voix douce qui lui dit : « Mon cher enfant, je te remercie du service que tu viens de me rendre; je suis la fée

Verdoyante, et j'ai eu le malheur de déplaire à notre Reine qui m'a transformée en sauterelle. Je dois demeurer encore trois cents ans sous cette forme, où je me trouve exposée à mille dangers. Aussi ne fais-je usage de mon pouvoir que pour m'acquitter envers ceux qui protègent ma faiblesse. Tu viens de me sauver d'un grand péril; dis-moi donc ce que je puis faire pour toi?» A ces mots, Rodolphe, qui n'avait jamais vu ni entendu de fées, demeura saisi de frayeur. Rassuré pourtant par la douceur de la voix de Verdoyante et par ses bienveillantes expressions, il pensa qu'elle pourrait combler tous ses vœux. «Oh! bonne fée, s'écria le petit insensé, peut-être dépend-il de vous de me rendre bien heureux. Auriez-vous assez de puissance pour faire que j'eusse tout de suite vingt ans? — Ce que tu me demandes est difficile, répondit Verdoyante; cependant je puis faire que tu paraisses avoir vingt ans, à tes propres yeux, et aux yeux de tout le monde, excepté seulement de ton père et de ta mère. — Eh bien, dit Rodolphe, sans réfléchir à ce qu'il allait demander, j'accepte cet arrangement. — Soit, répondit Verdoyante: vas te regarder dans le ruisseau qui coule près d'ici.»

Rodolphe ne se fit pas répéter ces mots, et oubliant même de remercier la fée, il courut se mirer dans l'eau, et se trouva en effet toute l'apparence d'un beau jeune homme de cinq pieds cinq pouces. Seulement, il ne put s'empêcher de rire en se voyant, avec cette taille, vêtu d'une petite veste à boutons ronds et d'une chemise à col brodé rabatu. Transporté néanmoins de sa métamorphose, il retourna bien vite au château de son père, où sa vue fit faire de grandes exclamations à tous les domestiques qui crièrent *miracle!* Son père et sa mère seuls ne trouvèrent en lui rien de nouveau ni d'étonnant; et lorsqu'il les pria de lui donner d'autres habits, des bottes, une cravatte et un chapeau d'homme, il lui demandèrent s'il avait perdu la tête. Ce fut en vain que Rodolphe s'efforça de leur expliquer son aventure; ils lui répondirent qu'il avait rêvé tout cela. Rodolphe se vit donc réduit à garder son costume de dix ans sur sa taille apparente de cinq pieds cinq pouces. Il y avait le soir nombreuse compagnie au château. Toutes les personnes qui y vinrent, trouvèrent que Rodolphe avait la mine d'un très beau cavalier; mais elles parurent fort surprises de la manière ridicule dont un si grand garçon était habillé, et quelques unes lui demandèrent s'il avait eu l'intention de se déguiser. Aucun des enfants de son âge, qui avaient coutume de jouer avec lui, ne le reconnut et n'osa seulement lui parler; mais en revanche, plusieurs grandes personnes essayèrent de faire la conversation avec lui. L'une vint lui parler de politique; une autre lui adressa une question relative au dernier ouvrage de philosophie composé par M. ****; une troisième lui demanda s'il avait appris quelque chose des nouvelles expériences de physique faites dans l'académie des sciences de ce pays; d'autres enfin lui parlèrent des productions littéraires qui faisaient le plus de bruit. A tous ces discours, Rodolphe, qui savait à peine lire et écrire, ne pouvait rien comprendre, et restait l'œil fixe et la bouche ouverte, comme un imbécille. «Qu'est-ce donc que ce grand enfant? disait chacun; il a l'air d'un hébêté, et l'on a vraiment bien fait de lui laisser des habits de petit garçon, car il n'y a pas d'écolier de dix ans qui ne soit plus intelligent et plus avancé que lui.» Rodolphe comprenait fort bien ces dernières paroles; il commença à sentir qu'il avait formé un vœu indiscret, et à s'en repentir.

Toute la nuit il y rêva, et le lendemain matin de bonne heure, il courut dans le pré, pour tâcher de retrouver sa sauterelle et la prier de reprendre son bienfait. Il en rencontra vingt qui ressemblaient à Verdoyante, mais pas une qui parlât comme elle. Animé par les mortifications qu'il essuyait chaque jour, il continua pendant un mois la même recherche, mais ce fut vainement. Un jour pourtant, il entendit du haut d'un arbre, une voix semblable à celle de Verdoyante, qui lui dit: «Rodolphe, j'ai fait grandir ton corps, tâche de faire grandir toi-même ton esprit.» Rodolphe examina l'arbre de tous les côtés et ne put rien apercevoir. Il s'en allait tristement en refléchissant sur ce qu'il venait d'entendre, et il crut enfin en avoir compris le sens. A dater de ce jour, il évita de voir la société afin de ne plus encourir d'humiliations, et il se mit à travailler avec une ardeur soutenue. Aucune journée ne s'écoulait sans qu'il eût appris quelque chose de nouveau. Ses parents étaient ravis de ses progrès, et quoiqu'ils ignorassent la cause d'un pareil changement, ils s'en réjouissaient et ne cessaient d'encourager Rodolphe. Pendant deux ans, il mena cette vie laborieuse, et ne négligeait pas toutefois ses promenades à la prairie, toujours dans l'espoir d'y rencontrer Verdoyante. Enfin, le jour où s'accomplissait la deuxième année depuis sa métamorphose, il était assis sur le bord du ruisseau, où, pour la première fois, il avait admiré sa taille de vingt ans, et il tenait à la main un livre qu'il étudiait, lorsque tout-à-coup il vit la sauterelle verte s'élancer et se poser sur son livre. «Ah! cruelle Verdoyante, lui dit-il, vous voilà donc enfin! que de chagrin vous m'avez causé! — Tu te plains comme tu desirais, sans réflexion, répondit la sauterelle avec sa petite voix douce. Je t'ai au contraire rendu un grand service. Sans moi, aurais-tu pris cette ferme résolution de cultiver ton esprit? Sans moi, aurais-tu appris qu'il ne faut pas desirer des choses contraires à l'ordre de la nature établi par Dieu? Sans moi, saurais-tu par

ton expérience que la Providence a réglé notre vie, notre croissance, nos facultés, conformément à nos besoins et le mieux possible pour notre bien? Tu as profité de la leçon que j'ai donnée à tes desirs déraisonnables; tu es maintenant un enfant accompli. Tiens, regarde-toi dans le ruisseau.» Rodolphe jeta les yeux sur le miroir liquide, et y vit un jeune garçon de douze ans, l'œil vif, le regard intelligent, l'air animé, et que, sous tous les rapports, il trouva fort à son gré. Pour le coup, il remercia bien vivement Verdoyante qui lui permit de baiser une de ses grandes pattes; et il retourna tout joyeux au château, certain de ne plus y éprouver de mortifications.

LE CANARD.

FABLE.

Certain jeune canard présomptueux et sot,
Deux qualités qu'il n'est pas rare
De trouver en un même lot,
S'en allait navigant sur le bord d'une mare.
C'était au beau milieu d'un bois,
Et dans cet endroit solitaire,
Se rencontrèrent à-la-fois
Notre canard, un brochet son compère,
Un lièvre gravement assis sur son derrière,
Enfin un oiseau qui, je crois,
Était la bécasse légère.
Le canard vogant sur les eaux
S'admirait avec complaisance,
Et d'un air plein de suffisance
Il regardait poissons, quadrupèdes, oiseaux,
Comme des êtres nuls, sans aucune importance,
En un mot, comme ses vassaux.
« Vous êtes, leur dit-il, de chétifs animaux
« Bien mal lottis par la Nature,
« Et qui, loin de marcher ici-bas mes égaux,
« Faites auprès de moi bien mesquine figure.
« Il ne fallait pas moins que vos trois éléments
« Pour me faire un digne apanage :
« Je sais voler, je cours, je nage,
« Et j'ai tous les divers talents
« Dont chacun d'entre-vous n'a qu'un seul en partage;
« Ainsi, sans compter mon plumage,
« Ma voix et tous mes agréments,
« Je puis conclure, ce me semble,
« Que je vaux, à moi seul, mieux que vous trois ensemble.»
Tandis qu'il parlait sur ce ton,
Il n'est presque besoin de dire
Que bécasse, lièvre et poisson
Ne purent s'empêcher de rire.
Or, voilà que, planant tout au plus haut de l'air,
Apparaît, pour troubler leur joie,
Un énorme vautour dont l'œil perçant et fier
Mesure la distance et désigne sa proie.
Chacun alors, avec raison,
Oublia tout pour songer à la fuite :
« Sauvons-nous, » dit le lièvre; et sous un gros buisson,
En trois ou quatre sauts il eut trouvé son gîte;
« Pour nous, détalons au plus vite, »
Dit la bécasse; « Et nous, plongeons, » dit le poisson.
Tous trois en un clin d'œil avaient fait leur retraite,
Que le canard à peine était hors de l'étang.
Notre présomptueuse bête
Voulut d'abord courir, et tomba sur le flanc;
Ensuite elle se mit en tête
D'échapper, en volant, au redoutable oiseau,
Mais elle n'y fut pas plus leste qu'à la course
Et tomba lourdement dans l'eau;
Enfin, pour dernière ressource
Dans un aussi pressant danger,
Le malheureux canard essaya de plonger;
Tentative encore inutile;
Il se consume en vains efforts
Pour cacher tout au plus la moitié de son corps,
Cependant que d'un vol agile
Le vautour fond du haut des cieux,
Le saisit dans sa forte serre,
Et pour déjeuner, dans son aire,
L'emporte à ses petits joyeux.

On dit que, dans le cours de ce triste voyage,
Il fit la réflexion sage
Que je vais consigner ici :

« Savoir de tout en mince dose
« Sert de peu, canard mon ami;
« Mieux vaut savoir bien une chose
« Que d'en savoir trois à demi. »

L. P. J.

NOUVELLES.

Grande nouvelle! les vacances ont commencé; les distributions de prix sont faites dans tous les collèges; celle du concours général des élèves de Paris et de Versailles a eu lieu le 16, à la Sorbonne, sous la présidence de Monseigneur l'évêque d'Hermopolis, ministre de l'instruction publique. Les prix d'honneur ont été remportés par MM. *Legras* et *Galeron*, élèves du collège royal de Henri IV. Quelle joie pour tous ceux qui ont été couronnés! Quel bonheur plus grand encore pour leurs parents! et comme une sœur est contente de rapporter la couronne de son frère, de la suspendre en trophée, ou de la poser sur le buste de quelque aïeul révéré, placé dans le salon paternel! Jouissez de vos petits triomphes, mes amis; qu'ils soient sur-tout pour vous un encouragement à en mériter de nouveaux. Et vous, qui n'avez pas eu le bonheur d'en obtenir, ne vous laissez point décourager; il ne tient qu'à vous que votre tour vienne. J'augure bien de ces athlètes vaincus qui applaudissent franchement et généreusement aux succès de leurs émules; ceux-là ont en eux de quoi triompher dans une nouvelle lutte. Allez, mes amis, allez jouir du temps du repos, sans oublier tout-à-fait le travail. Que le plaisir suive vos pas à la ville ou aux champs; c'est là le vœu du bon Génie, qui ne doute pas que vous ne fassiez votre possible pour l'accomplir.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 27 aout 1826.

IIIe année. N° 17.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE MOQUEUR.

Je ne doute pas que plusieurs de mes jeunes lectrices n'élèvent de jolis oiseaux dont elles aiment le chant, le plumage ou les gentillesses. Je vais peut-être leur donner des regrets, en leur parlant d'un de ces aimables animaux qu'elles ne pourront pas se procurer, à moins de l'aller chercher en Amérique.

Le *moqueur* est un oiseau fort agréable, de la grosseur d'une petite grive, et dont voici à-peu-près la description: son bec est d'un brun noirâtre; son œil jaune; son sourcil blanc; toutes les parties supérieures du plumage sont d'un gris brun; les ailes ont du blanc et du noir; le croupion est d'un gris bleu; le dessous du corps d'un gris blanc; la queue brune; les pieds noirs ou cendrés.

Cet oiseau se trouve en Amérique et à Saint-Domingue. Il fréquente les savanes, se plaît au pied des habitations, et semble aimer la société de l'homme, dont la vue seule suffit pour l'exciter à chanter. Il place son nid sur des arbres de moyenne hauteur ou dans les grands buissons, et en garnit la base en dehors avec des branches épineuses qui lui forment une espèce de retranchement. Il est d'ailleurs fort courageux, malgré sa petite taille; et par son attitude ferme, il force les petits oiseaux de proie de s'éloigner des arbres qu'il a adoptés, sur-tout dans le temps des couvées.

Le nom de *moqueur* a été donné à ce petit animal, par les Américains, à cause du talent qu'il a de contrefaire différents cris et une partie du chant des autres oiseaux. Cependant ce nom est tout-à-fait impropre, car si le moqueur imite des voix étrangères, ce n'est point pour les ridiculiser, c'est plutôt pour les embellir. Son chant propre est charmant, sur-tout entendu à une certaine distance, et il ne le cède qu'à celui de notre rossignol qui a un peu plus de moëlleux et de douceur. En Amérique, sa patrie, il est incontestablement le premier des chantres ailés; et ses admirateurs lui ont même attribué des talents merveilleux dont je ne vous parle point, parce que ces récits sont au moins fort exagérés. La vérité est que le moqueur chante avec goût et sans paraître se répéter; qu'il chante avec action, on pourrait presque dire avec âme; il semble que les diverses positions où il se trouve, que les diverses passions qui l'affectent aient leurs tons particuliers. La facilité avec laquelle il s'approprie le ramage des autres oiseaux ne fait que donner au sien une variété agréable et piquante. Ces cris, ces demi-phrases, qu'il emprunte à d'autres pour enrichir son chant, lui ont mérité un surnom plus convenable que son nom, c'est celui de *cencontlatolli*, qui signifie *quatre cents langues*.

Je souhaite fort que ceux de mes lecteurs qui ont la faculté d'imiter ce qu'ils remarquent chez les autres, fassent comme cet oiseau; c'est-à-dire qu'au lieu de s'amuser à contrefaire des ridicules, ils cherchent à profiter de ce qui est bien, afin de perfectionner, par de bons exemples, leur esprit, leur langage et leurs manières.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

En demandant à mes jeunes correspondants de me dire quel est le personnage de l'antiquité qu'ils estiment le plus, j'avais prévu une chose qui est arrivée, c'est que je me trouverais au moins aussi embarrassé pour choisir entre leurs réponses, qu'ils auraient pu l'être eux-mêmes pour déterminer leur préférence entre les hommes illustres et vertueux de la Grèce, de Rome, etc. Voici les noms de ceux qui m'ont été désignés comme méritant cette préférence; je les cite dans l'ordre qui se trouve indiqué par le nombre des suffrages de mes jeunes amis: Socrate, Épaminondas, Aristide, Titus, Antonin, Fabricius, Lycurgue, Numa, Régulus, Moïse, Joseph, Abraham, Job.

Deux de mes aimables correspondantes ont choisi des personnages moins connus, et ont très bien motivé leur choix. Il y a quelque chose de piquant et d'ingénieux à rendre ainsi hommage à des vertus qu'une grande célébrité n'a pas accompagnées. J'en fais mon compliment à Mlle Célinie de B., qui a pris pour son héros l'un des capitaines d'Alexandre, nommé Eumène; et à Mlle Ariane de C..., qui a choisi, dans son sexe, Chélonide, fille de Léonidas.

Je vais donner place ici au plus grand nombre de ces lettres que l'espace me permettra d'y admettre. La plupart de celles que je mentionnerai auraient pu être lues aussi avec intérêt.

« Mon bon Génie, le personnage de l'antiquité le plus estimable à mes yeux est Socrate. Parmi les mille raisons qu'on pourrait donner de cette opinion, sa vertu sublime, la sagesse profonde, la pureté de mœurs qu'il a montrées pendant tout le cours de sa vie, la fermeté admirable qu'il montra à sa mort, me paraissent être sans exemple. Quelle grandeur, quelle noblesse il déploya à ses derniers moments! Innocent et pouvant vivre heureux et paisible dans la retraite que lui avaient ménagée ses amis, qui voulaient et pouvaient le sauver, il préféra la mort à la crainte de commettre une injustice en se dérobant à ses ennemis; et sacrifiant encore sa vie à son ingrate patrie, il aima mieux périr que de risquer d'affaiblir par son exemple le respect qu'on doit aux lois. Mais ce qui porte sa gloire au comble, c'est qu'élevé au milieu des ténèbres du paganisme, il sentit, il devina l'existence d'un Être supérieur à tout, qui voit et punit les méchants, qui récompense la vertu, et il reconnut le Dieu suprême que nous a dévoilé plus tard une religion pure et sainte.

« Eugène Delisle, à Périgueux. »

« Il me semble, mom bon Génie, que l'homme de l'antiquité que j'estime le plus est Épaminondas; car dans tous les personnages entre lesquels j'ai à choisir je n'en estime aucun complètement, c'est-à-dire qu'il n'y en a aucun auquel je ne connaisse un côté faible qui diminue quelque chose de l'estime que j'aurais sans cela pour eux. Mais quand je me rappelle tout ce que je sais de l'histoire d'Épaminondas, je n'y trouve que des choses qui la méritent.

« En effet, je ne vois rien de plus beau que le désintéressement, la bonté, la modestie, l'amour filial, l'humanité et la valeur qui caractérisent ce grand homme.

« Ayant appris que le roi des Perses envoyait des ambassadeurs à Thèbes pour tâcher de le corrompre par de superbes présents, il les invita à dîner et leur donna un repas très simple; tout chez lui annonçait son extrême pauvreté. « Allez, dit-il en souriant, « allez et apprenez à votre maître quelle est la vie « d'Épaminondas; il comprendra qu'un homme qui « peut se contenter de si peu de chose méprise l'or et « les richesses. »

« Tout le monde connaît la belle parole qu'il prononça après avoir gagné la bataille de Leuctres: « Je « me réjouis de ma victoire. à cause du plaisir qu'elle « causera à ma mère. » Après la bataille de Mantinée où il trouva la mort: « Je meurs content, dit-il; je « laisse Thèbes triomphante, Sparte humiliée, et la « Grèce libre. » Il rendit les plus grands services à Thèbes, sa patrie, qui retomba, après sa mort, dans l'obscurité d'où il l'avait tirée.

« Ariane S. de C.., à Crans. »

« Je ne suis pas assez instruite pour juger quel est le personnage de l'antiquité qui mérite la palme. Il me semble cependant qu'Aristide fut le plus vertueux; c'est donc lui que je préfère. On admire en lui des qualités qui feraient honte à des chrétiens. Une grandeur d'âme peu commune lui faisait sacrifier ses propres intérêts à l'amour de la vertu et au bonheur de sa patrie. Le mérite des autres, loin de le blesser, était un titre à son admiration: il en donna une preuve à la bataille de Marathon, en déférant le commandement à Miltiade, comme au plus habile. Aristide, en s'oubliant ainsi, mit Miltiade en état de remporter la victoire. Cette grandeur d'âme et cette générosité se montrent encore bien davantage, lorsqu'il donna à Thémistocle, peu avant la bataille de Salamines, un avis important d'où dépendait le succès de la guerre... Thémistocle est son ennemi, et il ne pense qu'à lui assurer des succès; n'est-ce pas ce qui met le comble à la gloire d'Aristide?...

« Quelle différence entre la prière que Camille et Aristide adressent aux dieux, en partant pour l'exil! « Fassent les dieux, s'écria Camille, que mes ingrats « concitoyens soient réduits à la nécessité de me rap- « peler! » Voici celle d'Aristide:

« Plaise aux dieux qu'il n'arrive jamais aux Athé- « niens aucun malheur qui force le peuple à se sou- « venir d'Aristide et à avoir besoin de ses services! » La première montre une âme aigrie par le ressenti-

ment; quelle modération et quelle noblesse de sentiments dans la seconde! Aristide montra un désintéressement et une probité à toute épreuve dans le maniement des deniers publics, puisqu'à sa mort il ne laissa pas de quoi faire ses funérailles. Il était si juste, qu'on lui donna ce titre en public. Ferme et constant dans sa conduite, inébranlable dans tout ce qu'il croyait juste, il porta l'amour de la vérité si loin qu'il ne la blessa jamais, même en jouant. On regrette qu'une si belle âme n'ait point été éclairée des lumières du christianisme. « Clémence de F.... »

« Mon bon Génie, je me suis décidée en faveur de Titus, car je crois qu'on chercherait en vain un homme qui pût réunir tant de vertus que ce prince. Titus ne règna que pour faire des heureux; il sacrifia toujours ses plaisirs et ses penchants au bien de l'État; et loin de s'abandonner a l'ivresse du pouvoir suprême, il ne négligea aucun des devoirs de la royauté. Il renvoya Bérénice, fille d'Agrippa, dont il était amoureux, pour ne pas déplaire aux Romains en épousant une étrangère. « Mes amis, j'ai perdu ma journée, » disait-il à ses confidents, quand il avait passé un jour sans le signaler par des bienfaits. Généreux, mais en même temps sagement économe, plein de clémence, de bonté, de courage, Titus déclara, en montant sur le trône, qu'il ne verserait jamais le sang romain; en effet, jamais il n'en répandit une goutte; il pardonna, ou il punit avec clémence. Enfin ce prince mérita, par toutes ces qualités, le titre de *délices du genre humain.* « Louise F...., à Grenoble. »

« Mon bon Génie, celui de tous les grands hommes qui m'inspire le plus de respect est Antonin, quinzième empereur romain. Il était originaire de Nîmes, et cette circonstance a peut-être ajouté à mon admiration pour ce *père de l'humanité,* titre glorieux qui a été ajouté par la postérité au surnom de *pieux* qu'il reçut à son avénement au trône. Je ne crains pas, mon bon Génie, que vous désapprouviez mon choix, s'il est vrai, comme je l'ai souvent entendu dire, que la pratique des vertus est plus difficile pour un prince que pour un particulier.

« Adopté par Adrien, Antonin se conduisit toujours en fils respectueux et soumis; et si quelquefois il alla contre les ordres de l'empereur, ce ne fut que pour sauver des innocents qu'Adrien, devenu soupçonneux sur la fin de sa vie, avait fait arrêter et condamner à mort.

« Ses vertus l'avaient fait admirer pendant qu'il menait une vie privée; et elles parurent sur le trône avec plus d'éclat encore. Il donna toujours des preuves de bonté, et jamais de sévérité, sans manquer toutefois de fermeté dans les circonstances qui en exigeaient. Des méchants avaient conspiré contre lui; il défendit au sénat toute recherche : « Quel malheur pour moi, « dit-il, si l'on trouvait que je suis haï d'un grand « nombre de mes concitoyens! » Il était fort riche avant de parvenir à l'empire, et jamais il ne fit de largesses aux dépends du trésor de l'état; il employait même son patrimoine à soulager la misère publique. « Nous n'avons plus de propriétés, dit-il un jour à « Faustine son épouse, qui lui en faisait des reproches; « depuis que nous sommes parvenus à l'empire, nous « sommes obligés de donner, et il nous est défendu « de prendre.... » Ennemi de la guerre, il sut faire rentrer dans le devoir, sans répandre une seule goutte de sang, les peuples révoltés. Il fit cesser les persécutions que l'on exerçait contre le christianisme naissant. Ses vertus, sa sage conduite le firent bénir de ses sujets, le firent également craindre et respecter par les rois ses alliés; de telle sorte que plusieurs nations barbares le firent l'arbitre de leurs différends, et s'en tinrent à ses jugements. Tel nous avons vu saint Louis aimant à rendre justice à ses sujets, assis au pied du chêne de Vincennes, être choisi pour arbitre entre les rois ses voisins.

« Antonin mourut comme il avait vécu; il s'endormit paisiblement du sommeil du juste. Le dernier mot qu'il prononça prouva l'état de son âme. Un officier lui ayant, un moment avant sa mort, demandé le mot d'ordre, il lui dit : *Æquanimitas* (*égalité d'âme*); et quelques minutes après, il expira..... La douleur que firent éclater tous les peuples, justifie assez mon admiration pour ce prince, qui fut le premier des hommes et le modèle des rois.

« Laure D...., à Beaune. »

« Mon bon Génie, le personnage de l'antiquité que j'estime le plus est Joseph, parce qu'il a souffert patiemment toutes les peines que Dieu lui a envoyées; qu'il a soulagé son père dans sa vieillesse, et qu'il a fait du bien à ses frères, dont il n'avait reçu que de mauvais traitements. « Pol d'Ercevillle. »

« Mon bon Génie, je me suis décidée en faveur d'Eumène, parce qu'il m'a semblé que ses vertus n'étaient obscurcies par aucun défaut. Seul entre tous les capitaines d'Alexandre, il demeura fidèle à la famille de son prince légitime; il défendit la veuve et les enfants d'Alexandre contre l'ambition sanguinaire d'Antipater et d'Antigone. Jamais rien ne put ébranler sa fidélité; son courage et sa grandeur d'âme n'étaient pas moins admirables. La veille de la dernière bataille qu'il livra à Antigone, il apprit que ses généraux l'avaient indignement vendu à son ennemi. Sans faire paraître qu'il connût leur criminel dessein, il fit son testament, brûla ses papiers, afin que les avis secrets qui lui avaient été donnés n'exposassent pas ceux de qui il les avait reçus. Ensuite, il se disposa au combat, comme s'il eût dû remporter la victoire. Ses lâches officiers hésitèrent un moment; mais enfin, la crainte de perdre la récompense qu'Antigone leur avait promise l'emporta sur l'admiration qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'éprouver pour Eumène, et ils le livrèrent à son féroce ennemi qui le fit mourir en prison.

« Eumène possédait au plus haut degré toutes les vertus guerrières, la science, le courage, la prévoyance, la fermeté. S'il avait eu l'ambition et la fortune d'Alexandre, il marcherait son égal; mais si sa renommée est moins brillante, elle est sans tache: elle reçoit encore un nouvel éclat de la comparaison qu'on peut établir entre lui et les autres capitaines d'Alexandre: leur monstrueuse ingratitude envers la famille de leur bienfaiteur, leur mauvaise foi, leurs cruautés font paraître dans un jour plus brillant la touchante fidelité d'Eumène, son désintéressement, son humanité. Ses vertus me semblent avoir quelque chose de doux et de modeste qui manque aux vertus romaines, même dans les plus beaux temps de la république. « Célinie de B......, à Caen. »

« Mon bon Génie, le personnage de l'antiquité que j'estime le plus est une femme nommée Chélonide qui, quoiqu'elle n'ait peut-être pas fait autant de bruit dans le monde que beaucoup d'autres, n'en mérite pas moins l'admiration qu'excite la pratique des vertus qui rendent une femme estimable. Chélonide était fille de Léonidas, roi de Sparte, et femme de Cléombrote qui était aussi de la race royale. Son père fut exilé, et son mari eut assez peu de générosité pour en profiter et se faire nommer roi à sa place. Chélonide suivit son père et fut avec lui la fille la plus tendre. Sparte était alors agitée par de grands troubles, et il n'y restait presque plus de traces de ce qu'elle avait été. La fortune changea; le parti de Léonidas redevint triomphant; il retourna dans sa patrie et chassa du trône Cléombrote qui se réfugia dans le temple de Neptune. Chélonide l'y suivit avec ses deux enfants, et lorsque son père entouré de soldats accablait son mari d'injures, elle le conjura, dans les termes les plus touchants, de ne pas lui donner la douleur de voir ennemis entre eux deux êtres qui lui étaient si chers. Léonidas enfin consentit à laisser Cléombrote sortir du pays vie sauve, et pria sa fille de ne pas le quitter; mais Chélonide prit un de ses enfants dans ses bras, donna l'autre à son mari, et ils sortirent ainsi de leur patrie. Ne trouvez-vous pas, mon bon Génie, que, dans des circonstances aussi difficiles, il était impossible de se conduire avec plus de constance et de douceur? Sa simple histoire fait assez sa louange, et expose suffisamment les raisons qui me la font estimer, sans y rien ajouter.

« Ariane de C.... »

Forcé de céder au défaut d'espace, les lettres que je regrette le plus de ne pouvoir insérer encore à la suite des précédentes, sont celles de Mlle *Antoinette R. de la M.*, de Marseille; Mlle *Augusta S. de C.*, de Crans; Mlle *Aline L...*, de Baugé; M. *Albert Patersi;* M. *Louis de Saint-Auvant;* MM. *Gabriel* et *Ernest d'Erceville;* Mlle *Ernestine P.*, de Montataire; Mlle *Delphine F.*, de Vienne; Mlle *C. A.*, de Saint-Martin-le-Beau; Mlle *Caliste B.*, de Mortefontaine.

Parmi les autres lettres que j'ai sous les yeux je dois mentionner honorablement celles de Mlle *Cateau P.*, de Maestricht; M. *Ambroise Beauchef*, de La Flèche; M. *Ferdinand de Mezy;* Mlle *E. G.*, de Nancy; M. *Daniel Gavet;* M. *Jules Guérin;* Mlle *Louise D.;* M. *Louis Herman*, de Mézières; M. *Gustave R.*, de Bressuire; M. *Léon Maury;* Mlle *Léonie D...*, de Lyon; M. *Charles d'Etchégoyen.*

Quelques uns de mes correspondants ont choisi des personnages de l'histoire de France. Je n'en fais pas mention, parce que je me propose plus tard de faire une question à ce sujet.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Presque tout le monde a deviné le mot de la dernière charade. Ce mot est Finisterre, que l'on écrit aujourd'hui par corruption Finistère. Il vient de deux mots latins, *finis terræ*, (*fin, extrémité de la terre*); c'est le nom qu'on donne à la pointe que forme dans la mer l'extrémité de la Bretagne; c'est aussi le nom du département qui se trouve dans cette partie de la France et dont le chef-lieu est Quimper.

On m'a donné, entre autres, Mlle *Antoinette R. de la M.*, d'excellentes explications fort détaillées sur ce sujet. Mais comme elles ne renferment guères que des faits très connus, et attendu que j'ai aujourd'hui une grande surabondance de matières, je pense qu'on me permettra de ne pas entrer dans de plus longs détails sur cette charade.

LITHOGRAPHIE.

La lithographie de ce jour représente le *jeu de volant au cornet*, que tous mes lecteurs connaissent et qui n'a pas besoin d'explication.

VARIÉTÉS.

L'Académie française a décerné à plusieurs actes de vertu, dans sa séance solennelle de vendredi dernier, jour de la saint Louis, les récompenses fondées par feu M. le baron de Montyon. Un jeune enfant de six ans, Étienne Lucas, fils du garde champêtre de la commune de Serquigny, département de l'Eure, a figuré parmi les noms offerts, dans cette solennité, à la reconnaissance publique. Cet enfant a sauvé d'une mort certaine un autre enfant plus jeune qui était tombé dans la rivière. Étienne Lucas avait la conscience du danger qu'il courait, car il avait vu sa sœur se noyer au même endroit. L'Académie a jugé que ce n'était pas avec une somme d'argent qu'il fallait récompenser cet enfant, assez heureux pour avoir sauvé un de ses semblables, lorsque lui-même entre à peine dans la vie; elle lui a décerné une médaille qui sera pour lui à-la-fois une récompense du passé et un encouragement pour l'avenir. On lui obtiendra en outre une place gratuite dans un établissement d'instruction publique.

Je craindrais de commettre plus d'une erreur, en retraçant ici de souvenir quelques uns des faits que j'ai entendu lire; j'attendrai, pour revenir sur cet intéressant sujet, que le Rapport fait à l'Académie ait paru imprimé. Douze actes de vertu ont été couronnés.

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er septembre 1825 pour un an, ou du 1er mars 1826 pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'août courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 3 septembre prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 3 SEPTEMB. 1826.

IIIe ANNÉE. N° 18.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement chez LOUIS COLAS, libraire rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE MUSC.

Parmi les lettres qui me sont parvenues en réponse à mes dernières questions, il s'en trouvait une toute petite, que j'avais remarquée avant même de la décacheter, à cause de l'odeur de musc très prononcée qui s'en exhalait. Cette lettre renfermait le *post-scriptum* suivant:

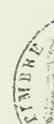
« Je m'aperçois, mon bon Génie, que mon papier « sent le musc. Cependant il n'y en a point dans le « tiroir où je le renferme; mais on m'a dit qu'il y en « avait eu autrefois. Je voudrais bien savoir ce que « c'est que ce parfum, et comment il se fait qu'un « tiroir où il n'y en a plus depuis bien des années, en « conserve encore l'odeur si long-temps après. Seriez-« vous assez bon....., etc.? »

Je vais répondre à ma jeune correspondante:

Le *musc* est une sorte de liqueur, ou plutôt d'humeur grasse, qui provient d'un assez joli petit animal nommé *porte-musc*. Cet animal est de la grandeur d'un petit chevreuil ou d'une gazelle; mais sa tête est sans cornes et sans bois. Sa couleur se compose de teintes de brun, de fauve et de blanchâtre; il en existe même une variété entièrement blanche, mais qui est fort rare. Sa tête a la même forme que celle de la gazelle; son corps est un peu moins élancé; il s'en distingue aussi, en ce que ses jambes de derrière sont considérablement plus longues et plus fortes que celles de devant.

Le porte-musc se trouve dans les royaumes de Boutan et de Tunquin, à la Chine et en Tartarie. Cet animal vit solitaire et ne se plaît que sur les hautes montagnes et les rochers escarpés. Tantôt il descend dans les gorges profondes qui séparent les monts les plus élevés, tantôt il grimpe à leur sommet couvert de neige. Il est très leste, très agile, et il nage aussi fort bien. Farouche à l'excès, il se laisse approcher difficilement, et plus difficilement encore apprivoiser, quoique la douceur forme la base de son caractère. C'est en hiver qu'on en prend le plus; on se sert pour cela de lacets et d'assommoirs, que l'on place dans les ouvertures des haies formées entre les rochers et les gradins des montagnes où ces animaux cherchent leur nourriture. Leurs peaux sont employées à des fourrures communes pour les voyageurs; et l'on recueille leur parfum qu'on enferme dans de petites vessies, et qu'on nous envoie ainsi du Boutan et de la Chine.

L'animal porte ce parfum dans une espèce de poche de deux ou trois pouces de diamètre, qui se trouve placée sous son ventre. L'odeur que répand la liqueur



qui filtre dans cette poche est peut-être la plus forte des odeurs connues; il n'en faut qu'une très petite dose pour parfumer une grande quantité de matière; cette odeur se porte à une grande distance; la plus petite particule de musc suffit pour le faire sentir dans un espace considérable, et le parfum même en est si fixe, qu'au bout de plusieurs années il semble n'avoir pas perdu de son activité.

On ne saurait trouver un exemple plus frappant de cette propriété des corps qu'on nomme *divisibilité*. Imaginez, s'il est possible, en quel nombre infini de particules odorantes il faut que ce corps se divise pour se répandre dans un si grand espace. Si vous mettez une parcelle de musc dans un meuble, tous les objets qui s'y trouveront seront parfumés; si vous les remplacez par d'autres, ceux-ci seront parfumés à leur tour; cela durera aussi long-temps que vous voudrez, et après ce temps, votre parcelle de musc ne paraîtra pas sensiblement diminuée. Cependant il s'en sera exhalé un assez grand nombre de particules pour parfumer tout ce qui se sera trouvé, pendant ce laps de temps, dans son voisinage. C'est encore là une de ces merveilles que nous observons souvent sans réflexion, et qui confondent l'imagination lorsqu'on veut y réfléchir.

Je ne terminerai pas cet article, mes amis, sans vous prévenir que l'usage immodéré des parfums énergiques, et particulièrement du musc, n'est point sans inconvénients. Il y a même beaucoup de personnes qui ne peuvent les supporter sans en être fortement incommodées. Celles qui les aiment et qui n'en souffrent point doivent donc, par politesse, par discrétion, je dirais presque par humanité, savoir se priver de ce plaisir dans certains cas, afin de ne pas imposer aux autres une gêne pénible et souvent une souffrance réelle.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Si vous voulez être heureux, rappelez-vous qu'une condition indispensable du bonheur est la paix de l'âme.

N'oubliez pas que la paix de l'âme résulte de la fidélité à remplir tous ses devoirs.

Si l'accomplissement de vos devoirs entraîne par fois quelques sacrifices, songez que le pire de tous les sacrifices serait celui du repos de votre conscience.

LA MAUVAISE TÊTE (1).

« J'ai une mauvaise tête, mais j'ai un bon cœur, » répétait Eugène de Valsain chaque fois qu'on avait à lui reprocher quelque nouvelle faute; il croyait s'excuser par cet aveu, et il était tout surpris quand sa mère lui disait qu'avec une mauvaise tête on pouvait faire autant de mal qu'avec un mauvais cœur.

Eugène, il est vrai, était loin d'être méchant, mais la vivacité, je dirais même la violence de son caractère, aurait pu faire douter quelquefois de la bonté de son cœur. Son premier moment était toujours donné à l'impatience, à la colère; et rarement son humeur lui laissait le temps ni les moyens de réfléchir. Plus calme, il regrettait amèrement ses torts; rien ne lui coûtait pour les réparer; mais réparer n'est pas toujours possible, et c'est ce que sa mère lui répétait sans cesse. Eugène plus que tout autre cependant aurait dû chercher à réprimer un défaut dont les conséquences, toujours funestes, pouvaient devenir bien graves pour lui. Sa mère était dans une situation peu aisée, et il devait aux bontés seules de M. de Saint-Ange, son oncle, d'être placé dans un des meilleurs collèges de Paris. Ses réponses impertinentes, son caractère intraitable lui avaient attiré, bien souvent déjà, de fortes punitions qui lui méritaient, de la part de son oncle, des réprimandes sévères, et souvent la menace de l'abandonner et de lui retirer ses bienfaits. La crainte qu'Eugène ne finît par perdre l'amitié du seul protecteur qui lui restait, désolait sa mère; elle le conjurait alors de se corriger. Comme il aimait tendrement sa mère, il le lui promettait du fond de son cœur; mais ce malheureux défaut avait déjà pris tant d'empire sur lui, que ses bonnes résolutions s'évanouissaient à la plus légère contradiction. Une forte et cruelle leçon vint lui donner la force de se vaincre.

Un jour, étant en classe, un de ses professeurs lui donna un *pensum* : Eugène auquel il sembla injuste, refusa de le faire. Son maître le lui doubla, et lui ordonna d'obéir sur-le-champ et sans répliquer. Mais Eugène, que la colère commençait à échauffer, continua de s'y refuser, répétant toujours qu'il ne l'avait pas mérité et qu'il ne le ferait pas. « Monsieur, lui dit le maître, lorsque je vous ordonne quelque chose vous devez commencer par obéir, et vous devez être sûr que je ne vous prescrirai rien qui ne soit juste. — Tout le monde peut se tromper, répliqua Eugène, en frémissant de colère. — Faites votre *pensum* et taisez-vous. — Je ne le ferai pas, » répéta encore Eugène, en frappant des poings sur la table. A ces mots le professeur ordonna à Eugène de sortir de la classe,

(1) Cette historiette est l'ouvrage d'une de mes jeunes abonnées âgée de treize ans. Je n'y ai pas changé un seul mot.

mais celui-ci résistant toujours, il voulut l'y contraindre. Alors Eugène furieux s'emporta à un tel point, qu'il osa lever la main sur son maître, qui sur-le-champ sortit de la classe pour aller se plaindre au proviseur.

Eugène, revenu à lui-même, ne se dissimulait pas combien il avait été coupable, et les graves conséquences que sa faute pouvait entraîner. Il se faisait d'amers reproches, et il attendait avec anxiété les suites de cette malheureuse scène, lorsqu'on vint lui ordonner de se rendre auprès du proviseur. Celui-ci le reçut d'un air sévère, et lui dit : « C'est avec un bien vif chagrin, Eugène, que j'ai appris les nouveaux torts dont vous vous êtes rendu coupable. Vous devez sentir vous-même qu'après avoir poussé l'insubordination au point où vous l'avez fait, je ne puis plus vous garder chez moi. Je n'ajoute aucun reproche à tous les remords que vous éprouvez sans doute, et je me borne à desirer qu'une leçon si cruelle ne soit pas perdue pour vous et vous fasse réfléchir enfin sérieusement sur les dangers d'un caractère comme le vôtre. » Eugène consterné, ne trouva rien à répondre, il n'osa même plus implorer l'indulgence de son maître dont il avait abusé trop souvent, et il se retira désespéré. On ne saurait peindre la douleur de sa pauvre mère et la colère de son oncle. Ce dernier refusa absolument de voir Eugène, et dit qu'il ne ferait plus rien pour un neveu qui répondait si mal aux bontés qu'on avait pour lui. Sa mère tâcha vainement de le fléchir. Eugène lui écrivit une lettre où il lui exprimait un véritable repentir, et lui promettait de ne plus lui donner aucun sujet de mécontentement; mais ces promesses déjà si souvent faites, si souvent oubliées, ne pouvaient plus persuader personne.

La douleur d'Eugène était à son comble, et son chagrin s'augmentait encore de tout celui qu'il causait à sa mère. Elle ne lui faisait aucun reproche; mais sa tristesse déchirait le cœur d'Eugène, et devenait pour lui une source de remords d'autant plus cruels, qu'il n'avait plus la possibilité de réparer sa faute.

Au bout de six mois cependant, M. de Saint-Ange envoya à son neveu son admission dans un collège éloigné de Paris, et lui écrivit que, si pendant un an il se conduisait de manière à ne s'attirer aucun reproche, il lui accorderait son pardon et lui rendrait son amitié.

Eugène dut se trouver heureux de l'espoir qui lui était rendu, il devait l'être sur-tout de retrouver les moyens de prouver à ceux qu'il avait tant offensés la sincérité de son repentir et la fermeté de ses nouvelles résolutions. La douleur qu'éprouva sa mère à l'idée de cette séparation, fut pour Eugène un nouveau sujet de reproche. Il se résignait à la sienne, car elle ne lui semblait qu'une juste punition de sa faute, mais celle de sa mère lui était insupportable. Cependant il fallut partir. Le souvenir de ce moment si cruel ne fut pas perdu pour Eugène, et plus d'une fois il lui dut la force de se maîtriser et de se vaincre.

Eugène recevait souvent des lettres de sa mère, c'était sa seule consolation. Il lui rendait un compte exact de sa conduite. Plus de fautes, plus de punitions à lui avouer. Ses maîtres, comme ses camarades, étaient contents de lui, il trouvait du bonheur à le répéter à sa mère, car il sentait qu'ainsi seulement il pouvait la consoler, et lui faire oublier ce qu'il n'oubliait pas lui-même.

M. de Saint-Ange recevait aussi chaque mois des bulletins satisfaisants sous tous les rapports, et cette année, dont la longueur avait tant effrayé Eugène, s'écoula plus vite qu'il ne l'avait espéré, au milieu d'une constante application et d'un travail assidu. Mais un moment bien pénible l'attendait encore. C'était celui de la distribution des prix, instant si desiré par les écoliers, et bien triste cette année pour Eugène. Jamais cette intéressante cérémonie ne s'était passée sans que sa mère n'y assistât; il était habitué à lui offrir les témoignages de satisfaction qu'il obtenait, et à trouver dans sa joie et dans ses caresses la plus douce récompense qu'il pût ambitionner. Cette fois, lorsqu'il entendit proclamer son nom, lorsqu'il alla prendre sa couronne, ses yeux cherchèrent vainement celle dont l'approbation lui était si nécessaire. Elle n'y était pas. Il regagna tristement sa place, en sentant que loin d'elle, ses succès comme son bonheur ne pouvaient être complets.

Il y réfléchissait péniblement en se promenant seul dans le jardin, et en regardant ses camarades que tous leurs parents entouraient, lorsque tout-à-coup il s'entendit appeler par une voix qui lui était bien connue. Il se retourne et se sent, au même instant, pressé dans les bras de sa mère. Je n'essaierai pas de peindre sa surprise, ni sa joie; je laisse au cœur à la comprendre. Je dirai seulement, à ceux qui auront bien voulu s'intéresser au pauvre Eugène, que le bonheur de ce moment le consola de tout ce qu'il avait souffert; qu'il ne se sépara plus ni de son oncle, ni de sa mère; que désormais il ne leur donna plus aucun sujet de mécontentement, car sa tête était devenue aussi sage que son cœur avait toujours été bon.

LA PIÉTÉ FILIALE.

FRAGMENT.

. . . .
. . . .

Si vous saviez combien ma Lise est bonne!
Dit le vieux Frantz; elle guide les pas
D'un père aveugle, et tous les jours lui donne

Le pain gagné par ses bras délicats.
Mes tristes yeux, en perdant la lumière,
Avaient gardé la force de pleurer;
Et je disais, dans ma douleur amère :
Viens, mon enfant, viens, nous allons errer
De ville en ville; aux riches de la terre
Nous montrerons ton âge et ta misère.
Lorsque si jeune ils te verront souffrir,
Ils sentiront leur âme s'attendrir,
Et la pitié... — Que dites-vous, mon père?
S'écria Lise; ah! je n'ai plus de mère,
Mais son exemple est gravé dans mon cœur!
Bien faible encor, pour vaincre le malheur
Je trouverai la force nécessaire.
Ne quittons point notre douce chaumière;
Vous y vivrez de mon petit labeur;
Comptez sur moi, votre Lise est trop fière
Pour mendier le pain de son vieux père.
Avec transport j'embrassai mon enfant,
Et dès ce jour me reposai sur elle.
Oh! quel amour! quel dévoûment touchant!
Je l'entendais, à chaque aube nouvelle,
Quitter son lit et marcher doucement,
A ses travaux se remettre avec zèle.
Ce petit bruit, ce léger mouvement
Venaient frapper la couche paternelle,
Comme un rayon du beau soleil levant;
Je m'éveillais, et ma jeune gazelle
Près du vieux Frantz accourait en chantant.
Son seul repos était pour me distraire;
Son seul plaisir, un baiser de son père.
Oh! chère enfant, près de mon dernier jour,
Je te bénis en quittant cette terre,
Et Dieu paira ton filial amour!

. . . .

. . . .

L. P. J.

QUESTION PROPOSÉE PAR LE BON GÉNIE.

Maintenant que je connais l'opinion de mes jeunes correspondants sur quelques uns des grands personnages de l'antiquité, je suis curieux de savoir ce qu'ils pensent de ceux de notre nation. Je les prie donc de vouloir bien me dire :

Quel est le personnage de l'histoire de France qu'ils estiment le plus, parmi ceux qui n'ont pas occupé le trône, et pour quelles raisons?

J'attendrai les réponses dans le délai d'ici au 24 septembre courant.

Parmi les réponses faites à ma précédente question, il y en avait quelques unes qui renfermaient des paragraphes copiés textuellement dans le dictionnaire des hommes illustres. Cela a dû leur faire tort, car si je trouve tout simple et fort juste que l'on consulte des livres pour me répondre, je dois en même temps faire une grande distinction entre ceux qui savent s'approprier les idées que leur fournit la lecture, et ceux qui se bornent à copier ce qu'ils ont lu. Ce petit avis ira tout naturellement à son adresse, sans que j'aie besoin de m'expliquer plus clairement.

La question de ce jour est la dernière du semestre. La prochaine que je ferai sera la question spéciale pour les prix annuels.

VARIÉTÉS.

Voici un trait de fermeté et de présence d'esprit qui mérite d'être consigné dans nos petites annales.

Il y a deux ou trois ans, le maître d'une des écoles gratuites établies à Paris en faveur des enfants pauvres, ayant été obligé de s'absenter pendant quelques heures, confia la direction de sa classe à celui de ses élèves qui était le plus avancé, et en même temps le plus raisonnable. Cet enfant s'acquittait de ces fonctions momentanées avec tant d'intelligence et de tact, qu'on n'aurait pu s'apercevoir de l'absence du maître, lorsqu'un orage terrible vint à éclater. De violents coups de tonnerre se succédaient à de courts intervalles, et enfin la foudre, tombant sur le bâtiment de l'école, entra par une fenêtre et sortit par la fenêtre opposée, heureusement sans qu'aucun individu en fût atteint. On conçoit toutefois que cet événement causa un grand trouble dans l'école. Une partie des élèves quittaient leurs places pour se retirer; les autres étaient immobiles et tremblants; par-tout le travail était suspendu et avait fait place au mouvement et à la rumeur. Cependant le jeune maître *par interim*, intrépide, et sans montrer la moindre émotion, commande le silence, fait reprendre leurs places à ceux qui les avaient quittées, rétablit l'ordre et ordonne de continuer le travail, comme s'il n'était rien arrivé; son attitude tranquille, son regard calme, sa contenance ferme rendent à tous la sécurité, et leur inspirent en même temps une sorte de respect qui commande l'obéissance. Le maître, de retour, ne fut pas médiocrement étonné, lorsqu'il apprit ce qui s'était passé et vit sa classe en aussi bon ordre. Le courageux élève reçut les éloges qu'il méritait, et trouva une récompense durable dans l'estime et la considération que sa conduite lui assure pour toujours, de la part de ses camarades, de son maître et de tous ceux qui connaîtront le trait que je viens de rapporter.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 10 septem. 1826.

IIIe année. N° 19.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GENIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES TROMBES.

On ne me laisse presque plus la liberté de choisir les sujets de mes articles; et avant que je puisse en traiter un de mon choix, j'ai encore à répondre au moins à une vingtaine de questions. Ne croyez pas, mes amis, que je m'en plaigne; au contraire, l'empressement que vous mettez à faire ces questions me donne lieu de penser que vous lisez avec intérêt cette partie du Journal, et cela ne peut que me faire grand plaisir. Parmi les sujets qui me sont indiqués, il en est un qui semble venir à propos, au moment où nous approchons des tempêtes de l'équinoxe. Je vais donc m'acquitter envers celui de mes correspondants qui m'a demandé ce que c'est qu'une *trombe.*

Une trombe est un phénomène effrayant, terrible et capable de causer d'affreux ravages. Elle commence ordinairement par un nuage qui paraît d'abord fort petit, et que les marins appellent le *grain.* Ce nuage grossit en très peu de temps, et devient un amas de vapeurs ressemblant à une grosse nuée fort épaisse, qui s'alonge de haut en bas, ou de bas en haut, en forme de colonne cylindrique ou de cône renversé. cette masse de vapeurs fait entendre un bruit assez semblable à celui d'une mer fortement agitée; elle lance des éclairs et même quelquefois la foudre; elle jette autour d'elle de la pluie et de la grêle; elle est capable enfin de submerger les vaisseaux, de renverser les arbres, les maisons, de détruire tout ce qui se trouve exposé à son choc.

Les trombes sont très rares sur terre, mais elles sont assez fréquentes sur mer. Comme on court de très grands risques lorsqu'on s'y trouve exposé, les marins, qui connaissent ce danger, font tous leurs efforts pour s'en éloigner; et lorsqu'ils ne peuvent pas éviter de s'en approcher, ils tâchent de les rompre à coups de canon avant d'être dessous, afin de prévenir l'inondation dont ils sont menacés.

Quant aux trombes de terre, elles sont capables de causer d'horribles désastres. Elles parcourent en très peu de temps un espace considérable, et la rapidité de leur mouvement est telle qu'il est fort difficile de s'en garantir. On en a vu dépouiller de leurs feuilles une grande portion des arbres d'une forêt, déraciner une grande quantité de ces arbres, renverser des maisons, en enlever les toits et transporter les poutres à de grandes distances, en un mot ravager et détruire tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Lorsque la trombe se forme en se portant du nuage vers la terre ou la mer, on dit qu'elle est *descendante;* et l'on appelle *ascendante* celle qui se forme par l'ascension de l'eau de la mer vers le nuage.



Un semblable phénomène était assez frappant pour qu'on cherchât à en connaître la cause; aussi a-t-on imaginé, pour l'expliquer, diverses théories, en général assez peu satisfaisantes. Celle qui paraît la plus raisonnable et la plus conforme à la simplicité des lois de la Nature, en attribue la cause à un effet de l'électricité.

Si vous vous rappelez ce que je vous ai dit, il y a peu de temps, vous devez savoir que lorsque deux corps, dont l'un est électrisé et l'autre ne l'est pas, se trouvent en présence, ils ont l'un vers l'autre une sorte de tendance qui fait que celui des deux qui est le plus libre de se mouvoir, se porte vers l'autre. On conçoit qu'il est possible d'attribuer la formation des trombes à cette attraction électrique. En effet, lorsqu'un nuage fortement électrisé se présente à une distance convenable de la terre, les particules de vapeur qui composent ce nuage peuvent être entraînées vers la terre par l'attraction électrique, et former la colonne ou le cône renversé d'où résulte la trombe, qui est alors *descendante*. Si le nuage électrique se trouve au-dessus de la surface de la mer ou d'un lac, il peut arriver que cette même attraction enlève une quantité de particules d'eau assez considérable pour former la colonne qu'on voit s'élancer vers le nuage et d'où résulte la trombe *ascendante*.

C'est au moyen de ce raisonnement qu'on s'est rendu compte de la formation des trombes, et il se trouve confirmé par une petite expérience fort intéressante. On a rempli d'eau un petit vase de métal, un dé à coudre, et on lui a présenté, à quelques pouces de distance, un tube électrisé. Aussitôt l'eau du vase s'est élevée vers le tube en forme de monticule, qui s'est soutenu jusqu'à ce qu'il en soit parti une étincelle; après quoi il est retombé. Pendant que l'eau était ainsi suspendue, on entendait un petit bruissement; et le côté du tube qui était tourné vers le vase, s'est trouvé tout couvert de petites parcelles d'eau. Cette expérience a donc donné, en petit, l'image d'une trombe ascendante; et il est permis de supposer que, si le corps électrisé présenté au-dessus du vase plein d'eau, eût été composé de parties mobiles entre elles, comme l'est un nuage, on aurait pu avoir aussi l'image d'une trombe descendante.

Je n'ai sans doute pas besoin de vous faire remarquer tous les rapports qu'il y a entre cette expérience et le phénomène de la trombe : la petite colonne d'eau qui s'est elevée au-dessus du vase, comme au-dessus de la mer; les particules de cette eau qui se sont portées jusqu'au tube, comme jusqu'au nuage; le petit bruissement qui a offert un diminutif du bruit violent que font entendre les trombes; enfin l'étincelle partie de la colonne d'eau qui a lancé en petit son éclair et sa foudre, comme les trombes le font en grand. Ajoutez qu'après ces détonations, les trombes ne manquent guère de se dissiper et de tomber, de même que dans l'expérience.

Il y a donc tout lieu de croire que la formation des trombes est un des phénomènes de l'électricité. Cette explication du moins paraît être la plus satisfaisante de celles qu'on en a imaginé. Vous voyez, mes amis, que nous n'avons pas tardé beaucoup à trouver l'occasion d'appliquer les notions succinctes que je vous ai données sur cette partie de la physique.

LA PETITE RUSÉE.

Minette portait un nom qui lui convenait à merveille, car elle était en effet rusée comme une petite chatte. Il n'y avait sorte de détours, de subtilités, de manèges qu'elle ne sût employer pour obtenir, de ses parents ou de ses jeunes compagnes, ce qu'elle souhaitait, pour surprendre leurs secrets, en un mot pour les tromper; car la ruse n'est autre chose qu'un mensonge en action. Minette savait affecter de l'indifférence pour ce qu'elle desirait le plus ardemment; elle savait se donner la migraine ou la colique au moment de prendre une leçon qui lui déplaisait; elle savait à propos faire semblant de dormir ou d'être très préoccupée, afin de prêter l'oreille, sans qu'on s'en doutât, à ce qu'on pourrait dire; elle savait, par un long préambule, amener une demande qu'elle avait à faire, de manière à ce que cette demande ne parût pas trop étrange et ne fût pas repoussée; elle savait se montrer triste, gaie, étonnée, distraite, empressée, lorsqu'elle n'était rien de tout cela, mais lorsqu'elle pensait que cela pourrait la conduire à ses fins. Sa vie n'était ainsi qu'une tromperie continuelle, et véritablement il faut convenir qu'elle jouait là un rôle aussi pénible que honteux.

On concevra facilement que ses parents n'avaient pas été long-temps sa dupe, attendu que les petites finesses d'une enfant de onze ans ne peuvent guère tromper plus d'une fois des personnes éclairées par l'expérience et par la tendresse paternelle. Mais cette disposition les désolait, parce qu'ils prévoyaient qu'elle éloignerait de leur fille toute estime, toute confiance et toute amitié. Quant aux jeunes compagnes de Minette, elles furent jouées par elle plus long-temps; son esprit les séduisait, son adresse les aveuglait; et sans qu'elles s'en doutassent, Minette les avait amenées à se plier à toutes ses volontés, qu'elle ne manifestait jamais ouvertement, à la regarder comme un petit oracle, comme la jeune personne du monde la plus intéressante, à être en un mot ses très humbles servantes. Tant que cela put durer, ce fut à merveille; mais cela ne pouvait durer

toujours, car tout ce qui est faux se découvre enfin. Alors, comme personne n'aime à avoir été dupe, on fait payer cher au trompeur ses succès passagers.

Il serait trop long de vous raconter comment il arriva qu'un beau jour, cinq ou six des jeunes amies de Minette découvrirent qu'elle n'était qu'une rusée qui se jouait de leur bonne foi, et comment elles eurent entre elles une explication très animée à ce sujet. Dans cette explication on revint sur tout le passé, et en se rappelant une multitude de petites circonstances qu'on n'avait point remarquées dans le temps, il fut reconnu que la conduite de Minette n'avait été jusqu'alors que ruse, artifice, tromperie. On conclut en décidant qu'il ne fallait lui en rien témoigner, mais lui préparer une leçon dont elle pût se souvenir. Après une discussion dans laquelle beaucoup de paroles furent dites, le plan de cette leçon se trouva enfin arrêté.

A dater de ce moment, quoique les petites conjurées ne dissent pas un mot de leur découverte et de leur projet, Minette ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était passé quelque chose d'étrange. Quand ses compagnes venaient chez elle, elle les trouvait plus réservées; quand elle allait les voir, elle trouvait l'une occupée à coudre quelque chose qu'elle cachait aussitôt; elle trouvait l'autre occupée à écrire sur un petit papier qu'elle s'empressait de serrer dans son pupitre. Minette brûlait de savoir ce dont il s'agissait, et cependant elle affectait de ne montrer aucun soupçon; mais elle inventait mille prétextes pour faire ouvrir la boîte à ouvrage ou le pupitre. Rien de tout cela ne réussit; le moment n'était pas venu. Il arriva enfin, le jour même de la fête de Minette. Ce jour là, ses parents avaient coutume de rassembler toute sa petite société, et de donner un joli goûter dans un bosquet qui avait été planté à la naissance de Minette. Tout le monde était réuni; Minette faisait les honneurs de la table, lorsqu'un domestique sans livrée entra et lui remit un petit paquet; après quoi il se retira sans avoir dit de quelle part il était venu. Le paquet était enveloppé d'un papier à bandes noires et blanches. « C'est sans doute un présent qu'on m'envoie pour ma fête, dit Minette; voulez-vous me permettre de défaire tout de suite ce paquet? » Personne ne disait mot; Minette fut un peu surprise de ce silence; elle pâlit, rougit, et cependant entreprit d'ouvrir le paquet. Sa patience fut mise à l'épreuve par un nombre assez considérable d'enveloppes alternativement noires et blanches qu'il fallut retirer. Enfin parut le présent de fête: c'était un petit sac d'une forme très élégante, mais de couleur violette foncée, cousu avec du fil blanc le plus gros possible. Quelques rires étouffés se firent entendre; Minette ouvrit le sac, et en retira deux petits rouleaux de papier, l'un noir et l'autre blanc. Minette s'efforça de faire bonne contenance, même de sourire; elle déroula ces papiers, et lut d'une voix tremblante. Sur le premier étaient écrits en blanc et en gros caractères ces mots: RUSES ET FINESSES DE MADEMOISELLE MINETTE. Sur l'autre étaient tracées en encre noire ces trois sentences:

La ruse et la fausseté sont deux sœurs jumelles ennemies de la vérité, de la loyauté et de la bonne foi.

La ruse a deux ennemies redoutables qui la dévoilent tôt ou tard; ce sont le temps et l'expérience.

La défiance fait rembourser à la ruse découverte la confiance qu'elle avait surprise.

Minette avait épuisé ses forces pour soutenir cette lecture. En l'achevant, elle tomba évanouie. Ses compagnes s'empressèrent autour d'elle..... Je ne sais pas la fin de cette histoire.

LA FÊTE DES LOGES.

J'ai été me promener dimanche et lundi derniers à la foire des Loges; c'est peut-être la plus brillante de toutes celles qui se tiennent dans les environs de Paris. Les tableaux variés que présente cette fête, la nature du site, le rapprochement de cette joie tumultueuse avec le silence qui règne dans le couvent voisin; tout cela m'a paru digne de fixer pendant quelques instants l'attention de mes jeunes lecteurs.

Le lieu qu'on appelle *les Loges* consiste en un grand bâtiment irrégulier, une chapelle et un vaste parc, situés à trois quarts de lieue de la ville de Saint-Germain, au milieu de la forêt. On ignore l'époque de la fondation de ce bâtiment qui fut, dans le principe, un prieuré dont la chapelle avait été dédiée à saint Fiacre. Le prieuré ayant été détruit par les suites d'une guerre, la maison resta long-temps inhabitée; jusqu'à ce qu'en 1624, un ermite, nommé frère René, vint s'y fixer. Le roi Louis XIII, le rencontra plusieurs fois, en chassant dans la forêt, et ne tarda pas à le combler de bienfaits. Plus tard, cet ermite s'associa d'autres religieux qui, après sa mort, se formèrent en communauté. Le monastère des Loges devint l'objet de la protection spéciale de la reine Anne d'Autriche, qui fit rétablir la chapelle de Saint-Fiacre, et construire, dans l'enceinte du couvent, un pavillon où elle venait souvent consacrer quelques instants à des entretiens pieux avec les religieux. Tous les ans, le curé de Saint-Germain se rendait à la chapelle des Loges, accompagné d'un grand nombre de fidèles, pour y célébrer l'office divin, le jour de Saint-Fiacre. C'est cette procession qui, dit-on, a donné naissance à la fête des Loges, renouvelée chaque année à la même époque.

Bals champêtres, illuminations, boutiques brillantes, spectacles de toute espèce, jeux d'adresse, divertissements de mille sortes, banquets nombreux, se trouvent rassemblés sur une vaste pelouse verte, devant le bâtiment des Loges, et s'étendent même à une certaine distance sous les grands arbres de la forêt. Tout autour, devant de larges cheminées faites avec de la terre, tournent de longues broches garnies de volailles, de gigots, de pièces de bœuf ou de veau; le vin et l'eau coulent de larges tonneaux; pâtisseries, gaufres, friandises sont préparées d'un autre côté. Tables, boutiques, spectacles, tout est disposé sous de larges tentes. Au son des instruments, des trompettes, et à l'aspect de ces toiles agitées par le vent, on dirait de loin une fête donnée dans un camp.

Au milieu de ce tumulte, de ce bruit de musique et de voix, on entend par moments la cloche de la chapelle, et l'on aperçoit de temps en temps de jeunes visages qui viennent jeter un coup-d'œil sur ce bruyant spectacle, à travers les grilles des fenêtres du couvent. Ces jeunes visages sont ceux des filles de braves militaires, élevées aux frais de l'État dans l'établissement des loges, qui est aujourd'hui une des succursales de la maison royale de Saint-Denis, destinée à l'éducation des filles appartenant à des membres de la Légion-d'Honneur. Ces enfants ne sortent de la maison qu'une seule fois par an, et pendant huit jours seulement; leurs institutrices sont des religieuses cloîtrées qui ne sortent jamais. Ce doit être un grand événement pour elles que ce tumulte qui vient interrompre le calme et le silence accoutumés de leur retraite. Il était difficile que ce contraste ne m'inspirât pas quelques réflexions sérieuses, malgré le bruit et la dissipation dont j'étais entouré; et j'avouerai franchement que l'impression la plus vive et la plus durable que m'ait laissée la fête des Loges, est celle d'un sentiment profond d'intérêt pour les jeunes habitantes de ce lieu dont la tranquillité n'est troublée que pendant trois jours de l'année.

MOYEN DE REMÉDIER A LA LAIDEUR.

Oui, j'en conviens, le sort jaloux
Vous refusa, jeune Émilie,
Ce bien si fragile et si doux,
L'avantage d'être jolie.
Mais pourquoi ces pleurs, ce courroux?
Ah! vous pouvez être embellie,
Et ce bonheur ne tient qu'à vous.
Soyez douce, égale, polie,
Sachez vous orner de vertus.
Et sous cette aimable parure,
Les défauts de votre figure,
Croyez-moi, ne choqueront plus.
Les vertus sont mères des grâces;
Et mieux que les plus doux attraits,
Elles feront voler tous les cœurs sur vos traces,
Et sauront à vos lois les soumettre à jamais.

C. B.

CONSEILS
A MES JEUNES AMIS.

Rappelez-vous que vous êtes enfants; ne troublez pas la douce joie, l'aimable incurie de votre âge, par les craintes de l'avenir. Vos parents veillent sur vous et pour vous: ils s'inquiètent, ils font des vœux, des projets pour votre avenir; montrez-leur réalisé d'avance le bonheur qu'ils vous préparent; que vos yeux, votre front, siège de l'innocence et de la sécurité, rassurent leur tendresse et reflètent sur eux, comme gage d'espérance, un peu de votre gaieté franche et naïve.

—Nous verrons Dieu dans l'autre vie, et ce sera la récompense des bons: avec un esprit juste et un cœur reconnaissant, il ne tient qu'à vous de voir Dieu dès ce monde, dans ses œuvres, dans ses bienfaits et dans l'amour de la vertu.

—Il n'y a pas de jour où l'on ne puisse faire mieux que la veille: à moins d'un orgueil stupide ou d'une sotte vanité, voilà donc un intérêt nouveau pour tous les jours de l'existence: l'ennui n'est donc pas seulement un état pénible, c'est un tort.

On est coupable de s'ennuyer, car il y a toujours du bien à faire.

Songer à ses défauts pour s'en corriger; penser à ceux qui nous entourent et chercher le bien qu'on peut leur faire; élever son âme à Dieu, le prier pour soi et pour ceux qu'on aime: voilà trois remèdes infaillibles contre l'ennui.

CHARADE.

Celui qui n'a pas mon premier
N'est guère en train de mon dernier;
Si vous le lui donnez, il vous rend mon entier.

(Ceux de mes correspondants qui voudront me donner l'explication de cette charade pourront me l'envoyer avec leur réponse à la question contenue dans le précédent numéro.)

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 17 SEPTEM. 1826

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 20.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraire et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'HÉLIOTROPE.

Nous sommes actuellement dans la saison la plus riche en fruits: les prunes savoureuses, la pêche parfumée, le raisin, la poire, la pomme, avec leurs nombreuses variétés, s'offrent à l'envi pour embellir les tables somptueuses et charmer les simples banquets. Mais la belle saison des fleurs est passée; à peine en reste-t-il quelques unes qui viennent s'enlacer à la guirlande foncée de l'automne. Parmi ces dernières toutefois, il en est une qui peut consoler de l'absence de beaucoup d'autres: son aspect modeste attirerait peu l'attention, sans le délicieux parfum qu'elle exhale; mais ce doux parfum fait qu'on s'en approche, qu'on l'examine de plus près, et c'est alors qu'on remarque la délicatesse de ses nuances et la forme gracieuse de sa petite corolle. L'héliotrope peut, aussi bien que la violette, être comparée au mérite sans prétention, qui ignore tout ce qu'il vaut, qui ne cherche point à se montrer, et qui captive de plus en plus, à mesure qu'on le connaît davantage.

La tige de l'héliotrope est longue d'un à deux pieds, rameuse et chargée de poils; ses feuilles sont ovales, oblongues, un peu ridées et légèrement velues. Les fleurs sont très petites, d'un bleu tendre, disposées en épis recourbés, toutes du même côté, et forment naturellement un petit bouquet. L'odeur qu'elles exhalent et qui parfume l'air à une assez grande distance, a beaucoup de rapport avec celle de la vanille. Cette fleur, lorsqu'elle est épanouie, se conserve très longtemps avant de se flétrir. Elle commence à fleurir d'assez bonne heure et continue jusque dans l'arrière saison, même pendant l'hiver, si on la tient dans une serre chaude. On aime alors à la placer dans les appartements qu'elle décore et parfume très agréablement.

Cette plante charmante est originaire du Pérou. elle y fut trouvée, en 1740, par Joseph de Jussieu, qui la découvrit en herborisant sur les montagnes, et s'empressa de l'envoyer en France. Elle parut trop agréable pour qu'on ne se hatât pas de chercher à la naturaliser dans notre climat, et l'on y réussit parfaitement.

Une dame qui, à l'âge de seize ans, a publié un recueil de jolies idylles, et que Gessner avait, à cause de cela, surnommée *sa fille*, a consacré à l'héliotrope quelques lignes charmantes qui seront lues avec plus d'intérêt que celles que je pourrais tracer moi-même en l'honneur de cette aimable plante.

« Elles sont belles, les fleurs chéries des Immortelles; mais il en est une pour moi plus belle encore. O douce et modeste héliotrope! c'est toi que j'aime,



c'est toi que je préfère aux fleurs des Immortelles; viens, pose toi sur mon sein, tandis que j'eleverai ma voix pour te consacrer mes chants. Aimable fleur, tes parfums égalent ceux de la rose; doucement balancée sur ta tige brunâtre, tu ne te caches pas comme la violette; tu ne cherches pas les regards comme la brillante tulipe. Ta tendre couleur convient à la mélancolie; ta forme gracieuse embellit le bouquet où tu te mêles aux autres fleurs; elle embellit la coiffure de la bergère qui te place dans ses cheveux bouclés. O douce et modeste héliotrope!

« L'autre jour, j'entendis, dans le bocage, un jeune berger; sa voix gracieuse se mêlait aux accents du rossignol; il chantait le lilas, la première fleur du printemps. O jeune berger! sans doute elle est belle, la première fleur du printemps; mais, hélas! c'est la fleur trop fragile : tu chantais encore..... elle n'était plus. L'héliotrope est aussi belle, elle dure davantage. Pressée d'éclore, elle vient embellir les dernières roses: mais la rose n'est plus, les fleurs du printemps ont passé, et l'héliotrope semble être à son premier matin; elle a conservé sa modeste fraîcheur: le Zéphyr lui-même craindrait de la flétrir de son souffle volage..... Oh! ne la cueillez pas, ma fleur chérie; ne l'arrachez pas de sa tige tremblante, laissez la jouir des pleurs de l'aurore, des bienfaits de la terre; elle vous prodiguera ses plus doux parfums : chaque matin vous la verrez plus belle; elle vous rappellera le printemps et les fleurs qui ne sont plus. Hélas! craignez de la cueillir : à peine elle est séparée de sa tige, elle languit, sa tête s'incline, elle se sèche pour ne jamais revenir. Ah! puisse une main téméraire ne jamais flétrir ta tranquille beauté, car je te préfère aux fleurs des Immortelles, à la première fleur du printemps, à la fleur que chantait le berger du bocage, ô douce et modeste héliotrope! »

PRIX DE VERTU

DÉCERNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Un homme qui avait passé sa vie à faire du bien et qui a voulu en faire encore après sa mort, le baron de Montyon, de vénérable mémoire, a légué, à l'Académie des sciences et à l'Académie française, des sommes considérables, au moyen desquelles ces deux corps illustres distribuent chaque année des récompenses à d'utiles travaux et à des actions vertueuses. J'ai dit quelques mots de la séance du 25 août dernier, dans laquelle l'Académie française a décerné des prix à douze actes de vertu; mais je me suis borné à rapporter le trait de courage et de dévouement du jeune *Étienne Lucas*, et j'ai promis de revenir plus tard sur les autres. Je vais tenir cette promesse, aujourd'hui que j'ai sous les yeux le Rapport fait par M. le Chancelier de l'Académie. Ne pouvant, mes amis, vous faire connaître ce Rapport en entier, je choisirai, parmi les récits qu'il renferme, ceux qui me paraîtront devoir le plus vous intéresser.

~~~~

Un prix de 4,000 francs a été décerné à mademoiselle CÉLESTINE DÉTRIMONT. Voici ce qui est rapporté du dévouement pieux et intrépide de cette vertueuse personne:

« Au commencement de l'année dernière, dans la commune de Saint-Remi-Bosrecourt, arrondissement de Dieppe, département de la Seine-Inférieure, une maladie épidémique contagieuse, ayant tous les caractères du typhus, s'était introduite, on ignore de quelle manière, dans une maison qu'habitait une pauvre famille, composée de onze personnes. En six jours, la grand'mère et deux de ses petits enfants avaient succombé. Un mois après, la mère mourut; et deux autres de ses enfants la suivirent à sept ou huit jours d'intervalle. Jacques Vasselin, chef de cette famille infortunée, restait seul avec quatre enfants; et ils étaient tous les cinq attaqués du mal qui avait frappé six victimes sous ses yeux.

« Effrayés de tant de morts si promptes, et qui s'étaient succédé si rapidement, les parents, les amis, les voisins, n'osaient approcher de Vasselin et de ses enfants : abandonnés de tous, ils semblaient condamnés à périr sans espoir de secours. *Nous ne voulons pa aller chercher la mort:* telle était la réponse de tous ceux que l'autorité du lieu pressait de porter quelque soulagement, quelques soins à ces malheureux. M[lle] Célestine Détrimont, habitante d'une commune voisine, informée de ces faits par la voix publique, vint s'offrir au maire de Saint-Remi, pour donner, aux restes de cette famille infortunée, les secours qui leur étaient refusés de toute part. Le maire accepte avec attendrissement son offre; mais il ne croit pas devoir lui cacher le danger qu'elle allait courir. « Je sais à « quoi je m'expose, répondit-elle; mais je ne puis « laisser périr cinq malheureux ainsi abandonnés: « quand on sert Dieu et ses pauvres, on ne craint pas « la mort; » et après avoir consenti à peine à se munir de quelques préservatifs, elle alla s'enfermer dans une maison infectée, où gissaient entassés Vasselin et ses quatre enfants. Un de ces enfants mourut. M[lle] Détrimont l'ensevelit elle-même, et porta son corps dans la cour de la maison, seul endroit d'où l'on osât approcher. Enfin, ses soins actifs et constants secondant l'effet des médicaments qui lui furent envoyés, elle eut le bonheur d'arracher à une mort qui paraissait certaine, Vasselin et les trois enfants qui lui restaient.
~~~~

Cette belle action n'est pas un fait unique dans la vie de Mlle Détrimont. Nombre d'actions semblables qui n'étaient connues que du ciel et des infortunés qu'elle secourait, viennent d'être tirées de l'obscurité où elle aimait à les ensevelir. Il y a vingt-sept ans qu'elle se consacre au soulagement des malheureux. »

Un autre prix, de 3,000 francs, a été accordé à Marie Brun, de la commune de Montagni, département de Saône-et-Loire.

« Ce prix, dit le Rapport, Marie Brun l'a mérité pour s'être montrée domestique fidèle pendant plus de vingt ans, et la bienfaitrice de son maître pendant plus de quinze.

« M. Prat, négociant, dont le commerce fut long-temps prospère, essuie des malheurs non mérités, et tombe dans le dernier degré de l'infortune. Sa position devient plus cruelle, parcequ'il est obligé de donner du pain et un asyle à un de ses petits enfants, devenu orphelin et sans smoyen d'existence. Une attaque de paralysie met le comble à ses maux. Marie Brun lui reste seule; elle est faible, presque infirme; elle a perdu un œil par suite des fatigues, des privations de toute espèce qu'elle s'est imposées. Elle n'en soigne pas moins l'infortuné Prat, le soulage dans ses maux, pourvoit à sa subsistance, et ne balance pas à tendre la main pour lui assurer les secours qu'elle ne peut lui procurer par son travail. Enfin Marie Brun, sur qui les malheurs de son maître n'ont produit d'autre effet que d'augmenter son zèle, n'abandonnera M. Prat qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. »

Je n'ai pas voulu, mes amis, omettre cet exemple de vertu, parmi ceux que j'ai à vous retracer, parce qu'il est de nature à vous faire sentir que, souvent, il y aurait autant d'injustice que de cruauté à traiter avec hauteur et dédain les gens que leur condition réduit à être nos serviteurs. Il en est, comme vous le voyez, de qui l'âme est assez élevée, les sentiments assez nobles, le caractère assez généreux, pour nous faire douter que nous fussions capables, à leur place, du même dévouement et de la même vertu. Ceux-là ont des titres à notre respect et à notre reconnaissance; car la vertu est respectable par-tout où elle se trouve, et le dévouement appelle la gratitude. Ceux qui se bornent à remplir fidèlement envers nous leurs simples devoirs, ont au moins des droits à nos égards; car ils nous rendent des services pénibles dont nous nous passerions difficilement. Il suffit d'ailleurs que leur condition soit moins heureuse que la nôtre, pour que la générosité nous fasse une obligation de rendre leur sort aussi doux qu'il est possible.

Le trait suivant vous offrira un nouvel exemple de cette charité et de cet oubli de soi-même, qui sont dignes d'admiration dans une condition inférieure et malheureuse, bien plus encore que dans la prospérité.

« Plus d'un an avant son mariage, Catherine Gauthier avait retiré chez elle Agathe Clément, orpheline sans fortune, qu'une maladie cruelle et d'incurables ulcères empêchaient de se livrer à aucun genre de travail. Agathe Clément n'avait, auprès de Catherine Gauthier, aucun titre que ceux que donne le malheur.

« Nicolas Rol, soldat pendant vingt-deux ans, qui, pour prix de ses travaux, n'a rapporté que l'honneur d'avoir bien servi son pays, rentre dans sa commune. Catherine n'est point riche, mais elle est vertueuse et bonne. Rol, loin d'être effrayé par les engagements qu'elle a, en quelque sorte, contractés avec Agathe Clément, les approuve, les confirme et veut les partager. Il devient l'époux de Catherine Gauthier, et pendant plus de douze ans, sans autre ressource que son travail et celui de sa femme, il fait subsister l'infortunée Agathe.

« L'Académie a accordé à Catherine Gauthier et à Nicolas Rol une médaille de 2,000 francs, pour récompenser leurs vertus, et les aider à soutenir l'existence de l'infortunée Agathe Clément. »

La reconnaissance est une vertu aussi douce aussi honorable, que l'ingratitude, qui lui est opposée, est un vice odieux. C'est cette vertu que l'Académie a voulu couronner, en décernant une médaille de mille francs à chacune de deux ouvrières qui ont accueilli chez elles, soigné et nourri leurs anciennes maîtresses d'apprentissage tombées dans un état de misère qu'aggravaient l'âge et les infirmités.

« Mlle Louise Coindre, couturière, demeurant à Paris, rue Saint-Jacques, nº 221, a prodigué ses soins à madame veuve Quesnel Wèvre, pendant trois ans, jusqu'au décès de cet dame, arrivé à la fin de l'an dernier.

« Mlle Marguerite Delcros, ouvrière en robes, demeurant à Paris, rue du Milieu-des-Ursins, nº 1, a été plus heureuse que Mlle Coindre; c'est depuis quinze ans qu'elle exerce sa reconnaissance envers Mlle Falempin-Dufresne, et elle a l'espoir de la lui témoigner encore long-temps.

« Cette différence dans la durée d'une bonne action n'ayant pas pris naissance dans la volonté de Mlle Coindre, l'Académie n'a pas cru devoir en mettre une dans la récompense. »

Je suis convaincu que le récit suivant sera celui qui,

en étonnant le moins mes lecteurs, leur fera cependant le plus de plaisir :

« Secourir nos parents est la plus impérieuse comme la plus douce de nos obligations, et il serait trop criminel de la négliger, pour qu'il soit bien méritoire de la remplir. Cependant le devoir de la piété filiale peut s'élever au rang de vertu.

« Mesdemoiselles Rouillet en offrent la preuve. Leur père, chirurgien herniaire, après avoir perdu son bien dans les troubles de la révolution, s'est vu privé, par une cécité complète, des ressources que lui offrait la pratique de son art. Ne pouvant plus faire subsister sa femme et ses deux filles, ses filles alors ont entrepris de faire vivre leur père et leur mère du produit de leur travail. Elles y ont consacré les jours et les nuits; elles se sont refusé tous les délassements, tous les plaisirs qui pouvaient enlever une minute ou une obole à l'accomplissement de ce pieux devoir. Elles ont voulu n'être redevables qu'à elles-mêmes du bonheur de soutenir, de soulager leurs parents. Des secours, offerts avec délicatesse, ont été refusés par elles avec une fierté modeste. Il y a plus : malheureuses, mais compâtissantes pour des infortunes plus grandes que les leurs, et consultant leur charité plutôt que leurs forces, elle ont adopté, il y a quelque temps, deux orphelines. Mais succombant, en quelque sorte, sous ce surcroît de charge, qu'elles s'étaient imposé avec une imprudente générosité, elles ont été contraintes d'en déposer la moitié. Il leur reste une orpheline qui partage avec leurs père et mère ce que leur procure un travail assidu. L'Académie a été justement touchée de tant de piété pour des parents, unie à tant de charité pour des étrangers; et ne voulant pas diviser entre deux sœurs une récompense méritée par des vertus communes, elle a fait hommage aux deux demoiselles Rouillet d'une médaille de 1,500 francs. »

Je terminerai ici ces extraits, mes amis, en regrettant de ne pouvoir vous faire lire tout le Rapport duquel je les tire. Ils suffiront du moins pour vous faire partager le vif intérêt qu'a excité la distribution de ces nobles et modestes couronnes. On n'a point eu le plaisir de voir les personnes auxquelles elles étaient décernées, car la vertu ne cherche pas de récompenses terrestres; quand elles lui arrivent, c'est à son insu; elles vont la surprendre dans l'obscurité où elle se cache, et les applaudissements de la multitude sembleraient lui enlever le mérite de ses œuvres. Il faut la respecter assez pour ne point troubler sa noble pudeur; mais on peut, en l'absence de ceux qui la pratiquent, proclamer ses actes pour servir au monde d'édification et d'exemple.

VARIÉTÉS.

Tandis que j'écrivais l'article sur les trombes, qu'on a lu dans le précédent numéro de ce Journal, j'étais loin de penser qu'au même instant, une partie du département de Puy-de-Dôme se trouvait en proie aux terribles effets de ce redoutable phénomène. Dans les derniers jours du mois d'août, la ville de Riom et ses environs ont été ravagés par un ouragan affreux accompagné d'une trombe qui a parcouru un grand espace de terrain, dépouillant et renversant les arbres, arrachant les plantations, détruisant les récoltes, et enlevant les toits de plusieurs maisons. Je ne me doutais pas que je dusse avoir aussi promptement à vous citer un exemple de la puissance désastreuse de cette espèce de météore; vous regretterez sans doute comme moi que l'occasion s'en soit offerte, et vous plaindrez les malheureux de qui les habitations et les champs viennent d'être ainsi dévastés.

— Gusman et Albert sont deux frères qui suivent à Paris les classes du même collège. Gusman vient de terminer sa troisième, et Albert sa cinquième. Gusman a obtenu deux prix et deux accessit à la dernière distribution; Albert n'a eu qu'un quatrième accessit, et pendant toute l'année, il avait été primé dans sa classe par douze ou quinze élèves plus forts que lui. Savez-vous maintenant à quoi ces deux frères emploient le temps de leurs vacances? Le voici : tous les jours, Gusman donne une répétition de deux heures à Albert; celui-ci fait ensuite un devoir, et Gusman consacre chaque soir une demi-heure à le corriger. Gusman fait ainsi repasser à Albert sa cinquième; en sorte qu'il y a tout lieu de croire qu'à la prochaine rentrée des classes, Albert, en passant en quatrième, se trouvera, non plus primé par ses émules, mais à leur tête et en état de se préparer des succès brillants pour le prochain concours. Ce qu'il y a de mieux dans tout ceci, c'est que cette idée ne leur a été suggérée par personne; elle leur appartient complètement, et certes elle fait beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre.

— Un riche lord Écossais, en passant un jour dans une rue d'Édimbourg, fut accosté par un petit garçon de sept ans qui lui demanda l'aumône. « Je n'ai pas de monnaie, » répondit le lord. L'enfant insista, et le premier tirant alors de sa poche une pièce d'argent, la mit dans la main du petit mendiant. Celui-ci supposant que c'était avec l'intention d'en avoir la monnaie, courut aussitôt dans une boutique pour se la procurer; mais en revenant, il ne trouva plus le lord. Il l'attendit long-temps, et retourna pendant plusieurs jours l'attendre encore à la même place. Enfin étant parvenu à le rencontrer de nouveau, il courut à lui pour lui remettre la monnaie de sa pièce blanche. Le lord ne comprit pas, dans le premier moment, ce que voulait cet enfant qui lui présentait de l'argent; mais lorsqu'il le reconnut et que sa conduite fut expliquée, le lord, charmé de rencontrer tant de probité et de délicatesse dans un petit mendiant, le fit admettre dans une école, et se chargea de pourvoir, non seulement à son éducation, mais à tout son avenir.

Imprimerie de Jules Didot Aîné, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 24 septem. 1826.

IIIe année. N° 21.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LA VIGNE.

A cette époque de l'année où la vigne offre à mes jeunes lecteurs un des fruits les plus sains et les plus savoureux qui puissent flatter leur goût, peut-être ne liront-ils point sans intérêt un article consacré, dans leur Journal, à cette plante précieuse et salutaire. Ils connaissent tous la forme de sa feuille, de sa fleur et de son fruit; ainsi ce n'est pas là ce que je m'arrêterai à leur décrire. Je leur ferai remarquer pourtant ces espèces de filets dont la vigne est pourvue, et au moyen desquels ses branches longues et flexibles s'accrochent à l'appui contre lequel elle croît. Seule, elle ne pourrait se soutenir, elle serait réduite à ramper, et les grappes qu'elle produit, foulées par les pluies, souillées par la terre humide, privées des rayons du soleil qui leur sont si nécessaires, ne pourraient parvenir intactes à leur maturité. C'est pour cela qu'abandonnée à elle-même, elle cherche un appui auquel elle s'enlace, et que lorsqu'on la cultive sur des coteaux où cet appui lui manquerait naturellement, on a soin d'y suppléer au moyen d'échalas. En Grèce et en Italie, on voit souvent les vignes monter sur des ormes; elles s'y étendent en liberté et s'élancent d'étage en étage jusqu'au sommet. En Asie, où l'on possède plusieurs espèces de raisins extrêmement gros, on est obligé de faire courir les vignes sur des treilles et sur des berceaux, qui forment autant de riches tentes, offrant tout à-la-fois un fruit savoureux et rafraîchissant, un ombrage agréable et sain.

C'est au moyen des filets dont j'ai parlé que la vigne s'attache à ces divers supports. Ces filets saisissent les branches de l'orme, les lattes de la treille ou l'échalas; ils s'y entortillent et les tiennent fortement, de manière que le poids même d'un grand nombre de raisins ne peut les en détacher. Ces filets ne sont autre chose que des grappes avortées qui, au lieu de prendre leur développement en grosseur, se sont alongées en une sorte de fourche flexible. C'est une précaution bien remarquable de la Nature que ce sacrifice d'une partie des fruits de la vigne, fait en faveur de la conservation du reste. Il renferme une leçon, et nous apprend que les intérêts particuliers doivent quelquefois être ainsi sacrifiés à l'intérêt général.

Je vous ai parlé l'an dernier, mes amis, de la vendange et du vin, ainsi je m'abstiendrai de répéter ce que je vous ai déjà dit à ce sujet, et je me bornerai à vous faire aujourd'hui en peu de mots l'histoire de la vigne.

Cette plante, de même qu'un grand nombre de nos meilleurs fruits, nous vient de l'Asie, où l'Écriture sainte rapporte qu'elle fut d'abord cultivée par le

patriarche Noé. Les Phéniciens, qui voyagèrent de bonne heure sur les côtes de la Méditerranée, l'apportèrent dans la plupart des îles et sur le continent. Elle réussit parfaitement, d'abord dans les îles de l'Archipel, et ensuite en Grèce et en Italie, sous le règne de Numa. Mais elle y était encore si rare alors, que ce prince défendit de verser du vin sur les bûchers pour honorer la mémoire des morts. Cette plante s'y multiplia dans les siècles suivants; et quelques Gaulois qui en avaient goûté la liqueur, conçurent dès-lors le dessein de s'établir dans les lieux où on la recueillait. Ils envoyèrent de côté et d'autre des cruches de vin; et par ce moyen ingénieux, ils attirèrent au-delà des Alpes des armées de Chartrains, d'habitants du Berri et de l'Auvergne, qui, renonçant aux glands de leurs forêts, allèrent conquérir les deux rives du Pô, où ils s'appliquèrent à la culture du figuier, de l'olivier et principalement de la vigne. On croit que c'est à eux que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois exactement fermés, et de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce temps, la garde et le transport en devinrent plus aisés que lorsqu'on le conservait dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des outres, espèces de sacs de peau sujets à se découdre ou à se moisir.

Les habitants de Marseille et de la Gaule Narbonnaise eurent quelques vignes dès avant la conquête des Gaules par Jules César. Mais les progrès de ces plantations furent arrêtés par Domitien, dans la crainte qu'elles ne fissent tort à la culture du blé. Ce ne fut que sous l'empereur Probus, et en vertu d'un édit daté de 280, qu'il fut permis aux Gaulois, aux Espagnols et aux Bretons de s'y livrer. Peu-à-peu la vigne fut cultivée dans tous les lieux où elle put réussir; mais elle trouva des obstacles insurmontables du côté de la Nature, dans la Bretagne et le nord de la Belgique, où l'on continua à tirer de l'orge fermentée la boisson ordinaire connue sous le nom de *cervoise* ou de *bière*. Avant la fin du quatrième siècle, saint Martin planta une vigne dans la Touraine. Saint Remi, qui vivait vers la fin du cinquième et au commencement du suivant, laissa par testament, à diverses églises, les vignes qu'il possédait sur les territoires de Reims et de Laon. C'est de là que cette culture s'étendit dans la Champagne, l'Auvergne, le Lyonnais et la Bourgogne. Enfin, dans le quatorzième siècle, elle gagna dans les environs de Paris, et se propagea bientôt dans la plus grande partie de la France. Peut-être est-il permis de supposer que les vignes contribuèrent à attirer les Francs dans la Gaule, comme elles avaient attiré les Gaulois en Italie. Mais dans tous les cas, les autres Germains qui n'avaient plus d'établissements à espérer, essayèrent de défricher quelques cantons afin d'introduire cette culture dans leur propre pays, et il en résulta que les bords du Rhin et la Hongrie eurent des vignes à leur tour.

C'est ainsi, mes amis, que fut introduite graduellement dans nos climats, cette plante précieuse qui y est devenue maintenant un objet de première nécessité. J'espère que vous ne me reprocherez pas d'avoir consacré quelques lignes à vous tracer l'histoire de ce suc délicieux qui nourrit quand il est en fruit, et qui corrobore lorsqu'il est en liqueur.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

C'est sur-tout à ceux-là qui n'y marchent guère que le chemin de la vertu paraît épineux et escarpé : ceux qui s'y engagent avec cœur et constance trouvent au bout de quelque temps que la pente est douce et fleurie.

Nous avons tous un défaut principal; nous le connaissons presque toujours, car nous cherchons à le dissimuler; laissons la ruse et les palliatifs; soyons braves et disons : voilà l'ennemi; bonne guerre!

LA BONNE PHILOSOPHIE.

M. L... se promenant un jour à cheval, aperçut dans une haie une plante qu'il eut envie de cueillir. Il descendit de son cheval, qui profita de ce moment de liberté pour se mettre à galopper le long du chemin. M. L... le suivit, l'appela; le cheval s'arrêta; mais au moment d'être saisi, il se remit à galopper. Un petit garçon qui travaillait dans le champ voisin et qui vit cela, s'empressa de courir au détour du chemin, et y arriva à temps pour sauter à la bride du cheval qu'il tint ferme, jusqu'à ce que son maître l'eût rejoint. M. L..., en regardant cet enfant, admira son teint frais et son air content : Je te remercie, mon garçon, lui dit-il, tu l'as attrapé fort adroitement. Que te donnerai-je pour ta peine? Et en disant cela, il porta la main à sa poche. — Je n'ai besoin de rien, Monsieur, dit l'enfant.

M. L... : Non? eh bien, j'en suis charmé pour toi; il y a peu d'hommes qui en puissent dire autant. Mais que faisais-tu là dans ce champ?

Le petit garçon : J'arrachais la mauvaise herbe, tout en gardant mes moutons qui paissent ici près.

M. L...: Et cette occupation te plaît-elle?

Le petit garçon : Mais oui, Monsieur; sur-tout quand il fait beau temps.

M. L... : A la bonne heure; pourtant n'aimerais-tu pas mieux jouer?

Le petit garçon : Oh! ceci n'est pas un gros ouvrage; c'est à-peu-près comme si je m'amusais.

M. L... : Et pour qui travailles-tu?

Le petit garçon : Pour mon père, Monsieur. Il demeure là, au milieu de ces arbres que vous voyez d'ici.

M. L... : Comment t'appelles-tu?

Le petit garçon : Pierre Berthaud, comme mon père.

M. L... : Quel âge as-tu?

Le petit garçon : Huit ans à la Saint-Michel qui vient.

M. L... : Y a-t-il déjà long-temps que tu es dans ce champ aujourd'hui?

Le petit garçon : J'y suis depuis ce matin à six heures, Monsieur.

M. L... : Et n'as-tu pas faim?

Le petit garçon : Cela commence; mais j'irai dîner tout-à-l'heure.

M. L... : Si tu avais une pièce de vingt sous, qu'en ferais-tu?

Le petit garçon : Vraiment, je n'en sais rien; car de ma vie je n'en ai eu autant.

M. L... : Est-ce que tu n'as pas de joujoux?

Le petit garçon : Des joujoux? qu'est-ce que c'est que ça?

M. L... : Mais..... des balles, des toupies, un cheval de bois.

Le petit garçon : Non, Monsieur; mais le fils de notre voisin Thomas sait faire, avec de la peau et une vessie de cochon, un ballon qu'on lance à coups de pied quand il fait froid; et puis nous faisons des pièges pour attraper des oiseaux; j'ai aussi des échasses pour marcher dans la boue; et puis..... j'avais encore un cerceau, mais il est cassé.

M. L... : N'as-tu point envie d'autre chose, mon garçon?

Le petit garçon : Non, Monsieur, car je n'ai guère le temps de jouer. C'est moi qui mène les chevaux aux champs, qui ai soin des vaches; il faut aussi que j'aille faire les commissions à la ville. Le temps passe à tout cela aussi vite qu'au jeu.

M. L... : Mais si tu avais de l'argent, tu pourrais acheter des pommes et des gâteaux, quand tu vas à la ville.

Le petit garçon : Bah! il y a des pommes à la maison; et quant aux gâteaux, je m'en moque, parceque ma mère fait, les jours de fête, des tourtes qui valent bien mieux.

M. L... : Ne serais-tu pas bien aise d'avoir un couteau pour couper des gaules?

Le petit garçon : J'en ai un dans ma poche, que mon frère m'a donné. Tenez, voyez; il coupe joliment.

M. L... : Mais il me semble que tes souliers sont troués; n'en voudrais-tu pas avoir de meilleurs?

Le petit garçon : J'en ai de tout neufs pour les dimanches.

M. L... : Ceux que tu as là laissent entrer l'eau.

Le petit garçon : Pst! je m'embarrasse bien de ça.

M. L... : Et ton chapeau? il est tout déchiré.

Le petit garçon : J'en ai un meilleur à la maison; mais j'aime mieux celui-ci, parceque l'autre me fait mal à la tête.

M. L... : Mais comment fais-tu quand il pleut?

Le petit garçon : Eh bien, je me mets sous une haie jusqu'à ce qu'il ne pleuve plus guère.

M. L... : Comment fais-tu quand tu as faim avant l'heure de t'en aller?

Le petit garçon : Je mange quelquefois une rave crue.

M. L... : Et si tu n'en trouvais pas?

Le petit garçon : Ah! alors je ferais comme je pourrais. Cela m'est bien arrivé quelquefois; mais en travaillant ferme, on ne pense pas à la faim.

M. L... : N'as-tu pas soif, quand il fait chaud?

Le petit garçon : Oui, mais il ne manque pas d'eau par ici.

M. L... : Ah! ça, sais-tu bien, mon petit homme, que c'est là de la vraie philosophie?

Le petit garçon : De la vraie.....?

M. L... : Philosophie. Je suis sûr que tu ne sais pas ce que cela veut dire.

Le petit garçon : Non, Monsieur. Ce n'est pas du mal, j'espère.

M. L... : Non, non! Cela veut dire que tu es un enfant sage et raisonnable. Allons, mon ami, je vois en effet que tu n'as besoin de rien, et je ne te donnerai pas de l'argent pour te faire avoir besoin de quelque chose. Dis-moi : ne vas-tu point à l'école?

Le petit garçon : Pas encore, Monsieur; mais mon père a dit que j'irais après la moisson.

M. L... : Il te faudra des livres, alors?

Le petit garçon : Oui, Monsieur; les petits garçons ont un Syllabaire, un Catéchisme et un livre d'Évangile.

M. L... : Eh bien, je me charge de te les donner. Tu en préviendras ton père; et tu lui diras que c'est parceque tu es un bon petit garçon, qui es content de tout.

Le petit garçon : Vous êtes bien honnête, Monsieur. Je vous remercie, et je retourne à mon ouvrage.

M. L... : Adieu, Pierre.

Le petit garçon : Je suis votre serviteur, Monsieur.

LE SERIN ET LE CHARDONNERET.

FABLE.

Par un même et commun destin
Réunis dès leur plus jeune âge,
Élevés dans la même cage,
Un chardonneret, un serin
Faisaient ensemble bon ménage.
Il arrivait bien quelquefois
Que du serin la brillante roulade
Étouffait de son camarade
Le modeste filet de voix;
Mais celui-ci, doux et facile,
Sans se plaindre alors se taisait,
Et de fort bonne foi laissait
Libre carrière au chanteur plus habile.
Or il advint qu'un beau matin,
En s'éveillant de compagnie,
Tous deux entendirent soudain
Une agréable mélodie,
Et virent la petite main
De leur jeune maîtresse Annette
Qui jouait de la serinette.
« Oh! s'écrie enchanté notre chardonneret,
« Quel est cet instrument magique?
« — Vraiment, à ce qu'il me paraît,
« Dit le serin, on veut t'apprendre la musique;
« Mais on y va perdre son temps,
« Car ta petite voix et ta petite haleine
« Auront, je pense, de la peine
« A moduler de tels accents.
« — J'en ai grand peur aussi; cependant, je vais faire
« De mon mieux, dit l'oiseau mignon,
« Pour profiter de la leçon.
« Vous êtes plus heureux, mon frère;
« Car il ne tient qu'à vous, avec cet instrument,
« D'acquérir un bien beau talent.
« — Ah! reprit le serin, je ris de vous entendre:
« Vous ne savez donc pas que Nature, en formant
« Mon gosier flexible et brillant,
« M'a dispensé de rien apprendre?
« Des leçons de chant, entre nous,
« Peuvent être bonnes pour vous;
« Mais moi, qu'ai-je à faire d'en prendre?

D'après cet entretien, on devine aisément
Que le chardonneret, docile aux soins d'Annette,
S'efforça d'imiter la douce serinette,
Tandis que son ami n'y pensa nullement.
Qu'advint-il? Le premier, par un travail constant,
Perfectionna son ramage;
L'accent en devint pur, doux, mesuré, touchant;
Il chantait tout au long *les Amours au village*
Et la waltz de *Robin des bois*,
Pendant que le serin, avec sa belle voix,
Ne savait pas un air, chantait sans goût, sans suite,
Importunait tout le logis,
Si bien que, pour en être quitte,
On l'exila dans un taudis.

Les dispositions qu'on tient de la Nature,
A défaut de travail, sont parfois sans produits;
Un sol moins bon, aidé par la culture,
Donne souvent de meilleurs fruits.

L. P. J.

LITHOGRAPHIE.

On n'exigera sûrement pas de moi que j'entre dans de grands détails sur l'occupation à laquelle se livre le singe représenté dans le dessin joint à ce numéro. Mes lecteurs ont plus d'une fois rencontré de ces petits garçons entre les mains d'un pareil valet-de-chambre, et ils n'auront pas de peine à deviner ce que je ne leur dirai pas. Au lieu donc d'entrer dans une explication, pour laquelle il me faudrait beaucoup de périphrases afin d'éviter l'emploi des mots propres, je vais me livrer à quelques petites réflexions que le sujet m'inspire.

Ce petit garçon est un véritable instituteur d'animaux, et l'on sera peut-être étonné de m'entendre dire que je trouve quelques rapports entre son école et certaines classes que j'ai vues. Quoi donc? s'écriera-t-on, vous avez vu des écoliers qui ressemblaient à des singes et à des chiens? — Je ne dis pas cela tout-à-fait; je ne prétends pas soutenir qu'ils en eussent positivement la mine; mais véritablement, j'en ai vu qui n'étaient guère plus propres, guère plus soigneux de leur personne et de leurs habits, guère plus dégoûtés de toucher des choses sales avec leurs mains. Il y a mieux: j'en ai vu qui étaient moins dociles, moins attentifs, moins empressés de s'acquitter de leur tâche, et qui, de même que le chien et le singe, ne manquaient pas de cesser leurs exercices et de faire les paresseux, aussitôt que le maître avait le dos tourné. J'en ai vu qui, comme le chien, apprenaient leur leçon, la récitaient, sans avoir pris la peine d'y réfléchir et d'en comprendre un seul mot. Enfin, j'en ai vu qui ressemblaient au singe, en ce que, comme dit le proverbe, ils *en cherchaient* aussi à la tête de leur maître, toutes les fois que faire se pouvait.

Vous voyez donc, mes amis, que je n'ai pas tout-à-fait tort de trouver quelques rapports entre certaines écoles de petits garçons, et l'école de l'instituteur d'animaux. Il est bien entendu toutefois que je ne parle d'aucun des lecteurs auxquels je m'adresse. C'est tout simplement une petite causerie que je fais avec eux.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er octobre 1825 pour un an, ou du 1er avril 1826 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de septembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 1er octobre prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 1er OCTOBRE 1826

IIIe ANNÉE. N° 22.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

J'ai desiré savoir quel était le personnage de l'histoire de France que chacun de mes correspondants estimait le plus, parmi ceux qui n'ont pas occupé le trône. Je m'attendais à voir figurer, dans les réponses qui me seraient adressées, un grand nombre de noms. Cependant, tout en me disant qu'on a été fort embarrassé pour choisir entre tant de personnages dont le mérite, les talents et les vertus semblent commander également l'estime et l'admiration, on s'est réuni, à très peu de chose près, en faveur de trois hommes seulement, qui ont au reste de quoi justifier les suffrages de mes jeunes amis. Sully en a obtenu le plus grand nombre; après lui, Bayard; ensuite Turenne; Jeanne d'Arc et le duc de Bourgogne en ont eu aussi quelques uns. Mais j'ai été étonné que, parmi tant de voix à donner, il ne s'en soit trouvé aucune pour d'autres personnages qui me paraissent fort dignes de lutter avec ceux que je viens de nommer; pour Catinat, par exemple, l'un des plus grands capitaines et peut-être le plus honnête homme de son temps; pour Duguesclin qui avait sans doute mérité par de grandes vertus autant que par de grands talents, l'hommage que lui rendit, après sa mort, le gouverneur de Châteauneuf de Randan; pour ce chancelier de l'Hôpital qui offrit le modèle de la vertu la plus pure dans les temps les plus pervers; pour ce Fénélon dont toute la vie fut si belle, si noble, si douce, si touchante, de qui les écrits peignent si bien l'âme indulgente et pure, et qui avait préparé à la France un bon roi dont le règne a été regretté quoiqu'on n'en ait pas joui.

Je pourrais en désigner encore d'autres que je m'attendais à voir choisir par quelques uns de mes correspondants. Il en est un auquel j'avais sur-tout pensé, parce qu'il me paraît être le plus beau modèle de la vertu désintéressée, sans ostentation, sans desir de gloire, de cette vertu chrétienne nommée *charité*, qui fait de grandes choses humblement, qui rend aux hommes de grands services sans leur rien demander en retour, qui ne croit jamais avoir fait plus que son devoir et n'attend sa récompense que du ciel; cet homme, c'est Vincent de Paule. J'ai été charmé, je l'avouerai, qu'au moins une de mes correspondantes, mademoiselle *Caliste B...*, ait pensé à lui; et comme elle a parfaitement bien motivé cette préférence, sa lettre sera la première que je vais imprimer ici:

« Mon bon Génie, j'ai balancé long-temps entre le grand Condé et saint Vincent de Paule; enfin, c'est ce dernier qui l'a emporté. Je l'aime, parce qu'il fut le



père de l'humanité, qu'il fut aimé de Dieu et des hommes, qu'il a été le protecteur de tous les âges, de toutes les conditions et de toutes les nations. Il naquit dans le village de Pouy, l'an 1578. Il fit un voyage sur mer; il fut pris par des corsaires turcs et vendu à vil prix; il fut près de deux ans esclave. Au bout de ce temps il se sauva. De retour à Paris, il visita les criminels, il fit adoucir leur sort. Il fut nommé aumônier des galères, ce qui le fit aller à Marseille. Il allait consoler les forçats, il les embrassait, il baisait leurs chaînes; il adoucit l'horreur de leur situation par ses discours, son affection et ses exhortations; il les fit traiter et nourrir mieux. Un jour, ayant rencontré un forçat qui avait été contraint d'abandonner sa femme et ses enfants dans une grande pauvreté, il se mit à sa place, et la vertu payant la solde du crime (1), il obtint sa liberté et porta assez long-temps la chaîne dont il l'avait délivré. Mais quelques personnes pieuses ayant eu connaissance de ce fait, le retirèrent des galères. Le poids énorme de la chaîne qu'il avait portée lui laissa pour toute sa vie une enflure considérable aux pieds. L'Hôtel-Dieu, alors sans revenus, était dénué de tout; saint Vincent forma une association très nombreuse des dames de la cour qui donnèrent des sommes considérables. Saint Vincent ayant appris, en 1639, l'état déplorable de la Lorraine, résolut de la secourir : il vendit et donna tout ce qu'il possédait; il chargea ses missionnaires de cet argent. A leur retour, ils firent un tableau si frappant de la misère affreuse de cette province, que saint Vincent se promit d'employer de nouveaux efforts pour la secourir. Un jour, cet homme bienfaisant, en passant dans une rue, y vit six ou sept soldats qui, le sabre à la main, poursuivaient un pauvre artisan pour le tuer : saint Vincent se précipita au milieu d'eux et fit un bouclier de son corps au malheureux artisan déjà blessé. Ce héros du christianisme et de l'humanité mourut le 27 septembre 1660, après avoir fondé un grand nombre d'hôpitaux. « Caliste B..., à Mortefontaine. »

Parmi les lettres de mes correspondants qui ont donné la préférence à Sully, je crois devoir choisir la suivante qui est de mademoiselle *Rosalie* ***.

« Bon Génie, à votre question du dimanche 3 septembre, je réponds hardiment : Sully.

« La France était déchirée par les guerres civiles; la branche des Valois s'éteignait, et le royaume allait devenir la proie de l'étranger. Dieu, qui veillait sur notre patrie, ne voulut point abandonner le sang de saint Louis, et il fit monter les Bourbons sur le trône. Henri IV avait toutes les qualités d'un héros; mais il fallait plus encore : il eut le bonheur d'avoir un ami; cet ami fut un grand ministre, et la France fut sauvée.

« Le dévouement de Sully pour Henri IV était sans bornes, mais éclairé, et jamais il ne prouva mieux combien la gloire de son maître lui était chère, qu'en sachant résister à sa volonté, même quand elle s'était laissé surprendre. Tout sacrifier pour le service d'un roi, père de son peuple, c'était travailler au bonheur de l'État. Telle fut la vie entière de Sully. Après avoir, dans vingt combats, répandu son sang pour son prince obligé de reconquérir son royaume, il consolida le trône en rétablissant l'ordre dans les finances, en faisant fleurir l'agriculture et les arts de la paix; et celui qui, durant les guerres de la ligue, avait mis ses bois en vente pour subvenir aux premiers besoins de son maître, trouva le secret de remplir les coffres de l'État, tout en diminuant les impôts. Avec tout autre roi qu'Henri IV, Sully n'eût été qu'un ministre ordinaire, ou peut-être le vertueux, l'austère Sully aurait été repoussé des affaires; sans Sully, Henri eût sans doute encore été un bon prince, mais l'histoire lui contesterait peut-être le titre de grand roi.

« S'il était dans le cœur d'Henri de vouloir que le laboureur mît la poule au pôt, Sully peuvait seul peut-être réaliser ce vœu. « Rosalie ***, à Orléans. »

Dans le nombre des autres partisans de Sully, je dois mentionner, comme ayant bien justifié leur choix, ceux de mes correspondants dont les noms sont ci-après. Je ferai remarquer seulement, à plusieurs d'entre eux, qu'ils se sont un peu trop bornés à retracer l'histoire pure et simple de leur personnage, sans en tirer les conséquences ni établir les comparaisons qui auraient dû motiver la préférence. La même observation s'appliquera à la plupart des lettres de ceux qui ont adopté d'autres héros.

Mlle *Blanche R...*; M. *Eugène Delisle*, à Périgueux; Mlle *Aline L....*, à Baugé; Mlle *Sophie Ch....*; Mlle *Cateau P....*, à Maestricht; M. *Jules R.....*, à Bressuire; M. *Albert Patersi*; Mlle *Louise D....*, à Dinan; Mlles *Alexandrine* et *Victorine P....*, à Rouen.

Ce sont particulièrement mes plus jeunes correspondants qui se sont prononcés en faveur de Bayard; c'est pourquoi j'insérerai ici deux des lettres qui le concernent, afin d'en donner une des plus avancés et une des plus jeunes. La première est de M. *Louis de Saint-Auvant*, l'autre, de Mlle *Amélie W...*, agée de neuf ans.

« Mon bon Génie, les fastes de la nation française offrent de si beaux et de si nombreux modèles de vertu et d'héroïsme, qu'il est bien difficile de fixer son choix parmi tant de grands hommes en tout genre.

« Mais si vous demandez quel est celui dont les modestes vertus, dont les titres de gloire font battre mon jeune cœur et que j'estime par-dessus tout, c'est

« (1) Je dois vous dire, mon bon Génie, que cette belle idée n'est pas de moi, mais bien de M. l'abbé Longin. »

Bayard, c'est lui que je nomme sans hésiter, et auquel je voudrais ressembler de préférence.

« Nos bons aïeux, en donnant à Bayard le nom de chevalier *sans peur et sans reproche*, ont fait en peu de mots son plus bel éloge; et jamais on ne transmit à la postérité de plus simple et plus naïve apologie.

« Toujours fidèle à son Dieu, à son roi, à son pays, personne ne connut et ne remplit mieux que lui tous les devoirs d'un loyal et vaillant chevalier. Inaccessible à l'intrigue, à la corruption, à tout ce qui peut flatter la vanité des hommes, cet humble guerrier, loin de briguer l'honneur du commandement, préférait être en sous-ordre à l'armée, et le poste du péril était l'unique objet de sa noble ambition. Aussi généreux que désintéressé, il distribuait sans réserve à ses soldats les fruits de la victoire, ou dotait de ses propres deniers la vertu malheureuse.

« Enfin, après tant de glorieux exploits, frappé du coup mortel, on vit ce héros chrétien donner aux deux armées l'exemple de la plus touchante résignation, et d'une bouche expirante adresser à son ennemi même, qui lui exprimait ses regrets, la réponse mémorable qui seule suffirait à sa gloire et me détermine à lui donner la palme.

« Louis de Saint-Auvant. »

« Mon bon Génie, le personnage de l'histoire de France que j'estime le plus est Bayard, surnommé le chevalier sans peur et sans reproche. Il naquit en 1476, et mourut en 1524. Il fut dès l'enfance plein de courage et très respectueux envers ses parents, et annonça par là ce qu'il devait être un jour. Pour empêcher ses soldats de piller les villes prises d'assaut, il leur donnait de son propre argent. Il défendit Mézières, en 1521, presque sans munitions et sans soldats. Je voudrais, disait un capitaine ennemi, qu'il y eût dans la place deux mille hommes et plus, et que Bayard n'y fût point. On lui demandait un jour quels biens un noble devait laisser à ses enfants: Ce qui ne craint, répondit Bayard, ni le temps, ni la puissance humaine; la sagesse et la vertu. Je pourrais encore, mon bon Génie, vous citer beaucoup d'autres traits de Bayard, et vous parler de sa mort qui fut fort belle; mais tout le monde la connait, et je trouve que ce surnom de sans peur et sans reproche suffit pour exprimer ses vertus.

« Amélie W...., à Corbeil. »

Je mentionnerai, comme méritant d'être distinguées parmi les lettres sur Bayard, celles qui portent les signatures suivantes :

Mlle *Augustine* ***, au Lude; Mlle *Augusta S. de C...*, à Crans; Mlle *Delphine F....*, à Vienne; MM. *Gabriel* et *Ernest d'Erceville;* M. *Daniel Gavet;* M. *Charles d'Etchégoyen.*

Je passe maintenant à Turenne, et je me bornerai à une seule lettre qui est de Mlle *Antoinette R. de la M...*

« Mon bon Génie, parmi les hommes les plus estimables de la France, je mets en première ligne le grand Turenne, né à Sédan, le 11 septembre 1611.

« C'était un général tout à-la-fois brave, habile et prudent; toute sa vie militaire en est la preuve irrécusable. Ses mœurs étaient pures; sa modestie n'a peut-être jamais eu ni d'exemple ni d'imitateurs. C'est par ma faute, dit-il un jour, que la bataille de Rhétel a été perdue. Les ennemis sont venus à nous, écrivait-il à sa femme après la victoire des Dunes, et ils ont été battus.

« Plusieurs traits attestent son désintéressement : d'un côté, il se privait de tout pour ses soldats; d'autre part, il faisait des largesses à ses officiers et avait la délicatesse de leur laisser croire qu'elles venaient du roi. Ennemi du mensonge, il résista courageusement aux exigences du premier ministre qui voulait lui faire trahir la vérité. Il n'était pas moins juste et consciencieux, puisqu'il refusa cent mille écus que lui offrait une ville pour qu'il s'abstint de faire passer l'armée sur son territoire, en disant aux députés : Votre ville n'est pas sur la route où j'ai résolu de passer.

« Enfin, mon bon Génie, je trouve que ce héros a réuni dans sa personne le courage et l'intrépidité d'Alexandre, la pureté de mœurs de Scipion, la prudence et la modestie de Fabius, le désintéressement de Fabricius, et la justice d'Aristide. Aussi ne crut-on pouvoir mieux reconnaître son grand mérite qu'en lui accordant la sépulture royale.

« Antoinette R. de la M...., à Marseille »

Le choix de Turenne a aussi été très bien motivé par Mlle *Ariane S. de C.*, à Crans; M. *Jules Guérin;* Mlle *C. A...*, à Saint-Martin-le-Beau; et M. *F. L. G. D*, élève de l'institution Morin.

Quoique Jeanne d'Arc ait obtenu peu de suffrages, je dois d'autant moins omettre ce qui la concerne, qu'on lira sans doute avec plaisir la lettre suivante de Mlle *Célinie de B.* :

« Mon bon Génie, le personnage de l'histoire de de France qui mérite le mieux notre estime et notre admiration est, je crois, Jeanne d'Arc. Sa mission divine, ses exploits surnaturels, sa vertu constante, sa mort héroïque, tout en elle est admirable ou merveilleux. Son histoire est si connue que je ne vous la raconterai point. Cependant je ne puis m'empêcher de vous dire combien j'ai été frappée de voir cette pauvre villageoise de dix-sept ans sauver la monarchie française d'une ruine qui paraissait inévitable. Elle fait au roi Charles VII des promesses qui semblent impossibles à réaliser, et elle les remplit toutes. La

levée du siège d'Orléans, le sacre du roi à Reims étaient, disait-elle, les deux objets de sa mission, et ces deux entreprises jugées impraticables sont exécutées comme elle l'avait prédit. Sa gloire, l'éclat qui s'attache à elle ne changent rien à son humble piété; elle rapporte constamment à Dieu les grandes actions qu'elle fait en son nom. Plus admirable encore au milieu des rigueurs d'une dure captivité et des tourments du plus affreux supplice que sur les remparts d'Orléans et à côté de l'autel de Reims, ses réponses à ses juges sont sublimes. Si je ne craignais d'alonger trop ma lettre, je les rapporterais toutes. Je citerai seulement celle qu'elle fit à la demande par quel sortilège elle avait fait faire à ses soldats des choses si extraordinaires? « Je disais : Entrez au milieu des « Anglais; et j'y entrais moi-même. » Ceux qui ont cru voir une blanche colombe s'envoler de son bûcher, ont fait une juste allusion à la pureté de son âme et au merveilleux de sa vie. « CÉLINIE DE B...., à Caen. »

Le duc de Bourgogne n'a pas eu le temps d'appliquer au bonheur des hommes les vertus que le ciel avait mises dans son âme, et que son digne précepteur avait su développer en lui. Cependant, puisqu'elles ont assez frappé plusieurs de mes correspondants pour qu'ils l'aient mis au premier rang entre les hommes les plus dignes de l'estime de la postérité, je donnerai au moins un extrait de ce qui m'a été écrit à ce sujet. Je le tire de la lettre de Mlle *Clémence de F....*

« Mon bon Génie, je me suis décidée en faveur du duc de Bourgogne, parce qu'il me semble réunir à-la-fois les vertus qui font le vrai chrétien, et celles qui le mettent au rang du meilleur des princes. Il eut de grands défauts dans son enfance, mais graces aux soins de Fénélon, il les surmonta tous. Il joignait aux talents de l'esprit toutes les qualités du cœur. Son attachement et sa reconnaissance pour Fénélon furent à toute épreuve. Il se montra si sensible à sa disgrâce, qu'on voit en lui le parfait modèle de l'amitié. Ne pouvant le suivre dans son exil, il le consolait par ses lettres pleines de tendresse. Il avait l'âme trop grande pour se rendre esclave de la flatterie, aussi ses courtisans étaient bien sûrs de lui déplaire en y ayant recours. Avec quelle franchise et quelle simplicité il demande à Fénélon de lui retracer ses devoirs et de l'avertir de ses défauts! Ce prince se montra toujours digne de l'amour des peuples..... Il est à regretter qu'il n'ait pas régné; il eût rappelé le règne de saint Louis. « CLÉMENCE DE F.... »

Une de mes malignes petites correspondantes a voulu se venger de l'embarras que j'ai pu lui causer, et me le faire éprouver à mon tour, en me demandant d'exprimer ma propre opinion sur ma dernière question et sur la précédente. Mais j'ai un moyen de m'en tirer. Mon opinion, puisque opinion il y a, est que mes jeunes correspondants, ayant en général fort bien motivé les choix divers qu'ils ont faits respectivement, m'ont prouvé qu'il était à-peu-près imposible de décider avec justice quel est, soit dans l'histoire Ancienne, soit dans l'histoire de France, le personnage qui mérite d'une manière absolue le plus d'estime.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est SOURIRE, dans lequel on trouve *sou* et *rire*. Mlle *Antoinette R. de la M....* m'en a donné l'explication la plus complète, dans les termes suivants :

« On entend actuellement par *sou* une pièce de monnaie de cuivre, dont vingt valent un franc. On désignait autrefois par la même dénomination une monnaie de compte d'un quart plus forte; c'était le *sou parisis.*

« Le sou d'or était en usage sous les empereurs romains; c'étaient eux sans doute qui l'avaient introduit en France. Il valait 40 deniers d'argent fin et pesait environ 21 grains; il vaudrait aujourd'hui 11 francs. Sur l'un de ses côtés était la tête ou le buste d'un de nos rois, et de l'autre, une croix. Cette monnaie a disparu sous le règne de Philippe-le-Bel.

« Le mot *rire* exprime un mouvement des traits du visage qui marque la satisfaction que nous éprouvons. On rit parce qu'on est gai et content, ou parce qu'on veut le paraître; on rit quelquefois avec malignité, et quelquefois aussi, ce qui n'est jamais décent, pour se moquer. Le rire est sans contredit naturel, puisqu'on a ri dans tous les temps et par-tout, et que souvent il nous est impossible de le retenir, ce qui, dans certaines occasions, est fort désagréable et très impoli.

« Le *sourire* exprime un sentiment plus doux; il est marqué par un léger mouvement des lèvres et des yeux. Qu'il est agréable d'obtenir un sourire de nos parents! C'est une espèce de talisman qui, par ses charmes, nous fait supporter les dégoûts inséparables des études auxquelles on nous applique, et nous y fait persévérer. « ANTOINETTE R. DE LA M..., à Marseille. »

On m'a fait une observation qui m'a paru fort juste, et à laquelle je ne manquerai pas d'avoir égard; on m'a représenté que mes questions étaient souvent trop fortes pour les plus jeunes de mes abonnés qui se trouvaient ainsi privés d'y répondre, et l'on a paru desirer que j'en fisse en même temps, chaque fois, une plus simple et plus à leur portée. Je m'empresse d'adopter cette idée et je la suivrai à l'avenir, excepté cependant pour la question des prix; mais j'aurai soin qu'elle soit à la portée de tous mes lecteurs, et comme je les partage, selon leur âge, en deux classes à chacune desquelles je destine un prix, les plus jeunes ne devront pas être effrayés de la concurrence des plus avancés. C'est dimanche prochain que seront proposés ces prix annuels qui doivent être décernés au mois de novembre avec le prix de semestre.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 8 octobre 1826

IIIe année. N° 23.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE HÉRISSON.

On s'attache par les soins que l'on donne et par le bien que l'on fait. Cela est si vrai, qu'une de mes jeunes abonnées, pour avoir sauvé un petit hérisson qui était prêt à périr et l'avoir ensuite élevé, a conçu, en faveur de cette bête disgracieuse, le même attachement qu'aurait pu lui inspirer le plus joli petit oiseau. Elle m'a fait part en termes fort touchants de sa tendresse pour son hérisson; elle prétend qu'on ne rend pas justice à ce pauvre animal, et que parce qu'il est laid, on lui refuse à tort des qualités plus solides et plus estimables; enfin elle m'a prié de faire, dans mon Journal, un article sur le hérisson qui, assure-t-elle, gagne beaucoup à être connu. Je vais la satisfaire, mais je doute qu'il me soit facile d'inspirer à d'autres jeunes personnes le desir d'élever aussi quelqu'un de ces animaux, dont le nom seul est assez peu attrayant.

Le hérisson est un animal dont le corps a neuf à dix pouces de longueur. Son museau a un peu la forme de celui du cochon; ses yeux sont petits et à fleur de tête; ses oreilles, courtes et larges: ses jambes si courtes que l'on n'aperçoit que les pieds qui sont divisés en cinq doigts. Le dessus de la tête et du corps est protégé par des piquants durs et pointus. Ces piquants, dont il est *hérissé* et d'où il tire son nom, ne sont pas des armes dont cet animal puisse se servir pour attaquer; à peine en fait-il usage pour se défendre, et le courage n'a aucune part à sa défense qui n'est que l'effet de la peur, et qui se réduit à se resserrer en boule, à rester immobile, et à présenter à son ennemi un globe hérissé de pointes dures et acérées. Dans cet état le hérisson brave les attaques des autres animaux; la plupart des chiens se contentent de l'aboyer et ne se soucient pas de le saisir. Ceux que l'on anime à ce genre d'attaque, se mettent le nez et la gueule en sang. Un cultivateur des environs de Lunéville avait un chien qui faisait une guerre très vive aux hérissons, mais il se gardait bien de les toucher. Dès qu'il apercevait un de ces animaux, il aboyait de toutes ses forces pour appeler du secours; si l'on ne venait pas à ses cris, ce chien intelligent creusait la terre avec ses pattes tout près de l'endroit où le hérisson était resserré en boule, le faisait rouler dans le trou, le couvrait de terre, et courait à la maison chercher quelqu'un qu'il amenait à l'endroit où il avait laissé son ennemi enterré.

La peur oblige aussi quelquefois le hérisson à lâcher son urine, dont la mauvaise odeur d'ambre est bien propre à rebuter les assaillants. Quand ces animaux n'ont rien qui les inquiète, leurs piquants sont

couchés en arrière les uns sur les autres comme une espèce de poil. Le hérisson vit dans les bois et dans la campagne; il se retire sous des racines, des pierres, des rochers, ou dans des troncs d'arbres. Les crapauds, les limaçons, les gros scarabées et d'autres insectes font sa principale nourriture; il mange aussi des racines et les fruits qui tombent des arbres. Les femelles font leurs petits sur un lit de mousse, sous un buisson, ou au milieu de hautes herbes. A leur naissance, ces petits sont blancs et parsemés de points d'où doivent sortir les piquants; ils font alors entendre un cri faible, assez semblable à un sifflement.

Les hérissons ont le naturel indolent, timide et doux; ils ne cherchent point à mordre ni à frapper de leurs pieds; ils sont même susceptibles de quelque docilité. On a vu de ces animaux obéir à la voix de leur maître, se dérouler quand il le leur commandait, et se laisser manier et tourmenter. C'est là ce que je puis dire de plus avantageux en leur faveur; mais je conçois qu'on leur sache gré de la moindre marque d'intelligence, car elle étonne de la part d'un animal dont l'extérieur en annonce si peu. Au reste, la captivité leur est odieuse; la mère abandonne ses petits nés dans l'esclavage, dès qu'elle peut s'en tirer elle-même; et dans cette espèce, la tendresse maternelle le cède à l'amour de la liberté. Le hérisson d'ailleurs est un animal peu utile à l'homme. On mange sa chair dans quelques pays, particulièrement en Espagne; mais on n'en fait aucun cas chez nous. Il faut au moins lui rendre la justice de dire qu'il ne fait point de mal dans les jardins ni dans les potagers. Il y a même des endroits où on le met dans les clos, parce qu'on croit qu'il fait la chasse aux souris, aux rats et aux mulots. C'est par le même motif que l'on en élève dans les maisons, comme des chats, sur les bords du Tanaïs. Ce n'est guères que pendant la nuit qu'il peut faire cette chasse, car il dort presque tout le jour, et passe l'hiver engourdi dans des arbres creux, de même que les marmottes.

Voilà tout ce que je puis dire sur ce pauvre animal. J'ai peur que ma jeune abonnée ne soit pas contente de cet article; mais il est possible que son élève fasse une exception parmi les hérissons. Ce qui est certain, c'est qu'elle a fait une action louable en sauvant un innocent animal prêt à périr, et en lui donnant des soins.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS POUR LA TROISIÈME FOIS PAR LE BON GÉNIE.

Il n'est rien de si embarrassant que de recevoir des louanges dont on ne se sent pas digne.

L'embarras et la honte deviennent plus grands encore, si l'on sent que ces louanges seraient dues à un autre.

C'est un manque de probité odieux, et une prétention bien ridicule, que de s'attribuer le mérite ou le savoir d'autrui, pour l'emporter sur ses émules.

LES PETITS MIROIRS.

CONTE.

Aline avait compté dix ans;
Aline chérissait sa mère,
Et chaque jour formait des vœux ardents
Pour réussir à ne point lui déplaire;
Mais Aline était fort légère,
En sorte que ses vœux souvent
Étaient emportés par le vent,
Et mainte sottise était faite
Avant même que la pauvrette
Soupçonnât pourquoi ni comment.
Alors l'aimable et douce Aline
Se repentait, se désolait;
Mais quoiqu'elle en fût bien chagrine,
Le mal n'en était pas moins fait.
Repentir est chose touchante,
S'il est suivi d'un franc retour;
Nouveau repentir chaque jour
N'est que chose décourageante.
C'était là ce que mainte fois,
Sans en être plus réfléchie,
Avait pensé notre étourdie.
Un soir, le long d'un petit bois,
Elle se promenait seulette,
Repassant tout bas dans sa tête
Ses fautes du jour et du mois.
« Mais comment donc, se disait-elle,
« Desirant ne faillir en rien,
« Aux vœux que j'ai formés suis-je si peu fidèle?
« N'existe-t-il donc nul moyen
« D'être avertie à temps et du mal et du bien?
« Car enfin, je veux être sage;
« Et c'est malgré ma volonté,
« C'est par pure légèreté
« Que mon esprit distrait, imprévoyant, volage,
« Loin de la bonne route est souvent emporté.
« Ah! si je connaissais quelque fée ou génie
« Qui me donnât un talisman
« Pour m'empêcher d'être étourdie,
« Je n'affligerais plus maman! »

Ne croyant pas être entendue,
Elle avait prononcé tout haut ces derniers mots,
Quand tout-à-coup s'offre à sa vue
Une femme ridée, édentée et bossue,
Sur sa bosse portant deux énormes fagots,
Et qui s'efforçait à grand'peine
D'en charger encore un sur son malheureux dos.
« Ma belle enfant, dit-elle en reprenant haleine,
« Donnez-moi, s'il vous plaît, un petit coup de main.
« — Bien volontiers, » répond notre Aline empressée;
Et plus prompte que la pensée,
Elle court au fagot qu'elle enlève soudain.
« Grand merci, dit la vieille; avant qu'il soit demain,
« Belle enfant, votre complaisance
« Aura reçu sa récompense. »
A ces mots, stupéfaite, Aline s'arrêta;
Elle voulait parler, mais sa voix étouffée
Pendant un instant lui manqua.
« Quoi donc! dit-elle enfin; seriez-vous une fée?
« Vous en avez bien l'air! — Je n'ai pas cet honneur,
« Dit la vieille, et malgré ma bosse,
« Je ne suis pas même la sœur
« De la célèbre Carabosse.
« Mais je n'en sais pas moins tout ce qu'en cet instant,
« Vous desirez, aimable enfant:
« Vous gémissez d'être légère;
« Et pour vous indiquer toujours, à tout moment,
« Ce qu'il faut éviter, ce que vous devez faire,
« Vous voudriez un talisman.
« Eh bien, apprenez qu'il existe,
» Ce talisman si précieux.
« Je ne puis vous dire en quels lieux;
« C'est à vous de chercher: mais sachez qu'il consiste
« En deux jolis petits miroirs,
« Tous deux bien brillants, quoique noirs,
« Dans lesquels vous lirez, à toute heure, et de suite,
« La règle de votre conduite
« Et jusqu'à vos moindres devoirs.
« Eh bien! vous semblez interdite.....
« De trouver ce trésor perdriez-vous l'espoir?
« Écoutez! à mon tour je vous dois un peu d'aide:
« Observez bien, et dès ce soir,
« Je vous dis que vous pouvez voir
« La personne qui le posède. »

La vieille à ces mots s'éloigna,
Laissant Aline bien pensive;
Celle-ci, crédule et naïve,
Tout lentement au logis retourna.
Elle y parut silencieuse
Pendant tout le reste du jour,
Demeura dans un coin, rêveuse,
Observant chacun tour-à-tour,
Et cherchant son trésor. « Ce soir, se disait-elle,
« Ce soir même, à moi doit s'offrir
« La personne aux mains de laquelle
« Je puis, dit-on, le découvrir.
« Sans doute c'est une étrangère;
« Car j'ai souvent ici fureté tous les coins,
« Et sans connaître alors sa vertu singulière,
« Je l'aurais entrevu du moins.
« Voyons, attendons! » La pauvrette
Ne s'apercevait pas qu'il était déjà tard
Et qu'il fallait bientôt songer à la retraite.
Cependant sa mère inquiète
fixait sur elle un doux regard,
Et semblait l'avertir de gagner sa chambrette.
De ce regard tendre, expressif,
Aline à la fin fut frappée,
Et levant sur sa mère un œil brillant et vif:
« Ah! les voilà, dit-elle, on ne m'a pas trompée;
« Voilà mes deux miroirs, voilà mon talisman!
« Ce sont les beaux yeux de maman!

L. P. J.

PRIX

PROPOSÉS PAR LE BON GÉNIE.

Voici une époque intéressante pour nous, mes amis. Je dis pour nous, car le petit concours qui va s'ouvrir n'excitera pas votre intérêt plus vivement que le mien, et ne me causera pas moins de plaisir qu'à vous. Si vous l'attendiez avec impatience, je n'étais pas moins pressé d'arriver au moment où j'ai la satisfaction d'offrir quelques encouragements à vos premiers travaux, où je puis vous montrer combien je suis touché de votre attention à mes petites leçons, de votre zèle à me faire jouir de vos progrès. Je vois que vous ne doutez pas de l'intérêt que j'y prends, que vous me traitez comme un ami, et je vous sais bien bon gré de cette aimable confiance.

Voici donc, disais-je, le moment de proposer nos prix annuels. Je me garderai bien de le retarder; c'est pourquoi je vous fais aujourd'hui la question suivante:

Un enfant, qui ne dispose pas de sommes d'argent, ni d'aucun effet de valeur, a-t-il quelques moyens d'exercer la charité envers les malheureux, et de leur procurer du soulagement? — S'il en a, quels sont ces moyens?

Il sera décerné deux prix pour les réponses à cette question; l'un à celui ou celle de mes lecteurs et lectrices les plus avancés, l'autre à celui ou celle de mes plus jeunes lecteurs et lectrices, qui y auront le mieux répondu. Je les partagerai à cet effet en deux classes, comme je l'ai fait les années précédentes. Je les prie donc de ne pas oublier d'indiquer leur âge au-dessous

de leur signature; ceux et celles qui y manqueraient seraient, de toute nécessité, placés dans la classe des plus avancés.

J'espère qu'au moyen de cette division, mes plus jeunes amis ne seront pas effrayés de la concurrence des autres. La question est à la portée de tous ceux qui ont un bon cœur, et par conséquent de tous mes lecteurs, quel que soit leur âge. Qu'ils me disent donc ce que leur cœur leur inspirera; c'est à lui que je m'adresse, plutôt qu'à leur esprit et a leur instruction.

J'attendrai les réponses dans le délai d'ici au dimanche 23 octobre courant, inclusivement. Passé ce terme, aucune ne sera plus admise à concourir.

Indépendamment de ces prix annuels, il sera décerné en même temps un prix de semestre à celui ou celle de mes correspondants et correspondantes habituels, qui a le mieux répondu à mes diverses questions faites depuis le 1[er] mai dernier.

Comme de coutume, ces prix consisteront en livres élégamment reliés.

Voici, mes bons amis, la première partie de ma tâche faite; c'est à vous de me préparer la seconde que je suis disposé à remplir avec beaucoup d'empressement.

ANECDOTE

RACONTÉE POUR LA DEUXIÈME FOIS.

L'abbé Gaultier était l'ami des enfants, un véritable bon Génie pour eux. Il a composé des livres charmants, et inventé des méthodes avec lesquelles on s'instruit en s'amusant. Toutes les semaines, il réunissait chez lui un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles, qui y venaient accompagnés de leurs mamans, et auxquels il enseignait beaucoup de choses utiles, en jouant avec eux. Chaque leçon était une partie. Les élèves attentifs, qui répondaient bien, gagnaient des jetons, et celui qui en avait le plus gagné à la fin de la partie était proclamé président, pour occuper la place d'honneur à la leçon suivante.

Un jour, (j'ai été témoin de ce fait), l'abbé Gaultier avait proposé une question assez difficile, en annonçant que celui qui pourrait la résoudre gagnerait dix jetons. Dix jetons! cela faisait une bonne avance pour arriver à être président. Aussi, voilà chacun se grattant le front et levant le nez au plafond, comme si la solution eût été là. Involontairement, par distraction, une maman, qui se trouvait placée derrière son fils, lui souffla la réponse. Il n'y eut que lui qui l'entendit, et il la répéta aussitôt. « C'est très bien, mon ami, dit l'abbé Gaultier; tres bien, voilà les dix jetons. » Cependant, le jeune garçon baissait les yeux d'un air embarrassé et confus; car il sentait qu'il n'avait ni mérité les éloges qu'on lui donnait, ni gagné loyalement les dix jetons qui lui étaient offerts. Il étendit la main en hésitant, y reçut les dix jetons, et après les avoir contemplés un moment, les rejeta sur le milieu de la table, en disant : « Non, monsieur l'abbé, je ne puis pas les recevoir, parce que maman m'a soufflé. » A ces mots, sa mère l'embrassa tendrement, et un murmure d'approbation circula tout autour de la table. « Ce que vous venez de faire, dit l'abbé Gaultier, est encore mieux que d'avoir résolu ma question, aussi en serez-vous bien plus récompensé. Si vous n'avez pas gagné les dix jetons, vous venez d'acquérir l'estime et l'amitié de dix camarades, en leur donnant un honorable exemple de droiture, de délicatesse et de sincérité. »

NOUVELLES.

La grande nouvelle du moment c'est la rentrée des classes. J'ai voyagé l'autre jour dans une diligence qui était toute remplie d'écoliers, et j'ai vu avec plaisir qu'ils revenaient fort gaiement reprendre leurs travaux. Et dans le fait, pourquoi en seraient-ils attristés? n'est-ce pas une jouissance que d'apprendre? n'est-ce pas une satisfaction, de sentir qu'on acquiert de nouvelles connaissances, et qu'on se met en état d'occuper honorablement sa place dans la société? n'est-ce pas un bonheur, de penser qu'on fait par ses progrès la joie de ses parents? n'est-ce pas une douce chose que l'espérance d'obtenir à la fin de l'année des succès flatteurs? Sans doute les vacances sont un temps fort agréable, mais elles perdraient bientôt leur charme, si elles duraient toujours. Le repos n'est bien goûté qu'après le travail; le plaisir, qu'après l'accomplissement des devoirs. Quand on s'est reposé et diverti quelque temps, il faut que de nouveaux travaux, de nouveaux devoirs préparent les douceurs d'un nouveau repos et de nouveaux plaisirs. Il en est de cela comme du printemps, qui aurait moins de charmes s'il n'était précédé de l'hiver. Aussi, voilà les feuilles qui jaunissent et qui tombent, les jours qui raccourcissent, le vent qui souffle, les nuages qui parcourent l'atmosphère, l'hiver enfin qui s'avance. Mais quand il sera passé, comme le soleil de mai nous paraîtra beau! Et comme les vacances prochaines seront riantes, quand nous aurons la conscience d'avoir bien employé notre année!

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 15 OCTOBRE 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 24.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LE FOURMILION.

J'ai déjà eu l'occasion, mes amis, de vous entretenir des mœurs intéressantes de plusieurs espèces d'insectes; mais depuis assez long-temps j'avais laissé de côté cette classe de petits animaux, pour traiter d'autres sujets, soit d'histoire naturelle, soit de physique; car je pense vous être agréable en variant autant que possible la nature de nos entretiens. Pour revenir aujourd'hui aux insectes, j'en choisis un que plusieurs d'entre vous connaissent probablement, et dont j'imagine que l'histoire sera intéressante pour tous; c'est le *fourmilion*.

On donne ce nom à la larve d'un insecte volant. Arrivé à ce dernier état, après avoir subi ses métamorphoses, il porte le nom de *myrméléon;* il est muni de quatre ailes transparentes; son corps est alongé et cylindrique. Sous cette forme, son histoire n'offre rien de bien curieux, et n'a de l'intérêt que pour les naturalistes. Il n'en est pas de même de la larve, c'est-à-dire du *fourmilion*, dont nous allons nous occuper.

Cette larve est de couleur grisâtre; elle a six pattes, le ventre très gros, la tête fort petite et armée de deux cornes longues, mobiles, dentées intérieurement dans presque toute leur longueur, et terminées en pointe. Ces deux cornes lui servent de pinces et de suçoirs.

Le fourmilion marche très lentement et à reculons. Il est carnassier, et se nourrit d'insectes, particulièrement de fourmis, comme son nom l'indique; mais toutefois, il n'est pas très difficile sur le choix, et il mange même au besoin ceux de son espèce. Lent et gêné dans les mouvements de son corps, le fourmilion ne pourrait attraper, à la course, des insectes dont la plupart sont plus agiles que lui; mais la nature lui a enseigné les moyens de leur tendre des pièges. Il sait disposer le lieu où il se fixe, de manière que sa proie vient tomber dans ses cornes qui l'attendent. Il se loge dans le sable, où il se tient tranquille au fond d'un trou fait en entonnoir; il y est caché entièrement, à l'exception de ses cornes qu'il tient élevées au-dessus et écartées l'une de l'autre. Malheur alors à tout insecte imprudent, à la fourmi sur-tout, qui, en cheminant, ose en approcher. Si un de ces insectes est assez éloigné pour que la larve ne puisse le saisir, elle fait pleuvoir sur lui une si grande quantité de sable, avec sa tête, dont elle se sert comme d'une pelle, qu'il en est étourdi; il achève de perdre l'équilibre qu'il avait peine à conserver sur un terrain en pente, et vient tomber au fond du trou, entre les pinces meurtrières de la larve, qui le serrent aussitôt et le percent en se refermant.

Quand le fourmilion est ainsi maître de sa proie, il l'entraîne sous le sable pour la sucer à son aise, et après avoir tiré de l'insecte ce qu'il a de succulent, il jette au-delà des bords de son trou le cadavre desséché, qui lui devient inutile.

On ne trouve ces larves que dans les terrains sablonneux et composés de grains fins. C'est au pied des vieux murs, dans les endroits les plus dégradés et exposés au midi, qu'elles s'établissent le plus ordinairement. Un fourmilion n'habite pas toute sa vie le même trou; il en change quand celui qu'il s'était fait a été dérangé, ou quand il n'y fait pas assez de capture. Lorsqu'il se détermine à l'abandonner, il se met en marche, parcourt les environs; le chemin qu'il fait est marqué par une espèce de petit fossé d'une ligne ou deux de profondeur. Arrivé à l'endroit qui lui convient, il se creuse une nouvelle habitation avec une ardeur infatigable. Pour donner de justes proportions à son entonnoir, il en trace l'enceinte en faisant un fossé semblable à celui qu'il forme en marchant. Ce fossé décrit un cercle plus ou moins grand, depuis quatre à cinq lignes, jusqu'à plus de trois pouces de diamètre, selon la grosseur de la larve, qui augmente à mesure qu'elle approche du moment de sa métamorphose. Ce cercle forme l'ouverture du trou que l'animal creuse en entonnoir, et qu'il achève quelquefois dans l'espace d'une demi-heure. Aussitôt que le trou est fini, le fourmilion se cache dans le fond pour y attendre sa proie, et a souvent la patience de l'attendre fort long-temps, dans une immobilité complète.

Cette larve sort de l'œuf qui la produit en été ou en automne, et ne subit sa première métamorphose que l'année suivante. Cela a lieu dans le trou même qu'elle a creusé; ou bien elle choisit dans le sable un endroit commode pour y faire la coque dans laquelle elle se renferme. Cette coque est ronde; l'extérieur est composé de grains de sable qui tiennent ensemble par des fils de soie, que la larve tire de filières qu'elle a à l'extrémité du corps; l'intérieur est tapissé d'une soie d'un blanc satiné. Quinze à vingt jours après que la chrysalide s'est renfermée dans cette coque, l'insecte parfait en sort par une ouverture qu'il y fait, et s'envole.

On peut élever des fourmilions dans du sablon, en ayant soin de leur donner des fourmis, des mouches ou d'autres insectes. Je me rappelle que je me suis procuré cet amusement quand j'étais écolier. J'avais trouvé beaucoup de fourmilions, dans un endroit où l'on dirigeait souvent nos promenades. Je les avais mis dans une grande boîte remplie de sable, où j'avais le plaisir de les voir construire leurs trous. Mais je ne leur donnais pas de fourmis, parce que j'ai toujours eu une sorte de prédilection pour cet insecte industrieux; et je me contentais de les nourrir avec les mouches importunes que j'attrapais, lorsqu'elles venaient me tourmenter tandis que je faisais mon thème ou que j'apprenais une leçon.

LE TEMPS PERDU
NE SE RETROUVE PAS.

Frédéric de P...., orphelin de père et de mère, devint l'idole d'une grand'tante fort âgée, à laquelle il fut confié, et qui environna son enfance des soins les plus tendres, mais il faut l'avouer, les moins éclairés. Habitué à faire du matin au soir ce qui lui plaisait, Frédéric entendait répéter qu'il serait un grand musicien, qu'il avait un goût prononcé pour la poésie, parce qu'il chantait assez juste *Vive Henri Quatre*, et avait retenu facilement trois ou quatre fables de La Fontaine. Il grandit avec l'idée qu'il serait riche, puisque la fortune de sa tante lui était destinée, et il se nourrit de la pensée que la culture des beaux arts était la seule chose qui lui convînt et pour laquelle il eût des dispositions. Malheureusement, cette vie paisible fut traversée par l'arrivée d'un cousin, homme de mérite, dont le fils, nommé Théophile, avait deux ou trois ans de plus que Frédéric. Questionné par ce cousin, il fut bientôt reconnu que le pauvre Frédéric ne savait rien, et ce qui était pire, n'avait pas envie d'apprendre grand chose. Cependant, la grand'tante, par respect humain, fut forcée de se rendre à la nécessité de le mettre en pension. En conséquence, on choisit la meilleure, et ce fut celle où Théophile faisait ses études, et où il avait déjà obtenu des succès d'autant plus importants pour lui, qu'il ne possédait aucune fortune et qu'il devait seul se créer un avenir.

Un an s'écoula, et Frédéric, d'un caractère doux et d'un excellent naturel, n'avait donné lieu qu'à une seule plainte de la part de ses maîtres; c'est qu'il ne travaillait avec zèle qu'à l'étude du violon, et qu'il passait une partie du temps de ses leçons à faire des vers adressés à toute la maison, sans en excepter Eustache, le vieux portier, qui vendait aux écoliers des pommes et des billes. Le jeune homme écrivit aussi à sa tante, à l'époque du jour de l'an, et après un long compliment en vers emphatiques et rimés tant bien que mal, il se permit quelques plaintes amères sur la vie de pension qu'il déclara nuire infiniment à sa santé. Indépendamment de cette détestable nécessité de se lever de grand matin et toujours à la même heure, il était persuadé que celle d'être long-temps en place, occupé à écrire, devait l'empêcher de grandir; et l'expérience lui avait déjà prouvé, disait-il, que des inquiétudes dans les jambes et des migraines

étaient les moindres résultats de coutumes aussi barbares. Il ajoutait que cette assiduité de commande ne pouvait s'accommoder avec son goût *passionné* pour les arts et la poésie, et qu'il fallait en accuser *la nature*, s'il se refusait à de froides études pour suivre ses inspirations dans la carrière de l'imagination. Ce pathos, accompagné d'un cahier de ce que Frédéric appelait *ses œuvres*, acheva de tourner la tête à la bonne dame. Elle les lisait avec délices et en accablait ses amis. Trop aveuglée pour reconnaître, dans la médiocrité de ces petites productions, tout au plus quelques dispositions que les années seules pouvaient mûrir, et sur-tout pour y reprendre les fautes sans nombre de versification et de bon goût qui s'y trouvaient, elle fit un mal réel à son petit-neveu, en éveillant en lui, par des éloges outrés, un amour-propre tout-à-fait en disproportion avec ses talents.

Quelques mois s'écoulèrent encore : Frédéric était d'une ignorance que ses maîtres avaient vainement combattue. A la vérité, il commençait à jouer sur son violon différents airs variés, et il récitait fort bien plusieurs scènes de comédies. Mais on trouva quelques volumes de ces dernières dans son pupitre, ce qui était défendu. Il répondit à la réprimande qu'il reçut à ce sujet, avec la fierté d'un auteur blessé et d'un poëte qui se doit à la postérité.

Le résultat de la discussion fut qu'on écrivit à sa tante qu'elle eût à retirer Frédéric de la pension, où il donnait aux autres écoliers des distractions et des exemples qui pouvaient leur être nuisibles. La tante eut la faiblesse de donner tout le tort aux maîtres; et lorsque Frédéric arriva chez elle, un rouleau de vers à la main et son violon sous son bras, il fut accueilli comme le génie persécuté qui fuit l'injustice et la malignité des hommes. On pense quelle fut la joie du jeune homme, de pouvoir se livrer sans contrainte à ce qu'on voulut bien appeler les *caprices de son imagination*, et qui ressemblait tout simplement à un grand fond de paresse. Il se levait tard; composait dans son lit quelques petites chansons assez insignifiantes; et le soir, il faisait valser les demoiselles au son du violon. Il ne songeait pas, le pauvre enfant, que ces talents, agréables dans la société et d'une grande ressource pour embellir la solitude, ne doivent être cultivés que comme des délassements d'occupations plus sérieuses, et ne suffisent pas plus que la fortune pour fixer l'estime publique.

Le temps des vacances vint et réunit encore Frédéric à Théophile. Ce dernier avait une telle habitude du travail, qu'il y trouvait du plaisir, et ne s'en abstenait pas entièrement même pendant cette époque consacrée au repos; tandis que son cousin plaignait sincèrement son sort, en le comparant, non sans quelque satisfaction, à celui qui lui était destiné. Mais hélas! rien n'est assuré dans la vie, et l'homme le plus sage est celui qui, pendant la prospérité, prend des précautions contre les revers.

Frédéric en fit l'épreuve : sa tante mourut subitement sans avoir fait en sa faveur le testament qu'elle remettait de jour en jour, et au moment où l'on y songeait le moins, un frère de la défunte, qu'on croyait mort depuis vingt ans, reparut et réclama l'héritage auquel il avait des droits naturels. Dans cette pénible circonstance, Frédéric reçut de Théophile les plus affectueuses consolations. Théophile l'engagea à réparer sérieusement le temps perdu, et lui offrit de le guider dans ses travaux; car de bonnes études, lui dit-il, peuvent seules t'ouvrir différentes carrières honorables et lucratives, et te conduire à l'indépendance. Frédéric n'osa pas lui répondre qu'il comptait bien que ses talents lui suffiraient, et demanda quelque temps pour se décider. Mais il ne tarda pas à reconnaître que, pour la plupart des jeunes artistes et des jeunes auteurs, l'espoir d'occuper la Renommée est aussi vain que trompeur, et qu'à moins d'un talent supérieur (et ils sont bien rares!) ils ont le temps d'être atteints par la pauvreté avant que la célébrité ne les console.

Honteux de plusieurs mécomptes, découragé par quelques avis sévères, Frédéric convint de sa médiocrité et sentit la nécessité de recommencer une éducation manquée. Tout son courage ne put lui donner l'habitude du travail qu'il n'avait pas, et lui ôter le dégoût des choses sérieuses qu'il avait trop écouté; le résultat du mauvais emploi de ses premières années, fut une existence pénible et des succes tardifs, qu'il n'eût peut-être même pas obtenus, sans les conseils et l'appui de son cousin Théophile.

* *.

CORRESPONDANCE.

Malgré mes avis réitérés, j'ai reçu, la dernière fois encore, beaucoup de lettres tardives en réponse à mes questions. J'en suis d'autant plus fâché, que plusieurs de ces lettres sont fort intéressantes. Il en est une sur laquelle on me saura gré de revenir, quoique ce soit contre ma coutume et presque un passe-droit; mais elle contient des anecdotes si touchantes, que je ne résiste pas au desir de les faire connaître à mes jeunes lecteurs. Cette lettre est de mademoiselle E. G., qui a choisi pour son héros le jeune Louis XVII.

« Quoiqu'il ait été roi, dit-elle, il n'a cependant pas occupé le trône, et j'ai lu de lui tant de traits si beaux et si touchants, que c'est lui qui m'a le plus frappée.

« Il aimait tendrement le bon Cléry qui avait soin

de lui. Un jour que Cléry était malade, Madame Élisabeth chargea le Dauphin de lui remettre le soir une boite de pastilles d'ipécacuanha. Cléry vint tard; le jeune prince l'appela à voix basse et lui dit : « Ma « tante m'a remis une petite boîte pour vous, et je « n'ai pas voulu m'endormir sans vous la donner. Il « était temps que vous vinssiez, car mes yeux se sont « déjà fermés plusieurs fois.» Je trouve cela charmant; il était si jeune!

« Après tous les mauvais traitements, les injures et les coups même, dont Simon, (ce méchant homme que l'on avait chargé du jeune prince), l'avait accablé, il lui dit un jour : « Si les royalistes te délivraient, que « me ferais-tu? — Je vous pardonnerais, » répondit Louis XVII. Il n'avait pas dix ans!

« Pendant sa maladie, le médecin qui le soignait s'intéressant au prince, empêcha plusieurs fois Simon de le maltraiter. Le jeune Louis lui portait une vive reconnaissance, et n'ayant rien, il ne savait comment la lui témoigner; mais il garda des pêches qu'il avait reçues pour son goûter, disant : « J'aime bien mieux « faire plaisir à quelqu'un qui m'a montré de l'intérêt, que de goûter; » et il offrit ses pêches au médecin. »

J'imiterai mademoiselle E. G. en n'ajoutant pas de réflexions au récit de ces traits de bonté, de générosité et de reconnaissance. L'excès même du malheur n'avait pu altérer l'âme belle et pure de l'enfant royal.

— On m'a adressé la lettre suivante :

« Monsieur le bon Génie, il y a quelques jours qu'un enfant âgé de dix ans, fils de M. Bertrand, militaire retraité, demeurant rue Saint-Antoine n° 158, a sauvé la vie à une femme qui se noyait près de l'île Louviers. Cette belle action en a produit une autre : M. Delahaye, instituteur, demeurant dans l'île Saint-Louis, touché du dévouement du jeune Bertrand, vient de l'admettre à titre gratuit dans son établissement. »

— Une de mes jeunes abonnées m'a demandé ce que c'est que la *pierre ponce*. On appelle ainsi un produit des volcans, dont la couleur est le gris de perle très clair, et dont la cassure présente, dans un sens, un tissu fibreux, soyeux et satiné, et dans l'autre, un aspect vitreux. Ce verre volcanique est très poreux et assez léger pour flotter à la surface de l'eau. Son nom lui vient des iles *Ponces*, où on le trouve en grande abondance. Sa dureté le rend propre à divers usages : tantôt on le réduit en poudre pour le délayer dans l'eau et l'employer à polir les bois, l'ivoire, les métaux; d'autres fois on s'en sert pour égaliser la surface des peaux, du parchemin, du vélin; en Orient et même en Europe, on en fait usage au bain pour effacer les durillons des pieds.

VARIÉTÉS.

J'ai trouvé, dans un Recueil périodique publié il y a une vingtaine d'années, le petit apologue oriental que voici :

« Canzade, reine de Cachemire, disait à ses deux filles, dont l'aînée n'avait que neuf ans : Mes chères filles, votre tante, la reine du Thibet, a une tourterelle qui pleure quand elle voit commettre une faute contre le devoir ou la bienséance. Je veux lui demander cet oiseau merveilleux; je pense qu'il peut être utile à votre éducation. — O mon auguste mère, répondit l'aînée des princesses, je n'ai pas besoin d'un oiseau qui m'avertisse de mes fautes en les pleurant. Quand j'ai le malheur d'en commettre quelqu'une, mon cœur me la reproche, et je la pleure moi-même. — N'importe, maman, dit la plus jeune, faites venir cette pauvre petite tourterelle, qu'on fait peut-être pleurer chez ma tante, et donnez-la moi. Je serai si sage! si sage!.... que je la ferai rire. »

— On demandait un jour à un des hommes les plus savants de la Perse, comment il avait acquis tant de belles connaissances. « En demandant toujours, dit-il, sans peine et sans fausse honte, ce que je ne savais pas. » Cette réponse renferme un bon conseil et un bon exemple. Il n'y aurait pas, en effet, de meilleur moyen pour rester ignorant, que d'avoir la prétention de paraître savoir ce qu'on ignore. Ce petit charlatanisme de la vanité ne mènerait pas bien loin et serait promptement découvert. Combien il est plus noble, plus sage, plus intéressant même, de dire avec candeur : Je ne sais pas, mais je desire savoir!

RÉFLEXION.

Assez de maux troublent la vie,
N'ajoutons pas à nos dégoûts :
Pourquoi, l'un de l'autre jaloux,
Nous regarder d'un œil d'envie?
Dieu nous voit et nous aime tous :
Contents des biens qu'il nous partage,
Ne le fatiguons pas d'inutiles soupirs;
A sa bonté suprême ils seraient un outrage;
Et l'art de borner ses desirs
Est celui d'être heureux et sage.

C. B.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 22 OCTOBRE 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 25.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES ÉPINES.

Je me trouvais, un jour de l'été dernier, dans un fort beau jardin où le propriétaire, grand amateur de roses, en avait rassemblé un nombre infini de toutes les variétés imaginables. Plusieurs jeunes personnes s'y promenaient en même temps que moi; l'une d'elles, qui me connaissait, voulut me faire présent d'un bouquet de roses; et malgré les précautions qu'elle prenait en les cueillant, elle ne put éviter de piquer jusqu'au sang sa petite main délicate. « Mon bon Génie, me dit-elle en riant, voici un bouquet que j'ai fait pour vous; mais je ne vous le donne qu'à condition que vous me direz à quoi peuvent servir ces vilaines épines qui m'ont si joliment déchiré la peau. — Ma chère enfant, lui répondis-je, je vous remercie beaucoup de votre aimable attention, et je suis fâché seulement qu'elle ait coûté si cher à vos jolis petits doigts. Quant à la question que vous me faites, elle se trouve résolue par l'accident même dont vous vous plaignez. C'est en voulant cueillir ces roses que vous vous êtes piquée, et cela prouve, ce me semble, que les épines ont été données au rosier pour protéger la rose. Je ne prétends pas dire que ce soit contre vous qu'elles doivent la protéger, car la rose au contraire semble faite pour être cueillie par les jeunes filles et leur servir de parure; mais sans cette arme défensive dont elle est pourvue, elle serait exposée aux outrages de plusieurs animaux, tels que la limace, les limaçons, qui viendraient souiller et dévorer sa belle fleur. Il n'y a rien dans la nature qui n'ait été sagement calculé par la Providence de son auteur. Ceux même de ses ouvrages qui nous paraissent, au premier abord, les moins utiles ou les plus incommodes pour nous, ont un but que nous admirerions si nous étions assez éclairés pour le connaître. Les épines sont dans ce cas. Celles que vous voyez sur les végétaux de nos climats ne peuvent que faiblement vous donner une idée de celles dont sont armés plusieurs arbres et certaines plantes des pays chauds. C'est là qu'elles varient à l'infini en grosseur et en forme. Les unes sont faites en scies, les autres en hameçons, celles-ci en aiguilles acérées, celles-là en fer de lance ou de hallebarde; d'autres sont triangulaires comme des carrelets, d'autres encore larges et aplaties comme des lancettes. Tantôt elles sont plantées sur le tronc, tantôt sur les branches, tantôt sur les feuilles. Si les arbres qui portent ces épines n'en avaient pas besoin pour être protégés eux-mêmes, elles étaient nécessaires pour garantir les oiseaux qui y font leur habitation, des attaques de beaucoup de quadrupèdes qui en veulent à leurs œufs et à leurs

petits; tels que les singes, les civettes, les chats sauvages, et autres. Ainsi, par exemple, l'acacia de l'Asie offre aux oiseaux des retraites où ne sauraient parvenir leurs ennemis pour les inquiéter. Cet arbre ne porte point d'épines sur son tronc ni dans ses branches; mais à dix ou douze pieds de hauteur, précisément à l'endroit où les branches se divisent, se trouve une ceinture de plusieurs rangs de larges épines de dix à douze pouces de longueur, et faites à-peu-près comme des fers de hallebardes. Cette ceinture présente un obstacle insurmontable à tout quadrupède qui voudrait grimper au-delà. Il y a aux Antilles des arbres qui n'ont point d'épines, mais qui sont plus ingénieusement protégés que s'ils en avaient. Une plante, connue dans le pays sous le nom de *chardon épineux*, attache ses racines, semblables à des filaments, au tronc d'un de ces arbres; elle court à terre tout autour, bien loin de là, en croisant l'une sur l'autre ses branches hérissées de piquants, et en forme une enceinte dont aucun quadrupède n'ose approcher.

« Dans ces pays, les épines des arbres défendent jusqu'aux insectes. Les abeilles y font du miel dans les vieux troncs d'arbres épineux creusés par le temps. C'est un fait bien remarquable que la Nature, en donnant cette ressource aux abeilles de l'Amérique, leur a refusé des aiguillons, comme si ceux des arbres suffisaient à leur défense. Aussi ces mouches à miel ne veulent-elles point habiter les ruches domestiques, probablement parce qu'elles ne s'y croiraient pas assez en sûreté.

« Tandis que la Nature emploie les épines pour défendre, jusqu'aux mouches, des insultes des quadrupèdes, elle se sert aussi quelquefois de moyens analogues pour délivrer les quadrupèdes de la persécution des mouches communes. Vous savez qu'elle a donné à ceux qui y sont le plus exposés, des crinières et des queues garnies de longs crins pour les écarter. Mais la multiplication de ces insectes est si rapide dans les pays chauds, qu'elle pourrait devenir funeste à tous les animaux. Il existe des plantes qui servent à en diminuer le nombre. Une de ces plantes est la *dionæa muscipula:* elle porte sur une même branche des folioles opposées, enduites d'une liqueur sucrée et hérissées de pointes très aiguës. Lorsqu'une mouche se pose sur une de ces folioles, elles se rapprochent sur-le-champ, comme les mâchoires d'un piège à loup, et la mouche se trouve embrochée de toutes parts. Il y a encore une autre *dionæa* qui prend ces insectes avec sa fleur. Je ne puis vous expliquer le mécanisme au moyen duquel cette fleur saisit la mouche par la trompe et la fait mourir; il faudrait la voir pour comprendre le mouvement qui s'opère alors. Je vous ferai remarquer seulement que cette *dionæa* a une corolle blanche rayée de rouge, deux couleurs qui attirent beaucoup les mouches, parce que ces insectes sont avides de lait et de sang.

« Mais je crois qu'en voilà assez, ma petite amie, pour vous prouver que les épines n'ont pas été créées sans motifs. Concluons-en que, lorsque nous ne comprenons pas le but d'un des objets de la création, nous devons supposer qu'il existe, et croire que le Créateur n'a rien fait en vain. »

LA FONTAINE D'HONORINE.

Au milieu d'une gorge sauvage des Cévennes, il existe un vieux château dont les tourelles à demi ruinées et les murailles rembrunies présentent à l'œil du voyageur un aspect sombre et mélancolique. C'est dans cet antique manoir que la jeune Honorine avait vu le jour pour la première fois; c'est là qu'elle fut élevée, par les soins d'une mère tendre, jusqu'à l'âge de douze ans. Honorine ne connaissait pas d'autres lieux que ses montagnes, d'autre habitation que le château paternel; mais l'attachement qu'elle avait conçu pour son pays natal, quoiqu'il ne fût fondé sur aucune comparaison, était de nature cependant à lui faire préférer à jamais cette contrée sauvage, à tout ce que le monde pourrait lui offrir de plus riant et de plus beau.

A quelque distance du château, sur le bord d'un chemin escarpé, une source d'eau vive et pure s'échappait du rocher, et formait un betit bassin creusé naturellement, dont les bords étaient entourés d'une mousse fraiche et verte. Cet endroit était ce qu'il y avait de plus gracieux dans les environs du château. Lorsqu'Honorine vint au monde, ses parents eurent l'idée de lui consacrer cette source; ils la nommèrent *la fontaine d'Honorine*, et plantèrent, auprès du petit bassin, un platane qui devait croître en même temps que leur enfant.

A mesure qu'Honorine grandit, elle affectionna de plus en plus sa fontaine et son platane. Elle y passait souvent des heures entières; elle y portait son goûter, et se désaltérait avec l'eau de la source; elle y étudiait ses leçons, y faisait quelquefois la lecture à sa mère, et ne se lassait jamais d'entendre le murmure de la fontaine, ni le chant des oiseaux, ni le bruit du vent dans les feuilles du platane.

Parvenue à l'âge de douze ans, Honorine avait besoin de quelques maîtres pour achever son éducation; et comme il n'était pas possible de les appeler au milieu des montagnes, le père et la mère d'Honorine se décidèrent à venir passer une année avec elle à la ville. Honorine desirait beaucoup acquérir des connaissances et des talents; elle n'était pas indifférente non plus au plaisir de voyager et de voir une grande

ville; mais elle fut plus sensible encore au regret de quitter les lieux de son enfance. Pendant les jours qui précédèrent le départ, elle alla bien souvent visiter sa fontaine. Un soir qu'elle s'y était rendue, elle y trouva un pauvre voyageur qui paraissait accablé de fatigue et de soif, et qui s'efforçait de recueillir quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main, pour se désaltérer. Honorine s'empressa de lui prêter la tasse dont elle avait coutume de se servir; le voyageur but avec avidité, exprima une vive reconnaissance à Honorine, et continua sa route par le chemin escarpé.

Restée seule, Honorine réfléchit un moment; puis elle se dit: « Pauvre homme! si je n'étais arrivée à propos, il aurait eu bien de la peine à boire! Il avait peut-être faim aussi, et il n'a rien trouvé à manger! Il était fatigué, et il aurait peut-être été bien aise de rencontrer ici un abri pour y passer la nuit! Oh! quelle bonne idée me vient! Pendant que je serai à la ville, il faut que ma fontaine rende quelques services aux pauvres voyageurs; ils béniront Honorine sans la connaître, et cela fera que Dieu me bénira aussi. »

Pleine de cette inspiration, Honorine courut demander à ses parents la permission d'exécuter son projet; et l'ayant obtenue, elle revint le lendemain, accompagnée de deux domestiques qui l'aidèrent à construire une petite cabane avec des branches d'arbres et de la terre. Cette cabane fut recouverte en mousse, et un lit de mousse bien épaisse et bien sèche fut dressé dans l'intérieur. Ensuite, Honorine ajusta elle-même un tuyau de forte écorce à l'ouverture de la fontaine, pour en recueillir l'eau en un filet. Enfin, au moyen d'un clou fiché dans une fissure du rocher, elle suspendit à une petite chaîne une tasse de noix de coco. Quand tout cela fut fini et bien arrangé comme elle l'entendait, elle recommanda au concierge du château d'avoir soin de mettre, de temps en temps, un pain sur une pierre placée dans la cabane pour y servir de table.

Telles furent les dispositions que fit Honorine avant de quitter le séjour de ses premières années. Nous ne la suivrons pas à la ville; après le récit que je viens de faire, on a sans doute assez bonne opinion de cette jeune fille, pour qu'il ne soit pas nécessaire de dire qu'elle employa tous ses efforts à bien mettre à profit le temps qu'elle y passa, et à perfectionner son éducation. Ce temps se prolongea pendant quatre saisons entières, après lesquelles Honorine revint, avec ses parents, dans le vieux château des Cévennes.

C'était au mois de juin; la campagne était dans tout son éclat. On peut juger de la joie qu'Honorine éprouva en revoyant des lieux si chers; on pense aussi qu'elle ne tarda pas à aller visiter sa fontaine. Sa mère l'accompagna dans cette visite. Tout était dans le même état où elle l'avait laissé. La petite cabane, que l'hiver et les vents avaient respectée; le platane, le filet d'eau qui coulait en murmurant, l'écuelle de coco attachée à la petite chaîne. Honorine regardait tout cela avec une douce émotion, quand tout-à-coup elle s'aperçut que des caractères avaient été gravés sur le rocher et sur le platane. « Oh! bon! dit-elle; des voyageurs ont passé ici, et ma prévoyance leur aura été utile. Lisons! » Elle lut en effet sur le rocher les inscriptions suivantes:

« O vous que je ne connais pas, et qui avez pensé que le voyageur aurait faim et soif, soyez bénie par la Providence dont vous êtes l'image! »

« Puissent les jours de celle qui a prévu les besoins de ses frères, s'écouler purs et tranquilles comme l'eau de cette fontaine! »

« Je me suis désaltéré à cette source; j'ai réparé mes forces sous ce toit de mousse; j'ai dormi sur ce lit rustique, et j'ai cru voir en songe un ange qui m'avait préparé ces biens. Je lui ai rendu grâces. »

A la première branche du platane était suspendue une petite couronne de fleurs des champs encore fraîches, et au-dessous on lisait ces mots récemment tracés:

« La reconnaissance couronne la bienfaisance! »

Il y avait encore d'autres inscriptions; mais Honorine ne put, dans ce moment, en lire davantage; elle était trop émue. Deux larmes bien douces s'échappèrent de ses yeux, et elle se jeta, pénétrée d'attendrissement et de bonheur, sur le sein de sa mère qui lui tendait les bras.

LES FOURMIS ET LES FOURMILIONS.

FABLE.

Quelques fourmilions avaient creusé leurs trous
Tout auprès d'une fourmillière:
L'endroit était choisi de fort bonne manière,
Et propre à faire de bons coups.
Pour en être plus sûr, l'insecte fourmivore
S'était mis au travail long-temps avant l'aurore,
Si bien que les pauvres fourmis,
En s'éveillant, ne savaient pas encore
Avoir si près leurs ennemis.
Or, voilà qu'une compagnie
De ce peuple laborieux,
Dès que l'aube eut blanchi les cieux,
Se mit en marche, bien unie,
Pour aller en différents lieux
Chercher matériaux, brins de paille jaunie,
Provisions de bouche; objets tous précieux
Pour le commun service et l'usage pratique
De la petite république.
Celle, dans le détachement,

Qui passait pour la plus habile,
Conduisait la troupe docile,
Et cheminait seule en avant.
Elle allait donc plaisiblement,
Quand tout-à-coup le pied lui glisse,
Le sable roule sous ses pas,
Et l'entraîne en un précipice
Où le fourmilion avait tendu ses lacs.
Le cruel à l'instant s'élance sur sa proie,
La saisit, la serre avec joie,
En disant : « Qu'elle est grosse! Oh! l'excellent repas! »
Mais il comptait ainsi, comme on dit, sans son hôte :
« A moi, mes sœurs! » s'écria la fourmi,
Sitôt qu'elle eut connu sa faute;
« A moi, mes sœurs, c'est l'ennemi! »
Alors vous eussiez vu la cohorte rapide,
Pleine de courage et d'ardeur,
Voler au secours d'une sœur,
Assaillir l'insecte perfide,
A tous ses membres s'enlacer,
Piquer, transpercer son égide,
Et l'écraser, et le presser
Sous les débris de l'édifice
Construit par sa noire malice.
Cependant, le fourmilion
Criait en vain : « A moi, mes frères! »
Ceux-ci, cachés dans leurs tanières,
Vivant chacun pour soi, sans nulle émotion
Auraient laissé périr confrères et compères;
Mais ils furent punis de leur inaction.
Du vaincu le cri de détresse
Éveilla des fourmis toute l'attention :
« Il n'est pas seul! » fut la réflexion
Que fit chacune avec sagesse;
« Avertissons nos sœurs d'avoir précaution,
« Et hâtons-nous, car le temps presse. »
Cet avis fut donné soudain :
Du piège les fourmis alors se défièrent,
Avec soin elles l'évitèrent,
Et les fourmilions moururent tous de faim.

Fourmis actives et gentilles,
Sage petite nation,
Vous savez donc que l'union
Fait la force dans les familles!

L. P. J.

NOUVELLES.

Dimanche dernier, 15 de ce mois, était le jour fixé où S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux devait quitter l'habile et tendre gouvernante qui a pris soin de ses premières années, pour passer entre les mains des hommes, et commencer la mâle éducation convenable à un prince qui porte le nom d'Henri.

Pendant la messe du Roi, les enfants de France, conduits par madame la vicomtesse de Gontaut, leur gouvernante, et par le gouverneur et le précepteur de Monseigneur le duc de Bordeaux, sont venus, accompagnés de toutes les personnes attachées à leur service, du pavillon Marsan, dans la chambre à coucher du Roi, où ils ont attendu S. M.

Après la messe, S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, est allée prendre Monseigneur le duc de Bordeaux, et l'a amené dans le cabinet du Conseil, où était le Roi. S. M. a remis le jeune prince aux mains de M. le duc de Rivière, son gouverneur, et de M. l'évêque de Strasbourg, son précepteur, en leur disant :

« Je vous donne, Messieurs, la plus grande preuve « de confiance et d'estime, en remettant à vos soins l'é- « ducation de l'enfant de la Providence qui est aussi « l'enfant de la France. Je suis sûr que vous apporterez « dans ces importantes fonctions un zèle et une pru- « dence qui vous donneront des droits à ma recon- « naissance, à celle de ma famille, et à celle de tous « les Français. »

M. le duc de Riviere, d'une voix altérée par la vive émotion qu'il éprouvait, a répondu que la tâche qui lui était imposée par S. M. lui deviendrait d'autant plus facile, qu'elle daignerait elle-même diriger l'éducation dont elle le chargeait.

Le Roi a ensuite témoigné à madame de Gontaut, en lui conférant le titre de Duchesse, toute sa satisfaction des soins qu'elle a donnés au jeune prince jusqu'à ce jour. Il ne fallait pas moins que la gracieuse courtoisie avec laquelle S. M. lui a exprimé sa royale satisfaction, pour adoucir les regrets que devait éprouver cette noble dame en se séparant de son auguste élève. Le Roi lui a dit :

« Duchesse de Gontaut, je vous remercie de bien « bon cœur des soins que vous avez donnés à l'éduca- « tion de ce cher enfant; continuez et achevez celle de « cette petite, qui m'est aussi bien chère, et vous ac- « querrez de nouveaux droits à mon affection et à ma « reconnaissance. »

Pendant que le roi prononçait ces paroles, madame la duchesse de Gontaut fondait en larmes, et le jeune prince fixait sur elle un regard plein d'attendrissement et de reconnaissance.

Après cette cérémonie, MADAME, duchesse de Berry, a ramené ses augustes enfants au pavillon Marsan, où elle a laissé Monseigneur le duc de Bordeaux entre les mains de son gouverneur. MADEMOISELLE est restée avec sa gouvernante, madame la duchesse de Gontaut.

Le premier soin du jeune prince, en se levant le lendemain matin, a été de demander des nouvelles de madame de Gontaut. S. A. R. est sortie dès le même jour, à une heure, pour se promener avec M. le duc de Rivière, dans les voitures du Roi.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 29 OCTOBRE 1826.

IIIe ANNÉE. N° 26.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES MOSAÏQUES.

Il est tout naturel qu'on desire avoir des notions précises des choses qui nous sont utiles, et même de celles qui ne servent qu'à notre agrément; c'est pourquoi je trouve très bon qu'une de mes jeunes lectrices, à qui l'on a fait présent d'une agrafe en mosaïque représentant un petit chien et un petit chat, m'ait demandé ce que c'est qu'une mosaïque et comment on la fait.

Une *mosaïque* est un ouvrage de rapport, une espèce de peinture, qu'on exécute avec de petits morceaux de pierres taillées ou des prismes d'émail diversement colorés, qu'on place les uns à côté des autres sur un fond solide et uni, enduit d'un mastic. On copie par ce moyen soit divers objets naturels, soit même des tableaux entiers, qu'on parvient ainsi à rendre en quelque sorte inaltérables.

Cet art était connu des anciens qui exécutaient des tableaux en mosaïque, destinés à former le pavé des temples et des palais. Un grand nombre de ces tableaux, plus ou moins bien conservés, ont été retrouvés dans les ruines de monuments antiques. L'Italie en offre des restes nombreux et fort intéressants. Il en a été découvert aussi en France, dans les villes qui portent encore la trace de la domination romaine. Je me trouvais à Lyon, lorsqu'en creusant la terre dans un jardin, on y découvrit, à une profondeur de trois à quatre pieds, un pavé de mosaïque parfaitement conservé et représentant, assez grossièrement, il est vrai, une course de chars. Le propriétaire respecta cette antiquité, et fit même élever au-dessus un petit monument en forme de temple. Dans ces mosaïques anciennes, le fond est ordinairement composé de cubes de marbre noir ou blanc, et les dessins sont exécutés avec des cubes de marbres diversement colorés.

De nos jours où l'art des mosaïques a été porté à un degré de perfection bien supérieur, on a remplacé les marbres colorés par des cubes d'émail dont on varie les teintes à l'infini, et dont les nuances multipliées permettent de représenter les objets avec une vérité qui égale celle de la peinture. Ce procédé se prête en même temps à l'exécution de mosaïques en miniature, d'un fini presque merveilleux, et qu'on emploie comme objets de parure. On fait, en mosaïque, des colliers, des ceintures, des agrafes, des dessus de tabatières, et autres ornements de luxe qui ont quelquefois un très grand prix. C'est à Rome que sont les artistes les plus habiles en ce genre. Non seulement des bijoux sortent ainsi de leurs mains, mais encore ils peuvent imiter en grand les tableaux les



plus précieux, et Saint Pierre de Rome offre un grand nombre de ces chefs-d'œuvre.

Cependant on n'a point abandonné l'usage des marbres, qu'on emploie encore dans certaines mosaïques modernes, sur-tout pour les terrasses, les bordures et les fonds unis. Il existe, dans la salle de Melpomène du Musée royal de Paris, un magnifique pavé exécuté de cette manière, dans les ateliers français, et représentant Minerve sur un char à quatre chevaux que suivent la Paix et l'Abondance. Ce sujet est encadré dans une bordure allégorique où plusieurs Fleuves sont caractérisés par les monuments et les arbres qui enrichissent et qui ombragent leurs rives.

On fait à Florence une autre espèce de mosaïque qui diffère absolument de celle-ci, et pour laquelle on n'emploie que des pierres naturelles qui sont ornées de belles couleurs et susceptibles de recevoir un beau poli; ce sont principalement les jaspes et les agates: on choisit celles dont la couleur convient à l'objet qu'on veut imiter, et on les taille suivant la forme de cet objet; ensuite on les incruste sur un fond uni, soit de marbre, soit de porphyre, soit de lapis. On représente ainsi, des feuilles, des fleurs, des fruits, des coquillages, des vases, etc., mais qui sont souvent d'une seule pièce, et par conséquent, dépourvus de ces nuances qui imitent les effets de la peinture et qu'on obtient par l'autre procédé.

Je pense que l'agrafe qu'on a donnée à ma jeune lectrice est une mosaïque de Rome; il lui suffira de la regarder de près pour voir de quelle multitude de petits fragments carrés elle est composée.

LA SOURDE-MUETTE-AVEUGLE.

Il est des chagrins pour tous les âges; les maladies, les privations, la douleur, les contrariétés n'épargnent pas toujours même la gracieuse et faible enfance. Il semble que la Providence veuille quelquefois nous donner, dès nos jeunes années, des leçons qui nous apprennent à supporter soit les souffrances, soit les chagrins, par lesquels elle compte éprouver notre constance et notre vertu dans le cours de cette vie. Lorsqu'il lui plait de nous imposer ce tribut que doit payer l'humanité, sachons souffrir, et réfugions-nous dans le sein de la Religion qui fortifie et qui console. Avant de nous plaindre, examinons si nous en avons bien le droit; jetons les yeux sur les infortunes d'autrui, et en les comparant aux nôtres, nous trouverons presque toujours que nous aurions mauvaise grâce à murmurer d'un mal léger, tandis que d'autres créatures semblables à nous en supportent de bien plus grands.

Ces réflexions m'ont été suggérées par la lecture d'une histoire bien touchante, que je viens de trouver dans un nouveau Journal publié par M. Bébian, et dans lequel cet habile professeur traite de l'instruction des sourds-muets et des aveugles. Il s'agit d'une jeune fille affligée tout à-la-fois de cette triple infirmité. Le récit qu'on va lire est triste, mais il est de nature à faire rougir quiconque serait tenté de se plaindre d'une légère souffrance ou d'une petite contrariété.

« Sourde, muette et aveugle!... L'imagination ne conçoit rien au-delà d'une semblable infortune. Cependant la pauvre fille était destinée à connaître d'autres chagrins aussi amers, d'autres privations non moins cruelles, et elle est peut-être plus malheureuse encore par ses souvenirs que par le sentiment de ses infirmités actuelles. Autrefois elle voyait, elle entendait: sa voix pouvait répondre à la douce voix de sa mère; ses yeux pouvaient considérer les traits d'un père qui trop tôt lui fut ravi. Elle a connu tous les biens dont elle est privée, et sa mémoire ne peut se nourrir que de regrets.

« Devenue sourde, dans un âge encore tendre, Victorine Morisseau perdit peu-à-peu aussi l'usage de la parole, comme il arrive ordinairement. L'enfant oublie les mots qu'il n'entend plus, et sa langue perd l'habitude de les articuler. Cependant, quand elle fut placée à l'institution des sourds-muets, elle prononçait encore quelques paroles et conservait encore un reste d'audition qui s'éteignit peu-à-peu. Bientôt après, une épaisse cataracte, à laquelle il fut impossible de remédier, étendit un voile sur ses yeux, et à douze ans elle était complètement aveugle.

« Cependant Victorine continue à s'entendre avec ses compagnes qui, avec une sollicitude vraiment touchante et qui jamais ne s'est démentie, l'instruisent de tout ce qui fait l'objet de leur conversation. L'aveugle leur parle le langage des gestes, et ses compagnes lui répondent par le même langage; tenant légèrement la main qui gesticule, elle en suit tous les mouvements, et c'est merveille de voir comme elle saisit les traits rapides de la pensée que le geste dessine en l'air.

« La pension de mademoiselle Morisseau, qui avait été régulièrement payée pendant les premières années, cessa tout-à-coup de l'être, par des circonstances inutiles à rapporter. Cette infortunée ayant atteint l'âge où les réglements s'opposaient à ce qu'elle fût conservée gratuitement dans l'institution, il fut décidé qu'elle serait placée dans un hospice.

« Deux dames, dont l'une avait sa fille dans l'institution, voulurent du moins adoucir pour Victorine l'amertume d'une si cruelle séparation, en se chargeant de la conduire elles-mêmes dans son nouvel asile, à la Salpêtrière. Personne n'avait eu le courage de

préparer mademoiselle Morisseau au sort qui l'attendait. Tout le monde était consterné autour d'elle, elle seule était tranquille. Elle part; mais à peine la voiture a franchi le seuil de la grande porte de l'hospice, que la pauvre aveugle éprouve un mouvement convulsif semblable à de la terreur. Elle cherche en tâtonnant la main de madame de M.... qui était auprès d'elle; elle se presse contre sa protectrice et semble vouloir chercher dans son sein un asile contre le malheur qui la menace.

« Soit que Victorine eût eu quelque pressentiment de sa destination, soit que la finesse de son odorat l'eût avertie de la différence de l'atmosphère où elle entrait, elle avait tout deviné. C'est l'Hôpital! c'est l'Hôpital! ne cessait-elle de répéter dans son langage, en descendant de voiture; et son geste énergique ajoutait encore à l'horreur dont elle était saisie. On arrive au quartier de l'hospice destiné aux femmes aveugles. La supérieure apercevant les angoisses de cette pauvre enfant, allait lui adresser quelques mots consolants; mais on la retira de son erreur, en lui apprenant que l'infortunée était aussi privée de l'ouïe et de la parole.

« Cette femme que la charité a vouée au soulagement de tous les genres de douleurs, s'étonne de rencontrer, pour la première fois, des peines inaccessibles à ses paroles comme à ses soins; et une larme d'attendrissement voile ses yeux habitués depuis tant d'années au spectacle de toutes les infirmités. Elle veut du moins serrer la main de l'infortunée qui ne peut ni entendre sa voix, ni répondre à ses regards. Victorine, sensible à cette douce étreinte, cherche à reconnaître de quelle part lui vient ce signe affectueux; en tâtonnant, elle touche la robe grossière de la sœur. Soudain elle jette un cri déchirant, et repousse avec effroi la main qui pressait si tendrement la sienne. Cette robe de bure a dissipé tous ses doutes, a confirmé toutes ses craintes. Elle ne met plus de bornes à son désespoir.

« A ses violents transports succéda un profond abattement; immobile sur son siège, la tête penchée sur sa poitrine, elle ressemblait au marbre où un habile ciseau aurait personnifié la douleur. Qui pourrait dire sous quel horrible aspect sa nouvelle destinée se présenta à sa pensée? Qu'elle est affreuse cette profonde solitude où elle va être ensevelie! Elle n'a plus personne qui puisse l'entendre; tous les nœuds qui l'attachaient à la vie, tous ses rapports avec le monde sont rompus. Cet hospice n'est point, à son opinion, l'asile des souffrances; c'est la réunion de toutes les plus hideuses infirmités, de toutes les maladies les plus repoussantes, les plus redoutables, les plus contagieuses; tout ce qui l'approche la fait frissonner d'épouvante, et si elle sent le plus léger frémissement d'un vêtement, elle se retire sur elle-même comme la sensitive.

« Lorsque quelques jours après, mesdames de Ch.... et de M.... revinrent la voir, elles la trouvèrent sur le même siège, dans la même attitude; elle semblait inanimée et on l'aurait cru privée de sentiment, sans les larmes qui de ses paupières fermées coulaient comme deux ruisseaux, et sans les profonds sanglots qui, de temps en temps, soulevaient avec effort sa poitrine. La supérieure leur apprit que l'on n'avait pu qu'avec peine la déterminer à prendre quelques aliments; que jamais on n'avait vu chagrin plus profond; que la pauvre enfant ne pourrait y résister longtemps, si on ne la retirait de l'hospice. Madame de Ch...., profondément touchée, promit de lever toutes les difficultés, en payant elle-même la pension de cette infortunée, qui, en effet, peu de jours après, fut rappelée à l'institution. Quand on vint la chercher, elle ne voulait point croire à cette félicité inattendue, et s'en défendait comme de l'illusion d'un songe enchanteur. Enfin, elle ne laissa éclater toute sa joie que lorsque, arrivée dans la cour de l'institution, elle reconnut l'air qu'elle avait respiré si longtemps.

« Après s'être livrée aux embrassements de ses compagnes qui se pressaient autour d'elle, elle veut les reconnaître l'une après l'autre. Elle fait voltiger ses doigts sur leurs têtes, sur leurs traits, sur leurs bras; elle tâte et flaire leurs mains et leurs vêtements, et, nommant chacune par le signe qui la caractérise, elle la serre de nouveau dans ses bras avec une plus vive tendresse. Tous ses chagrins sont effacés par le bonheur de ce moment, et elle peut s'y abandonner sans retour, car elle a reçu l'assurance que son sort ne changera plus. »

En terminant ce touchant récit, une nouvelle réflexion se présente à mon esprit. Quelles que soient les peines que vous puissiez éprouver, mes enfants, ne cessez jamais d'espérer dans la bonté de la Providence. Elle veille sur toutes les créatures; elle nous éprouve, mais elle ne nous impose jamais d'épreuves qui soient au-dessus des forces que nous pouvons puiser dans la piété. Rappelez-vous enfin que le désespoir est impie et que l'espérance est une vertu.

L'ENFANCE DE FÉNÉLON.

Beaucoup d'hommes célèbres inspirent l'admiration; un plus petit nombre commandent le respect et l'estime; il en est peu qui, en même temps que le respect et l'admiration, inspirent aussi un sentiment affectueux, une sorte d'attachement tendre pour leur personne même. Parmi ces derniers, le vertueux et

bon Fénélon occupe peut-être le premier rang. L'auteur de Télémaque et de l'Éducation des Filles, le prélat qui ramenait à un bon paysan sa vache égarée, est sans doute un homme qu'on ne peut s'empêcher d'aimer, en même temps qu'on l'admire et qu'on le vénère. Mes lecteurs ne seront sûrement pas fâchés de trouver ici quelques détails sur ses premières années.

Ce fut dans un château solitaire du Périgord qu'il vit couler les beaux jours de son enfance; ce fut là que deux époux d'un âge bien différent, mais qui réunissaient les mêmes principes de morale, trouvèrent leur plus douce consolation à former son jeune cœur à l'amour de la vertu, et à donner les plus heureux développements à ses facultés intellectuelles.

Le moral, le physique, tout en lui fut étudié, soigné, cultivé. Son tempérament était faible et délicat; mais en usant de précaution, de ménagement, de sobriété, on le rendit capable de soutenir la fatigue et le travail. Son esprit était vif, juste, pénétrant; on entretint, on alimenta cette flamme divine, avec la sagesse et la modération nécessaires pour l'étendre et la fortifier.

Dès que sa raison eut jeté quelques lueurs, dès qu'on entrevit les penchants, les dispositions de son âme, on s'attacha à lui donner des idées justes, à le pénétrer du zèle et de l'émulation de la sagesse. Le jeune Fénélon répondit à des soins aussi éclairés: son caractère doux et flexible se prêtait à tout, et se plia de bonne heure à la règle, à l'ordre et au devoir. Il était accoutumé à ne suivre ses goûts que lorsqu'ils étaient innocents, à ne rien faire par humeur, par caprice, par fantaisie; à ne pas se regarder comme un être important dont il fallût toujours s'occuper; à craindre les remords plus que les réprimandes; à écouter enfin la raison et la conscience, et à n'agir jamais contre leur témoignage. Il ne cherchait à plaire que par sa modestie et sa docilité. Content lorsqu'il n'avait pas mérité de reproches, il ne courait point après les applaudissements, et se portait, sans contrainte et sans dégoût, à tout ce qui était de son âge, au jeu quand on le lui permettait, et au travail quand on l'ordonnait. L'empire qu'il savait dès-lors prendre sur lui est remarquable. Un jour qu'il était à s'amuser aux environs du château, le domestique de confiance, qui présidait momentanément à ses jeux, s'avisa de tenir un propos qui manquait de justesse; le jeune enfant, qui en avait beaucoup, crut pouvoir le relever. Le domestique insiste; l'enfant achève de lui prouver qu'il a tort, et désespérant de le convaincre, finit par le laisser parler sans lui répondre. Outré de ce silence, le domestique le saisit par le bras, le jette par terre avec humeur, et le blesse douloureusement. L'enfant se relève avec peine, retourne au château, ne dit mot de son aventure, et laisse croire qu'il a fait une de ces chûtes dont on ne garantit pas toujours les enfants les mieux surveillés.

Quand le moment fut venu de chercher un instituteur, les parents du jeune Fénélon eurent le bonheur d'en trouver un qui cultiva avec une habileté peu commune les rares dispositions qu'il rencontra dans son élève. « Lorsque vous ne faites rien, lui disait-il quelquefois, ou que vous ne cherchez qu'à vous amuser, êtes-vous long-temps content de vous-même? Ne craignez-vous point l'ennui que vous voyez s'avancer à grands pas? Ne sentez-vous pas un fonds d'inquiétude qui vous trouble et vous embarrasse? L'homme sans doute a besoin de délassement; mais la dissipation, mais l'oisiveté fatiguent à la longue bien plus que le travail, et entraînent presque toujours avec elles les désordres les plus déplorables. »

Le jeune Fénélon apprit beaucoup et très facilement. A l'âge de douze ans, il savait très bien le grec, écrivait en latin et en français avec facilité, avec pureté. La lecture des anciens lui était familière, et il n'existait pas de genre de littérature dans lequel on n'eût essayé de le faire travailler d'après lui-même. On lui apprenait en même temps à ne voir dans ses progrès que des motifs de bénir et de remercier la Providence, à qui il les devait.

Telle fut l'enfance de Fénélon; telle fut l'éducation de ses premières années, à laquelle nous devons la perfection de ses ouvrages, et, ce qui vaut mieux, celle de ses vertus.

LITHOGRAPHIE.

La *Main-Chaude* devient un jeu de saison. Voilà le temps où les écoliers vont commencer à souffler dans leurs doigts. Il est un moyen meilleur pour les réchauffer, c'est de frapper fort à la main chaude. Cela vaut mieux aussi que de se chauffer au feu. Quand il fera bien froid, il y aura quelque chose de meilleur encore; ce sera la course, qui fait circuler le sang et réchauffe tout le corps.

AVIS.

On m'a fait remarquer une faute d'impression, que je n'avais point aperçue en corrigeant l'épreuve du numéro du 8 de ce mois. J'avais fixé le délai pour le concours au dimanche 29 octobre; on a mis *au dimanche* 23. J'imagine bien que cette faute n'aura pas induit mes lecteurs en erreur, car le 23 n'était pas un dimanche, et ils savent que je donne toujours trois semaines. Ceux qui se croiraient en retard peuvent se rassurer : j'ai admis toutes les lettres qui me sont parvenues jusqu'à ce jour, 29 octobre.

Comme ces lettres sont fort nombreuses et qu'il me faut le temps nécessaire pour les examiner scrupuleusement, le résultat du concours ne sera annoncé que le dimanche 12 novembre.

— Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er novembre 1825 pour un an, ou du 1er mai 1826 pour six mois, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 5 novembre prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi. n° 6.

DIMANCHE, 12 NOVEMB. 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 28.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

PRIX DÉCERNÉS PAR LE BON GÉNIE.

Je vous demande pardon, mes bons amis, de vous avoir fait attendre, pendant huit jours de plus que le délai ordinaire, une chose agréable pour vous. J'avais absolument besoin de ce délai, pour deux raisons: d'abord, le nombre des lettres qui me sont parvenues était plus considérable que jamais; ensuite, je vous avouerai que je ne m'étais pas encore trouvé dans un aussi grand embarras pour prononcer entre vos diverses compositions. Je ne m'en suis même pas rapporté à mon seul jugement; j'ai pris conseil, et je n'ai prononcé qu'après m'être bien assuré de la justesse de mon opinion et de la justice de mes petits arrêts.

Pour la première fois, ce concours va donner lieu de ma part à quelques observations critiques qui se trouvent ici indispensables.

La première, c'est que presque aucun des concurrents n'a pensé à un moyen bien naturel et bien touchant, qu'ont tous les enfants d'exercer la charité envers les malheureux. Ce moyen, c'est de prier Dieu pour eux. Celui qui a dit: *Laissez venir à moi les petits enfants*, se plaît à écouter les prières de l'enfance. Prier pour le soulagement des infortunés est, de tous les actes de charité, le premier qui soit à la portée de votre faiblesse. J'ai entendu quelquefois de pieux enfants ajouter à leurs prières ordinaires quelques mots en faveur des pauvres et des infirmes; j'étais vivement touché de leur douce ferveur, et il me semblait qu'elle ne pouvait manquer de toucher aussi le Dieu tout bon et tout puissant. Parmi les réponses qui m'ont été faites, il n'en est que quatre ou cinq qui fassent mention de ce moyen; et j'ai vivement regretté que le reste de ces quatre ou cinq lettres ne répondit pas à l'expression louable de cette pensée que je n'ai pas retrouvée dans les autres. Je suis bien aise, au moins, de faire savoir à ceux qui l'ont eue que, si leurs compositions n'ont pu d'ailleurs être mises au premier rang, ce qu'elles contenaient de bien ne m'a pas échappé.

En second lieu, le plus grand nombre de mes correspondants est sorti en partie de la question. J'avais bien spécifié le cas où un enfant *ne disposerait d'aucune somme d'argent;* et dans la plupart des réponses, on a imaginé des ressources, des moyens pour se procurer de l'argent afin de le donner aux pauvres. Ce n'était pas cela. Je voulais savoir comment vous pensiez qu'on pouvait faire la charité, autrement qu'avec de l'argent. Dans un concours, la première condition est de ne pas sortir de la question. Les plus jolies choses du monde, qui n'y répondent pas exactement, ne

sauraient lutter contre une réponse simple et précise; autrement, ceux qui étendraient à leur gré leur cadre, prendraient un trop grand avantage sur des émules plus exacts. J'ai donc dû tenir compte de cette considération. Elle a fait reculer assez loin plusieurs lettres fort jolies et fort intéressantes du reste; entre autres, un récit touchant de mademoiselle Rosalie ***, d'Orléans, qui n'a obtenu que le cinquième accessit, mais que je me réserve pourtant le plaisir de faire lire à mes lecteurs.

Il est une lettre sur laquelle j'ai médité long-temps, c'est celle de mademoiselle Caroline Lawless. Cette lettre l'emporte de beaucoup sur toutes les autres, par les pensées comme par le style. Je dois dire ici que c'est la plus remarquable de toutes celles que j'ai reçues depuis que cette correspondance est établie. Mais mademoiselle Caroline Lawless a envisagé la question sous un point de vue qui n'était pas celui où j'avais placé mes lecteurs. Je dirai, pour elle, qu'elle a été au-delà de la question; ce qui n'est pas non plus admissible dans un concours. Les considérations qu'elle présente, dans toute la première partie de sa lettre, quelque justes qu'elles soient, étaient ici un peu hors de saison, et m'empêcheront même de l'imprimer. Après mûre réflexion, et après m'être appuyé de conseils éclairés, je n'ai pas cru devoir donner le prix à cette lettre; mais comme elle ne pouvait avoir une autre place, je l'ai mise hors de concours, pour en faire ici une MENTION PREMIÈRE ET SPÉCIALE. J'espère que mademoiselle CAROLINE LAWLESS voudra bien me permettre d'y joindre un témoignage particulier de l'estime et de l'intérêt du bon Génie.

J'ai partagé, comme de coutume, mes jeunes correspondants en deux classes; la première, composée de ceux qui sont âgés de onze ans et au-dessus; la seconde, de ceux qui n'ont pas accompli leur onzième année. Je vais donner un prix dans chacune de ces deux classes. Je donne, en même temps, le prix de semestre, pour les meilleures réponses aux diverses questions faites dans le cours des six mois qui viennent de s'écouler.

Je n'ai pas besoin de vous répéter, mes jeunes amis, que cette époque est aussi agréable pour moi que pour vous. J'espère que vous ne doutez plus maintenant de l'intérêt vif et sincère que je prends à vos travaux, à vos progrès, à vos succès, à vos plaisirs. Je dois même croire que vous en êtes convaincus, car vous me dites des choses bien aimables, bien gracieuses. Il m'est doux de vous entendre m'appeler avec confiance *votre ami;* ce titre m'est cher, et je tiens à le justifier.

Mais voici encore que je retarde l'annonce des prix. Je ne m'en fais pas toutefois un grand scrupule en ce moment, car je me doute bien qu'avant de lire ce préambule, vous aurez déjà lu ce qui va suivre.

DISTRIBUTION DES PRIX.

PRIX ANNUELS.

QUESTION : *Un enfant, qui ne dispose pas de sommes d'argent, ni d'aucun effet de valeur, a-t-il quelques moyens d'exercer la charité envers les malheureux, et de leur procurer du soulagement? — S'il en a, quels sont ces moyens?*

PREMIÈRE DIVISION,

Composée des concurrents âgés de onze ans et au-dessus.

PRIX : M. EUGÈNE DELISLE, âgé de treize ans et demi; (à Périgueux, département de la Dordogne).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle ALINE LOFFICIAL, âgée de quatorze ans; (à Baugé, département de Maine-et-Loire).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle CALISTE BOUCHARD, âgée de quatorze ans et demi; (à Mortefontaine, département de Seine-et-Oise).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle CÉLINIE DE BANNEVILLE, âgée de treize ans; (à Caen, département du Calvados).

IVe ACCESSIT : Mademoiselle MARGUERITE LAWLESS, âgée de quinze ans; (à Paris).

Ve ACCESSIT : Mademoiselle ROSALIE ***; (à Orléans, département du Loiret).

VIe ACCESSIT : Mademoiselle SOPHIE CHANAL, âgée de treize ans; (à Paris).

VIIe ACCESSIT : Mademoiselle LOUISE DESZILLE; (à Lamballe).

VIIIe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle ARIANE DE COURVAL, âgée de douze ans; (à Montfleury);

Et Mademoiselle DELPHINE FORNIER, âgée de douze ans; (à Vienne, département de l'Isère).

MENTIONS HONORABLES : Mlle *Antoinette Roux de la Mazelière;* (à Marseille, département des Bouches-du-Rhône). M. *Louis de Saint-Auvant;* (à Paris). Mlle *Clémence de Flers;* (à Villebadin, département de l'Orne). Mlle *Alexandrine de Leuze;* (au château de Dobert). Mlle *Ernestine Hardy*. Mlle *Eugénie Garcin;* (à Nancy, département de la Meurthe). M. *Albert Patersi*, élève du collège royal de Saint-Louis; (à Paris). M. *Gustave R....;* (à Bressuire). Mlle *Emma H....*, de Saint-Yon. Mlle *Augustine ***;* (au Lude).

DEUXIÈME DIVISION,

Composée des concurrents âgés de moins de onze ans.

PRIX : Mademoiselle LÉONIE DUGUEYT, âgée de dix ans; (à Lyon, département du Rhône).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Henriette Baradère, âgée de huit ans; (à Férolles).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Louise Dumousseau, âgée de dix ans; (à Paris).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle Amélie Widmer, âgée de neuf ans et demi; (à Corbeil, département de Seine-et-Oise).

IVe ACCESSIT : Mademoiselle Cécile de Verneix, âgée de dix ans; (à Paris).

Ve ACCESSIT : Mademoiselle Sophie Marey Gassendi, âgée de dix ans; (à Nuits, département de la Côte-d'Or).

VIe ACCESSIT : Mademoiselle Louise D..., âgée de dix ans; (à Briis-sous-Forges).

Mentions honorables : Mlle *Victorine Pretrel;* (à Rouen). M. *Barthelemy Lecarpentier;* (à Honfleur, département du Calvados). Mlle *Berthe Boysset;* (à Châlons-sur-Saône). M. *Charles d'Etchégoyen;* (au château de Madon, département du Loiret). Mlle *Ernestine du V....;* (au Breil). M. *Anatole de T....;* (à Autun).

PRIX DE SEMESTRE,

Pour les meilleures réponses aux diverses questions proposées dans le courant des six derniers mois.

PRIX : Mademoiselle Antoinette Roux de la Mazelière; (à Marseille, département des Bouches-du-Rhône).

Ier ACCESSIT : M. Eugène Delisle; (à Périgueux, département de la Dordogne).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Célinie de Banneville; (à Caen, département du Calvados).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle Clémence de Flers; (à Villebadin, département de l'Orne).

IVe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle Laure Darier; (à Beaune, département de la Côte-d'Or);

Et M. Louis de Saint-Auvant; (à Paris).

Ve ACCESSIT : Mademoiselle Caliste Bouchard; (à Mortefontaine).

VIe ACCESSIT : Mademoiselle Amélie Widmer; (à Corbeil, département de Seine-et-Oise).

Mentions honorables : Mlle *Ariane S. de Crans;* Mlle *C. A.;* (à Saint-Martin-le-Beau). Mlle *Ariane de Courval;* (à Montfleury). Mlle *Sophie Chanal;* (à Paris). Mlle *Caroline Lawless;* (à Paris). Mlle *Augusta S. de Crans.* Mlle *Marguerite Lawless;* (à Paris). M. *Pol d'Erceville*; (à Paris).

OBSERVATION.

Je fais mon compliment à M. Eugène Delisle qui vient d'obtenir un prix pour la seconde fois, et je lui annonce, sans regret, qu'il se trouve maintenant mis hors de concours, comme l'a été précédemment mademoiselle Blanche Regnault. Je dis sans regret, parce que j'espère qu'il voudra bien, malgré cela, continuer de m'écrire, comme l'a fait mademoiselle Blanche. Je leur saurai toujours gré, à tous deux, de ne pas me priver du plaisir de lire leurs aimables lettres.

COMPOSITION

Qui a obtenu le Prix de la première division.

Mon bon Génie, quoique je n'aie guères d'espoir de mériter le prix que vous nous destinez, je viens pourtant essayer de vous rendre compte de ma pensée sur la question que vous nous proposez. Mon but est sur-tout d'exprimer ce que mon cœur me dit. Obtenir le prix serait un bonheur bien grand; espérer que vous approuverez mes sentiments en est un moins brillant peut-être, mais qui me suffira toujours.

Oui sûrement, mon bon Génie, sans argent, sans objets de valeur, nous pouvons encore jouir du bonheur d'exercer la charité. Donner aux malheureux les soins qui sont en notre pouvoir, leur prodiguer des égards, de la pitié, des consolations, faire tout ce qu'on peut pour adoucir leur situation, sinon par des secours effectifs, du moins par la bienveillance qu'il est si facile de leur montrer, n'est-ce pas là de la charité? Quoi de plus doux, en effet, de plus consolant pour l'infortuné, que de voir son semblable compâtir à ses maux et s'intéresser à son sort! Cette vertu sublime appartient donc à tous les âges, à toutes les positions; et il serait bien malheureux pour nous tous, que notre âge doit nécessairement mettre dans une dépendance complète, de même que pour celui envers qui la fortune ne s'est pas montrée libérale, de ne pouvoir pratiquer le plus saint et le plus doux de tous les devoirs. Mais la charité toujours ingénieuse, sait trouver les moyens de soulager les infortunés indépendamment de l'or, et celui qui est véritablement charitable n'a besoin que de son cœur pour richesse. Pour nous convaincre de cette vérité, ouvrons les saintes Écritures qui, remplies d'exemples de la charité bien entendue, nous prouvent à chaque page qu'elle ne consiste pas tant à faire aux malheureux des dons de valeur, qu'à répandre sur eux des soins et des consolations qui, donnés avec bonté, réussissent souvent mieux que l'argent à adoucir leur misère.

Un enfant bon et humain trouvera toujours dans son cœur, quand il sera assez heureux pour en rencontrer l'occasion, les moyens d'être charitable. Les exemples de cela me manqueraient d'autant moins, que j'en trouverais plusieurs dans vos propres feuilles,

mon bon Génie; et ils m'ont assez frappé pour que je pusse vous les rappeler, si cela n'était inutile. Se priver de ses plaisirs, quelquefois même de ses légers besoins, intercéder auprès de ses parents pour le malheur et l'infortune, voilà ce que peut toujours un enfant, quelle que soit sa position, et ce qu'il fera, s'il est digne de l'amitié de son bon Génie, et des soins que cet ami si vrai consacre à nous rendre tous bons et sages.

Votre dévoué et reconnaissant petit ami,

EUGÈNE DELISLE, âgée de 13 ans et demi.

COMPOSITION

Qui a obtenu le Prix de la deuxième division.

Mon bon Génie, comme Dieu a fait de la charité un de ses commandements, il l'a mise à la portée de tous les âges; ainsi les enfants qui n'ont pas d'argent, peuvent l'exercer en se faisant des privations. Une de vos jeunes abonnées, qui est mon amie, à l'âge de cinq ans se privait tous les jours de sucre dans son café, afin de le conserver pour une pauvre femme qui était malade et à qui il en fallait pour ses infusions. Lorsqu'elle se promenait, elle ramassait soigneusement des fleurs pour sa tisanne. Elle n'en parlait à personne, et sa mère, qui s'en aperçut, en parla à une de mes tantes qui me l'a raconté.

On peut encore soulager les malheureux en leur portant des consolations; en leur montrant qu'on partage leurs peines; en leur rappelant que, s'ils supportent avec résignation leurs maux dans cette vie, ils seront récompensés dans l'autre.

Veuillez, mon bon Génie, etc.,

LÉONIE DUGUEYT, âgée de dix ans.

COMPOSITION

Qui a obtenu le premier accessit de la première division.

Oui sans doute, mon bon Génie, il est pour un enfant des moyens d'exercer la charité et de soulager les malheureux, même quand il n'a à disposer d'aucune somme d'argent. S'il a eu le bonheur de recevoir de l'éducation, il peut communiquer à des enfants pauvres des connaissances appropriées à leurs besoins, et les mettre, par cette instruction, en état de gagner de bonne heure de quoi subvenir à leur indigence et à celle de leurs parents. Si malgré sa jeunesse, il a quelque crédit auprès du chef de quelque atelier, il peut l'intéresser en faveur des malheureux qu'il protège, pour procurer à ceux-ci des moyens de travail et d'existence; tâcher d'obtenir dans quelque hospice des places pour de pauvres infirmes; travailler lui-même pendant ses récréations, et s'imposer des privations; enfin, rendre aux malheureux de petits services, leur porter des consolations, avoir pour eux cette bienveillance qui allège tant le poids de leurs peines. Il me semble et si naturel et si doux de compâtir aux maux de celui qui souffre, que je crois impossible de ne pas trouver dans son cœur, suivant l'occasion, d'ingénieuses ressources pour le soulager. Il faudrait pour cela être privé même de la sensibilité des animaux, témoin cet ours du duc de Lorraine, Léopold, qui, nous avez-vous dit, accueillit dans sa loge un petit savoyard.

Recevez, mon bon Génie, etc.,

ALINE LOFFICIAL, âgée de 14 ans.

COMPOSITION

Qui a obtenu le premier accessit de la deuxième division.

Mon bon Génie, je crois qu'un enfant qui n'a pas d'argent peut secourir un malheureux.

J'ai vu une petite fille qui demeurait près de nous à la campagne, qui allait passer une partie de sa matinée chez une pauvre femme infirme et malade; elle lui rendait de petits services, et lui donnait ses médicaments, pendant que son mari et ses enfants allaient gagner de l'argent. Cette petite fille n'exerçait-elle pas la charité envers la pauvre malade?

En nous promenant, hier, sur la grande route, nous avons vu un pauvre homme qui venait de tomber sur le bord d'un fossé; son bâton venait de rouler dans ce fossé qui était profond, et il était bien embarrassé. Mon petit cousin courut dans le fossé, lui rapporta son bâton, et, avec la permission de sa maman, il reconduisit le pauvre homme jusqu'à sa maison qui n'était pas éloignée. Henri a rendu plus de services à cet homme, que s'il lui eût donné de l'argent.

Je pourrais encore vous parler, mon bon Génie, de ces intéressants enfants qui conduisent les aveugles dans les rues; mais il ne faut pas abuser de vos moments.

Recevez, mon bon Génie, etc.,

HENRIETTE BARADÈRE, âgée de 8 ans.

Plusieurs des lettres qui ont obtenu les autres *accessit* et les mentions honorables, contiennent des anecdotes intéressantes. Je me propose bien d'en faire lire au moins quelques unes à mes jeunes amis; mais le défaut d'espace m'oblige à ajourner l'insertion de ces extraits, qui ne pourront trouver place que dans mon numéro prochain.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi. n° 6.

Dimanche, 19 novemb. 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 29.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LA CAVERNE DE DUNMORE.

Depuis que je vous ai parlé, dans mon avant dernier numéro, de l'albâtre et des *stalactites*, il m'est tombé sous la main une Relation anglaise, dans laquelle j'ai trouvé la description d'une grotte fort remarquable située en Irlande, dans le district de Kilkenny, et connue sous le nom de *Caverne de Dunmore.* J'ai pensé que cette description compléterait mon précédent article, et je vais, mes amis, vous en donner la traduction.

La caverne de Dunmore est située dans une belle plaine sur laquelle s'élèvent çà et là de petites collines. Le pays environnant est très abondant en pierres à chaux et en beau marbre noir parsemé de coquilles blanches. L'ouverture de cette caverne a une largeur de quarante toises, et elle descend perpendiculairement, du sommet d'une colline jusqu'à une profondeur de trente toises. Les côtés de ce vaste puits sont des rochers de pierre calcaire, dans les fentes desquels croissent des arbres et des buissons de différentes espèces. Le voyageur curieux qui veut y descendre, doit marcher avec beaucoup de précaution; mais il a, dans ce trajet, le divertissement de voir s'envoler du fond de la caverne une multitude de pigeons sauvages et d'autres oiseaux, qui y font leur demeure. Arrivé au bas du puits, un des côtés lui présente une arche naturelle de vingt-cinq toises de largeur, sous laquelle il entre, et où il ne tarde pas à rencontrer deux ouvertures souterraines, l'une à droite et l'autre à gauche. S'il s'engage dans la première, il marche sur des rochers et des pierres recouvertes de pétrifications ou de cristaux, et dont les formes sont irrégulières et bizarres. Ces pierres sont transparentes, susceptibles de recevoir un beau poli, et offrent une agréable variété de couleurs. Comme tout le terrain environnant est composé de pierre calcaire, il est probable que les stalactites suspendues à la voûte, et les concrétions qui couvrent le sol de la caverne, ne sont autre chose que des dépôts de particules calcaires, apportées par les eaux qui filtrent jusque dans ces cavités. Les particules pierreuses déposées à la voûte donnent naissance à ces cônes qui en descendent, et celles qui sont déposées sur le sol produisent les concrétions irrégulières qui le recouvrent. Peu-à-peu celles-ci s'élèvent et rejoignent celles qui s'abaissent d'en haut. De là mille formes fantastiques auxquelles l'imagination achève de donner une certaine ressemblance avec des objets connus. On croit voir les piliers d'un ancien édifice en ruines, ou bien les tuyaux d'un jeu d'orgue, ou des figures grossières d'hommes, d'animaux, ou même des fantômes. Le spectateur pourrait encore se

croire transporté dans la gueule d'une immense bête féroce, qui lui présenterait des milliers de dents au-dessus de sa tête et autant sous ses pieds. Ce spectacle, en effet, est tout à-la-fois ravissant et terrible : les flambeaux, dont la lueur est affaiblie par l'humidité de l'air, n'éclairent que tout juste assez pour distinguer à demi ces figures étranges, sur lesquelles le gouttes d'eau brillent comme des paillettes d'argent. Tantôt la voûte s'élève jusqu'à vingt toises, tantôt il faut presque se coucher pour passer un à un sous de petits défilés où il semble qu'on va être écrasé.

Après avoir parcouru cette partie de la caverne dans une étendue de 500 toises environ, nous revînmes à l'entrée, pour pénétrer par l'autre ouverture que nous avions laissée sur la gauche. Ici nos guides nous avertirent que le souterrain se divisait en un grand nombre de ramifications. Nous attachâmes à l'entrée un peloton de ficelle, que nous déroulâmes en avançant, afin de retrouver plus sûrement notre chemin pour le retour. Ce côté de la caverne est moins uni que l'autre; il va en descendant; les ouvertures en sont beaucoup plus grandes, et ont, dans quelques endroits, au moins cent toises de largeur et plus de cinquante de hauteur. Un petit ruisseau qui y serpente, forme, de distance en distance, des cascades où l'eau tombe avec un bruit dont l'effet est bien en harmonie avec la nature du lieu. A-peu-près à un quart de mille de l'entrée, nous trouvâmes, dans une espèce de bassin formé par ce ruisseau, des ossements humains; et nous jugeâmes, d'après leur nombre, qu'ils avaient appartenu à une centaine, au moins, d'individus de notre espèce. Quelques uns de ces ossements étaient d'une grande taille; mais à peine les eûmes-nous retirés de l'eau, qu'ils tombèrent en poussière. Nous cherchâmes vainement quelque inscription qui aurait pu nous donner des indices sur les personnes dont nous venions de découvrir les restes; et comme elles n'avaient pu être ensevelies dans un lieu où il n'y a que des rochers et pas un grain de terre, nous conjecturâmes que ces ossements pouvaient provenir d'infortunés qui se seraient réfugiés dans cette caverne, pour échapper aux horreurs de quelqu'une de nos guerres civiles. Les traditions transmises de père en fils dans le pays ne jettent au reste aucun jour sur ce mystère. Une grande partie des rochers dont ce côté de la caverne est hérissé, sont composés d'un beau marbre noir tout parsemé de points blancs qui offrent la forme de coquillages(1). On trouve aussi, dans les environs, des blocs de ce même marbre qui reçoit un beau poli et qui est employé, dans les trois royaumes, à faire des tables et des chambranles de cheminées.

(1) J'aurai bientôt l'occasion de vous expliquer ce que sont ces coquillages qu'on trouve dans certains marbres.

ANECDOTES

Extraites de plusieurs lettres qui ont obtenu des accessit ou des mentions honorables, dans le dernier concours ouvert par le bon Génie.

J'ai imprimé, dans mon précédent numéro, les lettres qui ont obtenu les prix et les premiers accessit. Parmi celles qui ont moins approché du prix, parce qu'elles ne répondaient pas d'une manière assez précise à la question, il en est qui contiennent des anecdotes intéressantes. Je vais en reproduire quelques unes, ainsi que je m'y suis engagé en terminant ma feuille de dimanche dernier. Le choix que j'en ferai n'aura aucun rapport avec l'ordre dans lequel ces lettres ont été placées par le mérite de leur ensemble. Il ne s'agit plus aujourd'hui de donner des places, mais seulement de ce qui peut offrir le plus d'intérêt à mes jeunes lecteurs.

« Cécile G.... et sa bonne sortaient un jour pour la promenade. A peine avaient-elles fait quelques pas, qu'elles voient devant elles un attroupement considérable se former. Elles approchent : une femme, jeune encore, tenant dans ses bras deux petites filles, était étendue sans connaissance sur le pavé; la pâleur de sa figure annonçait assez que la malheureuse succombait à la faim. Des curieux, des indifférents se pressaient autour d'elle; les voisins et les voisines discouraient, faisaient des conjectures. Cécile n'a pas perdu de temps; elle est entrée chez la portière d'une maison où elle va souvent; elle s'y est procuré quelque boisson fortifiante; elle perce la foule, et court prodiguer ses soins à l'infortunée qui allait périr. Celle-ci se ranime, jette sur sa bienfaitrice un regard où se peignent la reconnaissance et l'admiration, et serre ses enfants contre son cœur. C'est un Ange descendu du ciel, qui les lui rend.

« Cécile avait obéi au premier mouvement d'un bon cœur; cent autres auraient fait comme elle : mais la constance dans le bien est plus difficile et plus rare. Il ne lui suffit pas d'avoir prolongé de quelques heures l'existence d'une malheureuse famille, elle veut lui assurer le pain du lendemain. Le bonheur qu'elle a goûté révèle à son âme généreuse de nouvelles jouissances, de nouveaux devoirs. Elle suit les infortunées qu'elle vient de sauver, jusqu'en leur demeure. Quel spectacle! Dans un grénier à peine éclairé par une lucarne, une mauvaise table, un lit sans draps, une chaise, voilà ce qu'elles possèdent. Un vieux ruban rouge est cloué sur le mur; c'est tout ce que leur a laissé un époux, un père mort au champ d'honneur. Ce ne sont point de vaines consolations qu'il leur faut : Cécile les quitte, et bientôt elle est de retour avec des

provisions pour la journée. Mais comment subvenir aux besoins de la famille que Cécile adopte? Sans doute sa mère ne lui refusera rien; mais elle veut, dans une bonne œuvre, ne point céder le premier rôle. Elle a pourvu aux premieres dépenses, en vendant quelques petits bijoux, quelques aunes de ruban qu'on lui a données le jour de sa fête. Ses ressources sont bien bornées, et les besoins de la pauvre veuve renaissent sans cesse. Cécile qui, jusqu'alors, avait eu peu de goût pour le travail, sent bien que c'est à lui seul qu'elle doit avoir recours. Elle travaille donc du matin au soir. Tout ce que sa mère destine à son entretien, en fait d'étoffes, elle réclame le droit de le confectionner elle-même : elle sera moins élégante peut-être; mais le salaire de son aiguille, elle le consacrera au soulagement du malheur. Elle a déjà trouvé, dans sa garde-robe, de quoi habiller les deux pauvres petites filles; et elle n'a pas eu de peine à procurer à leur malheureuse mère de l'ouvrage dans sa famille.

Depuis quelque temps, Cécile ne connaissait plus qu'un plaisir, le travail; tout chez elle se raportait à un seul objet; le bien-être de la famille indigente était devenu son idée fixe. M. et Mme G.... favorisaient en secret le plan que leur fille s'était tracé, sans paraitre s'y intéresser particulièrement. Cécile s'était peu à peu imposé beaucoup de privations. A ses repas, lui donnait-on quelque beau fruit, quelque friandise, vite elle courait au grenier de la veuve. Cécile avait deux amies qui avaient acquis sur le piano un talent remarquable; elle-même s'accompagnait assez bien sur la guitare. Elle eut l'idée de donner un petit concert au profit de ses pauvres; ses jeunes amies se prêtèrent de la meilleure grâce du monde à ce projet, et M. G.... voulut bien permettre que le concert eût lieu chez lui. Toutes les personnes de sa connaissance furent invitées; on connaissait le motif de cette réunion; elle produisit une somme assez forte. Cécile chanta la romance de *la petite Mendiante;* elle mit tant d'expression dans son chant, que tout le monde fut attendri jusqu'aux larmes.

« La fête de Mme G.... approchait; M. G.... voulut la célébrer en réunissant chez lui quelques jeunes personnes pour danser. Le bal fut charmant; les danseuses s'y firent remarquer par les plus jolies robes, les coiffures les plus élégantes, les toilettes les plus fraiches. Cécile avait une mise très simple, point de fleurs sur sa tête, une robe blanche sans garniture. Pendant le bal, une idée se présente soudain à son esprit; elle court vers sa mère et lui demande la permission de faire une quête pour la veuve du soldat. Mme G.... connaissait assez toutes les personnes qu'elle recevait chez elle, pour ne pas craindre d'être indiscrète en accordant à sa fille ce qu'elle demandait. « Viens, ma chère Cécile, lui dit-elle, que je te presse « contre mon cœur; viens, chère enfant, je veux « joindre mes prières aux tiennes. » Mme G.... prend sa fille par la main, et de toute part on verse l'argent dans la corbeille de Cécile. Cécile était au comble de la joie; elle voyait le sort de la pauvre famille assuré désormais. Elle plaça les deux petites filles en apprentissage. Aujourd'hui, leur travail suffit à leur subsistance et à celle de leur mère; elles peuvent même rendre aux malheureux une portion des bienfaits qu'elles ont reçus de Cécile G..... C'est ainsi que les bonnes actions fructifient, et que l'exemple des vertus ne se perd jamais.

« Rosalie ***, à Orléans. »

« J'ai lu, dans *les Petits Béarnais*, l'histoire d'une petite fille dont la mère était très pauvre. Cette petite fille était la première servante de la maison. Un jour, deux jeunes personnes qui habitaient son voisinage vinrent la voir; elles la trouvèrent montrant à lire à deux ou trois petites filles du village. Quand les écolières furent parties, la petite institutrice dit aux jeunes personnes qui la visitaient : « Je n'ai pas d'argent « à donner, mais je donne à ces pauvres enfants ce « que je possède; je leur fais part de l'instruction que « j'ai reçue, et je m'acquitte ainsi de l'obligation de « faire l'aumône. »

« Célinie de B....., à Caen. »

« Pendant le rude hiver de l'année 1789, un maçon nommé Durand, demeurait dans une maison isolée, aux environs de Paris. Un jour son fils, en s'amusant à glisser sur la glace, son déjeuner à la main, aperçut, étendus sur la neige, un pauvre aveugle et son chien. Ils étaient presque morts de faim, et l'aveugle n'avait pas la force de demander l'aumône. L'enfant lui fait manger son déjeuner, va chez son père, demande deux sous et avec cette somme achète un pain, reconduit l'aveugle à Paris, et ne l'abandonne qu'après l'avoir installé sur une place où il passait beaucoup de monde qui pouvait le soulager.

« Albert Patersi, à Paris. »

« Bernardin de Saint-Pierre raconte qu'il trouva un jour, dans le parc de Marly, deux petites filles bien mises qui ramassaient du bois sec qu'elles mettaient dans une hotte, tandis qu'un petit garçon mal vêtu et fort maigre mangeait un morceau de pain avec beaucoup d'appétit. Il leur demanda ce qu'elles voulaient faire de ce bois. Elles lui répondirent que c'était pour le petit garçon; qu'il avait une belle-mère qui le battait quand il n'en rapportait pas, et que souvent,

quand il en ramassait, le Suisse le lui ôtait à la porte. « Et comme il avait faim, ajouta la plus grande, nous « lui avons donné notre dejeuner. » La hotte était pleine; elle la plaça, aidée de sa compagne, sur le dos du petit garçon, puis elle courut à l'entrée du parc, pour voir si on le laisserait passer.

« Amélie W...., à Corbeil. »

« Mon frère avait à-peu-près six ans; Maman était allée le chercher à la pension de M. M....., où il était externe. On lui donnait tous les jours quelques sous pour son déjeuner; il en donnait un à un malheureux qu'il appelait *son pauvre*, et qui se trouvait sur son chemin. Maman lui acheta un gâteau, en lui disant: « Voyons si tu pourras le garder jusqu'à la maison. » Il le léchait, mais ne voulait pas le manger. Il se passa quelque temps sans que Maman fit attention à lui. En arrivant, ne lui voyant plus son gâteau, elle lui dit: « Je vois que tu as été gourmand, car tu as mangé ton gâteau. » Mon frère répondit qu'il ne l'avait pas mangé. On lui demanda ce qu'il en avait fait: il répondit que son pauvre étant venu lui demander l'aumône, il lui avait donné son gâteau, ayant tout dépensé le matin. Maman l'embrassa et lui dit qu'il avait très bien fait.

« Sophie ***, à Paris. »

« Je me trouve, dans ce moment-ci, dans une position bien heureuse, car il y a dans notre maison une petite fille à qui j'ai le bonheur de faire du bien. Cette pauvre petite, le soir, est dans le jardin ou dans la cour, toute seule, et ayant bien froid. Sa mère gagne cependant un peu d'argent en travaillant en journée. Mais elle ne peut pas, quand elle est revenue de l'école où Maman l'a placée externe, être soignée par sa mère, dont la journée finit beaucoup trop tard. Je l'amène tous les soirs dans la chambre, où elle se réchauffe et s'amuse avec mes affaires.

« Cécile de V....., à Paris. »

« Un jour nous nous promenions, avec ma bonne amie, Hélène; nous rencontrâmes une vieille femme qui marchait avec peine et paraissait souffrir beaucoup. Hélène s'arrêta et interrogea la vieille sur ses maux. Elle répondit qu'elle avait la goutte qui la faisait cruellement souffrir, et qu'étant obligée de travailler à la terre pour vivre, souvent elle était forcée de s'asseoir toute la journée dans les champs, sans pouvoir faire un mouvement. Hélène l'écoutait d'un air d'intérêt, et lui donna quelques consolations puisées dans la religion; enfin en partant, elle lui dit : « Ah! pauvre femme, que je vous plains! et que « je voudrais pouvoir vous soulager! » Elle prononça ces mots d'un ton si vraiment peiné, que la pauvre femme en parut toute consolée.

« J'étais restée derrière, et j'ai cru entendre la vieille, bénir l'ange de bonté qui était venu la consoler.

« Louise D....., à Paris. »

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Puisque vous répondez avec tant de zèle et d'empressement à mes questions, je dois penser, mes bons amis, qu'elles vous sont toujours agréables; je vais donc continuer de vous en proposer. Nous allons recommencer un nouveau semestre, au terme duquel il sera donné un prix pour les meilleures réponses qui m'auront été faites durant cette période. J'invite tous mes jeunes lecteurs à y concourir; qu'ils ne craignent pas de multiplier ma correspondance; plus je recevrai de lettres, plus je serai content.

Je n'ai point oublié la demande qu'on m'a faite de proposer chaque fois deux questions, dont l'une soit plus spécialement à la portée de mes plus jeunes correspondants. Je commencerai donc dès aujourd'hui. Mes petits amis ne pourront plus me dire que la question est trop forte pour eux; j'espère qu'alors rien ne les empêchera de m'écrire, et qu'ils y seront un peu déterminés aussi par la pensée de me faire plaisir.

Voici d'abord la question principale, à laquelle pourront répondre tous ceux de mes lecteurs qui le voudront, petits ou grands:

Qu'est-ce que la vanité? A quels inconvénients expose-t-elle celui qui y est enclin?

Voici la seconde, à laquelle ne pourront répondre que ceux de mes correspondants qui n'ont pas accompli leur onzième année:

Quelle est la première chose à faire, quand on a eu le malheur de commettre une faute?

J'attendrai les réponses dans le délai de ce jour au dimanche 10 décembre prochain, et je réitère à mes lecteurs la prière de ne pas dépasser ce terme, après lequel j'aurais le regret de ne pouvoir admettre leurs lettres à concourir. Je les prie aussi de vouloir bien continuer d'indiquer leur âge au-dessous de leur signature.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 28 novemb. 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 30.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

DIEU N'A RIEN FAIT EN VAIN.

Par une matinée du mois de novembre, M. de Simiane et son jeune fils Henry se promenaient sur les bords de la Juine. Curieux, mobile, un peu bavard et grand questionneur, Henry changeait à chaque instant de conversation : « Ah! comme les arbres sont capricieux, Papa! ils étaient tous verts au printemps; en voilà de jaunes, de rouges et de bruns; les vieux saules ont seuls conservé leur pâle verdure. Vois, vois ces pauvres platanes! comme ils sont dépouillés! leurs branches noires et nues semblent grelotter de froid. Ah! cela sent l'hiver. Je voudrais, moi, voir toujours le printemps. Mon Papa, dis-moi donc à quoi sert la saison du froid, des vents, des pluies, du ciel gris et des feuilles mortes? — Je te ferai lire, lui répondit son père, un charmant conte de Berquin sur ce sujet, intitulé: *les Quatre Saisons.* »

Henry : « Ah! je l'ai lu; je m'en souviens un peu: l'hiver, je crois, sert à faire des boules de neige. Mais bast! j'aime encore mieux cueillir des bouquets de violettes..... A propos, j'ai faim, Papa; n'est-il pas temps de manger la poire que tu as mise dans ta poche pour mon second déjeuner? »

Le père : « Oui, la voilà. »

Henry : « Oh! qu'elle est belle! comment nomme-t-on cette espèce de poire? »

Le père : « C'est une poire de Saint-Germain. »

Henry : « Elle est délicieuse. »

Le père : « C'est du fruit de la saison, mon cher Henry; si nous étions encore au printemps, il n'y aurait ni poires, ni pommes, ni raisin. Quand viendra le temps des boules de neige, le Bon-Chrétien d'hiver te consolera peut-être des bouquets de violettes. »

Henry : « La rivière est bien haute!.... Mon Papa, les débordements, les inondations, les tempêtes, les volcans, à quoi tout cela sert-il? »

Le père : « A quoi te servirait d'en connaître la nécessité? »

Henry : « Papa, ce n'est pas répondre. Puisque Dieu n'a rien fait en vain, il a eu ses motifs. D'ailleurs..... ma curiosité est aussi dans les desseins de la Providence. »

Le père, souriant : « Alors il faut te répondre : Eh bien donc, mon cher enfant, Dieu ne m'a point dit ses desseins, ni à personne que je sache; mais l'admirable enchaînement de causes et d'effets qui frappe nos yeux dans l'univers, doit nous persuader que tout a son but, dans les décrets de la Providence. Un phénomène que nous n'expliquons pas et dont l'utilité

ne nous est point connue, prouve seulement que l'intelligence de l'homme est bornée. Connais-tu les motifs de toutes mes actions? »

Henry : « Non, mon Papa. »

Le père : « Cependant, chaque fois que tu me vois faire ou dire quelque chose que tu ne comprends pas, tu ne me regardes point comme un insensé. »

Henry : « Non, parce que je ne suis qu'un enfant, et que je ne sais pas tout. »

Le père : « Et moi, mon pauvre ami, je ne suis qu'un homme, c'est-à-dire, devant Dieu, un atôme qui ne sait rien. Tu verras plus tard, en étudiant la géographie, que le débordement du Nil fertilise l'Égypte; et tu diras, comme moi : Les tempêtes, les volcans ont sans doute aussi leur but que j'ignore. Dieu laisse l'homme étudier, apprendre, découvrir; mais il n'a pas promis de lui tout expliquer. Dieu se montre, Dieu se révèle à notre intelligence, dans le monde qui nous environne, par la perfection, le nombre, l'éclat et la magnificence de ses œuvres; dans le fond de notre cœur, par la voix de la conscience, par les germes de la vertu, qu'il a semés au-dedans de nous, et qu'il confie à notre libre arbitre. Découvrir Dieu, l'aimer, le prier, tâcher de lui plaire, espérer en lui : voilà l'histoire du cœur humain, dans tous les temps et chez tous les peuples; car avant d'être une science, la Religion est un sentiment. »

Henry : « Ah! Papa! j'aime bien Dieu!.... Vois, vois les belles vaches qui paissent de l'autre côté de l'eau; il fait pousser du gazon pour elles, et leur donne de bon lait pour nous..... Bon! voici le petit bois qui conduit à la fontaine..... Eh bien! eh bien! que font donc ces hommes là? ils retournent toute la prairie. Les peupliers sont abattus; des tas de terre, de platras et d'immondices couvrent la pelouse; une vilaine tourbe noire remplace les jolies gazons verts où j'ai cueilli tant de marguerites et de paquerelles l'été dernier! A qui donc cette prairie? peut-on gâter ce beau tapis velouté? quel dommage! Et la fontaine, la belle fontaine! la voilà toute obstruée de gros tas de pierres et de sable. Le propriétaire est donc fou? détruire un si joli pré! abattre ces beaux arbres, qui formaient une si jolie salle de verdure!.... »

Le père : « Henry, ce pré que tu regrettes appartient à ton oncle, qui veut en faire un jardin. En retournant le sol, en le couvrant de terres rapportées, il le fertilise; les pierres que tu vois sont destinées à bâtir une jolie maisonnette; au lieu de foin, à l'avenir, il recueillera des fruits, des légumes et des fleurs. Mon cher Henry, ne jugeons pas trop vite : les démolitions sont un fort bon engrais dans les terrains tourbeux; les cendres volcaniques doublent la fécondité des campagnes de Naples et de la Sicile; la *pouzzolane*, autre produit des volcans, donne un ciment parfait, en usage dans toute l'Italie..... Ton oncle est un propriétaire intelligent, et Dieu sait gouverner le monde. »

LA PRIÈRE.

Angéline avait conçu, dès sa plus tendre enfance, des sentiments pieux et une confiance extrême dans la bonté de la providence. A peine sa petite langue était-elle capable de balbutier quelques mots, qu'elle avait appris à prier, à remercier Dieu de lui avoir donné de bons parents, à lui demander la santé et le bonheur pour eux, et pour elle, la sagesse, la docilité et les vertus qui devaient la rendre la joie de sa famille. A mesure que le sens des prières qu'on lui faisait répéter d'abord était devenu plus intelligible pour elle, Angéline y avait ajouté, de son propre mouvement, quelques phrases simples et touchantes, pour obtenir, selon les circonstances, les graces particulières dont elle sentait qu'elle avait besoin. S'agissait-il de remplir une tâche difficile? elle s'adressait à Dieu qui pouvait lui donner la force nécessaire; puis, elle s'y mettait avec courage et confiance, et bientôt les difficultés semblaient disparaître. Éprouvait-elle quelque contrariété ou quelque douleur physique? Elle élevait encore son âme à Dieu, lui offrait sa souffrance comme un innocent sacrifice; et après avoir prié, elle se sentait toute résignée; le poids du mal était diminué de moitié. Rencontrait-elle un infortuné qu'elle ne pouvait pas soulager elle-même? son cœur tendre et compatissant implorait la bonté céleste en faveur de ce malheureux, et elle espérait pour lui. Quelqu'un de ses grands parents, ou quelque ami de la famille était-il malade? Angéline n'avait garde de l'oublier dans ses prières. Une fois, ce fut sa mère elle-même qui, atteinte d'une grave maladie, devint l'objet de ses plus ferventes supplications. On touchait au moment où une crise devait décider de la vie de Mme de P..... Angéline s'était retirée le soir, bien triste, dans sa petite chambre, parce que son père l'avait absolument exigé. Au point du jour, M. de P..... entra chez sa fille, pour lui annoncer que la crise avait eu lieu et que la malade était beaucoup mieux. Mais quel fut l'étonnement de M. de P....., en trouvant Angéline à genoux sur son lit, le corps penché et le visage dans ses deux mains! « Que fais-tu donc, Angéline? lui dit-il. — Ah! Papa, s'écria la jeune fille, en relevant la tête et sortant de sa profonde méditation; pardonnez-moi, je ne vous ai point désobéi, je me suis mise au lit; mais vous n'aviez pas exigé que je ne priasse pas le bon Dieu pour Maman. — Quoi! tu as passé la nuit..... — En prières, ajouta Angéline; cela adoucissait mon chagrin, mes angoisses; il me semblait que le bon Dieu avait pitié de moi. — Oh! oui, oui,

mon enfant, s'écria M. de P....., en pressant sa fille sur son sein; oui, Dieu a eu pitié de nous, Dieu n'a pas voulu te rendre orpheline, il a entendu ta prière, il l'a exaucée; ta mère est sauvée.... — Ah!....» Angéline ne poussa que ce seul cri, et retombant prosternée, elle demeura dans l'attitude d'une profonde adoration. M. de P....., ému jusqu'au fond de l'âme, se mit à genoux près du lit d'Angéline, en disant: « Je m'unis à toi, bonne et pieuse enfant, pour rendre grâces à ce Dieu de bonté, qui nous conserve ce que nous avons de plus précieux et de plus cher. O mon Angéline, tu as raison, remercions-le ensemble; la prière de la reconnaissance doit être agréable à celui qui a écouté avec bonté la voix du malheur. » Le père et la jeune enfant restèrent quelques instants en actions de grâces; ensuite ils entrèrent dans la chambre de la malade qui leur tendit la main avec un doux sourire.

LA SOURIS ET LE RAT (1).

FABLE.

Une jeune souris vivait dans une tour
Aux dépends d'un derviche, habitant du rivage
Où de vastes déserts ont remplacé Carthage.
Du haut des vieux créneaux elle aperçut un jour
Un superbe lion, que l'appât du carnage,
Bien loin de son antre sauvage,
Avait conduit vers ce séjour.
A quatre pas de là, notre jeune Africaine
Vit le chat du logis, le plus cruel des chats,
Fléau des souris et des rats,
Sous un large nopal faisant sa méridienne.
Elle court aussitôt chez un rat son voisin.
« Bonne nouvelle! ami, livrons-nous à la joie!
« Le matou, d'un lion va devenir la proie;
« Plus de chat! plus de chat! bénissons le destin!
« — Un matou d'un lion deviendrait la pâture
« Pour vous croire cherchez un ignorant, un fou, »
Dit le rat, sans oser abandonner son trou;
« Vous renversez, ma sœur, l'ordre de la Nature;
« Car, selon les traditions,
« Ce sont les chats qui mangent les lions.
« Avez-vous vu du chat la gueule dévorante?
« De ses crocs, de ses dents la file menaçante?
« Ses ongles recourbés, dont l'aspect fait horreur?
« Ce regard brûlant de fureur
« Qui lance des éclairs au milieu des ténèbres?
« Avez-vous entendu, ma sœur,
« Ses longs miaulements funèbres?
« Engager un pareil combat,
« De la part du lion serait trop téméraire;
« Il n'existe point sur la terre
« D'animal plus affreux ni plus fort que le chat. »

Un poltron ne voit rien sous son jour véritable:
Il grossit les objets qui causent sa terreur,
Et selon lui rien n'est plus redoutable
Que l'ennemi dont il a peur.

(1) J'ai trouvé cet apologue, dans un Recueil de fables composées en russe par M. Kriloff, et traduites en vers français et italiens par différents poëtes. Celle-ci est traduite par M. Mazois. Je l'ai choisie parce qu'elle m'a paru pouvoir être bien placée dans ce Journal, et non point pour recommander à mes lecteurs le Recueil d'où je la tire; les apologues qu'il contient ne s'adressent pas en général à leur âge.

LITHOGRAPHIE.

LA COURSE.

En vous envoyant aujourd'hui, mes amis, un dessin dont le sujet est le prix de la *course* consistant en une couronne offerte par une jeune fille, je pense qu'il ne sera peut-être pas inutile de vous donner quelques avis relatifs à cet utile et salutaire exercice. Voici la saison où il est particulièrement agréable; c'est au moment des premières petites gelées de l'automne, que vos corps éprouvent le besoin de ce mouvement propre à leur rendre une chaleur douce, saine, et à favoriser le développement de leurs organes. Le jeu des barres, la lutte à la course, et tous les jeux où il faut courir sont de saison à cette époque. En vous y exerçant avec intelligence, vous pouvez rendre ces jeux doublement profitables pour vous. Ils ont, en effet, une utilité immédiate pour votre santé; et de plus, il peut se présenter beaucoup de circonstances dans la vie, où l'on soit bien aise d'avoir acquis l'habitude de franchir avec célérité un espace plus ou moins grand, soit pour échapper soi-même à un danger, soit pour porter promptement du secours à une personne exposée à quelque péril imminent. De même qu'on ne doit point négliger de cultiver les facultés intellectuelles qu'on a reçues de la Providence, il ne faut pas dédaigner non plus de développer les forces physiques dont on peut tirer quelque avantage pour soi et pour les autres.

C'est pour cette raison, mes amis, que je crois à propos de vous offrir quelques conseils sur la manière de courir avec le plus de facilité et le moins de fatigue possible. Vous allez me dire peut-être que vous en savez à cet égard autant que moi, et j'entends d'ici quelques uns d'entre-vous qui sont tout prêts à me défier à la course, malgré le secours que je pourrais trouver dans mes prétendues ailes. Il serait possible, en effet, que je ne fusse pas le plus leste, le plus agile

parmi vous; mais cela n'empêche pas que je ne puisse donner un bon avis à de plus habiles que moi. Je gagerais bien qu'il y a de ces merveilleux coureurs, qui se donnent en courant beaucoup plus de peine qu'il ne faut; qui vont balançant leurs bras avec trop de violence, jetant en avant leurs genoux, faisant de grandes enjambées; ou bien relevant trop les jambes par derrière, renversant trop le haut du corps, appuyant trop le pied sur le sol; ou encore respirant trop précipitamment; et qui se fatiguent ainsi très promptement, sans y rien gagner en vitesse.

Pour courir vite et avec grâce, il faut, pour ainsi dire raser la terre, en portant les jambes tendues en avant, s'enlever d'un pied sur l'autre, avec beaucoup de vélocité, et faire succéder rapidement le mouvement des pieds. Pendant la course, le haut du corps doit être penché un peu en avant, pour laisser au jeu des poumons toute sa liberté: Il est avantageux de porter les bras comme collés au corps à la hauteur des hanches, et de les y maintenir, sans roideur ni mollesse, de manière à ce qu'ils n'aient d'autre mouvement que celui qui leur est communiqué par l'impulsion du corps; autrement, ils embarrassent, gênent, et ralentissent la course.

Il faut éviter, en courant, de respirer avec trop de précipitation, car ce serait le moyen d'être essoufflé après peu d'instants, et de perdre toutes ses forces. En ne reprenant haleine qu'à d'assez longs intervalles, on fatigue beaucoup moins la poitrine; et c'est d'ailleurs une bonne chose que de s'accoutumer à avoir, comme on dit, *l'haleine longue.* Quand on est arrrivé au bout de la carrière, une bonne précaution à prendre est de pencher le haut du corps un peu en avant, afin de faciliter la respiration.

Si vous avez à fournir une carrière un peu étendue, ayez soin de ne pas donner, en partant, à votre course, toute la rapidité dont vous êtes capable; vous épuiseriez promptement vos forces, et vous seriez obligés de ralentir avant d'arriver au but, peut-être même de vous arrêter. Commencez avec modération, mettez-vous d'abord en haleine, et peu-à-peu augmentez la rapidité de vos mouvements; vous regagnerez bientôt l'avantage qu'auraient pu prendre sur vous, dès les premiers pas, ceux qui n'auraient pas eu la même précaution.

Ce n'est que par degrés qu'on peut arriver à faire rapidement de longues courses. Il serait imprudent, à des jeunes gens peu exercés, de vouloir lutter de prime abord avec ceux qui le sont davantage ou qui sont plus grands et plus vigoureux, et de s'obstiner à fournir une carrière au-dessus de leurs forces. Tous les exercices du corps exigent une certaine prudence, dont on ne se départ pas impunément, et dont la première règle est de ne point entreprendre ce que nous ne sentons pas la possibilité d'exécuter sans un trop grand effort.

Tels sont les avis que m'a suggérés le sujet de la lithographie de ce jour. Je vous invite, mes amis, à les suivre, pour vous habituer à courir avec grâce et agilité; mais je vous conseille, en même temps, de ne pas y mettre un amour-propre déplacé, et de céder tout bonnement la victoire à vos compétiteurs, plutôt que de faire abus de vos forces naissantes.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Briller et plaire ne sont pas même chose: briller est une victoire au profit de la vanité; plaire est une conquête au profit du cœur.

Chercher à briller, c'est s'occuper de soi; chercher à plaire, c'est s'occuper des autres.

Briller fait des envieux; plaire gagne des amis.

Pour plaire, il suffit de le vouloir, car il suffit d'aimer ceux à qui l'on veut plaire; mais ne brille pas qui veut, et souvent même le desir de briller rend ridicule. Le desir de plaire est affranchi de ce danger: la bienveillance a toujours de la grâce.

Le plaisir brille et passe; le bonheur plait sans éclat, mais il est plus durable.

CHARADE.

Au-dessous de mon premier
On voit passer mon dernier
Au milieu de mon entier.

(Ceux de mes correspondants qui voudront me donner l'explication de cette charade, pourront me l'envoyer avec leur réponse à la question contenue dans le précédent numéro.)

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er décembre 1825 pour un an, ou du 1er juin 1826 pour six mois, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 3 décembre prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 3 DÉCEMB 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 31.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA NOIX DE GALLE.

J'ai voulu voir encore une fois les dernières feuilles de l'année, avant qu'elles ne fussent toutes enlevées par les vents qui achèvent de dépouiller nos campagnes; j'ai été faire encore une visite à la belle forêt où j'écrivais, l'été dernier, les fables et les contes que je vous ai adressés. Je n'étais pas seul dans ce petit voyage, et j'avais même avec moi assez nombreuse compagnie de jeunes gens et de jeunes personnes de mes amis, qui avaient voulu être de la partie. Le temps était un peu gris, l'air froid et humide, et pourtant nous étions charmés de jouir du reste de verdure que conservaient quelques arbres. Un de mes jeunes compagnons, prétendant qu'on ne nous croirait pas à Paris, lorsque nous dirions qu'il y avait encore tant de branches vertes, voulut en emporter un échantillon, et cueillit un beau rameau de chêne. Mais après l'avoir examiné un moment, « Ah! mon bon Génie, s'écria-t-il, voilà un chêne qui porte de drôles de fruits sur ses feuilles! Voyez donc, voyez donc ces petites boules rouges et vertes qui sont attachées à ce feuillage. — Ce que vous prenez là pour des fruits, lui répondis-je, n'est autre chose que le résultat d'une maladie causée aux feuilles du chêne par la piqûre d'un insecte. »

J'avais à peine prononcé ces mots, que je me vis entouré de toute ma petite société qui me pria unanimement de lui donner à ce sujet de plus amples explications. Selon ma coutume, je ne me fis pas prier long-temps, et me plaçant comme un professeur au centre de mon aimable auditoire, je lui parlai de la manière suivante :

« Ces petites boules rouges ou vertes que vous voyez attachées aux feuilles de ce rameau de chêne, et qu'on nomme des *galles*, proviennent d'une maladie à laquelle plusieurs végétaux sont sujets. Cette maladie est causée par la piqûre d'un insecte qui porte le nom de *diplolèpe*. Cet insecte, qui est muni de quatre ailes, est en outre armé d'une espèce de tarière attachée à son ventre, et dont l'extrémité est garnie de petites dents imitant un fer de flèche. Au moyen de cette tarière, l'insecte fait des entailles sur différentes parties des végétaux, pour y déposer ses œufs. Les sucs des végétaux qui s'épanchent par ces entailles, y forment une excroissance, qui devient ce qu'on appelle une *galle*, dans laquelle l'œuf de l'insecte se trouve enfermé, et où peu-à-peu il acquiert du volume et de la consistance. Il sort de ces œufs de petites larves qui ont six pattes écailleuses, et au moins douze ou quatorze pattes molles. Ces larves trouvent dans leur retraite de quoi se nourrir; elles sucent et rongent le

dedans de la galle, qui croît et prend de la solidité à mesure qu'elles en mangent l'intérieur.

« Ces galles varient beaucoup en forme et en grosseur, selon les végétaux sur lesquels elles se forment. On en trouve de très grosses suspendues aux feuilles ou aux branches du rosier églantier. La couleur et la figure de quelques unes leur ont fait donner le nom de certains fruits avec lesquels elles ont une espèce de ressemblance; parmi celles qui se forment sur le chêne, il en est qu'on nomme *galles en pomme, en groseille, en pépin, en artichaut;* il en est d'autres dont la structure est tout-à-fait irrégulière. Plusieurs de ces corps ont une cavité qui renferme un certain nombre de larves vivant en société; d'autres ont plusieurs petites cavités, entre lesquelles il y a des communications; dans quelques autres on voit plus de cent cellules, dont chacune est habitée par une seule larve; enfin, d'autres espèces de galles, telles que celles du chêne, que vous avez en ce moment sous les yeux, n'ont qu'une seule cellule habitée par une larve qui vit solitaire.

« La formation de ces corps est quelquefois très rapide, et à lieu en peu de jours; les larves y prennent aussi très promptement leur accroissement; mais elles restent ensuite cinq à six mois avant de se changer en chrysalides. Les unes subissent cette métamorphose dans la galle même, d'où elles ne sortent que sous la forme d'insecte parfait, après y avoir fait un petit trou; les autres quittent la galle pour entrer dans la terre, jusqu'à ce qu'elles aient pris leur dernière forme.

« Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une galle, on y trouve un ou deux insectes qui ne sont point de la nature de ceux qui donnent naissance à ces corps. Cette circonstance a long-temps embarrassé les naturalistes, mais on est convaincu aujourd'hui que ces insectes étrangers sont des parasites, qui se sont introduits dans la demeure du véritable habitant et y ont vécu à ses dépends.

« Je ne vous aurais donné, mes amis, que des notions incomplètes sur ce sujet, si je ne vous disais pas que les galles sont employées utilement à divers usages. La plupart ont des propriétés médicinales que je ne vous décrirai point, parce qu'elles ne me sont pas assez connues; mais il est une espèce de galle fort répandue dans le commerce, qu'on appelle *noix de galle*, et qui est d'un grand usage dans la teinture, pour faire les couleurs noires et toutes les nuances qui en dépendent. On l'emploie aussi dans la fabrication de l'encre et dans la préparation des cuirs. C'est dans l'Asie mineure qu'on la recueille, sur les rameaux du chêne, et les orientaux en font un commerce considérable. »

Je m'arrêtai après avoir ainsi parlé, car je m'aperçus que mon éloquence ne suffisait pas pour réchauffer mon auditoire. Nous continuâmes notre promenade, et le possesseur du rameau de chêne en fit le sacrifice, pour distribuer des échantillons de *galles* à tous ses compagnons.

PARABOLES.

Je viens de découvrir un livre qui renferme de bien jolies choses : ce sont des paraboles allemandes du docteur Krummacher, qui ont été traduites en français par M. Bautain. Mes lecteurs savent sans doute qu'on entend par *parabole*, un récit sous lequel est cachée une leçon, soit morale, soit religieuse. La parabole est donc une espèce d'apologue. Celles du docteur Krummacher, que je viens de lire, m'ont paru également attrayantes et instructives; et quoique toutes ne s'adressent pas précisément au jeune âge, il en est au moins un bon nombre qui lui conviennent parfaitement. Je pense que mes jeunes amis me sauront gré de leur procurer la lecture des trois suivantes:

LES DEUX CHEMINS.

Le maître d'école d'un village sur les bords du Rhin enseignait un jour, au milieu des enfants de la commune, assis autour de lui et l'écoutant avec plaisir; car sa manière d'enseigner était pleine de force et de douceur. Il parlait en ce moment de la bonne et de la mauvaise conscience, et de la douce voix du cœur.

Lorsqu'il eut fini, il demanda à ses élèves : Quel est celui d'entre-vous qui pourra me faire une comparaison sur ce sujet?

L'un d'eux s'avança en disant : Je pourrais bien vous en dire une, mais je ne sais pas si elle est juste.

Dis-nous-la à ta manière, répondit le maître; et l'enfant parla ainsi :

Je compare le trouble de la mauvaise conscience à ce que j'ai éprouvé un jour, lorsque les soldats ennemis passèrent par notre village. Ils emmenèrent de force mon père avec notre cheval. Comme mon père ne revenait point, ma mère pleurait et se lamentait, ainsi que nous tous, et elle m'envoya à la ville, à la recherche de mon père.

J'y allai; mais je revins tard dans la nuit et le cœur bien triste, car je n'avais pas trouvé mon père.

C'était une nuit obscure d'automne. Le vent grondait et sifflait entre les chênes, les sapins et les rochers; les chouettes et les hiboux criaient. J'avais dans mon âme le pressentiment que j'avais perdu mon père, et je me représentais la douleur de ma mère quand je reparaîtrais seul à la maison. A cette idée, je fus saisi d'un frisson terrible, me trouvant dans la nuit obs-

cure; le mouvement d'une feuille m'épouvantait, et je pensais en moi-même: Voilà ce que doit éprouver l'homme qui porte en lui une mauvaise conscience.

Enfants, dit alors le maître, voudriez-vous marcher ainsi au milieu des ténèbres, cherchant en vain votre père, et n'entendant que la voix des tempêtes et les cris des oiseaux de proie?

Oh! non, s'écrièrent tous les enfants à-la-fois, en frissonnant.

L'enfant recommença à raconter: Une autre fois, dit-il, je fis le même chemin avec ma sœur. Nous avions été acheter à la ville toutes sortes de jolies choses pour une petite fête que mon père voulait donner à ma mère le lendemain. Nous revenions tard dans la nuit, mais c'était au printemps: le ciel était clair et beau, la nature était calme, et il régnait partout un si profond silence, qu'on entendait le murmure de la source qui coulait le long du chemin, et au loin tout à l'entour les rossignols chantaient dans les buissons. Nous marchions ensemble, ma sœur et moi, nous tenant par la main, et le cœur si content que nous n'avions pas envie de parler; et nous rencontrâmes notre bon père qui venait au-devant de nous. Alors je me dis en moi-même: Voilà ce que doit éprouver l'âme de l'homme qui a fait le bien.

Le jeune garçon se tut. Le maître regarda un instant ses enfants avec bienveillance; puis ils s'écrièrent tous ensemble: Oui, nous voulons devenir des hommes de bien!

LA PETITE BIENFAITRICE.

L'hiver était froid et rigoureux. La petite Mina, fille unique de parents bienfaisants, ramassait les miettes de pain qui étaient tombées de la table, et les gardait soigneusement; puis elle allait deux fois le jour dans la cour, y répandait les miettes, et les oiseaux accouraient et les becquetaient. Mais la main de la petite fille était toute tremblante de froid.

Ses parents l'épièrent un jour, et, se réjouissant de lui voir faire cette bonne action, ils lui demandèrent: Pourquoi fais-tu cela, Mina?

C'est que tout est couvert de neige et de glace, répondit Mina; les petits oiseaux ne peuvent rien trouver, et maintenant ils sont pauvres. C'est pour cela que je leur donne à manger, de même que les hommes riches soutiennent et nourrissent les pauvres.

Mais tu ne peux pas nourrir tous les oiseaux, reprit le père.

Mina répondit: Est-ce que tous les enfants ne font pas comme moi par toute la terre, de même aussi que tous les riches ont soin des pauvres?

Le père regarda la mère et dit: O céleste simplicité!

LE CARRÉ D'OEILLETS.

O petite maman, donne-nous à chacun un carré de fleurs qui nous appartienne, un à moi, un à Gustave, et un à Malvina; et alors chacun cultivera le sien.

Ainsi parla le petit Frédéric à sa mère; et la mère lui accorda sa demande, et donna à chacun un carré plein de beaux œillets. Les enfants en eurent une grande joie; ils disaient: Quand les œillets seront en fleurs, ce sera superbe! Car ce n'était pas encore le temps des œillets; mais ils avaient déjà des boutons.

Cependant Frédéric, plein d'impatience, avait bien de la peine à attendre le moment de la fleuraison, et il desirait que ses œillets fleurissent avant tous les autres.

Il allait à chaque heure voir ses œillets; il les prenait dans la main, contemplait leurs boutons, et était tout joyeux quand une petite feuille rouge ou jaunâtre brillait à travers les fentes de la verte enveloppe.

Mais, enfin, il s'ennuya d'attendre. Il ouvrit les boutons avec ses doigts, et déplia toutes les petites feuilles de la fleur; puis il cria d'une voix triomphante. Venez voir, mes œillets ont fleuri! Mais quand le soleil brilla sur les fleurs, elles penchèrent tristement la tête, et leurs feuilles étaient en désordre et flétries avant midi; et le petit garçon pleurait.

Enfant impatient! lui dit la mère; Dieu veuille que ce soit la dernière joie de ta vie que tu gâtes par ta faute! Tu n'auras pas acheté trop cher le grand art de savoir attendre.

LES DIFFÉRENTS ÉTATS DE LA VIE.

La petite Julie Perrin, fille d'un honnête marchand, avait accompagné sa mère qui était allée toucher le montant d'un mémoire chez la comtesse de N..... Elle y reçut un très gracieux accueil de la part de la jeune Amélie de N.... qui s'empressa de lui montrer ses beaux jouets, sa poupée magnifique, ses bijoux, et ses robes de bal. Julie était dans l'admiration. La comtesse sortit avec sa fille, en même temps que Mme Perrin avec Julie, et celle-ci vit mademoiselle Amélie monter dans un beau carrosse qui fit beaucoup de bruit en passant sous la porte cochère.

Julie, cheminant à pied avec sa mère le long du boulevard, paraissait rêveuse et ne disait mot. « A quoi penses-tu, ma fille? lui demanda Mme Perrin. — Je pense, Maman, que c'est une chose bien agréable que d'aller en carrosse comme Mlle Amélie. Pourquoi donc n'avez-vous pas un carrosse, et pourquoi n'ai-je pas de belles robes et de beaux joujoux comme les siens? »

Mme Perrin : « Parce que nous ne sommes pas à

beaucoup près aussi riches que le comte de N...., et que si nous dépensions notre argent en choses superflues, nous ne serions plus en état de nous procurer les choses nécessaires pour nous et pour nos enfants. »

Julie : « Mais, Maman, pourquoi mon Papa n'est-il pas aussi riche que M. le comte? »

Mme Perrin : « Parce que M. de N.... possède de grands biens que lui a laissés son père, tandis que ton papa n'a qu'une tres petite fortune, qu'il s'efforce d'augmenter par son travail, afin de pourvoir à vos besoins, à votre éducation, et de pouvoir vous donner une dot, à toi et à tes sœurs, quand vous vous marierez. »

Julie : « Mais enfin, pourquoi Papa n'est-il pas aussi riche qu'un autre? Il travaille beaucoup, tout le monde l'aime et l'estime; il me semble qu'il mérite, aussi bien que M. le comte, d'avoir une grande fortune. »

Mme Perrin : « Ne sais-tu pas, mon enfant, qu'il y a une grande quantité de personnes plus pauvres que ton père, et qui cependant sont aussi très méritantes? Regarde seulement parmi nos voisins : l'honnête Guillaume qui habite avec tout son ménage deux petites chambres au quatrième; qui se met au travail avant le jour et ne quitte son métier que quand le sommeil l'accable : eh bien, comment penses-tu que sa femme et ses enfants vivent? Voudrais-tu changer de condition avec eux? »

Julie : « Oh! pour cela non. Ils sont si déguenillés et ont l'air si misérables! »

Mme Perrin : « Hélas! oui; ce sont de pauvres créatures qui n'ont peut-être pas toujours une nourriture suffisante; qui manquent en hiver de bois et de vêtements chauds, tandis que nous avons une belle boutique, un appartement commode et tous ce qui nous est nécessaire. Cependant l'honnête Guillaume se donne encore plus de peine que ton père, pour faire vivre sa famille. »

Julie : « Il me semble, Maman, que cet honnête Guillaume a de bien justes motifs, au moins, pour se plaindre de son sort. »

Mme Perrin : « Quand il en serait tenté, ma fille, il pense qu'il y a des malheureux encore plus mal partagés que lui. Il jette les yeux sur ceux qui n'ont pas d'ouvrage et ne peuvent pas même gagner de quoi apporter un pain dans leur ménage. Alors il remercie Dieu, et reprend son travail avec ardeur et reconnaissance. »

Julie : « Mais alors, Maman, je pense que c'est très mal à ceux qui sont riches d'avoir tant de choses inutiles dont ils pourraient employer la valeur à procurer aux malheureux les choses nécessaires. »

Mme Perrin : « Sans doute, ma bonne amie, c'est un devoir pour les riches, et même pour ceux qui n'ont qu'un peu d'aisance, comme nous, de consacrer une partie de leur superflu au soulagement de la misère. Mais il faut considérer qu'en achetant certaines choses qui ne sont pas indispensables, on paye le travail de ceux qui ont fabriqué ces objets. Ces superfluités sont une branche de commerce qui fait vivre beaucoup de gens; en sorte que l'argent qu'on y consacre sert toujours à procurer de l'occupation à quelques ouvriers. »

Julie : « Oui, Maman; mais par exemple, Mlle Amélie ne pourrait-elle pas se contenter de robes comme les miennes et des choses que j'ai, afin de donner à des malheureux un peu plus d'argent? »

Mme Perrin : « Elle n'a pas besoin de s'imposer cette privation, puisqu'elle est assez riche pour faire du bien et pour se procurer en même temps ces plaisirs. Songe donc que les filles de nos voisins le boulanger et le ferblantier pourraient dire la même chose de toi? N'es-tu pas mieux habillée qu'elles? n'as-tu pas plus de joujoux? »

Julie : « C'est vrai. Je me rappelle que la petite Anette fut enchantée un jour que je lui donnai une de mes vieilles poupées. »

Mme Perrin : « Eh bien, s'il te fallait aujourd'hui n'avoir que de vieilles poupées et être vêtue comme Anette, en prendrais-tu bien ton parti? Ce ne serait pas au moins sans chagrin; et il en serait de même de Mlle de N...., si elle n'avait plus que ce que tu as. »

Julie : « Je comprends cela. Mais au fait, Maman, ce que j'ai est assez pour moi, et nous ne manquons de rien. »

Mme Perrin : « Tu as raison, ma Julie; ne jetons jamais les yeux sur ceux qui ont plus que nous; regardons plutôt ceux que la fortune a moins bien traités; c'est le moyen de ne pas éprouver de vains regrets, et d'être toujours reconnaissants des biens que Dieu nous a accordés. »

Julie : « Ah! Maman, je lui rends grâces tous les jours de m'avoir donné la plus précieuse des richesses, mon bon Père et ma tendre Mère. »

VARIÉTÉS.

Parmi mes abonnés les plus âgés, il en est probablement qui, à l'époque de la nouvelle année, donnent des étrennes à leurs plus jeunes frères et sœurs. Peut-être éprouvent-ils quelque embarras pour le choix, et je pense que je leur rendrai service en leur indiquant de bons livres destinés au premier âge. Il en est un que je leur recommanderai particulièrement; c'est un joli petit volume intitulé : *Contes à Henriette*, par M. Abel Dufresne. M. Abel Dufresne est un des hommes qui parlent le mieux le langage convenable aux enfants, qui savent le mieux les instruire en les amusant, et les intéresser utilement. La morale a, sous sa plume, une grâce et une naïveté charmantes.

Un autre volume, publié par le même auteur, et intitulé : *Nouveaux Contes à Henriette*, est destiné au second âge. Il serait difficile d'imaginer rien de plus gracieux, de plus frais, de plus intéressant que la plupart de ces contes, et je suir sûr de trouver de mon avis tous ceux qui auront lu *les deux Jardins*, *le petit Peintre*, et *la Fée Réséda*.

On peut se procurer ces ouvrages, en les demandant au bureau d'abonnement du *Bon Génie*.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 10 décemb. 1826.

IIIe année. N° 32.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE SENS DU GOÛT.

Je me suis trouvé, il y a quelques jours, à table, auprès d'une jeune personne qui a d'abord excité ma compassion, parce que je l'ai crue malade, en voyant les mines de dégoût qu'elle faisait, lorsqu'on lui offrait de certains mets. Je ne pouvais soupçonner, en effet, qu'une enfant bien élevée et bien portante ne sût pas refuser une chose qui ne lui plaisait pas, autrement qu'en faisant la grimace. Jugez de ma surprise, lorsque j'appris que toutes ces mines précieuses et ces contorsions signifiaient simplement *je n'aime pas cela.* La pantomime affectée de ma jeune voisine me parut alors d'autant plus ridicule, que j'ai toujours eu pour principe qu'il fallait s'accoutumer de bonne heure à manger, sinon avec goût, du moins sans répugnance, de tous les mets qui sont d'un usage général. Il y a mille circonstances dans la vie où l'on se trouve bien d'avoir soumis son palais à cette habitude, et où l'on serait exposé autrement à faire de fort tristes repas. Si j'avais été seul avec ma petite dégoûtée, je lui aurais adressé à ce sujet quelques observations amicales; mais je n'ai pas voulu attirer sur elle l'attention des convives, qui lui aurait été peu favorable. J'ai pensé qu'il valait mieux lui envoyer ce petit avertissement avec mon journal, et cela m'a donné en même temps l'idée d'entretenir tous mes lecteurs du sens du *goût.*

Les principaux organes du *goût* sont la langue et le palais. La mollesse de ces organes, leur humidité habituelle contribuent à les rendre capables de percevoir les saveurs. Lorsqu'un corps qui a de la saveur est placé dans la bouche, la salive dissout quelques unes de ses parties qui produisent, sur la langue et sur le palais, une certaine irritation en quoi consiste la sensation du *goût.* Si la langue était sèche et qu'on y appliquât un corps sec, ce contact ne produirait d'autre sensation que celle du *toucher.*

Les différents degrés d'irritation, et les différentes manières dont cette irritation est produite sur l'organe du *goût* par les corps qui l'approchent, occasionnent la différence des saveurs. Chaque corps doué de saveur agit sur cet organe d'une manière particulière; le mélange de plusieurs saveurs en produit souvent une nouvelle; de là naît une variété infinie dans les impressions que le *goût* est capable de nous faire sentir.

Dans l'état de santé et de parfaite organisation, la délicatesse de ce sens est extrême; mais il est susceptible de recevoir un grand nombre de modifications, et même d'être complétement perverti. Ainsi, le même objet nous paraît plus ou moins savoureux, plus ou moins agréable, selon la faim, la soif, selon la dis-

position de l'estomac; tel aliment qui plaisait au commencement du repas, répugne lorsqu'on s'en est complètement rassasié. Enfin, lorsqu'on a perverti le sens du *goût* par l'usage d'épices ou de liqueurs spiritueuses, il ne peut plus être satisfait que par des matières qui produisent une irritation très énergique.

L'habitude exerce une grande influence sur les organes du *goût*. On s'accoutume à manger les matières qui ont paru d'abord les plus désagréables à ce sens. Assurément le fromage passé, la moutarde, l'ail, le poivre sont des substances qui répugnent au *goût* naturel; cependant on s'y façonne aisément. C'est pour cela que, lorsqu'on vous présente un aliment sain qui vous cause au premier abord quelque dégoût, il est à propos de ne pas vous arrêter à cette première impression, et de chercher à la vaincre. Je me rappelle que, dans mon enfance, la bière me paraissait une boisson aussi détestable qu'une médecine noire. Je m'y suis accoutumé cependant, et j'ai bien fait; car depuis, non seulement j'ai trouvé beaucoup de plaisir à en boire dans les temps chauds, mais je me suis vu dans une position où, si je n'eusse pas aimé la bière, j'aurais été réduit à de très mauvaise eau pour unique boisson.

L'homme n'est pas seul doué du sens du *goût;* les animaux en sont pourvus comme lui, et il est pour eux un moyen précieux de conservation, car il avertit merveilleusement leur instinct des propriétés salutaires ou nuisibles des substances entre lesquelles ils doivent choisir leurs aliments. Je ne manquerai pas, à ce sujet, de vous faire remarquer, mes amis, la sage et admirable prévoyance de l'auteur de la Nature, qui a placé, à la porte du canal alimentaire, une sorte de juge capable de distinguer le bon du mauvais, et de prévenir les funestes effets qui résulteraient de l'introduction des corps non nutritifs ou dangereux. Le *goût* a été tellement disposé, que la plupart des poisons lui répugnent naturellement par leur saveur corrosive, ou nauséabonde, ou dégoûtante. L'enfant, l'animal qui viennent de naître, ont le *goût* aussi sûr que dans l'âge fait; ils rejettent par instinct les matières qui ne leur conviennent pas. La plupart des plantes vénéneuses ont une saveur rebutante; la plupart des substances alimentaires ont des saveurs douces, sucrées, agréables; les substances minérales qui ne peuvent pas alimenter sont privées de saveurs, ou n'en ont que de corrosives et d'insupportables au *goût*. Certes il y a là une prévoyance merveilleuse de ce qui était nécessaire à la conservation des êtres créés.

De ce que je viens de dire, mes amis, il ne faut pas conclure que vous deviez vous en rapporter aveuglément à votre goût. Vous pourriez vous tromper, là où l'animal ne se tromperait pas. D'abord la nourriture compliquée et apprêtée des hommes vivant en société, tend à dénaturer la pureté primitive du sens du *goût;* ensuite, la saveur naturelle de certaines substances est souvent déguisée, lorsqu'elles ont été travaillées par des mains humaines. Le sens du *goût* ne serait donc pas pour vous un juge bien sûr, qui pût vous avertir de la propriété nuisible d'un corps inconnu. Mais Dieu vous a donné un guide plus noble et moins matériel, c'est la prudence. Vous savez qu'il est des substances dangereuses; que lorsqu'on ne les connaît pas bien, il ne faut point se laisser séduire par un aspect agréable et une douce saveur; que la gourmandise, enfin, est un vice qui expose à de grands périls, et la tempérance une vertu qui préserve de bien des maux. Faites donc en sorte que le sens du *goût* soit pour vous une source de jouissances modérées; et tâchez de le dominer assez, pour ne pas vous mettre dans le cas de faire mal à propos la grimace, comme ma petite dégoûtée.

L'AUBERGISTE DU SOLEIL D'OR.

Il ne faut jamais désespérer des situations les plus malheureuses, car Dieu n'abandonne pas ses enfants. Cette consolante vérité va se trouver développée dans une petite histoire qui a au moins le mérite d'être parfaitement vraie. Le héros de ce récit est tout simplement le propriétaire de l'auberge du *Soleil d'Or*, dans un joli village où relayent les diligences, sur la route de Caen. Voici ce que je tiens de sa propre bouche.

George (c'était son nom), désobéissant comme le sont quelquefois les enfants de six ans, avait quitté la boutique de ses parents, et s'était aventuré jusque sur le pont de Rouen, ville qu'ils habitaient. Là, il s'amusait à jeter des cailloux dans l'eau, lorsqu'un faiseur de tours vint à passer, avec ses gobelets, ses tréteaux, ses tapis, enfin tout le bagage qui fixe ordinairement l'attention des passants oisifs, et qui les dispose d'avance à l'admiration. Le petit George ne manqua pas de le suivre, attiré par l'or faux et les vieux rubans qui ornaient la coiffure et la veste de l'escamoteur. Celui-ci, de son côté, avait remarqué la force et la fraîcheur de l'enfant; il venait d'en perdre un à-peu-près du même âge, et il pensa que George pourrait le remplacer dans les différents exercices qu'il lui avait appris. S'étant donc bien assuré que George était seul et loin de ses parents, il l'affubla, tout en jouant, des petites bottines, de la veste argentée et de la toque à plumes du fils qu'il avait perdu; et ainsi déguisé, il l'emmena à une mauvaise auberge où il couchait. La nuit venue, George dépaysé demanda en vain ses parents. Tout en pleurant, il s'endormit; et le lendemain de grand matin, avant qu'il fût bien éveillé, l'homme aux tours et tout son bagage, y compris le pauvre George, étaient en route pour

une autre ville. Qu'on se figure la désolation des malheureux parents, lorsqu'ils ne virent plus reparaître leur enfant, et que toutes les recherches qu'ils firent pendant plusieurs mois ne leur apportèrent aucun éclaircissement sur son sort. Ils finirent par le pleurer comme mort. « Encore, disait la pauvre mère, je voudrais bien être sûre qu'il le fût; ce serait un Ange parmi les Anges; et il prierait pour son père et pour moi! Mais qui sait ce qu'il est devenu? Qui me répondra qu'il n'est pas tombé en de mauvaises mains, qu'on n'en fera pas un mauvais sujet? Oh! ciel! ne vaudrait-il pas mieux pleurer sa mort! » La bonne mère avait raison, et sans une protection spéciale du ciel, il est certain que le petit George courait de grands risques de devenir un coquin.

Nous ne le suivrons pas dans tous les départements où le traîna à sa suite l'homme qui l'avait dérobé, et qui l'obligeait à faire des tours pour gagner de l'argent. Heureusement la Providence avait doué George d'un bon cœur et d'un sens droit. Aussitôt qu'il fut sorti de la première enfance, il se rappela avoir entendu dire que son maître l'avait trouvé et qu'il ne lui appartenait pas, et jamais il ne perdit de vue l'espoir de quitter cet homme brutal qui l'accablait de fatigues et de mauvais traitements. Plusieurs années se passèrent avant qu'il pût exécuter ce dessein. Enfin, comme son maître et lui revenaient de la Bretagne et traversaient la Normandie, ils s'arrêtèrent un jour à l'auberge du *Soleil d'Or*, dont l'hôtesse était une excellente femme. Touchée de l'air triste du petit George, elle le questionna et apprit de lui la vérité. L'enfant, alors âgé de douze ans, la supplia d'une manière si pressante de l'aider à échapper à son ravisseur, qu'elle y consentit. George fut caché dans une grande armoire, et Rose, la fille de la bonne hôtesse, lui apportait à manger. Pendant deux jours, le faiseur de tours chercha l'enfant; il parcourut tous les environs, ne se doutant pas que George fût si près de lui; et il finit par croire qu'il s'était noyé dans une rivière qui coulait près de là. Lorsqu'il fut parti, la protectrice de George joignit à son premier bienfait celui de le garder chez elle. Il avait de l'intelligence, il apprit à servir les voyageurs, à soigner les écuries; il devint un grand et beau garçon, et, ce qui vaut mieux, sa probité était extrême. Je ne parle pas de sa reconnaissance pour sa bienfaitrice et pour Rose qui avait grandi avec lui; il eût cent fois donné sa vie pour elles. La bonne dame était veuve; elle avançait en âge; voyant que les deux jeunes gens se convenaient et que George était en état de conduire la maison, elle leur annonça qu'elle voulait les marier et servir de mère au pauvre enfant qui avait été enlevé à la sienne; car toutes les recherches faites pour découvrir ses parents étaient demeurées sans succès.

Le mariage ayant été fixé au mois suivant, notre jeune homme partit, pour aller faire à Rouen différentes emplettes nécessaires à la maison. Il n'était jamais retourné dans cette ville, l'homme qui l'avait enlevé n'ayant eu garde de le conduire dans des lieux qu'il aurait pu reconnaître. Précisement, pour entrer dans la ville, il avait à traverser le pont. Comme il marchait lentement, et rêvant à sa nouvelle fortune, il leva machinalement les yeux. L'aspect de ces lieux, et sur-tout celui d'une petite maison en briques, dans laquelle il voyait briller la flamme rougeâtre d'une forge, le frappa. « Dieu! se dit-il, c'est sur un pont que j'ai été enlevé..... La lueur de cette forge..... Il me semble que, dans mon enfance, elle éclairait la figure de mes parents..... » Indécis, tremblant, n'osant se livrer à une si frêle espérance, il approche, il entre, il questionne: deux bons vieillards, propriétaires de la forge, versent des larmes au souvenir de leur fils perdu et si long-temps pleuré. Enfin on s'explique; on rapproche les temps, les circonstances, et bientôt il est prouvé que l'heureux George reçoit la bénédiction de ses parents.

Impatient d'apprendre à Rose et à sa mère à quel point la Providence l'avait protégé, il se hâta de retourner vers elles, et son mariage fut conclu. Ses vieux parents, tant qu'ils vécurent, allèrent le voir tous les ans au *Soleil d'Or*, où il est encore aujourd'hui époux heureux et propriétaire fort achalandé d'une excellente auberge, que je recommande à tous ceux qui passeront par Tibouville. **.

LE ROUGE-GORGE.

Parabole du docteur Krummacher.

Dans le fort de l'hiver, un rouge-gorge se présenta à la fenêtre d'un bon laboureur, comme pour demander l'hospitalité. Le laboureur, répondant à la confiance du petit animal, ouvrit la fenêtre et le reçut avec bonté. Le rouge-gorge passa tout l'hiver dans la maison, ramassant les miettes de pain, becquetant les débris qui tombaient de la table; et les enfants l'aimaient beaucoup. Mais, au printemps, lorsque les haies se couvrirent de feuilles, le laboureur ouvrit la fenêtre, et son petit hôte s'envola dans le bois voisin, où il bâtit son nid et chanta sa joyeuse chanson.

L'hiver revint, et le rouge-gorge revint aussi; mais cette fois il amena sa compagne avec lui. Les deux petits oiseaux entrèrent avec confiance, et ils regardaient tout autour d'eux sans s'effaroucher. Le laboureur et ses enfants se réjouirent beaucoup de les voir, et les enfants disaient: Ces petits oiseaux nous regardent comme s'ils avaient quelque chose à nous dire.

S'ils pouvaient parler, répondit le père, ils vous diraient: La confiance fait naître la confiance, et la bienveillance appelle l'amitié.

ASSOCIATIONS DE BIENFAISANCE.

Mes lecteurs n'apprendront pas sans intérêt qu'il existe à Paris quatre associations de jeunes filles ou de jeunes garçons, pour le soulagement de différentes classes d'infortunés. Il me semble d'ailleurs que c'est un devoir pour moi de les leur faire connaître.

La Société des Orphelines de Saint André est une association d'enfants de parents aisés, placée sous la protection spéciale de S. A. R. Mademoiselle. Elle a pour objet l'entretien et l'instruction de jeunes orphelines élevées dans un établissement soutenu par l'association. Les souscriptions sont recueillies par les enfants sociétaires, dans les diverses institutions dont ils font partie, et ils fournissent eux-mêmes leur cotisation au moyen des économies faites sur leurs menus-plaisirs.

Une réunion a lieu, chaque année, dans les appartements de Mademoiselle, et sous sa présidence : on y reçoit tous les dons et le produit des souscriptions et des quêtes.

L'établissement de saint André est situé rue de Vaugirard.

La Société de saint Joseph, fondée en 1823, sous la protection de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux, a pour but de secourir et de placer les ouvriers sans travail. On a nommé, à Paris et dans les départements, des jeunes gens de bonne famille trésoriers de la société; ils sont munis d'un brevet et d'un livret jaune, sur lequel ils inscrivent les dons qu'ils reçoivent dans les collèges, pensions, etc., et dont ils rendent compte à l'assemblée générale qui a lieu tous les ans aux Tuileries, sous la présidence de Monseigneur le duc de Bordeaux.

Des instructions religieuses sont données tous les dimanches aux ouvriers. On estime à 50,000 francs les revenus de cette association qui a deux établissements, à Paris, rue Saint-Victor, et au grand commun à Versailles.

L'Association des jeunes Économes se compose de jeunes personnes réunies pour s'entretenir dans le goût et la pratique d'une pieuse bienfaisance : elle adopte de jeunes filles qu'elle place en apprentissage, leur fournit des trousseaux, paie des pensions pour leur instruction et leur entretien. Les enfants qu'elle adopte doivent être âgés de huit ans au moins et appartenir à une nombreuse famille. Deux directrices, une trésorière, douze conseillères et douze vice-conseillères sont à la tête de l'association qui compte plus de 2,000 membres, et a déjà placé un grand nombre de jeunes filles. Toutes les associées doivent donner 30 centimes par mois et 60 centimes pour le mois de janvier; elles ont le droit de présenter aux directrices ou aux conseillères les enfants qui remplissent les conditions pour être secourues. Dans des assemblées qui ont lieu tous les trois mois, les directrices rendent compte aux conseillères et vice-conseillères de la recette et de la dépense, ainsi que de la conduite des enfants. On peut se faire inscrire ou verser les dons chez Mesdemoiselles Lauras, quai Conti n° 3, ou chez Mademoiselle Duval, quai Pelletier, n° 28.

La Société des Enfants en faveur des vieillards fut fondée en 1823 par les soins de madame Dupont de Nemours. Cette association, dont le titre indique suffisamment le but, a cinq ou six réunions par an, pendant l'automne et l'hiver. Les jeunes demoiselles qui en font partie, apportent chaque fois leur offrande, produit de leurs économies; le taux des souscriptions est volontaire; cependant, elles sont à-peu-près, l'une dans l'autre, de 20 à 30 francs par an; les mères en augmentent la somme par leurs dons, en sorte que la société possède chaque année une somme de 5,200 francs environ. Les jeunes associées font elles-mêmes les rapports sur les individus pour lesquels elles réclament des secours, et sont accompagnées par leurs mères dans leurs visites de charité. Les dons sont tous faits en nature; chaque vieillard reçoit ordinairement deux chemises neuves, ou une redingote d'une étoffe chaude et moëlleuse, ou bien une couverture. Il y a quelque chose de touchant dans cette bienfaisance exercée par l'enfance envers la vieillesse.

Les assemblées se tiennent chez mesdames Grivel et Vernes, rue Coq-Héron, n° 5, où l'on peut adresser les dons pour concourir à cette œuvre charitable.

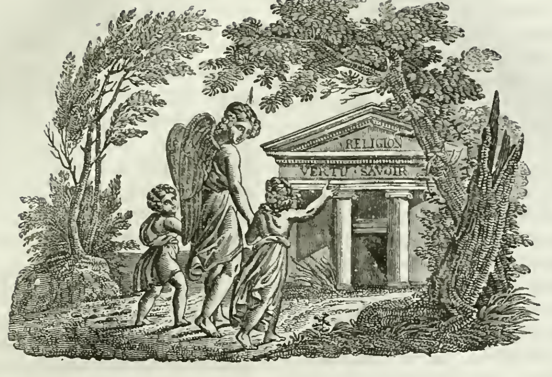
Indépendemment de ces quatre sociétés, il existe encore dans Paris plusieurs associations de travail pour les pauvres, auxquelles les jeunes personnes ont part. Dans les unes, on consacre soit un jour de la semaine, soit quelques soirées d'hiver, à travailler en commun au profit des pauvres honteux ou infirmes; dans d'autres, chaque personne s'oblige à fournir tant de pièces d'ouvrage par semestre ou par année. Ces différents travaux sont ensuite réunis et vendus, après une exposition publique.

Parmi ces charitables associations, on remarque, entre autres, celles qui se réunissent chez madame la vicomtesse Dambray, au petit Luxembourg; chez madame la duchesse de Duras, rue de Varennes, et l'institution dite de la Paroisse Saint-Louis, rue de la pépinière.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 17 DÉCEMB. 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE, N° 33.

Bureau de l'abonnement chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Il paraît que mes deux questions ont fait fortune, c'est-à-dire qu'elles ont excité l'émulation de mes jeunes correspondants, car j'ai reçu cette fois un nombre de lettres plus considérable que jamais; et ce qu'il y a de mieux, c'est que la quantité, dans ce cas, n'a point nui à la qualité. Je n'avais pas encore eu un si grand nombre de réponses bien conçues et bien rédigées d'un bout à l'autre. Cela m'a fait beaucoup de plaisir, mais en même temps cela m'a jeté dans un grand embarras, pour le choix des lettres à imprimer, et je vais sentir bien vivement le regret de ne pouvoir insérer dans cette feuille toutes celles qui le mériteraient. J'abrège au moins ce préambule, afin de leur réserver le plus d'espace possible.

PREMIÈRE QUESTION.

Qu'est-ce que la vanité? à quels inconvénients expose-t-elle celui qui y est enclin?

Les deux réponses qui m'ont paru devoir être choisies de préférence pour les imprimer, sont celles de mademoiselle *Caroline L......* et de mademoiselle *Rosalie* ***. Les voici :

« Mon bon Génie, la vanité est le défaut de celui qui s'attribue des qualités qu'il n'a pas, ou qui veut se faire honneur de stériles avantages, tels que la richesse, la naissance, la beauté, etc. La vanité vit de petitesses et se nourrit de frivolités. Cependant elle est appuyée sur si peu de chose, qu'il est difficile de se persuader que ce soit un défaut si commun qu'il est presque universel. Si l'on voulait réfléchir que la naissance est le fruit du hasard, qu'il ne faut qu'un caprice de la fortune pour disperser les richesses, enfin que la beauté n'est que passagère et s'enfuit avec les années, on concevrait à peine que quelqu'un pût se glorifier de si faibles biens.

« Il me serait difficile d'énumérer tous les inconvénients auxquels la vanité expose celui qui en est atteint. En exigeant des hommages, l'homme vain ne s'attire que le mépris, ou plutôt il inspire aux autres le desir de l'humilier. Chacun se croit en droit de verser le ridicule sur celui qui veut dominer sur tous. Fatigués de l'entendre continuellement vanter sa supériorité, tous chercheront à lui prouver quelle se réduit à rien; et en butte aux railleries les plus amères, la leçon sera pour lui d'autant plus cruelle, que personne ne le plaindra, lorsqu'on verra tomber sous les coups du ridicule les vains avantages dont il se glorifiait. « CAROLINE L...... »

« Bon Génie, j'étais hier à une soirée où l'on s'occupa de petits jeux innocents : il y en a un qui intéresse assez généralement ; il consiste à écrire une demande sur un morceau de papier qu'on plie et qu'on jette dans un chapeau. Chaque personne prend au hazard une de ces questions à laquelle elle est tenue de répondre. On fait ensuite à haute voix la lecture de tous ces bulletins.

« Depuis quelques jours, je me trouvais fort embarrassée pour répondre à la dernière question que vous nous avez faite. Je me suis avisée hier de l'écrire, autant de fois que nous étions de personnes prenant part au jeu dont je viens de vous parler, et de substituer mes billets à ceux qui étaient déposés dans le chapeau, de manière que tout le monde a eu à répondre à la même question qui est la vôtre.

« Permettez-moi, Bon Génie, de vous soumettre le dépouillement de cette espèce de scrutin secret, en vous priant de faire, dans la litanie que je vous adresse, tel choix que vous jugerez convenable.

« *Définitions de la vanité :* L'orgueil fondé sur les petites choses. — Amour de l'estime et des louanges qu'on ne saurait mériter. — Le sacrifice d'un sot aux sottes idées d'autrui. — La fille de l'orgueil et de l'ignorance. — Orgueil avorté. — Le conseiller des sots. — Le miroir des petites âmes. — L'illusion d'un nain monté sur des échasses. — La conscience des faibles qui se croient forts. — La consolation des gens médiocres auprès des hommes supérieurs et modestes. — Le triomphe du fat chez les imbécilles. — La doublure de l'orgueil.

« Je réunis en peu de mots, et en vous épargnant les redites, ce qu'ajoutaient nos petits bulletins, sur les inconvénients de la vanité :

« C'est la source de nos plus grandes peines ; elle nous abaisse autant qu'elle voulait nous élever, nous rend dupes de tout le monde, nous fait entreprendre au-delà de nos forces, nous rend aveugles et sourds ; elle ne nous donne de confiance qu'en nous et veut que nous rapportions tout à nous-mêmes ; de là nos fautes les plus graves et l'égoïsme le plus dur. Enfin, la vanité nous attire le mépris des bons, la haine des gens médiocres, l'amitié des méchants et l'estime des sots. « ROSALIE ***, à Orléans. »

Les lettres que je regrette le plus de ne pouvoir imprimer en entier à la suite des deux qu'on vient de lire, sont celles de mademoiselle *Marguerite L......* ; M. *Eugène Delisle*, de Périgueux ; mademoiselle *Aline L......*, de Baugé ; mademoiselle *Delphine F.....*, de Vienne.

Voici quelques pensées qui m'ont paru susceptibles d'être extraites de différentes réponses, et présentées détachées :

« La vanité est toujours le partage des esprits médiocres, tandis que l'orgueil est souvent accompagné du vrai mérite. » (Mlle *Marguerite L....*)

« La plus sotte, et je pourrais dire la plus irreligieuse des vanités est celle des richesses. Nous devons penser que nous ne les possédons que pour ce monde, et qu'elles ne contribueront en rien à notre bonheur ou malheur éternel. Dieu en accorde à quelques hommes, mais c'est pour en faire un bon usage, et nous ne devons point nous en prévaloir devant ceux à qui elles ont été refusées. » (Mlle *Ariane S. de C.*, à Crans.)

« La vanité est petite et mesquine. Elle expose celui qui en est atteint à de grandes humiliations ; car, comme il est disposé à froisser l'amour-propre des autres, il rencontre par-tout les mêmes dispositions à son égard. » (Mlle *Célinie de B....*, à Banneville.)

« Les personnes qui ont de la vanité ne pensent pas que les richesses et la beauté sont passagères ; elles font trop de cas de ces biens qui peuvent s'évanouir par la volonté de Dieu. » (Mlle *Augusta S. de C....*, à Crans.)

« Les vertus qui sont contraires à la vanité sont, je crois, la modestie, la douceur et la bienveillance. Toutes trois nous font aimer quand nous sommes jeunes, et respecter quand nous sommes plus âgés, autant que la vanité nous fait haïr. » (Mlle *Sophie Ch....*)

« La modestie est le cachet du vrai mérite, comme la vanité l'est de l'ignorance. » (Mlle *Caliste B.....*)

« Il (l'homme vaniteux) sera haï et méprisé de ses inférieurs qu'il traite avec orgueil et dureté ; dédaigné par ses égaux au-dessus desquels il veut s'élever ; enfin, il sera la fable de ses supérieurs qu'il voudra singer. » (M. *Louis Hermann*, à Mézières.)

« La vanité, dans beaucoup d'occasions, nous fait raisonner comme ce régent de classe qui, pour prouver qu'il était le plus bel homme du monde, s'y prenait ainsi : « L'Europe est la plus belle partie du « monde ; la France est le plus beau pays de l'Europe ; « Paris est la plus belle ville de France ; le quartier « de l'université est le plus beau quartier de Paris ; la « plus belle chambre de l'université, c'est la mienne ; « je suis le plus beau de ma chambre ; donc je suis le « plus bel homme du monde. » (M. *Gustave R...*, à Bressuire.)

« Ah ! que n'avons-nous sans cesse devant les yeux, pour abaisser notre vanité et notre orgueil, celui qui vint sur la terre, non pour faire éclater sa puissance, mais pour nous montrer que l'humilité est la plus belle des vertus ! Il l'a pratiquée jusqu'au dernier soupir ; et du haut de son trône céleste, il ouvre ses bras à l'humble qui s'oublie lui-même pour s'anéantir

devant lui. Oh! si nous pouvions posséder la vertu d'humilité, elle nous conduirait à la perfection! » (M *J. D.*)

« J'espère que vos petits abonnés ne tireront jamais *vanité* des petits succès qu'ils remportent quelquefois les uns sur les autres, dans votre journal, et dont le plus grand prix à leurs yeux sera toujours le plaisir que vous avez la bonté de dire que leurs compositions vous causent. » (Mlle *Ariane de C....*)

Dans le nombre considérable de lettres que j'ai sous les yeux, je regrette de ne pouvoir que mentionner honorablement celles qui portent les signatures suivantes:

Mlle *Antoinette R. de la M....*, à Marseille; Mlle *Louise F....*, à Grenoble; Mlle *Clémence de F.....;* Mlle *Alexandrine de L....,* au château de Dobert; Mlle *Cécile de P.*, à Follembray; Mlle *Virginie B....*, à Metz; Mlle *Élisa A....*, à Limoges; Mlle *Augustine* ***, au Lude; Mlle *Ernestine P.....*, à Montataire; M. *Jules Guérin;* Mlles *H..*, et *Emma H. de Saint-Yon;* Mlle *Léonie B....;* Mlle *Victorine P....*, à Rouen.

Je dois faire remarquer que, parmi ceux et celles de mes correspondants et correspondantes que je viens de nommer, il s'en trouve de très jeunes qui ont eu à lutter contre de beaucoup plus avancés, et qui s'en sont tirés avec honneur.

DEUXIÈME QUESTION.

Quelle est la première chose à faire quand on a eu le malheur de commettre une faute?

J'ai également choisi deux des réponses faites à cette question, pour les imprimer en entier. Elle sont de Mesdemoiselles *Louise D......* et *Amélie W...*:

« Mon bon Génie, votre dernière question parait facile au premier abord; car il est tout simple de dire que, lorsqu'on a eu le malheur de commettre une faute, la première chose à faire est de la réparer. Mais comme il y a plusieurs genres de fautes, il y a aussi plusieurs moyens de les réparer. Je crois que, dans tous les cas, il faut toujours commencer par demander pardon à Dieu, puisque toutes les fois qu'on commet une faute on l'offense. Il faut aussi en faire l'aveu à son papa ou à sa maman, et les consulter sur ce qu'il faut faire. Ensuite, si par cette faute nous avons offensé quelqu'un, c'est à notre cœur à nous dicter la réparation. Si cette faute, comme la gourmandise, la paresse, etc., n'offense personne, il faut, pour la réparer et nous en corriger, s'imposer une privation, remplir une tache, etc. Enfin, mon bon Génie, il faut faire tout ce qu'on peut pour faire oublier ses torts et se corriger. « LOUISE D..... » (10 ans.)

« Mon bon Génie, vous nous avez fourni la réponse à votre question, en nous disant, dans le troisième numéro de la première année, que le moyen le plus sûr de se faire pardonner un tort, est de l'avouer avec candeur. Lorsqu'on a fait une faute, on doit en demander pardon à Dieu, et le prier de ne pas permettre que l'on y retombe; car vous nous avez dit aussi:

« Ses bras sont ceux d'un père, ouverts au repentir,
« Et le coupable qui l'implore
« Est un fils égaré qui veut lui revenir.

« Il faut ensuite tout avouer à ses parents ou à ses supérieurs, et demander pardon à la personne que l'on a offensée. Un enfant doit aussi écouter les conseils qu'on lui donne, et s'en souvenir pour l'avenir.

« Lorsque, par la faute dont il s'est rendu coupable, il a donné mauvaise opinion de lui à quelqu'un, il doit mettre tous ses soins à se rétablir dans l'esprit de cette personne.

Adieu, mon bon Génie, etc..

« AMÉLIE W...., à Corbeil. » (9 ans et demi.)

Voici quelques extraits d'autres lettres:

« Un enfant qui a eu le malheur de commettre une faute, doit s'en servir pour s'exciter à la défiance de soi-même; il doit réfléchir au besoin qu'il a des secours de Dieu et des personnes plus sages que lui. » (Mlle *Léonie D....*, à Lyon.)

« Il faut écouter avec docilité les réprimandes qu'on vous fait, imiter le saint roi David en pleurant sur ses fautes, et tâcher de les réparer par une meilleure conduite. » (Mlle *Aimée L....*, à Strasbourg.)

« Quand j'ai commis une faute et que je n'ai pas encore demandé pardon, je ne puis rien faire de bien; et je suis bien plus heureuse quand j'ai réparé ma faute, et Maman l'est aussi. » (Mlle *Sophie S. de C...*, à Crans. »

Je me bornerai à mentionner honorablement les lettres de Mlle *Henriette B.....;* Mlle *Caroline B....*, au Lardin; Mlle *C. A.*, à Saint-Martin-le-Beau; M. *Barthélemy Lecarpentier,* à Honfleur; Mlle *Ernestine de V.....*, à Combourg; M. *Anatole de T...*, à Autun; M. *Charles Boysset*, à Châlons-sur-Saône; Mlle *Louise P.....*, à Montataire.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est PONTOISE, dans lequel on trouve PONT et OISE. J'en vais extraire l'explication, de trois des lettres qui m'ont été adressées sur ce sujet.

« Un *pont* est un bâtiment de pierre ou de bois,

élevé au-dessus d'une rivière, d'un ruisseau, d'un fossé, pour la facilité du passage. On en voit même qui, joignant les montagnes les plus élevées, se trouvent suspendus entre la terre et les cieux, et semblent placés là pour attester la hardiesse et le génie entreprenant de l'homme. C'est ainsi qu'on en voit deux en Chine, qui ont fait l'admiration du petit nombre de voyageurs qui ont pénétré dans cette contrée. L'un qui sert à traverser plusieurs montagnes, a trente stades de long, et est supporté par de grosses poutres qui appuyent sur des pointes de rochers, entre lesquels sont des précipices affreux, de sorte qu'on ne passe jamais sur ce pont sans frémir. Ce pont sert à aller à la capitale de la Chine, sans être obligé de se détourner.

« Le deuxième pont situé près de la ville de Kintung, est un pont de charpente attaché à vingt chaînes de fer qui joignent les extrémités de deux montagnes.

« Puisque nous parlons des Chinois, nous devons citer, parmi les ponts situés sur les fleuves, celui qui est construit entre la ville de Fochen et le faubourg de Nantai. Il a cent arcades si élevées et si grandes, que les vaisseaux passent dessous à pleines voiles. Les pierres dont il est bâti sont de grandes pierres de taille blanches, avec des balustrades dont les piédestaux sont garnis des deux côtés de lions de marbre.

« Le pont de Loyang, dans la province de Sokien, est plus beau encore que le précédent. Il est porté sur 300 piliers joints, sans arcs, par des pierres d'un marbre noir de 18 pas de longueur; Les piédestaux des balustrades sont ornés de lions.

« Les Romains, dont les idées semblaient s'agrandir avec leurs conquêtes, ont aussi construit des ponts d'une hardiesse et d'une beauté remarquables. Pour ne pas entrer dans trop de détails, je me contenterai de citer celui que Trajan fit bâtir sur le Danube. Il avait une demi-lieue de longueur, et était aussi remarquable par la beauté et la solidité de l'architecture, que par sa grandeur. On sait que Caligula, parmi ses autres fantaisies extravagantes, eut celle de faire un pont de bateaux en pleine mer, sur le golfe de Pouzzoles, dans une longueur d'environ dix lieues. Les Romains nous ont aussi laissé, près de Nîmes, le pont du Gard dont les débris imposants sont faits pour inspirer l'admiration. » (Mlle *Caroline L.....*)

« *Oise*, rivière qui prend sa source dans les Ardennes, à quatre lieues de Rocroy. Elle est navigable depuis Fère, et se jette dans la Seine à sept lieues au-dessous de Paris. Dans son cours qui est de quarante-cinq lieues, elle traverse une partie du département des Ardennes, et ceux d'Aisne, d'Oise et de Seine-et-Oise. » (Mlle *Antoinette R. de la M.....*, à Marseille.)

« *Pontoise*, anciennement capitale du Vexin français, dans le département de Seine-et-Oise. Cette ville prend son nom de la rivière d'Oise. Elle fut prise, par un moyen bien drôle, par les Anglais, en 1435. On raconte que, dans un temps où il était tombé une grande quantité de neige, ils approchèrent de la ville pendant la nuit, sous des draps blancs, habillés en blanc, avec des échelles blanches, et que, par ce moyen, ils escaladèrent les murs, sans qu'on les aperçût. Heureusement l'armée de Charles VII la reprit, sept ans après, sur les Anglais. » (Mlle *Élisa A.....*, à Limoges.)

En répondant à mes dernières questions, on m'en a adressé plusieurs, dont j'ai pris note pour y répondre successivement. Mes chers correspondants doivent bien comprendre qu'il m'est impossible de les satisfaire tous à-la-fois sur ce point, et j'espère qu'ils auront la bonté d'attendre avec patience que leur tour vienne. Il m'est aussi parvenu quelques lettres qui demandent des réponses particulières; je promets de ne pas les oublier, mais je prie également ceux et celles qui me les ont écrites de ne pas m'accuser de négligence ou d'indifférence, si je tarde un peu à les satisfaire; il m'est bien difficile de tenir parfaitement à jour toute ma correspondance, malgré le plaisir que je trouve à m'en occuper.

— J'ai encore reçu, depuis dimanche dernier, plusieurs réponses qui auraient mérité d'être mentionnées; mais elles arrivaient trop tard, le délai était expiré.

AVIS.

Il nous a été fait, pendant le mois dernier et le mois courant, quatre réclamations de numéros de ce Journal. Ceux de nos souscripteurs qui nous les ont adressées, n'ont probablement pas fait attention que leur abonnement n'avait pas été renouvelé à son expiration, et que, par conséquent, l'envoi du Journal a dû être interrompu. Nous regrettons beaucoup que la rigueur indispensable d'une règle générale nous mette dans la nécessité de suspendre en pareil cas le service, sans aucune distinction. Mais nos abonnés doivent comprendre qu'il nous serait difficile de suivre une autre marche. Nous faisons tout ce qui dépend de nous, en indiquant sur l'adresse la durée de l'abonnement, et en rappelant, à la fin de chaque mois, par un avis général, l'époque des renouvellements.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 24 DÉCEMB. 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 34.

Bureau de l'abonnement chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

DES JOUJOUX
ET DE LEUR IMPORTANCE.

Si jamais l'on poussait l'amour des méthodes et des classifications jusque dans la boutique d'un marchand de joujoux, il est certain que la grande famille des poupées et la classe intéressante des pantins se trouveraient en première ligne; que l'on verrait figurer en tête de cette classification la Poupée qui parle (1), la poupée qui marche, la poupée qui ouvre et ferme les yeux à volonté, celle dont les jambes et les bras sont articulés, et mille autres petits automates plus ou moins parfaits. Mais il ne s'agit point ici de toutes ces merveilles; ce sont au contraire les joujoux les plus communs et les plus ordinaires qui ont droit à notre attention, parce que ce sont ceux-là seulement qui font le bonheur du plus grand nombre de nos enfants, et par suite aussi le bien-être des artisans laborieux et intelligents qui les fabriquent.

C'est en Allemagne qu'il faut aller chercher les grandes manufactures de tous ces petits objets qui nous arrivent périodiquement en France, vers l'époque actuelle. C'est dans la forêt Noire, dans le petit pays de Sonnenberg, dans les environs de Nuremberg, d'Ulm, de Stuttgart, qu'il faut visiter, au milieu de la campagne, des bois ou des montagnes, ces ateliers de peintres, de sculpteurs, de mouleurs et de modeleurs en carton, d'où sortent cette infinité de petites figures, d'animaux sculptés en bois blanc, de poupées articulées, ces chevaux et ces poupards de carton, ces petits villages à toits rouges, ces petites musiques, ces pantins de bois, ces tambours, trompettes et autres instruments bruyants qui vont bientôt retentir de toutes parts. C'est là, et sur-tout en hiver au milieu des neiges, que l'on trouve des familles entières occupées à la confection de tous ces joujoux, si justement nommés *joujoux d'Allemagne*. Ces contrées sont, en effet, les seules où l'on ait pu parvenir à livrer ces petits objets à un prix aussi modique; et la raison, c'est que le travail y est divisé à l'infini, qu'il est tel individu qui n'a fait pendant toute sa vie que des bras et des jambes de poupées, que tel n'a exercé d'autre métier que d'en mouler ou d'en peindre la tête; c'est que toute la famille travaille, que les matières premières ont peu de valeur, que la grande habitude de fabriquer toujours le même objet fait que l'on parvient à l'exécuter beaucoup mieux et beaucoup plus vite. Mais je m'aperçois que je deviens

(1) A l'exposition des produits de l'Industrie française, en 1823, il y avait des poupées qui prononçaient assez distinctement *Papa* et *Maman*, quand on leur touchait la main.

un peu trop sérieux; encore un peu, et j'allais parler des manufactures anglaises..... Je reviens bien vite à mes pantins.

On a peine à concevoir comment il est possible de donner certains de ces objets à si bas prix: ainsi, par exemple, on fait à Sonnenberg de petites flutes dont on donne soixante-dix douzaines pour 4 francs, des petits oiseaux peints qui ne servent qu'à emballer les autres joujoux, et une foule de petits riens divers qui, réunis, assortis et rassemblés par groupes ou par collections, produisent tout l'effet que l'on a droit d'en attendre. On exporte annuellement seize mille quintaux de ces jouets d'enfants, dont la valeur est estimée à 250,000 francs.

L'eau, il faut l'avouer, est un puissant auxiliaire pour ces bonnes gens de la montagne. Le plus léger filet, le plus faible ruisseau est aussitôt utilisé pour faire marcher une roue, un tour, une scie, ou tout autre mécanique; et tout cela est si simple, si ingénieux, que l'on est étonné de voir les résultats de la mécanique la plus savante ainsi devinés par le modeste habitant de la maison de bois dans laquelle on se trouve. Un voyageur entre un jour dans l'habitation d'un montagnard tyrolien; il n'y trouve qu'un enfant au berceau; frappé du balancement uniforme de ce petit lit, il en cherche la cause, et découvre bientôt une corde qui traversait le mùr et allait s'attacher à l'arbre d'une roue qu'un ruisseau voisin faisait tourner. Les ruisseaux sont les véritables serviteurs de ceux qui habitent leurs bords.

Il se fait à Paris même un grand nombre de joujoux, mais ils ont une physionomie particulière; ils sont peut-être mieux faits, mais ils sont plus chers. Les ménages et les sabres de ferblanc, les soldats et les services d'étain, entre autres, se fabriquent dans le quartier Saint-Martin et dans tous les passages qui le traversent. C'est là sur-tout que l'on procède en grand à l'habillement des poupées élégantes; c'est là que l'on fabrique les gibernes, et les saberdaches, et tous les objets en peau teinte; enfin les ouvrages de carton ne se font nulle part avec autant de perfection et de propreté, que dans ces rues sales et populeuses. C'est comme les jolis rubans de Saint-Étienne, qui sortent de la ville la plus noire, la plus enfumée et la plus boueuse de France.

Les joujoux d'émail nous arrivent à Paris de la Montagne noire, en Languedoc; et c'est encore sous la hutte du pauvre qu'ils se fabriquent par milliers.

Les billes de marbre se taillent dans les moulins de Steinbach, et celles d'agathe dans ceux d'Oberstein, en Palatinat.

Quant aux ouvrages en os et en ivoire, ils sortent des environs d'Ulm et de Dieppe; et souvent l'industrie de plusieurs pays se réunit pour donner naissance à l'objet de la plus faible valeur.

Qui ne connaît point, par exemple, ces jolis chapelets qui sont contenus dans un baril d'ivoire de la grosseur d'une très petite noisette? qui n'a point admiré leur délicatesse et l'adresse extrême qu'ils ont exigée? Mais qui a jamais songé à toutes les circonstances, à tous les arts, et aux différents genres d'industrie qui sont rassemblés sous un si petit volume?

D'où vient l'ivoire de ce petit vase? Je vous l'ai déjà dit, il a été porté par un éléphant d'Afrique ou d'Asie, il a fait partie de l'une de ces défenses pour lesquelles le nègre affronte les plus grands dangers, et il a été travaillé à Dieppe. De quoi sont ces grains colorés? D'émail; or, l'émail est un verre opaque dans lequel il entre de l'étain, et qui est coloré avec de l'or, s'il est rouge, avec du cuivre, s'il est vert, avec du cobalt, s'il est bleu. Où ont-ils été faits? A Venise, peut-être. Quel est ce petit fil d'argent qui les traverse et les enchaîne? Ce n'est point de l'argent, c'est du laiton simplement argenté; or, dans ce fil, il y a trois métaux qui proviennent de trois contrées éloignées. Mais enfin, où a-t-on rassemblé tous ces produits divers pour en composer ce chapelet mycroscopique A Nevers.

Vous le voyez, mes chers enfants, les quatre parties du monde ont été mises à contribution, et plus de cent personnes de nations et d'états différents, ont été occupées, directement ou indirectement, à la confection de ce petit bijou. Il en est de même de beaucoup d'autres. C'est sous ce point de vue que je voulais fixer votre attention sur les joujoux que vous allez recevoir; persuadé que vous y attacherez encore plus de prix, quand vous saurez qu'ils ont contribué à procurer le bonheur et l'aisance à plusieurs milliers de pauvres familles.

LES VŒUX, LES PROJETS,
LES ESPÉRANCES.

Les vœux, les projets, les espérances amusent et trompent la vie. L'imagination les fait naître, les pare de couleurs brillantes, leur prête une réalité fictive, anticipée, et prépare, hélas! le désenchantement.

Les vœux ne coûtent rien à faire; hardis, rapides, ils bravent les obstacles et se jouent de l'invraisemblance.

L'espérance, plus timide, cherche un appui, un fond pour jeter l'ancre, et ne rêve que des choses possibles.

Les projets ont quelque chose de moins passif, de moins paresseux; en cherchant les moyens, ils appellent la volonté au secours de l'imagination.

Les vœux possibles se changent en projets; les pro-

jets deviennent espérances : telle est la marche ordinaire de nos desirs.

Avons-nous tort, enfants, de former des vœux, de faire des projets, de nous livrer à l'espérance? Non sans doute : ces élans vers l'avenir sont un besoin de l'âme humaine. Mais dans nos vœux, nos projets, nos espérances, le choix est tout pour le bonheur.

Au reste, il est un sûr moyen de ne pas s'égarer dans ses vœux, c'est d'en faire un premier qui règle tous les autres : *le vœu de plaire à Dieu*. Celui-là chasse d'avance tous les vœux insensés ou coupables; il comprend, à lui seul, tous les vœux de bonheur possible.

Voulons-nous éprouver nos vœux? essayons d'y joindre la prière : tout vœu qu'on n'ose adresser à Dieu doit expirer dans le cœur, comme téméraire ou coupable.

Faisons pour nous les vœux que nous ferions pour un fils. Appuyons nos vœux de bonheur sur des projets vertueux, et plaçons en Dieu nos espérances.

Les vœux d'être riche, puissant, considéré, admiré, seraient des vœux de bonheur, s'il n'y avait point de riches malheureux, de grands inquiets, d'artistes et d'hommes de génie persécutés par la haine et l'envie.

Le vœu d'être agréable à Dieu par la vertu ne saurait être stérile : il commence déjà le bonheur, car l'espérance n'abandonne jamais la foi ni la charité.

L'INSOMNIE.

On avançait dans le mois de décembre. Déjà on entendait agiter, dans les familles, la grande question de savoir quels seraient les présents du jour de l'an. Ce sujet de conversation, quoiqu'il fût pour l'ordinaire traité à demi-voix et avec les plus mystérieuses précautions, ne manquait guères d'éveiller vivement la curiosité des jeunes individus qu'il intéressait.

C'était après un chuchotage de ce genre, entre ses tantes et son père, et dont il n'avait pu attraper que quelques mots, que le jeune Roger de Saint-Cernin était monté se coucher. Soit l'importance des suppositions auxquelles l'avait livré ce peu de mots, soit la vivacité du sang, naturelle à son âge, sur-tout lorsqu'on se laisse dominer par un sujet unique, il est certain que minuit était sonné, et que tout dormait dans la maison, excepté l'heureux Roger. Fatigué de passer en revue dans sa pensée tout ce que les espérances du prochain jour de l'an lui laissaient entrevoir, il le fut bientôt davantage de se retourner vainement cent fois dans son lit. Il éprouva donc le desir sincère de chasser de son cerveau le concours de présents et de brillantes bagatelles qui s'y retraçaient malgré lui, et il eût le bon sens, pour trouver le repos, de s'arrêter à une pensée raisonnable. « Tandis, se dit-il, que l'attente des jouissances qui me sont promises, m'empêche, dans ce bon lit, de goûter le sommeil, combien est-il de pauvres gens et d'enfants de mon âge qui veillent aussi! mais hélas! ce n'est pas par la même cause : les uns sont malades et ne peuvent se faire soigner : les autres ne possedent pas de quoi se bien couvrir ; la crainte de manquer le lendemain ou d'ouvrage ou de pain, peut encore causer leur insomnie..... Et je serais assez ingrat, ô mon Dieu! pour murmurer de la mienne, qui ne vient que du trop de biens que vous m'avez accordés! Que du moins elle soit employée à vous adresser mes prières pour tous ceux qui veillent en même temps que moi, souffrant des maux dont votre bonté m'a préservé. Demain, je demanderai à mes parents de diminuer les dons qu'ils veulent me faire, et de me permettre d'employer cet argent à un autre usage..... »

Avec cette douce pensée, le sang allumé de Roger se calma; un sommeil bienfaisant descendit sur ses paupières et lui amena le plus charmant des rêves : des infortunés secourus et reconnaissants avaient remplacé des jeux inutiles et de brillants bijoux.

LE GROS CHIEN
ET LE JEUNE ÉPAGNEUL.
FABLE.

Redoutable gardien du château de son maître,
A l'aspect d'un intrus, terrible, furieux,
Sultan eût fait trembler les plus audacieux :
  Et cependant, Sultan peut-être
Était de tous les chiens le moins présomptueux.
  D'ailleurs, doux, caressant, paisible,
Pour les gens du logis c'était un vrai mouton.
  Il est beau d'être fort et bon ;
Aussi notre Sultan, malgré son air terrible,
  N'était point exclus du salon.
  Or, un jour qu'il y venait faire,
A l'heure du repas, sa visite ordinaire,
  Il y rencontre un compagnon,
  Jeune épagneul, petit, mignon,
  Un peu gâté, selon l'usage,
  Joueur, comme on l'est à son âge,
  Mais en somme assez bon garçon.
Sultan, en chien poli, lui fit à sa façon
  Un accueil plein de bienveillance;
Tournant autour de lui, faisant la révérence,
  Il semblait inviter Fripon,
  (Du petit chien c'était le nom),
  A prendre part à la pitance.
  Mais Fripon, au premier abord,

Intimidé, serrant la queue,
Se tenait à l'écart : il eût jappé bien fort,
S'il eût été loin d'une lieue.
Cependant l'accueil bon enfant
Du gardien du logis, lui parut rassurant :
Il cesse de trembler, abandonne la chaise
Sous laquelle il s'était caché ;
Puis bientôt, de Sultan le voilà rapproché
Et se sentant tout à son aise.
Ce n'est pas tout : après avoir fait son repas,
De jouer il lui prend envie;
Le bon Sultan se prête à ses jeunes ébats ;
Roulant sur le tapis selon sa fantaisie,
Tantôt debout, tantôt à bas,
Le tournant, rétournant, il faisait sa partie,
Sans blesser de Fripon les membres délicats.
Le jeu durait depuis près d'une heure et demie,
Et Fripon ne s'en lassait pas,
Quand soudain le marteau de la porte cochère
Retentit jusques au salon ;
Sultan vole, son œil est brillant de colère ;
Le devoir a parlé, plus de jeu, son affaire
Est de veiller sur la maison,
Alors, notre jeune Fripon
Qui n'entend rien à ce mystère,
Ne veut pas lâcher prise et lui saute au derrière.
Mais pour le coup, montrant la dent,
Sultan se retourne en grondant,
Et le pauvre épagneul tremblant
Aurait voulu rentrer sous terre.

L. P. J.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Je prie mes jeunes lecteurs de vouloir bien me dire :

1° *Quel est le sens moral qu'on peut tirer de la fable qu'ils viennent de lire?*

2° *Ce qu'ils pensent de la conduite du gros chien, et de celle du jeune chien?*

Comme ces deux questions sont à la portée de mes plus jeunes lecteurs, aussi bien qu'à celle des plus avancés, je me dispenserai, cette fois, d'en faire une spéciale pour les premiers. Chacun répondra à celle-ci, à sa manière et selon ses idées. Je prie seulement ceux de mes correspondants qui n'ont pas onze ans accomplis, d'indiquer leur âge, afin que je puisse les placer dans une classe à part, et choisir une ou deux de leurs réponses pour les imprimer après celles de leurs plus grands émules.

J'attendrai les réponses dans le délai de ce jour au dimanche 14 janvier prochain ; et je réitère encore l'invitation de ne pas dépasser ce terme.

VARIÉTÉS.

Voici un petit apologue emprunté, par l'abbé Blanchet, au poëte oriental Sadi, et qui renferme une leçon bonne pour tous les âges.

« Le favori d'un sultan jeta une pierre à un pauvre derviche, qui lui demandait l'aumône. Le religieux outragé n'osa rien dire : mais il ramassa la pierre et la garda, se promettant bien de la rejeter, tôt ou tard, à cet homme superbe et cruel. Quelque temps après, on vint lui dire que le favori était disgracié ; que, par ordre du sultan, on le promenait dans les rues monté sur un chameau, et exposé aux insultes de la populace. A cette nouvelle, le derviche courut prendre sa pierre : mais après un moment de réflexion, il la jeta dans un puits. Je sens à présent, dit-il, qu'il ne faut jamais se venger : quand notre ennemi est puissant, c'est imprudence et folie ; quand il est malheureux, c'est bassesse et cruauté. »

— Il y a un proverbe espagnol qui dit :

« Trois *beaucoup* et trois *peu* sont pernicieux à l'homme : beaucoup parler et peu savoir ; beaucoup dépenser et peu avoir ; beaucoup présumer et peu valoir. »

— *L'Amie de tous les Enfants, ou Récréations morales de l'Enfance*, contenant des contes moraux, des historiettes amusantes, des conseils à la jeunesse sur les défauts et les préjugés ordinaires à cet âge ; par madame de M...... : tel est le titre d'un livre que je crois pouvoir recommander de nouveau à mes lecteurs, à l'approche des étrennes. On peu se le procurer, soit au bureau du *Bon Génie*, soit chez Belin-Leprieur, libraire, quai des Augustins, n° 55.

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er janvier 1826 pour un an, ou du 1er juillet de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de décembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 7 janvier prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 31 DÉCEMB. 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 35.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,
JOURNAL DES ENFANTS.

SOUHAITS DU BON GÉNIE.

Paris, 31 décembre 1826.

C'est aujourd'hui, si je ne me trompe, le jour de saint Sylvestre, d'où il est permis de conclure que nous ne sommes pas loin du jour de l'an. J'ai donc tout lieu de craindre que l'attention de mon jeune public ne soit fortement détournée de moi en ce moment, et voilà que je me retrouve dans un embarras que j'ai déjà éprouvé deux fois. Je m'en tirerai la troisième comme les autres, c'est-à-dire en prenant mon parti d'être un peu délaissé pour une semaine; mais je ne me priverai pas pour cela du plaisir d'exprimer les vœux que je forme à votre sujet, mes jeunes amis; et ceux qui me liront, malgré l'importance de leurs occupations à cette époque, trouveront, déposée dans nos petites archives, cette expression de ma sincère affection pour vous tous.

Je vous souhaite, mes amis, avec la santé du corps, la sagesse qui est la santé de l'âme.

Je souhaite qu'en faisant l'examen de votre conduite pendant l'année qui expire, vous n'y trouviez aucun sujet de regrets, aucun reproche à vous faire; que vous vous sentiez satisfaits de vos progrès en instruction, en vertu, et de toutes vos actions.

Je souhaite à ceux qui auront le bonheur d'être dans ce cas, une vertu sans laquelle tout le fruit des autres serait perdu, la persévérance, qui fait qu'une fois entré dans la bonne voie, on ne la quitte plus.

Je souhaite à ceux qui n'auront pas le même bonheur, c'est-à-dire qui ne seront pas aussi satisfaits de leur examen de conscience, la force de former de bonnes résolutions pour l'année prochaine, et le courage nécessaire pour les exécuter.

Je souhaite que les uns et les autres n'oublient jamais qu'ils ne peuvent rien sans le secours de Dieu; que c'est à lui qu'ils doivent s'adresser toujours, soit pour lui demander la grâce de faire le bien et d'éviter le mal, soit pour le remercier quand il leur a accordé cette grâce.

Je souhaite que mes jeunes amis contribuent, par leurs bons sentiments et par une sage conduite, à réaliser les vœux de bonheur qu'ils vont offrir à leurs parents.

Je souhaite qu'à la fin de l'année qui va commencer, chacun de vous puisse se dire : Je compte une année de plus, mais je l'ai bien employée.

Je souhaite que vous n'éprouviez dans le cours de cette année, aucun grand chagrin, et que vous sachiez supporter, avec patience et résignation, les petites contrariétés et les petites souffrances insépa-

rables de la condition humaine; je souhaite sur-tout que vous ne vous en attiriez aucune par votre faute.

Je vous souhaite tous les plaisirs qui seront compatibles avec vos devoirs; comme je desire avant tout votre bonheur, je ne puis vous les souhaiter sans cette condition, car on ne saurait être heureux quand on a sacrifié le devoir au plaisir.

Je vous souhaite de jolis et utiles présents d'étrennes, et par-dessus tout le contentement et la bénédiction de vos parents.

Je vous souhaite, pour cette année et pour toute votre vie, des occasions et le pouvoir de faire de bonnes actions, d'exercer ces vertus de bienveillance, de bienfaisance, de sincérité, de modestie, dont vous connaissez tous les charmes que vous m'avez si bien exprimés dans votre correspondance.

Permettez, mes amis, que mon dernier vœu soit un peu intéressé : Je souhaite, enfin, que vous conserviez au bon Génie une affection qui ne sera qu'un juste retour de celle qu'il vous porte.

LE CHOCOLAT.

J'ai coutume, tous les ans à pareille époque, de livrer une petite guerre aux bonbons. Je concevrais que les confiseurs m'en sussent mauvais gré, mais j'espère qu'il n'en peut être de même de mes lecteurs, car ils doivent bien penser que mon intention n'est point de les priver d'un plaisir; je desire seulement leur faire éviter les fâcheuses conséquences auxquelles s'exposent ceux qui se laissent trop séduire par l'aspect brillant, par le parfum, par les formes variées et les couleurs éclatantes de tous ces jolis poisons. Je ne soupçonne de gourmandise aucun de mes jeunes amis; j'ai trop bonne opinion d'eux pour cela: mais on est si distrait, si préoccupé, le premier jour de l'année, on nage dans une telle abondance de présents sucrés, on est pressé par tant d'instances, on a soi-même tant de plaisir à faire part aux autres de ce qu'on a reçu, qu'il est possible de s'oublier, et de manger trop de bonbons, autant par distraction que par goût. C'est sous ce rapport que j'invite ceux qui me liront à veiller sur eux-mêmes, afin de prévenir les regrets et les souffrances qui pourraient être le résultat de leur imprudence.

De tous les bonbons, les plus innocents sont sans contredit ceux qui sont faits avec du chocolat. Ce n'est pas à dire qu'on en puisse non plus manger impunément avec excès; mais enfin, ils sont moins nuisibles que tous les bonbons cristallisés, peints, à la liqueur, au café, et autres dont l'aspect sans doute est beaucoup plus séduisant. Ce qui est beau et ce qui brille ne vaut pas toujours ce qui est simple et sans éclat; c'est là une vérité si générale, qu'on en trouve l'application jusque dans la boutique d'un confiseur.

Pour vous prouver l'estime que je fais des qualités modestes du chocolat, je vais lui consacrer aujourd'hui un article; je ne saurais choisir une meilleure occasion pour cela.

Le chocolat est composé d'une substance appelée *cacao*, qui en forme la base; de sucre, qui en fait l'assaisonnement; et d'une petite quantité d'aromate, tel que vanille, cannelle, girofle, ou autre.

Je vous ai déjà parlé de la canne à sucre, mais je ne vous ai point dit encore ce que c'est que le *cacao*. Cette substance provient d'un arbre nommé *cacaoyer*, qui croît naturellement sous la zone torride, dans diverses contrées de l'Amérique, et particulièrement dans la Guiane et au Mexique, sur la côte de Caraque. Cet arbre, cultivé dans les colonies, est d'une grandeur et d'une grosseur médiocres; il a à-peu-près le port d'un cerisier de moyenne taille. Son écorce est de couleur de cannelle plus ou moins foncée; son bois est poreux et fort léger; ses feuilles sont grandes, lisses, et se renouvellent sans cesse, de manière que ses rameaux n'en sont jamais dépouillés. Il est aussi chargé en tout temps de petites fleurs sans odeur, éparses et disposées en faisceaux sur le tronc et sur les branches. Le fruit du cacaoyer présente une enveloppe coriace, dont l'intérieur est divisé en cinq loges remplies d'une espèce de gelée acide, dans laquelle se trouvent des amandes. Ces amandes sont à-peu-près de la grosseur d'une olive, charnues, un peu violettes, lisses, et au nombre de vingt-cinq à quarante dans chaque fruit. La peau qui les recouvre est très amère; mais la pulpe dont elles sont entourées, mise dans la bouche, étanche la soif et rafraichit agréablement. C'est la chair de ces amandes qui donne la substance appelée *cacao;* substance très précieuse à cause de ses propriétés nutritives et fortifiantes.

Avant la conquête du Nouveau-Monde, et de temps immémorial, les Mexicains préparaient, avec ce fruit, leur boisson favorite, le *chocolat;* elle consistait dans du *cacao* grillé et broyé, qu'ils délayaient dans de l'eau: ils y ajoutaient, pour lui donner de la consistance, de la farine de maïs, et du piment pour l'assaisonner. L'existence du sucre leur était inconnue, puisque la canne, originaire des Indes n'a été apportée à Saint-Domingue qu'en 1506, 15 ans après la découverte de l'Amérique.

Les Espagnols partagèrent l'enthousiasme des Mexicains pour les propriétés merveilleuses qu'ils attribuaient à ce *chocolat* grossier. Sa préparation, toute imparfaite qu'elle était alors, devint bientôt entre leurs mains un objet de spéculation; ils en firent un secret, et ils ont vendu long-temps, pour du *chocolat*, une

simple pâte de *cacao*, grillé, mondé, broyé, et préparé en bâtons.

La canne, transportée dans nos colonies, ayant rendu plus commun en Europe l'usage du sucre, les Espagnols ne manquèrent pas de le faire entrer dans la préparation du *chocolat*, ce qui en fit un aliment également agréable et sain. Ce ne fut que long-temps après, que les autres nations parvinrent à découvrir la composition de cette pâte savoureuse. Elle cessa alors d'être un mystère; chaque fabricant, connaissant les ingrédients qui y entraient, en modifia les proportions, selon le goût des divers consommateurs. Enfin aujourd'hui, le chocolat n'est plus un simple aliment; on le façonne en bonbons, il a l'honneur de la devise et du diablotin, il prend mille formes diverses qui trompent l'œil, mais auxquelles l'odorat et le goût ne sauraient se méprendre; il est enfin un bonbon qui ne le cède en saveur à aucun autre, et qui a sur tous l'avantage d'être parfaitement innocent, pourvu qu'on n'en fasse pas excès.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

❦ Soyons discrets dans nos jours de fête, et cachons nos étrennes à ceux qui n'en ont pas.

❦ Nos vieux joujoux ne sont jamais bons à brûler: rappelons-nous que le pain sec du riche serait souvent du biscuit pour le pauvre.

❦ Ne chantons jamais auprès de ceux qui pleurent.

❦ Cachez la bonbonnière d'écaille à celui qui vous en donne une de corne ou de carton.

LES DANGERS DE L'ÉMULATION.

De l'émulation à l'envie la pente est si glissante, qu'il faut souvent interroger son cœur, pour s'arrêter à point sur ce terrain fertile et dangereux. Mais un bon père sait lire ce qui se passe dans l'âme de ses enfants, et dès qu'il voit paraître le triste sentiment de la jalousie, il se hâte de le combattre et de l'étouffer, comme le plus cruel ennemi du bonheur.

Jules et Gustave habitaient, avec leurs parents, le château de Bellerive. Laborieux, spirituel et sensible, Jules répondait de son mieux aux tendres soins de son père, qui s'occupait avec ardeur de son éducation. Cependant, il faut l'avouer, Jules avait un peu négligé son écriture; tandis que son cousin Gustave, qui avait un excellent maître, écrivait dans la perfection.

Un jour qu'il y avait nombreuse compagnie dans le salon de Bellerive, madame de Sainte-Luce, mère de Gustave, fit admirer aux dames un recueil de maximes, copiées sur vélin par son fils; puis, comme pour offrir à Jules une occasion de briller à son tour, elle le pria de montrer aussi son écriture. Le pauvre Jules rougit, s'excusa; mais sur un signe de son père, il alla chercher son cahier de versions, et montrant avec douleur son griffonage, il rendit, par l'effet du contraste, le triomphe de Gustave plus complet.

Dès qu'il fut seul avec son père, Jules se plaignit de sa tante: « C'est un tour qu'elle m'a joué, dit-il, pour exalter *Monsieur Gustave*. Elle savait bien qu'il écrivait mieux que moi. Le beau mérite, que de peindre l'écriture! c'est le talent des gens médiocres. Au reste, nous verrons. Je sais que Gustave copie à la sépia, pour l'album de madame de Bellerive, une lithographie de Villeneuve; j'en ai aussi une épreuve dans mon carton; je vais la copier à l'aquarelle; j'aurai mon tour. Nous verrons, Monsieur l'écrivain, qui de nous deux saura mieux gouverner son pinceau. J'ai d'excellent papier, des couleurs anglaises de Newman, et je me souviens des conseils de M. Ciceri. Oh! je ris d'avance, en songeant à la mine de Gustave: son pauvre dessin, sa triste sépia ne fera pas fortune. »

Monsieur de Valcourt vit bien que son fils était piqué: « Fais ton aquarelle, Jules, lui dit-il; mets-y tous tes soins, surpasse toi, mon fils, cela te sera plus glorieux et plus difficile que de surpasser ton cousin qui n'est pas très expert au lavis. Tu l'humilieras, tu le feras rougir à son tour, et peut-être alors tu ne l'appelleras plus *Monsieur Gustave*. »

Jules comprit son père et rougit. « Je ne veux point humilier mon cousin, reprit-il; il m'a fait de la peine, il est vrai; mais ce n'est pas sa faute. J'ai tort de lui en vouloir; je veux aimer Gustave comme autrefois... Je ne ferai point l'aquarelle. — Embrasse-moi, mon fils, s'écria M. de Valcourt, en essuyant une larme; va, le danger est passé; fais ton dessin maintenant, fais-le pour moi; nous ne le montrerons à personne, mais chaque fois que je le verrai, ce dessin me dira: Jules dessine bien, et ce qui vaut mieux, Jules est modeste, il a bon cœur, il sait triompher de l'envie.»

LITHOGRAPHIE.

LES PETITS POLONAIS.

Il n'est aucun de vous, mes amis, qui n'ait entendu parler de cette campagne terrible de 1812, où tant de milliers de Français, vaincus par le climat rigoureux de la Russie, succombèrent victimes d'un aveuglement de gloire et d'ambition. Il n'est presque aucun de vous qui n'ait eu quelque parent ou quelque ami

témoin de ce grand désastre de Moscou, de cette retraite confuse, où nos soldats, sans ordre, sans chefs, sans guides, traversaient, à demi morts de froid et de faim, des champs déserts, dévastés et couverts d'horribles frimats. Je ne veux point entreprendre de vous retracer un aussi déplorable tableau; je n'ai à vous parler que d'un fait touchant qui m'a été raconté par un brave soldat, revenu de cette fameuse expédition. Ce fait m'a paru digne d'être consigné dans nos petites annales, et j'en ai fait le sujet du dessin que je vous envoie aujourd'hui.

Un malheureux soldat, accablé de fatigue, de besoin, les membres engourdis et presque gelés, avait parcouru toute l'étendue du territoire Russe depuis Moscou jusqu'aux frontières de Pologne. Seul, égaré, séparé de tous ses compagnons, il n'était suivi que de son chien, qui lui avait peut-être déjà sauvé la vie bien des fois, en lui réchauffant les pieds, lorsqu'il était obligé de s'arrêter.

Arrivé en Pologne, ce militaire sentit battre son cœur, comme s'il eût déjà touché le sol de la France; il se trouvait en pays ami. Son courage se ranima, il marchait avec plus d'ardeur; mais cette force momentanée, inspirée par un mouvement de joie, ne put le soutenir long-temps. Une vapeur épaisse dérobait à sa vue tous les objets; il cheminait au milieu du brouillard et de la neige, lorsqu'enfin les forces lui manquèrent et il tomba sans connaissance.

Il ne sait combien de temps il demeura dans cet état; mais quels furent son étonnement et son bonheur, en revenant à lui, de sentir ses deux pieds réchauffés par un bon feu que des mains bienfaisantes avaient allumé! Quatre petits Polonais avaient pris ce soin; l'un d'eux l'aidait à se tenir sur son séant pour réchauffer aussi ses mains et son corps; un autre, et ce fut peut-être celui pour lequel le bon soldat sentit le plus de reconnaissance, un autre s'était emparé du chien fidèle, et le tenait debout auprès du foyer alimenté par ses deux camarades. Ces enfants étaient les fils d'un riche habitant du pays; ils avaient rencontré le militaire étendu sur la neige, et reconnaissant à son reste d'uniforme un Français, ils lui avaient prodigué tous les secours qui étaient en leur pouvoir. Ils eurent le bonheur de l'arracher ainsi à une mort imminente; et ne bornant pas là leurs soins généreux, ils lui procurèrent d'abord un asyle pour prendre du repos et retrouver des forces, et ensuite les moyens de continuer sa route.

Le brave soldat, en me racontant cette aventure, en était encore tout ému après plus de douze années, et il fut obligé d'essuyer une larme tombée sur sa moustache.

VARIÉTÉS.

J'emprunte encore à l'abbé Blanchet le petit apologue suivant:

Un Arabe, égaré dans le désert, n'avait pas mangé depuis deux jours, et se voyait menacé de mourir de faim. En passant près d'un de ces puits, où les caravanes viennent abreuver leurs chameaux, il voit sur le sable un petit sac de cuir. Il le ramasse, il le tâte: « Allah soit béni, dit-il; ce sont, je crois des dattes ou des noisettes. » Plein de cette douce espérance, il se hâta d'ouvrir le sac: mais à la vue de ce qu'il contenait, « Hélas! s'écria-t-il douloureusement, ce ne sont que des perles! »

— Il vient de paraître, chez Noël aîné et compagnie, rue de Vaugirard n° 34, une suite de lithographie de M. Garnery, représentant vingt-quatre proverbes mis en actions. Elles forment un petit recueil assez amusant, intitulé *le petit Sancho*, et j'ai déjà vu des enfants s'exercer à en deviner les sujets.

— J'avais eu l'idée d'indiquer différents objets propres à être donnés en étrennes; mais comme ce n'est pas avec vos parents que je suis en correspondance directe, et comme, d'ailleurs, ils peuvent juger beaucoup mieux que moi, mes amis, de ce qui convient à chacun de vous, je n'ai voulu ni vous inspirer des desirs qui auraient pu n'être pas satisfaits, ni vous priver du plaisir de la surprise, qui vous est réservée pour demain.

CHARADE.

Lecteur, dans mon entier
Tu peux voir mon dernier
Bâti sur mon premier.

(Ceux de mes correspondants qui devineront cette charade et qui voudront m'en donner l'explication, pourront me l'adresser en même temps que leur réponse aux questions contenues dans le précédent N°.

J'avais renvoyé au 1er janvier 1827 le mot de la charade du 1er janvier 1826; mais je pense bien que tout le monde a deviné que ce mot était *année*, dans lequel on trouve *an* et *née*.

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er janvier 1826 pour un an, ou du 1er juillet de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de décembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 7 janvier prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 7 janvier 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 36.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE BON GÉNIE
A SES NOUVEAUX LECTEURS.

Salut à vous, nouveaux lecteurs, que la nouvelle année m'amène; salut, amitié, bienveillance! Je voudrais qu'il me fût possible de vous faire faire de prime abord connaissance parfaite avec moi; mais la chose n'est peut-être pas facile, et il faut sans doute un peu de temps pour que nos rapports s'établissent tels que je les souhaite. Cependant, il est probable que c'est quelqu'un de mes anciens jeunes amis qui m'a révélé à chacun de vous, et cela me donne l'espoir qu'il vous aura parlé de moi de manière à vous disposer à l'amitié et à la confiance, que j'ai le desir de vous inspirer. Il vous aura dit sans doute que je suis tout occupé de ceux pour lesquels je remplis chaque semaine cette petite feuille; que mon unique but est de leur faire passer quelques moments d'une manière tout à-la-fois utile et agréable; que j'aime à correspondre avec eux, à satisfaire à leurs demandes, à recevoir leurs réponses à mes questions; que je me plais à aprécier leurs progrès en tout genre; que je jouis de leurs jouissances; enfin, que je suis heureux, quand je puis penser qu'ils en sont venus à sentir pour moi un peu d'affection.

Si l'on vous à dit tout cela, mes enfants, on ne vous a point trompés, et notre connaissance est déjà faite en partie; il ne restera plus qu'à rendre nos relations plus étroites, et je ne négligerai rien pour y réussir. Croyez d'abord que, dès aujourd'hui, vous faites partie de la famille du bon Génie. C'est ainsi qu'il considère, en effet, toute cette aimable et intéressante jeunesse qui vient se placer sous son aile. Dès aujourd'hui je suis votre ami: et quand j'aurai eu le temps de vous le prouver, j'espère que vous serez aussi les miens. Salut à vous, mes nouveaux lecteurs; salut, amitié, bienveillance!

LE CÈDRE.

L'absence des feuilles est pour moi une si grande privation que, si j'étais propriétaire d'un grand parc, j'en consacrerais certainement une partie à la culture des arbres verts, afin de jouir encore, pendant la triste saison où nous sommes, du plaisir de contempler la verdure. Je faisais, l'autre jour, cette réflexion, en regardant de ma fenêtre les arbres dépouillés, où quelques oiseaux semblaient demander aux branches nues quand elles reprendraient leur belle parure. « Eh mais, me dis-je, en attendant que je sois propriétaire d'un parc et d'un bois de pins, que ne profité-je de

la belle promenade d'hiver qu'offre, à tous les paisibles habitants de Paris, le labyrinthe du Jardin des Plantes?» Un rayon de soleil avait dissipé pour quelques instants le brouillard; je pris mon chapeau, et enveloppé dans mon manteau, je me dirigeai vers le faubourg Saint-Victor. Me voilà dans les allées sinueuses et inégales du labyrinthe. Les sapins, les pins, les mélèzes et tous les arbres des deux buttes me parurent bien plus beaux que pendant l'été; je leur savais gré de m'offrir l'aspect d'une nature vivante, tandis que toutes les autres plantes ne présentaient qu'un tableau mort et inanimé. Ces arbres, pensai-je, ressemblent aux amis fidèles qu'on trouve encore à l'heure du besoin, lors même qu'on a eu le tort de les négliger dans la prospérité; ils sont comme ces hommes d'un caractère austère, mais égal et sûr, qui ont plus de constance que de grâce, et dont on n'aprécie bien le mérite que dans les grandes occasions.

Tandis que je méditais ainsi, j'arrivai au pied du fameux cèdre du Liban, dont la réputation est aussi étendue que celle du jardin même où il semble régner, comme le plus grand et le plus fort. Une famille, qui avait profité ainsi que moi du rayon de soleil, se reposait en ce moment sur le banc circulaire qui entoure le tronc du cèdre. Deux jeunes garçons et trois jeunes filles, tous conduits par une dame que je jugeai être la mère des uns et la tante des autres, composaient cette petite caravane.

Une des jeunes filles, levant la tête, lut à haute voix la grosse étiquette attachée à l'arbre, et je vis sur son visage une expression de curiosité qu'il me prit envie de satisfaire. «Vous paraissez, Mademoiselle, desirer de connaître l'histoire de ce bel arbre, lui dis-je; je puis vous la dire, si cela vous est agréable.» A ces mots, les cinq enfants et la mère se rapprochèrent de moi en silence, et j'avoue que je fus flatté de l'espèce de confiance que mon aspect et mes paroles semblèrent leur inspirer, quoiqu'ils ne me connussent pas. Les voyant disposés à m'écouter, je leur parlai ainsi:

«Cet arbre est le *Cèdre du Liban*, ainsi nommé parce qu'il croît naturellement dans une plaine élevée, située entre les plus hauts sommets du mont Liban, et qu'on ne le retrouve dans aucun autre lieu du monde, à moins qu'il n'y ait été apporté et cultivé. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer son port noble et majestueux; voyez ces grosses et superbes branches qui s'étendent au loin, qui se déployent en rameaux toujours verts, et forment, par leur position horizontale, comme autant de tapis réguliers, unis et ondoyants. A leur extrémité elles tombent vers la terre en panaches, et environnent l'arbre d'une ombre épaisse. Voici quelques-uns de ses fruits qui sont restés à terre; vous pouvez examiner leur forme qui est celle d'un petit cône arrondi et droit, dont la pointe est toujours dirigée vers le ciel, lorsqu'ils sont sur l'arbre.

«Le cèdre du Liban est assurément un des arbres les plus beaux et les plus majestueux qu'on puisse voir. Sa rareté a concouru, avec sa beauté, à le rendre célèbre. Un voyageur, qui visita en 1574 le lieu où il croît naturellement, rapporte qu'il n'y en restait plus que vingt-six à cette époque; plus de cent ans après, ce nombre était réduit à seize, dont l'un présentait un tronc de trente-six pieds et demi de circonférence, et étendait ses branches sur un espace de cent onze pieds de diamètre. Parmi ces seize grands cèdres, il s'en élevait quelques jeunes, en petit nombre, mais qui promettaient au moins de remplacer un jour ceux que le temps menaçait de détruire. Ces arbres forment, disent les voyageurs, un petit bois d'un mille de circonférence, à l'encognure d'un vallon. C'est de là qu'on les a transportés en Europe, où ils réussissent très bien et sont aujourd'hui parfaitement naturalisés. On en voit beaucoup en Angleterre. C'est de ce pays que celui sous lequel nous sommes a été apporté par Bernard de Jussieu. Il était alors si petit, que ce savant naturaliste l'avait mis, avec de la terre, dans son chapeau, pendant la traversée. Il en avait tant de soin, qu'il se privait de sa ration d'eau pour l'arroser; et il le planta lui-même dans ce lieu en 1734, en sorte que cet arbre a aujourd'hui plus de 92 ans. Ce n'est pas encore pour lui un bien grand âge, car il peut vivre plusieurs siècles.

«Le mérite du cèdre ne consiste pas seulement dans sa beauté; son bois rougeâtre, qui exhale une odeur agréable, est un excellent bois de charpente, qui a l'avantage d'être incorruptible. On rapporte que les charpentes des temples d'Éphèse et de Jérusalem étaient construites avec ce bois. On lit aussi dans l'histoire, qu'on trouva, dans le temple d'Apollon, à Utique, des débris de charpente faite avec du cèdre et qui avait près de deux mille ans.»

Après que j'eus ainsi parlé, mes auditeurs me firent quelques remerciments gracieux, et je continuai ma promenade. S'ils sont au nombre de mes lecteurs, ce que j'ignore, je souris en pensant à leur étonnement de retrouver ici aujourd'hui l'histoire de ma rencontre avec eux.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Contons nos chagrins à nos parents: ils ont des secrets pour chasser les nuages.

Avouons nos torts à ceux qui nous aiment: à

la voix d'un bon père, la conscience reprend son empire, le cœur s'améliore, on se repend et on se corrige.

☙ Penser avant d'agir est un précepte excellent pour tous les hommes. Il ne suffit point pour les enfants qui doivent, après avoir consulté leur raison, consulter celle de leurs père et mère.

LE JOUR DE L'AN

ET LE JOUR DES ROIS.

Charlotte, âgée de douze ans, et Arthur, plus jeune de près de trois années, étaient les enfants chéris de M. et de Mme de Morval. Charlotte douce, bonne, bienveillante autant que spirituelle, était une enfant qui ne laissait rien à desirer à ses tendres parents; Arthur, avec un cœur non moins bon que celui de sa sœur, et une intelligence peu commune, avait le défaut, qui n'est pas rare à son âge, d'être fort étourdi, de parler et d'agir sans réflexion, et de se mettre ainsi fort souvent dans le cas d'avoir à réparer des torts involontaires; chose qui n'est pas toujours facile.

M. de Morval possédait une brillante fortune, dont il faisait le plus noble usage. Une partie de sa famille, que le sort avait moins favorisée, ne vivait guère que de ses bienfaits; et il les répandait avec une délicatesse qui en augmentait encore le prix, et que Charlotte, malgré son extrême jeunesse, avait très bien su comprendre et aprécier.

Au nombre des personnes que M. de Morval avait eu le bonheur de pouvoir obliger dans plusieurs circonstances, se trouvait un cousin de sa femme, veuf, père d'une petite fille de huit ans, nommée Mélanie, et qui, par une série d'événements malheureux, s'était trouvé réduit à une existence plus que modeste.

Cet honnête parent, attristé par les revers et la mauvaise fortune, évitait le monde, les réunions bruyantes, qui ne lui auraient offert que des sujets de regrets, et eussent été pour lui une occasion de dépense au-dessus de ses forces. Il ne visitait donc que rarement la maison de M. de Morval où l'on recevait nombreuse compagnie; et M. de Morval, qui connaissait ses motifs, était loin de s'en formaliser. Cependant, le jour de l'an étant arrivé, il y fut conduit, moins par un sentiment de devoir que par l'impulsion d'une véritable reconnaissance. Le pauvre cousin ne voulait pas se présenter sans offrir des étrennes aux deux enfants, et mesurant ses présents à ses moyens, il apporta à Charlotte un petit encrier de porcelaine blanche, bien simple; et à Arthur, une boite à surprise, garnie de quelques pastilles. Ces présents furent reçus d'une manière très différente par les deux enfants.

Charlotte sauta au cou de son cousin, et le remercia avec tendresse. « Quoi! lui dit-elle, vous avez pensé à votre petite Charlotte! que je suis touchée de ce souvenir, mon bon cousin! que j'en suis reconnaissante! Toutes les fois que je me servirai de cet encrier, (et ce sera tous les jours), je me rappellerai que c'est vous qui me l'avez donné, et j'aurai plus de plaisir encore à écrire mes devoirs. » Le bon cousin était ému; rien ne troubla le plaisir que lui causait l'aimable reconnaissance de Charlotte, car celle-ci qui l'avait vu traverser la cour et ne s'attendait pas à ce qu'il lui apportât des étrennes, s'était empressée de faire disparaître du salon tous les bijoux, coffrets, et autres riches présents dont elle avait été comblée depuis la veille, en sorte que le cousin n'eut point le chagrin de faire la comparaison de ses étrennes avec celles qui les avaient précédées.

Arthur, au contraire, n'eut pas plutôt ouvert la boite à surprise, que, sans daigner même y prendre une pastille, il la jeta sur un guéridon, et courut étourdiment chercher les pantins automates, les carrosses à ressorts, les bonbonnières, les boites de soldats, et tous les brillants jouets qu'il avait reçus, pour les étaler aux yeux de la petite cousine et de son père. La pauvre enfant restait ébahie à cette vue, et n'osait presque toucher à de si belles choses; mais elle tenait les yeux particulièrement fixés sur deux objets; une cage renfermant des serins si bien empaillés qu'on les aurait crus vivants, et une petite aiguière en chocolat, avec sa cuvette de la même matière.

Charlotte, pendant ce temps, était fort mal à son aise, et s'efforçait de distraire son parent du spectacle qu'offrait Arthur; mais elle ne put y réussir tellement, que le père de Mélanie, en se retirant, ne jetât sur cet étalage de bagatelles un triste regard, et ne laissât échapper un soupir.

A peine fut-il sorti que Charlotte, regardant son frère d'un air peiné, lui tint ce discours: « A quoi donc as-tu pensé, Arthur? Ce pauvre cousin! tu lui as fait bien de la peine! Ne pas mieux accueillir son petit présent, offert de si bon cœur! Lui apporter là, pour objets de comparaison, tous tes joujoux que j'avais ôtés exprès du salon! Cela n'est pas bien, Arthur. Et cette pauvre Mélanie! lui montrer tout cela, pour la dégoûter peut-être des simples étrennes qu'elle a reçues, et lui faire desirer des choses qu'elle ne peut pas avoir! As-tu vu comme elle regardait tes serins et ton aiguière? Je gage qu'elle n'aura plus de plaisir à jouer avec ses joujoux chez elle, et c'est toi qui en seras la cause. Pauvre petite!.... » Arthur, à ces mots, était resté immobile; il laissa tomber un polichinelle qu'il tenait à la main, et tout rouge de confusion et de regret, il ne put répondre à sa sœur que, « je n'y ai pas pensé..... » Puis, après un moment de silence,

« Attends, reprit-il; j'imagine un moyen de réparer.... — Ah! nous y voilà encore, dit Charlotte; toujours réparer! Il vaudrait bien mieux réfléchir à temps, et ne pas s'exposer.... — Oui, oui, tu as raison; mais quand le mal est fait, il vaut mieux aussi le réparer que de le laisser subsister. J'ai entendu que Maman a invité mon cousin et Mélanie à venir *faire les rois* avec nous.... tu verras; tâche seulement que je sois roi, arrange cela avec Maman; je t'en prie, ma petite sœur, tu me rendras bien service. »

Charlotte qui connaissait le cœur de son frère, se chargea de la commission, et n'eut pas de peine à persuader madame de Morval. Arthur était dans une grande impatience d'arriver au 6 janvier, et quoique six jours soient bien longs à son âge, ils s'écoulèrent enfin. La famille est réunie, le gâteau est apporté, découpé; Mélanie, comme la plus jeune, distribue les parts, et sans s'en douter, donne la couronne, c'est-à-dire la fève, au petit Arthur. « Je suis roi! s'écrie-t-il; je partage le trône avec celle qui vient de m'y placer, voici ma reine! Il faut tout de suite célébrer notre mariage; et pour commencer, je vais chercher la corbeille. » Arthur sort et rentre aussitôt, apportant en effet une jolie corbeille qu'il dépose aux pieds de Mélanie. Celle-ci la découvre timidement et devient rouge de plaisir, en voyant la cage et les serins, l'aiguière de chocolat, et une jolie boîte de bonbons. Dans le fond se trouvait encore quelque chose qu'Arthur lui-même n'y soupçonnait pas, une jolie robe et un fichu brodé. La bonne Charlotte les y avait glissés furtivement en l'absence de son frère. Tout cela se passait en famille, sans témoins, en sorte que le cousin put serrer la main de M. et Mme de Morval, embrasser leurs enfants, et essuyer une larme sans embarras. Charlotte alors lui remit un petit papier, en disant: « Tenez, mon bon cousin, voilà la première chose que j'ai écrite, en trempant ma plume dans votre encrier; c'est une maxime de ma composition. » Le cousin lut: *Du jour de l'an aux rois, il y a assez de temps pour réparer une étourderie.*

LE PETIT JACQUES.

ANECDOTE.

JACQUES: « Pourquoi me retiens-tu mes cinq sous, Georges? Ma part doit être égale à la tienne, puisque nous sommes associés. »

GEORGES: « Associés, oui; mais pas de moitié. C'est bien le moins que j'aie cinq sous plus que toi, pour ma cire que j'ai usée. »

JACQUES: « Moi, j'ai usé mes brosses! D'ailleurs la sellette est à moi. »

GEORGES: « Tu es encore bien heureux que je veuille te donner quelque chose. Que ferais-tu sans ma cire, avec ta sellette? »

JACQUES: « Et toi, sans ma sellette et mes brosses, à quoi te servirait ta bouteille? Parce que je n'ai que sept ans et que tu es le plus fort, tu fais ta part à ta fantaisie. »

GEORGES: « Si tu n'es pas content, bonsoir! Voilà les cinq sous: essaye un peu d'y mettre la main, tu verras s'ils brûlent! »

JACQUES: « Je n'ai pas envie de me faire battre; mais plus de société! Je veux travailler *à mon à part.* »

GEORGES: « Et qui te nourrira, Bambin? »

JACQUES: « A la grâce du bon Dieu! Mais ce ne sera plus toi qui me couperas mon pain. Depuis que nous sommes ensemble, tout mon gain passe en nourriture; je n'ai jamais un pauvre sou pour faire le garçon. J'aime mieux travailler pour mon compte: ta bouteille de cire me ruine. »

GEORGES: « Adieu donc, petit Jacques. Tu me diras ce soir ce que tu auras gagné *à ton à part.* »

JACQUES: « C'est bon, c'est bon! Emporte mes cinq sous. »

GEORGES: « Tes cinq sous! ce sont bien les miens. Adieu, bonne chance! Je te laisse à la grâce de Dieu, Monsieur l'indépendant. »

A peine Georges avait-il le dos tourné qu'un petit papier enveloppant quelque chose, tombe aux pieds de Jacques. « Oh! c'est une pièce blanche! qu'est-ce que ça vaut de sous?... C'est-y pour moi, ma bonne dame? — Oui, oui, petit Jacques, » répond la dame qui, d'une fenêtre à l'entresol, avait tout entendu.

Jacques fit serviteur, en portant la main à sa bouche; puis, d'un saut, courut chez l'épicier voisin. « Aye! l'épicier! se dit la dame; gare! le sucre d'orge!..... » Jacques sortit triomphant, la cire anglaise d'une main et le pinceau de l'autre. Il les montra comme un trophée à sa bienfaitrice; après quoi, revenant fièrement à sa place, il entonna, d'un chant joyeux, ses offres aux piétons.

La dame qui comptait sortir à pied ce jour là, remarqua, non sans plaisir, qu'il faisait beaucoup de crotte; elle fut ravie de prendre un fiacre, et l'on juge si ce fut Jacques qui baissa le marche-pied, quand elle revint à la maison. Jacques ne la remercia point; mais tandis que, de la main droite, il protégeait la robe de la dame contre la roue, de la main gauche il fit sonner sa recette, en frappant sur sa poche. Son regard valait de l'or, et la dame fut en reste avec le petit Jacques.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 14 JANVIER 1837

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 37.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LES MACHINES A VAPEUR.

Parmi les questions qu'on m'a faites depuis quelque temps, et auxquelles je n'ai pas encore pu répondre, il en est une fort intéressante et que j'aurais, par conséquent, mauvaise grâce à ajourner plus longtemps. On m'a demandé *ce que c'est qu'une machine à vapeur*. Pour vous le faire comprendre, mes amis, je vais tâcher de m'expliquer le plus simplement et le plus clairement possible; mais je réclame pourtant toute votre attention.

Il faut que vous sachiez d'abord que toute machine qui a un mouvement, ne peut recevoir ce mouvement que d'une force première qu'on appelle *force motrice*. cette force motrice est ou *naturelle*, ou *artificielle*. Ainsi, le vent qui enfle les voiles d'un vaisseau ou qui fait tourner les ailes d'un moulin, est une force motrice *naturelle* qui imprime le mouvement, soit au vaisseau, soit au mécanisme du moulin. De même, un courant d'eau qui fait tourner la roue d'une usine, est une force motrice *naturelle* qui met en mouvement tout le système de rouages de l'usine. Ainsi un ressort tendu qui, en se détendant, fait tourner des rouages combinés dans tel ou tel but, est une force motrice *artificielle;* tel est le ressort d'une montre, d'une pendule, d'une boîte organisée, d'une poupée qui marche, ou d'un petit carrosse qui roule tout seul. De même, un poids suspendu qui, en tendant à se rapprocher de la terre, met en mouvement une machine à rouages, est encore une force motrice *artificielle;* tels sont les poids d'une horloge, ou ceux d'un tourne-broche.

L'industrie de l'homme a su tirer parti, dans beaucoup de cas, de ces forces motrices, soit naturelles, soit artificielles, pour remplacer la force de ses propres bras, ou celle des chevaux et autres animaux qu'il a réduits à le servir. Non seulement ces moyens mécaniques suppléent à l'emploi des forces musculaires de l'homme et des bêtes de somme, mais on en obtient encore des résultats que ne pourraient donner ces dernières. La force de l'eau ou du vent, par exemple, peut soulever ou mouvoir des résistances que ne sauraient vaincre un grand nombre de chevaux.

Eh bien, mes amis, la vapeur de l'eau est une de ces forces puissantes qui peuvent remplacer, dans une multitude de circonstances, l'emploi d'autres forces qu'il serait très difficile et fort dispendieux de multiplier assez pour arriver au même but. On a été longtemps, avant de découvrir que la vapeur fût un moteur aussi puissant et aussi simple; mais à peine cette découverte a-t-elle été connue, que l'industrie en a fait de nombreuses applications; et il y a lieu de croire que l'emploi ne tardera pas à en devenir général.

Mais il est temps de vous dire comment la vapeur peut imprimer le mouvement à une machine.

Je suppose d'abord que vous n'avez pas oublié ce que c'est que la vapeur. Vous vous rappelez sans doute les choses que je vous ai dites, au sujet du passage des corps solides à l'état liquide, et des corps liquides à l'état de vapeur; vous savez que cette transformation s'opère par l'action de la chaleur; vous savez enfin que l'eau, exposée à cette action, se change en vapeur, comme les autres liquides, et que, réduite à ce nouvel état, elle remplit un espace beaucoup plus considerable que dans son état de liquidité. Cette différence est telle, que la vapeur occupe un volume de douze à quatorze cents fois plus grand que celui qu'occupait la liqueur qui l'a produite.

Vous comprendrez, sans peine, quelle force prodigieuse doit avoir un pareil corps, et quelle pression puissante une telle dilatation doit exercer, lorsqu'elle a lieu dans des vaisseaux fermés. La vapeur, se trouvant ainsi comprimée, acquiert un ressort capable de vaincre des obstacles considérables par les efforts qu'elle fait pour se rendre libre et s'étendre; elle peut alors briser les vases les plus solides, soulever des poids énormes. C'est de cette puissance du ressort de la vapeur captive, que l'industrie humaine a tiré un parti admirable, en imaginant ces machines appelées d'abord improprement *pompes à feu*, et auxquelles on donne aujourd'hui le nom plus exact de *machines à vapeur*.

Dans ces machines, tout est mis en mouvement au moyen de pistons qui montent et descendent dans des cylindres, et voici comment ce mouvement à lieu. Les cylindres sont disposés de manière que, dans leur partie inférieure, il se forme incessamment de la vapeur d'eau échauffée par un foyer convenablement placé. La dilatation de cette vapeur s'opère rapidement, et elle se trouve comprimée dans le cylindre par le piston. Lors donc que le piston est dans la partie inférieure du cylindre, la vapeur de l'eau, qui se forme au-dessous, tend à soulever ce piston, et le soulève en effet jusqu'à une certaine hauteur, où elle trouve une issue pour s'échapper et s'étendre librement. Le piston redescend alors; puis, la même action recommence. Dans la *pompe à feu* établie à Chaillot, le piston du grand cylindre, soulevé ainsi par la force de la vapeur, est une masse de cinq pieds de diamètre, dont le mouvement produit un résultat qui exigerait les efforts de mille chevaux. Un peu d'eau réduite en vapeur suffit cependant pour le faire mouvoir dans le cylindre.

Vous concevez qu'une force motrice aussi puissante, une fois connue, a dû être appliquée à beaucoup d'usages divers. Une de ces applications les plus importantes est celle des *bateaux à vapeur*: ce sont des bateaux munis de roues qui font l'office de rames, et qui sont mus, au moyen d'un mécanisme ingénieux, aussi par la force expansive de la vapeur. Les Américains ont été les premiers à en multiplier l'usage. Depuis un assez grand nombre d'années, toutes les communications sont établies sur les grands fleuves des États-Unis, au moyen de bateaux à vapeur. Les transports ne s'y font plus autrement, et ils sont très rapides. Cette nouvelle conquête de l'industrie s'est étendue ensuite sur la mer, et commence à rendre la navigation indépendante des vents. Les vaisseaux traversent aujourd'hui l'Océan sans voiles, et les vents contraires ne sont plus qu'un faible obstacle à leur marche rapide. La puissance du nouveau moteur est telle, que les bateaux à vapeur établis sur les fleuves, en remontent le cours, par la seule force de leurs rames, qui remplace l'effort d'un grand nombre de chevaux. Tous ceux d'entre vous qui habitent Paris ont pu voir, au port du quai d'Orsay, le bateau à vapeur du Havre, et celui de Saint-Cloud, qui arrive à sa destination dans le même temps qu'une voiture, quoique le trajet soit deux fois plus long par eau que par terre.

Quelques uns d'entre vous auront sans doute aussi remarqué, au coin de la rue de Richelieu et de la rue Neuve-des-Petits-Champs, une belle machine à vapeur qui sert à broyer le chocolat. On a encore employé cet agent à la construction de divers métiers mécaniques, aux presses d'imprimerie; et il est question, dit-on, d'imaginer maintenant des voitures à vapeur qui iront sans chevaux.

Le fait est que cette découverte de la puissance de la vapeur comme force motrice, est de la plus haute importance, et qu'elle doit, de toute nécessité, apporter de grands changements dans les moyens employés jusqu'ici par l'industrie des hommes.

LES EXTRÊMES.

Palma et son frère Roland étaient deux enfants qui annonçaient, sous quelques rapports, des caractères très différents, et des dispositions complètement opposées. Palma était rangeuse, tranquille, prévoyante, économe; mais elle poussait toutes ces qualités jusqu'à un excès qui les transformait en minutie, en indolence, en pusillanimité et en parcimonie. Roland, au contraire, portait la vivacité jusqu'à la turbulence, l'insouciance jusqu'au désordre, le désintéressement jusqu'à la prodigalité, le peu d'attachement à ses petites propriétés jusqu'à la manie de les détruire.

Deux organisations si différentes n'empêchaient pas que le frère et la sœur ne s'aimassent tendrement; mais toutefois il en résultait souvent de petites alter-

cations, qui avaient au moins le bon résultat d'avertir l'un et l'autre du ridicule et des inconvénients auxquels leur manie les exposait.

Une de ces altercations fut naturellement amenée, dans les premiers jours du mois de janvier, par suite de l'usage que chacun des deux enfants fit de ses étrennes. Aussitôt que Palma recevait un présent, elle courait l'enfermer soigneusement dans son armoire, ne souffrait pas que personne y touchât, et n'y voulait point toucher elle-même, de crainte de l'endommager. De son côté, Roland avait à peine reçu un jouet, qu'il se mettait en devoir de l'employer à son usage, avec si peu de précaution, que le soir même il n'en restait plus que les débris. Étaient-ce des bonbons qu'on lui offrait? ils disparaissaient en un instant; mais il est juste de dire qu'il ne les mangeait pas seul; il forçait tout le monde à en accepter, et il eût été désolé qu'il en restât un après une demi-heure.

On n'était encore qu'au 8 janvier, lorsque Palma et Roland reçurent la visite des enfants de leur oncle, Rosine et Prosper, qui vinrent passer avec eux la soirée. Rosine et Prosper s'étaient promis de s'amuser beaucoup chez leur cousin et leur cousine; car c'est une époque où les jeunes personnes ont tant de choses ordinairement à se raconter et à se montrer! Mais quel fut leur étonnement de ne pas apercevoir trace de présents dans la maison! Tous ceux de Palma étaient serrés; tous ceux de Roland étaient brisés, et leurs tristes restes exilés du salon, comme indignes. Pas un bijou, pas un jouet, pas un pauvre diablotin! Rosine et Prosper, s'imaginant que leurs jeunes amis n'avaient pas reçu d'étrennes, se gardèrent bien d'en parler, de peur de leur causer quelque chagrin; mais au lieu d'être gaie et bruyante, la soirée se passa assez sérieusement. Rosine et prosper firent pourtant bonne contenance, et n'en furent pas moins aimables et gracieux; mais l'ennui de Palma et de Roland se manifesta plus d'une fois par des longs baillements.

Lorsque les premiers se furent retirés, Roland dit à sa sœur. « Il faut convenir, ma chère Palma, que tu es furieusement avare! Ne pas avoir seulement offert un bonbon à nos cousins, tandis que tu en as un magasin dans ton armoire! Ne pas leur avoir seulement proposé de jouer avec tes jolis châteaux chinois, ou quelque autre de ces jeux que tu as entassés par-dessus tes étrennes de l'année dernière! Oh! vraiment c'est d'un ridicule!.... » Tandis que Roland parlait, Palma le regardait les bras croisés et en remuant la tête. « Il faut sans doute, mon cher Roland, lui dit-elle à son tour, que tu sois un furieux destructeur, pour avoir anéanti, en huit jours, une multitude de jolies choses qui auraient fait passer, à nos cousins et à nous, la plus agréable soirée. Il faut sans doute que tu sois un furieux gourmand, pour avoir pu engloutir en si peu de temps une pareille masse de bonbons.... — Ah! doucement, reprit Roland, tu en as mangé des miens, et moi, Dieu merci, je ne connais pas la couleur des tiens. Quant à mes étrennes détruites, au moins je m'en suis amusé, et après tout, elles étaient faites pour cela. Je te demande un peu à quoi te servent les tiennes, et ce que tu prétends en faire? — Ce que je prétends en faire? Eh mais, d'abord j'ai du plaisir à les regarder quand j'ouvre mon armoire, et puis.... — Eh puis, tu les conserves peut-être pour tes enfants? — Pourquoi pas? — Oh! celui-là est trop fort! ma pauvre sœur, tu es une avare. — Et toi un destructeur. — Soit, mais je ne changerais pas. »

La petite querelle en resta là. Le lendemain, Palma et Roland allèrent à leur tour passer la soirée chez les enfants de leur oncle. Ils ne furent pas moins étonnés que ne l'avaient été ces derniers, en n'apercevant dans le salon aucun vestige du jour de l'an. Mais comme ils étaient beaucoup moins discrets, ils ne manquèrent pas d'en demander la cause. « Est-ce que vous êtes comme ma sœur? dit Roland à Rosine; est-ce que vous serrez comme elle toutes vos étrennes? — Seriez-vous comme mon frère? dit Palma à Prosper; auriez-vous déjà brisé et détruit tous les présents que vous avez reçus, et mangé tous vos bonbons? » Rosine et Prosper se regardèrent, et ces deux questions furent pour eux un trait de lumière. Ils n'avaient caché leurs étrennes que dans la bonne intention de ne pas affliger leur cousins, qu'ils croyaient n'en avoir pas eu; mais à peine furent-ils éclairés à cet égard, que tous deux coururent chercher des trésors dont le salon fut bientôt rempli. Alors commença une joyeuse partie. Rosine fit les honneurs de plusieurs boîtes de bonbons, et força même sa cousine à en accepter une. Prosper, qui avait conservé tous ses présents en très bon état, en fit de son coté les honneurs à Roland. Celui-ci, en voulant s'exercer à montrer des ombres chinoises, s'y prit avec tant de précipitation, qu'il ne manqua pas de faire un trou au transparent. Il en fut très mortifié, mais Prosper sut cacher, avec tant de grâce et d'amabilité, le chagrin que cela lui faisait, que Roland ne tarda pas à s'en consoler. La soirée se passa enfin le mieux du monde, et onze heure sonnaient qu'on soupçonnait à peine qu'il fut temps de se retirer. Cependant les parents de Palma et de Roland ayant donné le signal de la retraite, les enfants se séparèrent à regret, en se promettant bien de renouer la partie. « Eh bien, ma sœur? dit Roland, en descendant l'escalier. — Eh bien, mon frère? répondit Palma. — Qu'en penses-tu? — Et toi? — Je pense que nous n'aurions rien de mieux à faire que de ressembler à nos cousin et cousine. — Cela pour-

rait bien être. — Tu es l'aînée, donne-moi l'exemple, et je promets de me corriger. — Bien sûr? — Bien sur. — Eh bien, mon frère, aidons-nous l'un l'autre, et avertissons-nous toujours sans nous disputer. »

LA TONTE DES BREBIS,

PARABOLE ALLEMANDE.

Une mère sortit un jour avec sa petite fille Ida, pour voir la tonte des brebis. Ida avait grande pitié des brebis et disait : Ah! comme les hommes sont cruels de tourmenter ainsi ces pauvres animaux!

Non, mon enfant, repliqua la mère: le bon Dieu veut que les hommes s'habillent avec leur laine, car les hommes viennent nus au monde.

Mais, dit Ida, il faut donc que les pauvres agneaux aient froid.

Oh! non, répondit la mère, Dieu a pourvu à tout; il donne à l'homme un vétement chaud, et envoie à l'agneau dépouillé les doux zéphyrs de l'été.

LA PETITE FLEUR.

Un jour Adèle, avec sa mère,
De l'hirondelle avait devancé le réveil,
Pour aller admirer le lever du soleil,
Le chant du rossignol et la fleur printanière.
Aux premiers rayons du matin,
L'air est si frais, si pur, la campagne est si belle!
Et sur-tout à l'âge d'Adèle,
On jouit tant d'un ciel serein,
D'un zéphyre embaumé, d'une verte prairie!
Le printemps est si doux au printemps de la vie!
L'heureuse Adèle avec ardeur
Marchait, gravissait la montagne;
Elle sentait battre son cœur,
Et sa maternelle compagne,
Joyeuse, de son teint admirait la fraîcheur.
Tout renaissait dans la nature,
Et déjà mille jeunes fleurs
De leurs gracieuses couleurs
Émaillaient la riche verdure.
La simple Adèle, en folâtrant,
En vit une toute petite
Dont l'éclat lui parut charmant.
Adele la cueille bien vite;
Son parfum répondait à cet éclat brillant;
Adèle la sent, et l'admire
D'un œil avide et curieux,
La tourne, la retourne, et puis en vient à dire :
« J'en voudrais jouir encor mieux...
« Si j'y goûtais... Voyons!.. Dieu! comme elle est amère!
« Fi! la vilaine plante, et l'horrible saveur!
« — Garde-toi d'accuser cette innocente fleur,
« Mon Adèle, lui dit sa mère;
« Pour te charmer et pour te plaire,
« Ne t'offrait-elle pas son modeste incarnat,
« Une forme charmante, un parfum délicat?
« N'accuse donc que toi, ma chère;
« Et souviens-toi, pour l'avenir,
« De ne pas demander aux choses de la terre
« Plus que l'on n'en peut obtenir. »

L. P. J.

VARIÉTÉS.

On m'a conté hier la petite anecdote touchante que voici, et qui est bien vraie.

Les trois petites filles de Mme *** étaient auprès de leur mère, se serrant autour du feu. L'une d'elles, je ne sais à quel propos, s'avisa de faire cette question: « Maman, pourquoi donc Ernestine, la fille de votre amie, a-t-elle toujours de plus belles robes que nous? — Cela est bien aisé à comprendre, répondit Mme ***; Ernestine est fille unique, et vous êtes trois. Je ne suis pas plus riche que la maman d'Ernestine, et ce qu'elle peut consacrer à la parure de son unique enfant, il faut que je le partage entre vous. » A ces mots, les trois petites filles se pressèrent contre leur mère en s'embrassant, et s'écrièrent toutes à-la-fois: « Oh! Maman, il vaut bien mieux être trois et n'avoir pas de si belles robes! »

— Une lettre que j'ai reçue de l'une de mes jeunes correspondantes, contient le paragraphe suivant.

« Ce que vous nous avez dit des Associations de bienfaisance, mon bon Génie, me donne l'idée de vous parler d'une petite société qui fut fondée, il y a environ dix-huit mois, dans notre village, par les demoiselles qui l'habitent. Elles eurent l'idée de se rassembler tous les jeudis, pour faire des habits aux pauvres de ce village et à ceux de deux petits hameaux des environs. Chaque sociétaire s'y abonne pour vingt sous par mois. On admet aussi, comme abonnés, les étrangers. On a déjà donné beaucoup de layettes. On donne aussi du pain et de la viande à ceux qui en manquent, et l'on paie le médecin pour les malades. Pour se procurer de l'argent, ces demoiselles font, tous les ans, deux loteries de leurs ouvrages.

« Montataire, le 3 janvier 1827.

« E. P. »

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 21 JANVIER 1827.

IIIe ANNÉE. N° 38.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Je dois avant tout, mes amis, vous remercier des vœux aimables que vous m'avez adressés en répondant à mes questions; je dois vous dire que j'en ai été vivement touché, et qu'il m'est bien doux d'avoir trouvé dans vos cœurs un souvenir, à l'instant où vous vous occupiez de ceux qui vous aiment le mieux et que vous chérissez le plus. Je vous en remercie, mes amis, et je puis bien vous assurer que votre affection m'offre déjà, en grande partie, la réalisation de ce bonheur que vous me souhaitez.

J'aurais tort de me plaindre, assurément, de ce que la nouvelle année paraît avoir nui cette fois à ma correspondance. La plupart d'entre-vous, préoccupés sans doute par des soins et des devoirs bien naturels, ne m'ont écrit que pour me donner une marque d'amitié, et n'ont pas répondu à mes questions. J'ai donc perdu un grand nombre de réponses; mais je pense que vous m'en dédommagerez la prochaine fois, et je vais toujours vous rendre compte de celles qui me sont parvenues.

Mes questions, au sujet du sens moral de ma dernière fable, m'avaient paru d'abord fort aisées à résoudre: mait il faut que je me sois trompé, car ce sens moral n'a pas été en général parfaitement saisi. Peut-être est-ce ma faute, et ne dois-je accuser que moi de ne l'avoir pas fait assez bien ressortir de l'apologue. Dans tous les cas, il y a lieu de ma part à une explication.

J'ai voulu, par cette fable, donner une leçon aux enfants importuns qui, abusant de la complaisance des grandes personnes et de la bonté qu'elles ont de se prêter quelquefois à leurs jeux, ne savent point cesser de jouer lorsqu'une affaire réclame les soins de ces dernières, et les persécutent pour les forcer à continuer de s'occuper d'eux.

Tel était le principal but de ma fable; mais il n'a été entrevu que d'une manière secondaire, et l'on a insisté plus particulièrement sur l'exemple donné par le gros chien, qui quitte le jeu aussitôt que le devoir l'appelle. Sans doute les réflexions de la plupart de mes correspondants à ce sujet, sont justes et bonnes; mais ils n'ont pas fait attention que cette conduite du gros chien était toute naturelle, car il représente la grande personne qui se prête à amuser un enfant; le jeu du petit chien n'était point un véritable amusement pour le gros, qui par conséquent n'avait pas un grand mérite à le quitter pour aller à ses affaires. Un mérite plus réel de sa part, c'était sa complaisance, ainsi que quelques uns d'entre-vous l'ont observé.

Je vous devais, mes amis, ces petites observations. Je passe maintenant à l'examen de vos lettres. Selon ma nouvelle méthode, j'ai partagé mes correspondants en deux divisions. Dans la première, composée de ceux qui sont âgés de plus de onze ans, la lettre qui m'a paru répondre le plus exactement aux questions proposées, est la suivante, qui est de mademoiselle *Antoinette R. de la M*.......

« Mon bon Génie, le sens moral qu'on peut tirer de votre fable est d'abord qu'il ne faut être ni trop timide, ni importun; discerner les moments où il nous est permis de nous amuser, et être bien déterminé à abandonner nos plaisirs aussitôt que le devoir nous rappelle; qu'on peut se tromper, quand on juge les gens sur leur physionomie, et que tel a l'abord repoussant, qui porte un cœur rempli d'affabilité et de bienveillance; qu'il est enfin très honorable d'être poli et généreux envers les faibles. Nous y trouvons en outre une leçon qui n'est pas à négliger : c'est qu'on mérite d'être humilié, lorsqu'on devient trop hardi et qu'on se permet de plaisanter à contre-temps.

« Le beau caractère que présente le gros chien! Non moins bienveillant que généreux, inviolablement attaché à ses devoirs, il daigne rassurer par ses caresses le petit épagneul effrayé de sa grosseur, lui fait part de sa nourriture, et ne dédaigne pas de jouer avec lui; mais aussitôt qu'il entend le coup de marteau, il abandonne sans hésiter tout amusement, et nous donne par là un grand exemple de l'attachement qu'on doit avoir pour ses obligations.

« Je ne vois, dans la conduite de l'épagneul, que celle d'un étourdi sans discernement, qui passe subitement de la crainte à la plus grande familiarité, laquelle dégénère bientôt en hardiesse, et lui attire avec justice des menaces et l'humiliation.

« Antoinette R. de la M...., à Marseille »

Voici diverses pensées extraites de quelques autres lettres :

« Quand l'heure du devoir est arrivée, on doit aussitôt quitter les jeux et les plaisirs..... Les enfants doivent se garder d'abuser de la complaisance des personnes qui veulent bien jouer un instant avec eux, soit en cherchant à les retenir quand elles sont obligées de sortir, soit en les tourmentant quand elles ne sont plus disposées à jouer. » (Mlle *Ernestine P*......, à Montataire.)

« La modération est ordinairement la compagne de la force.....

« Frippon nous représente un enfant gâté. Dès qu'on a commencé à s'occuper d'eux, ils ne laissent plus de tranquillité aux personnes qui leur ont montré quelque complaisance, et ils finissent, comme Frippon, par lasser la patience. » (Mlle *Célinie de B.*, à Caen.)

« La conduite de Sultan est celle de l'individu qui non seulement est brave, mais encore a le sentiment de ses devoirs, et leur sacrifie, aussitôt que leur voix se fait entendre, ses affections et ses plaisirs. La conduite de Frippon est celle d'un poltron qui, quand il n'a plus peur, devient fanfaron, importun, jusqu'à forcer à lui montrer les dents. » (Mlle *Aline L.*, à Baugé.)

« On ne doit jamais faire sentir sa supériorité. Le bon esprit consiste à se plier au caractère des autres, et non à montrer qu'on l'emporte sur eux. » (Mlle *Clémence de F*...., à Villebadin.)

« Au temps de la récréation il faut bien jouer; mais lorsque le moment de travailler vient, il faut se mettre à l'ouvrage avec autant d'ardeur qu'on en a mis à jouer. » (Mlle *Sophie Ch*.....)

« Le petit épagneul ressemble à ces enfants qui ne sont jamais contents de ce que l'on fait pour eux, et qui en demandent toujours davantage. » Mlle *Virginie B*...., à Metz.)

« Le gros chien est bien bon de s'occuper du petit chien. Je le compare à une personne complaisante qui veut bien jouer avec un enfant; et le petit épagneul, à un enfant gâté et indiscret qui croit que, lorsqu'on s'occupe de lui, c'est par obligation, et qu'on doit le faire à chaque instant. » (Mlle *Cécile de P.*)

Je me bornerai à mentionner, comme méritant d'être distinguées, celles des lettres de la première division, qui portent les signatures suivante :

Mlle *Ariane de C*.....; Mlle *Marie de P*...., à Versailles; Mlle *Emma H. de St.-Y*...; Mlle *Euphémie de M*.....; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche; Mlle *Augustine* ***, au Lude; M. *Albert Patersi*; Mlle *C. A.*; à Saint-Martin-le-Beau; M. *Jules Guérin*.

Parmi les lettres de la seconde division, celle qui m'a paru mériter la préférence est de Mlle *Louise D*..... La voici :

« Mon bon Génie, le caractère de Sultan est charmant; plein d'ardeur pour son devoir, beau sans en être fier, bon, complaisant, se prêtant à tout, il partage avec son camarade la nouriture qu'on lui donne, sans jalousie et sans envie. La morale que l'on peut tirer de la conduite de ce bon chien, est que, quelques talents que l'on possède, il faut toujours se plier aux goûts et au caractère des autres, sans pourtant que cette complaisance fasse jamais négliger les devoirs.

« Le jeune chien, poltron comme le sont en général les êtres faibles, joueur, étourdi comme beaucoup d'enfants, nous offre une utile leçon; c'est qu'un enfant doit éviter de se rendre importun, en abusant de la bonté des grandes personnes qui veulent bien se prêter à ses jeux. « Louise D....... » (10 ans.)

Je donnerai encore place ici à l'extrait d'une autre lettre, dans laquelle j'ai rencontré quelques jolies pensées qui ne se retrouvent pas dans les autres :

« On se fait aimer de tout le monde, quand on est complaisant, quand on aime le travail. Pourquoi Sultan recevait-il bon accueil de toutes les personnes de la maison? Pourquoi permettait-on à Sultan de venir dans le salon? c'est qu'on savait que Sultan était un bon chien qui n'abuserait pas de cette permission, et que, quand l'heure de partir serait arrivée, il retournerait sans murmure à son poste. Voilà comment la docilité et l'amour du travail nous font aimer de tout le monde. Il n'en était pas de même de Fripon qui n'aimait qu'à jouer, qui était bien étourdi et bien poltron, comme tous les petits enfants ignorants et irréfléchis; car la peur ne vient que de l'ignorance et et de l'irréflexion.....

« Aimée L......, à Strasbourg. » (9 ans.)

J'ai remarqué encore, comme fort satisfaisantes, dans cette division, les lettres de M. *Anatole de T....*, à Autun; M[lle] *Pauline de M.....*, à Osmond; et M. *Louis Beauchef*, à La Flèche.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est Rochefort, dans lequel on trouve *roche* et *fort*. L'explication ne m'en a été donnée que par un petit nombre de mes correspondants. Quelques uns ont cru que le mot était *Montfort*. Voici la meilleure explication que j'aie sous les yeux :

« *Roche* est le nom donné en minéralogie à toute masse de pierre d'un grand volume. Il y a beaucoup d'espèces de roches.

« Un *fort* est un terrain de peu d'étendue, fortifié d'abord par la nature et ensuite par l'art, et occupé par des hommes de guerre. Un *fort* est une espèce de citadelle, destinée à garder un passage important.

« *Rochefort*. Il y a six villes de ce nom en France; mais je suppose que, dans la charade, on veut parler de celle qui est dans le département de la Charente-Inférieure, ancien pays d'Aunis. Cette ville a été bâtie par Louis XIV, en 1664. Ce roi en fit un port militaire très commode, et y établit un département de la marine. Elle est sur la Charente, à cinq lieues de son embouchure. L'entrée de la rivière est défendue par plusieurs forts, qui la rendent inaccessible aux vaisseaux qui voudraient s'en approcher.

« Virginie B....., à Metz. »

J'ajouterai, pour ne laisser aucun doute sur l'exactitude de la charade, que cette ville, quoique située dans un pays marécageux, se trouve bâti sur des roches.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

Puisque les réponses de mes correspondants me laissent de la place aujourd'hui, je vais en profiter pour m'acquitter envers quelques uns de ceux qui m'ont à leur tour adressé des questions.

Il y a déjà long-temps qu'on m'a demandé l'explication des mots latins qui figuraient, le jour de la saint Charles, dans le transparent placé au-dessus de la grande porte de l'Hotel des Gardes du Corps. Ce transparent représentait un soleil, au-dessous duquel on lisait ces mots : Nec pluribus impar.

Il m'est bien facile de vous dire d'où cette devise a été empruntée; c'était celle de Louis XIV. Mais il n'est pas aussi aisé de vous en faire connaître le véritable sens; personne ne l'a jamais bien expliqué. Ces mots, en effet, peuvent s'entendre de deux manières: *Le même pour tous*, ou bien: *Qui en vaut plusieurs ensemble*. Quelle était la pensée de Louis XIV, en adoptant cette devise? C'est ce qu'on ignore. Le fait est que, sous ses deux acceptions, elle pouvait convenir à ce monarque : par sa grandeur, il se trouvait placé à une telle hauteur, qu'il répandait également sur tous ses sujets l'éclat de sa gloire, comme le soleil verse également ses rayons sur tous les hommes; par sa puissance, il égalait celle de plusieurs rois ensemble, et pouvait défier leurs forces réunies. De toute manière on ne peut disconvenir qu'il n'y eût un peu d'orgueil dans cette devise. J'aimerais mieux toutefois le premier sens, auquel on pourrait rattacher des idées de justice et de protection, en l'interprétant ainsi : *Le même pour tous*, c'est-à-dire, *qui protège également tout ce qui est au-dessous de lui, et rend également justice à tous, sans distinction de personnes ni de rangs*. Expliquée de cette sorte, la devise devient une des plus belles qu'un prince ait pu choisir.

Une autre question m'a été faite au sujet du *bois de fer*.

On donne vulgairement ce nom au bois d'un arbre qui croît dans plusieurs îles et dans quelques parties du continent de l'Amérique, et que les naturalistes ont nommé *siderodendron*. Cet arbre s'élève à une assez grande hauteur; son bois est très pesant et d'une dureté telle, que les meilleures haches se brisent lorsqu'on veut le couper, sur-tout quand il est sec. On en fait cependant des meubles et des ustensiles d'une grande durée, en prenant la précaution de le travailler pendant qu'il est encore vert, ou de le tenir dans l'eau jusqu'au moment où l'on doit l'employer. Sa couleur est d'un brun un peu nuancé, plus foncé que celui du marron, et quelquefois presque noir.

Les lances, casse-têtes, haches et autres armes de certains peuples sauvages de l'Amérique, étaient faites avec du bois de fer.

Une de mes jeunes abonnées, qui a une fort jolie écriture, et qui paraît mettre un grand soin à tenir ses cahiers parfaitement nets, comme ses lettres, m'a demandé d'où provient la poudre de *sandaraque*, dont on se sert pour empêcher le papier de *boire*, lorsqu'on a gratté un mot mal écrit et qu'on veut en tracer un autre à la même place.

On appelle *sandaraque* une espèce de résine produite par un arbre vert qui porte le nom de *thuya*. C'est cette résine pulvérisée dont on se sert à l'usage indiqué par ma jeune correspondante.

Un autre de mes lecteurs desire savoir ce que c'est qu'une *aurore boréale*.

Une *aurore boréale* est un phénomène lumineux qui se manifeste près du pôle arctique, et qu'on observe très fréquemment pendant l'hiver, dans les contrées septentrionales. C'est une masse de lumière, ordinairement blanchâtre et faible près de l'horizon, mais rougeâtre et plus éclatante dans sa partie supérieure où elle paraît comme ondoyante, et semble lancer en haut des traînées de flammes semblables à celles d'un volcan. Ces *aurores* sont d'autant plus élevées et plus lumineuses que le froid est plus intense; lorsqu'il excède trente degrés, elles s'étendent quelquefois au point que toute la moitié du ciel paraît lumineuse.

On a cherché à expliquer ce phénomène, en l'attribuant à diverses causes, entre autres à l'électricité, soit que le météore fût produit par l'inflammation de la matière électrique elle-même, soit qu'il résultât d'une combustion de gaz hydrogène accumulé dans les hautes régions de l'atmosphère et enflammé par le fluide électrique. Ce ne sont là que des suppositions, mais elles sont rendues vraisemblables par l'observation de deux faits; l'un, que l'électricité est extrêmement active dans ces contrées; l'autre, que l'*aurore boréale* électrise les pointes isolées, placées dans des tubes de verre (1). Quelques voyageurs, en outre, prétendent avoir entendu, pendant la durée du phénomène, un pétillement semblable à celui d'étincelles électriques.

Quoiqu'il en soit, les *aurores boréales* sont un bienfait de la Providence pour les habitants des pays voisins du pôle. Durant les longues nuits qui enveloppent d'obscurité cette partie de la terre, elles viennent dissiper pour quelques instants les ténèbres; et quoique leur lumière ne soit pas vivifiante et pure comme celle du soleil, elle offre du moins une consolation et une distraction précieuse, en l'absence de cet astre.

(1) Je suppose que mes lecteurs n'ont pas oublié ce que je leur ai dit, l'été dernier, au sujet de l'électricité.

Autre question : Qu'est-ce que la *malachite?*

C'est un minerai de cuivre, dans lequel ce métal se trouve combiné avec l'*acide carbonique*, et que, pour cette raison, les chimistes appellent *carbonate de cuivre*. Cette combinaison produit un corps d'une très belle couleur verte, et assez dur pour recevoir un brillant poli. La malachite forme, dans les mines, des espèces de stalactites ou de concrétions composées de couches, en sorte que, quand elle est sciée et polie, elle présente des cercles de diverses teintes de vert, qui font un effet très agréable à l'œil. On l'emploie dans la bijouterie, et l'on en fait aussi des vases d'ornement et des tables qui sont d'un très grand prix, parce qu'il est fort rare de trouver de grandes masses de malachite, qui ne soient point percées de trous plus ou moins grands et nombreux. La plus belle malachite vient des mines de cuivre exploitées dans les monts Oural, en Sibérie. On voit, dans le château de Trianon, deux vases magnifiques et deux superbes tables de cette matière, qui sont des présents faits par l'empereur de Russie.

Je vous ai parlé d'*acide carbonique*, et je pense que vous ne devez pas savoir ce que c'est qu'un *acide;* il faudra que je vous le dise prochainement. Quant aux *stalactites* et *concrétions*, il n'y a pas long-temps que je vous en ai entretenus.

J'imagine que c'est une petite enrhumée qui m'a demandé avec quoi l'on fait la *pâte de jujubes*. Cette pâte est une gelée très solide, préparée avec de la gomme arabique, du sucre, et le *jujube*, qui est le fruit d'un arbrisseau appelé *jujubier*. Cet arbrisseau, dont les feuilles sont ovales, longues, luisantes et d'un vert clair, les fleurs jaunes, et les fruits d'un beau rouge, ayant à-peu-près la forme et la grosseur d'une olive, croît naturellement dans le Languedoc, la Provence, et en général dans le midi de l'Europe. On le cultive dans ces pays pour son fruit, qu'on y sert en hiver sur les tables, et qui est nourrissant et agréable, quoique un peu fade. On fait sécher ce fruit sur des claies, au soleil, et on l'envoie, en cet état, aux droguistes et aux apothicaires. La pâte de jujubes est très bonne pour calmer les toux, les irritations de la poitrine, et c'est un remède qui ne déplait point aux palais délicats.

On m'a fait encore bien des questions: Qu'est-ce que la salamandre? Qu'est-ce que l'arsenic? Qu'est-ce que la chaux? Qu'est-ce que le caméléon? Qu'est-ce que etc.? Je ne puis répondre à tout cela en peu de mots; il faut des articles spéciaux pour chaque chose; et par conséquent, du temps; et par conséquent, un peu de patience.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 28 JANVIER 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 39.

Bureau de l'abonnement chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES SANGSUES.

En allant faire, dans la première semaine de ce mois, ma visite de nouvelle année à madame de V......, je trouvai toute sa maison dans une grande agitation. Comme j'en demandais la cause, on m'apprit que le jeune Théodore de V...... avait été pris subitement d'un violent mal de gorge; que le médecin avait jugé qu'une application de sangsues au cou était urgente et indispensable, et que l'enfant refusait absolument de se soumettre à ce remède. Madame de V...... était au désespoir. « Mon fils est perdu, me dit-elle; il n'y a que les sangsues qui puissent le sauver, et les cris aigus qu'il pousse, l'agitation affreuse dans laquelle il entre, aussitôt qu'on lui en parle, aggravent son mal d'une manière effrayante. » J'eus toute la peine du monde à appaiser les angoisses de cette malheureuse mère, et je n'y réussis qu'en l'assurant que j'allais obtenir de son fils la résignation et le calme qu'elle desirait.

On m'introduisit dans la chambre du petit malade. « Bonjour, Théodore, lui dis-je en entrouvrant ses rideaux. — Ah! bonjour, mon bon Génie, répondit-il d'une voix rauque; je suis bien malade, et on me tourmente bien. — Comment! on vous tourmente, mon pauvre enfant; et que vous a-t-on donc fait? — On veut absolument me mettre des sangsues. — Et vous ne voulez pas de ces vilaines bêtes? — Oh! pour cela non. — Vous avez sans doute, mon cher Théodore, be bonnes raisons pour cela? Vous êtes convaincu que votre état ne l'exige point, et vous êtes sûr en même temps que vous n'affligerez pas votre mère? — Mon bon Génie..... — J'ai trop bonne opinion de vous pour penser que vous aimiez mieux mourir et réduire votre mère au désespoir, plutôt que de vous laisser faire quelques petites piqûres de sangsues, qui vous causeront beaucoup moins de douleur que vous n'en avez ressenti vingt fois, en vous piquant pour cueillir une rose où pour dépouiller une chataigne. — Comment? vous croyez que cela ne fait pas plus de mal? — Vous savez que je ne me trompe jamais. — En effet, mon bon Génie, c'est être bien coupable que de causer du chagrin à Maman pour si peu de chose, tandis que je devrais ne redouter aucun mal ni aucun danger pour la satisfaire..... — Voilà qui est bien dit, mon enfant, repris-je; et puisque je vous trouve raisonnable et dans de si bons sentiments, je vais vous proposer une chose qui vous fera peut-être plaisir. Voulez-vous que je vous pose moi-même les sangsues? je vous expliquerai en même temps ce que c'est que cet animal. — Ah! oui, oui, mon bon Génie, je veux bien. »

On peut penser que je ne me fis pas répéter deux fois ce consentement. A peine Théodore avait-il parlé, que je tenais les sangsues, et je les posai sur son cou, sans qu'il criât et sans qu'il fît la grimace. « Ah! dit-il après quelques secondes, elle pique! — Eh bien, repris-je, vous ai-je trompé? — Mais non, ce n'est presque rien..... Ah! voilà qu'elle pique encore. — Je le crois bien, elles y sont toutes; il y en a quatre, et en voici une que j'ai gardée pour vous faire ma démonstration. Vous voyez d'abord qu'il n'y avait pas de quoi vous tant effrayer, et que vous vous faisiez bien plus de mal en criant, que les sangsues ne devaient vous en faire. Maintenant qu'elles ont pris, et pendant qu'elles travaillent, examinons leur compagne que je tiens dans ce verre.

« La sangsue, continuai-je, est une espèce de ver qui vit dans l'eau. Son corps est composé d'un grand nombre d'anneaux qui servent à former les mouvements divers qui lui sont propres. L'extrémité de son corps qui vous parait plus pointue, est la tête. Sa bouche est une ouverture triangulaire, armée de trois dents assez fortes pour percer la peau de l'homme, et même celle d'un cheval ou d'un bœuf. Demain, en regardant vos piqûres, vous pourrez voir qu'elles forment chacune un triangle. Lorsque l'animal a piqué, sa bouche est conformée de manière qu'elle peut sucer, pomper le sang par la plaie, jusqu'à ce qu'il en soit gorgé. Alors la sangsue tombe et se trouve nourrie pour long-temps.

« Cette espèce de ver vit dans les mares et les étangs où il croît une grande quantité de végétaux. Elle est fort commune dans toute l'Europe, mais moins dans la partie méridionale. Les hommes qui les pêchent font un métier fort désagréable : ils entrent nu-jambes dans l'eau, et y restent jusqu'à ce qu'ils se sentent piquer à plusieurs reprises, après quoi ils sortent de l'eau et prennent les sangsues qui se sont attachées à leurs jambes. Cela leur cause souvent des accidents funestes, et ces fréquentes saignées contribuent quelquefois à abréger leurs jours.

« Les sangsues ont, indépendamment de l'homme, un grand nombre d'ennemis. Les poissons, les oiseaux d'eau et certains insectes, en font leur proie. De leur côté, elles sucent, à défaut de sang, les larves de quelques insectes, ou d'autres vers qui se trouvent dans les mêmes eaux. Mais elles peuvent vivre fort long-temps sans manger; et pendant l'hiver, ou lorsqu'en été leur domicile se dessèche, elles restent enfoncées dans la boue, sans y prendre d'aliments.....— Ah! interrompit Théodore, en voici une qui n'aura pas faim de sitôt; elle est au moins six fois plus grosse que tout-à-l'heure. »

En effet, une sangsue venait de tomber; les autres ne tardèrent pas à en faire autant. Déjà Théodore respirait plus librement. Sa mère l'embrassa, en versant des larmes de joie, et me serra la main avec amitié. Théodore est aujourd'hui bien rétabli, et je dois dire que cet aimable enfant fait tous ses efforts, depuis trois semaines, pour dédommager sa mère, par la plus excellente conduite, du chagrin extrême qu'il lui avait causé ce jour-là par sa résistance déraisonnable.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

L'émulation est fille de l'amour-propre; il faut s'en souvenir : que la bienveillance l'accompagne sans cesse, et la protège contre l'envie.

En science, en sagesse, le positif suffit; qu'importe le comparatif et le superlatif? L'essentiel est d'arriver : songeons au but, sans trop nous occuper de ceux qui courent avec nous.

J'aime cette jeune fille, qui disait à son petit frère : donne-moi la main, nous arriverons ensemble; partageons la pomme, elle en sera meilleure.

Au fait, il s'agit d'être sage et heureux, mais non pas plus sage et plus heureux que les heureux et que les sages.

Le bonheur et la vertu sont comme une guirlande sans fin, qui fournit des couronnes à tous ceux qui les veulent tressées des mêmes fleurs.

LA BONNE RÉSOLUTION,

OU

LES PROJETS DE SAGESSE.

Marie Delmar, en s'éveillant, saute de son lit, passe sa robe, met un bas, et s'écrie : Où est mon autre bas? Qui est-ce qui a ôté mon bas? On m'a pris mon bas. Ma bonne! mon bas! Je veux mon bas; donnez-moi mon bas. Mon bas! mon bas! Et tandis que, sur ces jolies paroles, elle improvise diverses variations, dont l'impatience et l'humeur marquent la mesure, sa Maman s'éveille, sa bonne accourt, et le premier objet qui frappe leurs regards, c'est Marie, dansant à cloche-pied tout autour de la chambre, sur l'air : *Mon bas! mon bas!*

Madame Delmar : Mon Dieu, ma fille, que de bruit! Fallait-il donc m'éveiller si matin, pour un bas qui sera glissé par terre?

Marie : Oui, par terre! il y a une heure que je le cherche.

Madame Delmar : Victoire, voyez un peu, je vous prie, entre le mur et le lit de ma fille, si ce malheureux bas, qui fait tant de tapage, n'y serait pas réfugié par hasard.

Victoire : Le voilà, Madame.

Madame Delmar : Quel dommage que ton bas soit sourd! s'il avait répondu dès le premier appel, tes cris ne m'auraient point réveillée; j'aurais pu dormir un peu ce matin. J'avais tant besoin de repos! j'ai compté, cette nuit, toutes les heures de la pendule, sans pouvoir fermer l'œil.

Marie : Mon Dieu, Maman, que je suis désolée! qui t'a donc empêchée de dormir?

Madame Delmar : Tu ne l'aurais pas su, ma fille; j'aurais gardé mon secret, de peur de t'affliger; mais puisque tu veux le savoir, c'est toi, ma pauvre Marie, c'est toi, dont la pensée me poursuivant toute la nuit, a chassé le sommeil loin de mes yeux. Je faisais pour toi des projets de bonheur; puis, je tremblais que ton caractère impatient et irritable n'y mît d'insurmontables obstacles. Je cherchais dans ma tête les moyens de te corriger; je voyais bien que le meilleur était de te rendre docile aux conseils de ta mère; mais je désespérais d'en venir à bout.

Marie : Faut-il que je sois malheureuse, Maman? c'est une bonne résolution qui m'a fait vous réveiller!

Madame Delmar : Il faut convenir, en effet, que c'est jouer de malheur. Et comment une bonne résolution peut-elle amener tant de bruit?

Marie : Ma chère Maman, j'ai bien des défauts : je suis colère, indocile, paresseuse, mais je ne ments jamais, vous le savez; eh bien! tandis que vous pensiez à moi hier soir, en vous couchant, moi, dans mon lit, je formais le projet de me corriger; je prenais, comme dit Papa, une bonne résolution d'être sage, obéissante, laborieuse; enfin je me suis endormie dans les meilleures dispositions du monde. Ce matin, fidèle à mon projet de sagesse, j'ai voulu me lever aussitôt mon réveil, m'habiller seule, et me mettre à l'étude; mais ce vilain bas, ce maudit bas!.....

Mademe Delmar : Marie, Marie! ce bas n'est ni vilain ni maudit plus que l'autre, c'est l'impatience et l'humeur qui sont de vilains défauts. Tu ne songeais qu'à te montrer laborieuse, tu voulais combattre la paresse, et la colère t'a prise au dépourvu.

Marie : Ah! Maman, vous avez raison : qu'il est difficile d'être sage!

Madame Delmar : Très difficile, ma fille. Un poëte qui connaissait le cœur humain dit quelque part :

> Nous tromper dans nos entreprises,
> C'est à quoi nous sommes sujets;
> Le matin je fais des projets,
> Et le long du jour des sottises.

Marie : Il est donc inutile de former de bonnes résolutions?

Madame Delmar : Au contraire, ma fille, plus le projet d'être sage est d'une difficile exécution, plus il y a de mérite à l'accomplir. Il faut l'avoir présent à l'esprit dans tous les instants de la vie. Connaître ses défauts, c'est déjà un pas de fait dans la route du bien; mais nous avons besoin d'une attention continuelle, pour triompher de notre faiblesse. Il faut, pour ainsi dire, interroger sans cesse les vertus opposées aux vices qu'on veut combattre.....

Marie : Maman, nous sommes convenues que je t'interromperais, quand je ne comprendrais pas.

Madame Delmar, souriant : Tu as raison; c'est ma faute. Cette fois, je vais tâcher de me faire mieux entendre par une comparaison : la vertu est un combat; nos desirs, nos passions, nos défauts habituels sont toujours prêts à s'emparer de nous; nous sommes, à cet égard, comme une ville assiégée; or, que fait un habile gouverneur, quand l'ennemi serre de près la place? Il assemble un conseil de guerre; il choisit parmi ses officiers les plus courageux, les plus expérimentés; il les consulte et suit leurs bons avis; mais il chasse, s'il les connaît, les lâches et les traîtres. Faisons comme lui, dans les actes de notre vie; consultons la sagesse, la prudence, la bonté du cœur ou la conscience. Mais, pour redescendre du général au particulier, du gouverneur d'une ville forte à ma petite Marie, quand ma petite Marie veut bien faire, qu'elle appelle à son secours la docilité, la patience, le courage; qu'elle admette au conseil une mère, qui la chérit, qui ne rêve que son bonheur; qu'elle chasse impitoyablement la paresse, l'orgueil, l'indocilité, la colère; qu'elle ferme l'oreille à ces mauvais conseillers, et que l'histoire du bas perdu lui apprenne qu'on n'a pas trop de tout son conseil, pour triompher de l'ennemi. Ce matin, par exemple, tu avais chassé la paresse; rien de mieux; mais tu n'avais pas éloigné la colère : tu avais appelé le courage à ton secours; c'est fort bien; mais tu n'avais pas convoqué la patience. Une autre fois, ma chère petite, quand tu prendras une bonne résolution, rassemble tout ton monde autour de toi; cherche ton bas et ne l'appelle pas; sois laborieuse et n'éveille pas ta mère.

L'ENFANT DÉNICHEUR.

FABLE (1).

Jeunes enfants ont toujours eu la rage
De dénicher et merles et pinsons,

(1) J'emprunte cette fable à M. Vitallis. Mes lecteurs ont tout à gagner à ce que je n'aie pas eu le temps d'en composer une pour aujourd'hui.

Et toutes sortes d'oisillons.
Sur trente qu'ils mettent en cage
A peine un seul survit, et certes c'est dommage.
Moins d'oiseaux et moins de chansons,
Moins de plaisir dans le bocage;
Mais aux enfants, qu'importe le ramage?
C'est l'oiseau qu'ils veulent tenir:
C'est leur manière de jouir;
Et plus d'un homme fait n'en sait pas davantage.
Un marmot s'en vint donc apporter, tout joyeux,
Un nid de fauvette à sa mère.
Jamais il ne fut plus heureux.
Bonheur si grand ne dure guère:
Le même soir un jeune chat
Fit son souper de la nichée.
L'enfant pleura, cria, fit tel sabbat,
Qu'on aurait dit une Hélène enlevée;
Et la mère de dire alors:
Pourquoi ces pleurs, cette colère?
De quel côté sont donc les torts?
Le chat n'a fait, mon fils, que ce qu'il t'a vu faire.
Tu fus bien plus cruel à l'égard des parents
De ces oiseaux innocents:
Juge de leur douleur amère
Par la peine que tu ressens!
Les maux que nous causons doivent être les nôtres.
Mon fils, quand tu voudras jouir,
Fais en sorte que ton plaisir
Ne soit pas le tourment des autres.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Je prie mes jeunes lecteurs et lectrices de vouloir bien répondre aux questions que voici:

Qu'est-ce que LA COMPASSION? — *Qu'est-ce que* LA PITIÉ? — *Quelle différence y a-t-il entre l'une et l'autre?*

Ceux de mes correspondants qui sont âgés de moins de onze ans et qui trouveront ces questions trop difficiles, pourront, s'ils le préfèrent, répondre à celles-ci:

Qu'est-ce que L'ÉTOURDERIE? — *Quels sont les principaux inconvénients et désagréments auxquels elle expose ceux qui y sont sujets?*

J'attendrai les réponses, dans le délai de ce jour au dimanche 18 février prochain. Les grandes occupations du jour de l'an sont terminées; celles des jours du carnaval ne commenceront qu'après le terme que je viens de fixer; ainsi, je puis espérer que rien ne viendra, cette fois, faire tort à ma correspondance.

LITHOGRAPHIE.

Le dessin que je vous envoie aujourd'hui, mes amis, serait arrivé plus à propos à la fin du mois dernier; mais il n'était pas prêt, et ce motif de retard me dispense de vous en donner un autre. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce dessin représente une boutique de joujoux; mais j'ai grand' peur que, pour quelques uns d'entre vous, ce ne soit déjà plus que les portraits d'amis perdus ou abandonnés. Je prie ceux de mes lecteurs qui ont du soin et de la constance, de ne pas s'offenser de cette petite réflexion qui ne s'adresse pas à eux.

VARIÉTÉS.

La saison a été rigoureuse depuis quelques jours. Je gagerais bien que plusieurs de mes jeunes lecteurs et lectrices ont grogné le matin plus d'une fois pour sortir du lit, en se demandant à quoi sert ce froid, qui est une calamité terrible pour les pauvres gens, et qui fait greloter les enfants douillets jusqu'auprès de la cheminée. Assurément, mes amis, ce froid, quelque pénible qu'il soit pour ceux qui n'ont pas les moyens de s'en défendre, n'en est pas moins un bienfait général: il purifie et assainit l'air; il éloigne de nous l'influence des exhalaisons et des miasmes malfaisants; il nous préserve de ces maladies contagieuses qui causent souvent tant de ravages dans les pays où il n'y a pas d'hiver; il fait périr, dans les champs, une multitude d'animaux, de chenilles, d'insectes, qui dévoreraient les recoltes. Et voyez l'admirable prévoyance de l'auteur des choses! Ces fortes gelées détruiraient aussi les jeunes germes du blé semé avant l'hiver; mais ils sont à l'abri du froid, sous la neige qui les couvre. Cette neige est comme un manteau qui entretient la chaleur de la terre. Cela est si vrai, que certaines plantes, qui croissent dans les Alpes, sous la neige, telles que plusieurs espèces de *renoncules*, l'*armoise glaciale* et autres, ne peuvent être conservées chez nous, pendant l'hiver, que dans les orangeries. Ainsi, Dieu a fait le froid pour un bien; il a fait la neige pour préserver du froid les végétaux qui en auraient souffert; il a imposé au riche le devoir de secourir le pauvre, dans la saison rigoureuse: Dieu a pensé aux besoins de toutes ses créatures. Rendons lui grâces, et ne murmurons jamais.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er février 1826 pour un an, ou du 1er août de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de janvier courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 4 février prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 4 FÉVRIER 18..

IIIe ANNÉE. N° 40.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES OXYDES. LES ACIDES. LES SELS.

Dans une de mes dernières feuilles, je me suis servi du mot *acide;* et faisant réflexion que vous pouviez ne pas savoir, mes amis, ce que les chimistes entendent par ce mot, je me suis promis de vous en donner prochainement l'explication : c'est ce que je vais faire, en y ajoutant quelques autres notions.

Je suppose que vous vous rappelez ce que je vous ai dit précédemment au sujet de l'*oxigène,* de ce gaz qui entre dans la composition de l'air où il se trouve uni à l'*azote,* et de l'eau où il est combiné avec l'*hydrogène.* Vous n'avez pas oublié que ce gaz *oxigène* est le principe au moyen duquel s'opère la combustion des corps susceptibles d'être brûlés, et que, dans cette combustion, l'*oxigène* se combine avec le corps qui brûle. C'est pour cela, comme je vous l'ai expliqué dans le temps, que le contact de l'air, c'est-à-dire de l'*oxigène* contenu dans l'air, est nécessaire pour que la combustion puisse avoir lieu; c'est pour cela qu'un corps enflammé s'éteint dans un lieu privé d'air, et que l'activité du feu augmente lorsqu'on y établit un courant d'air, ou quand on y souffle de l'air avec un soufflet.

Je pense donc, mes amis, que vous vous rappelez toutes ces choses; et dans ce cas, vous devez vous trouver en pays de connaissance quand je vous nomme l'*oxigene.*

Je crois vous avoir dit aussi qu'on distingue, dans les corps soumis à notre observation, ceux qui ne peuvent pas être décomposés, c'est-à-dire dans lesquels on ne reconnaît qu'un seul principe, qu'un seul élément; et ceux dans lesquels on trouve plusieurs principes, plusieurs éléments, combinés ensemble, que l'on parvient à séparer par les procédés de la chimie. On donne aux premiers le nom de *corps simples,* et on appelle les seconds *corps composés.* Les anciens croyaient qu'il existait dans la nature quatre éléments, avec lesquels tous les autres corps étaient formés; ces quatre éléments étaient, selon eux, *l'air, le feu, la terre, et l'eau.* C'était là une grande erreur, puisqu'on a découvert que *l'air* est composé de deux principes, l'*azote* et l'*oxigène;* que le *feu* n'est autre chose que la chaleur et la lumière, qui se dégagent et se manifestent pendant l'opération de la combustion; qu'il existe plusieurs espèces de *terre,* fort différentes les unes des autres; enfin, que l'*eau* est formée par la combinaison de l'*oxigène* avec l'*hydrogène.* Au lieu de ces quatre éléments des anciens, on reconnaît aujourd'hui un bien plus grand nombre de *corps simples;* mais il n'est pas sûr que, par la suite, on ne parvienne point à en décomposer quelques uns. Ce

ne peut donc être que provisoirement qu'on les considère comme tels. L'*oxigène* est un de ces corps regardés jusqu'à présent comme *simples*.

Maintenant, qu'est-ce qu'un *oxyde?* qu'est-ce qu'un *acide?* qu'est-ce qu'un *sel?*

L'*oxigène* se combine très facilement avec la plupart des métaux, qui sont aussi des corps simples. Ces combinaisons donnent naissance à des corps composés, qui présentent un aspect et des caractères tout-à-fait différents de ceux qui étaient propres au métal pur. Ce sont ces corps qu'on appelle des *oxydes*. Ainsi, l'*oxyde de cuivre* est une combinaison du *cuivre* avec l'*oxigène;* l'*oxyde de fer* est une combinaison du *fer* avec l'*oxigène*. Comme cette dernière combinaison s'opère très facilement, il suffit, pour qu'elle ait lieu, que le *fer* se trouve exposé à l'air et à l'humidité; il s'unit alors à l'*oxigène* avec lequel il se trouve en contact, et c'est ce qui produit la *rouille*, qui n'est qu'un *oxyde de fer*.

Un *acide* est un corps résultant de la combinaison de l'*oxigène*, dans une proportion considérable, avec certains corps simples ou composés que, dans ce cas, on appelle *bases*. La nature de l'*acide* varie selon la nature de cette *base*, qui est ou minérale, ou végétale, ou animale. Si cette *base* est le souffre, elle donne un *acide minéral* qu'on nomme *acide sulfurique;* si cette base provient d'une substance végétale, comme la noix de galle, elle produit un *acide végétal*, qu'on appelle *acide gallique;* si enfin elle provient d'une substance animale, comme de la fourmi, elle forme un *acide animal*, tel que l'*acide formique*. Quelques *oxydes* métalliques, en se combinant avec une nouvelle quantité d'*oxigène*, forment aussi des *acides*, dont ils sont alors la *base*.

Ainsi, quand à l'avenir je vous parlerai d'un *acide*, de l'*acide carbonique*, par exemple, je n'aurai, pour que vous me compreniez, à ajouter que ces mots : *dont la base est le carbone;* et vous saurez de suite que cet *acide* est formé par la combinaison du *carbone* avec l'*oxigène*, dans les proportions nécessaires pour composer un *acide*. Le *carbone*, comme il me semble vous l'avoir dit, en parlant du *diamant*, n'est autre chose que le *charbon pur*.

Actuellement que vous savez ce qu'est un *acide*, vous allez comprendre sans difficulté ce que c'est qu'un *sel*. Un *sel* est le résultat de la combinaison d'un *acide* avec un autre corps qui fait à son tour l'office de *base*. Ainsi, l'acide qu'on appelait autrefois *muriatique*, et qu'on nomme aujourd'hui *acide hydro-chlorique*, combiné avec une substance minérale nommée *soude*, forme le *sel* dont on se sert pour assaisonner nos aliments, et que les chimistes appellent, en langage scientifique, *hydro-chlorate de soude;* l'*acide sulfurique*, combiné avec *la chaux*, forme un *sel* qui est, pour les chimistes, *le sulfate de chaux*, et pour le vulgaire, l'*alabastrite*, quand il est pur, et la *pierre à plâtre*, quand il est grossier; l'*acide carbonique*, combiné avec la même base, *la chaux*, forme un autre *sel* qui est, pour les chimistes, le *carbonate de chaux*, et pour le vulgaire, le *marbre blanc*, l'*albâtre*, s'il est pur, la *pierre à bâtir* et la *pierre à chaux*, quand il est grossier. Les *oxydes métalliques* sont susceptibles de se combiner avec des *acides*, et deviennent alors la *base* de différents *sels*, dont je prévois que j'aurai l'occasion de vous parler dans la suite.

Les exemples que je viens de citer sont de nature à vous faire remarquer qu'il y a des *sels* qui ont de la saveur et d'autres qui n'en ont pas; des *sels* qui se dissolvent dans l'eau, et d'autres qui y sont insolubles: vous connaissez tous le goût du sel de cuisine, et vous savez que le marbre et la pierre à plâtre n'ont aucune action sur ce sens; vous savez aussi que le premier se dissout dans l'eau, et que le marbre ne subit aucun changement d'état dans ce liquide. Il y a encore bien d'autres différences entre les diverses espèces de *sel;* mais je n'entreprendrai pas de vous faire connaître aujourd'hui leurs propriétés respectives. Ce sera un sujet d'étude qui pourra trouver sa place ailleurs. J'ai voulu seulement, dans cet article, vous donner des notions suffisantes pour que les mots *oxyde* et *acide* vous présentassent des idées positives, et pour que vous ne fussiez pas déconcertés, si vous entendiez donner le nom de *sel* à des corps qui vous sembleraient n'avoir aucun rapport avec le *sel* que vous mangez tous les jours.

LE VOYAGE DANS LE LIT.

J'étais, l'automne dernier, à la campagne chez ma belle sœur, femme aussi recommandable par son esprit que par son dévouement à ses enfants. Assis sous un berceau de chèvrefeuille qui entourait la fenêtre de l'appartement où elle soignait sa fille Léonie, convalescente d'une longue maladie, j'entendais leur conversation; et je ne puis résister au desir de transcrire ici ce qu'alors je m'amusai à tracer, en les écoutant, sur mon agenda.

Le médecin avait défendu que Léonie prît aucune nourriture, avant que les médicaments qu'il avait ordonnés n'eussent fait leur effet, c'est-à-dire avant sept heures du soir, et il n'en était que six. La petite fille, usant du double privilége que lui donnaient la maladie et l'excessive tendresse de sa mère, commença, d'un ton pleureur, à réclamer ainsi contre l'ordonnance du docteur :

Léonie : Qu'est-ce que cela lui fait, à lui qui court et qui mange tant qu'il veut?... Il lui est bien égal que

je sois étendue dans mon lit sans remuer, et sans pouvoir seulement manger ma soupe!

La mère : Tu sais, mon enfant, que je ne cède jamais sur ce que je trouve important pour ton bien, et que les arrêts du médecin sont sans appel.

Léonie, toujours grognant: que vais-je donc devenir? comment faire pour arriver plus vite à sept heures du soir?

La mère : Prendre ton parti, et au lieu de peser sur chaque minute, ce qui la rend plus longue et plus lourde, te distraire et employer le temps, afin qu'il passe plus rapidement.

Léonie : Cela est bien aisé à dire; mais quand on ne peut pas remuer!...

La mère : Eh bien, pour suppléer au mouvement, n'avons-nous pas l'imagination, et ne peut-on par la pensée faire le tour du monde? Au lieu d'un voyage de si long cours, essayons seulement de parcourir cette chambre. Je suis sûre que nous y trouverons bientôt de quoi donner carrière à notre imagination. Et tiens! sans sortir même du lit sur lequel tu es couchée, amusons-nous à lui rendre sa forme primitive, à remettre chacun des objets qui le composent dans son état naturel; nous verrons ce que cela produira. D'abord, le bois de lit est du merisier; avant d'être abattu et de passer par les mains du tourneur et du menuisier, cer arbre dominait sans doute quelque haie d'aubépine; il était lui-même couvert de jolies fleurs blanches, au printemps.....

Léonie : Oh! oui..... et de petites cerises noires dans l'été..... Je vois d'ici mon frère grimper sur l'arbre pour les cueillir et les jeter dans mon tablier; et j'entends Maman s'écrier que je vais me faire mal, si j'en mange trop.

La mère : C'est cela précisément. Puisque nous voici transportées en pleine campagne, tâchons d'animer notre paysage: pour cela, il suffira de ressusciter tous les animaux qui ont contribué à te coucher si mollement. Par exemple, le crin qui remplit ton sommier, appartenait peut-être à quelques uns de ces jolis poulains qui galopaient si lestement dans les herbages de ton oncle, en Normandie.

Léonie : Oh! je les vois encore! Il y en avait de blancs comme la neige, et d'autres noirs comme l'ébène. Je leur tendais un morceau de pain, et ils venaient le manger dans ma main.

La mère : Ces nobles animaux, si utiles pendant leur vie, le sont encore après leur mort; car leur crin sert à plusieurs usages, et entre autres, il remplit les coussins de nos fauteuils, de nos canapés, et les sommiers de nos lits. Passons maintenant aux oies, dont le duvet compose l'oreiller sur lequel tu appuies ta tête.....

Léonie : Oh! c'est vrai, Maman; je ne pensais pas à cela, quand je les dédaignais à cause de leur air stupide.

La mère : J'espère que tu n'as pas été aussi ingrate envers les troupeaux de brebis, dont la laine remplit tes matelas et a servi à faire cette bonne couverture.

Léonie : Pour cela non, Maman; vous savez que j'avais même choisi parmi elles une compagne, qui jouait avec moi et me suivait dans la prairie. Ma pauvre Bébé!... Croyez-vous que je la retrouve?

La mère : Cela peut être, mais je doute que tu la reconnaisses, et qu'elle se souvienne de toi. Elle sera grandie, et elle a peut-être fait un petit agneau pour lequel elle aura oublié tous ses jeux d'autrefois et toutes ses anciennes affections. Mais continuons l'examen de ton lit: Puisque nous replaçons chacune des choses inanimées qui le composent, dans son état primitif, il faut qu'en vertu de la métamorphose, la toile de tes draps et de tes matelas se change en un champ de lin et de chanvre.

Léonie : Oh! je vois d'ici la pièce de lin; c'est celle qui appartenait au père Simon; elle était toute parsemée de fleurs d'un bleu pâle, qui ressemblaient à une broderie sur un beau fond vert. Je me rappelle la femme du père Simon, qui chantait en faisant tourner son rouet; et vraiment je crois que je sais encore sa chanson..... Mais, Maman, notre voyage se borne à la Normandie; où irons-nous replanter, s'il vous plaît, le coton dont est faite la percale de mes rideaux?

La mère : En effet, ceci nous fera faire une course de plus longue haleine; car il nous faudra aller jusques dans nos colonies pour y retrouver l'arbre qui produit le coton. Mais nous pouvons remettre à un autre moment l'examen de cet arbre; et comme, pour un si long trajet, il est bon de prendre des forces, je t'avertis que sept heures viennent de sonner, et que l'instant si désiré de ton souper est arrivé.

Léonie : Quoi déjà!... Eh bien, Maman, avant de me mettre à manger, je veux encore prendre le temps de remercier Dieu d'avoir fait servir tant d'animaux, de plantes et de travaux des hommes, pour le bien-être et les jouissances d'une petite fille comme moi.

La mère : C'est bien, mon enfant; j'aime à t'entendre exprimer une reconnaissance si naturelle.

Léonie : Oh! Maman, encore un instant..... Ne serais-je pas bien plus ingrate, si avant tout, je ne remerciais pas la Providence de m'avoir donné une mère si bonne, si bonne, qu'elle sait, non seulement guérir les maux de mon corps, mais aussi me distraire, me consoler, et chasser loin de moi l'impatience et l'ennui!

***.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

Je vais encore aujourd'hui m'acquitter envers quelques uns de mes correspondants qui m'ont adressé des questions, auxquelles je puis répondre assez brièvement pour n'en pas faire le sujet d'articles principaux.

On m'a demandé: *Qu'est-ce que le* STUC?

Le *stuc* est un mélange de chaux vive, de plâtre et de poudre de marbre, que l'on colore suivant le marbre qu'on veut imiter, et que l'on délaye dans de l'eau où l'on a fait dissoudre un mucilage de matière animale. Ce mélange forme une pâte qu'on applique, en couche mince, soit sur des murs, soit autour d'une colonne de pierre brute. Il se durcit en séchant; on le polit, soit avec une agate, soit avec un fer chaud; et il présente alors l'aspect, l'éclat, et les couleurs d'un véritable marbre. Les Italiens sont très habiles dans l'art de préparer et d'appliquer le *stuc*. Les anciens l'ont aussi parfaitement connu, car les chambres sépulcrales des rois de Thèbes, qui ont été observées en Égypte, pendant l'expédition des Français dans cette contrée, en étaient décorées. On voit à Paris de belles décorations en *stuc*, dans les nouvelles galeries du Musée royal des Antiques.

Où cultive-t-on la MOUTARDE?

Cette question m'a paru fort drôle de la part d'une petite fille, et j'ai été très intrigué pour deviner ce qui avait pu la lui suggérer. Aimerait-elle beaucoup la moutarde? me suis-je dit. Je lui conseillerais, en ce cas, de ne pas trop en manger, car ces substances fortes et piquantes ne valent rien pour le palais, ni pour l'estomac des enfants. Serait-ce, au contraire, qu'elle aurait voulu en goûter et qu'elle s'y fût attrapée? Dans ce cas, je lui conseillerais d'aller tout doucement en tâtant de ce qu'elle ne connait pas, et sur-tout de ne jamais le faire sans avoir consulté ses parents. Ou bien enfin, la pauvre petite aurait-elle été malade, et aurait-on été obligé de lui mettre de la moutarde aux pieds? Dans ce cas, je la féliciterais de n'avoir pas fait la grimace pour se soumettre à ce remède.

Quoiqu'il en soit de mes conjectures, ce dont je suis convaincu, par toute la correspondance de ma petite amie, c'est qu'elle ne peut faire, vouloir et desirer que ce qui est conforme aux intentions et aux desirs de ses parents; aussi c'est avec grand plaisir que je lui réponds.

La *moutarde* est une plante, dont les feuilles sont à-peu-près semblables à celles de la rave, mais plus petites et plus rudes. Elle s'élève à quatre ou cinq pieds; ses fleurs sont jaunes, et elle produit des semences brunes, d'un goût âcre et piquant, dont on fait la *farine de moutarde* employée en médecine, ainsi que cette pâte si connue sous le nom de *moutarde*, avec laquelle on assaisonne certains aliments.

Cette plante croît dans les lieux arides et pierreux de l'Europe. On la cultive en grand pour les usages auxquels elle est propre. C'est, selon les climats, depuis la fin de l'hiver jusqu'en avril qu'on la sème, et elle se récolte au bout de trois mois. Sa feuille est employée comme fourage.

Le nom latin de la *moutarde* est *synapis*. C'est pour cela qu'on appelle *synapismes* les applications de moutarde sur la peau, et qu'on dit qu'un bain de pieds est *synapisé*, quand on y a mis de la farine de moutarde.

Pourquoi, lorsqu'il fait très froid, se forme-t-il de la glace contre les carreaux des croisées?

Il y a presque toujours une certaine quantité d'eau en vapeur répandue dans l'air; cette quantité est plus ou moins considérable, selon les lieux, l'état de l'atmosphère et diverses circonstances accidentelles. Ainsi, dans un appartement où il se trouve beaucoup de personnes rassemblées, leur respiration augmente l'humidité de l'air; il en est de même dans une chambre où l'on couche. Si l'on apporte subitement, dans un lieu semblable, une caraffe d'eau fraîche, la vapeur d'eau répandue dans l'air qui enveloppe cette caraffe, se trouve refroidie tout-à-coup, redevient liquide, et forme de très petites gouttes d'eau qui s'attachent au verre de la caraffe et le ternissent. C'est un effet que vous avez pu remarquer également contre les vitres des appartements, quand l'air extérieur était froid et la température intérieure modérée. Vous avez même dû voir alors les petites gouttes d'eau, qui ternissaient d'abord les carreaux, se réunir en assez grosses gouttes qui coulaient jusqu'au bas de chaque vitre. Eh bien, lorsque le froid extérieur est très vif, et lorsqu'il ne fait pas assez chaud dans l'appartement pour y maintenir l'eau à l'état liquide, cette même vapeur, qui d'abord se condensait en gouttes contre les carreaux des croisées, s'y congèle alors, et forme des aiguilles de glace, disposées en étoiles, en rameaux, en gerbes, qui ne tardent pas à se fondre, si l'on allume du feu dans la chambre où cette congélation s'est opérée.

NOUVELLES.

Dimanche dernier, 28 janvier, S. A. R. MADEMOISELLE, assistée de madame la duchesse de Gontaut, sa gouvernante, a présidé l'Assemblée des jeunes personnes qui contribuent, tant par leurs quêtes que par l'abandon d'une partie de leurs plaisirs, à l'entretien des Orphelines de l'œuvre de saint André. Cette Association de bienfaisance, dont j'ai entretenu récemment mes lecteurs, est placée sous la protection spéciale de la jeune princesse. Les fonds versés, dans cette journée, entre les mains de S. A. R., par les jeunes personnes, font un total de plus de dix mille francs. L'Assemblée s'est terminée par un goûter de cent trente couverts, dont MADEMOISELLE a fait les honneurs avec une grâce charmante.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 11 FÉVRIER 1827

IIIe ANNÉE. N° 41

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES MOISISSURES.

Je dînais, il y a quelques jours, chez mon ancien ami, M. Ph...., dont les enfants, Ludovic et Émilie, m'ont déjà fourni les sujets de plusieurs articles. A mesure qu'Émilie grandit et acquiert de la raison avec des années, sa mère se plaît à l'initier aux soins du ménage, et aux diverses occupations domestiques qui conviennent à une jeune personne sagement élevée. Ainsi, c'est Émilie qui a maintenant, dans l'administration de la maison, le département du linge de table et d'une partie des provisions, telles que café, fruits secs, légumes conservés, et confitures.

Nous étions au dessert, et l'on avait eu la bonté de m'offrir déjà plusieurs friandises que j'avais refusées, parce que je m'attendais à une offre de la part d'Émilie, et que je ne voulais pas lui faire le chagrin de ne point accepter. « Mon bon Génie, me dit-elle en effet, voici des confitures de prunes, que j'ai faites cet été avec Maman; j'espère au moins que vous ne refuserez pas votre petite Émilie. — Non sans doute, répondis-je; car je me suis réservé tout exprès pour ses confitures. »

Pendant que je disais ces mots, la petite ménagère découvrait vivement le pot de prunes..... Mais quel chagrin! Une large tache de moisissures en couvrait toute la surface. « Ah! qu'est-ce que cela? s'écria Émilie; nos pauvres confitures sont perdues! » Et bien vite, elle courut en chercher un autre pot. Celui-ci était presque intact; après avoir enlevé un peu du dessus, nous en mangeâmes, et elles furent trouvées fort bonnes. Mais Émilie paraissait préoccupée de ce petit accident; je l'invitai à s'en consoler; elle me répondit qu'il n'y avait qu'un moyen, et que c'était de lui expliquer d'où provenaient les moisissures. Charmé de satisfaire une aussi aimable enfant, je le fis en ces termes :

« Les *moisissures* sont des plantes qui appartiennent à la famille des champignons. Elles présentent la forme de petits filaments simples ou rameux, très grêles, très légers, très délicats, et que le moindre souffle emporte ou altère. Ces plantes végètent sur les corps où il se trouve un principe muqueux uni à une certaine quantité d'eau. Elles se développent surtout sur les substances qui commencent à se corrompre, et elles en hâtent la décomposition. Tantôt elles sont éparses, tantôt elles paraissent réunies en larges touffes. La durée de leur vie est proportionnée à leur extrême délicatesse, et quelques heures suffisent pour les conduire à leur parfait accroissement. Lorsqu'on observe une touffe de moisissures, à travers une bonne loupe grossissant fortement les objets, on aperçoit,

dans un espace de quelques lignes, une forêt en miniature, composée de petits végétaux rameux qui portent en haut de leur tronc de belles grapes de graines. Le sol divisé en montagnes et en vallées, est revêtu d'un gazon mélangé de couleurs différentes. Le jaune y contraste avec le vert, le rouge et le blanc; souvent des gouttes d'eau brillent comme des rubis sur ce parterre. De petits animaux se promènent dans cette forêt, et de grosses larves en soulèvent le sol. Retirez la loupe, et à l'instant le charme disparaît; tous ces phénomènes se réduisent, pour l'œil désarmé, à une tache grise sur un morceau de pain ou de fromage à demi pourri. — Voilà, interrompit Émilie, de grandes merveilles, dans une petite chose où on ne les soupçonnerait guères. Cela revient à ce que vous nous avez dit souvent, mon bon Génie, qu'il n'y a rien de petit, rien d'insignifiant dans les œuvres de Dieu. — Mais, demanda Ludovic, il y a une chose que je ne comprends pas: comment ces moisissures peuvent-elles pousser là où il n'en existait pas d'abord et où, par conséquent, il n'y avait pas de leurs graines? — Il faut, repris-je, que les germes qui font naître les premières moisissures sur un corps, y soient transportés par l'air; et c'est ce qui arrive, ainsi qu'on s'en est assuré par diverses expériences. Ma petite Émilie ne doit donc pas être surprise, si ses confitures de prunes ont été attaquées de moisissures. Peut-être n'avait-elle pas pris des précautions suffisantes pour les en préserver. Le moyen d'y réussir est, d'abord, de les faire cuire au point convenable; ensuite, de les bien comprimer dans le pot; de ne pas les laisser exposées trop long-temps à l'air avant de les couvrir; de ne pas se borner à y mettre un simple couvercle de papier, souvent fort mince, mais d'y en mettre plusieurs doubles; enfin, de les placer dans un endroit très sec, exposé à la lumière, et même au soleil, si cela est possible. Ces précautions sont bonnes à prendre, non seulement pour les confitures, mais pour les herbes cuites, les légumes et autres provisions de ménage. Elles sont d'autant plus importantes, que les moisissures accélèrent la corruption des corps et leur communiquent une saveur nauséabonde, très désagréable, et qu'il est extrêmement difficile de leur faire perdre. — Tâche de te souvenir de tout cela, Émilie, dit Ludovic, afin de ne pas nous faire manger des confitures moisies. — Ah! Monsieur le faiseur d'épigrammes, je voudrais bien voir comment tu te tirerais du ménage, toi qui arranges si bien ta chambre. — Tu as raison, ma sœur; il est vrai que si tu ne mettais pas de temps en temps un peu d'ordre dans ma commode, je ne saurais souvent où retrouver mes affaires. — Pauvre Ludovic! tu es un garçon de bonne foi. — Et vous, ajoutai-je, si vous continuez, vous serez une bonne et aimable petite femme. »

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

La vigilance et la prière sont deux armes puissantes contre le mal.

Veillez sur vous-même, afin de n'être point surpris par la tentation; priez, afin d'obtenir la grâce d'y résister.

Écoutez la voix de votre conscience, avant qu'elle puisse vous faire des reproches.

Quand vous rougissez, enfants, c'est Dieu qui vous avertit.

Une âme pure est comme une fleur délicate et parfumée, dont il faut craindre d'altérer la fraîcheur.

LES BONS CAMARADES.

Je vais raconter tout simplement un fait qui m'a été communiqué depuis peu. Je pense qu'un tel récit n'a pas besoin d'ornements, et que tous mes lecteurs y saisiront avec intérêt la leçon touchante de bienfaisance et de délicatesse qu'il renferme.

Deux jeunes gens, que je ne puis nommer, puisqu'ils ne sont connus que d'un seul de leurs camarades qui n'a point trahi leur secret, avaient été placés dans une institution à Paris, et y faisaient leur études avec succès. Ces deux élèves appartiennent, à ce qu'il paraît, à des parents distingués par leur mérite et par leur rang dans la société. Ils étaient déjà parvenus à une classe avancée, lorsque leur famille éprouva des revers soudains, qui la mirent dans l'impossibilité de continuer le paiement de la pension. Nos jeunes gens se virent donc sur le point d'interrompre leurs études et de perdre le fruit de tout ce qu'ils avaient acquis jusqu'à ce moment. Raisonnables, laborieux, animés l'un et l'autre de sentiments nobles et élevés, brûlant du desir de se montrer dignes de leurs parents en se distinguant dans une carrière honorable, ils sentirent profondément le malheur qui menaçait de les frapper, et la ruine de leur famille fut pour eux une double calamité. « Si du moins, se disaient-ils, notre éducation était achevée, nous serions en mesure de remédier à ce désastre, et de faire recueillir à nos parents le fruit des sacrifices qu'ils ont faits pour nous; mais le mal arrive avant que le remède soit préparé. Si jeunes, et avec une éducation incomplète, de quoi serons-nous capables? »

Telles étaient les réflexions qui les désolaient. Un de leurs camarades, nommé Alexis, estimé et chéri de tous les élèves, à cause de ses excellentes qualités, de ses principes d'honneur, de franchise et de déli-

catesse, avait remarqué depuis quelques jours la tristesse des deux jeunes gens, et surpris plusieurs fois des larmes dans leurs yeux. Il trouva le moyen de les rejoindre seuls, dans un coin du jardin, pendant une récréation. « Mes amis, leur dit-il, je me suis aperçu que vous avez du chagrin; si c'est un secret, je ne vous en demande point la confidence; mais si vous pensiez que je pusse vous être bon à quelque chose, je viens vous offrir mes services et mon dévonement. »

Touchés de cette démarche délicate, les deux jeunes gens se regardèrent un instant, comme pour se consulter; puis, l'un d'eux s'adressant à Alexis et lui tendant la main : « Quand on est atteint par le malheur, dit-il, on aurait tort de repousser un ami généreux. Tu ne peux rien pour nous, Alexis, si ce n'est de partager notre peine et de nous donner quelques consolations. » Alexis, pour toute réponse, serra la main de ses deux camarades, qui lui confièrent alors toute leur position. Tandis qu'ils parlaient, Alexis réfléchissait; et lorsqu'ils eurent achevé leur confidence, il leur dit : « Mes amis, je vous en prie, ne faites part à personne autre de ce que je viens d'apprendre. Je vais m'occuper de vous, et j'espère trouver un remède au malheur qui vous menace. Retrouvons-nous ici, après demain à la même heure. »

Pendant le reste du jour et la journée suivante, nos écoliers firent mille conjectures sur les projets que pouvait avoir Alexis. Ils s'affligeaient toujours, mais cependant, quoiqu'il ne se fût pas expliqué, son assurance semblait leur avoir rendu un peu d'espoir. Chacun fut exact au rendez-vous, et voici le discours que tint Alexis à ses deux camarades : « Mes amis, vous ne nous quitterez point, vous achèverez avec nous vos études. Sans vous nommer, sans que qui que ce soit puisse soupçonner qu'il s'agit de vous, j'ai fait part, à chacun de nos camarades en particulier, de la position fâcheuse où se trouvent deux d'entre eux. Je les y ai tous trouvés sensibles, et je n'ai pas eu besoin de les presser pour y remédier; ils m'ont proposé d'eux-mêmes une cotisation pour payer le prix de vos pensions. Plus de quatre-vingts se sont engagés, pour des petites sommes dont j'ai ici la note. Cela ne suffisait pas; j'ai été trouver notre digne régent; je lui ai montré cette liste; il m'a embrassé en pleurant. « Mon cher Alexis, m'a-t-il dit, si tu m'avais parlé « d'abord, tu n'aurais pas eu besoin de cette cotisa- « tion; mais je serais bien fâché qu'elle n'eût pas eu « lieu, elle fait trop d'honneur à mes chers enfants. « Je recevrai donc ce qu'elle produira, et j'y veux « contribuer pour le reste du prix des deux pensions. « Je ne te demande point le nom de ceux que cela « concerne; sois leur trésorier, reçois l'argent, voici « ma part; charge-toi de le leur remettre; et je ne « recevrai le total que de la main de leurs parents, « afin que la délicatesse de tout le monde soit parfai- « tement à couvert. » C'est ainsi que m'a parlé cet excellent homme. Aussitôt, mes amis, que vous aurez l'agrément de vos parents pour accepter, je pourrai remettre entre vos mains le montant d'un quartier. »

A ces mots, les deux jeunes gens demeurèrent un moment muets de surprise et d'hésitation. Puis, se jetant dans les bras d'Alexis : « Oh! oui, oui, s'écrièrent-ils, nos parents nous permettront d'accepter; ils le permettront à la condition que nous allons y mettre. Ce don sera une dette que nous aurons contractée; aussitôt que nous recueillerons quelques fruits de notre éducation, les premiers seront par nous consacrés à assurer le même bienfait à deux enfants qui se trouveraient dans une position semblable à la nôtre. C'est ainsi que nous rembourserons ce qu'on va nous prêter; dis à nos camarades qu'ils auront fait deux bonnes actions de plus qu'ils ne croyaient. — Voyez, dit Alexis, comme il aurait été dommage que vous n'eussiez pas complété votre éducation! »

Les trois amis s'embrassèrent de nouveau. Deux jours après, on eut l'autorisation d'accepter l'offre généreuse, à la condition dont j'ai parlé. Depuis lors, Alexis reçoit, tous les trois mois, le montant de la cotisation, y compris la part de l'instituteur, et il remet le tout aux deux élèves qui le portent à leurs parents. Voilà déjà neuf mois que cela dure. Ce petit arrangement n'a point été ébruité, et personne n'a pu s'en apercevoir au dehors, si ce n'est peut-être le marchand de pain d'épice du Champ-de-Mars et la marchande de fruits et de gâteaux, voisine du collège, qui ont vendu un peu moins à nos écoliers. Quant aux deux jeunes gens, tout le monde ignore encore quels ils sont; il n'est pas même possible de les reconnaître, ni à leur bonne conduite, ni à leur manière d'être parmi leurs condisciples; car la pensée d'avoir contribué à une bonne action, dispose, autant que la reconnaissance, à faire le bien, et la délicatesse qui accompagne un bienfait, efface les nuances qui feraient distinguer le bienfaiteur de l'obligé.

LA PETITE SOURIS.

FABLE.

« Oh! Maman, venez, venez vite, »
Disait une jeune souris;
« Venez voir le charmant logis
« Qu'on nous a préparé. Quel agréable gîte!
« Vous me disiez que d'ennemis
« Cette maison était peuplée;
« Que chiens, hommes, enfants et chats,

« Y formaient contre nous une ligue assemblée;
« Mais vous vous trompiez, n'est-ce pas?
« Voyez donc cette maisonnette,
« Si bien construite, si proprette,
« Cette grille élégante, et ce plancher si net,
« Et sur-tout ce petit crochet
« Auquel est suspendue une blanche noisette
« Avec un morceau de lard frais.
« Dites, qu'en pensez-vous, ma mère?
« Des ennemis ont-ils jamais
« Telles attentions? Vous conviendrez, j'espère,
« Que votre crainte était chimère,
« Et qu'ici l'on ne nous veut rien
« Que du bien.
« Entrez, Maman, ouvrez la porte..... »
Veut-on savoir où ma souris
Tenait un discours de la sorte?
C'était, hélas! mes chers amis,
C'était dans une souricière,
Où, sans soupçonner son malheur,
Elle se trouvait prisonnière.
« Imprudente! lui dit sa mère;
« Qu'as-tu fait? quelle est ton erreur?
« Cette petite maisonnette
« Qui t'a paru si joliette,
« N'était qu'un piège séduisant;
« Et tu vas devenir la proie
« De quelque chat, ou quelque enfant :
« Ton supplice fera leur joie.
« Et moi, quel tourment est le mien!
« Hélas! je ne vois nul moyen
« De te sauver d'un sort dont l'aspect m'épouvante.... »
Ces mots, à la souris tremblante,
Ont révélé ses torts et son destin.
Elle s'agite, se tourmente,
Cherche à sortir; mais c'est en vain :
La trape à soulever était bien trop pesante!
Et c'était aussi vainement
Que la mère, mordant la grille,
Cherchait à délivrer sa fille;
Quand tout-à-coup, heureusement,
Tous ces chocs et ce mouvement
Ont renversé la souricière.
La trape s'entrouve; la mère
Des pieds et du museau fait tant,
Qu'elle en tire la pauvre enfant;
Et quittes pour la peur, s'enfuyant au plus vite,
Sans regretter lard frais ni noix,
Elles vont respirer dans leur modeste gîte,
Plus simple et plus sûr à-la-fois.

Ne croyez trop à l'apparence :
La plus belle, souvent, n'est qu'un piège trompeur.
Mais si vous y tombiez, enfants, par imprudence,
Ou par faiblesse, ou par erreur,
Songez que votre mère est votre providence.

L. P. J.

VARIÉTÉS.

Il faut absolument que je me mette au courant envers mes correspondants; c'est pourquoi toutes les fois qu'il me reste un peu d'espace, j'en profite pour répondre à quelqu'une des questions qui m'ont été adressées. C'est ce que je vais faire encore aujourd'hui. On m'a demandé ce que c'est que l'*antimoine*.

L'*antimoine* est un métal blanc, cassant, qui présente dans son intérieur des lames plus ou moins larges; il est plus dur que le plomb, l'étain et même l'argent; c'est un des métaux les plus légers. Lorsqu'on a fait fondre de l'antimoine, en le chauffant, il se forme à sa surface, pendant le refroidissement, une étoile branchue, en forme de feuilles de fougères; On la remarque sur presque toutes les masses d'*antimoine* répandues dans le commerce, et auxquelles on donne le nom de *régules*.

Ce métal a la propriété de durcir les métaux mous avec lesquels on l'allie; aussi son principal usage est d'entrer avec le plomb dans la composition des caractères d'imprimerie. On l'allie aussi quelquefois à l'étain dont on fait les chandeliers, les cuillers et autres ustensiles.

L'*antimoine* est la base de plusieurs médicaments, et entre autres de l'*émétique*, l'un des vomitifs les plus actifs, et qui, pris à trop forte dose, est un violent poison.

Le minerai dont on retire l'*antimoine* contient du souffre et porte le nom de *sulfure d'antimoine*. Il est presque toujours composé d'aiguilles fines ou de baguettes plates, d'un blanc bleuâtre, qui se fondent à la flamme d'une bougie. Il en existe de fort belles mines en France, dans l'Auvergne, le Languedoc et les Cévennes.

— Depuis que le carnaval est commencé, il y a eu déjà beaucoup de soirées et de bals d'enfants. La lanterne magique paraît être fort à la mode cette année, et il semble que les gens qui la montrent aient pris soin de rendre leurs représentations plus intéressantes. Quelques-uns y ont même ajouté un spectacle d'automates, et il y en a qui se sont élevés jusqu'aux tours d'escamotage. J'ai assisté à une de ces représentations où l'on a ri de bien bon cœur.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 18 FÉVRIER 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 42.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

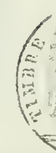
LE BON GÉNIE,
JOURNAL DES ENFANTS,

LE CAMÉLÉON.

Le *caméléon*, dont une de mes jeunes abonnées m'a demandé il y a quelque temps l'histoire, est un petit animal qui appartient à la famille des *lézards*. Il leur ressemble par l'aspect général de sa forme, mais voici quelques particularités qui lui sont propres: sa tête est triangulaire et applatie sur les côtés; sa bouche est très fendue; ses yeux gros et saillants se meuvent indépendamment l'un de l'autre, de manière que l'un peut regarder en avant tandis que l'autre regarde en arrière; ses pattes sont longues et ses pieds garnis d'ongles crochus; enfin, sa queue se termine en pointe, et jouit de la faculté de saisir, comme celle de certains singes.

Le *caméléon* vit dans les contrées les plus chaudes de l'Afrique et de l'Asie. Il se tient habituellement sur les branches des arbres, où il grimpe avec une lenteur qu'il apporte dans tous ses mouvements. L'immobilité semble être son état le plus ordinaire. Il se nourrit cependant d'insectes, et voici comment il parvient à les saisir, malgré son peu d'agilité: Cet animal est pourvu d'une langue très longue et gluante, qu'il sait lancer habilement hors de sa bouche au moment où un insecte passe devant lui; aussitôt que cette langue touche l'insecte, il s'y colle, et elle le ramène dans la bouche du caméléon. Il reste quelquefois fort long-temps à attendre sa proie, avec une patience qu'on pourrait admirer, si elle n'était pas le brut instinct de sa nature, et si l'on ne savait d'ailleurs que cet animal a un estomac très complaisant, qui peut se passer de nourriture pendant des mois entiers. C'est ainsi qu'il demeure caché, pendant l'hiver, soit dans des trous, soit sous des tas de pierres, sans manger, dans un état parfait d'immobilité, et pourtant sans être endormi.

Cet animal, fort laid, dépourvu de toute grâce, ne donnant presque aucune marque d'intelligence, n'aurait probablement pas acquis la célébrité qu'il a obtenue, sans une propriété singulière qu'on a regardée long-temps comme une grande merveille. L'épiderme du caméléon est transparent; sa peau est jaune et son sang est d'un bleu violet très vif. Il en résulte que, lorsque la passion ou une impression quelconque fait passer plus ou moins de sang à la surface de son corps, le mélange du bleu, du violet et du jaune produit plus ou moins de nuances différentes. Ainsi, dans l'état naturel, lorsqu'il est libre et tranquille, sa couleur est d'un beau vert. Est-il en colère? elle passe au vert bleu foncé, au vert jaune, et au gris plus ou moins noir. Est-il malade? il devient gris jaune et jaune feuille morte. C'est dans cet état que j'en ai vu un



que l'on montrait à Paris, au Bazar. Lorsqu'on parvenait à l'irriter, la nuance changeait; mais je n'ai pu le voir tel qu'il doit être, en état de santé et de quiétude, dans un climat chaud.

Cette faculté de changer de couleur avait fait supposer, dans l'antiquité, que le caméléon prenait la couleur des objets qu'il approchait, et c'est pour cela qu'on en avait fait l'emblême du flatteur, qui affecte de penser et d'agir comme les hommes puissants auprès desquels il veut s'insinuer. C'est là ce qui a valu au caméléon sa grande célébrité, dont il ne se doute guères; et quoiqu'on sache aujourd'hui que les changements de couleur que subit cet animal, ne dépendent aucunement de celle des corps qui l'environnent, son nom n'en est pas moins resté l'objet d'une comparaison humiliante pour ceux à qui elle peut être appliquée.

LA SALAMANDRE.

Tandis que je suis dans la famille des *lézards*, je vais aussi m'acquitter envers celui de mes lecteurs qui m'a questionné au sujet de la *salamandre*.

La *salamandre* appartient à cette même famille des *lézards*. C'est un petit animal qui a été, comme le caméléon, le sujet de beaucoup de fables. Les anciens avaient cru voir en elle un être privilégié qui bravait la puissance du plus actif des éléments, et qui pouvait vivre dans le feu sans en être consumé. Ce qui avait pu donner lieu à cette illusion, c'est que les salamandres ont la faculté de faire transuder de leur corps une liqueur blanche qui, lorsqu'on les jette dans le feu, suffit quelquefois pour les préserver un moment de son action et leur donner le temps de se sauver. Mais pour peu qu'elles y demeurent exposées quelques instants de trop, elles y périssent tout aussi bien qu'un autre animal. Il faut peu de chose, comme vous voyez, pour donner naissance à des fables, quand l'amour du merveilleux y travaille de concert avec l'ignorance.

Maintenant que le temps et l'observation ont dissipé les prestiges de cette fausse gloire des salamandres, elles ne sont plus que de petits animaux assez laids et fort dégoutants, qui habitent les lieux humides, les mares fangeuses, ou des eaux plus pures. Leur peau, dépourvue de couleurs brillantes, est constamment humectée d'une liqueur gluante à-peu-près semblable à celle qui couvre le corps des crapauds. Leur forme est celle des lézards, à la famille desquels elles appartiennent. Leurs mouvements sont lents. Elles se nourrissent de vers, de larves d'insectes et autres petits animaux. Pendant l'été, elles changent de peau tous les dix à douze jours; et l'hiver, elles se tiennent enfoncées dans la terre ou dans la boue.

Ces animaux ont la vie très dure; il faut de violents coups de bâton pour les tuer, et quelquefois lorsqu'on croit avoir laissé une salamandre morte, il arrive qu'elle en revient et se rétablit même très promptement. On s'est assuré aussi par des expériences, que quand une salamandre a perdu un de ses membres, il s'en reforme un autre à la place, en assez peu de temps. Elles ont au reste peu d'ennemis, car elles habitent des lieux où il n'est pas facile de les trouver, et elles répugnent d'ailleurs à la plupart des animaux; les oiseaux aquatiques, et particulièrement les canards, sont à-peu-près les seuls qu'elles aient à redouter.

Voilà, mes amis, à quoi se réduit aujourd'hui l'histoire merveilleuse des *salamandres*.

MODESTIE; ASSURANCE;

TIMIDITÉ; HARDIESSE.

Il n'est presque pas une bonne qualité, mes enfants, qui ne soit voisine d'un défaut. Les vertus même ont besoin d'être en compagnie les unes avec les autres, de s'entre-aider, de se diriger mutuellement, afin de ne pas tomber dans des excès qui les dénaturent.

Ainsi, par exemple, vous savez très bien ce que c'est que la *modestie*, puisque vous m'avez écrit sur ce sujet de fort jolies choses, dont vous avez sans doute puisé l'inspiration dans vos propres cœurs. Eh bien, la *modestie* toute seule, livrée à elle-même, sans guide, sans soutien, ne manque guère de devenir *timidité*. Ce n'est pas encore là un grand mal, car un peu de timidité ne messied pas, sur-tout à votre âge. Mais si cette disposition est poussée trop loin, si elle se change en une défiance absolue de soi-même, elle est alors un véritable défaut, un malheur réel. L'enfant qui se défie trop de lui-même, perd la moitié de ses moyens, et le découragement s'empare de ses facultés. S'il conserve cette disposition en devenant homme, les inconvénients en seront alors bien plus graves encore, car il sera nécessairement dominé par quiconque voudra abuser de cette faiblesse de son caractère. Ces fâcheuses conséquences, pourtant, ne seront provenues que d'une bonne qualité, mais d'une bonne qualité dénaturée, égarée dans un excès.

Que faut-il donc pour que la modestie conserve toute sa grâce, toute son amabilité, tous ses avantages? Il faut qu'elle soit soutenue et modérée par cette noble *assurance* que chacun doit trouver dans le sentiment de sa propre dignité. Elle nous empêche alors de nous glorifier mal-à-propos, de trop présumer de nous-mêmes, de tirer vanité d'aucun de nos avantages; mais elle ne va pas jusqu'à nous abaisser sans raison, jusqu'à paralyser notre langage et nos actions, jusqu'à ne pas nous permettre d'avoir une opinion ni d'entreprendre la moindre chose, enfin jusqu'à céder, en

dépit de nos intérêts ou de notre bon sens, aux avis ou aux volontés de tout le monde.

Cette réunion de la modestie et de l'assurance, forme une qualité charmante, pleine de grâce et de dignité, qu'on appelle *assurance modeste*, et qui concilie parfaitement tout ce qu'on doit aux autres avec ce qu'on se doit à soi-même.

Mais maintenant, ôtons la *modestie* et laissons l'*assurance* toute seule. Que va-t-il arriver? L'*assurance* n'étant plus retenue, n'étant plus modérée par sa compagne nécessaire, va tomber à son tour dans un autre excès, et bientôt elle ne méritera plus que le nom de *hardiesse*. Voilà donc encore une qualité estimable transformée en un défaut, pour ne s'être pas tenue dans de justes bornes. Or, ce défaut là, si vous l'avez jamais rencontré sur votre chemin, vous avez dû remarquer tout ce qu'il a de choquant et de désagréable. Bien entendu que je me sers ici du mot *hardiesse* dans le sens où il équivaut à *impudence*. Je ne parle pas de cette *hardiesse* qui fait affronter un péril ou entreprendre une noble tâche; c'est là le courage: je parle de cette *hardiesse* qui vous fait ne douter de rien, vous mettre en avant sans réserve, trancher, critiquer, sans égard pour les personnes ni pour les choses. C'est là un défaut bien plus à redouter encore que l'excès de la *timidité;* car avec celui-ci on ne nuit qu'à soi-même, tandis qu'avec la *hardiesse* on se rend insupportable aux autres qui, par conséquent, l'excusent beaucoup moins que la *timidité*.

Quoi qu'il en soit, mes enfants, il est bon de chercher à se garantir de ces deux excès. Les jeunes gens sur-tout ont besoin de ne pas s'abandonner à une *timidité* excessive qui leur nuirait beaucoup dans toute leur carrière. Les jeunes filles, particulièrement, doivent se garder d'une *assurance* qui ressemblerait à la *hardiesse*, car c'en serait assez pour effacer tous les charmes dont la Nature aurait pu les douer.

Je sais plusieurs histoires dans lesquelles on trouve la preuve des vérités que je viens de dire. Je vous les raconterai successivement, et je vais commencer aujourd'hui.

CAMILLE.

Tranquille et doux par caractère et par habitude, le jeune Camille Desgrieux éprouvait une excessive timidité lorsqu'un étranger lui adressait la parole. Un rouge vif colorait alors ses joues; il tortillait le mouchoir qu'il tenait dans ses mains; ses yeux baissés, sa tête enfoncée dans le collet de son habit, témoignaient l'extrême malaise que lui causait la moindre marque d'attention dont il était l'objet. Dans sa première enfance, il arrivait même que, si l'on insistait pour obtenir de lui une réponse, il fondait en larmes, courait se cacher, et ne reparaissait pas de toute une journée. Ses parents s'inquiétèrent peu d'abord de cette petite faiblesse; ils pensèrent qu'elle se dissiperait d'elle-même avec le temps, et que c'eût été y attacher trop d'importance que de chercher à la combattre.

Cependant, l'âge des études arriva; Camille passa au collège plusieurs années, et ses maîtres rendirent de lui le témoignage qu'il était soumis, appliqué, et que son travail était excellent. Mais rien ne put le déterminer à vaincre l'espèce de sauvagerie qui lui était naturelle. Toujours silencieux, solitaire, toujours déconcerté par la moindre plaisanterie ou par la plus simple question, s'il se trouvait compromis dans quelques querelles entre ses camarades, loin de chercher à se défendre et à se disculper, quand il ne lui aurait fallu qu'un mot pour cela, il se troublait tellement, que plus d'une fois cet embarras le fit passer pour coupable et lui valut des réprimandes non méritées. On pense bien que le pauvre Camille était en bute aux railleries des autres écoliers: l'un remarquait la délicatesse de sa voix; celui-ci celle de son teint, celui-là ses yeux baissés qui ne pouvaient soutenir en face le regard de personne; enfin on ne l'appelait que *Mademoiselle Camille*.

Cependant les années s'écoulaient: de retour chez ses parents, Camille avait depuis long-temps quitté l'enfance, mais non cette gaucherie qui, devenue insurmontable par l'habitude, enchaînait sa langue et semblait maîtriser tous ses membres. En vain ses sœurs le présentant aux réunions de leurs jeunes amies, engageaient celles-ci à l'admettre dans leurs contredanses et leurs jeux. Que de figures embrouillées, que de robes déchirées, que de jolies souliers blancs salis par un coup de pied maladroit, furent le résultat de cette complaisance! Le pauvre Camille portait à ces petites fêtes un air si désolé, une souffrance si véritable inondait son front de sueur, ses réponses, presque toujours hors de sens, présentaient un contraste si frappant avec la gaieté et la vivacité des autres jeunes gens, qu'il offrait un vaste champ à la malice des uns et à la pitié des autres.

Ce fut alors, mais en vain, que M. Desgrieux crut devoir donner à son fils de sérieux avis, et lui représenter que, n'étant pas destiné à jouir d'une grande fortune, il se fermait toutes les carrières par son excessive timidité. « L'homme qui veut remplir honorablement la place que le sort lui a assignée, disait-il à Camille, l'homme qui veut mériter quelque considération de la part de ses semblables, doit se sentir capable de les regarder en face et de leur parler sur tous les tons. Ce qui se nomme timidité dans la grande jeunesse, s'appelle pusillanimité dans un âge plus avancé; et l'indulgence qu'on accorde à la première, fait bientôt place au mépris qui ordinairement s'at-

tache à la seconde. » Il était trop tard; ces remontrances restaient sans effet; mais l'expérience devait donner à Camille une leçon plus efficace.

Atteint d'une maladie mortelle, M. Desgrieux fut enlevé à sa famille, lui laissant une fortune dont la plus grande partie consistait en une créance sur l'État, qu'il s'agissait d'établir et de faire reconnaître. Pour y parvenir, il aurait fallu voir non seulement des gens d'affaires, mais encore de grands personnages, des conseillers d'état, des ministres. Je laisse à penser ce que tout cela pouvait devenir entre les mains du timide Camille. Cependant il y allait de l'existence de sa mère, de ses sœurs, et de la sienne propre. Pressé vivement par Mme Desgrieux de faire quelques démarches, il s'était présenté une fois ou deux dans les bureaux du ministère; mais il y avait été si embarrassé, il s'y était exprimé avec tant de trouble, qu'on n'avait pu le comprendre, et qu'il n'avait su inspirer à personne le moindre intérêt. Rien n'eût été pourtant plus facile, car ce qu'il avait à réclamer au nom de son père, était le prix de très grands services rendus au gouvernement.

Le temps se passait, et peu-à-peu le bruit se répandit que les droits de la famille Desgrieux n'étaient point prouvés suffisamment, et qu'elle n'obtiendrait rien de ce qu'elle sollicitait. C'en fut assez pour faire manquer un mariage très avantageux que l'une des sœurs de Camille était sur le point de contracter. Que de reproches le jeune Desgrieux n'eut-il pas a se faire, lorsqu'il vit sa mère en larmes presser ses filles contre son sein, en les appelant *pauvres orphelines, sans protecteur et sans appui!* L'impression que ce tableau fit sur lui sembla le réveiller d'un long sommeil. Il ne dit rien, mais courant s'enfermer dans le cabinet de son père, il y recherche avec soin les papiers qui peuvent servir à établir ses droits; il les réunit, et se rend dans les bureaux où se traite son affaire. Camille n'est plus le même; sa timidité a disparu; ne songeant plus qu'aux intérêts de sa mère et de ses sœurs, il s'occupe peu de ce que diront ou penseront de lui-même ceux auxquels il s'adresse; il s'exprime clairement et avec fermeté. On le comprend enfin; on lui dit qu'il faut voir le ministre. La veille encore, Camille se fût enfui au bout du monde, plutôt que de se résoudre à faire une semblable visite. Aujourd'hui, il ne balance pas; il se présente avec assurance chez l'homme puissant, il ose le regarder, parler sans crainte, exposer avec énergie les services de son père, et en réclamer le prix. Le ministre l'écoute avec intérêt, reconnaît la justice de sa réclamation; et de sa propre main, il écrit sur la pétition de Camille un mot qui en assure le succès. Transporté de joie, le jeune homme revient auprès de sa mère et de ses sœurs, se jette à leurs pieds et s'écrie : « Nous sommes sauvés! Ah! ma mère, ah! mes sœurs, j'étais bien coupable, je méconnaissais le premier de mes devoirs! Mais, croyez-moi, vous ne pourrez plus vous plaindre à l'avenir d'être *sans protecteur et sans appui.* »

VARIÉTÉS.

Il existe à Paris, depuis environ trois ans, une Association charitable dont le but est d'offrir des secours aux pauvres orphelins, de les placer en apprentissage et de leur donner un état. Cette institution est dirigée par un comité de jeunes gens qui tient ses séances rue Taranne n° 12. Il a décidé récemment que les enfants seraient admis à concourir à cette œuvre de bienfaisance, et pour que la souscription fût à la portée de leurs petites bourses, il l'a fixée à 5 sous par mois ou 3 francs par an.

Le jeune M...., âgé de neuf ans, ayant eu connaissance de cette décision, s'est aussitôt mis en devoir d'inviter ses camarades à souscrire, et il est parvenu à réunir trente-quatre souscripteurs dans sa pension. Il recueille lui-même le montant de leurs cotisations, en tient une note exacte sur un petit registre, et transmet le tout au Comité des orphelins.

Ce Comité, vivement touché d'un zèle si intéressant de la part d'un enfant de cet âge, lui a envoyé une médaille en signe de remercîment. Il serait difficile d'exprimer la joie que lui a causée ce témoignage du premier service qu'il a eu le bonheur de pouvoir rendre à ses semblables. Il est accouru auprès de sa mère pour lui en faire hommage : « Tenez, Maman, lui a-t-il dit, en lui présentant sa médaille; tenez, il faut la conserver toujours; serrez-la, je vous prie, dans le tiroir où vous mettez vos diamants. »

AVIS.

Plusieurs de mes nouveaux abonnés m'ont écrit pour me demander s'il serait possible de se procurer une collection complète de la première et de la seconde année de ce Journal. Le desir qu'ils m'expriment à ce sujet est bien flatteur pour moi, et il me fait sentir un vif regret de ne pouvoir les satisfaire entièrement. Quelques exemplaires de la seconde année nous restent encore, mais la première est tout-à-fait épuisée, quoiqu'elle ait été déjà en partie réimprimée.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 25 février 1827

IIIe année. N° 43.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

PREMIÈRE QUESTION.

Qu'est-ce que LA COMPASSION? — *Qu'est-ce que* LA PITIÉ? — *Quelle différence y a-t-il entre l'une et l'autre?*

Je dois vous faire un aveu, mes amis: vos réponses m'ont fait sentir que j'avais cette fois choisi mes questions un peu trop légèrement, et qu'elles présentaient une extrême difficulté. La nuance est si délicate entre ces deux mots, *compassion* et *pitié*, qu'il est bien aisé de se méprendre sur le sens précis de chacun; et c'est ce qui est arrivé à plusieurs d'entre vous, même des plus habiles. D'autres, qui ont mieux saisi la différence entre ces deux sentiments, l'ont exprimée avec une sorte d'incertitude; et tout en me disant à ce sujet des choses très justes et fort ingénieuses, ils se sont égarés dans des raisonnements longs et vagues, qui prouvent l'hésitation de leur esprit. Ceux qui ont considéré la *compassion* comme plus générale ou comme plus active que la *pitié*, se sont trompés; car c'est tout le contraire. La *compassion*, en effet, est un mouvement de l'âme qui ne dure qu'autant que la cause passagère, autant que le tableau de douleur par lequel elle est excitée. La *pitié* est le sentiment durable, l'état habituel de l'âme, qui dispose à la charité. La *compassion* consiste à souffrir des maux d'autrui dont on est témoin, et ne se fait sentir qu'en présence ou par le souvenir de ces maux; au lieu que la *pitié* va à la recherche des malheurs qu'elle ne connaît pas encore, afin de leur apporter du soulagement; elle est continuelle, permanente, active; elle s'étend à tout ce qui souffre. Par la *compassion*, enfin, on plaint les malheureux; par la *pitié*, on les assiste; toutes deux se confondent dans le sentiment de la charité chrétienne.

Il n'est pas étonnant que plusieurs d'entre vous se soient trompés à ce sujet, puisque cela est arrivé à un jeune sourd-muet très exercé à donner des définitions. J'ai appris il y a deux jours que, la semaine dernière, le père d'un de mes abonnés a porté mes questions et les a proposées, dans une séance publique qui a eu lieu à l'Institution royale des sourds-muets. L'élève interrogé a écrit cette réponse: *La pitié est à la compassion ce que la bienveillance est à la bienfaisance.* C'est dommage qu'il n'ait pas dit précisément le contraire, car alors la réponse eût été juste, et fort ingénieuse.

Parmi les réponses de mes correspondants qui ont saisi le véritable sens des deux mots, les plus remarquables sont celles de M. Eugène Delisle, de Péri-

gueux, et de Mademoiselle CAROLINE L....; mais l'un et l'autre se sont un peu égarés dans quelques propositions secondaires, qui nuisent à la clarté et à la précision de leurs définitions. Comme l'espace ne me permet pas de multiplier le nombre des lettres que je dois imprimer dans ce Journal, je choisirai, aujourd'hui, de préférence à celles que je viens de citer, les définitions très simples qui me sont données par Mademoiselle SOPHIE CH...., et une lettre de Mademoiselle ALINE L....., de Baugé, dans laquelle sont tracées avec clarté et simplicité des nuances délicates et bien senties.

« Mon bon Génie, la *compassion* est le sentiment actuellement excité dans l'âme par les malheureux dont la douleur nous frappe.

« La *pitié* est la qualité du cœur qui dirige sur les malheureux le sentiment de charité universelle.

« La différence entre ces deux sentiments est que la *compassion* est un mouvement de l'âme qui ne dure qu'un moment, tandis que la *pitié* est une qualité continuelle qui reste toujours dans le cœur de celui qui la possède. « SOPHIE CH..... »

« Mon bon Génie, la *compassion* est un mouvement de l'âme, qui nous porte à plaindre, consoler et secourir les autres, comme si nous ressentions les chagrins et les maux qu'ils endurent.

« La *pitié* est un sentiment qui porte uniquement à secourir les êtres souffrants; l'humanité suffit pour nous l'inspirer envers nos semblables, quoique d'ailleurs ils nous soient indifférents.

« La *pitié* peut s'étendre à tout être vivant, et alors elle est l'effet de la sensibilité naturelle; la *compassion* nous fait ressentir, partager, en quelque sorte, les peines, les maux que nous secourons; et nous sommes d'autant plus disposés à ce sentiment, que nous avons éprouvé les mêmes maux, les mêmes chagrins. C'est ce qu'a si bien exprimé un de nos meilleurs poëtes, dans ce vers:

« Qui ne sait compâtir aux maux qu'il a soufferts!

« Elle suppose de notre part un intérêt, une affection qui n'existent pas dans la simple *pitié*. On *compâtit* aux chagrins d'un ami; on a *pitié* d'un animal qui souffre. Au reste ces deux sentiments sont la preuve d'un bon cœur, et c'est d'eux que découlent la plupart des vertus sociales.

« ALINE L......, à Baugé. »

Si j'ai peu de lettres que je puisse imprimer en entier, je ne manquerai pas du moins de jolies pensées à extraire de ma correspondance de ce mois. On en va juger.

« La *compassion* n'est que le sentiment prompt et irréfléchi, excité en nous par une circonstance ou un aspect qui nous émeut fortement. Dans une âme généreuse et pénétrée du bonheur qu'on trouve à secourir son semblable, ce sentiment devient bien vîte de la *pitié*, qui a son tour, comme un grain semé dans un bon terrain, produit cette vertu divine, la première peut-être parmi les vertus humaines et religieuses. » (M. *Eugène Delisle*, à Périgueux.)

« La *compassion* ne se dit qu'en parlant de l'homme vis-à-vis de ses semblables; la *pitié* s'étend même jusqu'aux animaux : on a *compassion* des besoins du pauvre; on a *pitié* des souffrances d'un animal. » (Mlle *Caroline L.....*)

« La *compassion* est le sentiment d'une âme tendre, qui, accompagné d'estime, nous porte à partager les peines qu'éprouvent nos amis, à leur offrir les douces consolations qui partent du cœur. Ce sentiment relève véritablement l'âme de ceux qui en sont l'objet, en leur persuadant qu'ils ne méritent pas leurs malheurs. » (Mlle *C. A..*, à Saint-Martin-le-Beau.)

« La *compassion* est le sentiment de l'âme qui nous fait souffrir avec les malheureux, partager leurs peines et leurs chagrins; la *pitié* est le mouvement du cœur qui nous porte à venir à leur secours, à les soulager. La pitié est toujours prête, inépuisable.... » (Mlle *Euphémie de M....*, à Osmond.)

« *Compassion* veut dire *souffrir avec*. La *compassion* est un sentiment qui nous fait compâtir aux maux de ceux qui souffrent. Pour compâtir à ces maux, il faut qu'on en ait une idée; il faut aussi qu'ils n'aient rien de révoltant. Les crimes, les vices, ne peuvent nous inspirer que la *pitié*, sentiment moins tendre que la *compassion*, et que nous devons à tout ce qui nous entoure. » (Mlle *Louise F....*, à Grenoble.)

« J'ai *pitié* de tout ce qui souffre; j'ai *compassion* d'un malheureux qui est sous mes yeux. » (Mlle *Clémence de F....*)

« Une belle âme est sensible à la *pitié*, et cette sensibilité, quand elle est bien entendue, est une source inépuisable de jouissances. C'est elle qui nous procure le plus grand bonheur que l'on puisse goûter, celui de faire des heureux, ou du moins d'arracher quelques victimes au malheur. » (M. *Eugène R....*, à Beauvais.)

« Le mot *pitié*, pris dans une autre acception, sert à marquer la désaprobation, le mépris, le peu de cas que l'on fait de quelque chose. C'est ainsi que l'on dit: *Il chante à faire pitié. Cela fait pitié.* » (Mlle *Antoinette R. de la M....*, à Marseille.)

Forcé de mettre un terme à ces extraits, je me

bornerai à mentionner, comme méritant d'être particulièrement distinguées, les lettres qui portent les signatures suivantes :

Mlle *Caliste B.....;* M. *Charles B.....;* Mlle *Célinie de B......*, à Caen; M. *Albert Patersi;* Mlle *Virginie B....*, à Metz; M. *Louis C.....*, à Marseille; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche; M. *Jules Guérin;* Mlle *Ernestine du V....;* Mlle *Sophie M. G.*, à Nuits.

DEUXIÈME QUESTION.

Qu'est-ce que L'ÉTOURDERIE? — *Quels sont les principaux inconvénients et désagréments auxquels elle expose ceux qui y sont sujets?*

Voici les deux réponses qui m'ont paru mériter la préférence :

Mon bon Génie, l'*étourderie* consiste à parler et à agir sans réflexion. Elle entraîne à l'indiscrétion, à l'importunité, à la curiosité, et à de très grands accidents. Quand on ne réfléchit pas et qu'on ne suit que son premier mouvement, on fait des choses dont on est ensuite bien honteux et bien repentant; car on peut être étourdi et avoir bon cœur et de bonnes intentions. « AMÉLIE W...., 10 ans, à Corbeil. »

« Mon bon Génie, l'*étourderie* est un défaut qui ne part pas toujours d'un mauvais cœur. Quand on est étourdi, on s'expose à commettre bien des fautes involontaires. Votre touchante petite histoire *du Jour de l'An et des Rois*, montre combien il est fâcheux d'être étourdi.

« Un bon cœur est une qualité bien précieuse, mais elle ne suffit pas, et quelquefois une *étourderie* en détruit tout le fruit. Un enfant qui est étourdi ne peut pas bien faire ses devoirs; il ne peut pas non plus être bien sage.

« L'homme étourdi, dans tous les états où Dieu l'a placé, s'attire bien des malheurs et des désagréments. « CÉCILE DE V..., 10 ans 4 mois. »

Voici quelques extraits d'autres lettres :

« L'*étourderie* expose à faire des choses qu'on ne voudrait pas faire, telles que : perdre son temps pour chercher les objets qu'on range sans savoir où on les met; oublier ce que l'on apprend, parce qu'on le fait sans attention; dire des bêtises et des malhonnêtetés, faute de réflexion; se faire mal, parce qu'on ne regarde pas où l'on marche; divulguer les secrets confiés; enfin, mon bon Génie, l'*étourderie* entraîne à beaucoup d'autres inconvénients, mais je suis tellement étourdie que je ne m'en souviens pas. » (Mlle *Léonie D....*, 10 ans, à Lyon.)

« L'*étourderie* nous expose à mécontenter nos parents, à manquer à nos devoirs, à trouver notre petit oiseau mort de faim, envolé ou mangé par le chat; et ce qu'il y a de pis, à être la cause d'autant de mal que si l'on était méchant. » (Mlle *Pauline de M....*, à Osmond.)

« Quoique l'étourderie ne soit pas la marque d'un mauvais cœur, un de ses principaux inconvénients est de nous exposer à faire souvent de la peine à ceux que nous aimons le mieux, et à en éprouver nous-mêmes. » (Mlle *Aimée L.....*, 9 ans, à Strasbourg.)

Je dois une mention honorable aux lettres de Mlle *Henriette B....;* Mlle *Victorine P....*, à Rouen; M. *Anatole de T....*, à Autun; M. *Eugène Tresseau*, à Besançon; M. *Barthélemy Lecarpentier*, à Honfleur; et M. *Louis Beauchef*, à La Flèche.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

On m'a fait encore cette fois beaucoup de questions, en répondant aux miennes. Cela augmente mon arriéré; mais j'espère pourtant que je parviendrai à satisfaire tout le monde. Afin de ne pas perdre de temps, je vais solder tout de suite quelques uns de mes petits créanciers.

On m'a demandé : *Qu'est-ce que l'*OEIL?

Je regrette de ne pouvoir traiter de nouveau ce sujet; cela a déjà été fait dans le numéro 30 de la première année de ce Journal, où j'ai parlé du miroir et donné la description de l'organe de la vue.

Qu'est-ce que le VITRIOL?

Il y a quelque temps que j'eusse été fort embarrassé pour répondre à cette question; mais rien ne m'est plus facile, depuis que je vous ai expliqué ce que sont les *acides*, les *oxydes* et les *sels*.

On donnait autrefois, et l'on donne encore vulgairement aujourd'hui le nom de *vitriol*, à un sel métallique formé par la combinaison d'une base qui est l'*oxyde de cuivre*, et de l'*acide sulfurique*. Ce sel est appelé, dans le langage actuel de la chimie, *sulfate de cuivre*. Il cristallise en beau cristaux bleus. On le trouve quelquefois formé naturellement, dans les mines de cuivre; mais les cristaux les plus beaux et les plus nets, sont ceux qu'on obtient artificiellement dans les laboratoires de chimie. Vous avez pu en voir des grouppes que les pharmaciens exposent ordinairement, en montre et sous verre. Le *sulfate de cuivre* se décompose facilement, lorsqu'il est exposé à l'hu-

midité. Placé sur la langue, il y fait sentir une saveur très âcre et pénétrante, qui ne permet pas de se méprendre sur son action corrosive. Cette substance est un poison.

Qu'est-ce que la COUPEROSE?

C'est encore un sel métallique, dans la composition duquel entre également *l'acide sulfurique*, mais dont la base est *l'oxyde de fer*. Ce sel est le *sulfate de fer* des chimistes, auquel on donne encore quelquefois le nom vulgaire de *couperose*. Il cristallise en cristaux verdâtre, et vous avez pu en voir aussi chez les pharmaciens, sous des cloches de verre. De même que le *sulfate de cuivre*, il se décompose facilement à l'humidité; il a une saveur âcre, dans laquelle on distingue un arrière goût de fer. C'est encore une substance qui peut être considérée comme un poison.

Le *sulfate de cuivre* et le *sulfate de fer*, sont employés dans les arts chimiques, et particulièrement dans ceux qui ont pour objet la teinture des étoffes.

LITHOGRAPHIE.

Voilà de jeunes filles et de jeunes garçons qui sont fort occupés à faire l'éducation d'un perroquet, et qui sans doute lui apprennent à répéter de très jolies choses. Si nous étions encore dans le bon temps des fées et des génies, où ceux de ma nature pouvaient prendre toute espèce de forme, et passer dans le corps des animaux, selon leur caprice, je voudrais me mettre un moment à la place de cet oiseau, et j'étonnerais bien mes instituteurs et institutrices, en leur parlant ainsi:

« Voyez-vous comme je suis beau, comme j'ai un brillant plumage et de vives couleurs! Eh bien, pourtant, je ne suis qu'une bête très peu intelligente. Ne soyez pas trop glorieux de votre beauté.

« Entendez-vous comme je parle net, comme je répète exactement ma leçon? Eh bien, je n'en comprends pas un mot. Prenez garde de me ressembler, et de n'apprendre que par routine.

« Je vous fais quelquefois bien attendre, quand vous avez envie que je parle; et puis ensuite vous ne pouvez plus me faire taire, et je vous étourdis. Ma petite maîtresse, avis à vous, quand vous vous faites prier pour jouer du piano. Avis à vous, mes petits professeurs, quand vos langues vont si vite qu'on veut en vain les arrêter.

« Quelquefois, vous avez beau me chasser, je reviens toujours sur votre épaule, pour vous forcer à vous occuper de moi. Que pensez-vous de l'importunité, Messieurs, et Mesdemoiselles ?

« D'autres fois, en jouant avec vous, il m'arrive de vous mordre les doigts un peu fort. Vous me dites alors: *Allons, Jacot, de la modération dans vos jeux*. Ne pourrais-je jamais vous répéter cette phrase à propos.

« Enfin, mes chers petits maîtres et maîtresses, en tâchant de faire parler votre perroquet comme vous, tâchez aussi de ne pas prendre l'habitude de parler comme le perroquet. »

VARIÉTÉS.

En cas que vous ne le sachiez pas, mes amis, je vous préviens que c'est aujourd'hui le dimanche gras, demain le lundi gras, et après demain le mardi gras. Encore trois jours de divertissements, et puis on reprend sérieusement le travail, les études. J'ai parié que tous mes lecteurs y mettront autant d'ardeur qu'ils en ont mis à s'amuser pendant le carnaval. Vous ne me ferez pas perdre, n'est-ce pas?

— Dans le nombre des petites soirées auxquelles j'ai assisté, pendant ce mois de plaisirs, il en est une dont j'ai été tout à-la-fois charmé et édifié; c'est celle qu'a donnée M. Lévy à ses jeunes élèves. M. Lévy est un professeur distingué, qui réunit chez lui, rue de Seine nº 32, un certain nombre de jeunes personnes, auxquelles il enseigne, par une méthode ingénieuse qui lui est propre, la grammaire, la géographie et l'histoire. Il y a huit jours qu'un petit bal charmant a remplacé la leçon. Environ trente jeunes filles fort intéressantes en composaient l'ornement; l'une d'elles, désignée par le sort, en faisait les honneurs avec beaucoup de grâce; chacune à son tour occupait le piano, soit pour faire entendre un morceau d'étude, soit pour faire danser ses compagnes. La confiance et la gaieté présidaient à cette jolie fête. On m'a montré différentes compositions et des cartes de géographie, parfaitement bien exécutées par les élèves de M. Lévy; j'en fais ici mon compliment à elles et à leur maître. C'est un bon temps, n'est-ce pas, Mesdemoiselles? que celui où vos professeurs vous donnent des bals et dansent avec vous.

— Une de mes petites correspondantes m'a adressé le logogryphe suivant, de sa composition :

« Rien n'égale ma blancheur; je suis dure, puis je m'amollis, enfin je deviens liquide, et je préserve les végétaux du froid, quoique je sois très froide.

« En me décomposant, je suis un Esprit imaginaire, bon ou méchant, beau ou laid. Parmi toutes les formes que je prends, j'en ai pris une qui me fait chérir des enfants que je me plais à instruire et à amuser. »

J'ai deviné sans peine ce logogryphe, et j'y ai même trouvé beaucoup de mots que Mademoiselle Cécile de V..... n'y avait probablement pas vus; ce sont ceux-ci : *Le bon Génie a une bien aimable petite amie.*

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement date du 1er mars 1826 pour un an, ou du 1er septembre de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de février courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 4 mars prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, nº 6.

DIMANCHE, 4 MARS 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 44.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'ÉTAIN.

Je vous ai déjà entretenus de plusieurs métaux, mes chers amis, mais il en est un dont je ne vous ai point encore parlé, et dont vous ne soupçonnez probablement pas toute l'importance et l'utilité, c'est l'*étain*.

Ce métal est un des plus anciennement connus. Vous savez que sa couleur est le blanc argentin tirant un peu sur le bleu; son éclat est vif, sur-tout lorsqu'il est coulé sur des corps très unis; quand on le plie, il fait entendre un petit craquement qui est connu sous le nom de *cri de l'étain*; par le frottement et la chaleur, il répand une odeur désagréable; il est un peu plus dur que le plomb, et cependant encore assez mou pour qu'on puisse y planter une épingle; enfin, il jouit d'une assez grande ductilité, puisqu'on en fabrique des feuilles très minces.

L'*étain* ne se trouve jamais à l'état de pureté dans la Nature. Le minerai duquel on le retire est un *oxyde d'étain*, dont la couleur varie du blanc jaunâtre transparent, au noir brunâtre et opaque, en passant par toutes les nuances intermédiaires du jaune brun, du brun de cheveux, du rouge brunâtre, etc. Son aspect a quelque chose de gras, et il ressemble tellement à une pierre, que quand on ne l'a jamais vu, sa grande pesanteur peut seule y faire soupçonner la présence d'un métal. Il se présente assez souvent en petits cristaux, dont la forme est celle d'un prisme carré, terminé par des pyramides plus ou moins compliquées.

On exploite des mines d'*étain* dans l'Inde, à la Chine, au Mexique et au Pérou; il en existe de très riches en Angleterre, dans le comté de Cornouailles; l'Allemagne en possède aussi quelques unes; enfin, on en a découvert en France, depuis peu d'années, aux environs de Limoges, mais je ne sache pas qu'elles soient encore exploitées.

Les usages de l'*étain* sont fort intéressants; c'est un des métaux qui nous rendent le plus de services. A l'état de métal pur, il fournit un grand nombre d'ustensiles de ménage, qui sont précieux pour la campagne. En Suisse, en Normandie, l'étain de la maison d'un fermier est un des principaux articles du mobilier; et cette vaisselle, véritablement économique, a l'avantage de conserver, comme l'argenterie, sa valeur réelle, après avoir servi pendant nombre d'années.

L'*étain fondu*, mis en contact avec le cuivre, s'y attache et y adhère si fortement, qu'on ne peut l'en détacher qu'en le grattant. C'est cette propriété qui permet de l'employer pour *étamer* les vases de cuivre dans lesquels on prépare nos aliments; précaution bien nécessaire, à cause des dangers que présente ce dernier métal.

L'étain mêlé avec le *mercure*, compose un amalgame qu'on applique derrière les glaces qui décorent nos appartements. C'est cette couche métallique qui leur donne, ainsi que je vous l'ai expliqué en parlant du miroir, la faculté de réfléchir l'image des objets qui passent devant elles.

L'étain en fusion, auquel on ajoute une petite quantité d'*antimoine*, et dans lequel on plonge des feuilles de fer convenablement préparées, donne à ce métal un vif éclat, et le convertit en *fer-blanc*, comme je l'ai déjà dit en traitant du *fer*.

L'étain combiné avec le *soufre*, produit une substance nommée *or mussif*, qui sert à bronzer les figures de plâtre et de bois, que l'on peint en vert pour imiter l'aspect du bronze.

L'*oxyde d'étain*, vitrifié par l'action du feu, acquiert une dureté considérable, et sert à polir les pierres et autres corps durs; il est connu sous le nom de *potée d'étain*.

Plusieurs préparations d'*étain* sont employées dans l'art de la teinture, pour obtenir le rouge et l'écarlate.

Enfin, l'alliage de l'*étain* avec le *cuivre*, dans différentes proportions, produit le *bronze* ou l'*airain*. Cet alliage, comme vous le savez, est la matière des canons et des mortiers. Il est aussi celle des cloches; mais pour ce dernier usage, on y ajoute de l'*antimoine* ou de l'*argent*, qui le rendent plus sonore. Les cymbales, l'instrument bruyant des Chinois, qui porte le nom de *tam-tam*, sont également en *bronze*, avec une addition de quelques autres métaux alliés au cuivre et à l'*étain* dans de certaines proportions. C'est encore le *bronze* qui fait la matière d'une partie de notre petite monnaie courante. C'est lui qui, revêtu par la main de l'art des formes les plus élégantes, embellit les demeures somptueuses, où il se montre façonné en vases, en pendules, en candelabres. Enfin, c'est à lui que l'on confie le soin de perpétuer l'image des hommes illustres et la mémoire des grands événements : les colonnes, les statues, les médailles sont de grands souvenirs *gravés sur l'airain*.

Vous voyez, mes amis, à combien d'usages nobles et utiles l'industrie de l'homme a su employer l'*étain*; et vous penserez sans doute que ce métal méritait bien que je lui consacrasse quelques lignes, pour vous faire aprécier son importance.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

§ Il n'y a que ceux qui n'ont rien essayé qui trouvent tout facile.

§ L'homme le plus instruit est celui qui sait le mieux combien de choses lui restent encore à apprendre.

§ Faisons deux catalogues, l'un des choses que nous savons, l'autre des choses que nous pouvons apprendre; nous serons tout surpris de voir combien le premier sera court, tandis que le second ne finira point.

§ *Je sais, je sais!* propos d'enfant, qui revient à ceci : J'ai de la vanité, donc je n'apprendrai rien.

§ Il n'est point de talent qui ne se perfectionne par l'attention, l'étude et la comparaison des modèles; il n'en est point qui ne s'affaiblisse et ne se perde par la négligence, la paresse et la présomption.

ÉTUDES D'APRÈS NATURE.

PAULINE : Mon Dieu! Papa, que cela doit être amusant d'écrire, de faire de beaux contes, de jolies comédies, comme celles de Berquin! Apprenez-moi, je vous en prie, à composer un livre; cela me plaira davantage que de jouer des sonates, qui ne disent rien, ou de me noircir les doigts, à croiser des hachures pendant des heures entières, pour faire tourner une malheureuse tête, qui souvent reste plate, malgré tout mon travail. Je ne serai jamais peintre, je le sens bien : c'est trop long, trop difficile! Quand je deviendrais bonne musicienne, il y en a tant, que je serais perdue dans la foule : je voudrais être auteur.

M. D'AUBETERRE : En vérité, ma fille! et tu penses donc qu'il est plus facile d'être auteur, que peintre ou musicien?

PAULINE : Oh! certainement! Quand je lis les fables de Fénélon, par exemple, c'est si simple, si naturel! on voit bien que ça n'a pas coûté de peine à écrire : ça coule tout seul; c'est comme si l'on causait.

M. D'AUBETERRE : Fénélon! Tu n'es pas malheureuse dans le choix de tes modèles; Fénélon! ma chère Pauline, c'est un privilégié de la Nature : Dieu donne rarement de tels hommes à la terre. Doué d'une âme tendre et d'une riche imagination, le jeune Salignac avait mieux encore pour devenir un grand écrivain, car il avait le génie de la vertu. Et cependant Fénélon travailla toute sa vie. Ce style si noble et si pur, si doux et si facile, qui charme l'âge mûr et l'enfance, il le devait à l'étude assidue des grands écrivains de l'antiquité. Homère, Sophocle, Virgile étaient pour lui plus familiers que ses contes et ses fables ne le sont pour toi. Crois-moi, ma Pauline, l'art d'écrire a de grandes difficultés; la Nature est si belle, si riche dans ses formes, dans ses couleurs, si admirable dans son ensemble et dans ses détails, qu'il faut être un enfant comme toi, pour ne pas s'effrayer d'avance du téméraire projet de la peindre.

Pauline : Aussi, Papa, j'aime mieux raconter par écrit que de peindre, parce que c'est moins difficile.

M. d'Aubeterre : Mais raconter, écrire, c'est peindre, mon enfant.

Pauline : Oui j'entends, vous voulez dire que, pour bien raconter, il faut montrer les choses, comme le ferait un tableau fidèle. Mais convenez du moins que c'est beaucoup plus aisé.

M. d'Aubeterre : Je ne conviens pas de cela.

Pauline : Ah! Papa! par exemple! j'aurais plutôt fait dix contes qu'un seul tableau.

M. d'Aubeterre : Je ne parle point du temps, je parle de la difficulté. Tu crois qu'il est facile de peindre par la parole : eh bien! décris-moi le tête que tu dessinais hier; nous comparerons ensuite ton dessin à ta description.

Pauline : Ah! Papa! Je suis sûre!... Comment! vous croyez?... Mais ça ne se compare pas!

M. d'Aubeterre : Prends une plume, et ne te vantes pas d'avance.

Pauline : C'est cent fois plus facile; je n'ai pas besoin même de plume, et je vais vous dire tout de suite...

M. d'Aubeterre : Ah! tu préfères improviser; courage, ma petite inspirée, voyons ton Apollon du Belvéder!

Pauline : Ne vous moquez pas de moi; vous allez voir.

M. d'Aubeterre : J'écoute

Pauline : Hum! hum! La tête de l'Apollon du Belvéder est... une tête...

M. d'Aubeterre : Voilà d'abord une première vérité.

Pauline : Ah! Papa, il ne faut point m'interrompre, cela me trouble.

M. d'Aubeterre : Continue.

Pauline : Est une tête... superbe... qui a... un beau front, avec de beaux cheveux, et puis des yeux... très beaux, un beau nez droit, une bouche superbe et un... tout... un ensemble.. enfin une tête superbe, pleine de noblesse et de majesté.

M. d'Aubeterre : Es-tu contente du portrait?

Pauline : Enfin, c'est plus facile et plutôt fait que mon dessin d'hier.

M. d'Aubeterre : Ton dessin d'hier n'est pas bon, mais il donne du moins une idée du modèle, tandis que ta description, avec ses trois *superbes*, ses quatre *beaux*, son *et puis*, son *enfin*, cette tête *qui est une tête* et *qui a une tête*, tout cela en dépit de la *noblesse* et de la *majesté* qui couronnent l'œuvre, n'a pas le sens commun. Ajoute que ton portrait ne convient pas plus à l'Apollon qu'à la *Vénus*, au *Jupiter*, à l'*Antinoüs* ou à la *Minerve*, qui tous ont de beaux fronts, de beaux yeux, des nez droits et de belles bouches.

Pauline : Ah! mon Papa, comme vous me critiquez sévèrement!

M. d'Aubeterre : Cela t'afflige, Pauline; je vois rouler des larmes dans tes yeux. Juges des chagrins qui menacent une femme auteur! Si la critique d'un père te blesse, comment pourrais-tu supporter les sévères jugements du public?

Pauline : Vous pensez donc, Papa, qu'il est inutile qu'une femme écrive bien?

M. d'Aubeterre : Au contraire; les femmes en général ont plus de facilité que les hommes à écrire. Le goût, la grâce semblent chez elles un don de la Nature; quand elles y joignent l'étude de la langue et des bons modèles, elles acquièrent bientôt un style élégant, pur, facile et plein de charme.

Pauline : Mais quand on écrit bien, pourquoi ne pas employer son talent à faire des livres?

M. d'Aubeterre : Les femmes ont d'autres devoirs. Au reste, à te dire vrai, j'ai voulu punir un peu ta présomption, en te demandant, pour ton coup d'essai, une description beaucoup trop difficile. Je vais te lire, pour te raccommoder avec la littérature enfantine, trois descriptions d'une soirée de juillet, dont les auteurs sont des enfants : j'emprunte à miss Edgeworth ces trois petits tableaux.

« Les nuages, du côté du couchant, sont brillants, par la lueur du soleil *qui est couché*. Du côté de l'Orient, on voit un brouillard épais. La fumée qui pendant le jour était amoncelée, est à présent étendue, et se mêle avec le brouillard tout autour de nous. On entend peu de différents bruits, mais on les entend mieux que pendant la journée. Ceux qui sont éloignés s'entendent presque aussi bien que ceux qui sont près de nous. Il y a un brouillard rouge autour de la lune. » (*Betty*, jeune fille de 14 ans.)

« Les nuages du couchant sont couleur de rose, à cause du soleil qui est couché; la lune paraît rouge au travers du brouillard. La fumée et le brouillard font paraître sombre ce qui est éloigné, mais on voit mieux ce qui est rapproché. C'est la lueur de la lune qui fait voir ce qui est près de nous. La lune est très brillante : elle luit sur la maison et sur les fenêtres. Tout ce qui est éloigné fait du bruit : ce qui est près de nous est tranquille. » (*Caroline*, jeune fille de 11 ans.

« Le soleil s'est couché derrière la colline, et les nuages de l'Occident sont teints de sa lumière. Le brouillard se mêle avec la fumée qui s'élève des tas de mauvaises herbes que quelque pauvre homme fait brûler. La lune *guigne* (1) au travers du brouillard et, de temps en temps, elle revient en arrière, et elle retourne dans son bosquet de nuages. Le peu de bruit qu'on entend, on l'entend très bien, très bien. » (*Henry*, petit garçon de 9 à 10 ans.)

Pauline : Cela vaut beaucoup mieux que ma tête d'Apollon.

(1) Vieux mot, qui signifiait *regarder à la dérobée*.

M. d'Aubeterre : Quand nous irons promener ensemble, je t'engage à remarquer les objets intéressants qui se présenteront à tes regards, et à les décrire au retour. Ensuite, tu me soumettras ton travail, et je te ferai part de mes conseils. Ces exercices te donneront l'habitude d'observer avec soin, et de décrire avec fidélité le résultat de tes observations.

Pauline : Je vais me faire un cahier d'études d'après Nature, et dans quelque temps, j'aurai, je l'espère, un gros *album* à vous montrer.

LA TOURTERELLE,

LA CIGOGNE ET LE COUCOU (1).

FABLE.

Un jour, maman la tourterelle,
Demoiselle cigogne et monsieur le coucou,
Venant tous trois je ne sais d'où,
Arrivèrent à tire-d'aile
Dans un beau champ de chenevis,
Le plus renommé du pays.
La rencontre n'avait rien d'extraordinaire;
Et l'on comprend, sans explication,
Ce qu'en tel lieu pouvaient avoir à faire
Une petite ménagère,
Une maman, un vieux garçon.
Tourterelle amassait et ne mangeait que guère;
Cigogne de grains frais emplissait son long bec,
Comme un panier de cuisinière;
Et garçon le coucou dévorait vert et sec.
Il s'arrêta pourtant, d'un air lourd et stupide,
Lorsqu'il fut si plein, si repus,
Qu'au fond de son gésier avide
Il n'aurait pu tenir une graine de plus.
Alors, très content de lui-même,
Il contemple un moment les deux autres oiseaux,
Et puis leur adresse ces mots :
Vous prenez une peine extrême
A ramasser encor du grain
Que vous ne mangez pas, mesdames les avares.
Reposez-vous, si vous n'avez plus faim ;
Les grains ici ne sont pas rares,
Vous en retrouverez demain.
— Monsieur, répond la tourterelle,
C'est peut-être bien dit à vous;
Mais il nous faut cueillir pour d'autres que pour nous :
Aux petits éclos sous mon aile
Je porte ce repas, qui leur est partagé
Par la tendresse maternelle;
Et pour moi, je n'ai faim que quand ils ont mangé.
Adieu; leur douce voix vers mon nid me rapelle.
— Et moi, dit la cigogne, et moi, j'ai d'autres soins :
Si je ne suis pas encor mère,
J'éprouve le bonheur du moins
De soutenir les jours de mon vieux père,
De pourvoir à tous ses besoins;
Je lui rends ce qu'il fit pour moi dans mon enfance.
Quand je recevais tout de lui,
Son cœur palpitait d'espérance;
Et quand je lui donne aujourd'hui,
Le mien bat de reconnaissance.
Adieu, je pars; peut-être il souffre en mon absence.
— Eh bien, dit le coucou, je n'ai pas, Dieu merci!
Pour ma part, si grande besogne.
Madame tourterelle, et madame cigogne,
Grand bien vous fasse! Moi, je suis tout seul ici,
Je mange à mon aise, et digère,
De personne je n'ai souci,
Et me trouve fort bien d'être ma seule affaire.

L. P. J.

(1) La tourterelle est un des oiseaux qui ont le plus de soin et de tendresse pour leurs petits. La cigogne prend soin de ses père et mère dans leur vieillesse, et même des autres vieux oiseaux de son espèce, lorsqu'ils sont infirmes. Le coucou ne fait pas de nid; il dépose ses œufs dans celui d'un autre oiseau par lequel ils sont couvés, en sorte qu'il ne connaît ni parents, ni enfants; il vit seul, sans famille, et on en a fait, à cause de cela, l'emblème de l'égoïsme.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

J'ai composé la fable que vous venez de lire, mes amis, tout exprès pour vous demander :

1°, *Ce que vous pensez des trois personnages qui y figurent, et du langage que chacun y tient?*

2°, *Quel est celui dont les sentiments et la conduite vous inspirent le plus d'intérêt, et pourquoi?*

3°, *Ce que vous auriez dit au coucou, si vous aviez été là quand il prononçait les derniers mots qui terminent la fable?*

Comme il me semble que ces questions sont à la portée de tous mes lecteurs, je ne crois pas devoir en faire de spéciales pour les plus jeunes; ceux-ci y répondront selon leur petite raison; et je les prie seulement d'indiquer leur âge, afin que je puisse établir ma division accoutumée en deux sections.

J'attendrai les réponses dans le délai de ce jour au dimanche 25 mars courant, et j'invite de nouveau mes correspondants à ne pas dépasser ce terme. J'ai encore reçu la dernière fois des lettres tardives, entre autres, celles de Mesdemoiselles de Saint-Y...., qui m'écrivent de la maison royale de Saint-Denis. J'ai été d'autant plus fâché de ce retard, que l'une d'elles avait parfaitement bien saisi la question.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 11 mars 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 45.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

On m'a adressé les questions suivantes qui m'ont paru assez piquantes :

« Pourquoi le *serpent* a-t-il été considéré comme l'emblême de la *prudence*, de la *bassesse*, et de l'*éternité*?

« Pourquoi a-t-on choisi le *serpent* pour en faire l'ornement du caducée de Mercure?

« Pourquoi dans les figures d'Esculape, le bâton qu'on met dans la main de ce dieu, est-il entouré d'un *serpent?* »

Voici ce que je puis répondre à chacune de ces demandes successivement :

Le *serpent* est un animal très timide, qui est toujours en garde contre les dangers dont il peut être menacé. Cet instinct irréfléchi et involontaire ne peut assurément mériter le nom de *prudence;* mais il n'en a pas moins, pour l'animal qui en est doué, le même résultat que procure cette vertu à une créature raisonnable. Il y a lieu de croire que c'est pour cela qu'on a fait du serpent l'emblême de la *prudence*.

Les mouvements souples et ondoyants de ce reptile, qui s'opèrent sans bruit, et toujours aussi bas que possible, ont quelque chose d'humble et de perfide à-la-fois, qui ressemble à la *bassesse;* car la *bassesse* n'est qu'une humilité trompeuse. Je pense que c'est là la cause qui l'a fait choisir pour emblême de ce vice honteux.

Le *serpent* change de peau tous les ans, et vit un grand nombre d'années. Cela explique, ce me semble, comment il est devenu le symbole de l'*éternité*. Quand on veut lui donner cette signification, on le roule en cercle, pour exprimer que le temps n'a ni commencement ni fin, et qu'il semble perpétuellement retourner sur ses traces.

Les anciens, ayant eu l'idée de comparer la douce et persuasive éloquence à la marche insinuante du *serpent*, imaginèrent de le mettre au nombre des attributs de leur dieu de l'*éloquence*, et en ornèrent le *caducée de Mercure*.

Enfin, ce fut pour désigner la circonspection qu'on doit apporter dans le traitement des maladies, que le *serpent*, considéré comme symbole de la *prudence*, orna jadis le *bâton d'Esculape*, dieu de la médecine.

« Qu'est-ce que l'*ardoise?* »

Avant de vous dire ce que c'est que l'*ardoise*, mes

amis, il faut que je vous apprenne la différence qu'il y a entre les mots *pierre* et *roche*. Les minéralogistes donnent le nom de *pierre*, à un corps qui n'est composé que d'une seule substance minérale, c'est-à-dire, dont toutes les parties sont de même nature, dont le plus petit fragment renferme les mêmes éléments qui entrent dans la composition de la masse; c'est ce qu'on appelle un corps *homogène*. Ainsi, l'*émeraude*, l'*agate*, le *silex*, le *grenat*, sont des *pierres*. Une roche, au contraire, est un assemblage de fragments de diverses pierres, mêlés et unis en une seule masse. Ces fragments sont plus ou moins gros, plus au moins distincts; quelquefois ils sont si petits qu'on ne peut les distinguer, et que leur réunion présente l'aspect d'un corps *homogène*, quoique ce corps soit réellement composé de parties différentes par leur nature, ou en terme plus savant, *hétérogènes*. Ainsi, le *granite*, le *porphyre*, les *marbres* de couleur, sont des *roches*, dans lesquelles on aperçoit différentes substances minérales réunies. L'*ardoise* est aussi une *roche*, mais composée de fragments si petits, qu'on ne peut les distinguer.

Cette roche se trouve dans divers terrains, en couches inclinées qui se divisent facilement en feuillets; sa couleur est le gris foncé, tirant sur le bleuâtre. Elle est employée à deux usages fort importants:

La facilité avec laquelle elle se divise en feuillets, la rend propre à servir pour la couverture de nos édifices, sur lesquels sa couleur bleuâtre et son éclat, lorsqu'elle est frappée par les rayons du soleil, présentent un coup-d'œil beaucoup plus agréable que celui de la tuile. Elle a en outre l'avantage d'être moins épaisse, moins lourde que cette dernière, et par conséquent, de charger moins la toiture.

Le second usage de l'ardoise est celui auquel on l'emploie dans les écoles. Elle est assez dure pour user des crayons faits avec une autre substance minérale nommée *schiste* et qui a quelques rapports avec elle. Il en résulte que ces crayons y laissent une trace que l'on peut effacer ensuite, sans que l'ardoise en soit altérée. L'emploi de l'ardoise dans les écoles a donc le double avantage d'épargner la consommation de beaucoup de papier, et d'éviter beaucoup de taches d'encre aux écoliers qui commencent et ne sont encore que des petits barbouilleurs.

On exploite des carrières d'ardoises en France, dans les environs d'Angers et de Charleville. Il y en a aussi en Saxe, en Suisse et en Angleterre.

~~~~~

« Doit-on prononcer l'u dans le mot *aiguiser?* »

Je pense qu'on doit le prononcer, comme dans les autres mots qui viennent d'AIGU : *aiguille*, *aiguillon*. Beaucoup de personnes cependant prononcent *aighiser*, mais je ne crois pas que ce soit là la bonne prononciation.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

La modestie qui pare tous les âges et tous les talents, est sur-tout pour l'enfance une vertu nécessaire.

L'homme sait si peu de chose! Que sait un pauvre enfant?

De rien ne faisons parade: car en toute chose, on se défie de la montre.

S'il y a chez nous quelque bon grain parmi les plantes parasites, laissons aux autres le plaisir de la découverte.

L'ENFANT DU POËTE.

A quoi penses-tu donc, Gustave? il est temps de rentrer au château, disait à son frère le jeune prince Léopold. Pourquoi rester ainsi les yeux fixés sur ce petit garçon, qui dort au pied d'un chêne? ne l'as-tu point assez regardé? qu'a-t-il de si extraordinaire? — Je ne le voyais plus, je t'assure, répond Gustave; mais je songeais au conte arabe qu'hier notre gouverneur nous raconta pour nous endormir.

LÉOPOLD: Quel rapport trouves-tu donc entre ce conte et cet enfant?

GUSTAVE: Aucun jusqu'ici; mais si notre gouverneur voulait nous le permettre, nous pourrions en trouver un très divertissant.

LÉOPOLD: Ah! je devine: tu voudrais... L'excellente idée! vite à l'exécution! Laisse-moi haranguer notre gouverneur; je sais le moyen de le prendre, et d'obtenir de lui ce que nous desirons: Monsieur Peters! monsieur Peters!

LE GOUVERNEUR: Monseigneur, je suis à vos ordres.

LÉOPOLD: Mon bon monsieur Peters, nous avons une grâce à vous demander.

LE GOUVERNEUR: Vous savez bien, mon Prince, que si la chose est compatible avec mes devoirs et les ordres de son Altesse...

LÉOPOLD: Compatible, très compatible, monsieur Peters! il s'agit de réaliser ce soir votre beau conte d'hier; vous savez, *le Dormeur éveillé...*, ce pauvre diable qui croit rêver encore en s'éveillant au milieu d'un palais.

LE GOUVERNEUR: Je ne vois point comment, avec la meilleure volonté possible, je...

LÉOPOLD: Rien n'est plus facile. Vous voyez ce petit garçon qui dort d'un si bon somme: permettez-nous de le faire transporter au château, tout doucement, tout doucement.

LE GOUVERNEUR: Mais ses parents, qui ne le verront point revenir et qui le chercheront dans la forêt, se-
~~~~~

ront d'une inquiétude affreuse. Voudriez-vous, pour satisfaire une vaine fantaisie, plonger dans la douleur toute une pauvre famille?

Léopold: Non certainement, monsieur Peters; mais vous pouvez détacher un de nos gens, qui galopera vers le village, s'informera des parents de l'enfant, et les aura bien vite rassurés.

Le gouverneur : Mais, mon Prince...

Léopold, lui prenant les mains : Oh! mon bon monsieur Peters! faites partir Milmann. Il y a peut-être déjà long-temps que ce jeune garçon dort là sur l'herbe; le soleil baisse; sa pauvre mère s'inquiète. Quand nous réveillerions le petit dormeur, il aurait beau courir à toutes jambes, il n'arriverait jamais aussi vite au village, que Milmann en un temps de galop.

Le gouverneur : Quand vous voulez quelque chose, Monseigneur...

Léopold : Oh! vous consentez! que vous êtes bon, monsieur Peters! aussi nous vous aimons bien. Voilà votre beau conte qui va devenir une histoire!

Déjà Milmann a disparu. Le jeune dormeur, placé sur un des coussins de la calèche, arrive au château sans s'éveiller; on le place bien délicatement sur un riche sopha, dans un grand salon de parade qu'éclairent cent bougies.

Gustave et Léopold, cachés derrière un rideau, attendent impatiemment le moment de la surprise.

L'enfant s'éveille :

Quel dommage! dit-il; je rêvais de France et de ma mère. Ce vieux chêne m'a porté bonheur!... Ah! c'est drôle: me voici dans un salon... un beau salon vraiment!... mais toujours le goût germanique; des ornements lourds et trop multipliés!... Ah! voici une console d'assez bon goût : c'est Français, je parie! Mais où donc est mon père?... je le reconnais bien là; si je me trouve dans ce salon, c'est encore une de ses expériences. Il m'aura fait porter ici pour me préparer une surprise à mon réveil. Il n'est pas loin; bientôt il va venir; il va m'interroger et me demander compte de mes sensations; je crois l'entendre : Eh bien! Michel! eh bien, mon garçon! conte-moi ce que tu as éprouvé d'abord, en voyant, au lieu de la voute du ciel, un plafond doré sur ta tête?... — Oh! Papa, je n'ai pas été très surpris : vous m'avez appris à ne m'étonner de rien. Pour de l'inquiétude... non, non, pas la moindre : vous et le bon Dieu faites ma confiance; par-tout je vous sens près de moi : ces deux protecteurs-là ne laissent guère arriver la crainte. — Eh bien! Michel, ce luxe, ces lumières, ces lambris dorés, ce changement subit de décoration, quel effet?... — Attendez, Papa... D'abord, je fus un peu contrarié de mon réveil, parce que je rêvais de France et de ma mère; ensuite, j'avoue que je suis difficile en palais : les vôtres, et ceux d'Italie, me reviennent toujours comme objets de comparaison. Vous savez d'ailleurs que je suis *monsieur Champêtre;* un beau ciel est plus beau qu'un plafond vernissé : le peintre, le doreur, quel que soit son talent, n'a pas la main sublime de celui qui promène les nuages. La mousse, le gazon, les fleurs n'envient rien aux plus brillants tapis, et quels riches lambris, quelles savantes peintures vaudraient jamais la feuille transparente aux rayons du soleil, le bruit, le frais, l'agité, le mystérieux, le contour d'une forêt vivante? La vérité, Papa, c'est que ce grand salon m'a comme reporté dans les bois, par une sorte de regret, par... esprit de contradiction peut-être! Ces bougies me disent : Il est nuit; le beau clair de lune que tu perds! les beaux reflets nacrés sur la pelouse et sur les arbres! et ces millions d'étoiles! et cette riante voie lactée! et les douces paroles de mon père, sur Dieu, sur la Nature! et ces voyages de l'âme pendant la nuit! Nous aurions causé de ma mère qui est là-bas!... qui sans doute à cette heure songe à nous en contemplant les campagnes du ciel et les nuages qui courent... qui courent vers ceux qu'on aime, comme pour leur dire : *Ils pensent à vous...*

Ici, Gustave et Léopold firent un mouvement derrière le rideau. Ce mouvement les fit découvrir. Michel fut droit à eux, et après les avoir salués poliment : Messieurs, leur demanda-t-il, suis-je ici chez vous? Où est mon père?

Léopold : Monsieur Michel, vous êtes ici chez le Prince héréditaire de ***; vous voyez en nous ses enfants. Quant à Monsieur votre père, il est sans inquiétude sur votre compte; nous l'avons envoyé prévenir.

Michel : Ce n'est donc pas lui qui m'a conduit ici?

Gustave et Léopold rougissent et demeurent quelque temps sans répondre; enfin Gustave prend la parole : Non, ce n'est pas lui, car il faut bien vous l'apprendre. Vous paraissez d'ailleurs si bon enfant et si aimable, que vous ne vous fâcherez pas : c'est nous qui vous avons enlevé dans la forêt, pour jouir ici de votre surprise.

Michel, riant : Ah! vous avez lu, dans les Mille et une Nuits, *le Dormeur éveillé!*

Léopold : Et vous aussi sans doute. Mais à dire vrai, la surprise a été pour nous. Dites-nous donc qui vous êtes, monsieur Michel, et quel est monsieur votre père?

Michel : Je suis le fils d'un poëte qui voyage, et comme vous venez de l'entendre, un petit garçon sujet à parler tout seul.

Gustave : Mais combien donc le poëte, votre père, a-t-il de palais, monsieur Michel?

Michel, souriant : Eh! mais, une demi-douzaine au moins, pour son compte; sans parler de ceux de Palladio, Percier, Perrault, Bonnard, etc., etc.

Léopold : Je n'ai jamais entendu parler de ces princes-là.

Michel : Ces princes-là sont des architectes. Les palais de mon père sont dans son portefeuille de dessins. Mon père est à-la-fois poëte, peintre, architecte. Je suis un petit Parisien né dans la rue de Verneuil, au second, où ma mère nous attend. J'ai parcouru l'Italie; j'ai vu le palais Pitti, la villa Borghese, la villa Albani, etc., etc.; ce qui ne m'empêche pas de vous faire mon compliment sur le salon du prince, votre Papa.

Comme il disait ces paroles, Milmann entrait dans la cour du château, suivi du père de Michel, qui venait au galop chercher son fils.

Le Prince, instruit par M. Peters des évènements de la soirée, reçut le poëte français avec distinction; et obtint même du père et du fils qu'ils demeurassent quelques jours au château. Michel y fut gai, naturel et poli; Gustave et Léopold admirèrent son instruction, son esprit, ses bonnes qualités; et ils convinrent franchement qu'après l'honneur d'être fils de prince, il n'y a rien de plus heureux que d'être le fils d'un homme de génie.

VARIÉTÉS.

Une de mes jeunes correspondantes m'a adressé une petite relation du voyage qu'elle a fait en Suisse. Je vais en extraire la description d'un *goûter de prix*, auquel ma petite voyageuse a assisté, dans une campagne près de Genève.

« Rien n'est plus touchant, dit-elle, que ces réunions, et plus gai pour nos âges. Lorsqu'un enfant a bien travaillé toute l'année, et qu'il a remporté des prix, voilà comme il est célébré.

« J'ai vu cent petits garçons amenés dans des chariots couverts de feuillage, et autant de petites filles conduites par leurs mères. Les tables du goûter étaient placées sous de grands marroniers. On goûtait au son des trompettes et des petits tambours. On avait réuni tous les jeux possibles, et attaché aux arbres des écharpes, des toupies, des flèches, pour ceux qui arriveraient le plus vite au but. Les jeunes filles avaient des jeux de bagues. Ce qui m'a prodigieusement divertie, c'est une petite voiture toute en glaces et toute dorée, traînée par un âne. Nous nous y sommes entassées les unes sur les autres. Si nous avions eu des papillons, des paniers et des manchettes, nous aurions ressemblé à nos arrières grand'mères. Un ballon illuminé, qui se réfléchissait avec la lune dans le beau lac de Genève, et un feu d'artifice, ont terminé cette fête de famille. »

— Vous allez au bal d'Azélie, disait une mère à ses filles; je compte que vous danserez de manière à vous faire honneur. — Oh! répond Pauline, je danserai tout bonnement : pourvu que je m'amuse, je ne tiens pas à briller. — Tu as raison pour toi, ma fille; mais songe que, dans un bal d'enfants, tu peux faire honneur à ton maître, et lui procurer des écolières dont il a besoin pour vivre. — Ah! oui, Maman! ma sœur, dansons de notre mieux; soignons nos pas; nous avons un très bon maître; il serait mal à nous de danser avec négligence.

— Mes jeunes amis m'ont quelquefois parlé, en m'écrivant, de la délicatesse qui doit accompagner la bienfaisance. Je puis leur en offrir un exemple charmant, dans la lettre suivante, que Franklin écrivait à une personne à laquelle il envoyait dix louis :

« Mon cher Monsieur, j'ai reçu votre lettre et le mémoire qui y était joint. Le tableau que vous me faites de votre situation m'afflige. Je vous envoie, ci-inclus, un billet de dix louis. Je ne prétends pas vous *donner* cette somme, je ne fais que vous la *prêter*. Lorsque vous retournerez dans votre patrie, avec une bonne réputation, vous ne pourrez manquer de prendre intérêt dans quelque affaire qui vous mettra en état de payer toutes vos dettes; dans ce cas, si vous rencontrez un honnête homme qui se trouve dans une détresse semblable à celle que vous éprouvez en ce moment, vous me paierez en lui prêtant cette somme, et vous lui enjoindrez d'acquitter sa dette par une semblable opération, dès qu'il sera en état de le faire, et qu'il en trouvera une occasion du même genre. J'espère que les dix louis passeront de la sorte par beaucoup de mains avant de tomber dans celles d'un malhonnête homme qui veuille en arrêter la marche. C'est un artifice que j'emploie pour faire beaucoup de bien avec peu d'argent. Je ne suis pas assez riche pour en consacrer *beaucoup* à de bonnes œuvres, et je suis obligé d'user d'adresse afin de faire le plus possible avec peu. C'est en vous offrant tous mes vœux pour le succès de votre mémoire, et pour votre prospérité future, que j'ai l'honneur d'être, etc. »

CHARADE.

Une voyelle est mon premier;
Un pronom
Est mon second;
Un article est mon dernier;
Il faut pour me saisir un peu de mon entier.

(Ceux de mes lecteurs qui voudront me donner l'explication de cette charade, pourront me l'adresser, en même temps que leurs réponses aux questions contenues dans le précédent numéro de ce Journal. Je m'attends à lire de jolies choses sur *mon entier*.)

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 18 mars 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 46.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

MÉTAUX COLORANTS DES PIERRES PRÉCIEUSES.

Il y a déjà quelque temps qu'on m'a demandé d'où provenaient les couleurs si vives et si brillantes de l'émeraude, du rubis, du saphir et des autres pierres précieuses. Je n'aurais pu répondre à cette demande, à l'époque où elle me fut faite; mais je le puis actuellement que je vous ai expliqué ce qu'on entend par un *oxyde* et un *acide*.

Les pierres précieuses, comme je vous l'ai dit dans le temps, sont des cristaux naturels, tantôt transparents, tantôt simplement translucides, et quelquefois presque opaques.

Les couleurs que présentent ces cristaux sont dues à des parties colorantes divisées à l'infini, et interposées entre les particules dont ils sont composés. Plus ces parties colorantes sont abondantes, plus les nuances qu'elles produisent sont foncées; mais quand elles se multiplient par trop, la couleur qui en résulte prend une teinte sombre, et la transparence en est sensiblement altérée : c'est ce qui arrive à certains grenats, qui ne laisseraient point passer la lumière si l'on ne prenait soin de les creuser en dessous pour les amincir, ce qui s'appelle, en terme de bijouterie, *chever*.

Les principes colorants, dans toutes les pierres, sont des *oxydes* ou des *acides* à bases métalliques. L'*oxyde de fer*, qui est susceptible de prendre une multitude de nuances et de teintes diverses, en colore le plus grand nombre. Ainsi, le *grenat*, dont je parlais tout-à-l'heure, lui doit ses nuances rouges plus ou moins foncées, et c'est aussi lui qui colore en jaune la *topaze*, et en bleu le *saphir*.

Trois autres métaux partagent avec le fer le privilége de varier les couleurs des pierres précieuses :

Le premier est le *nickel*, sur lequel je vous ai donné quelques notions l'été dernier. C'est l'*oxyde* de ce métal qui produit la nuance de vert tendre, par laquelle la pierre qui porte le nom de *chrysoprase*, se distingue de toutes les autres pierres vertes.

Le second est le *manganèse*, métal que vous ne connaissez probablement pas, et sur lequel, par conséquent, je dois vous dire quelques mots.

Le *manganèse*, à l'état de pureté, est d'une couleur noirâtre et n'est employé à aucun usage. Les minerais qui le contiennent sont des *oxydes* de ce métal, qu'on emploie dans la verrerie et la poterie, et qui ont la propriété de colorer, en violet et en noir, les cristaux, la porcelaine et la fayence. C'est ce même *oxyde* qui donne naturellement à l'*améthyste* ses belles nuances violettes.

L'autre métal colorant est le *chrôme*, qui, je pense, ne vous est pas connu non plus. On en doit la découverte au célèbre chimiste, M. Vauquelin, et elle ne remonte pas à plus d'une trentaine d'années. Ce métal n'existe point à l'état de pureté dans la nature. On ne le rencontre qu'à l'état d'*oxyde*, ou formant la base d'un *acide*, qui est l'*acide chrômique*, et qui se trouve uni à d'autres substances, particulièrement au fer. Pur, il n'est employé à aucun usage; mais l'*oxyde de chrôme* et l'*acide de chrôme* sont devenus d'une grande utilité pour les arts. Le premier a la propriété de colorer en vert les autres corps, et c'est à lui que l'*émeraude* doit sa belle couleur, à-la-fois si vive et si douce. L'autre colore en rouge, et c'est lui qui communique au *rubis* cette couleur vermeille, franche, pure, qui en fait la plus précieuse des gemmes, le diamant excepté.

C'est après avoir reconnu, dans ces cristaux si recherchés, la nature des principes qui les colorent, qu'on a imaginé de composer des pierres fausses, avec du verre coloré au moyen de ces *oxydes* et *acides* métalliques. On imite aujourd'hui les gemmes au point de tromper souvent l'œil le plus exercé. Toutefois est-il impossible de s'y méprendre, lorsqu'on peut examiner de près une de ces pierres, essayer sa dureté, sa pesanteur, et observer quelques autres caractères qui ne permettent pas de confondre l'œuvre de l'art avec celle de la Nature. La découverte du *chrôme* a fourni à la peinture sur porcelaine, la plus belle couleur verte qu'on eût encore employée dans les arts.

Vous serez peut-être étonnés, mes amis, quand je vous dirai combien est petite la quantité de principe colorant qui suffit pour nuancer une pierre. Dans celle dont la couleur a le plus de vivacité, il n'entre souvent que deux ou trois parties sur cent, de matière colorante. Jugez à quel point il faut qu'elle se divise pour être répandue d'une manière égale et uniforme dans toute la pierre. Cela n'a rien de plus surprenant, au reste, que la division des parties de cette feuille d'or si mince, dont je vous parlais un jour, qui, appliquée sur un lingot d'argent qu'on passe à la filière, s'étend de manière à couvrir toujours le fil d'argent, dans une étendue qui représente une surface considérable.

Voilà, mes amis, à-peu-près tout ce que je puis vous dire sur les couleurs des pierres précieuses. Quand vous verrez maintenant de belles parures de pierreries, vous vous direz : Toutes ces couleurs si vives, si éclatantes, ne sont pourtant autre chose que quelques atômes de *fer*, de *nickel*, de *manganèse* ou de *chrôme*. Il ne faut pas les dédaigner pour cela; on ne voit à chaque pas, dans la Nature, que de grands, de beaux, ou d'agréables résultats obtenus avec les moyens les plus simples.

LES DEUX PRIX.

Le jeune Carle de Fontbonne se trouvait un matin dans le cabinet de son père, lorsque l'honnête Bonnard y entra, portant sous son bras un sac d'argent, et accompagné de son fils Joseph, qui était à-peu-près de l'âge de Carle. Fermier de M. de Fontbonne, Bonnard lui apportait exactement son terme, au jour même de l'échéance. « Ah! c'est vous, mon brave Bonnard, dit M. de Fontbonne; toujours le même, aussi ponctuel, aussi pressé de vous acquitter. — Monsieur, répondit le fermier, cela m'a bien réussi jusqu'à présent; j'aime à penser que tout ce qui est chez moi est à moi, et je me sens plus à l'aise quand j'ai payé ce que je dois. — J'aurais mauvaise grâce à vous contredire, mon cher Bonnard; il est certain qu'en agissant comme vous faites, on achète de l'estime et de la tranquillité. »

Bonnard alors vida son sac et se mit à compter l'argent avec son propriétaire; puis ils causèrent de différents objets relatifs à l'exploitation de la ferme. Pendant ce temps, Carle et Joseph avaient lié conversation ensemble. C'était à l'époque des vacances. Carle avait obtenu quelques succès dans son collége; il aimait beaucoup que tout le monde en fût informé, et dans son amour de louanges, il ne dédaigna pas d'éblouir un pauvre petit paysan, en lui faisant remarquer, avec un orgueil assez déplacé, une couronne suspendue au-dessus du bureau de son père. « Et vous, Joseph, lui dit-il, avez-vous eu un prix? — Hélas! mon cher Monsieur, répondit le petit fermier, je n'ai pas le bonheur de faire comme vous des études savantes. J'ai appris à lire, et un peu à écrire et à compter, dans l'école du village; mais elle est trop pauvre pour donner des prix aux écoliers. Et puis d'ailleurs, voilà déjà deux ans que je n'y vas plus. — Vous n'avez donc pas appris le latin ni le grec? — Je n'ai pas appris d'autre latin que pour répondre à la messe. — Mais, mon pauvre Joseph, si vous restez ignorant comme cela, savez-vous que vous ne serez pas bon à grand' chose? Qu'est-ce que c'est qu'un jeune homme qui ne sait pas le latin, et qui n'a pas eu de prix au collége? — Je sais bien que vous êtes plus heureux et que vous valez beaucoup mieux que moi, monsieur Carle; mais ne pouvant pas faire davantage, je desire seulement être assez habile pour travailler à la ferme, afin que mon père se repose sur ses vieux jours; et j'espère que j'en saurai assez pour cela; d'autant plus que je me sens robuste et courageux... »

La conversation fut interrompue, parce que Bonnard appela son fils pour se retirer. M. de Fontbonne, sans qu'il y parût, avait tout entendu. Il ne dit rien à Carle; mais le soir il lui proposa une promenade,

et ses pas se dirigèrent vers la ferme. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils y furent accueillis avec beaucoup d'empressement. Il fallut même accepter une tasse de lait nouvellement trait, ce qui ne déplut point à Carle. Tandis qu'on était assis autour d'une table sur laquelle figurait la grande jatte pleine de lait mousseux : « Mon cher Joseph, dit M. de Fontbonne, j'ai un reproche à te faire. — Eh quoi? Monsieur, répondit en rougissant le pauvre Joseph; quel reproche ai-je pu mériter? Je vous assure bien au moins que c'est sans le savoir, et contre mon intention. — Ne t'effraie pas, mon ami; la chose n'est pas bien grave. Mon fils a été fort empressé ce matin de te montrer le prix qu'il a obtenu dans son collége; et toi, tu ne mets pas le même empressement à lui montrer celui qui t'a été décerné cet été. — Monsieur..... Mais..... Ce n'est pas un prix..... Ça ne mérite pas d'en parler..... — Je te prie pourtant, n'en déplaise à ta modestie, de nous en faire part. »

A ces mots, le bon Joseph, tout ému, alla chercher, au fond d'un coffre où étaient serrées ses affaires les plus précieuses, une petite boîte de bois qu'il remit, d'un air tout confus, entre les mains de Carle. Celui-ci ayant ouvert la boîte, en retira une médaille d'argent. Sur une des faces était l'effigie du Roi, et sur l'autre, Carle lut ces mots qu'on y avait gravés : *Décernée à Joseph Bonnard, âgé de* 11 *ans, pour avoir, au péril de ses jours, sauvé la vie à deux enfants dans un incendie.*

Carle, après avoir lu, demeura pendant quelques instants immobile, les yeux fixés avec admiration sur Joseph, et sans pouvoir proférer une parole. Enfin, il se leva de sa place, plein d'émotion, et allant embrasser Joseph qui baissait modestement les yeux : « Brave jeune homme, lui dit-il, pardonne-moi de t'avoir demandé à quoi tu serais bon sans savoir le latin ni le grec. Je te remercie de m'apprendre qu'un succès comme celui dont j'étais vain, est bien peu de chose auprès d'un acte d'humanité et de dévouement, que tu as fait sans t'en glorifier. — Je suis content de toi, mon fils, dit M. de Fontbonne. »

Carle et Joseph ne se séparèrent qu'après s'être touché cordialement la main.

PARABOLE DE FRANKLIN

SUR L'AMOUR FRATERNEL.

En ce temps-là, il n'y avait pas de forgerons par toute la terre. Et les marchands de Madian passaient avec leurs chameaux, portant des épices, de la myrrhe, du baume, et des outils de fer.

Et Ruben acheta une hache aux marchands Ismaélites; il la paya cher, car il n'y en avait pas une seule dans la maison de son père.

Et Siméon dit à Ruben, son frère : Prête-moi, je te prie, ta hache. Mais Ruben le refusa et ne voulut pas.

Et Lévi lui dit aussi : Mon frère, prête-moi ta hache, je te prie; et Ruben le refusa de même.

Alors Juda vint trouver Ruben, et le supplia en disant : Voyons! tu m'aimes, et je t'ai toujours aimé : ne me refuse pas de me servir de ta hache.

Mais Ruben se détourna de lui, et le refusa comme les autres.

Or, il arriva que Ruben tailla du bois sur le bord de la rivière, et que sa hache tomba dans l'eau, et qu'il ne put venir à bout de la retrouver.

Mais Siméon, Lévi et Juda envoyèrent un messager avec de l'argent chez les Ismaélites, et achetèrent chacun une hache.

Alors Ruben vint à Siméon et lui dit : Voyons! j'ai perdu ma hache, et mon ouvrage reste à moitié fait; prête-moi la tienne, je te prie.

Et Siméon lui répondit : Tu n'as pas voulu me prêter ta hache, ainsi je ne te prêterai pas la mienne.

Alors Ruben vint trouver Lévi, et lui dit : Mon frère, tu connais la perte que j'ai faite, et mon embarras; prête-moi ta hache, je te prie.

Et Lévi lui fit des reproches, en disant : Tu n'as pas voulu me prêter ta hache lorsque j'en ai eu envie; mais je veux être meilleur que toi, et je te prêterai la mienne.

Et Ruben fut blessé de la réprimande de Lévi, et, tout confus, il le quitta, et ne prit pas sa hache; mais il chercha son frère Juda.

Et lorsqu'il fut venu auprès de Juda, celui-ci vit à son air qu'il était plein de mécontentement et de honte, et le prévint en lui disant : Mon frère, je sais ce que tu as perdu; mais pourquoi te troubler? Voyons! n'ai-je pas une hache qui peut nous servir à tous les deux? Prends-la, je t'en prie, et uses-en comme de la tienne.

Et Ruben se jeta à son cou, et l'embrassa en pleurant, et lui dit : Ta complaisance est grande; ta bonté à oublier mes torts est encore plus grande; tu es vraiment mon frère, et tu peux compter que je t'aimerai tant que je vivrai.

Et Juda lui dit : Aimons aussi nos autres frères, ne sommes-nous pas tous du même sang?

Et Joseph vit ces choses, et les rapporta à son père Jacob.

Et Jacob dit : Ruben a mal fait, mais il s'est repenti. Siméon aussi a mal fait; et Lévi n'a pas été tout-à-fait exempt de reproches.

Mais le cœur de Juda est celui d'un prince. Juda a l'âme d'un roi. Ses enfants se prosterneront devant lui; et il règnera sur ses frères.

ENFANTS EXTRAORDINAIRES.

Nous avons vu depuis quelques années, à Paris, plusieurs petits artistes qui nous ont étonnés par des talents précoces. Il est probablement peu de mes lecteurs qui n'aient entendu parler de la jeune Léontine Fay, qui est maintenant sortie de l'enfance, et qui jouait la comédie et chantait, à neuf ans, au moins aussi bien qu'à dix-sept; ainsi que du petit pianiste Listz, qui fait encore l'admiration de nos plus grands artistes. Mais ce n'est pas de nos jours seulement qu'on a vu des petits prodiges de ce genre. Il en a paru dans tous les temps et dans tous les pays. Mes jeunes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés que je leur en fasse connaitre quelques uns, car il est difficile qu'ils ne prennent pas un peu d'intérêt aux enfants de leur âge qui se sont rendus célèbres par des talents extraordinaires.

L'Allemagne est, je crois, le pays qui en a produit le plus grand nombre. Elle possédait, il n'y a pas long-temps encore, le jeune *Praun* qui, à l'âge de dix ans, était un virtuose sur le violon, et de plus, soutenait des thèses de sciences et de littérature devant les docteurs des universités allemandes.

Dans le dix-huitième siècle, avait paru un autre petit savant de la même nation, nommé *Baratier*. Celui-ci, à l'âge de trois ans, savait écrire; il parlait le latin avec son père, le français avec sa mère, l'allemand avec sa servante. A neuf ans, il composa un dictionnaire hébreu des mots les plus difficiles, avec des réflexions critiques assez curieuses; et il traduisit de cette langue une partie de la Bible.

En 1812, une jeune fille de huit ans, née aux États-Unis, et nommée *Zerah Colburn*, attira l'attention du monde savant, par l'inconcevable facilité avec laquelle elle faisait, de tête et rapidement, les calculs les plus difficiles et les plus compliqués.

Une autre merveille du même genre parut à Londres en 1819; c'était encore une jeune personne, fille d'un tisserand nommé *Heywood*, et qui à l'âge de onze ans, calculait, sans écrire et uniquement de tête, les nombres les plus considérables. On lui demanda, à la bourse de Londres, de multiplier 525,600 par 250; elle répondit en moins d'une minute : 131,400,000. On lui fit aussi cette question : Combien y a-t-il de minutes dans quarante-deux années? Il ne lui fallut que peu d'instants pour répondre : 22,075,200.

Quant à la France, ce n'est pas seulement dans ces derniers temps qu'elle a eu des enfants extraordinaires. Parmi ceux dont le précoce génie a chez elle attiré l'attention des contemporains, et laissé des souvenirs à la postérité, je nommerai *Théodore Agrippa d'Aubigné*, qui produisit tant de sensation à la cour d'Henry IV. En 1556, cet enfant, à peine âgé de six ans, lisait le latin, le grec et l'hébreu : à sept ans et demi, il traduisit en français un des écrits de Platon. Si son érudition fut prématurée, son courage ne le fut pas moins: à treize ans, se trouvant au siège d'Orléans, il s'y fit remarquer par une valeur et par un sang-froid, dont il donna plus tard de nouvelles preuves au milieu des périls les plus imminents.

Je ne vous cite pas, mes amis, ces enfants précoces, comme des modèles à imiter. Il ne dépendrait pas de vous d'y réussir, et cela n'est point nécessaire. Travaillez seulement à tirer le meilleur parti possible de vos études, et que l'instruction se perfectionne chez vous graduellement avec la raison, c'est tout ce qu'il faut. Les enfants dont je viens de parler sont des phénomènes, qui ressemblent à ces roses qu'on voit quelquefois fleurir isolées avant la saison. De semblables fleurs ont rarement l'éclat et le parfum de celles qui s'épanouissent dans leur temps, et il est rare sur-tout que leurs fruits parviennent à une parfaite maturité. Je n'ai donc point prétendu vous offrir des modèles; mais simplement des faits curieux à observer.

VARIÉTÉS.

J'ai lu dans un Recueil anglais l'anecdote suivante :

Pendant le rigoureux hiver de 1740, le charitable duc de Montague était sorti un matin *incognito*, pour aller, selon sa coutume, distribuer ses libéralités à quelques malheureux. Étant entré dans la misérable demeure d'une vieille femme qui paraissait bien pauvre, il lui demanda comment elle faisait pour vivre par un temps si dur, et si elle n'avait besoin de rien. « Non, répondit-elle, Dieu merci, je ne manque pas; mais si vous avez quelque charité à faire, j'ai là une pauvre voisine qui est dans la dernière misère. » Le duc visita la voisine, lui laissa une petite somme, et revint vers la vieille femme. « N'avez-vous pas encore quelque autre voisin malheureux? lui demanda-t-il. — Oui vraiment, répondit-elle; dans la chambre à gauche, il y a un pauvre homme, bien honnête, et tout-à-fait sans ressources. — Je viendrai à son aide, reprit le duc; mais en vérité, vous êtes vous-même bien généreuse et bien désintéressée. Je vous en prie, dites-moi quelle est votre position? — Je ne dois rien, et je possède trente shellings. — Et n'accepteriez-vous point une petite addition à cette faible somme? — Assurément elle me ferait plaisir, dit la bonne femme, mais je croirais, en l'acceptant, faire tort à ceux qui en ont plus besoin que moi. »

Le duc lui donna cinq guinées; et la pauvre vieille, stupéfaite à la vue de cet or, ne put que s'écrier : « Ah! Monsieur, vous êtes donc un Ange! »

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 25 MARS 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 47.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA PUCE.

Je vais vous entretenir aujourd'hui, mes amis, d'un petit animal que tout le monde connait et que personne n'aime, c'est la *puce*.

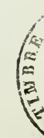
Je ne sais si vous avez jamais examiné une puce avec attention; mais dans ce cas même, il vous aurait été difficile de vous faire une idée exacte de sa structure, à moins de l'observer à travers un mycroscope. Il ne sera donc pas inutile de vous en faire la description, que vous pourrez vérifier, quand l'occasion s'en présentera.

La puce est un insecte, dont le corps est ovale, comprimé, revêtu d'une peau assez ferme, et sans ailes. Sa tête est arrondie en dessus, très comprimée sur les côtés; elle est pourvue de deux yeux petits, ronds, luisans, qui paraissent lisses, et qui sont situés sur les côtés. La bouche consiste en une espèce de lèvre supérieure, formée de deux écailles triangulaires; elle est armée d'une espèce de bec, court, en forme de goutière, et servant de gaîne à un suçoir, qui s'alonge et que l'insecte introduit dans la peau des animaux dont le sang lui sert de pâture. Les pattes sont grandes, sur-tout celles de derrière dont l'animal se sert pour sauter; toutes sont plus ou moins dentelées, et terminées par des crochets. Le ventre est très gros, en proportion du reste du corps.

Ces insectes, comme vous savez, vivent à nos dépends, et aux dépends de quelques autres animaux. Ils préfèrent à la peau des hommes, celle des femmes et des enfants, qui est plus délicate et facile à piquer. Ils se plaisent dans la fourrure des lièvres, des chiens, des chats, qui en sont très tourmentés, sur-tout en été et en automne. Plusieurs oiseaux en sont aussi attaqués, tels que les pigeons, les poules, les hirondelles.

Cet insecte, comme tous les autres, subit des métamorphoses avant d'arriver à son état de perfection. De l'œuf déposé par la mère, il sort une larve blanche et transparente, qui plus tard devient rougeâtre, se transforme ensuite en chrysalide, s'enveloppe dans une coque soyeuse, grise, et en sort enfin sous la forme de puce. Mais ce qui est fort singulier, c'est que les larves des puces se cachent si bien, qu'on n'en rencontre jamais aucune dans les habitations qui en sont le plus peuplées. C'est dans les nids des oiseaux, des pigeons, qu'il faut les chercher, si l'on veut en observer. Ces larves sont de petits vers sans pattes, très vifs, toujours en mouvement, et qui roulent et contournent leur corps de mille manières.

En étudiant un si petit animal, plusieurs sujets d'admiration se présentent à notre esprit: quelle force



prodigieuse dans les muscles de la puce, puisqu'elle s'élève en sautant, jusqu'à trente fois sa hauteur! quelle singulière structure dans le chalumeau avec lequel elle soutire notre sang! quelle forte armure, que cette peau ferme et élastique, capable de résister à la pression même de nos doigts! quelle forme favorable, que celle de ce corps comprimé, qui lui permet de s'insinuer entre les poils des animaux, et de se cacher dans les plis du linge! Tout cela était nécessaire pour la conservation de l'espèce, chez un faible animal qui ne peut prendre un repas sans se faire un ennemi.

Aurait-on jamais pensé que les puces dussent prêter matière à l'industrie de l'homme, et lui faire produire des effets surprenants d'adresse? c'est pourtant ce qui est arrivé. On a vu une puce de grandeur médiocre, trainant un canon d'argent, porté sur deux petites roues, pesant quatre-vingts fois plus qu'elle, qu'on chargeait de poudre, et qu'on faisait partir sans que la puce parût épouvantée. J'en ai vu moi-même une qui traînait un petit éléphant en or, parfaitement bien fait; elle y était attachée par une chaîne du même métal, avec un cadenas fermant à clef; le tout si délicat, qu'il fallait presque une loupe pour distinguer les anneaux de la chaîne, et que cet atelage entier ne pesait pas beaucoup plus d'un grain. Un ouvrier Anglais avait construit un carrosse en ivoire, à six chevaux, renfermant quatre personnes, ayant deux laquais sur le derrière, et sur le siège un cocher entre les jambes duquel était un chien. Cet équipage mycroscopique était si léger qu'on le faisait aussi traîner par une puce. J'avoue que je ne puis admirer beaucoup la finesse et la perfection de ces petits ouvrages; j'aimerais mieux voir tant d'art et d'adresse employés à des objets plus utiles.

Je ne terminerai pas cet article sur la puce, sans exprimer une réflexion que me suggère l'importunité connue de cet insecte. Nous murmurons quelquefois contre certaines œuvres de la création, dont notre ignorance ne nous permet pas de distinguer l'utilité et la destination. C'est ainsi que nous demandons avec impatience, à quoi servent les puces, les punaises et autres vermines. Je ne saurais vous le dire, mes amis, mais je n'en accuse que la faiblesse de mon intelligence, et je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit mainte fois : *Dieu n'a rien fait en vain.* Je puis même vous faire remarquer un service réel que rendent aux hommes ces insectes incommodes. Une extrême propreté est le plus sûr moyen de s'en délivrer: or, la propreté est nécessaire à la conservation de la santé; et cependant de pauvres gens, étroitement logés et occupés à de pénibles travaux, pourraient souvent négliger les soins qu'elle exige, s'ils n'y étaient rappelés par les importunités de ces insectes si souvent maudits. Ne seraient-ils pas, d'après cela, de petites sentinelles placées par la sagesse de la Providence, pour avertir certaines gens du désordre de leurs habitudes, de leur négligence, et d'un manque de propreté qui amène souvent des maladies sous le toit du pauvre?

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Les talents, la beauté, la grâce, la force, la fortune sont des bienfaits de la Providence, qui réclament de nous la modestie, la simplicité, la modération et les bonnes œuvres, comme juste retour d'un cœur reconnaissant.

Il y a, dans une fervente prière, de la foi, de l'amour et de l'espérance: c'est déjà du bonheur.

Dieu cache un mérite sous chaque peine, pour qu'on la supporte avec courage et résignation.

LA PETITE LOTERIE.

LITHOGRAPHIE.

La jeune Livie et son frère Édouard étaient deux enfants d'un aimable caractère. Élevés l'un et l'autre dans la maison paternelle, ils ne s'étaient jamais quittés, et avaient pris la douce habitude de confondre leurs pensées, leurs goûts, leurs affections, comme s'ils n'avaient eu à eux deux qu'une seule âme. Jamais la moindre mésintelligence n'avait troublé cette charmante harmonie; on en pouvait conclure qu'ils étaient bons l'un et l'autre, car il n'y a que le bien qui s'accorde avec le bien, et le mal ne s'accorde constamment avec rien, pas même avec le mal. Édouard et Livie étaient donc deux bons enfants; aussi étaient-ils parfaitement heureux. Ils étudiaient ensemble; leurs jeux étaient en commun; et comme ils aimaient à tout partager, l'un des deux n'aurait jamais fait une bonne action, sans y associer l'autre. Dans les heures consacrées à l'étude, on les voyait assis à deux jolis petits bureaux adossés, devant la même fenêtre; et le premier qui avait fini son devoir, au lieu d'aller jouer et de distraire le second, gardait le silence, prenait un livre, et attendait patiemment que son frère ou que sa sœur eût aussi achevé sa tâche. Lorsque Livie était occupée à coudre ou à broder, Édouard lui faisait une lecture amusante, ou bien s'exerçait auprès d'elle, soit à tourner, soit à faire quelques petits ouvrages de menuiserie; exercices pour lesquels il montrait beaucoup de goût et d'adresse.

Tous les jours, à chaque instant de la journée, enfin, l'on était sûr de trouver le frère et la sœur offrant un tableau qu'on aurait pu proposer pour modèle à tous ceux de leur âge. Or, il y a six ans que s'est passé le petit événement que je vais raconter.

C'était le premier jour de la foire qui se tient annuellement dans la commune où se trouve situé le château de Melcour, habité par les parents de nos deux enfants. Cette foire se prolonge pendant une semaine, d'un dimanche à l'autre. Le premier et le dernier jour, il est d'usage qu'on vient danser au bout de l'avenue du château de Melcour, et que quelques marchands y apportent de petits étalages. Les habitants du château ne manquent jamais d'aller visiter les villageois rassemblés dans ce lieu, et d'y laisser des traces de leur présence par quelques libéralités. M. et Mme de Melcour, avec leurs enfants et toute la société réunie chez eux, s'y étaient donc rendus, il y a six ans, le premier jour de la foire. Parmi les boutiques et les jeux qu'on y avait dressés, figurait une de ces petites loteries, que tous mes lecteurs connaissent, où l'on gagne à chaque coup des macarons, du pain d'épice, ou quelques autres friandises assez peu delicates pour des enfants accoutumés à de meilleures choses, mais qui ne sont point dédaignées par de petits villageois habitués à se nourrir de gros pain et de soupe aux choux. Édouard et Livie eurent la fantaisie de faire tourner l'aiguille de la petite loterie, qui était tout-à-fait pareille à celle que représente le dessin joint aujourd'hui à ce Journal. Ils gagnèrent des macarons qu'ils s'amusèrent à distribuer entre plusieurs petits enfants, rassemblés autour d'eux par la curiosité.

Lorsqu'on fut rentré au château, Livie, qui avait été un peu pensive en parcourant l'avenue, dit à son frère: « Édouard, il m'est venue une idée que nous pourrions réaliser ensemble, et qui nous procurerait beaucoup de plaisir..... devine ce que c'est? — C'est peut-être la même que j'ai depuis un moment, ma sœur..... — Voyons! — Une loterie. — Tout juste. — Oui, je vais faire la caisse, le cadran, j'y adapterai une aiguille pour indiquer les numéros..... — Moi, je vais me mettre à tailler des petites robes, des petites chemises, des petits bonnets, des petits mouchoirs, à coudre tout cela, et puis..... — Cela sera-t-il prêt d'ici à dimanche? — Oh! que oui. — Bon! je réponds de la caisse avant la fin de la semaine; et dimanche prochain, nous allons joliment nous amuser! »

Ce projet conçu simultanément par les deux enfants, fut confié le soir même à M. et Mme de Melcour, qui n'eurent garde de le désapprouver. Le lendemain de grand matin, le frère et la sœur étaient à l'ouvrage. La hache, le rabot, le tour, d'une part; les ciseaux, l'aiguille, de l'autre, furent mis en œuvre avec une activité merveilleuse. Au bout de trois jours, la caisse de la loterie était terminée. Alors Édouard se mit à faire des cahiers de modèles d'écriture, à coller des images sur des feuilles de carton, et à préparer ainsi divers objets utiles ou agréables qui pussent figurer dans les lots. Pendant ce temps là, Livie travaillait toujours; elle eut le temps de coudre beaucoup de choses; et le samedi étant arrivé, on fit des petits paquets avec les divers vêtements taillés qui n'avaient pas pu être cousus.

Enfin le grand jour a lui; c'est dimanche, le dernier jour de la foire. Voyez-vous d'ici notre Édouard et notre Livie, chacun d'un côté de la caisse aux lots, transportée au bout de l'avenue? Voyez-vous la foule qui se presse autour d'eux? Les enfants seuls sont admis à faire tourner l'aiguille; Édouard maintient l'ordre, indique les tours; et Livie se charge de distribuer les lots gagnés. Quel plaisir! que de cris de joie! que de surprises charmantes! que de pauvres enfants heureux à peu de frais! Il s'écoula plus d'une heure avant que la caisse fut vidée. Alors, une douzaine de petits villagois s'en emparèrent, pour la reporter au château comme un trophée; et les deux jeunes bienfaiteurs furent accompagnés, en se retirant, d'un concert délicieux de bénédictions.

Ce n'est pas tout: il eût été dommage qu'une aussi jolie scène ne se renouvelât point. Aussi Édouard et Livie eurent-ils bien soin d'annoncer qu'elle aurait lieu de même, tous les ans à pareille époque. Elle est devenue maintenant une fondation; et même nos deux enfants ont trouvé le moyen de la rendre plus complète et plus utile, en admettant plusieurs de leurs jeunes amis à y coopérer par leurs petits travaux. A l'approche de la foire, le salon de Melcour ressemble à un atelier où l'activité naît de la bienfaisance: on y travaille pour *la petite loterie.*

VARIÉTÉS.

J'ai reçu le billet suivant:

« Mon bon Génie, en mangeant l'autre jour, à mon second déjeûner, des confitures de prunes de *Mirabelle,* j'ai réfléchi sur le nom de ce fruit, qui m'a paru fort drôle; et cela m'a fait desirer de savoir quelle en pouvait être l'origine. Seriez-vous assez bon pour me le dire? etc. »

J'avoue que je suis très embarrassé pour répondre à cette question, car j'ignore absolument, et personne n'a pu m'apprendre, d'où les prunes de *Mirabelle* tirent leur nom. Tout ce que je sais, c'est qu'il existe, près de l'entrée de la baie de Manille, une petite île appelée indifféremment *Marivelle* ou *Mirabelle,* qui pourrait bien avoir donné son nom à l'espèce de prunes dont

il s'agit, si les premières en ont été apportées chez nous. Cependant, je ne trouve aucun indice de ce fait dans la relation du voyage de La Pérouse, où je viens de lire une description de l'île de Mirabelle, qui amusera peut-être mes jeunes lecteurs.

« Je me décidai, dit le voyageur, à passer vingt-quatre heures à Mirabelle. Vers midi, je descendis au village; il est composé d'environ quarante maisons construites en bambou, couvertes en feuilles, et élevées d'environ quatre pieds au-dessus de la terre. Ces maisons ont pour parquet de petits bambous qui ne joignent point, et qui font assez ressembler ces cabanes à des cages d'oiseaux; on y monte par une échelle, et je ne crois pas que tous les matériaux d'une pareille maison, le faitage compris, pèsent deux cents livres.

« En face de la principale rue, est un grand édifice en pierre de taille, mais presque entièrement ruiné; on y voyait cependant encore deux canons de fonte, à des fenêtres qui servaient d'embrasures.

« Nous apprîmes que cette mâsure était la maison du curé, l'église et le fort. Cette paroisse est si pauvre, que nous n'y pûmes acheter qu'une douzaine de poules et un petit cochon. Le curé nous vendit un jeune bœuf, en nous assurant que c'était la huitième partie de l'unique troupeau qu'il y eût dans la paroisse, dont les terres sont labourées par des buffles. Nous vîmes, chez ce curé, trois petites gazelles qu'il destinait au gouverneur de Manille; ce petit animal est très délicat, il n'excède pas la grosseur d'un fort lapin; le mâle et la femelle sont absolument la miniature du cerf et de la biche.

« Nos chasseurs aperçurent dans les bois les plus charmants oiseaux, variés des plus vives couleurs: mais ces forêts sont impénétrables, à cause des lianes dont tous les arbres sont entrelacés; ainsi leur chasse fut peu abondante, parce qu'ils ne pouvaient tirer que sur la lisière du bois. Nous achetâmes, dans le village, des *Tourterelles-à-coup-de-poignard*: on leur donne ce nom, parce qu'elles ont au milieu de la poitrine une tache rouge qui ressemble exactement à une blessure faite par un coup de couteau..... »

Vous voyez que, dans tout cela, il n'est pas question de prunes; il faudra donc, au lieu de solution, nous contenter aujourd'hui d'une supposition probable.

On m'apporte à l'instant l'épreuve de ce numéro, et je vois qu'il y manque à-peu-près une colonne. En jetant par hasard les yeux sur la feuille de papier qui l'enveloppe, j'y trouve le commencement d'une pièce de vers imprimés; et tout en les lisant machinalement, pendant que je cherche avec quoi je remplirai ma colonne vide, je m'aperçois que ces vers sont fort jolis, et pourront completter ma feuille de manière à intéresser mes jeunes lecteurs. Voici ce fragment, dont je regrette beaucoup de ne pas connaître l'auteur, pour le nommer en lui empruntant ses vers touchants.

LA MUETTE.

A MADAME LA DUCHESSE DE DURAS.

J'écris: c'est là tout mon langage:
Le ciel m'a refusé ce don facile et doux
Qui fait vivre en commun les autres avec nous,
Qui fait que la pitié soulage,
Que du sort on craint moins les coups,
Et qu'un cœur ami les partage.

Hélas! il n'est plus d'espérance
Pour ce cœur que domine un trouble si puissant:
Il voit tout ce qu'on voit, il sent tout ce qu'on sent.
Eh bien! tout y meurt en silence,
Car mes regards n'ont point d'accent,
Et l'on m'oublie en ma présence.

L'autre jour... (jamais ma misère
N'enfonça dans mon cœur un trait plus douloureux,)
Sur des rochers aigus, deux enfants, dans leurs jeux,
Couraient au bord de l'onde amère...
Hélas! ils vivraient tous les deux,
Si j'avais appelé leur mère.

Espoir d'une famille entière,
La fortune et l'amour, au sortir du berceau,
Semblaient me préparer l'avenir le plus beau;
Mais, comme la vierge de pierre
Agenouillée à ce tombeau,
Je n'attends plus que la prière.

O nuit! triste dépositaire
De mes longues douleurs, de mes chagrins secrets,
Viens apporter du calme à ceux que tu distrais;
Quand tout est silence et mystère,
J'ai quelquefois moins de regrets.....

La feuille imprimée n'en contient pas davantage.

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement date du 1er avril 1826 pour un an, ou du 1er octobre de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de mars courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 1er avril prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 1er avril 1827

IIIe année. N° 48.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Oh! pour le coup, mes amis, vous m'avez donné cette fois, non pas une pénible, mais une longue et difficile besogne. Je suis sûr que vous auriez tous ri de bon cœur, si vous m'aviez vu devant mon bureau couvert de vos lettres classées par petits tas, griffonnant des notes sur chacune, et me grattant le front, dans l'embarras où j'étais de choisir entre telle ou telle. « C'est celle-ci... Non, c'est celle-là... Cependant cette petite phrase est bien jolie... Oui, mais voilà une pensée qui vaut mieux... Cependant c'est dommage de ne pas... Allons, je me contenterai d'un extrait. Ah! en voici une fort bien; pas assez bien, toutefois, pour être imprimée en entier... et malheureusement il n'y a pas de phrase à détacher... Cela mériterait pourtant mieux qu'une mention. Mais comment faire? Ma petite feuille n'est pas assez grande pour y mettre tant de choses; il faut à toute force choisir... » J'ai marmoté bien des mots de cette sorte, mes amis; et quoique nous soyons encore loin de la canicule, le fait est que j'ai été obligé de m'essuyer le front. Enfin, après bien des hésitations, des révisions, des consultations, voici, en mon âme et conscience, le résultat de ce grand travail, dont j'aurais mauvaise grâce à me plaindre, car j'y trouve une de mes plus agréables distractions.

Mes dernières questions, comme vous savez, étaient relatives à ma fable intitulée: *La Tourterelle, la Cigogne et le Coucou*. J'avais adressé les mêmes à tous mes correspondants, comme me paraissant être à la portée de tous les âges. Je ne m'étais pas trompé, car j'ai reçu de fort jolies réponses de mes plus jeunes abonnés, comme des plus avancés. Parmi celles de ces derniers, les deux lettres qui m'ont paru mériter décidément la préférence, sont celles de Mademoiselle *Caroline L....*, et de Mademoiselle *Sophie Ch.. ..*

Les voici:

« Mon bon Génie, il est difficile de rassembler à-la-fois un plus grand nombre de leçons de morale, qu'on n'en trouve dans votre charmante fable. En effet, la tendresse maternelle, la piété filiale y sont opposées à la froideur de l'égoïsme; et ce contraste, en faisant ressortir et chérir ces deux premières vertus, rend le vice encore plus odieux. Tous les jours, dans le monde, on rencontre de ces rapprochements qui, frappant plus fortement l'esprit, s'y gravent plus profondément. Sans doute, l'on aime et l'on admire la vertu pour elle-même; mais seule et isolée, elle est moins apréciée que lorsqu'elle s'exerce dans le vois-

nage du méchant. C'est alors qu'elle brille de tout son éclat; semblable à ces effets de lumière que l'on voit dans un tableau, et qui ressortent avec d'autant plus de vérité, que l'on a eu soin d'y opposer un côté d'ombre.

« Vous avez pu deviner d'avance, mon bon Génie, les sentiments de chacune de vos abonnées sur la conduite et le langage des trois personnages qui figurent dans votre fable. Accoutumée aux soins affectueux d'une mère, comment ne saurais-je pas aprécier la tendre prévoyance de la tourterelle? son abnégation d'elle-même, peinte d'une manière si ingénieuse par ce vers :

« Et pour moi, je n'ai faim que quand ils ont mangé?

« La conduite de la cigogne n'inspire pas moins d'intérêt; mais j'avoue que je trouve si naturel ce sentiment de la reconnaissance envers ses parents, que je crois qu'il y aurait presque de la vanité de ma part à admirer une manière d'agir que je me sens capable d'imiter sans effort.

« J'avoue que je suis embarrassée pour déterminer, entre la tourterelle et la cigogne, laquelle m'inspire le plus d'intérêt. Cependant, je pencherai pour la cigogne, car la tourterelle, du moins, heureuse au milieu de sa jeune famille, voit ses petits grandir et embellir à l'abri de son aile; tandis que la cigogne, sacrifiant sa jeunesse à son vieux père, voit s'écouler ses plus beaux jours loin des plaisirs de son âge, et ne peut même trouver de compensation dans l'espérance qui diminue toutes les douleurs, puisque chaque jour qui s'écoule rapproche le cruel moment d'une séparation, que ses tendres soins peuvent éloigner, mais qu'ils ne peuvent empêcher.

« Si j'eusse été présente, lorsque le coucou prononçait les derniers mots qui terminent la fable, je lui aurais répondu : Qu'il pouvait trouver *fort bon d'être sa seule affaire,* alors qu'il ne manquait de rien, mais que, quand viendraient les jours du malheur ou de la vieillesse, il sentirait tous les tourments de la solitude; qu'alors, mais trop tard, il regretterait de n'avoir aucune main amie pour le soulager dans ses souffrances; qu'alors il se repentirait de cet égoïsme qui, le rendant insensible aux malheurs des autres, l'empêche aujourd'hui d'être plaint de personne. Enfin j'aurais terminé, en lui disant qu'un bonheur partagé est doublé, tandis qu'une peine partagée est diminuée de moitié. « Caroline L...... »

« Mon bon Génie, le langage des trois oiseaux qui figurent dans votre jolie fable, me fait penser que la tourterelle représente la tendresse maternelle, la cigogne la piété filiale, et le coucou l'égoïsme.

« Je préfère la cigogne à la tourterelle, parce qu'elle prend soin de son père, de sa mère et des vieux oiseaux de son espèce. Étant si bonne fille, elle doit être bonne mère. La tourterelle est bien bonne pour ses petits; mais elle oublie ses parents, une fois qu'elle est grande, et ne songe qu'à ses enfants. La cigogne réunit les deux qualités.

« Voici, mon bon Génie, ce que j'aurais dit au coucou, si j'avais été là : Monsieur l'égoïste, vous vous trouvez heureux d'être seul; mais vous ne goûtez pas, comme la tourterelle, le plaisir d'avoir des enfants, de les soigner, de les voir grandir et profiter des bonnes leçons et des bons exemples qu'elle leur donne. Vous n'avez pas, comme la cigogne, le bonheur d'être reconnaissant; vous ne connaissez ni parents, ni amis, ni enfants, ni vieillards; vous ne songez qu'à vous, et vous croyez être heureux! Non, détrompez-vous : vous êtes un ingrat. Si vous devenez malheureux ou infirme, qui vous soignera? Vos parents, il est vrai, vous ont abandonné; mais vous avez abondonné vos bienfaiteurs : vous méritez d'être malheureux, de ne pas trouver un ami. Adieu; tâchez de profiter des conseils que je vous donne, et imitez les vertus de la cigogne. « Sophie Ch.... »

Je vais consacrer le plus d'espace possible à des extraits d'autres lettres de la première division, car j'en ai un bien grand nombre de fort intéressantes.

« Les actions, les paroles de la tourterelle me rappellent bien ma bonne mère. Que de soins n'a-t-elle pas prodigués à mon enfance? Pendant les différentes maladies qui ont affligé mon jeune âge, elle n'avait besoin de repos que lorsque je le goûtais depuis long-temps. Oh! qu'elle aurait bien pu dire de ses enfants :

« Et pour moi, je n'ai faim que quand ils ont mangé.

« J'espère que le langage de la cigogne ne me sera jamais étranger : tout y respire l'amour filial; elle s'occupe à soutenir les jours de son vieux père; quel bonheur! Puissé-je aussi plus tard soutenir ceux du mien, et lui rendre ce qu'il me donne aujourd'hui! *Son cœur palpite d'espérance; le mien battra de reconnaissance.* » (M. *Eugène R....*, à Beauvais.)

« La tourterelle m'a fait penser à mes parents, et bénir le ciel qui me les a donnés; mais puisqu'il faut dire quel est celui des trois personnages dont la conduite m'inspire le plus d'intérêt, je me décide pour la cigogne, parce que je peux entrer dans ses sentiments, parce que mon cœur me dit qu'à sa place j'agirais comme elle, et qu'un enfant est bien heureux, lorsqu'il peut dire, en parlant de son père :

« Quand je recevais tout de lui,
« Son cœur palpitait d'espérance ;
« Et quand je lui donne aujourd'hui,
« Le mien bat de reconnaissance. »

(M[lle] *Célinie de B.....*, à Caen.)

« Je me décide pour la tourterelle, parce qu'elle a soin de ses petits, sans en avoir reçu aucune preuve d'attachement et de reconnaissance. Au contraire, si la cigogne agissait autrement, elle serait une ingrate. N'est-ce pas le premier besoin que l'on éprouve, et un grand bonheur, que celui de pouvoir dédommager ses parents des soins et des peines qu'on leur à causés? »
(Mlle *Clémence de F...*, à Villebadin.)

« Je suis persuadée que si la tourterelle et la cigogne avaient eu moins de sollicitude et d'empressement à donner leurs soins, l'une à ses chers nourrissons, et l'autre à son père bien aimé, elles auraient répondu au coucou :

« Malheureux, qui fais consister le bonheur dans ton isolement! Tu pourras rester encore quelque temps dans cette illusion; mais lorsque l'âge aura amené les infirmités, tu sentiras que nul ne peut se suffire à soi-même, et tu réclameras peut-être en vain un secours auquel ta vie passée ne t'aura donné aucun droit. D'ailleurs, crois-tu donc qu'il soit pénible de donner des soins à des enfants qu'on chérit et à un père qu'on affectionne? Ce sont, au contraire, les plus douces jouissances que l'on puisse se procurer dans ce monde, et que tu n'auras jamais le bonheur d'éprouver. »
(Mlle *Antoinette R. de la M......*, à Marseille.)

« J'aurais dit au coucou : Allez, Monsieur, retournez à votre trou, y dormir tout à votre aise, libre de tous les soins de l'amitié; allez, vous ne valez pas la peine qu'on s'occupe de vous; on ne peut que vous plaindre et vous mépriser, car vous êtes malheureux par votre propre faute. » (M. *Louis Hermann*, à Mézières.)

« La conduite que je préfère est celle de la cigogne: je vois avec plaisir cette Antigone au long bec, se dévouer toute entière à son père. Nul autre sentiment ne peut toucher son cœur; lorsqu'elle n'est pas auprès de lui, elle est inquiète; aussi ne perd-elle pas son temps à discourir.... « (Mlle *Caliste B.....*)

« Je crois qu'il n'y a pas de devoir plus doux et plus agréable à remplir, que celui de rendre à nos parents, lorsqu'ils sont vieux, une partie des soins qu'ils ont pris de notre enfance. » (Mlle *Mathilde de la B.....*, à Nantes.)

« Sans affections tendres, on n'a point de jouissances vraies; et je pense que, si un être sensible perdait en même temps toutes ses affections, (ce qui n'est pas possible, car il y aura toujours des malheureux), il ne pourrait exister. » (Mlle *C. A.*, à Saint-Martin-le-Beau.)

« Il m'a semblé qu'il y avait, dans la conduite de la tourterelle, plus de désintéressement que dans celle de la cigogne. Cette dernière ne faisait que rendre à son père ce qu'il avait déjà fait pour elle, comme elle le dit dans ce vers:

« Je lui rends ce qu'il fit pour moi dans mon enfance.

« La tourterelle n'a que l'espérance de voir ses enfants ressembler à la cigogne. » (Mlle *Ernestine P.......*, à Montataire.)

« On prétend que lorsque leurs pères et mères (des cigognes) sont devenus vieux, il souffrent du froid, pendant l'hiver, à cause de la perte de leurs plumes. Les jeunes cigognes alors, les portent dans leurs nids, s'arrachant leurs propres plumes pour les couvrir, et vont chercher leur nourriture. » (Mlle *Ernestine H. de Saint-Y...*, à la maison royale de Saint-Denis.)

Je craindrais de tomber dans des répétitions trop nombreuses si je multipliais davantage ces extraits; je vais donc me borner à mentionner honorablement plusieurs autres lettres dont la plupart mériteraient mieux qu'une mention. Ce sont celles de

Mlle *Aline L.....*, de Baugé; Mlle *Euphémie de M.....*, à Osmond; M. *Adolphe Lindt;* Mlle *Ariane de C.....;* Mlle *Virginie B....*, de Metz; M. *Ambroise Beauchef*, de La Flèche; Mlle *Cécile de P.....;* Mlle *Emma H. de Saint-Y...*, à la maison royale de Saint-Denis; M. *Albert Patersi;* Mlle *Julie Ch ....;* Mlle *Angeline E....;* Mlle *Stéphanie de V....*, de Rouen; Mlle *Herminie G....*, de Lyon; Mlle *Jacqueline P.....*, de Maestricht: M. *Jules Guérin*.

Parmi les lettres de la seconde division, composée de mes plus jeunes correspondants, j'ai cru devoir placer au premier rang les deux suivantes:

« Mon bon Génie, la tourterelle est comme une bonne mère qui ne veut pas avoir de plaisir sans ses chers petits. Ce sentiment est bien peint dans ce vers: *Je n'ai faim que quand ils ont mangé.* C'est aussi comme cela que pense maman. Que je trouve la cigogne heureuse de pouvoir rendre à son vieux père ce qu'elle a reçu de lui pendant son enfance! Que je voudrais être en âge de rendre à mes bons parents tous les soins que je reçois d'eux chaque jour.

« Les anciens regardaient les cigognes comme sacrées; mais à Strasbourg et en Allemagne, où il y en a beaucoup, qui font leurs nids au-dessus des cheminées, on ne pousse pas cette idée si loin, et l'on croit seulement qu'elles portent bonheur aux maisons où elles s'établissent.

« Pour le coucou, il ne m'inspire point d'intérêt, car les égoïstes n'en inspirent jamais. J'ai été bien embarrassée pour choisir entre la cigogne et la tourterelle; cependant je préfère cette dernière, parce qu'elle ressemble à Maman. Comme la tourterelle, Maman se prive de bien des plaisirs pour rester avec nous, et préfère notre société à toute autre. Cepen-

dant, la cigogne n'est pas moins digne d'admiration pour ses bonnes qualités qui, je crois, ne se trouvent dans aucun autre oiseau.

« Si j'avais été là, quand le coucou proféra les paroles qui terminent votre jolie fable, je lui aurais dit: Vous n'êtes pas aussi heureux que vous le dites, car vous ne connaissez pas les douceurs de l'amitié. Vous n'avez ni parents ni amis, comme la cigogne dont vous vous moquiez tout-à-l'heure; quand vous serez vieux, vous n'aurez pas d'enfant comme elle, pour vous apporter votre nourriture; et tout cela, parce que vous êtes un égoïste.

« Aimée L......, de Strasbourg. Neuf ans et demi. »

« Mon bon Génie, la tourterelle est une bien tendre mère. Je trouve que c'est bien à elle d'avoir soin de ses enfants, et si j'étais à sa place, je ferais tout comme cela. Je trouve qu'elle ressemble à Maman, car elle nous aime de même. La cigogne a bien raison de soigner son vieux père. Quand mon Papa sera vieux, je le soignerai de mon mieux. Le coucou est un oiseau qui ne veut pas se donner de peine; il ne pense qu'à lui-même. Personne ne l'aimera; aussi il sera toujours malheureux. La cigogne m'intéresse le plus, parce qu'elle est reconnaissante du bien que son père lui a fait quand elle était petite.

« Si j'avais été là, j'aurais dit:

« Monsieur le coucou, vous n'avez pas soigné votre père, vous ne vous chargez pas de vos enfants, vous n'aimez que vous; vous n'aurez jamais d'amis, et quand vous serez vieux et malade, personne ne voudra vous soigner, et vous n'aurez pas le droit de vous plaindre.

« Lucie de P...., 10 ans. »

Mes plus jeunes correspondants se sont véritablement distingués cette fois, et presque toutes leurs lettres sont très satisfaisantes. Je n'en donnerai pourtant pas d'extraits, parce que ce sont toujours à-peu-près les mêmes choses dites en d'autres termes; mais je mentionnerai, comme très dignes d'être remarquées, les lettres portant les signatures suivantes:

Mlle *Amélie W.*, de Corbeil; Mlle *Léonie D....*, de Lyon; Mlle *Cécile de V.....;* M. *Barthélemy Lecarpentier*, de Honfleur; M. *Charles Boysset;* Mlle *Hermine de la B.....*, de Nantes; Mlle *Berthe B....*, de Châlons-sur-Saône; Mlle *Pauline de M....*, à Osmond; Mlle *Marie de M.....;* Mlle *Louise le M.....*, à Hennebon; M. *J. Chevalier;* M. *Louis Beauchef*, de La Flèche.

J'ai réservé, pour la citer à la fin, une petite lettre fort naïve, de M. *Anatole de T....*, qui m'a paru intéressante, à cause de l'extrême jeunesse de mon petit correspondant; il n'a que sept ans et demi:

« Mon bon Génie, la tourterelle a bien de la tendresse pour ses petits, de ne penser à elle qu'après s'être occupée d'eux.

« La cigogne a bien de la reconnaissance, pour rendre à ses vieux parents tous les secours qu'elle a reçus d'eux.

« Le coucou fait bien mal de ne penser qu'à lui, qu'à manger. Il fit une bien mauvaise leçon à ses compagnons, en leur disant: Reposez-vous si vous n'avez plus faim. La tourterelle fit bien de lui répondre: J'ai d'autres besoins; il faut que je porte ce repas à mes petits. Et la cigogne: J'ai aussi d'autres devoirs; il faut que je rende à mes parents ce qu'ils ont fait pour moi dans ma jeunesse.

« Je trouve que la tourterelle et la cigogne ont deux beaux caractères. Cependant, je préfère la cigogne à la tourterelle, parce qu'il vaut mieux prendre soin de ses vieux parents que de ses enfants. Je ne dis pas que ce soit mal d'avoir soin de ses enfants; mais on peut de temps en temps s'occuper d'eux, leur donner leur devoir à faire, et ensuite retourner satisfaire aux besoins de ses parents.

« Je dirais au coucou: qu'il n'est qu'un gourmand, et que, quand il fait des œufs, au lieu de les mettre dans le nid d'un autre oiseau, il devrait en faire un, et prendre la peine de les couver.

« Adieu, mon bon Génie, je vous embrasse bien.

« Anatole de T..., à Autun, 7 ans et demi. »

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est *étude*, dans lequel on trouve é, *tu* et *de*.

Plusieurs de mes correspondants l'ont devinée. Quelques uns se sont trompés, en y trouvant *étoile*; d'autres se sont aussi trompés, en prenant le mot *études* au pluriel. Je vais choisir, parmi les diverses explications qui m'ont été données, ce qu'il y a de mieux, afin d'en offrir une complète.

« *Mon premier* est la voyelle E.

« *Mon second*, le pronom TU. J'aime beaucoup à le prononcer; il me fait penser à Papa et à Maman, et à l'amitié que j'ai pour eux. » (Mlle *Emma de Saint-Y..*)

« *Le troisième* est l'article indéfini DE. Il y a cependant des personnes qui n'admettent DE que comme une préposition. » (Mlle *Cécile de V....*)

« On appelle ÉTUDE une application constante à tout ce que l'on peut apprendre. J'ai lu quelque part que l'étude était la vie de l'esprit; en effet, c'est une nourriture propre à l'âme. Louis XIV demandait un jour au duc de Vivonne, quel avantage il retirait de toutes ses lectures. « Sire, répondit-il, elles font à mon « esprit ce que vos perdrix font à mes joues. » Quels avantages l'étude ne procure-t-elle pas? Elle orne l'esprit, donne le goût des choses solides, et nous offre un délassement agréable. C'est le livre classique de tous les âges. » (Mlle *Clémence de F...*)

« L'étude est, après la vertu, ce qui contribue le plus au bonheur de la vie. Quelle jouissance, quand par son application à l'étude, on a satisfait ses parents! Plus tard, l'étude sauve de l'ennui; par elle nous parvenons à triompher de mauvaises habitudes; avec elle nous défions le malheur; elle nous fait oublier l'ingratitude du sort; et quand on ne tire pas vanité du savoir qu'a procuré l'étude, elle donne le moyen de se rendre agréable aux autres, de les intéresser et de s'en faire aimer. » (Mlle *Aline L.....*)

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 8 avril 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe année. N° 49.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

Parmi les diverses questions qui m'ont été faites depuis quelque temps, il en est une dont j'ai ajourné la solution, parce que je sentais bien qu'elle serait peu à la portée d'un grand nombre de mes lecteurs. Cependant je crois pouvoir la rendre intelligible, au moins pour tous ceux qui ont acquis quelques notions de la sphère. La question est ainsi conçue :

Pourquoi règle-t-on maintenant les pendules au temps moyen, de préférence au temps vrai? et quel avantage peut-on en retirer?

Ceux d'entre vous qui ont étudié la sphère, mes amis, savent que le jour est mesuré par la révolution que fait la terre sur elle-même. Le temps employé à cette révolution, est divisé en vingt-quatre heures qui forment une journée. 365 jours 5 heures 48 minutes 48 secondes, font le temps nécessaire pour que la terre opère une de ses révolutions autour du soleil, et ce temps est la mesure de l'année. Or, vous savez encore que la terre, en tournant autour du soleil, décrit une ellipse, et non pas un cercle, d'où il résulte qu'elle n'est pas toujours à la même distance de cet astre, qu'elle s'en rapproche pendant une partie de l'année, et s'en éloigne pendant une autre partie. Vous savez aussi que la terre tourne sur elle-même dans une position inclinée au plan de l'ellipse qu'elle décrit. Eh bien, il résulte, de ces deux circonstances, une petite irrégularité dans les heures indiquées par la position du soleil; c'est-à-dire que le temps qui s'écoule entre le passage de notre méridien sous le soleil, d'un jour à l'autre, n'est pas constamment le même. Ce moment du passage du méridien sous le soleil, est ce qu'on appelle *midi*, qui signifie *milieu du jour*. Pendant trois mois, ce moment avance un peu chaque jour; pendant trois mois ensuite, il retarde; puis, il avance encore pendant les trois mois suivants, et retarde de nouveau pendant trois autres mois. La somme de cette avance ou de ce retard, pendant sa durée de trois mois, est d'environ un quart-d'heure. On a donné le nom de *temps vrai*, au temps indiqué par le soleil; mais vous concevrez sans peine, d'après ce que je viens de dire, que cette dénomination est inexacte. En effet, ce ne peut pas être le *temps vrai*, que celui qui donne ainsi des heures inégales et variables d'un jour à l'autre. Il eût été beaucoup plus juste de l'appeler *temps apparent*. Vous concevez de même qu'une montre ou une pendule bien réglée, c'est-à-dire ayant un mouvement parfaitement égal

et régulier, ne peut pas marcher d'accord avec ce temps prétendu *vrai*, avec les heures indiquées par le cadran solaire. Aussi, lorsqu'on réglait, il n'y a pas long-temps encore, les horloges publiques sur le *temps vrai*, était-on obligé d'y toucher tous les jours, pour les mettre à l'heure.

Ce qu'on appelle le *temps moyen*, qui est la division régulière et précise de l'année en jours égaux, et du jour en heures égales, devrait être appelé le *temps vrai*, car la marche du temps ne varie pas comme la position de la terre relativement au soleil; cette marche est toujours la même, toujours uniforme, et ce qui est *vrai*, c'est que les heures, aujourd'hui, doivent être ni plus ni moins longues qu'hier. Vous allez donc comprendre qu'en règlant les horloges sur le *temps* appelé *moyen*, on obtient l'avantage de n'être pas obligé de les toucher chaque jour pour les remettre à l'heure du soleil, et celui d'avoir des indications uniformes, lorsque les pendules ou montres sont bonnes et bien réglées; ce qui n'empêche pas qu'en dernier résultat, la somme du temps ne soit la même. Seulement, les horloges n'ont pas suivi, dans ce cas, les variations du soleil; elles ont mesuré, non pas la marche et les mouvements de la terre, mais la marche du temps lui même.

Du reste, il est toujours très facile de connaître le rapport du *temps vrai* au *temps moyen*, par un calcul fort simple. On dresse à cet effet des tables qui sont entre les mains de tous les horlogers.

Je ne sais si je me suis fait bien entendre; j'y ai mis tous mes soins, et ne vois aucun moyen de rendre cette explication plus simple et plus claire. J'en demande pardon à ceux de mes lecteurs qui ne pourront pas la comprendre; il fallait bien que je répondisse.

Dans le nombre des questions qu'on m'a adressées en répondant à mes dernières, j'en trouve plusieurs qui me sont faites sûrement par de nouveaux abonnés, car elles ont pour objet des matières que j'ai déjà traitées dans les premières années de cette correspondance. Ainsi, l'on m'a demandé un article sur les *papillons;* on m'a demandé ce que c'est que l'*éponge*, ce que c'est que le *corail*. Ceux qui ont la collection entière du Journal, savent que j'ai parlé de toutes ces choses. Il me reste encore trop de sujets non moins intéressants à traiter, pour que je revienne sur ceux dont je me suis déjà occupé.

Voici une autre question à laquelle je puis encore répondre aujourd'hui :

Qu'est-ce que le SPATH FLUOR?

On nommait ainsi autrefois, et quelques minéralogistes appellent encore de ce nom, une substance minérale produite par la combinaison de la *chaux* avec un *acide* qui est l'*acide fluorique*. Cette combinaison donne naissance à un corps que les minéralogistes modernes nomment aujourd'hui *chaux fluatée* ou *fluate de chaux*. Il se présente en très beaux cristaux, ayant la forme d'un cube, quelquefois d'un assez gros volume, ou en masses cristallines, brillant des plus riches couleurs. Le violet, le rouge, le jaune y dominent particulièrement, et souvent y sont entremêlés de manière à produire les effets les plus agréables à l'œil. Cette substance est assez dure et peut recevoir un très beau poli. Aussi les arts s'en sont-ils emparés pour l'élaborer de diverses façons. On en fait des vases, des coupes, et d'autres objets d'ornement, dont la matière ne le cède à aucune, sous le rapport de l'éclat, et qui n'ont d'autre inconvénient que leur fragilité. C'est en Angleterre, dans le Derbyshire, qu'on trouve les plus beaux et plus volumineux cristaux de *chaux fluatée*.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Un amusement qui peut nuire à autrui, ou seulement lui causer quelque chagrin, n'est jamais innocent.

Les nuances sont bien insensibles de la malice à la méchanceté. On a tort de rire de la première, comme on le fait trop souvent; car il ne faut jamais encourager ce qui a quelque ressemblance avec le mal.

J'aime beaucoup la bonne plaisanterie, mais pas du tout les mauvais plaisants.

UN POISSON D'AVRIL.

Voici, mes amis, une petite anecdote que je voulais vous raconter dimanche dernier, mais que j'ai ajournée pour ne pas usurper la place réservée à vos jolies lettres.

Eudoxe, enfant de douze ans, joignait à beaucoup d'intelligence, d'aptitude, de bonté et de grâce, une simplicité et une candeur qui ne lui permettaient pas de soupçonner dans les autres une mauvaise intention. Cette disposition pouvait sans doute l'exposer à quelques mécomptes, le rendre dupe quelquefois de sa naïve confiance; mais aussi, elle en faisait un enfant bien aimable, et ne pouvait manquer de lui procurer l'estime et l'affection de tous les cœurs honnêtes. Eudoxe était entré depuis peu de temps dans une pension, où se trouvait un autre jeune garçon de son âge, spirituel, assez bon enfant, mais espiègle

autant que possible, et ne sachant guère résister à une inspiration maligne. Celui-ci amusait souvent ses camarades par des saillies piquantes, ou par des tours d'espièglerie; mais comme c'était toujours aux dépends de quelqu'un qu'il faisait rire les autres, chacun de ses succès en ce genre lui coûtait un ami. Cet écolier se nommait Richard. Or, vous le devinez déjà sans doute, il n'avait pas tardé à remarquer la simplicité et l'espèce de crédulité d'Eudoxe, qui lui parut un excellent sujet à mystifier. Ce fut le premier d'avril qu'il choisit pour exécuter ce beau projet, et donner, comme on dit, un poisson d'avril à son innocent camarade.

Le 31 mars au soir, il aborda Eudoxe avec un air de confiance et de mystère. « Eudoxe, lui dit-il, dors-tu bien fort, la nuit? — Pas mal. Mais pourquoi me demandes-tu cela? — Oh! c'est que je suis bien inquiet. — Et de quoi? — C'est mon tour de sonner cette nuit *le premier du mois*. — Comment? — Tu ne sais donc pas?... Ah! c'est vrai, il n'y a que trois semaines que tu es ici. Tous les premiers de mois, à une heure du matin, un élève doit sonner la cloche pendant cinq minutes, afin d'avertir les autres de faire leur examen de conscience du mois précédent. — Bah! voilà un drôle d'usage! — Oh! je crois que cela ne se fait qu'ici; mais enfin c'est mon tour de sonner, et si je dors au lieu de m'acquitter de cette tâche, je serai pour huit jours en retenue. — Eh bien, que pourrais-je faire pour toi, Richard? — Si tu étais sûr de ne pas t'endormir, et si tu voulais sonner à ma place, tu me rendrais bien service. — Très volontier, mon ami: rien ne me sera plus facile que de veiller jusqu'à une heure; je penserai à Papa, à Maman, à ma sœur, à notre maison, et ces souvenirs là ne peuvent manquer de me tenir éveillé. Dors en paix, et compte sur moi. »

Richard remercia Eudoxe, et lui serra la main, avec une petite perfidie fort peu innocente. On se couche paisiblement, comme de coutume. Eudoxe veille dans son lit, en songeant à la maison paternelle. Il compte toutes les heures; minuit, minuit et demi, minuit trois quarts! Eudoxe se lève tout doucement, descend jusques dans le vestibule où pendait la corde de la cloche, et au moment où l'horloge frappe une heure, il se suspend à cette corde et fait retentir la cloche, d'une manière aussi effrayante qu'inaccoutumée à pareille heure.

Je vous laisse à penser le désordre qui s'opéra soudain dans toute la maison. Maîtres, élèves, domestiques, en un moment tout est sur pied. Les uns croient que le feu a pris dans quelque partie de l'établissement, d'autres que des voleurs s'y sont introduits. Les écoliers à moitié endormis se frottent les yeux; ceux-ci s'habillent à la hâte, ceux-là se cachent épouvantés sous leurs couvertures; Richard et ses voisins de dortoirs, mis au fait par lui, se meurent de rire. On va, on vient, on court, on monte, on descend; on trouve enfin le pauvre Eudoxe tirant la corde en conscience, et tenant sa montre à la main pour ne sonner ni plus ni moins de cinq minutes. Au mouvement qui se fait de toute part, à l'aspect de tant de personnes effrayées et accourant en chemise, et sur-tout au ton sévère dont le chef de l'institution lui adresse la parole en le saisissant par le bras, notre sonneur ne pouvait s'abuser plus long-temps sur la petite noirceur de son camarade. Il était simple, mais non point sot, et le trait de lumière venait de frapper son esprit. « C'est un mauvais tour de Richard, pensa-t-il. On va se moquer de moi; allons, j'en prendrai mon parti, et j'espère au moins qu'on ne me punira pas, car il m'est aisé de me justifier. »

Emmené dans la chambre du chef de l'institution, Eudoxe fut soumis à un interrogatoire qui n'avait rien de bien embarrassant pour un enfant sincère et naïf comme il l'était. Eudoxe avoua ingénument ce qui s'était passé entre un camarade et lui; mais lorsqu'on lui demanda de nommer ce camarade, il s'y refusa avec une fermeté respectueuse. « Je vous préviens, lui dit son maître, que si vous ne me dites pas qui vous a joué ce tour, vous subirez vous-même la punition qu'il a méritée, vous serez privé de toute récréation pendant huit jours, et de sorties pendant quatre mois. — Je me soumettrai à tout, répondit Eudoxe, plutôt que de commettre une délation qui ressemblerait en ce moment à une vengeance. — Allez vous coucher, dit le maître avec un accent moins sévère; allez vous coucher, nous reparlerons de cela demain matin. »

Le lendemain, en paraissant à la salle d'étude, Eudoxe qui s'attendait un peu à être un objet de risée pour ses camarades, ne montra cependant aucun embarras. Il souriait lui-même à ceux qui riaient en le regardant, et lorsqu'il passa auprès de Richard, il eut soin de lui dire bonjour, sans faire aucun geste, aucun mouvement qui pût indiquer le moindre ressentiment. Il y avait peu d'instants qu'on était au travail, lorsque le maître parut avec un air grave. « Messieurs, dit-il, vous savez tous ce qui s'est passé cette nuit. Le trouble qu'Eudoxe a jeté dans la maison, est le résultat de l'abus que l'un de vous a fait de la simplicité de ce nouvel élève. Les conséquences en vont être sérieuses pour lui, car il subira la punition que mériterait le coupable, puisqu'il refuse de me le faire connaître. » A ces mots, toute la classe qui avait cessé de rire, tourna sur Eudoxe un regard plein d'intérêt et d'admiration. Un élève s'élance hors de son banc et vient se jeter dans les bras d'Eudoxe; c'était Richard. « Monsieur, dit-il en se retournant vers le

maître, voici le coupable! Ma plus grande faute n'est pas d'avoir troublé l'ordre de la maison, mais bien d'avoir trompé et compromis un camarade si bon et si généreux. Punissez-moi, je l'ai mérité. — Grâce! grâce pour tous les deux! s'écria toute la classe; grâce! Richard est corrigé. — Je l'espère, dit le maître ému; et si je suis l'exemple d'Eudoxe en pardonnant, j'aime à croire que vous le suivrez aussi, en ce qu'il vous montre de franc, d'inoffensif et de généreux. »

LES ARAIGNÉES.

FABLE.

Dans un grenier, deux araignées
Vivaient paisiblement, sans crainte et sans tracas :
C'était là qu'elles étaient nées,
Qu'elles avaient grandi, que, depuis deux années,
Elles avaient pris dans leurs lacs
Six cents mouches infortunées.
Contre un vieux chassis vermoulu
Leurs deux toiles étaient voisines,
Et comme, dans ce lieu, ni balais, ni houssines
Depuis deux ans n'avaient paru,
De leur existence ignorée
Rien n'y troublait la douce paix,
Si ce n'est quelquefois le souffle de Borée
Qui, pénétrant dans leurs filets,
En rompait quelque maille aisément réparée.
Du reste, repos, sûreté,
Compagnie agréable, amitié, confiance,
Et bonne chère en abondance :
Qui de semblables biens ne se fût contenté?
Qui? Vous peut-être la première,
Oui, vous, lectrice, en vérité,
Vous, qui d'un pauvre insecte allez, d'un ton sévère,
Blâmer la curiosité.
Hélas! c'est ainsi que nous sommes,
Tout prêts à condamner de simples animaux,
A les accuser de leurs maux,
Quand ils ne font pas pis que ce que font les hommes!
Vous saurez donc qu'un soir, en montant vers les cieux,
Un léger fils d'Éole, aux ailes émaillées,
S'avisa d'apporter des sons harmonieux
Qui firent ouvrir de grands yeux
Aux fileuses émerveillées.
Ces accords ravissants parvenaient du premier
Au grenier;
C'étaient ceux que les doigts de la jeune Phœdore
Tiraient de sa harpe sonore.
« O ma sœur, quel enchantement! »
Dit notre plus jeune araignée;
« N'en êtes-vous pas étonnée?
« Quelle voix ou quel instrument
« Peut produire ce chant magique,
« Ces accents si purs et si frais?
« Je n'y tiens pas; allons écouter de plus près,
« Car je suis folle de musique.
« — Si ce plaisir vous est si doux,
« Descendons, dit la sœur aînée;
« Mais n'avançons pas trop, et prenez garde à vous!
« Au grenier nous sommes chez nous;
« Ailleurs, on reçoit mal une pauvre araignée.
« — Oh! vraiment, je le sais fort bien;
« Mais j'ai bon pied, bon œil, et ne redoute rien. »
Tout en disant ces mots, le long de la muraille
Nos deux insectes descendaient;
Et quand par fois ils rencontraient
Quelque obstacle à leur marche, aussitôt une maille
De leur légère soie, au plâtre s'attachait,
S'alongeait, et les suspendait.
Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent,
Et quelques instants s'arrêtèrent
Sur la fenêtre d'un salon
Brillant, illuminé, d'où provenait le son.
« Garde-toi bien d'entrer! » dit alors la première;
Mais l'autre ne l'écoutait pas,
Et déjà courait à grands pas
Vers la musique, la lumière,
Et vers sa propre perte, hélas!
Non contente de se suspendre
A quelque draperie, ou corniche, ou feston,
Étourdie, oubliant qu'elle est dans un salon,
Elle avance, et pour mieux entendre,
Droit sur la harpe, sans façon,
Elle s'avise de descendre.
Phœdore pousse un cri, son accord s'interrompt,
Un bras s'étend, le fil se rompt;
Notre imprudente audacieuse,
Au plafond vainement se voudrait élancer,
Tombe, et va se faire écraser
Sous une botte officieuse.
Témoin de son sort malheureux,
Sa triste sœur s'en fut raconter l'aventure
Aux autres habitants de sa demeure obscure.
Quel effet pensez-vous que produisit sur eux
Une leçon, hélas! si dure?
Elle ne guérit pas l'esprit des curieux,
Et dès le lendemain, dans le salon critique,
Maint insecte alla s'exposer,
Pour entendre aussi la musique,
A se faire encore écraser.

L. P. J.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Puisqu'on répond si bien aux questions que je fais sur mes fables, je vais encore, mes amis, vous en proposer aujourd'hui du même genre. Je vous prie donc de vouloir bien me dire :

1°, *Quel sens moral on peut tirer de la fable que vous venez de lire?*

2°, *Ce que vous pensez de la conduite de mes deux araignées?*

3°, *Ce que vous pensez de la conduite de celles qui ont été s'exposer à être écrasées comme la première, dans le salon de musique?*

Grands et petits traiteront ce sujet, chacun à sa façon. J'attendrai vos réponses jusqu'au dimanche 29 de ce mois; et je vous préviens que ces questions sont les dernières, avant le prix de semestre que je dois donner au commencement de mai, pour les meilleures réponses faites depuis le 1er novembre dernier.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 15 avril 1827.

IIIe année. N° 50.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA SÈVE.

J'ai devant les yeux, mes amis, sous la fenêtre près de laquelle je vous écris, des touffes de lilas et de chèvrefeuille qui verdissent et montrent déjà les boutons de leurs fleurs prochaines; à quelques pas de là, un tilleul commence à déployer ses petites feuilles d'un vert tendre; et plus loin j'aperçois un prunier couvert de fleurs légères, blanches comme la neige; mon grand peuplier verdoie aussi; dans quelque temps, ce sera le tour des acacias; voici décidément la belle saison. Quelle charmante nouvelle! quel délicieux spectacle! que le printemps est doux! que le soleil est beau! comme le jeune feuillage des arbres est frais et riant! Nous nous sommes plaints de la neige, de la pluie, des frimats; eh! mes amis, sans ce contraste, jouirions-nous aussi bien du retour des beaux jours? sans les matinées brumeuses et les sombres soirées de l'hiver, aurions-nous tant de plaisir maintenant à voir le soleil se montrer plus diligent d'un jour à l'autre, nous amener de brillantes matinées, et prolonger des soirées où la nature paraît si belle? Oh! celui qui a tout fait est sage et bon! Jouissons de toutes ses œuvres; et pour en mieux jouir, pour les mieux admirer, examinons-les d'aussi près qu'il a permis à notre intelligence de le faire.

Quelle puissance vient rendre graduellement la vie à ces arbres dont les branches dépouillées présentaient, il n'y a pas plus d'un mois, l'image de la mort? où ont-ils puisé cette vigueur soudaine? comment poussent-ils de nouveaux bourgeons? comment ces bourgeons se développent-ils en rameaux et en feuillage? quelle est la substance qui les nourrit, qui les fait croître et se revêtir ainsi chaque année d'une verdure renaissante? C'est la *sève*.

Les racines des végétaux sont munies de petites fibres très déliées, qui se terminent par des espèces de bouches jouissant de la faculté d'aspirer. Au moyen de ces organes, lorsque la terre, réchauffée par les premiers feux du printemps, se ramollit, les racines des plantes, qui sont plongées dans son sein, y pompent l'humidité dont elle est imprégnée. Cette humidité est chargée de différents sucs propres à nourrir la plante, et dont le mélange avec l'eau forme un liquide sans couleur, qui monte dans la tige et se répand dans les branches, en suivant le cours des vaisseaux dont la plante est pourvue, et qui sont comme ses veines. Ce liquide est la *sève*; c'est elle qui élaborée dans le sein des végétaux, comme les aliments dans le corps des animaux, se transforme en organes, nourrit la plante et fournit à son accroissement. Chaque année, elle recouvre la tige de l'arbre d'une

couche nouvelle qui se forme au-dessous de l'écorce, elle donne la matière des jeunes pousses et du nouveau feuillage. Pendant l'hiver, les vaisseaux sont gorgés de ce liquide; mais il y est épais et stagnant; le printemps, en ramenant la chaleur, détermine aussitôt l'ascencion des sucs dont la tige semblait être obstruée. La force avec laquelle cette ascencion s'opère est considérable; on a fait des expériences qui ont prouvé qu'elle peut balancer la pression exercée par une colonne d'eau de plus de trente-trois pieds de hauteur. Mais ce n'est pas là le seul phénomène étonnant que présente ce fluide. Après avoir été pompée par les racines, après avoir parcouru, dans sa marche rapide et puissante, la tige, les branches et les petits rameaux de l'arbre, après y avoir répandu les sucs nourriciers qu'elle contenait, la *sève* arrive enfin aux feuilles. Ici s'opèrent des phénomènes d'un autre ordre. Les feuilles et les parties vertes sont les organes de la transpiration végétale. Par les pores dont ces organes sont pourvus, la *sève* se débarrasse de l'eau qu'elle avait en surabondance, et des principes qui sont devenus étrangers ou inutiles à la nutrition du végétal. En même temps que ce dégagement a lieu, les feuilles pompent à leur tour d'autres substances qui se trouvent répandues dans l'air atmosphérique. Ainsi, tandis que la *sève* perd, par la transpiration des feuilles, une partie des principes qui la constituaient d'abord, elle éprouve une élaboration particulière et acquiert des qualités nouvelles. Alors, suivant une route inverse de celle qu'elle à parcourue, elle redescend, des feuilles vers les racines, en parcourant d'autres vaisseaux. Le mouvement de la *sève* dans les végétaux n'est pas, comme vous le voyez, sans quelque analogie avec la circulation du sang dans le corps des animaux.

Je viens de vous dire qu'il se fait une sorte de transpiration par les pores des feuilles des végétaux. C'est en général sous la forme de vapeur que l'eau rejetée par cette transpiration, s'exhale dans l'atmosphère. Cependant, lorsqu'elle est très abondante, elle forme sur les feuilles de petites gouttelettes, qui se réunissent quelquefois en une seule d'un assez gros volume.

La transpiration des végétaux et l'absorbtion qu'ils opèrent de certains principes répandus dans l'atmosphère, exercent une salutaire influence dans les lieux où ils sont abondants. Ils assainissent et purifient l'air, du moins pendant le jour; car il paraît qu'après le coucher du soleil et en l'absence de la lumière, ils exercent une action toute contraire. Ainsi, le séjour sous les arbres, pendant le jour, est très sain, mais il ne l'est pas également pendant la nuit. Cela est au reste assez bien ordonné ainsi, car c'est sur-tout pendant les heures où le soleil darde ses rayons, que l'ombrage des bois est utile et attrayant. Cette vertu salutaire des plantes n'est pas toutefois sans exceptions, et vous avez sans doute entendu dire qu'il existe, dans certaines contrées, des arbres qui n'offrent au voyageur qu'une ombre perfide, sous laquelle on ne peut se reposer et sur-tout s'endormir impunément.

La circulation de la *sève*, la transpiration et l'aspiration des feuilles, ne sont pas les seules fonctions vitales des végétaux qui aient quelque rapport avec celles des animaux. Les végétaux ont aussi des excrétions. Les matières dont la *sève* se débarrasse ainsi, et qui sont rejetées par certaines parties de certaines plantes, sont des résines, de la cire, des huiles, des matières sucrées, de la manne, etc.

Je ne terminerai pas cet article sans vous dire, mes amis, que ce moment de l'année est très favorable pour observer la *sève*, si vous en êtes tentés. Vous avez peut-être déjà remarqué que, dans cette saison, l'écorce se détache très facilement du bois; peut-être même en avez-vous profité, comme je faisais quand j'étais écolier, pour construire de petits sifflets avec des jeunes branches de saule ou de tilleul. Entre l'écorce et le bois, vous avez dû trouver une liqueur assez abondante, très douce au toucher, et dont la présence facilite la séparation de ces deux parties; c'est cette liqueur qui est la *sève*.

LA CONTRADICTION EXPLIQUÉE.

Sidonie Pervenche, fille d'un peintre français mort en Russie, depuis plusieurs années, reçut un jour de sa tante, mistress Seymour, la lettre suivante datée de Londres :

« Ma chère Sidonie,

« Ton desir de quitter la peinture pour la musique m'étonne et m'afflige d'autant plus que, jusqu'à ce jour, je n'avais remarqué dans ton caractère aucun symptôme d'inconstance, ni de caprice. Permets à ta meilleure amie de combattre une résolution qu'elle ne saurait approuver.

« Je veux d'abord t'opposer à toi-même : « Ma tante, « me disais-tu, quelque temps après la mort de mon « pauvre frère, vous êtes trop bonne de vouloir me « donner deux maîtres. Les beaux arts sont jaloux; « je suis fille d'un peintre; j'aime la peinture; on m'y « trouve des dispositions; laissez-moi m'y consacrer « toute entière. » Tu t'en souviens, je combattais alors ton desir; je me faisais l'avocat du piano; je t'engageais à suspendre seulement les leçons de M. Zimmerman; mais tes progrès rapides dans le paysage, les charmantes études que tu me fis passer à Londres, les suffrages de plusieurs artistes anglais, qui présageaient un peintre, en voyant tes ouvrages, me déterminèrent enfin au sacrifice. C'en était un, Sidonie;

tu sais que j'aime beaucoup la musique; ta voix est agréable, et je n'avais pas perdu l'espoir de revoir un jour ma chère France.

« Mais quitter la peinture! aujourd'hui que ton talent se prononce, qu'il peut assurer ton avenir! quand depuis quatre ans au moins, tu as totalement abandonné la musique! Songes-y donc, ma chère amie, il te faudrait des études immenses, revenir aux gammes, aux exercices, et dévorer l'ennui du solfége, pour réparer le temps perdu.

« Enfin, ma Sidonie, si ton propre langage et mes réflexions ne suffisent point, pour te convaincre, j'emprunterai la voix chérie de ton père; voici la lettre qu'il m'adressait, de Saint-Pétersbourg:

« Avant toute chose, ma sœur, il faut donner un « maître de dessin à votre fille. Hélas! sans la cruelle « destinée qui sépare trop souvent ceux qui s'aiment « le mieux, j'aurais eu tant de plaisir à lui montrer « moi-même! je l'aurais mise, avec Sidonie, à la tête « d'une boite à couleurs. Oh! qu'elles m'auraient « barbouillé de papier! comme je leur ferais voir, « aimer, étudier, admirer..... estropier la nature! j'en « ferais des peintres, ma sœur; vrai comme je m'ap- « pelle Pervenche, vrai comme je m'ennuie à Saint- « Pétersbourg, vrai comme je brûle de retourner à « Paris, près de Charlotte et de ma pauvre fille. Sœur! « sœur! les roubles russes, les palais, les pelisses ne « valent pas mon petit atelier de la rue Cadet. Au « moment où je vous parle, je donnerais le cordon de « Saint-Wladimir, de Sainte-Anne, de tout ce qu'on « voudra, pour un ruban de Sidonie!

« Oh! vous êtes une mélomane, ma chère sœur; je « suis sûr que Fanny roule déjà sur le clavier des « petits doigts charmants, que le crayon n'a point « encore noircis. Je vous vois tourner la page, je vous « entends crier: *Fa naturel!* la main gauche donc, « Fanny! ton sol! compte tes mesures!.... Et la pauvre « petite ignore encore, hélas! ce que c'est que l'ombre « et le clair, le reflet, la demie teinte et l'ombre portée!

« Écoutez-moi, ma sœur, je vais tâcher de vous « parler raison. Parmi les talents agréables qui con- « viennent aux jeunes personnes, les arts du dessin « sont peut-être ceux dont le goût se conserve le plus « long-temps. On peint, on dessine encore, lorsqu'on « ne chante plus; et telle abandonne son piano, sa « guitare ou sa harpe, qui reste fidèle à sa palette. « Dans les jouissances que procure la musique, il sem- « ble que l'amour-propre réclame une plus grande « part: l'air qu'on chante, le morceau qu'on joue, on « les a long-temps étudiés, quelquefois même sans « beaucoup de plaisir; souvent c'est moins pour soi « que pour les autres qu'on fait de la musique; sou- « vent les suffrages flatteurs, les applaudissements de « l'auditoire caressent plus agréablement l'oreille du « virtuose, que les sons mélodieux qu'il tire de l'ins- « trument. Mais pour trouver du plaisir à peindre, il « n'est besoin ni de témoins, ni de suffrages. Le jour « où l'on peut, à souhait, voir éclore sous les pin- « ceaux un paysage riant, grave, ou mélancolique, « un bocage, une forêt, une fontaine, un fleuve, ou « la mer, l'imagination voyage sur la toile, et ses « voyages sont pleins de charmes. Est-on las du luxe « et du monde? on crée une solitude, on se construit « une chaumière. Ces rêves qui cessent d'être fugitifs, « ces projets qui se réalisent, sont douce chose dans « la vie où tant de rêves s'évanouissent, où tant de « beaux romans deviennent de tristes histoires! En- « fants de l'air, les sons se perdent; ils vont mourir « dans l'élément qui leur donne l'être; vagues et fu- « gitifs, les souvenirs de la mélodie survivent à peine « à la dernière vibration sonore. Les créations du « peintre demeurent; elles conservent sa pensée et « quelquefois transmettent sa mémoire aux siècles à « venir. Qu'il est doux de repasser ses voyages, ses « souvenirs, ses compositions, dans un vieux cahier « de croquis! il vous parle, il vous raconte vos sen- « sations, vos plaisirs, votre histoire: voilà le vieux « saule du jardin de mon père..... voilà l'entrée de sa « bibliothèque..... il y avait là de beaux peupliers qui « sont abattus..... cette vieille tour est aujourd'hui « tombée..... O puissance d'un art enchanteur! une « feuille légère conserve un monument, qui sans elle « eût bientôt péri dans la mémoire des hommes. Mais « que vais-je te conter? ne suis-je pas en Russie, par « trente degrés de froid? Sœur, j'ai là ton portrait et « celui de Charlotte: tu m'entends. »

« Je n'ajouterai rien à la lettre de de ton père. Promets-moi de me la renvoyer; c'est mon bien, Sidonie; j'ai si peu de lettres de mon pauvre Georges!

« Adieu, Sidonie, je t'embrasse, ainsi que ta mère. Tu ne veux plus quitter la peinture, n'est-ce pas? Je t'embrasse encore..... et Fanny donc! cent fois.

« Caroline Seymour née Pervenche. »

A quelque temps de là, mistress Seymour reçut de Sidonie la réponse qu'on va lire:

« Ma chère tante,

« Merci! oh! merci de la lettre de mon père! Que j'ai pleuré en la copiant! Je vous la renvoie donc. Ma mère ne l'a point lue..... Hélas! pardon, ma tante, je pleure encore..... Ma mère, ma pauvre mère! elle ne la lira pas..... elle ne..... ma mère, votre sœur, elle ne..... elle ne lira plus..... elle a perdu les yeux!..... Allons, passez ces trois lignes, car l'encre coule et se mêle; je ne vois plus ce que j'écris; je reprendrai ma lettre plus tard.....

« Je suis à vous, ma tante. Quand je vous ai priée de me rendre un maître de musique, je pressentais

mon malheur: on disait que la maladie était grave; je voulais vous cacher mon effroi. Cependant, j'espérais encore. Mais, depuis huit jours, tout espoir est perdu: nuit profonde! éternelle! chère maman! « C'est « fini, ma fille, me dit-elle; je ne vois plus rien main- « tenant; rien, que le ciel et toi. Oh! je te vois tou- « jours, je te vois là, dans mon cœur..... Où es-tu « Sidonie? »

« Que voulez-vous, ma tante, que je fasse de mes pinceaux? ma boite est fermée; mes études, mes tableaux sont cachés. Qu'ai-je besoin de talent, de succès? Je ne veux pas qu'on dise devant ma mère: *Ah! c'est joli!* Je travaille à mon piano, tout le temps qu'elle n'a pas besoin de mon bras. Adieu, je vous embrasse, ainsi que Fanny. J'attends votre réponse, pour rappeler monsieur Zimmerman.

« Sidonie Pervenche. »

A. D.

VARIÉTÉS.

Je connais deux petits garçons dont les sentiments élevés et généreux, se manifestent de bonne heure. Ce sont deux frères qui reçoivent ensemble les leçons du même maître. L'aîné vient de faire une longue maladie qui a interrompu ses petites études et l'a mis un peu en arrière. Pendant ce temps, son frère a fait des progrès qui lui ont donné une telle avance, qu'il y a quelques jours, lorsque tous deux ont préparé une page d'écriture pour en faire hommage à leur père le jour de sa fête, la page du plus jeune s'est trouvée la meilleure. L'aîné, en les comparant l'une à l'autre, disait avec chagrin: « Ce que c'est que d'avoir été malade! voilà que tu m'as passé, moi qui suis plus grand que toi! On va peut-être croire que c'est ma faute. — Eh bien, tiens, mon frère, s'écrie le plus jeune, ne te chagrine pas; changeons; tu donneras la mienne, et moi je donnerai la tienne. » Le premier hésita un moment; puis embrassant son généreux émule: « Je te remercie, lui dit-il; mais je ne peux pas consentir à une chose comme cela; ce serait te faire tort, et ce serait tromper papa. » Le papa avait entendu toute cette petite conversation, qui valait bien deux bonnes pages d'écriture.

— Franklin, dans une de ses lettres, raconte la petite anecdote suivante:

« La dernière fois que je vis votre père, ce fut au commencement de 1724, à Boston, après mon premier voyage en Pensylvanie. Il me reçut dans sa bibliothèque, et, quand je pris congé de lui, il me montra un chemin plus court pour sortir de la maison par un passage étroit, qui était traversé par une poutre à hauteur de tête. Nous causions encore lorsque je me retirais, lui me suivant, et moi me retournant à moitié de son côté, quand il me cria vivement: Baissez-vous! baissez-vous! Je ne compris ce qu'il voulait me dire, que lorsque je sentis ma tête frapper contre la poutre. C'était un homme qui ne manquait jamais une occasion de donner une leçon utile, et il me dit dans celle-ci: « Vous êtes jeune, et vous allez « entrer dans le monde, *baissez-vous* pour le traverser, « et vous éviterez plus d'une rude atteinte. » Ce conseil, imprimé de la sorte dans ma tête, m'a été fréquemment utile, et j'y pense souvent quand je vois l'orgueil humilié, et les malheurs qu'éprouvent ceux qui portent la tête trop haute. »

— Mesdemoiselles, qui avez des *Album*, et qui aimez les emblèmes et les devises, voici quelques sujets que j'ai recueillis dans ce genre, et dont je vous fais hommage.

Emblème: Un arbre de sandal abattu d'un coup de hache. Devise: *La vertu pardonne au méchant, comme le sandal parfume même la hache qui l'a frappé.*

Emblème: Un papillon sortant radieux de sa coque. Devise: *J'ai travaillé dans la retraite et l'obscurité, maintenant je brille au grand jour.*

Emblème: Une horloge dont l'aiguille tourne sur un cadran où les heures ne sont pas marquées. Devise: *Il est toujours l'heure de faire le bien.*

Emblème: Une vue de la mer. Devise: *Il y a un monde par delà l'Océan; il y a une vie par delà la mort.*

Emblème: Une hirondelle revenant dans son nid. Devise: *Je retrouve les beaux jours en rentrant sous le toit natal.*

— Je remercie celles de mes jeunes amies qui ont eu, depuis quelque temps, l'aimable idée de *souffler des mots* à l'oreille du bon Génie, en lui écrivant. Il tâchera d'en faire son profit, et de satisfaire aux vœux qu'on lui exprime.

CHARADE.

Dans l'alphabet, lecteur, on trouve mon premier.
Lorsque votre mine jolie
Se réfléchit, lectrice, en la glace polie,
C'est par l'effet de mon dernier.
Or, chose étrange! mon entier
Du dernier n'est qu'une partie.

(Ceux de mes correspondants qui voudront bien me donner l'explication de cette charade, pourront me l'envoyer en même temps que leurs réponses aux questions contenues dans le numéro précédent de ce Journal.)

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 22 AVRIL 182

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois



IIIe ANNÉE. N° 51.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA GIRAFE.

La *Girafe* est un animal qui va incessamment devenir fort à la mode; avant peu, on ne parlera plus que d'elle à Paris. Je crois pouvoir prédire que nous verrons une couleur *girafe*, des étoffes *girafes*, des mouchoirs *girafes*, des chapeaux *girafes*, et peut-être même des coiffures en cheveux, *à la girafe*. Or, si vous voulez savoir sur quoi je fonde cette prophétie, je vais vous le dire: c'est qu'il vient d'arriver à Marseille une *girafe*, la première qu'on ait vue vivante en Europe. Elle arrive en grande pompe, et voyage comme une princesse, avec une suite de nombreux serviteurs, et trois vaches pour lui procurer chaque jour abondance de lait dont elle est très friande. Un aussi grand personnage, (et assurément il est impossible de lui contester ce titre, car elle a dix-huit pieds de haut), mérite sans doute qu'on l'accueille avec distinction: c'est pourquoi un docte professeur, membre l'Académie des sciences, vient d'être député pour aller recevoir cette grande africaine à son entrée en France. Elle arrivera donc bientôt à Paris, et je vous laisse à penser quelle sensation elle y doit produire. La foule ne peut manquer de se porter au Jardin du Roi, pour lui payer un tribut de curiosité; son nom volera de bouche en bouche; la mode en fera son profit, et je gagerais bien que tout ce que j'ai prédit en commençant, ne tardera pas à se réaliser.

D'après cela, mes amis, vous voyez que je ne puis pas me dispenser de vous parler de la *girafe*, et je vais le faire dès aujourd'hui, afin de devancer la mode et de vous en donner la primeur.

Ce bizarre animal, qui vit dans les climats brûlants de l'Afrique, tient du cerf et du chameau par ses formes. Sa tête ressemble beaucoup à celle du cerf, avec cette différence, qu'au lieu de porter un bois solide qui se renouvelle chaque année, elle supporte deux espèces de cornes droites, parallèles entre elles, longues seulement d'un demi-pied, terminées par une partie arrondie bordée d'un rang de poils droits et fermes, revêtues de peau, et qui ne tombent jamais. Indépendamment de ces cornes, le milieu du front est surmonté d'une excroissance spongieuse, de quatre pouces de diamètre et deux de hauteur. Les oreilles ressemblent à celles du bœuf et ont à-peu-près la même grandeur; les yeux sont grands, bien fendus et brillants. La taille de la *girafe*, depuis le sabot des jambes de devant jusqu'au sommet de la tête, s'élève à dix-huit pieds; le col en a six pour sa part. Ce col est garni d'une crinière, dont les poils ont trois pouces de long, et forment des touffes alternativement plus ou moins foncées. La partie du dos



voisine du col, est fort élevée; il s'abaisse ensuite, puis se relève, et s'abaisse de nouveau vers la queue qui est mince et n'a pas plus de deux pieds de longueur, mais qui est garnie, à son extrémité, de poils noirs très longs et très forts. La partie antérieure du corps est d'une épaisseur considérable; mais l'arrière-train est si grêle et si peu fourni, que l'un et l'autre ne paraissent point faits pour aller ensemble. Les jambes sont fines; mais les genoux sont couronnés, parce que l'animal s'agenouille pour se coucher. Il a aussi, au milieu du poitrail, une grande callosité qui prouve qu'il repose ordinairement sur la poitrine. Les sabots sont fendus et ressemblent à ceux du bœuf. Enfin, les jambes de derrière sont beaucoup moins longues que celles de devant, en sorte que, quand l'animal est assis sur sa croupe, il semble qu'il soit entièrement debout.

La couleur de la *girafe* est le roux brun, plus ou moins foncé selon l'âge de l'animal, et tigré de taches fauves au brunes.

Cet animal, quoique d'un caractère paisible et même craintif, ne laisse pas de se défendre avec avantage contre le lion; à force de ruades, il parvient à le lasser, le décourager et l'écarter. Son arrière-train est si léger et ses ruades si vives, que l'œil ne peut les suivre; elles sont cependant une défense insuffisante contre l'attaque du tigre. La démarche de la *girafe* n'est point aussi lente qu'on pourrait le croire, en voyant les proportions de son corps; elle a un trot fort rapide, et un bon cheval la joint difficilement à la course. Lorsqu'elle marche, son allure n'est ni gauche, ni désagréable; mais quand elle trotte, cette allure devient ridicule, et l'on croirait qu'elle boite, en voyant sa tête, placée à l'extrémité d'un long cou, se balancer d'avant en arrière à chaque pas qu'elle fait.

La *girafe* broute; mais dans les contrées brûlantes qu'elle habite, les pâturages lui manquent souvent. Sa nourriture la plus ordinaire, vers le cap de Bonne-Espérance, est la feuille d'un arbrisseau qui paraît être une espèce d'acacia.

La chair de cet animal est bonne à manger, surtout celle de jeunes, et ses os sont remplis d'une moëlle que les Hottentots trouvent exquise : aussi vont-ils souvent à la chasse des *girafes* qu'ils tuent avec leurs flèches empoisonnées. Ils se servent de leur cuir, qui est épais d'un demi-pouce, pour faire des vases où ils conservent de l'eau.

Voilà, mes amis, tout ce que je puis vous dire sur la *girafe*. C'est un animal qui n'a guère, pour exciter notre intérêt, au plutôt notre curiosité, que la bizarrerie de sa stature gigantesque et de ses formes disproportionnées. Il nous offre du moins un nouvel exemple de cette immense et riche fécondité avec laquelle l'auteur de la nature s'est plu à varier les œuvres de la création. Vous ne tarderez pas à pouvoir vérifier l'exactitude de la description que je viens de vous donner, sur la *girafe* vivante; car elle sera probablement arrivée, vers le moment où la chaleur ramène les promeneurs sous les beaux ombrages du jardin magnifique où elle est attendue.

HISTOIRE DE L'AVEUGLE BENOIT.

Il n'est pas de situation, quelque malheureuse qu'elle paraisse, qui ne puisse être adoucie par la pratique de la vertu et par l'attachement des parents et des amis, les uns envers les autres. Les exemples de cette vérité ne sont pas rares; et je veux vous en citer un. Il s'agit du pauvre ouvrier d'une forge. Les forges se trouvent ordinairement dans le voisinage des forêts, à cause de la grande quantité de bois qu'on y consume; et l'eau étant de même nécessaire à ces établissements, ils sont près aussi des rivières ou des lacs, en sorte que leur aspect est toujours pittoresque. Il y en a beaucoup en Franche-Comté, et c'est dans un village de cette province, qu'est arrivée l'histoire que je vais vous conter.

Un homme, nommé Benoît Gauthier, employé à la forge de Cl..., perdit la vue, par un accident, suite de son travail. Ce travail est pénible et dangereux; les ouvriers sont sans cesse au milieu de feux ardents, de pièces de fer brûlantes, et exposés à des accidents fréquents. Benoît ne possédait rien au monde; il se vit donc hors d'état de gagner sa vie, aveugle, infirme, avant l'âge de trente ans! Cette situation était triste; mais il restait à Benoît une consolation; c'était une femme excellente qui redoubla de soins et d'attachement pour lui, lorsqu'il fut malheureux : ce qu'elle gagnait elle-même, joint à la petite pension que l'ancien maître de Benoît lui fit, suffisait à leur existence, et ils vivaient contents. Hélas! mes amis, cette bonne femme, que Benoît aimait de tout son cœur et qui le méritait si bien, il la perdit! Elle mourut en donnant le jour à l'enfant dont elle était enceinte lors de l'accident de son mari. Qu'on se représente la situation de ce malheureux, perdant à-la-fois l'objet de ses plus vives affections, la compagne de sa vie, et son soutien, sa ressource contre la misère et l'abandon! Il ne murmura pas toutefois contre la volonté de Dieu; au contraire, il pria pour obtenir la force de supporter patiemment d'aussi rudes afflictions; il se dit qu'il n'était pas séparé sans retour de sa femme, qu'il la retrouverait dans le ciel, et les larmes qu'il lui donnait furent moins amères. Sa résignation et sa piété touchaient autant que ses malheurs; chacun s'empressait de lui être utile, d'adoucir son sort; le maître de la forge augmenta la pension qu'il lui accordait,

une autre personne se chargea de payer les mois de nourrice de son enfant, et il alla vivre chez la nourrice, afin de ne pas se séparer de sa petite fille, qu'il aimait avec une tendresse impossible à rendre. Il l'avait nommée Marie, comme sa mère; et lorsque des voisines le visitaient, il leur demandait : « Ressemble-t-elle à ma pauvre défunte? » Les femmes assuraient que c'était son portrait vivant, et alors Benoît l'embrassait encore plus tendrement, et des larmes roulaient dans ses yeux éteints.

Dès que Marie put marcher, elle fut le guide de son père; et même auparavant, il la portait quelquefois dans ses bras, et elle lui indiquait, en bégayant, les endroits qu'il fallait éviter.

Ce doux échange de soins et de protection avait établi, entre le père et la fille, un attachement plus touchant encore que l'attachement ordinaire des pères et des enfants entre eux, et qui avait quelque chose de fraternel; le temps ne fit qu'accroître ce sentiment, et, à quinze ans, Marie était citée dans tout le pays comme le modèle de la piété et de la tendresse filiales. Son travail commençait à lui rapporter quelque argent, et tout était employé à procurer à Benoit ce qui pouvait lui être utile ou agréable, quoique ses présents fussent toujours reçus avec de doux reproches de la part de Benoît, sur le trop de dévouement de sa fille envers lui, et sur son peu de souci d'elle-même.

La richesse ne brillait pas dans la cabane, il s'en fallait beaucoup; on y était au contraire plus près de la pauvreté que de l'aisance, et cependant on y était heureux. La gaieté, la confiance présidaient aux entretiens du père et de la fille; Benoît riait de bon cœur des saillies de Marie, qui, à son tour, écoutait avec un vif intérêt les histoires des temps passés, qu'il se rappelait. Chaque soir, après une journée passée dans le travail et l'innocence, tous deux adressaient à Dieu une prière fervente et des remerciements pour les jours paisibles qu'il leur accordait.

La bonne conduite de Marie, plus encore que sa jolie figure, lui valut la recherche d'un jeune homme riche, comparativement à elle, puisqu'il possédait une petite maison et un champ; c'était en outre un bon ouvrier, et au total, un parti plus avantageux que la jeune fille ne devait l'espérer. Elle avoua aussi à son père qu'elle avait pour lui de l'inclination, et son père, approuva ses sentiments. Rien ne paraissait donc devoir s'opposer au mariage; mais un jour le jeune homme, après quelques détours, fit entendre à Marie que son père pourrait leur être à charge; que son infirmité exigeait des soins qu'elle n'aurait plus le loisir de lui donner..... et enfin il conseilla de le placer dans un hôpital où l'on recevait des aveugles, et où, dans le vrai, ils étaient bien traités. Le cœur de Marie se gonfla à cette proposition, ses yeux se remplirent de larmes, et elle ne put répondre. Le jeune homme chercha à expliquer son projet, à le justifier; mais le coup était porté; il y aurait renoncé, que Marie n'eût plus consenti à être sa femme, dans la crainte fondée qu'un tel gendre ne rendît pas son père heureux. Mais elle avait de l'attachement pour son futur, et ce n'était pas sans regret qu'elle renonçait à l'espoir d'un mariage avantageux. Benoît s'aperçut de son chagrin dès qu'elle revint auprès de lui, et il n'était pas au pouvoir de la jeune fille de cacher quelque chose à son père; elle lui avoua en pleurant la vérité, et Benoît, à son tour, fut péniblement affecté. Il craignit que Marie ne s'imposât un trop grand sacrifice, et ne le regrettât un jour. « Il a peut-être raison, dit-il après un moment de silence, et d'une voix qu'il faisait son possible pour raffermir, il a peut-être raison..... je pourrais vous gêner, et le parti qu'il propose est raisonnable..... D'ailleurs, ne faudra-t-il pas un jour nous séparer? La séparation me semblera moins rude en te laissant la femme d'un honnête homme, qu'en te laissant seule et abandonnée sur la terre..... » Marie se jeta au cou de son père, et en peu de temps il fut convenu qu'on ne penserait plus au mariage et que tout redeviendrait entre eux comme auparavant. En effet, le prétendu reçut son congé, et il se maria avec une autre jeune fille.

Ce nouvel incident fit le plus grand honneur à Marie; les habitants de Cl... se plaisaient à raconter sa bonne action à tous les voyageurs, et un riche seigneur anglais qui s'était arrêté à la forge en allant en Suisse, en fut instruit. Il voulut voir le père et la fille, parut trouver qu'ils méritaient leur bonne réputation, et ne s'expliqua pas d'ailleurs autrement sur leur compte. Avant de partir, il acheta un terrain assez vaste dans un joli emplacement, et demanda a un architecte le plan d'une ferme commode. Le plan lui convenant, il ordonna qu'il fût exécuté sur-le-champ : un notaire du pays était chargé de fournir l'argent nécessaire. Après cela, il continua son voyage, en annonçant qu'à son retour il repasserait par le village; la maison alors devait être achevée.

Il revint au temps convenu, et trouva qu'on avait bien rempli ses intentions. La maison, de l'aspect le plus riant, était entourée d'un jardin et d'un verger; toutes les dépendances nécessaires à une ferme, s'y trouvaient. « Qu'est-ce que ce Monsieur veut faire de sa maison? se demandaient les habitants du village; il ne pense pas à l'habiter? — Qui sait? reprenait-on; les gens de sa nation sont quelquefois bizarres! » Enfin, l'Anglais fit connaître ses intentions. Avant de quitter Cl..., la première fois, il avait pris des informations sur plusieurs jeunes gens du village. Il fit venir celui dont on lui avait dit le plus de bien, lui demanda s'il ne pensait pas à se marier, et quelle se-

rait la jeune fille à qui il donnerait la préférence. Le jeune homme nomma Marie Gauthier; ajoutant que, s'il était riche, il ne voudrait point d'autre femme; mais que, dans sa position, il ne pouvait se charger du père Benoît, et que sa fille ne voudrait pas le quitter. « Dieu me garde même, de le lui proposer! » dit-il. L'Anglais lui remit alors un papier qui lui assurait la possession de plusieurs arpens de terre, d'un revenu fort honnête, en disant qu'il ne mettait aucune condition à son présent, et que, si une autre jeune fille lui convenait mieux que la fille de l'aveugle, il était encore le maître de la choisir. « Oh! rien ne me convient mieux que Marie! s'écria le paysan tout joyeux; et si je lui conviens de même, les accords ne seront pas longs! »

Il courut chez Benoît, auquel il fit part de sa bonne fortune et de ses intentions. Benoît les approuva, et sa fille céda avec plaisir à ses avis. Le jeune paysan était honnête, laborieux, d'un bon caractère; le père Benoît devait trouver en lui un fils affectionné; Marie fut décidée tout de suite.

Lorsque l'on fut d'accord dans la cabane de Benoît, l'Anglais survint, et proposa aux villageois de les conduire dans sa maison. L'aspect en était, comme je l'ai dit, des plus agréables, et au-dedans on n'avait rien oublié de ce qui pouvait en rendre le séjour commode. Les meubles, plus solides qu'élégants, étaient d'une extrême propreté; toutes les provisions nécessaires à un ménage de fermier aisé s'y trouvaient, ainsi que les instruments du labourage, et il y avait, dans l'écurie, un bon cheval avec deux vaches. C'était superbe! Les villageois admiraient toutes ces richesses, sans qu'elles excitassent en eux un sentiment de desir, tant ils se croyaient loin de pouvoir jamais en posséder autant. Ils furent donc bien étonnés, lorsque l'Anglais leur déclara que la maison et tout ce qui en dépendait, appartenaient à Benoit, et par conséquent à sa fille. Telle était la récompense de la bonne conduite qu'ils avaient eue.

Marie fut mariée au jeune paysan qui l'avait choisie lorsqu'elle ne possédait rien; l'Anglais se chargea des frais de la noce, où tout le village fut invité; on dansa, on mangea des gâteaux et l'on se réjouit plusieurs jours.

L'Anglais ne partit qu'après avoir installé le nouveau ménage dans la jolie maison, où le père Benoît avait une chambre fort commode, qu'il habita encore pendant longues années. Il vit les enfants de Marie, les fit sauter sur ses genoux; celle des petites filles qu'on lui dit ressembler le plus à sa mère, fut sa favorite; mais au reste, on m'a assuré qu'il gâtait un peu tous ses petits enfants.

LE PETIT SERIN.

APOLOGUE ALLEMAND.

Une petite fille, nommée Caroline, avait un serin qu'elle aimait beaucoup. Il chantait du matin au soir, et il était très beau, jaune comme de l'or, avec une petite huppe noire sur la tête. Caroline lui donnait à manger de la graine et de l'herbe tendre, quelquefois aussi un petit morceau de sucre, et tous les jours il avait de l'eau fraîche et claire.

Mais tout-à-coup l'oiseau devint triste, et un matin, lorsque Caroline voulut lui donner de l'eau, elle le trouva mort dans sa cage.

Alors la petite fille fit de grandes lamentations et pleura beaucoup. Sa mère alla acheter un autre serin, qui avait de plus belles couleurs que le premier et qui chantait aussi bien, et elle le mit dans la cage.

Mais Caroline pleura plus fort, quand elle aperçut le nouvel oiseau.

La mère, étonnée, lui dit: Ma chère enfant, pourquoi pleures-tu encore? pourquoi es-tu si affligée? tes larmes ne ressusciteront pas ton oiseau, et en voilà un autre qui est tout aussi beau.

Ah! chère Maman, répondit la petite, je n'ai pas bien agi avec mon serin, et je n'ai pas fait pour lui tout ce que je devais faire.

Chère Caroline, reprit la mère, tu as cependant eu bien soin de lui!

Oh! non, répliqua l'enfant; quelque temps avant sa mort, je ne lui ai pas porté un morceau de sucre que tu m'avais donné pour lui, et je l'ai mangé. Ainsi parla Caroline, le cœur plein de tristesse.

Ah! pensa la mère en elle-même, la douleur de cette bonne petite, est une faible image de celle que doit éprouver celui qui se reproche quelques torts envers un ami qui n'est plus.

VARIÉTÉS.

Je sais que plusieurs de mes jeunes lecteurs et lectrices se plaignent d'avoir trop de leçons et de manquer de temps pour les apprendre. Je crois leur donner un avertissement qui leur sera profitable, en les prévenant que, depuis la fin de mars dernier, le soleil est levé tous les jours avant six heures.

— Je me suis trouvé, il y a quelques jours, avec un jeune garçon de douze ans, qui a fait devant moi quatre calembourgs dans l'espace d'une demi-heure. Je n'ai rien voulu dire en présence des étrangers qui se trouvaient là; mais je me suis promis de l'avertir, par la voie de mon Journal, que ses prétendus bons mots se trouvent imprimés depuis long-temps dans un livre intitulé: *l'Esprit des Sots*.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 29 AVRIL 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIIe ANNÉE. N° 52.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

L'OBSIDIENNE.

J'ai là devant moi, sur mon bureau, une pierre qui me sert à retenir des papiers, et dont je m'étonne de n'avoir pas encore eu l'idée de vous parler, mes amis, car elle est assez intéressante pour mériter de vous occuper un petit moment. Cette pierre est une *obsidienne.*

On donne ce nom à un verre naturel produit par les volcans, et dont l'aspect, la cassure, le poli, sont les mêmes que ceux du verre noir de fabrique.

Lorsque ce *verre volcanique* est en morceaux d'une certaine épaisseur, il paraît ordinairement tout-à-fait opaque; mais quand on examine les bords ou les parties minces, on trouve qu'il est d'une couleur enfumée voisine du vert-bouteille, et qu'il jouit d'une demi-transparence très sensible. L'*obsidienne* est assez dure pour rayer le verre blanc factice, et par conséquent, pour recevoir un beau poli.

Cette substance se rencontre dans tous les pays qui présentent des volcans, soit en activité, soit éteints; en Islande, aux environs du mont Hécla, aux îles de Lipari, de Madagascar, de l'Ascension, au Pérou, au Mexique; celle que j'ai sur mon bureau, vient du Vésuve.

Il existe plusieurs variétés d'*obsidienne,* qui diffèrent entre elles par la nuance. La première porte le nom d'*obsidienne noire,* parce qu'elle est la plus foncée. On fait avec celle-ci des miroirs, et elle a toujours été fort recherchée pour cet usage. Les Romains la tiraient de l'Éthiopie, où l'on sait qu'il existe des volcans éteints. Ils en faisaient le plus grand cas, puisque Auguste dédia, à titre de merveille, quatre figures d'éléphants, exécutées avec cette matière, au temple de la Concorde, à Rome. Les Gouanches qui habitaient Ténériffe, les Naturels du Pérou et les habitants de plusieurs autres parties du Nouveau-Monde, en formaient aussi des miroirs, en façonnaient des dards, des couteaux, des poignards, et profitaient sans doute pour cela de la forme de la cassure de l'*obsidienne,* comme nous tirons parti de celle du *silex* pour fabriquer des pierres à fusil. Le volcan du Mexique qui fournissait l'*obsidienne* employée à cet usage, porte encore le nom de *Montagne des couteaux.*

En Europe, et sur-tout dans le Nord, on fabrique, avec cette même variété, des bijoux de deuil, et on lui donne le nom vulgaire d'*agate d'Islande;* mais son emploi le plus intéressant est celui de servir à faire des miroirs à l'usage des peintres paysagistes. On voit, dans les galeries de minéralogie du Jardin du Roi, un de ces miroirs qui a été exécuté avec l'*obsidienne noire* du Pérou.

Une seconde variété est l'*obsidienne verdâtre* qui, à la nuance près, jouit des mêmes propriétés que la *noire*. On prétend que la hache des Incas était faite particulièrement avec cette variété qui abonde au Pérou, mais qui était probablement plus estimée que la première.

La troisième variété d'*obsidienne* est celle qui porte le nom de *chatoyante*, parce que, lorsqu'elle est convenablement taillée et polie, elle présente des reflets variés et mobiles, comme les yeux d'un chat. Le fond de sa couleur est le noir verdâtre, et il y a, dans ses reflets, du jaune et du roux. Un morceau de cette *obsidienne*, de la grosseur du poing, ayant été débité et taillé avec art, produisit plus de 12,000 francs, par la vente qui fut faite de ses fragments dans le nord de l'Europe.

On voit, chez les joailliers de Paris, quelques bijoux de fantaisie faits avec cette dernière variété d'*obsidienne;* mais ils ont peu d'éclat, et soutiennent mal la concurrence des pierres brillantes et colorées qui les accompagnent.

Vous voyez, mes amis, que si l'*obsidienne* n'est plus aujourd'hui une matière très précieuse, elle l'a été beaucoup autrefois, avant qu'on ne connût nos beaux miroirs de glaces au tain. Elle était alors la ressource des femmes, et formait le principal instrument de leur toilette; on n'était pas, dans ce temps, aussi difficile que de nos jours, et l'on se consolait, faute de mieux, de voir son visage réfléchi avec une teinte de brun verdâtre, qui ferait horreur maintenant aux moins susceptibles de nos dames modernes.

RÊVERIES MORALES.

❦ Il est de douces larmes pour les enfants, même pour ceux qui sont entourés de tous les éléments de bonheur. Comment ces âmes si neuves et si pures, seraient-elles étrangères au plaisir de s'attendrir, au charme de la compassion, de la pitié? Il semble, au contraire, que cette touchante sympathie qui rapproche l'être heureux de celui qui souffre, ait son temple dans le cœur des enfants. Je vis un jour une petite fille et son frère s'arrêter devant un pauvre, bien infirme, qui mendiait en s'appuyant sur l'épaule de son fils. Ils le contemplèrent un moment, puis lui donnèrent chacun une petite pièce de deux sous. J'aurais pu lui donner davantage, mais jamais lui offrir le regard si tendre et si compâtissant que fixaient sur lui ces deux enfants.

❦ Il est un sentiment exquis, dont les belles âmes sont seules douées, qui embellit la bienfaisance, qui rassure le malheur craintif, qui double le prix des consolations, qui sait épargner la honte au repentir, l'embarras à la timidité, qui sait éviter de rappeler un souvenir fâcheux, de donner lieu à une comparaison affligeante, qui sait faire naître à propos un rapprochement agréable ou une allusion flatteuse, qui donne enfin de la grâce à toutes les vertus; ce sentiment, c'est la *délicatesse*.

❦ De tous les contrastes, le plus grave à-la-fois et le plus gracieux, c'est celui qui présente l'enfance à côté de la vieillesse : l'une porte la vue en avant, l'autre ne regarde plus qu'en arrière; l'enfance rappelle à la vieillesse ce qu'elle fut, la vieillesse montre à l'enfance ce qu'elle sera peut-être. De ce rapport naît une sorte de sympathie qui rapproche la vieillesse et l'enfance. Il est rare qu'elles ne se plaisent pas l'une avec l'autre. Presque toujours les enfants recherchent les vieillards, et les vieillards trouvent du plaisir à attirer à eux les enfants. Il y a, dans ce rapprochement et dans cet attrait réciproque, quelque chose qui atteste la prévoyante sagesse de la Providence; car la vieillesse languissante a besoin de se réchauffer au doux foyer de l'enfance, et l'enfance simple et novice a besoin d'être éclairée et guidée par l'expérience de la vieillesse. Lorsque le temps a exercé sur l'homme ses ravages, lorsque tout lui échappe, force, activité, santé, plaisirs, jouissances, que lui resterait-il pour charmer les derniers jours de son existence, et pour y répandre encore quelque douceur, si Dieu n'avait mis dans nos cœurs un sentiment de respect et de déférence pour les cheveux blancs?

❦ Il y a plus de mérite dans la vertu que dans le génie : le génie est un don qui ne s'acquiert pas; la vertu est souvent un triomphe obtenu sur soi-même après de pénibles combats. Le génie, les talents sont utiles aux hommes, cela n'est pas douteux; mais à la rigueur, on pourrait se passer des services qu'ils rendent; au lieu que sans la vertu, il n'est plus de liens pour unir les hommes, plus de liens, si ce n'est un intérêt d'égoïsme qui calcule toujours ce qu'on lui rendra pour ce qu'il donne.

LE CONCOURS.

Le prince de V... avait placé dans l'institution de M. M...., un filleul qu'il aimait tendrement. Mais cet enfant, nommé Gustave, répondait mal aux bontés de son protecteur, en restant livré à une indolence qui l'empêchait de faire aucun progrès.

Quoique peu appliqué à ses devoirs, Gustave avait néanmoins le goût de la lecture. Ayant vu chez le prince, un superbe exemplaire des œuvres de Racine, il montra le desir de connaître toutes les compositions de ce grand poëte, dont il n'avait lu que quelques fragments dans des recueils classiques. « Ces livres

seront à toi, dit le prince, si tu veux les gagner. — Eh comment le pourrai-je? — Je ferai porter ces volumes chez M. M....; il établira un concours d'un certain nombre d'elèves, et celui dont la composition sera trouvée la meilleure, en deviendra le possesseur.» Gustave ne fut pas absolument charmé du moyen choisi par le prince; il n'osa cependant y opposer aucune objection, et promit même de faire tous ses efforts pour obtenir le prix. D'après les intentions du prince, M. M.... nomma six élèves à-peu-près de la même force, et un sujet commun leur fut donné.

Parmi les jeunes concurrents, il s'en trouvait deux de caractères bien différents : Alphonse, doué d'un esprit vif, d'un jugement sûr, ternissait ces heureuses qualités par un insupportable orgueil que lui avait donné l'habitude du succès. Son ton de mépris envers ses camarades, lui attirait l'aversion de tous. Adolphe était, au contraire, doux et bienveillant: voisin d'Alphonse dans la classe, plus d'une fois il avait éprouvé ses insultantes dérisions, lorsque embarrassé dans un de ses devoirs, il s'était avisé d'avoir recours à lui. Adolphe, avec un zèle constant au travail, recevait lentement le fruit de son assiduité; sans manquer d'intelligence, il concevait avec une difficulté qui le laissait en arrière de ses égaux; quelquefois, découragé, il allait déposer ses chagrins dans le sein de sa mère : « Console-toi, mon Adolphe, lui disait-elle; d'autres ont le bonheur d'avoir un esprit vif qui les aide dans leurs études, aie le mérite de la persévérance. » Le bon fils ranimé par ces mots, retournait travailler avec une nouvelle ardeur.

La veille du jour où le prince devait venir offrir le Racine au vainqueur, un domestique vient chercher Alphonse; il lui apprend que son père a été frappé d'une attaque d'apoplexie qui donne des inquiétudes pour sa vie. A cette nouvelle, Alphonse ne songe plus à la visite du prince, au prix qu'il espérait recevoir de sa main; il ferme à la hâte ses papiers dans son pupitre, et s'élance sur les pas du domestique.

Adolphe avait fait vingt brouillons et s'était arrêté au dernier, tout mécontent qu'il en était. Pendant que ses camarades mettaient à profit le temps de la récréation, en jouant aux barres, à cache-tampon, ou à la balle, il réfléchissait à sa composition : une phrase qui rendait mieux sa pensée, se présente à son esprit; il va dans la classe, et se dispose à corriger sa rédaction. Le pupitre d'Alphonse était ouvert; un mouvement de curiosité porte Adolphe à prendre connaissance du travail d'Alphonse. Quand il eut fini : « Cette pièce vaut dix fois mieux que la mienne, dit-il en soupirant; mais..... Alphonse ne reviendra pas demain..... qui m'empêche de me servir de quelques unes de ses idées? » Qui l'en empêche? Sa conscience, le souvenir de sa mère. « Si elle le savait, se dit-il, elle rougirait de son enfant! » et Adolphe a remis le papier dans le pupitre. Une autre résolution le lui fait reprendre; le souvenir d'une mère porte à la vertu; Adolphe l'éprouva : il songeait au regret que sentirait Alphonse à son retour : « Il serait beau, dit-il, de me venger de ses mépris en lui rendant service, en présentant sa composition que j'aurai bientôt copiée. Je ne serai jamais l'égal d'Alphonse en talent, montrons-lui que je puis lui être supérieur en vertu. D'ailleurs..... je pourrai dire cela à maman. » Et Adolphe est à transcrire la pièce d'Alphonse.

Les six compositions ont été déposées sur le bureau de M. M....; le prince arrive; les cinq aspirants lui sont présentés; il les accueille tous avec bonté, et demande à procéder à l'examen des compositions, de concert avec M. M..... Ainsi qu'Adolphe l'avait prévu, le travail d'Alphonse est jugé le meilleur, celui de Gustave a le second rang, et celui d'Adolphe l'avant-dernier. « Comment se fait-il, demande M. M...., que la composition d'Alphonse se trouve ici? elle n'était pas achevée lorsqu'il est parti. — Il n'y avait plus qu'à la copier, dit Adolphe, et je l'ai fait. — Il vous en avait donc chargé? — Non, Monsieur; mais je l'ai lue, elle m'a semblé bonne, et j'ai pensé qu'il serait surpris et joyeux, s'il apprenait à son retour qu'il a remporté le prix. — Voilà un jeune garçon bien généreux, dit le prince. — Plus encore que vous ne le pensez, répliqua M. M...., car Adolphe a beaucoup à se plaindre de celui qu'il vient d'obliger ainsi. — Vous ferez un homme estimable, mon ami, reprit le prince en tendant la main à Adolphe. Alphonse, continua-t-il, a mérité le prix; mais la vertu vaut mieux que la science, ces livres sont à vous. Je veux même y ajouter quelques mots. » Alors il écrivit sur la première feuille : *Gage d'estime donné par le prince de V... au bon Adolphe.* « Je ne suis pas si bon que vous semblez le croire, » dit Adolphe, qui rougissait en lisant cet éloge; et d'une voix altérée, il raconta la tentation qu'il avait éprouvée, et les motifs de sa dernière résolution, qui s'étaient joints à celui qu'on connaissait déjà. Le prince applaudit à cet aveu. « Je conviens, mon enfant, dit-il avec bonté, que vous pouviez avoir des intentions plus pures; mais avouer ses torts, c'est commencer à les réparer, et je ne crois pas devoir vous punir de votre sincérité. » Adolphe reçut alors le magnifique exemplaire de Racine; ses compagnons touchés de cette scène, le félicitèrent sur son triomphe.

Le prince, satisfait du rang qu'occupait la composition de Gustave, et voulant l'encourager, envoya deux exemplaires semblables à celui qu'Adolphe avait reçu; l'un pour Alphonse, l'autre pour Gustave. Grâces aux soins actifs prodigués au père d'Alphonse, il se trouva assez bien, au bout de quelques jours, pour renvoyer son fils à ses classes. Rassuré sur la

santé de son père, Alphonse pensa avec peine qu'il avait manqué une belle occasion d'acquérir de la gloire. Jugez de son étonnement, quand on lui dit qu'il avait eu le prix, et de quelle manière il l'avait obtenu. Il se rappela ses torts envers Adolphe, et fut d'abord humilié de la générosité de ce dernier; puis, après un instant d'hésitation, il courut dans ses bras, lui demanda pardon, et lui jura amitié pour toute la vie. « Cesse tes éloges sur ma conduite, lui dit Adolphe, j'en suis trop payé: elle m'a donné un ami, et maman la connaît! »

LITHOGRAPHIE.

L'ESCARPOLETTE.

Le soleil, lorsqu'il se montre au travers des nuages que nous a amenés la lune d'avril, prend tous les jours un peu plus de force; les arbres se revêtent d'une verdure qui offre chaque matin de nouveaux progrès; tout le monde sort de chez soi, et des essaims d'enfants remplissent les promenades; comme on voit les abeilles ou les fourmis se glisser hors de leurs chaudes demeures, aussitôt que le beau temps les y invite. En faisant cette comparaison, je ne pense pas qu'elle soit absolument exacte, car si les fourmis et les abeilles se mettent en mouvement, c'est pour aller travailler avec activité, et je présume qu'il n'en est pas tout-à-fait de même des enfants. Ceux-ci vont se divertir; les jeux en plein air commencent à remplacer les amusements casaniers. Il n'y a pas de mal à cela, et je vois avec satisfaction qu'on s'amuse au printemps, qu'on s'amuse en été, en automne, en hiver, pourvu qu'on travaille aussi, qu'on s'occupe, qu'on étudie, dans toutes les saisons. Je ne puis donc qu'inviter mes jeunes amis à bien mettre à profit, pour leur plaisir, tout le temps qui ne peut pas être consacré à l'étude. Plaisir, étude, sont deux choses qui marchent bien ensemble, qui se donnent du prix et du charme l'une à l'autre.

Au nombre des amusements en plein air, l'Escarpolette me paraît occuper un rang très distingué. Je me rappelle qu'elle était fort de mon goût. J'aimais sur-tout que la corde fût attachée aux branches d'arbres touffus dont j'allais saisir les feuilles avec mes dents. Mais je me rappelle aussi que je n'apportais pas toujours à cet exercice la prudence nécessaire: je voulais faire des gentillesses, des tours de force; je criais sans cesse à celui qui me donnait l'élan: *Plus fort!* Je lâchais la corde, pour me balancer sans me tenir; et un beau jour... Vous devinez bien ce qui m'arriva; cela vous fait rire; et je gagerais que, malgré mon avertissement, il en arrivera autant à plus d'un entre vous.

VARIÉTÉS.

La semaine dernière, un petit garçon de six ans, que je connais beaucoup et que j'aime autant qu'on puisse aimer, s'est réveillé au milieu de la nuit, en pleurant à chaudes larmes. « Qu'as-tu? qu'as-tu donc, mon pauvre enfant? lui demanda sa mère alarmée. — Ah! Maman, j'ai rêvé que tu étais malade, bien malade, que tu allais mourir. — Eh bien, mon petit, rassure-toi; tu vois que ce n'était qu'un rêve et que je suis en bonne santé. » Malgré ces paroles tranquillisantes, l'enfant continuait de sanglotter; son imagination avait été fortement frappée; il ne pouvait retrouver le sommeil, et répétait sans cesse: « Ah! Maman, ma pauvre Maman, est-ce bien vrai que tu n'es pas malade? » La mère essayait en vain de tous les moyens propres à le calmer, lorsque tout-à-coup, il s'écrie: « Maman, fais-moi faire mes prières, afin que je prie le bon Dieu pour toi! » Vous pensez bien que la Maman émue ne se fit pas répéter cette demande. Le petit garçon dit ses prières, et lorsqu'il arriva à ce qui concernait sa mère, il y mit un accent si rempli de ferveur et de tendresse, que la bonne mère se prit à pleurer à son tour. Immédiatement après cette scène touchante, l'agitation de l'enfant se calma, et bientôt un sommeil paisible vint fermer ses yeux jusqu'au jour.

Oh! que la prière est un baume consolant! Oh! quel ravissant et céleste spectacle offre un jeune et simple enfant en prière!

— Une mère disait à sa petite fille: « Ma chère enfant, je te donne ce rosier que tu as tant desiré, parce que tu as renoncé à ta volonté pour te soumettre à la mienne, quoique j'exigeasse une chose qui te contrariait. Eh bien, apprends qu'il est dans le ciel des roses plus belles que celle-ci, et qui ne se flétrissent jamais. Si tu t'efforces toujours d'obéir à la volonté de Dieu, en sacrifiant la tienne, Dieu t'appellera un jour dans son royaume où fleurissent ces roses éternelles. Souviens-toi de cela, chaque fois que tu regarderas ton rosier couvert de boutons et de fleurs.

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement date du 1er mai 1826 pour un an, ou du 1er novembre de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'avril courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 6 mai prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

